

Il n'est pas demandé au jour de la première rencontre. On peut suivre longtemps le Christ sans avoir besoin de le faire mais l'âme vigoureuse se doit de choisir à l'instant solennel qui lui ouvre ou lui ferme, à jamais peut-être, un plus grand amour de Dieu, l'amour fort. Elle a pu vivre jusqu'alors comme un enfant peu éveillé sur ce qui s'offre à lui. Elle a pu croire que ce serait toujours ainsi, prenant tout pour elle, les joies du monde et celles de sa ferveur chrétienne. Elle a pu se convaincre même que la grandeur humaine était l'ombre visible, exactement proportionnée, de la grandeur devant Dieu et chercher dans l'exaltation de sa propre personne la source d'une plus grande intimité divine. Un jour, elle saura, elle ne pourra pas savoir. Le choix, choisir, pourquoi ne puis-je pas vivre la plénitude de tous les biens, de ceux que les hommes désirent posséder et de ceux que les disciples de Jésus connaissent ?

Mon Dieu, augmente ma foi. Pourquoi faut-il choisir ? Je voudrais tant que cela ne soit pas. Autour de moi, qui a choisi ? Je suis comme eux. Pourquoi n'es-tu pas avec moi comme avec eux ? Tu m'as donné toutes leurs puissances de joie. C'est toi qui les as fait croître en moi. Tu me les as progressivement découvertes. Il me serait si bon de leur dire oui, comme ceux qui sont avec moi mais tu es là, ton regard me fixe, ton silence m'étreint. Je sais qu'il ne me faut pas dire oui comme eux.

Jadis j'étais heureux de me sentir appelé. Maintenant je voudrais presque qu'il n'en soit pas ainsi. Il est des jours où j'arriverais à croire que je me suis trompé, que tu ne m'as pas rencontré, si mon effort même ne trahissait ma duplicité. Libre de toi, comme eux sont à eux, comme je ne puis que le penser tout bas. Si je viens à me le dire tout haut, je sais que je mens, jamais je ne serai libre de toi. Seigneur, toi qui formas ma jeunesse, tu m'as marqué de ton nom. La chaîne qui m'attache à toi, une seule arme la briserait, le refus délibéré, voulu froidement, au-delà du mensonge, dans la claire lumière des instants décisifs. Mais aussi il te tuerait en moi, je devine la haine qui se lève en mon cœur sur les restes de ta présence en moi, dernière forme de mon esclavage, celle qui a la consistance de l'éternel. Pourquoi suis-je capable de haine ? Eux, ils ne savent pas.

J'ai essayé de te suivre avec quelque chose qui serait encore à moi sans être de toi. Tu m'aimes, Seigneur, mais, pour les jours où ta présence en moi se recouvre de silence et demeure invisible, j'ai voulu avoir d'autres joies, des joies à moi, que mes mains tiennent, possèdent. Tu sais, je suis faible, j'ai besoin de cette aide. Tu marchais seul devant moi. Dans notre intimité, l'imperceptible réserve; dans tes paroles, l'écho d'un regret de ton cœur qui pénètre le mien d'un malaise dont je ne peux pas méconnaître la cause. Je sais. Tu ne veux pas pour moi de cette petite aide qui ne vient pas de toi. Si je te refuse ce que tu n'as fait que désirer sans me le commander, je perdrai insensiblement l'ardeur de te suivre et la distance qui nous sépare grandira. Chaque fois que je prends une joie qui ne vient pas de toi, c'est ainsi. Il faut que je l'arrache. Je ne peux pas ne pas le faire. Ton ombre vient vite la recouvrir. Pourtant, je la désire de tout mon être, cette joie. Pourquoi ne puis-je pas être heureux, comme les autres ? Si je veux enfin la connaître sans toi, la voilà qui déjà se détruit entre mes mains comme une palme qui se dessèche. Je sais pourquoi mais, au soir de mes délaissements, dans le trouble de mes abandonnements, je ne m'en souviens plus. Est-ce que vraiment je l'ai su ? Tu m'as dit : Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière... après, en me prenant par la main, Viens avec moi !

Il était jadis un homme, il avait le nom de Jésus, qui appela les foules au désert pour y trouver l'amour du père. A 33 ans, il mourut. Depuis, d'autres ont fait comme lui. Eux aussi, ils cherchent l'amour du père et d'autres foules sont parties avec eux. Eux aussi ont disparu. Veux-tu aussi poursuivre le mirage tentateur d'un oasis imaginaire au-delà des sables brûlants que nulle joie humaine ne visite ? Veux-tu engager ta vie, ton unique et précieuse vie, si puissante en joies de toutes sortes, sur ce message oriental vieux de 20 siècles d'échecs, vestige de l'âge où l'homme ne savait pas ? Veux-tu quitter pour lui les béatitudes humaines que les fleurs tout autour de toi te proposent ? Cueille-les quand elles éclosent. Prends garde, demain, il sera trop tard pour toujours.

Explosion en plein jour de ce qui fait la secrète hésitation de mon amour. Je veux te suivre et pourtant je doute encore de toi. Tous les plaisirs que je ne connais pas et tous ceux que je soupçonne m'empêchent d'être tout à toi vraiment parce que je n'ai pas encore fait le choix entre eux et toi. Le tentateur a en moi trop d'alliés. Sa parole évoque en moi trop d'échos. Je suis resté devant lui comme l'homme qui n'entend pas et comme le muet qui ne sait pas parler. En toi seul, j'espère et mon espérance est plus forte que ma foi car je ne veux pas mourir. Fais grandir ma foi comme grandit l'obstacle qui me sépare de toi ou le poids qui m'entraîne loin de toi.

Ainsi va la vie de celui qu'on croit tout donné pour toujours au Seigneur. Quand le sera-t-il réellement ? Combien l'offrande est longue ! Chaque matin, elle doit être refaite car chaque soir la trouve à refaire. Pendant combien de temps ? Sur l'hostie de notre propre vie, de notre unique et totale vie, quand nous feras-tu dire la parole qui te la consacre toute, la parole efficace du choix ? Cependant l'âme est toute pleine des batailles de l'esprit. Elle connaît la violence demandée aux enfants du ciel : toujours lutter, toujours être en éveil, en attente. Jamais l'abandon qui délasse et la joie qui se laisse faire. Toujours à la limite de ses forces, un peu plus et on va tomber, un peu plus et l'erreur commise deviendra irréparable et, si l'époux n'arrive vite, la lampe s'éteindra. Hors d'ici, ceux qui aiment la paix et leur sécurité.

Qui connaîtrait par l'intérieur une telle âme sans pénétrer le conseil que Dieu porte sur elle lui trouverait une vie dangereuse, frôlant mille précipices, vraie succession d'escalades et d'un succès si improbable qu'il la jugerait

présomptueuse. Mais la grâce est efficace. Comme elle est forte et vigilante près de nous. Comme elle sait nous laisser aller jusqu'à l'endroit qu'il ne faut pas dépasser sous peine de catastrophe. Alors que fait-elle de notre faiblesse ? Elle devient dure et volontaire, elle nous empêche de faire le pas que nous allions nous laisser désirer. La tentation perd son attrait et même le conserve-t-elle que nous ne pouvons plus y correspondre. Grâce maîtresse, dominatrice et triomphante grâce à mon Sauveur !

A la frontière humaine du possible jaillit le surnaturel. Quand la bonne volonté de l'homme ne peut presque plus, Dieu vient pour le faire aller au-delà. Et l'époux arrive à son heure, la barque saute sur la lame dont la masse voulait l'engloutir et les voies se redressent à temps. Après mon dernier effort dans mon ultime fatigue, il y a encore un autre effort dans une fatigue encore plus totale. Dieu vainc pour toi puisque tu n'as pas renié son appel. Il te protège de sa force. Il montre à tes yeux sa puissance quand grandit à tes yeux l'autre puissance, celle de tes passionnements. Il te donne du temps pour choisir.

Quand tu m'auras choisi, je t'aimerai d'un autre amour. Tes violences deviendront ma force. Tu sauras mieux ce que je veux et ce que je peux. Tu perdras la mémoire de ce qui t'est impossible. Plus de peur ni d'angoisse ! Tu perdras la mémoire de ce qui t'est possible hors de moi. Comment pourrais-tu alors aimer ce qui est vide de moi. Sous tes pas, voici maître le chemin qui mène à moi. Près de toi éclosent les fleurs de ma joie pour que tu les cueilles. De la divine harmonie des choses et des personnes, sans cesse menacée, sans cesse renouvelée, tu ne connaîtras plus que ce qu'enfante sans cesse mon amour dans mon vouloir de résurrection.

### 267 - Je sais que tu es proche

1934

Je sais que tu es proche car je sens que tu viens...  
Oh ! pouvoir seulement toucher la frange de ta robe  
et m'en aller, guéri, dans une autre innocence...  
ou bien, ainsi que Pierre chargé d'un lourd remords,  
retrouver et ma vie et ma force et ma joie  
en ton regard croisant le mien...

Moins encor, maître aimé,  
être là seulement quand passerait ton ombre  
et, sans autre prière,  
que ce pauvre manteau de misère et de honte  
étendu sous tes pas.

Et puis, sans rien te dire,  
ouvrir à ton passage, mon âme ainsi qu'un livre,  
en te montrant la page  
avec toutes ses fautes, ses taches, ses erreurs...

Puis sentir tout à coup que tout devient droit,  
que tout redevient blanc  
et mon être éclater d'une joie surhumaine  
quand ton divin regard rencontrerait le mien...

Aujourd'hui, dans ma nuit, si froide et sans étoiles,  
je ne sais que te dire,  
avec l'humilité que donne la souffrance :  
Rends-moi, Seigneur, ma lumière disparue  
et replace-moi, tôt, sous le rayon de ton regard.

Plus malheureux, vois-tu  
que le paralytique au bord de la piscine  
à qui tu dis un jour : "Prends ton grabat et marche",  
qui ne sait rien encore de la joie naturelle  
du marcher, du mouvoir, de posséder des membres  
et d'en faire ce qu'on veut...

Moi, j'ai connu jadis la joie aérienne  
de marcher, de courir, de voler sur tes traces.  
Mais aujourd'hui, mon Dieu,  
vois mon âme liée sous une lourde chaîne.

Je la hais, elle me brise et j'épuise mes forces  
à vouloir seul la rompre...  
Seigneur, délie mon âme, comme autrefois l'infirmes de Bethesda !  
Mes pieds jadis légers pour marcher dans tes pas  
sont devenus de plomb...  
Mes ailes sont brisées  
qui, si facilement, m'emportaient jusqu'à toi.  
Je sens dans tout mon être l'attraction terrible  
qui tire tout en bas...

Toi qui voulus un jour connaître aussi ce poids,  
par ton front touchant terre au soir de l'agonie,  
par tes chutes sanglantes marquant la voie royale,  
mais par ta croix, "debout" sur le haut du calvaire,  
redresse ce qui tombe et garde-moi, Jésus,  
serré auprès de toi.

Une vertu sortait de toi qui les guérissait tous.  
Elle en émane encore, ô mon Dieu, je le sais  
Et je sais que, par elle,  
ma guérison est proche  
car je sens que tu viens...

Oh ! pouvoir seulement toucher la frange de ta robe...  
et m'en aller guéri, dans une autre innocence...  
ou bien ainsi que Pierre, chargé d'un lourd remords,  
retrouver et ma vie et ma force et ma joie,  
en ton regard croisant le mien !

Moins encore, mon Seigneur...  
Être là seulement quand passerait ton ombre...  
et sans autre prière  
que ce pauvre manteau de misère et de honte  
étendu sous tes pas...

## 268 - L'esprit de prière

Lorsque le fils de Dieu vivait sur la terre, la foule de ceux qui le suivaient rendait les conversations particulières très rares et très difficiles. Zachée, pour le voir un moment, était contraint de monter sur un arbre. Il fallait monter sur le toit de la maison où il enseignait pour y faire une ouverture et lui présenter par cette voie extraordinaire un paralytique dont on lui demandait la santé. Il échappait quelquefois à ses propres disciples afin de se conserver la liberté de prier seul dans le désert et sur les montagnes, pendant la nuit. Il répondait à Pierre qui voulait le retenir que d'autres soins l'appelaient ailleurs et qu'il devait quitter un lieu pour annoncer l'évangile dans un autre.

Maintenant il nous est libre de lui parler toujours et de l'entendre toujours. Nos entretiens ne sont plus interrompus si nous le voulons. La foule n'embarrasse plus les passages et n'assiège plus la porte de la maison où il enseigne. Son ministère extérieur ne l'enlève plus à ses amis. Personne ne met obstacle à nos prières et aux miracles que nous demandons en le suppliant d'être attentif à d'autres besoins et d'aller essayer d'autres larmes que les nôtres. Elles peuvent couler longtemps à ses pieds sans que Simon qui murmurait contre la pécheresse ose censurer notre liberté ni condamner la clémence de notre maître. Nous serions même heureux au milieu des misères qui nous environnent si nous savions profiter de la permission qu'il nous donne de l'entretenir longtemps de nos malheurs.

Il se montra souvent à ses disciples après sa résurrection mais ce ne fut jamais que des moments très rares. Il dit un mot à Marie et disparut. Il réveilla sa foi et son amour mais ne lui permit pas d'en suivre le mouvement. Il accorda cette liberté aux saintes femmes qui l'adorèrent et baisèrent ses pieds mais, après cet instant, elles ne le virent plus. Il éclaira l'esprit de deux disciples chancelants, il échauffa leur cœur et se laissa reconnaître à la fraction du pain mais il s'évanouit au moment où ils le reconnurent. Il annonça la paix aux onze, il se laissa toucher et manger avec eux mais dans le temps que leur admiration et leur surprise allaient se changer en actions de grâces et en adorations, il se rendit invisible. Que n'eussent-ils point fait pour le retenir si sa présence avait dépendu de leurs instances et de leurs désirs ? Qui d'entre eux aurait trouvé ces entretiens trop longs ? Qui se

serait lassé de l'entendre et de le voir ? A qui ces visites auraient-elles paru trop fréquentes ? Qui d'entre eux n'aurait pas été inépuisable en questions et en demandes s'il avait été le maître de faire durer la conversation aussi longtemps qu'il l'eut voulu ?

La foi nous offre tout ce qui fut refusé à leurs sens. Elle nous permet sans bornes ce qui n'était accordé aux disciples que pour des instants et pour les préparer à la foi dont nous sommes les héritiers. Cette foi ne nous unit pas seulement à Jésus-Christ résidant dans le ciel, elle nous le montre bien plus près de nous. En levant le rideau qui le cache, elle nous apprend qu'il est aussi réellement présent dans l'eucharistie que lorsque, dans les jours de sa chair, il accomplissait les mystères dont cet admirable sacrement est l'abrégé.

Il nous dit au milieu de ces mystérieuses ténèbres qui ne le cachent qu'aux incrédules Je suis un Dieu très présent pendant que votre peu de foi me regarde comme éloigné. Que pensez-vous donc ? "Ne suis-je pas un Dieu de près et non un Dieu de loin ?" (Jér. 23,23. Vous êtes non seulement dans ma maison mais devant l'autel devant lequel je m'immole pour vous, devant le trône de miséricorde, devant ce que le ciel a de plus grand et de plus saint. Je suis avant vous dans le temple et je vous permets d'entrer. J'y demeure après que vous en êtes sortis. C'est mon amour pour vous qui m'y retient. Depuis ma résurrection, cette place est étrangère à mon état mais vous avez besoin de ma présence et, sans elle, vous seriez sans pontife et sans sacrifice. C'est moi qui commence et finis toutes vos prières. C'est par moi qu'elles montent au trône de mon Père. C'est de ma grâce qu'elles naissent. C'est de mes mérites qu'elles tirent tout leur prix. En vain, vous offririez le chant des psaumes, votre prière même deviendrait un péché parce qu'elle serait présomptueuse si je ne la purifiais en l'unissant aux miennes. Je ne suis donc ici que pour vous quoique j'y sois toujours. C'est pour votre intérêt que vous entrez quelquefois dans mon sanctuaire en accordant de grands intervalles à d'autres soins. La plupart d'entre vous néanmoins ne paraissent devant moi qu'en gémissant. Ils comptent les moments comme s'il ne s'agissait pas de leur unique intérêt. Ils s'affligent d'une grâce et d'un honneur dont ils sont indignes. Ils n'ont rien à me demander ni pour eux ni pour les autres. Ils sont riches et rassasiés avant que d'avoir reçu. Ils ne s'occupent, en entrant ici, que de l'espérance d'en sortir. Ils ne se croient en liberté que lorsqu'ils ne me voient plus. Je leur ferais plaisir si je les dispensais du soin de m'adorer et de me rendre grâce. Ni mon amour ni mon humilité ne les touchent. Mon obéissance, non seulement pour les volontés de mon Père mais pour la voix du ministre qui m'a rendu présent sous les symboles, ne les console point de celle qu'ils me doivent. Leur coeur est loin de moi dans le temps même que mon nom est répété dans leurs cantiques. Je suis devenu leur ennemi parce que je les ai choisis pour les successeurs de ma charité, les témoins et les coadjuteurs de mes prières et de mon amour pour mon église. Quelle humiliation pour les tièdes qu'un tel discours ! Quelle condamnation pour ceux dont les dispositions sont encore plus criminelles que la tiédeur ! Quelle exhortation pour les faibles ! Quelle gloire et quelle consolation pour les saints !

Maintenant donc, bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes les serviteurs du Seigneur, vous qui demeurez dans la maison du Seigneur, dans les parvis de la maison de notre Dieu. Heureux celui qui comprend ce que lui dit ici le saint-esprit, qui sait estimer son privilège, qui connaît ce qu'il doit à la grâce qui l'a choisi. Heureux celui qui habite déjà dans les parvis de la céleste Jérusalem et qui répond par ses cantiques à ceux dont cette sainte cité retentit. Nos pieds se sont autrefois arrêtés à ton entrée, ô Jérusalem ! Heureux qui se regarde comme le député des tribus d'Israël pour louer et rendre grâce en leur nom et les représenter devant le trône de Dieu.

L'écriture, en nous parlant des plus purs et des plus élevés entre les esprits célestes, abrège toutes leurs grandeurs par ce seul mot, qu'ils assistent toujours devant le trône de l'agneau. Rien en effet n'est plus grand qu'un tel honneur. Comme Dieu est infiniment au-dessus de tout, ce ne peut être que par la distance ou la proximité à son égard que les créatures sont plus ou moins élevées. Quiconque est plus près de cette source inépuisable de biens est en même temps plus heureux et plus juste. Celui qui ne le perd jamais de vue est toujours dans la lumière. Celui qui ne s'occupe que de lui est déjà dans le ciel. Celui dont les devoirs le rappellent toujours à cet unique objet a prévenu le temps de la résurrection et n'est presque plus du nombre des enfants d'Adam.

Comment donc est-il arrivé qu'une telle gloire ne nous touche plus ? L'homme, tandis qu'il était en honneur ne l'a point connu. Par quel prodige le bien de l'homme est-il devenu son affliction ? Qui peut comprendre qu'il ait besoin d'être consolé parce qu'il est heureux ? Mais un bonheur spirituel n'est point compris dans l'esprit de Dieu. Lui seul peut nous apprendre à estimer ses dons. "Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde mais l'esprit de Dieu afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits". Il faut qu'il renouvelle le coeur et qu'il lui imprime le sentiment et le goût de son véritable bien. Autrement, l'homme terrestre et sensuel le repousse et le méprise. Même dans ceux qui ont reçu quelques prémices de l'esprit, le poids de la chair en arrête l'activité et en émousse le sentiment s'ils ne défendent ce précieux dépôt par un effort continuel contre les sens et la cupidité.

Au lieu donc de leur abandonner la victoire, il faut, tous les jours, augmenter les forces de l'homme intérieur et spirituel, le soutenir par la grâce de Jésus-Christ contre les besoins et la lâcheté d'une chair faible et timide, combattre son indifférence ou son aversion par le sentiment d'une paix et d'une consolation qui couvre et surmonte toutes les autres, "afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie dans l'homme intérieur par son saint-esprit. Et que la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment et toute pensée garde vos coeurs et vos esprits en Jésus-Christ".

Les saints qui sont animés par l'esprit de Jésus-Christ désireraient de pouvoir oublier les besoins du corps ou d'en recevoir un qui fut en un certain sens aussi spirituel que l'âme, qui vécut comme elle d'amour et de louange, qui put toujours adorer et rendre grâces sans se lasser, qui fut le coadjuteur infatigable d'un esprit animé par l'esprit du Père et du Fils. Un tel désir sera un jour rempli mais pour ceux qui en auront longtemps demandé l'accomplissement, qui auront connu le prix de cette grâce signalée, qui auront essayé de l'anticiper dès cette vie, qui auront gémi de ce que leur chair les arrête au lieu de gémir avec elle de ce que l'esprit veut les élever jusqu'à Dieu et la fixer en sa présence.

Plusieurs solitaires dont de fidèles historiens ont écrit la vie ont essayé de vivre avant leur mort comme s'ils étaient déjà ressuscités. Leur prière était à peine interrompue par quelques moments de sommeil. Ils vivaient cependant ainsi sans témoins, sans être soutenus par l'exemple des autres, sans consolation extérieure, sans rafraîchissement, ajoutant à l'ardeur du jour et au froid de la nuit une situation pénible du corps et un jeûne incroyable.

Ne craignons-nous point que Dieu nous ôte son royaume pour le transmettre à des hommes plus reconnaissants, selon cette parole de l'évangile : "Le royaume vous sera ôté et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits". N'appréhendons-nous point qu'il nous traite selon notre dégoût, qu'il ne voie dans nos coeurs ces secrètes excuses par lesquelles nous nous défendons d'aller au festin : "Nul de ceux que j'avais convié ne goûtera de mon souper", qu'il ne nous dispense de le louer et de l'aimer toujours puisque nous en trouvons la loi si dure en nous ?

### 269 - Méditation liturgique

*"Jérusalem, bienheureuse ville dont le nom signifie vision de la paix, elle se bâtit de pierre vivantes dans les cieux. Les anges l'entourent et lui forment un cortège d'épousée. C'est là, la nouvelle Sion, parée pour la fête nuptiale. Le Seigneur l'a élue pour épouse. Ses places publiques sont d'or très pur... Le marteau des souffrances en polit les pierres. C'est ainsi qu'appareillées par l'ouvrier, elles sont posées, elles sont fixées à leur place respective dans le saint édifice".*

(Hymne de la fête de la Dédicace)

Le cycle actuellement finissant des saisons liturgiques nous montre la terre comme un immense sillon ensemencé pour la résurrection car "toute chair semée dans la corruption ressuscitera incorruptible". Avec la fête de la Dédicace, c'est sur la vision d'une gloire merveilleuse et sereine qu'il s'achève. Sans doute, nos regards mortels ne peuvent pénétrer jusqu'au centre où habite, dans la lumière inaccessible, la "Trinité resplendissante et tranquille". L'église, qui sait les secrets de l'époux, nous entraîne à sa suite, nous ouvre un instant la demeure des élus et nous introduit dans la ville de la paix, construite d'harmonie et de beauté, dont nous sommes chacun les pierres vivantes. Notre place est marquée dans l'oeuvre d'édification de la cité divine et le vide ne sera point comblé si nous ne l'occupons. Béni sois-tu, mon Dieu, qui me fais l'honneur et me donnes la joie d'être utile à ton oeuvre. Mais il nous faut auparavant accepter d'être taillés, polis, ciselés même, pour que notre forme devienne bien pure et remplisse la place que nous devons tenir. Pour ce travail minutieux que nous sommes impuissants à opérer par nous, il nous faut consentir à l'abandon total entre les mains du divin ouvrier.

Toi dont les doigts divins en tes jours mortels n'ont pas dédaigné de façonner l'inerte matière pour en tirer les socs et les jougs nécessaires au travail de l'homme, je t'apporte mon âme faite pour te ressembler, je t'apporte mon coeur entier et sans partage. C'est dans la chair vive qu'il te faut travailler pour qu'à ton gré, tu donnes à mon âme, à mon coeur, la forme aimée, choisie par toi de toute éternité. Je t'apporte mon âme aux multiples désirs, aux multiples regards, inconsistants comme les nues, sans fin sollicités par la double attirance de la terre et du ciel. Je t'apporte mon âme impure, ténébreuse, dont les replis secrets plongent dans tant de nuits. Je te livre mon coeur, rebelle et dur comme le bois et la pierre, vide de ton amour et tout rempli de moi. Je te livre mon coeur, si pauvre de toi, qu'il peut te contempler sur la croix où l'amour te fit monter du plus froid regard.

A l'oeuvre, mon Seigneur, frappe, arrache, consume. Je m'abandonne tout au savoir rigoureux de ton toucher divin. Sous le marteau de la souffrance, redresse ce qui est courbe, assouplis ce qui est raide, abats les angles durs où se meurtrissent mes frères. Frappe, polis, cisèle, arrache mon âme à ce qui l'emprisonne et gêne son essor. Que ta main sévère, dure comme le fer, subtile comme la lumière, ne laisse pas un coin qui ne soit purifié, un repli qui ne soit soumis à ta lumière.

Que de désirs ardents qui ne vont pas vers toi. Dis-moi, comme à la mer : Tu n'iras pas plus loin ! Romps ces liens qui m'entravent et brise cette attache qui me colle à la terre. Le fardeau m'alourdit, paralyse mes ailes. Soulève-le, prends ma souffrance mauvaise et cet amour qui n'est pas purement tien. Consume-les, Seigneur, au foyer de ton coeur. Éprouve les fibres de mon être, arraches-en, sans pitié pour mes cris de souffrance, tout ce qui ne rend pas la pureté du son que tu attends. Apprends-moi, pour garder mes mains pures, à ne pas les refermer sur rien, ni sur les richesses du monde ni sur les biens plus désirés du coeur. Que, toujours bien ouvertes, elles n'aient pas même un léger tressaillement pour retenir ce que tu m'as donné si, dans ta sagesse, tu juges bon de le reprendre. Rends à mon coeur sa liberté première. Rends à mon âme sa transparence native. Dans ta cité future, rien d'opaque ne peut entrer car tout y est lumière.

Le bois gémit au tranchant du rabot. La pierre crie sous la morsure des scies. Toute oeuvre belle s'enfante dans la souffrance mais, du bloc informe, émerge la beauté qui nous jette à genoux car elle n'est qu'un pur rayon de toi, tombé jusques à nous. Ainsi mon âme déchirée, transpercée jusqu'en ses profondeurs, se trouble et frémit quand tu la mets, par la main de ses frères, en face de sa vérité et qu'elle se voit, pauvre et nue, en présence de ta toute-pureté. Mais c'est la bonne souffrance que sème ta main divine. Par les mille blessures qu'elle ouvre en nous, le vieux sang de notre coeur s'est écoulé et c'est un sang nouveau, riche et vermeil, qu'elle infuse en nos veines. Appareillée par l'ouvrier divin, voici que désormais la joie sera en nous.

C'est pourquoi notre année liturgique se clôt aux mystiques accents d'une joie triomphale. Cortège d'épousée, fête nuptiale, ce sont les images qu'emploie l'église pour nous montrer, dans son accomplissement, la parole de saint Paul : "Je vous ai aimés d'un amour de jalousie pour vous présenter à l'unique époux comme une vierge très pure". Vision sereine de paix et de bonheur !

Affermis nos pas dans la nuit de ce monde. Aide-nous à être fidèles à notre vocation d'appelés. Fais que nous ne désertions pas la place qui nous attend parmi nos aînés qui ont déjà vaincu. Que la joie de Dieu, grave et recueillie, prenne de plus en plus possession de notre être jusqu'à en baigner toutes les fibres. Qu'elle grandisse en nous comme une immense aurore jusqu'au jour où, ayant franchi la porte ténébreuse du tombeau et, cueillis par la main du Christ, cette main qui nous aura façonnés dans la souffrance et dans les larmes, nous nous abîmerons dans la lumière de la divinité.

### 270 - La montagne du Seigneur

*"Venez, montons à la montagne du Seigneur" (Isaïe)*

Ta montagne, Seigneur, n'est-ce pas ce sommet tout baigné de lumière que nous apercevons au bout de notre vie et dont nous subissons la puissante attraction, tant que dure notre pèlerinage ici-bas ? "La gloire et l'honneur de Dieu habitent seuls sur cette montagne", c'est le sommet mystique où seul tu es aimé, c'est là que tu habites dans l'inaccessible lumière d'où partent tant de rayons qui viennent percer la nuit de nos coeurs. Vers toi, montagne bénie, se lèvent nos regards pour en recevoir force et secours. Tu es la montagne d'où ruissellent intarissables ces deux fleuves d'amour et de joie que tu fais jaillir du coeur aride de la terre, l'amour parfait de toi et celui de nos frères. Vers toi, montagne sainte, comme les rayons en leur foyer, convergent toutes nos puissances de désir et d'amour. Pour toi, notre vie entière veut n'être qu'une montée continue et tous, nous sommes appelés au lumineux sommet de tes béatitudes où, plus heureux que Pierre, Jacques et Jean, tu nous permettras de déployer notre tente pour y goûter sans fin la joie de ton repos.

Mais pour accessible que soit ton sommet, l'ascension reste rude. Il le sait bien, le voyageur qui va cueillir aux grandes altitudes la joie des vastes horizons et l'enivrement de fouler un sol d'une pureté presque inviolée. Aussi ne s'en va-t-il jamais seul, s'il est prudent. Il se choisit d'abord un guide sûr, hardi, expérimenté, qu'il sait capable au besoin d'exposer sa vie pour sauver celui qui se fie à lui. Puis il appelle encore des compagnons de route, marchant vers le même but, animés des mêmes désirs, mûs par le même amour, des compagnons dont les paroles, tour à tour enjouées ou viriles, lui feront oublier la fatigue du chemin, des compagnons sans l'aide desquels les passages difficiles seraient demeurés à jamais infranchissables pour lui.

Nous non plus, Seigneur, nous ne monterons pas seuls à tes béatitudes par les âpres sentiers. Voilà que nous montons ensemble ! Par tous les chemins, l'humanité entière est en marche vers toi. Aie pitié de nous, la fatigue du chemin est trop lourde pour nos faibles épaules et l'étape est trop longue à celui qui est seul. Prends en pitié notre solitude et donne-nous des frères en qui nous trouverons notre force et notre appui. Donne-nous des frères très proches, aux âmes bien connues, des frères pour nous avertir des dangers du chemin et dont la main amie se tendra vers nous aux passes difficiles, des frères dont le sourire ranimera nos forces défaillantes, des frères dont le regard saura comprendre, sans même que nous les leur disions, nos secrètes souffrances, nos intimes défaillances, et dont le secours sera d'autant meilleur que nous ne l'aurons pas même sollicité. Donne-nous des frères pour briser l'orgueil de notre coeur, pour apprendre à recevoir par leur entremise ce que, dans notre présomption, nous serions tentés parfois de ne vouloir tenir que de toi seul. Donne-nous des frères enfin pour qu'en pratiquant ce commandement nouveau dont tressaillit la terre, nous trouvions la force et l'endurance d'un grand amour. Il était une âme qui, dès l'aube de sa vie, résolut de tenter seule la grande aventure qu'est la montée vers ton sommet. Tu l'avais faite riche d'une incroyable puissance de vie. Durant de longues années, elle vécut, secrète, presque uniquement de ses propres richesses qu'elle croyait intarissables. Ce n'était pas une solitude morte. Elle y puisait des joies si pures, si hautes, si suaves, que, pour les garder mieux, elle se préservait avec un soin jaloux du moindre contact qui eut pu les ternir. Se suffisant à soi-même, ses frères tenaient en elle bien peu de place. Les luttes de la vie, les tentations, elle n'y croyait guère et pensait en avoir fini. Tout en elle était si paisible. J'ai atteint mon maximum de développement spirituel, pensait-elle, je touche à la mesure que Dieu attend de moi. Qu'ai-je encore à faire ici-bas ?

Mais un jour, tout changea. Comme s'éteint la veilleuse fautive d'huile en laissant après elle la nuit plus noire, ses richesses personnelles s'épuisèrent, elle en toucha le fond et ne vit plus en elle qu'un vide immense; une solitude écrasante, un silence de mort. Il lui fallait trouver une autre source de vie ou se résigner à mourir là, dans le plus

noir dénuement. C'est alors que tu mis sur sa route une grande famille de frères qui recueillit en son sein la demi-vivante qu'elle restait encore. Guidée par les uns, soutenue par les autres, elle refit sa vie et connut la joie de celui qui n'est plus seul en ce monde. Des souffrances, neuves aussi, vinrent lui apprendre combien elle était encore loin du terme qu'elle croyait jadis avoir atteint. C'est ainsi qu'elle continue, dans le labeur des épreuves plus ou moins crucifiantes, à tisser sa robe nuptiale pour mériter d'être trouvée prête, lorsqu'avec tous ses frères, elle sera conviée au festin des noces du grand roi. Vous tous dont la vie a fait des séparés, vous que le bonheur humain n'a pas même effleuré de son aile, vous qui l'avez tenu dans la joie d'un amour partagé et béni et qui seuls aujourd'hui, à votre foyer mort, cherchez, qui le mari, qui la femme, qui l'enfant, toute la lumière de votre vie. Mes frères et mes soeurs, encore au seuil de l'avenir, isolés dans vos tâches quotidiennes, plus isolés peut-être encore dans vos familles, ne vous refermez pas en votre solitude, ne vous murez pas en vous-mêmes. Si vous gémissiez de ne savoir où déverser tous ces trésors d'amour de vos coeurs solitaires, si vous gémissiez de voir inemployées les puissances de dévouement sommeillantes en votre âme, soyez enfin heureux, brisez la fausse humilité qui retient le geste des vos mains tendues, allez contre cette timidité qui fait closes vos lèvres. En approchant les âmes, vous trouverez toujours l'occasion d'être, par la grâce du Christ, le rayon qui réchauffe, la lumière qui éclaire.

"Venez, montons à la montagne du Seigneur". Ensemble, nous irons ainsi vers toi, les plus forts aidant les plus faibles; tous, "un" dans ton amour. Combien la vie est bonne et facile quand tu viens te glisser entre mes frères et moi. Nous serons si remplis de toi, tu seras tellement en chacun de nous, qu'on verra sans surprise celui qui reçoit devenir celui qui donne et le racheté d'aujourd'hui, le rédempteur de demain. Les tempêtes auront beau souffler, les rafales de neige nous glacer et nous aveugler, nous ne craignons ni l'engourdissement du froid ni l'arrêt mortel au milieu de la montée car la main fraternelle qu'étreindra notre main tremblante ne sera, mon Seigneur, nulle autre que la tienne.

#### 271 - Je les ai tous aimés

Quittant pour eux le sein du Père, j'ai dépouillé ma gloire, je me suis fait péché pour les atteindre plus à fond et j'ai remise ma vie, ma puissance et mon amour divin entre leurs mains humaines. Ce que tous en ont fait, tu ne le sais que trop.

Je les ai tous aimés, j'ai partagé leurs joies et j'ai pris à leur mère les tout petits enfants, je les ai pris dans mes bras, je les ai caressés et bénis. Aux noces de Cana, j'ai béni leurs amours et, pour deux enfants pauvres, à la prière de ma mère, n'ai-je pas accompli mon tout premier miracle ?

Je les ai tous aimés. J'ai porté leurs souffrances et m'en suis revêtu. Yeux clos à la lumière qui ne connaissiez point la tendresse du sourire, sourds qui ne saviez point la douceur de la voix aimée, boiteux et paralytiques dont l'âme était liée plus encore que vos membres, en libérant vos corps appesantis, j'ai libéré vos âmes.

Je les ai tous aimés. J'ai pleuré leurs douleurs, J'ai rendu des fils et des filles à leur mère. J'ai révélé l'eau vive à la Samaritaine. Mon premier miracle, Lazare ressuscité, ne l'ai-je donc pas accompli à la prière de l'amour ?

Après les palmes de victoire, l'hosanna triomphant, le tollé qui hurle ma mort. Je me suis vu trahi, moqué, abandonné par ceux en qui toujours j'avais mis plus d'amour. Ils en étaient, ceux-là, de la grande multitude nourrie au désert du pain miraculeux mais nourrie plus encore de ma sainte parole, chair vive de mon coeur, écho du Père en moi, lorsque, sur la montagne ou bien au bord du lac, je leur ouvrais mes paraboles. Dans leur oubli coupable et leur ingratitude, je les ai tous aimés.

Je me suis vu frappé; meurtri, crucifié par ceux même pour qui, rosée vivifiante, fluait partout ma vie, par les trous de mes mains, par les trous de mes pieds, par les mille blessures de l'affreuse couronne. Malgré leur rage impie et leur aveuglement, je les ai tous aimés.

Je suis mort dans l'échec et l'abandonnement. J'ai connu l'angoisse à mon heure dernière d'un amour méconnu, rejeté, refusé. Deux seules fidélités, deux amours intrépides me suivirent jusqu'à la croix, celui de ma mère et de l'autre Marie. Mais jusqu'à l'effusion suprême de mon sang, je les ai tous aimés. Mon dernier mot pour eux fut tout d'amour et de pardon. Je les ai tous aimés. Mon enfant, fais de même.

J'ai bien compris, Seigneur, ta leçon tendre et sévère. Mais mon coeur est étroit. Parce que petit, il n'ouvre qu'à demi sa porte au monde. Tu le sais, ce qu'il aime, il veut le posséder, il veut le retenir entre ses mains débiles. Il en ferait sa chose si tu n'y prenais garde. Mais ce n'est pas ainsi que tu nous as aimés.

Après des jours d'orage, des heures de tempête, que la claire vision d'amour que cette nuit tu m'as donnée marque une étape dans ma vie. Je sens crouler déjà la prison de mon coeur. Ses portes s'ouvrent grandes pour vous abriter tous, frères qui m'apprenez le véritable amour. Si, dans mes jours mauvais, je désirais encore les refermer, arrachez m'en, vous tous, la possibilité car je veux tout aimer, je veux vous aimer tous. Non, je ne serai plus ce coeur qui se réserve et ne se donne qu'à demi. Déjà, je sens jaillir au profond de mon être la source d'un plus grand et d'un nouvel amour.

Allume en moi, Seigneur, ta sainte passion, ta divine folie. Au foyer de mon coeur si longtemps solitaire, jette, je t'en supplie, l'étincelle sacrée du feu qui nous fera tous un pour ton éternité.

## 272 - Un poids très doux

Un poids très doux, ce soir, tel celui d'une main aimée, vient courber, Seigneur, mon âme à tes genoux et, sans effort et sans fatigue, la recueille en toi, toute.

Seule et silencieuse en ma maison déserte, j'écoute...  
Au doux son de ta voix vibre ma solitude et s'éveille en mon coeur le chant d'amour.

De ta présence aimée, ma solitude est pleine. je te sens là dans l'ombre, infiniment proche, tant le voile est léger qui te dérobe à mon étreinte...

Mais si mon bras de chair ou ma débile main essaient de te saisir, ils n'étreignent que du néant et, sur du vide, ils se referment.

Qu'importe si mes sens, trop grossiers pour t'atteindre, ne peuvent ici-bas te toucher ni te voir, c'est ton coeur, c'est ton âme, c'est la vie que j'appelle.

Je veux ton coeur divin pour battre avec le mien, je veux sentir ta vie fluer avec la mienne. C'est de ta plénitude que mon âme a besoin pour combler tous les vides, toutes les impuissances de mon être, à la fois infini et borné.

Toi qui m'appris jadis ta divine chanson et versas sur mes heures tant d'amoureux sourires, ton absence, ô Seigneur, fait la nuit sur mes jours et ta présence aimante emplit mes nuits d'amour.

C'était bien la soif matérielle qui t'arrachait au dernier soir ton lamentable "sitio" mais combien plus encore de ton coeur, de ton âme, lorsque tu te vis seul, abandonné de tous et même de ton Père, tout en proie à l'horreur entière de n'avoir plus d'amour à ton heure dernière.

Daigne, par cette ultime et profonde douleur qui s'en vint à la croix broyer ton coeur de chair, prendre en pitié, Seigneur, le même cri de ta créature, tout altérée d'une eau inconnue à la terre. Fais-toi source pour elle, apaisante et très pure, source d'amour surtout, vivifiante et féconde.

J'ai soif de toi, Seigneur. Je t'appelle, je t'attends... Parle-moi dans ma nuit. Par ce feu qui me brûle et ce désir ardent de m'écouler en toi, donne-moi ton amour.

Pour me mêler aux âmes qui croisent mon chemin, j'ai besoin que tes bras m'y portent... Si tu ne combles toi-même la totale capacité de mon coeur souffrant, je ne suis que vide et néant, je n'ai rien à leur donner.

Tu es là, mon Seigneur, je suis plongée en toi. Garde-moi toujours, garde ta folle enfant sous ton divin rayonnement... Redis-moi ton amour et fais croître le mien à la mesure du tien, ô toi, mon immuable et ma stabilité.

## 273 - L'appel du maître

C'est fini. "Celui que Jésus aimait" est mort comme nous mourrons tous. Voilà quatre jours que la tombe l'enserme. Ne pouvait-il pas faire qu'il ne mourût point, s'il l'aimait tant? Le Seigneur n'a pas répondu au message de détresse que lui avaient fait parvenir les deux soeurs.

Madeleine, écrasée sous le poids de sa souffrance, reste seule en sa maison avec, au coeur, une double blessure, la perte de son frère d'abord puis la déception cruelle d'une prière refusée quand on l'a adressée à celui seul sur qui ont pouvait s'appuyer car on croyait à son amour. De toute la fougue de sa nature impulsive et passionnée, Madeleine s'écroule en sa douleur tout entière. Elle n'a pas prêté l'oreille au bruit de la foule qui passe au-dehors, annonçant l'arrivée du maître. Elle ne sait pas que sa joie est si proche et que Jésus n'attend que sa prière pour espérer un plus grand miracle. Mais quelles paroles vient-elle d'entendre? N'est-elle pas le jouet d'une imagination exaltée par l'impétuosité de sa douleur et de son amour déçu? Ne crains pas, Madeleine. Tu ne te trompes point. Marthe est bien devant toi et ses lèvres t'apportent l'adorable message de celui qui fut d'abord ton rédempteur: "Le maître est là, il t'appelle". Écoute l'appel fraternel, sors de ta souffrance trop humaine, secoue ta torpeur, rassemble tes forces fléchissantes et vole aux pieds du Christ qui t'attend non loin, parmi les siens, sur le chemin.

### **Il t'appelle.**

Lui qui a dit à ses disciples: "Lazare, notre ami dort", sait bien déjà ce qu'il va faire. Quel secours va donc lui apporter cette pauvre femme qui pleure un frère?



Jésus, tu es Dieu sans doute mais tu es homme comme nous. A ce titre, tu nous restes un frère très proche. Tu as été aidé par la prière agenouillée de Madeleine. Tu as été aidé par la puissance de ses larmes et tu as frêmi, toi aussi, au contact de nos plus profondes douleurs. Comme l'un de nous, tu pleures sur ton ami Lazare et tu connus cette chose atroce, un être cher qui nous est arraché, emportant avec lui un lambeau de notre pauvre cœur.

La douleur de Madeleine fut pour toi comme la grâce humaine qui devait libérer ton amour captif encore peut-être de ta divinité. Tu ne voulais pas opérer un si grand prodige loin des yeux de celle que tu aimais plus que d'autres en raison de la dette immense que tu lui avais remise et parce que rien n'est fort comme les liens qui rattachent au rédempté le rédempteur. Tu ne voulais pas opérer loin d'elle ton grand miracle, celui qui devait hâter l'heure de ta mort et délier la haine et la jalousie qui, depuis si longtemps, veillaient autour de toi. Peut-être voulais-tu surprendre dans son âme les prémices de sa reconnaissance et les premiers élans d'un amour renouvelé ?

Hormis le péché, tu voulus tout connaître des sentiments de notre humanité. Dis-moi, Jésus, y a-t-il au monde une joie qui vaille celle que nous éprouvons quand, par ta grâce, nous avons pu être, nous aussi, un semeur de joie en l'âme de nos frères ? Il est si bon de se dire : il me doit ce sourire; par moi, il est un peu moins triste; son fardeau est un peu moins lourd. Je ne crois pas qu'aucun orgueil mauvais puisse avoir place ici. Elle est si paisible, cette joie, si profonde en soi, que tout dut-il s'écrouler autour de nous, rien ne pourrait nous l'ôter. Toi qui voulus être un homme comme nous autres, est-ce que le souvenir des bienfaits qu'avaient semés tes mains divines n'est pas resté, même au fond de ton agonie, comme une lueur très douce ? Madeleine te fut l'occasion d'achever l'expérience totale de ton humanité, toi qui voulus être un homme comme nous autres.

A nous aussi, il arrive souvent d'être ployés sous la souffrance. Nos tâches quotidiennes sont lourdes. Centrés sur nous, nos regards restent en bas. La vie matérielle, par ses lourdes exigences, nous prend souvent tout entiers et nous n'entendons pas non plus, annonçant ta venue, le bruit sourd de la foule attachée à tes pas. Pour lever vers le ciel notre front bas penché, envoie-nous ton disciple fidèle, porteur de ton message et, comme autrefois Marthe à sa soeur Madeleine, qu'il sache murmurer proche de notre cœur l'invitation de ton amour : le maître est là, il t'appelle.

Quand nous sommes dans la nuit de l'ignorance ou bien du doute, quand la tentation nous enlace de son souple réseau et que le mal étend son ombre sur nous, quand, pareils à l'oiseau fuyant le jour pour mourir, nous fuyons jusqu'à ceux que nous aimions jadis, comme autrefois Marthe à sa soeur Madeline, envoie-nous le frère secrètement choisi à qui tu remettras ton message d'amour : le maître est là, il t'appelle.

Vers tous mes frères dont la vie est brisée et qui courageusement s'étaient mis à ta suite pour voir, en peu de temps, crouler tous leurs espoirs et s'écouler entre leurs doigts, comme une eau vaine, tout ce qu'ils ont tenté de retenir des joies que tu permets, vers tous ceux-là, les vaincus de la vie, vers ceux qui sombrent dans l'échec pour avoir rêvé l'oeuvre grande, vers ceux qu'attend le désespoir, envoie-leur, comme autrefois Marthe à sa soeur Madeleine, le messenger fidèle qui leur redit au cœur plus encore qu'à l'oreille, l'adorable message d'espérance et d'amour : le maître est là, il t'appelle.

Vers tous ceux qui ne sont pas encore partis, vers ces énergies neuves qui n'attendent que ton signal pour se déployer dans ta lumière, vers tous ceux qui hésitent et vers tous ceux qui tremblent de partir seuls et sans appui pour les garder de l'erreur et des faux aiguillages, envoie-leur, comme autrefois Marthe à sa soeur Madeline, le frère choisi par toi qui leur dira tout bas ton message d'amour, leur montrant sans erreur la place où on te trouve dans l'exigence divine de ton amour pour eux : le maître est là, il t'appelle.

Comme Madeleine à qui tu dis son nom, quand, accablés par la souffrance, nous ne te voyons plus, quand, repliés sur nous, nous restons sourds à ton approche, quand nous sommes en but aux puissances mauvaises qui sommeillent en nous, quand la route nous paraît obscure et sans issue, notre cœur, fermé aux réalités invisibles, enlisé vers la terre, ne sait pas non plus que son salut est proche, et proche aussi sa joie.

Nous avons tous entendus, Seigneur, à quelque tournant de nos vies, ton divin message, touches intimes de la grâce qui vient agir en nous sans nul intermédiaire, assez puissantes pour nous faire lever seuls de notre prostration et courir au-devant du maître, heures des résolutions héroïques, des attitudes généreuses qui marquent toute une vie de leur empreinte. Mais, plus souvent, tu nous envoies pour messenger l'un de nos frères que tu choisis. Tu prends son âme et tu la meus vers nous, tu l'accordes à la nôtre et, très secrètement, lui remets ton message : le maître est là, il t'appelle.

Qu'importe pour nous qui est ton messenger ! Riche ou pauvre, petit ou grand, nous n'attendons de lui qu'une seule chose, qu'il nous remette fidèlement ce qu'il aura reçu de toi avec mission de nous le transmettre. Alors, Jésus, fais notre cœur docile, humble et simple comme un enfant afin qu'il sache à ta lumière discerner la vérité de ton message. Heureuse l'âme qui trouve au moment opportun le messenger fidèle qui lui redira au secret de son cœur ces mots remplis d'une efficace divine : le maître est là, il t'appelle.

### **Il t'appelle.**

Sans doute, il ne te rendra pas, comme à Madeleine, un de ceux que t'emporta la mort. C'est ta propre résurrection qu'il veut opérer ce soir. Il veut t'arracher à toi-même, à cette contemplation mauvaise de toi qui te

fait oublier tes frères, à ce repliement égoïste et stérile. Si ton fardeau est trop lourd, il t'appelle pour en prendre la moitié, crois partagée, laisse-le faire.

Dans cet appel intime qu'il t'adresse, es-tu donc si aveugle pour n'y pas reconnaître, parmi l'amour universel dont il baigne le monde, la preuve et l'expression de cet unique amour dont il aime chacun d'entre nous ? Il t'appelle, mon frère, parce que, sans toi non plus, il ne peut rien faire. Il te montre son oeuvre, il veut t'y associer par la coopération, petite mais nécessaire, qu'il te demande. Il a besoin de présence priante, de ton amour et de tes larmes, pour opérer, au plus secret des coeurs, ces bouleversements profonds, ces résurrections impossibles. Dans l'universelle symphonie, nous avons tous notre note à rendre, ne nous refusons pas à son appel.

Dans le silence de ta chambre bien close, quand ta journée est faite et que le soir en son recueillement te permet d'entrer facilement dans un monde plus spirituel, dans l'asile le plus profond de ton coeur, entends monter en toi, des profondeurs de l'être, ces paroles ayant franchi les temps sans rien perdre jamais de leur brûlante flamme : le maître est là, il t'appelle.

Il t'appelle, quitte tout, laisse-là tes heures sombres et vole à sa rencontre. S'il fait noir dehors et si la tempête gronde, qu'importe ! Avance encore. Consens seulement à ce pas dans la nuit. Bientôt tu verras poindre sa lumière. Fais-lui confiance, enfant. Ce pas, il faut le faire, en tremblant peut-être, mais il l'exige, il l'attend de ton amour. Par cet effort d'un instant, une vie éternelle veut naître. Viens, mon frère, allons ensemble plus loin, plus haut, toujours plus haut : le maître est là, il t'appelle.

### 274 - Vers le divin amour

Lutte entre Dieu et l'homme. L'homme ne peut rester qu'un homme et Dieu veut en faire son fils. Qui l'emportera ? L'amour divin ou la satiété humaine ? A chaque naissance, la question est posée, la mort dicte la réponse.

Le sculpteur lutte contre le marbre. Le marbre résiste mais il ne sait pas dire "non". C'est en vaincu qu'il porte la forme de sa beauté. Si la statue chante, lui se tait. Combien l'homme est plus actif en la sainteté que Dieu veut lui donner. L'homme veut ou ne veut pas. Même s'il ne le dit pas, il choisit. Grandeur et risque de sa vie. Ultime grandeur et seul risque de l'oeuvre divine.

Mais si l'homme ne veut pas devenir ton enfant, mon Dieu, que peux-tu faire ? Le faire vouloir, le faire vouloir, lui qui est libre, en l'aimant plus encore.

\* \* \*

J'ai écouté jadis ta Parole, mon Seigneur, car, en moi, elle éveillait l'homme.

Tu m'as exalté par ton message. Voir grand, c'était grandir.

J'ai aimé ta loi, elle m'a conduit dans les méandres de mes journées, elle m'a protégé. Grâce à elle, j'ai vu d'une vie riche et épanouie, tout proche, le sommet.

J'ai dit : "C'est là que je veux aller". Tu as murmuré : "non".

J'ai dit : "Mon Dieu, sois béni de m'avoir donné une vie si heureuse ici-bas".

Tu as détourné ton regard. Je n'ai pu ignorer ta réponse et ton silence. Je n'ai pu ignorer ton doigt qui montrait l'autre sommet, abrupte, tellement loin, tellement autre.

Avant j'allais à toi, mon Seigneur, avec l'enthousiasme plénier de ce qui est unifié. Quand j'hésitais, je savais, d'une évidence criante, que c'était lâcheté, paresse de vivre. Maintenant, tu m'imposes un choix. Ce n'est pas entre la plaine et la montagne. C'est entre deux sommets. Il est beau celui que je désire. Celui que tu aimes pour moi est loin.

Tant que je les ai confondus, je les ai choisis ensemble. Si je ne connaissais pas le premier, hésiterais-je à continuer ma marche vers le second ?

Tu m'as dit : "L'un ou l'autre". J'ai compris. Un jour, tu m'as dit : "De mon sommet, comme tu saurais aimer le tien". Je veux le croire.

Je t'ai répondu : "Me voici !" mais, derrière moi, s'éloigne déjà la colline désirée. Sois près de moi !

\* \* \*

Quand ensemble vont les hommes à la conquête de leur bonheur, ils s'entendent. En t'aidant, je m'aiderai. Que nos efforts réunis triomphent et nous ouvrent les portes de la joie ! L'appel du Christ a uni les jeunes. Leur mouvement vers le plus grand et le plus beau. Fraternité dans l'espérance, fraternité dans l'effort, frères, nous vivrons !

Ainsi fut le beau départ. Ainsi chantèrent les étapes. Toujours plus haut et plus unis ! Des expériences communes jaillit une plus intime compréhension. Pourrions-nous vouloir des choses différentes, nous qui avons toujours voulu ensemble ?

Seigneur, est-ce ta charité qui est le lien de notre union ? Avons-nous déjà réalisé ton désir ultime, "Qu'ils soient un" ? Sommes-nous un comme toi, tu es un avec ton Père et comme ton Père est un avec toi ?

L'avenir l'a dit. Ceux que le désir avait réunis, la possession les sépare. Quand les portes de la joie s'ouvrirent, chacun s'y précipita seul. Il y eut ceux qui en prirent beaucoup et ceux qui furent moins heureux. Les premiers

oublèrent les seconds et les seconds ne le purent pas car ils devinrent jaloux. Dans un commun dénuement, plus tard ils se retrouveront. "Seigneur, sois béni d'avoir été si bon pour nous", dirent les premiers. Les autres cherchèrent dans tes béatitudes une consolation et l'occasion d'une revanche. Toi, tu es resté muet parmi nous, tu n'as rien répondu ni aux uns ni aux autres. C'était mieux. A cette heure, toute parole a deux sens, tout geste a deux appels.

Derrière toi, nous cheminons lentement et sans grande joie, nous qui n'avons pas voulu te quitter. Chacun avec un passé qui n'est plus tout à fait celui de l'autre. Nous parlons des langues différentes comme les aspirations confuses de nos sens. Nouvelle Tour de Babel, si haute déjà, jusqu'au ciel. Qui pourra la construire si tu ne donnes pas, Seigneur, à ces compagnons l'unité ?

Le bon Pasteur rassemble son troupeau inquiet.

A chacun tu as dit : "Viens avec moi ! La montagne de Dieu est moins éloignée que jadis. Laisse l'autre. Pour être fidèle, nourris ton désir du plus grand amour. Entre dans le royaume de l'amour. En lui, tout est un". Que vienne sur nous l'Amour !

\* \* \*

Pourquoi me redire ton appel ?

Me rappeler le mot secret que nourrit ton amour, mon Seigneur, c'est revivre le contact divin qui me l'a dit. Souvenirs efficaces, sacrements d'une présence désirée, je ne vous atteins que par les traces laissées par son passage. En ses pas, il est resté un peu de lui encore. La feuille qu'il a froissée garde l'empreinte de ses doigts. La lumière qui l'a baigné va-t-elle me redire son visage ?

Voici le moment de calme qui suit l'envahissement de l'ombre projetée par le nuage. La plaine est là comme avant mais tout autre. L'aube ne connaît pas ce recueillement. C'est celui d'une présence qui demeure invisible pour être plus personnellement elle. C'est en dessous de ce que je sens, que je pressens. Vide plénier. Solitude compacte comme une foule pressée. Silence où toute parole trouve sa source avant d'être proférée.

Voilà une phrase que je goûte pour la première fois sans m'attacher à son sens limité. Aujourd'hui, on dirait que c'est toi qui me la dis, une profondeur qu'il suffit de voir sans regarder, une totalité d'harmonie qui baigne l'âme sans se dénombrer. Elle est là en moi comme un don vivant. Chaque fois que je la presse, elle brille d'amour en moi. Quand je la tiens ainsi, portant ailleurs mon attention, elle m'est source d'une paix qui se répand partout. L'image de ce vaste espace désolé, une plaine bordée au loin par le ciel. Sur l'horizon une seule croix. Silence, dévastation, fin d'un monde, fin d'une vie peut-être en ce monde. Tout ce qui me fait peur ou horreur. Au-delà, une certitude de joie "Consummatum est". Ou ces bras de ton corps étendu sur la croix, tes bras seulement et le haut du torse dans le geste puissant qui s'ouvre totalement. Montagne de Dieu aride et désolée, haute et surhumaine, pourquoi m'attires-tu ? Quand mes yeux peuvent te fixer, tu me dis la parole que je préfère à tout bonheur humain.

\* \* \*

Ta parole est puissante, Seigneur, mais elle est rare.

Le chant qui m'appelle ailleurs est plus proche de mon cœur de chair. Ses visites viennent, continues. A d'autres, les appels grossiers. Il n'en est pas de trop élevés pour moi. Ce chant veut être une épopée qui satisfait tout ce qu'il y a en moi de plénier, tout ce que je sais de ma richesse. Dans un tel mouvement, n'est-ce pas encore toi que je trouverais, mon Dieu ? Je veux que tout me l'assure, je ne veux pas entendre le contraire. Je le redis, c'est certain.

Deux embrassements de la vie. Je suis tellement dans mes jours que ma propre substance s'y coule comme les minutes de la durée. Ainsi dans la forêt compacte, l'esprit aime à se perdre en ce qui le pénètre de toutes parts pour se joindre à l'âme d'un monde dont la vie le baigne et l'enfouit. Unification de mon être dans une totale sensation. Plénitude vive, pure de distraction. Devenir le tout en restant capable de jouir comme un seul. Concert des mille voix de la vie dont l'écho suscite en moi l'intense existence unifiée.

Voici la fleur qui éclôt pour toi. Cueille-la vite. Épuise-la dans l'étonnement et pour celle qui vient, jette-la. Tu sais, la nature est prodigue. Sois prodigue comme elle de tes biens. Ne retiens rien entre tes mains pour mieux êtreindre. Aime la caresse des choses qui passent. Sois assez délicat pour goûter leur unique présence et sois assez sage pour les oublier après. Sur le néant, tout se penche et va se détruire. Avec l'oiseau, que tes ailes embrassent toutes choses avant leur chute. Avec lui, vole sur l'abîme.

L'image d'une ronde en liesse, de la joie dans un coin obscur en la totale absence de tout le reste. Après ce sera fini mais, ailleurs, nous recommencerons toujours jusqu'au jour où nous n'y penserons plus. Mourir ainsi après avoir intensément vécu revêt la vie de grandeur. Ou la vie silencieuse et maîtresse, loin du bruit et de la fatigue, pleine de l'euphorie du connaître, qui regarde totalement et sait. Montagne de l'homme, toute couverte de fleurs et de fruits, humaine à lui gonfler l'âme d'amour, je ne suis pas de ceux qui peuvent goûter toutes tes délices. Il est une ombre qui te marque d'un signe étrange, l'ombre d'une croix. Il est un cri qui trouble ta quiétude, le cri de celui qui pleure sur les hommes. Mais tu portes en tes flancs tous ses désirs.

\* \* \*

Auprès de celui dont je veux faire un fils, je demeure.

Dans le silence de ma présence, je le fais entrer sans qu'il le sache pour recevoir de mon contact tout proche la science de l'être et l'expérience de l'amour. Ce que je veux lui dire, ses oreilles ne peuvent l'entendre et le langage des choses créées l'ignore. De l'amour dont je l'aime déjà, son cœur ne peut pas encore aimer. Prends conscience de qui tu es ! Qu'il monte en toi, mon chant d'amour !

Tu aimes trop la science que tu fais et l'amour que tu donnes aux autres pour être de la courbure d'âmes qui découvrent, au-delà de leur pauvreté, une autre science et un autre amour. Que naisse en toi un grand désir de ce que tu ne possèdes pas, d'un autre savoir que le tien. Que ton amour connaisse cette nostalgie, dusse-t-il encore en souffrir. Vois, tu es plus grand que ce que tu fais et que ce que tu sais. Dans la désillusion de ton être, prends conscience de qui tu es !

Entre tes mains se gaspillent les rosées divines. Tes joies sont courtes, ton souffle les ternit. Tu n'es pas assez pur pour aimer naturellement celles que je veux te donner. Apprends de moi que ce que je veux est toujours plus doux que ce que je permets. Ta vie est lourde, dis-tu. Viens, je vais te dire comment il faut la vouloir et mon joug te sera léger. Dans la fatigue de ton être, laisse monter en toi mon chant d'amour.

Ce soir, je l'ai visité, il m'a écouté. Je l'ai vu s'ouvrir à mon amour. Il m'a dit qu'il m'aimait. Mais après, sa joie s'est épaissie qu'il en a oublié la secrète et fluette source. Aujourd'hui, il est l'étranger. J'ai fait le vide autour de lui. Je l'ai forcé à croire en moi. Il ne veut pas me quitter. Au-delà de sa ténacité angoissée, je lui ai fait un signe. Il a baisé ma main. Mais, à vouloir trop la retenir, il l'a perdue. A Marie-Madeleine, j'ai dit : "Noli me tangere !". Dans l'excès de ses fatigues et l'amertume de ses échecs, il est venu se remettre à moi. Sur son front fatigué, j'ai déposé le baiser de ma paix. Sur mon cœur, il s'est endormi. Que fera-t-il demain ? Voilà qu'il se révolte contre la médiocrité de sa vie. Pourquoi rêve-t-il de si grandes choses ? Viens à moi. Avec moi, tout ce qui est grand est facile, pauvre petit qui veut soulever le monde à lui seul. Quand il vient me prier dans la joie, c'est pour me demander de la lui conserver et de l'accroître. Mon enfant, je t'aime trop pour te laisser méconnaître mon amour. Je te donne cette joie. Prends-là, va au large, jette tes filets, tu trouveras.

\* \* \*

Quand je te sais proche de moi, ainsi mon Dieu, je me sens pris par le lien divin de l'unité de tes enfants. Dans le milieu où ils s'aiment, je me baigne, milieu qui n'a figure de personne mais qui cependant me manifeste sa personne par la manière dont il étreint mon cœur.

Esprit de charité en qui le Père aime le Fils et le Fils aime le Père, en qui Dieu aime ses enfants, donne-moi la puissance nouvelle d'aimer qui oublie tout ce qui n'est pas elle. Quand je te sais proche de moi, ainsi mon Dieu, je puis sortir en secret de la geôle de mes passions et libérer mon cœur prisonnier de ses aversions. Près de mon frère, je m'approche sans qu'il le sache comme tu faisais avec moi jadis et je lui dis : "Viens, aime-moi comme je t'aime désormais".

Esprit de charité, près de la personne de mon frère, dans le mouvement qui me porte vers lui, ce n'est plus seulement moi qui te reçois, je t'étreins comme Dieu me saisit dans son amour. Donne-moi la subsistante persévérance d'un tel amour.

Mais quand je retombe en ma pauvre existence et que je regarde avec un sentiment double si le chemin que je suis ne va pas tourner plus loin pour rejoindre la montagne que j'ai quittée, mon frère redevient l'étranger, l'adversaire. Mes chaînes se tendent et ma prison se ferme.

**Seigneur, où es-tu ?**

Mon enfant, je suis près de toi, va au-delà. Sors de ta journée mauvaise.

Demain, lève-toi dans l'espérance.

### 275 - **Pour être fidèle au divin appel**

*"Prenez donc garde à la manière dont vous écoutez" (Lc 8,18)*

Le Christ l'a dit à ses disciples à l'heure même où ils s'intéressaient le plus à son enseignement. A chacun de nous, il le répète aux heures recueillies où, libérés des envahissements de l'action et de l'entraînement de la durée, nous comprenons mieux qui nous parle, qui nous sommes et le sens éternel de ce que nous faisons. Ce n'est pas un simple rappel à l'ordre, une remontrance dite seulement pour attirer l'attention fatiguée. C'est un avertissement solennel. Dans l'écho de ces paroles se manifesterà la justice de Dieu quand tout sera consommé. Les circonstances quotidiennes que nous rencontrons, les influences accumulées, connues ou inconnues de nous,

qui façonnent nos attitudes, viennent mystérieusement se couler dans le moule de notre existence pour proclamer à la fin de notre vie si nous avons su écouter.

Seigneur, écouter quand on nous parle de ce qui nous intéresse actuellement est facile mais qui n'est tenté de bailler à l'annonce de ce que nous ne comprenons qu'à demi, peut-être parce que nous n'aurons jamais l'occasion de le vivre. La vie de l'homme n'est pas d'un jour. Elle est la longue construction qui exige dans ses fondements la préfiguration de ce qui viendra après. Unité qui s'édifie à partir d'une multiplicité d'éléments dont le signe déjà inscrit marque la place dans l'ensemble encore inconnu. Dieu est moins venu nous dire ce qui doit être aujourd'hui que ce qui sera demain. Le Christ a plus parlé de ce qui vient que de la manière d'organiser ce qui est. Mais heureux ceux qui ont des oreilles pour entendre, les disciples du Seigneur ont su faire ainsi à chaque heure ce que l'heure suivante attendait.

Mon Dieu, ne me laissez pas distraire de vos enseignements et me désintéresser de l'ambition de votre amour sur moi par le souci de ma journée médiocre et par l'humilité de ma faiblesse. Faites-moi désirer fortement, moi qui en suis encore tellement incapable et indigne, la gloire qu'un jour vous viendrez me donner.

### **Savoir écouter**

quand seulement de temps en temps on nous parle est facile. Notre esprit aime être en jachère pour mieux comprendre après. Quand jadis on lisait peu, la mémoire était plus puissante. Cependant le Christ, pendant trois ans, journallement, enseigna ses disciples qui, avant peut-être, ignoraient qu'on puisse penser. Abondance extrême, n'est-elle pas prodigalité ? Pourquoi ne pas leur donner un code, un résumé à savoir par coeur ? Pourquoi ne pas leur donner peu de choses mais le faire entrer dans ces têtes dures pour que cela demeure ? Tentation de se détourner de la source dont on ne peut saisir entre ses doigts la prodigue abondance. Tentation éternelle qui fait de la révélation divine une morale et de l'amour divin la plus précise pantomime d'un "deus ex machina".

Heureux ceux qui ont des oreilles pour entendre. Ils savent plus que ne leur dicte la mémoire ? Ils n'en seront que plus spontanément spirituels pour retrouver par une nouvelle invention ce que l'heure demandera le jour où la vie les questionnera car, ce qu'ils ont écouté, germe recueilli en l'intime et que rien ne peut désormais tuer, porte déjà son efficace qu'ils ignorent encore.

Comme tu es profonde, mon âme. Je croyais te connaître mais il est en toi un hôte divin que j'ignorais, la parole de mon Seigneur. Tabernacle d'où naissent les accroissements de mon avenir comme le monde sort de Dieu. Invention qui est création continuée, animée par le saint-esprit, lien de l'unité de l'ensemble.

### **Pour savoir écouter, il faut entendre quand on nous parle.**

Que ton langage est varié, mon Dieu, dans les multiples expressions que profère ton verbe incréé. Tu nous as parlé par ton fils pendant trois ans mais le son de sa voix ne vient plus visiter nos coeurs que dans un écho spirituel. Tu nous as parlé par ceux qui l'ont entendu, quelques lignes nous en sont restées mais il y a tout ce que tu enseignes au coeur de tes serviteurs pour qu'ils nous le redisent. Cela fait des monceaux de livres. Il y a aussi tout ce que tu as déposé dans la double immensité d'un monde qui semble vouloir te rejoindre par l'extrême de la petitesse et de la grandeur, dignes archives d'un Dieu créateur.

Comme je suis loin de tout entendre ce que sans cesse tu me dis. Il me semble que la dernière page que tu viens d'écrire pour moi, presque blanche encore, où tu as seulement dessiné la trace de ton regard, m'a plus permis de t'écouter que les livres les plus compacts. Redis-moi, Seigneur, le premier appel de ton amour et guide-moi par ta seule présence dans le labyrinthe infini de ta révélation luxuriante. Alors je saurai t'écouter chaque fois que, devant nous, les choses s'inclineront pour te glorifier.

### **Mais l'homme n'a pas qu'à écouter.**

C'est même pour cette raison qu'on lui dit d'être attentif. Le disciple doit devenir un maître comme l'enfant devient adulte. Sa lumière fut allumée jadis à l'abri des vents trop violents, derrière le rideau protecteur des dos qui cachent l'horizon. Dans le calme de la famille et de la fraternité chrétienne, on lui a épilé les premières lettres de l'alphabet mystérieux. Les autres mots, ceux qui t'expliqueront ce que tu as déjà entendu, te seront enseignés sur la mer, loin des rivages. Va au large. Après avoir allumé une lampe, on ne la couvre pas d'un vase, on ne la met pas sous un lit mais on la dresse sur le chandelier pour que ceux qui entrent voient la lumière. Heures bénies où Dieu appelle et fait confiance, où l'homme reçoit à genoux la responsabilité désirée de l'oeuvre de toute sa vie, où le Christ l'envoie à son tour sur les routes multipliées d'une Galilée agrandie, où déjà ricanent les démons que le disciple ne saura d'abord pas chasser. Mon Dieu, ce que l'enfant prodigue a voulu sans toi, je l'ai reçu de tes mains. Tu m'as dit : Voilà la part de ton héritage ! Voilà les talents qu'il faut faire fructifier ! Va au-delà et reviens !

Je suis allé. A chaque détour du chemin, quand il faut traverser le gué ou longer sans vertige l'abîme, j'ai connu que ta parole reçue me sauvait, qu'à chaque question nouvelle, d'un obstacle à l'oeuvre que je mène, je retrouve, parce que je le reçois, le mot divin qu'il faut dire.

Il est facile de se laisser porter dans la douceur par le milieu qui s'efforce de nous bercer pour grandir la ronde trompeuse d'une assurance unanime. Il est facile d'ignorer les passions mauvaises quand, à peine éveillé sur le mal qui peut être fait et sur le bien, nous subissons sans le savoir l'inerte pesanteur amoral d'un milieu trop peu viril pour en être vraiment capable. Il est aisé de ne pas être violent quand on ignore ce qu'est la violence.

### **Te voilà debout !**

L'horizon de l'homme est à toi. Nul n'est plus là pour te le cacher. Nul ne peut t'empêcher de juger faux ce qui est faux, de combattre ce qui est perfide et de lutter contre l'erreur. Qui peut t'empêcher d'inventer ce qui peut venir pour être l'idée messagère et féconde de la lumière éternelle ? Nul ne le peut mais tous le voudront : pourquoi n'est-il pas comme nous, lui qui fut avec nous quand, sous la même houlette, nous passions les mêmes pâturages ? Sois doux encore mais va chercher ta douceur ailleurs que dans le confort attendrissant d'une harmonieuse conformité. Sois chaste mais va recevoir ta pureté ailleurs que de l'impossibilité pratique imposée par une société plus policière que morale. Le soir où tu devras être fort, l'esprit de révolte viendra insidieusement te proposer sa ferveur ou l'ambition.

Tu croyais connaître ton cœur, celui de ta première communion, celui de tes études si astreignantes. Sous l'éloquence affectueuse de ceux qui te rassurent et exaltent ta piété, tu croyais savoir épeler l'amour que Dieu veut trouver en toi. Quand de l'horizon se lève la tentation nouvelle, tout est de nouveau en question, je te vois trembler là où, enfant, jadis, tu méprisais dans une folle inconscience. Tu croyais pouvoir me suivre toujours parce que tu ne pensais pouvoir en suivre un autre. Choisis et viens !

Heureux celui qui a su écouter, quand le calme était en lui, les violences du royaume des cieux. Heureux celui qui a su écouter, quand il était tout heureux, les souffrances des pèlerins de Dieu. Il n'a pas entendu en vain les malédictions de Jésus contre des vices qu'il ignorait ni ses appels à l'héroïsme pour des passes qu'il croyait faciles. Ce n'est pas en vain qu'il a écouté le témoignage de Marie-Madeleine et celui du forcené que le Christ guérit un jour.

Viennent en moi tes paroles bénies, en ces jours où je ne me reconnais plus mais où pourtant je suis moi-même plus que jamais je ne l'ai été. Donne-moi de sentir sur mes lèvres leur douceur qui fait aimer les redire, premier éveil de l'évidence secrète qui naîtra au fond de mon cœur pour répondre avec succès aux élancements passionnés de la séduction nouvelle. En la tempête, approche de moi comme jadis quand tu me fis faire mes premiers pas. Redis-moi de venir près de toi comme jadis quand j'étais petit enfant. Je reviendrai à toi parce que je suis déjà venu. Dussé-je ensuite perdre cœur, je quitterai la barque mauvaise. Je le sais, tu mettras sur mes lèvres la prière que tu exauces toujours.

### **L'homme aime être estimé**

C'est qu'il en a grand besoin pour pouvoir croire vraiment en lui. Le monde le sait bien. C'est ainsi qu'il rend l'homme esclave. La foule des hommes qu'il mène sous son obédience est une foule d'enchaînés. Nul ne veut quitter l'ensemble car, le jour où il se découvrirait seul, il perdrait vite confiance en lui et ne serait plus qu'une loque. Il est relativement aisé de rencontrer des pasteurs. Leur troupeau les soutient encore plus que leur houlette mais rares sont les précurseurs. Un prophète n'est pas un apôtre, il est la voix de celui qui crie seul dans le désert. Vocation de solitaire. Des apôtres, j'en trouve tant que je veux mais qui ira au-delà du troupeau découvrir le pâturage nouveau et révéler la lumière à ceux qui la cherchent au long des chemins lointains ? Vienne à moi un autre Jean-Baptiste ! Mon enfant, écoute deux fois tout ce que je te dirai. Pour toi, les questions se feront plus pressantes et les silences qui recouvrent les abîmes, plus poignants.

### **Il est des faux prophètes**

Le mercenaire se sauve quand vient le loup. De la peau d'une brebis, il se couvre en vain, sa fuite le trahira un jour. Mille yeux le regardent, autant d'oreilles l'écoutent. Ce n'est pas par sympathie, le monde en fait autant avec les vrais mais lui, parce qu'il n'est pas un vrai prophète, il n'a pas su écouter. Il ne sait pas qui lui donnera, malgré tous les soupçons qui l'auscultent, la ténacité opiniâtre d'une volonté divine.

Je parle de l'homme qui a quelque chose à dire, de celui que Dieu a envoyé pour redire ce qui est déjà écrit, pour chanter dans la langue du jour ce que l'unanime concert de la création orchestre dans l'éternelle symphonie. N'est-il pas un faux prophète ? chuchote-t-on autour de lui. Il y en a plus de faux que de vrais. Tout n'a-t-il pas été dit ? Que peut-il nous apporter ? Nous vivons en chrétiens comme nos pères. Qu'avons-nous besoin de réentendre autrement et peut-être bien sans erreur ce que nous avons déjà su et sûrement aimerions-nous mieux savoir comme jadis nous l'avons appris avant que nous l'ayons oublié ? Que Dieu lui donne un signe et nous verrons ! Le signe est toujours donné car la volonté divine est toujours efficace. Ses appels portent tous les fruits que l'homme appelé ne refuse. Mais souvent vient-il quand est mort ce serviteur qui, à la suite du Christ, ne connaît sa glorification qu'après sa crucifixion.

**Le voilà en route, il a répondu à l'appel singulier.**

L'orchestre commence son jeu et part des notes élogieuses pour atteindre celles qui écrasent en passant par la mélodie qui insinue, reprise de partout sans cesse, ce qu'après l'ensemble affirmera unanimement. Il avait aimé l'appel et sa ferveur s'était accrue en ce jours radieux d'une promesse dont il goûtait plus la précieuse faveur qu'il ne savait l'estimer. La grandeur de sa vocation, sa singularité encore à peine remarquée, l'avait exalté au-delà de ce qu'un enfant peut connaître des zones où l'orgueil est maître. Sa vie lui paraissait si naturelle qu'il n'en portait pas encore le véritable poids. Un jour, il découvrit sa solitude. Depuis ce jour-là, il n'est plus comme un autre. Jamais il n'a tant désiré être comme tous. Es-tu fidèle ? Sécurité des voies que tous fréquentent. Je n'ai pas peur, je ne regrette pas le don que j'ai fait de moi-même mais suis-je dans l'erreur ? Toi seul peux me l'assurer, moi, je ne le sais plus.

Il avait eu jadis une grande certitude que son Dieu l'avait appelé et ce n'était pas sans raison. Sa sécurité passée avait d'autres causes encore qui la rendaient facile et précise. Présomption de celui qui ne sait pas, évasion de celui qui veut être, ambition qui cherche la puissance. Impureté de mon être qui me fait désirer avec une plus grande ferveur la venue du royaume, comme les Juifs appelaient de tous leurs vœux Jésus pour en faire un roi nourricier.

Je ne savais pas qu'au coeur même de ma prière, dans la certitude efficace du meilleur qui sortait de moi, il y avait encore la trace de l'antique mensonge. Je ne le savais pas. Seigneur, en m'appelant à être autre que la seule ressemblance de mon milieu, autre que la consécration et l'organisation de ce qui est déjà, une nouvelle question s'est dressée devant moi. Que dirai-je ?

Heureux celui qui a écouté, quand tout était confiance en lui, la voix inconnue de l'espérance chrétienne.

Heureux celui qui a écouté, quand il se faisait fort de purifier par ses seules initiatives et sa seule énergie, les dernières retraites de son coeur, l'ardente prière des plus avancés que lui qui demandaient au Seigneur la pureté. La vie de l'homme est un long calcul où la moindre erreur passée, même si on ne l'a pas connue, même si on l'a oubliée, porte ses traces chaque jour, et fausse le résultat final d'un grand labeur mais qui dira dans quelles proportions ? Plus la question est précise, plus la conséquence de la faute est grave. Plus l'homme est appelé à construire une grande vie, de celle qui éclaire l'avenir et les chemins providentiels de la génération qui vient, plus est improbable sa parfaite réussite. Il n'y faut rien moins que Dieu. N'abandonne pas le limon que tu as formé, l'homme que tu as rencontré un jour et qui alors ne s'est pas écarté de ton chemin !

Vertige de celui qui regarde en arrière, non par lâcheté, non par manque de générosité, mais parce qu'il n'ose plus croire au don de Dieu. Je n'ai pas peur de cette vie, mon Dieu, mais est-ce celle-là que tu veux pour moi ? Est-ce que je suis capable de la vivre ? Tu sais mon péché. Heureux celui qui a su entendre, quand il n'en avait pas besoin, l'éternelle miséricorde d'une providence sans cesse réparatrice. Jésus, viens me dire, comme à un autre paralytique : Prends ton grabat, accueille-toi tel que tu es, lève-toi et va. Puisse-je te bénir tout ma vie comme celui que tu as guéri !

Comme l'enfant se détache de sa mère, l'homme digne de son humanité sort du milieu qui l'a formé pour être le libre ouvrier de ce qui vient. Sa personnalité s'accroît de toute sa virilité. Puis un singulier appel, entendu par les meilleurs, vient chargé ses épaules humaines d'un nouveau fardeau. Il est trop lourd à porter pour qui ne sait pas déjà recevoir de Dieu la forte ténacité de la persévérance créatrice. Voici l'époux qui vient, vite, allumons en nous la lampe d'amour ! Il était cinq vierges sages et cinq vierges folles jadis dans l'antique parabole. Qu'ils sont rares ceux qui savent, à l'heure de l'union, quand le Seigneur vient saisir l'âme dans un mouvement tout divin, allumer la lampe d'amour.

### **Dans ton regard, Seigneur, tu m'aimais déjà.**

L'ai-je bien entendu quand, fermant les yeux pour mieux te voir, j'ai trouvé au fond de mon coeur la note nouvelle de ta présence. Je l'ai lu dans ton évangile. Ne me laisse pas m'attarder à méditer ce que tu faisais et ce que tu disais.

Ton ultime parole, n'est-ce pas toi ? Dis-moi, au-delà des pages qu'aime mon imagination et dont se repaît ma raison, ton nom divin. Près de tes saints, j'ai cheminé, j'ai lu leurs gros bouquins. Tout ce qu'ils écrivent, tout ce qu'on a écrit sur eux, ai-je bien compris l'unique leçon de leur vie ? Toi seul peux m'apprendre comme il faut entendre les saints.

Mes pas m'ont conduit au milieu de tout le créé. J'ai écouté le silence de la nature recueillie et son chant d'amour. Apprends-moi à le redire. Seigneur, je ne sais pas t'aimer. Comment connaître ton amour ? Je comprends que nulle parole ne l'enseignera à celui qui l'ignore encore. De tous côtés, une voix m'appelle, elle murmure ce que je désire mais je ne la comprends pas comme je ne peux pas de moi-même chanter la mélodie qui me possède. Elle me dit : Viens ! et je n'ai tout autour de moi que l'abîme où mes pas se perdent ou l'impossible muraille que mes marches multipliées ne peuvent me faire toucher comme si l'espace près d'elle gagnait une nouvelle densité d'immensité.

### **L'homme sait aimer l'homme.**

Pourtant dans l'intense mouvement qui le porte vers son semblable, il y a une promesse qui n'est pas tenue. Il est toujours lui et je reste moi. J'aurais voulu être lui et j'aurais voulu qu'il soit moi. L'amour est plus fort que la mort mais, devant son étendard, ses forces conquérantes, ses appels éloquents, la personne reste en sa forteresse.

Où es-tu, toi que j'aime ? M'aimes-tu ? Pour que je le sache de science certaine, il faudrait que je sois toi. L'homme ne sait pas si l'autre l'aime. Il faut qu'il le croie. Pour que lui aussi découvre son propre amour, encore faut-il qu'il y croie ! Ce qui est le plus profond en moi m'est aussi inconnu que ce qui est l'essentiel en le plus proche de mes frères. Je te saisis, mon être, en te croyant, comme je saisis mon amour et son amour en y croyant. Croire ainsi, c'est se livrer à l'autre qui est près de nous ou à cet autre qui est en nous, au-delà de ce que nous savons être. Croire ainsi, c'est se remettre et se démettre.

Je puis aimer Dieu comme un homme puisqu'il est venu comme l'un de nous partager le pain quotidien et sourire à ceux qu'il croisait. Me remettre ainsi à toi, mon Seigneur, je l'ai fait. J'ai cru en toi. J'ai cru en mon amour pour toi. Entre tes mains, je me suis démis de ma propre volonté. Je ne t'ai pas quitté. Près de toi, je suis resté. Mais l'impossible union que j'ai rêvée dans l'amour que j'eus pour mon frère, je ne l'ai pas non plus trouvée avec toi.

Pourtant, en moi, crie le désir de l'épouse. Comment veux-tu que je te le dise, moi qui ne sais pas ? Donne-moi une foi nouvelle en celui que j'aime, une foi qui soit plus qu'humaine pour t'atteindre en toi-même, une foi qui soit si profonde qu'elle puisse saisir en moi ce qui me rend capable de t'aimer comme un Dieu. Jésus, la vie de ma vie, toi dont l'humanité assumée par une personne divine est devenue la marque la plus éminente de mon cœur puisqu'elle est en moi la dernière pensée du Père, fais-moi aimer ton Père comme tu l'aimes.

### **Aimer, c'est croire en celui qu'on aime**

et croire à l'amour qu'on lui porte. Qui dira le courage d'une telle évasion en l'autre, d'une telle descente en soi-même ? Qui n'appellerait pas cela une mort, cette migration dans l'immense, ce cheminement dans l'obscur.

Non, je ne le puis pas par moi-même mais je puis me laisser faire. Heureux celui qui a entendu, quand le fruit mûrissait encore au soleil, la divine parole qui fait jaillir la moisson de la pourriture d'une graine. Heureux celui qui a entendu, quand tout lui était propice, la divine parole qui fait jaillir une autre vie d'une première mort.

Celui-là ne sera pas le papillon qui vole éperdument sur la vitre, vers la lumière inaccessible d'un amour qu'il veut d'une manière impossible. Celui-là ne se refusera pas à l'amour dans le geste même qui cherche à l'étreindre. Ce que nul n'a dit et ne peut dire, fais-le en moi, Jésus. Que tes paroles reçues soient la demeure secrète où, derrière le voile que tissent leurs austérités trop réelles, s'enfante la joie du divin amour.

Au soir de ma vie finissante, comme le serviteur fidèle à qui tu avais remis cinq talents, je saurai t'en rapporter cinq autres, comme l'épouse qui attend l'époux, je saurai allumer en moi, quand tu viendras, la lampe d'amour.

### **276 - Le commandement nouveau**

C'était quelques heures avant la mort du Christ, à l'issue de la cène. Jamais Jésus n'avait parlé à ses disciples comme ce soir-là. Déjà il ne les enseignait plus, il se donnait à eux. C'était la fin. Judas était parti. Sur eux tous, le temps restait comme suspendu. Minutes solennelles qui joignent, en les confondant, la mémoire d'un grand passé à l'attente certaine de quelque chose de plus grand encore. Dans le cénacle planait un silence d'amour.

Jésus priait son Père. Les apôtres étaient là, spectateurs passionnés et immobiles. Ils étaient avec lui et lui était avec eux. Communion plus divine qu'humaine. En Jésus, ils s'unissaient déjà au Père.

Alors il leur dit : Mes petits enfants, je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Dans le cénacle naissait sous le silence un nouvel amour. Jésus, fais-moi entendre le commandement nouveau comme tes apôtres l'ont reçu de toi au dernier soir de ta vie.

### **Pourquoi demander aux apôtres de s'aimer ?**

Ne régnait-il pas entre eux une profonde affection fraternelle ? Au début de ces trois années, ils avaient connu la franche camaraderie de ceux qui vont ensemble. La nature unit les pèlerins dans la même joie de vivre. Puis était née l'amitié plus profonde qui tire sa ferveur d'un trésor commun de souvenirs et d'espérance. Leurs journées étaient si pleines. Avec Jésus, ils étaient partis à la conquête du royaume des cieux. Qui vraiment a vécu avec des frères connaît cette affection. Elle réjouit le souvenir, même après les longues absences. Elle est toujours là au fond du cœur comme la braise rouge sous la cendre. Une occasion, la voilà qui brille et qui réchauffe. Joyau humain, elle n'est pas encore la perle précieuse pour laquelle on vend tout ce qu'on a. Les apôtres connaissaient entre eux une amitié plus rare. L'homme a besoin de son frère pour apprendre à aimer. C'est par l'amour qu'on lui témoigne et qu'il voit porter aux autres que grandit sa puissance d'amour.

Jésus fut parmi ses apôtres celui qui rend facile l'amour parce qu'il aime. Il les avait rencontrés sur les routes de Galilée. Il avait dit à chacun : Suis-moi. Mais avant sa parole, il y avait eu son regard. Dès le début, ils se savaient aimés de lui et c'est pourquoi ils étaient venus. Près de chacun d'eux, il avait marché. Par son silence et sa parole, par son attitude et ses actes, partout il témoignait un grand amour. Cet amour qu'il montrait au passant qu'il croisait, au malade qu'il guérissait, était le continuel enseignement, la manifestation sans cesse renouvelée de ce que sa personne rayonnait. Près de lui, les apôtres commençaient à aimer comme lui.

### **C'est qu'ils étaient comme tous les hommes.**

Ils aimaient peu et mal et ils croyaient savoir aimer avant que Jésus vienne parmi eux. Dans la spontanéité de l'amour, l'homme met une perfection. Il ne se trompe pas mais il ignore de quel sol la source jaillit. L'amour est



tellement proche de nous-mêmes qu'il n'y a pas de place entre lui et nous pour une décision d'abord abstraitement voulue. C'est là sa grandeur unique mais aussi, pour cette raison même, nous mettons dans l'amour tout ce que nous sommes en bien et en mal. Notre amour nous juge. Souvent, l'homme aime dans la ferveur d'un égoïsme renouvelé. De l'amour, moyen providentiel offert à l'homme pour s'évader de lui-même, il fait la prison inviolable de son moi. Il n'aime encore que lui dans ses amours. Il aime moins son frère que l'amour qui le porte vers lui. Il aime plus l'idée qu'il se fait de son prochain dans l'amour qu'il lui témoigne que ce que cet autre est en lui-même. Il est l'unique source de son amour et l'unique fin. Aussi il aime peu parce qu'il aime mal.

### **Aimer, croit-il, c'est posséder.**

Le don qu'il fait de soi dans l'amour exige une telle réciprocité que c'est encore lui qui s'y retrouve maître. Ce n'est pas qu'il en vienne ordinairement à vouloir la possession sacrilège d'une personne autre que lui. Mais justement parce qu'il ignore l'abîme qui sépare l'amour de la possession, il ne sait pas découvrir dans sa réalité vivante une autre personne que lui. Toute personne est pour lui un objet. Il se meut dans le monde irréel des choses. Il reste l'étranger solitaire dans l'univers des âmes. Il peut être bienfaisant. S'il ne change pas, il ne sera jamais aimant.

### **Mais vienne celui qui sait aimer.**

Autour de lui l'amour s'éveille, chacun en reçoit la révélation, chacun en ébauche les premiers gestes. Près de Jésus, les disciples qui n'avaient peut-être jamais souffert qu'en eux-mêmes apprirent que les autres souffraient. Ils apprirent qu'on pouvait guérir les malades, eux qu'aucune main n'avait encore soignés avec amour. Ils découvrirent que d'autres qu'eux vivaient de leur vie autonome et singulière et devant leurs yeux s'affirma l'éminente dignité du plus petit de ceux qu'ils rencontraient. Ils se prirent à aimer. Du monde des personnes jaillit en leur coeur une source d'amour. A aimer ainsi, l'homme qu'ils croisaient sur le chemin, le malade qu'ils rendaient à la vie, ils découvrirent entre eux un nouvel amour. Ils s'aimaient comme des hommes s'aiment quand ils sont totalement humains.

### **Il est des progrès dans l'amour.**

L'homme est si grand. Avant même que Dieu y vienne établir sa demeure par une élection singulière, le coeur humain peut grandir son amour à l'image de l'amour divin. Si l'homme débute sur le sentier de l'amour en voyant d'autres aimer, c'est dans l'exercice même de son amour que ce dernier entre dans sa perfection. Ainsi le grain de sénevé devient l'herbe. Les disciples grandiront dans leur amour mutuel en aimant Jésus. Il y a l'amour qui agit et se nourrit de son service, l'amour de Marthe et du bon Samaritain. Après, il y a l'amour qui seulement aime, l'amour de Marie. Pendant des jours entiers, Jésus cheminait avec ses apôtres. Il allait avec l'un ou avec l'autre. Le reste de la caravane causait. Lui se taisait. Près de lui, on n'avait pas envie alors de parler. Il était là et j'étais avec lui. La foule ne connut jamais ce Jésus silencieux, peut-être certains apôtres non plus. C'était ainsi avec Pierre, Jacques et Jean, ils gravirent ainsi la montagne où le Seigneur leur apparut dans la gloire de Dieu, prédication la plus proche de celle qui fut sa dernière prédication.

### **Mon frère, près de toi, je suis venu et nous avons beaucoup parlé.**

Maintenant, près de toi, je reste silencieux. Ce qui nous unit désormais n'est pas l'accord de nos pensées ni l'harmonie de nos désirs ni la joie de nos revoirs, c'est qu'en moi tu es et qu'en toi je suis. En mon coeur, tu es présent d'une présence qui n'est pas imaginée, qui n'est même pas voulue comme la recherche d'un souvenir. Elle est si proche de ce que je suis, qu'elle et moi, nous vivons à la même cadence. Le jour où je me suis dissipé hors de moi, elle est moins là en moi. Près de toi, présence de mon ami, je vis plus qu'en la parole que j'adresse à mon frère. La lettre que je lui écris, c'est à toi d'abord que je l'offre. Un monde de grâce, de grâce humaine, nous a unies, celui que j'aime, qui n'est déjà plus ton ouvrage, qui est notre oeuvre. Ainsi les hommes savent s'aimer quand ils sont unis par ce qui fait qu'ils sont totalement hommes. Ce n'était plus l'enseignement de Jésus qui avait appris à ses disciples un tel amour. Ce n'était même pas la reconnaissance qu'ils avaient pour lui ou la vénération. Préparations toutes proches qui laissent l'âme hors du sanctuaire.

### **C'était sa personne.**

Qui dira de quelle efficace est capable la personne ? Ce qu'elle touche, ce qu'elle fait, ce qu'elle regarde ou entend en reçoit une vertu nouvelle. Près de mon ami, ce paysage est plus beau et le geste qu'il fait pour m'accueillir, le plus petit, dilate ma joie. Près de Jésus, tout était transformé. Quand ils allaient ensemble avec Jésus dans le silence, Pierre, Jacques et Jean s'aimaient comme jamais encore ils n'avaient aimé. Chacun était en tous car ils étaient près de Jésus. Avant, ils n'avaient aucune idée qu'on puisse aimer ainsi. Maintenant, cela leur était venu sans prévenir, par éclairs, aux meilleurs jours. Cela venait et cela partait. Les grands enthousiasmes et les grandes inquiétudes semblaient tout submerger mais aussi les retours sur soi quand on mesurait seulement avec ses forces d'homme la journée de lutte qui venait. Près de Jésus, en sa lumière, cela remontait. Les apôtres aimaient, petite flamme tremblotante à tout souffle, si pure et si menacée !

Seigneur, ce qu'il y a de plus grand en l'homme est aussi ce qui est en lui de plus précaire. Ce que nous dressons vers le ciel, au-dessus de nos têtes, au bout de nos forces, est aussi ce qui devient le plus vite trop lourd pour nos bras tendus. L'homme ne peut pas rester en de telles attitudes. Son amour ignore en cette extrémité de perfection la stabilité. Le jour où Judas trahit, seul le divin amour du nouveau commandement put conserver au coeur de tes apôtres ce que trois ans avaient lentement édifié.

### **La réalité est plus complexe.**

A la décrire toujours, on la trahit. S'il nous faut abstraire pour penser, dans l'amour, nous redonnons vie à l'ensemble, les os se recouvrent de chair, les regards s'animent, tout devient réel et vrai. Jésus n'était pas qu'un homme, il était Dieu. Les apôtres ne l'aimèrent jamais comme on aime seulement un homme, même quand ils ignoraient que le Christ était le Fils de Dieu. Dès le début, Jésus les aima divinement. Sous les espèces de ce qu'il y a de plus éminent dans l'amour que l'homme porte à l'homme, les apôtres recevaient secrètement le message précurseur de l'amour divin. Au soir du dernier jour, le commandement nouveau les trouva prêts. A cette heure même, ils vécurent ce que Jésus leur demandait.

### **C'était la fin.**

Cela avait duré trois ans. Jésus était avec ses apôtres. Depuis quelques heures, tout devenait intense dans leur intimité. Dans l'air, invisibles, s'affrontaient l'amour du Christ et la haine de Judas. Les apôtres, sans le savoir, en portaient le poids. Jamais ils n'avaient connu cette joie terrible, sans cause apparente, et ce désespoir que tout venait chuchoter à leurs oreilles humaines, une confiance invincible, impérieuse comme la force d'un défi au bon sens, et une peur crapuleuse qui grouillait telle une multitude sans visage. La joie et le désespoir, l'amour et la haine. Puis Judas était parti. C'était fini. Du dedans comme du dehors, tout craquait. L'unité des douze sombrait dans l'ensemble des onze. Si Jésus n'avait pas été là, puissant comme Dieu seul peut l'être, recréant ce qui s'anéantit, rassemblant ce que le multiple a repris, combien de temps les onze auraient-ils pu encore rester ensemble ? Cette ruine n'était pas la conséquence d'un scandale ordinaire que la main humaine peut réparer. La faute de Judas, écho de la faute d'Adam, brisait une seconde fois la vision du paradis terrestre que l'amour fraternel, près de Jésus, redécouvrait. Maintenant, c'était comme avant, quand le Christ n'était pas venu. En ce moment solennel comme un recommencement, Jésus se leva et dit : "Mes petits enfants, je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés".

### **Dans le cénacle, planait un silence d'amour.**

Ce que les apôtres n'auraient pu faire, Dieu le fit en eux. Ils étaient là, spectateurs passionnés et immobiles, portés au-dessus d'eux-mêmes. Ainsi Dieu pétrit le premier homme. En chacun d'eux, il était plus agissant qu'eux-mêmes. Dieu faisait violence à l'homme puisque l'homme ne le pouvait pas. Les apôtres vivaient plus en Dieu qu'en ce cénacle. L'espace et le temps qui les rassemblaient ne pouvaient pénétrer au lieu où tous se retrouvaient en Jésus. Chacun connut en lui un amour nouveau. Il se glissait en lui, épousant les moindres replis de son intime. C'était un mouvement plus personnel que tout ce qu'un homme avait fait ou senti jusqu'à présent. Il le portait vers ses frères dans une rayonnante pureté et une ardente charité. Dans la douce lumière de l'évidence nouvelle, plus humaine que la clarté de la transfiguration mais d'une sécurité divine, chaque apôtre se reconnaissait aimer comme Jésus aimait. Chaque apôtre contemplait la personne de son frère mais c'était par Jésus qu'il y adhérait. C'était Jésus qui aimait en lui et c'était Jésus qui était aimé par lui en chacun de ses frères. Dans le cénacle, entre les hommes, sous le silence, naissaient un nouvel amour et un monde nouveau. Dans ce paradis renouvelé des personnes en qui Dieu fait sa demeure, il n'y avait plus de place pour la haine. Judas ne fut pas oublié, il n'était pas.

Seigneur, moi aussi, j'ai cheminé près de toi le long des routes de la vie et j'ai connu près de toi un amour grandissant pour mes frères.

Fais du moins que cela soit vrai. Ne me laisse pas connaître l'heure décevante entre toutes où l'homme voit se briser, impuissante, la vision voulue par toi du bonheur humain qu'il avait retrouvée près de toi. Quand montera en mon coeur la grande désillusion, écho de la parole vengeresse qui chassa Adam du paradis, fais-moi aimer mes frères comme tu les as aimés.

Viens vivre en moi l'amour que tu leur portes comme tu l'as vécu en tes apôtres, au soir de la cène.

Dès l'aube, au fin matin, dans la clarté qui monte, elles sont partie ensemble au devant de l'époux. La route est longue et tardive l'heure de la rencontre car lui ne doit venir qu'au milieu de la nuit. En prévision de l'attente, chacune a pris sa lampe et, par le même chemin, toutes vont au même but. Au dehors, rien ne les distingue, même départ joyeux, même démarche empressée. Ensemble, elles ont porté le poids du jour et de la chaleur. Puis le soir est venu qui fait les forces fléchissantes, puis la nuit où l'on n'avance plus. Assises au côté du chemin,

vaincues par la fatigue, toutes s'endorment. Rien ne les différencie, tous les fronts sont ployés sous la même fatigue, du même geste las, chacune a négligemment posé près d'elle sa lampe encore éteinte. Cependant cinq d'entre elles étaient folles, les cinq autres étaient sages.

Tout à coup, un grand cri : Voici l'époux !. Dans l'épaisseur des ténèbres, on ne distingue pas même l'ombre du bien-aimé. D'un mouvement prompt, toutes se lèvent, leurs lampes à la main. Seules les vierges sages les tiennent allumées et s'en vont à la suite de l'époux jusqu'en la salle du festin. Les folles, regardant tristement leurs lampes éteintes, se hâtent vers le bourg pour acheter l'huile nécessaire, tandis que l'époux passe et ferme à tout jamais les portes du festin.

L'huile de nos lampes, Seigneur, d'où nous vient la lumière, celle qui nous permet de te reconnaître même dans les ténèbres, elle n'est rien d'autre que l'amour dont nos coeurs sont remplis. Lui seul nous donne, transcendant la raison, l'intuition secrète de tout ce qui est nécessaire pour nous tenir prêts à répondre au grand cri dans la nuit qui annoncera ta venue. Lui seul rend notre coeur assez perspicace pour deviner les obstacles qui pourraient s'interposer entre toi et lui. Lui seul nous donne la délicatesse suffisante pour conserver le recueillement qui vient en nous grandir l'amour, ce premier amour, cette première goutte d'huile que, le premier, tu déposas au fond de nos vases avec la mission de l'accroître nous-mêmes. Premier amour, première goutte précieuse que, non seulement les vierges folles n'accrurent pas, mais encore qu'elles dissipèrent car leurs lampes furent trouvées complètement vides. C'est à chacune de tes visites, quand tu viens à nous sous les espèces de la joie ou de la souffrance, que tu nous demandes ce plus grand amour qui fera croître notre provision d'huile afin de pouvoir supporter tes délais nécessaires sans jamais défaillir de crainte ou d'angoisse.

Vierges sages, les âmes qui t'aiment plus qu'elles-mêmes et veillent toujours avec un soin jaloux à ne pas laisser diminuer l'huile de leurs lampes, c'est à leur contact que les autres, les vierges folles, apprirent tout à coup que leurs lampes étaient vides. elles comprirent par là tout ce qui leur manquait. Alors leur fut donnée la révélation d'un amour plus délicat, plus profond, plus fidèle que le leur, elles s'étonnèrent qu'il ait pu exister si près d'elles sans qu'elles s'en fussent doute jusqu'ici. Comme les vierges sages, Seigneur, fais que nous soyons pour nos frères les signes sensibles des réalités spirituelles auxquelles nous croyons, qu'ils expérimentent auprès de nous que l'amour de l'homme pour Dieu et de Dieu pour l'homme n'est pas une pensée abstraite. Fais que nous soyons des sacrements de ce double amour.

Les vierges folles t'aimaient sans doute mais plus en paroles, en attitudes extérieures qu'en réalité. elles ne vivaient pas ce qu'elles disaient. Leur amour manquait de l'efficacité secrète de ce qui est vécu avant d'être dit. En compagnie des vierges sages, elles s'entretenaient peut-être des mêmes sujets, la beauté de l'époux, la joie de l'attente, l'amour dont il est l'objet. Peut-être se servaient-elles des mêmes mots pour exprimer les mêmes idées mais elles ne vivaient pas ce qu'elles disaient. Parties étourdiment, elles ont suivi leurs soeurs plus ou moins inconsciemment, peut-être n'ont-elles vu dans ce voyage en commun que la joie d'être ensemble et, en cela, elles se sont montrées plus occupées d'elles-mêmes que de l'unique pensée du bien-aimé. Plus dispersées, moins recueillies, c'est parce qu'elles aimaient moins qu'elle ne surent pas être prévoyantes. Elles ne connurent pas cette souffrance d'amour qui rend le coeur si ingénieux pour exprimer à l'aimé les mille nuances du chant secret que sa présence fait retentir en nous. Elles ne pressentirent rien des moments précieux qu'elles s'exposaient à perdre par le moindre retard apporté à la rencontre. Il leur manqua cette tendresse toujours en éveil du coeur vraiment donné. Tandis qu'elles s'occupaient à réparer leur négligence, quand elles revinrent au chemin, l'époux était passé et la salle du festin, fermée pour jamais.

Ainsi serons-nous, Seigneur, si nous ne veillons pas à développer en nous la délicatesse du coeur et l'esprit de recueillement qui nous feront conserver précieusement ce premier amour que tu nous as donné pour que toute notre vie s'emploie à l'accroître sans fin. Si nos vies n'arrivent pas à réaliser ce plus grand amour que tu attends de nous, alors nous connaissons, dans l'amertume et la désespérance des vierges folles, l'échec d'une vie partie d'abord pour être grande. Et ce serait, jusqu'à la fin, pour n'avoir pas su se reconnaître et estimer à sa juste valeur le don premier que tu nous fis, la souffrance que l'amour même ne peut pas guérir, souffrance de ce manque d'amour, avec le sentiment de la perte irrémédiable qu'il serait pour nos âmes.

Nous aussi, Seigneur, nous marchons à ta rencontre et nous t'attendons bien souvent dans la nuit. Combien d'entre nous, partis ensemble d'un pas allègre au matin de notre jeunesse, ont leur lampe remplie ? Combien l'ont vide ? Toi seul le sais !

Tandis que les yeux fixés sur la croix de l'époux, je veille, silencieuse et solitaire, la nuit s'avance dans le ciel. Je songe à tous ceux de mes frères pour qui va retentir, dans son réalisme foudroyant, le grand cri qui perce les ténèbres : Voici l'époux, préparez vos lampes, allez au-devant de lui. Mon coeur angoissé se penche vers tous ceux qu'il va surprendre, tant d'entre vous, mes frères, ne l'attendaient pas si tôt, et dont les lampes restent éteintes car ils n'ont pas l'huile de l'amour pour éclairer leur obscur passage. Seigneur, toi qui peux tout recréer d'un seul de tes regards, aie pitié d'eux, pitié pour leur ignorance insouciant. Attends encore un peu de temps, ne referme pas si vite la salle du festin. Abaisse sur eux un plus tendre regard et qu'à la chaleur du tien, s'allument leurs lampes si froides.

A qui n'est-il pas arrivé de résonner douloureusement en entendant ces plaintes échappées à tant d'âmes qui aspirent à une vie pleine mais dont le milieu ou les circonstances semblent paralyser tous les élans dans l'immobilité d'une grisaille et d'une monotonie désespérantes ? Toutes s'expriment à peu près ainsi et leurs accents dénotent plus de lassitude que d'amertume car ce ne sont pas des révoltées.

*“Ma vie est inutile, disent-elles, ma vie est vide, personne n'a besoin de moi, personne n'attend mon dévouement, nul n'appelle mon amour. Pour ceux qui m'entourent, je demeure une sorte d'énigme, ma vie profonde leur échappe. Ils n'y pénètrent pas plus que je ne pénètre moi-même dans la leur, tant me semble pauvre et vain ce qu'ils jugent leur unique nécessaire. Plus j'avance au chemin de la vie, plus je comprends le prix infini de ce don et plus je sens que, loin de s'arrêter à moi-même, il n'est fait que pour se répandre. Qui donnera à mes jours le but dont la poursuite les remplira ? Quelle idée généreuse et belle activera les battements de mon cœur qui s'endort et, soulevant tout mon être, l'emportera dans un continuel dépassement de soi-même ? Vers quelle terre nouvelle et altérée s'écoulera enfin ce fleuve sacré d'énergies inemployées, de forces secrètes, qui, semblable à la source d'abord souterraine, n'a pas encore trouvé l'endroit propice pour s'échapper de sa nuit en portant la vie et la joie au lieu où elle jaillira ?”*

Pauvre âme qui ne sais pas que, bien près de toi peut-être, on a besoin de tes richesses, ne sens-tu pas, à travers la brume épaisse de ta vie, tant d'âmes errer à la rencontre de la tienne ? Vers toi, ce soir, s'envole ma pensée fraternelle et je te dis : sois heureuse, deux fois heureuse, car ta souffrance actuelle est sainte et bénie ! Tu accomplis sans joie une besogne ingrate, travail matériel, travail de bureau, chiffres ou paperasseries. Peut-être sens-tu monter en toi la grande tentation de te laisser mécaniser par ta fonction ? N'est-ce pas aussi la nôtre, à nous qui travaillons cependant sur une matière bien vivante, dans le milieu de nos enfants, quand nous transformons notre tâche en machine à moissonner les lauriers des examens et des concours ? Contre ces besognes qui ne requièrent de toi que la mise en activité de tes forces extérieures, en laissant à ton cœur toute sa faim d'idéal, toute sa soif d'amour, réagis, dresse-toi contre cette force implacable de l'habitude qui tend vers l'inertie et dont le poids, chaque jour plus lourd, finirait pas tuer en toi la vie jaillissante de ta jeunesse ! Ces travaux te semblent lourds car, en leur accomplissement, tu ne trouves pas ce feu du dedans qui brûle sans consumer, cette étincelle divine qui rend tout léger en éclairant d'une lumière surnaturelle la charge sous laquelle nous sommes tous ployés.

Prends patience, mon frère. Encore un peu de temps, sois fidèle, demeure dans l'espérance et tout ce qui bouillonne en toi de vie refoulée, viendra surgir à la lumière.

Il est des êtres dont les ailes ne peuvent se déployer que dans la lumière et que rien de médiocre ne satisfait, ceux qui n'acceptent pas le piétinement sur place et qui attendent, dans la souffrance, jusqu'à ce qu'ils y répondent, l'appel mystérieux des hauteurs. Heureux es-tu, toi qui sais ce mystérieux appel ? C'est lui qui fait ton âme inquiète et la préserve en même temps de se satisfaire quelque part. Mon Dieu, garde en nous cette sainte inquiétude qui nous fait désirer sans cesse de te trouver avec une nouvelle plénitude pour mieux te connaître et t'aimer davantage. Veux-tu, mon frère, que, penchés ensemble sur nos vies, nous cherchions à en découvrir le sens ?

Si nous voulons bien comprendre notre vie, il ne faut y voir ni le fait d'un hasard ni celui d'un déterminisme contre lequel nous nous brisons fatalement. Si modeste que sera notre tâche, notre vie grandira singulièrement en dignité et en lumière quand nous serons persuadés que notre vocation, comme son nom l'indique, est bien cet appel mystérieux dans une voie qui nous est propre, pour concourir à l'exécution du plan divin, à la réalisation des vues de Dieu sur le monde.

Pour certains, l'appel se fait entendre tôt. Le plus souvent, aux heures ensoleillées de la jeunesse, portant à d'autres leur plénitude d'être, ils deviennent des créateurs de vie. Mais le danger est proche, danger de s'endormir dans la possession du but trouvé. Beaucoup prennent alors pour une fin ce qui n'est qu'un moyen. Ils oublient que la vie, notre unique vie, est une poussée en avant et que le mouvement est un des caractères essentiels du vivant. Ils ne savent plus que s'arrêter, se stabiliser. Ne plus chercher à progresser, à augmenter sa réceptivité vitale, c'est mourir à soi-même et, en même temps, c'est faire une brèche au capital spirituel de l'humanité. On pouvait être plus grand, on pouvait devenir un centre plus rayonnant et on ne l'a pas voulu. Quand on peut être une étoile du ciel, il n'est pas bon de se résigner à n'être qu'une lampe à la maison. D'autres cherchent parfois longtemps leur vocation. Ce n'est souvent qu'après avoir essayé bien des chemins, après avoir abordé sur bien des rives dont le sol toujours se dérobaît sous leurs pas, qu'ils mettent enfin le pied sur une terre ferme. Que de souffrances pendant ces longues années de recherches vaines ou d'attente en apparence stérile. Je dis “en apparence” car l'âme travaillée sans fin par ce désir de plus grande vie, amasse en elle, pendant ces années de recherche persévérante, des trésors d'énergie et accumule des richesses d'amour qui finissent un jour, comme le torrent qui rompt ses digues, par forcer la voix de Dieu à se faire reconnaître. Quand le besoin d'employer sa vie à quelque oeuvre qui nous dépasse en nous absorbant totalement nous a saisis, quand ce désir est assez pur de toute recherche personnelle, Dieu finit par l'exaucer.

Souvent, il prépare l'âme au don qu'il veut lui faire en l'avertissant intérieurement de se tenir attentive. C'est alors un sentiment d'ineffable attente qui plane sur ses jours. Elle vit réellement "les yeux fixés sur les hauteurs d'où lui viendra le secours" et le coeur plus au ciel que sur la terre. Puis, sans qu'elle le sache, arrive tout un concours heureux de circonstances, rencontres, lectures, conversations, qui l'amène peu à peu à la découverte du milieu où prendra forme et vie tout ce qui en elle appelle l'être. C'est l'épanouissement de sa personne dans la joie, la certitude, invincible mais encore précaire, d'avoir trouvé.

Dieu la fait alors sortir d'elle-même et les actes les plus opposés à ses moyens passés lui deviennent possibles. Il l'arrache à son individualisme étroit puis il l'envoie à sa vigne où déjà s'emploient ceux qui vont devenir ses frères par la communauté de la tâche qu'il leur confie. Oeuvre collective sans doute, résultat du concours de toutes les volontés tendues vers le même but et de tous les coeurs que possède un même amour mais oeuvre individuelle aussi suivant le don original et propre qu'elle a reçu du Père pour travailler, selon ses capacités, à l'extension de son règne parmi nous et à son avènement dans l'âme de ses frères.

Parce qu'il est notre Père, Dieu connaît tous les ressorts de nos actions. Il sait que son enfant ne fait pleinement bien que ce qu'il accomplit dans l'amour. Aussi est-ce par le coeur qu'il le prend déjà pour le conduire ensuite plus facilement à la place qu'il lui destine. C'est donc dans l'enthousiasme et dans l'amour que s'opère d'abord la grande découverte. La grandeur de la fin entrevue, la beauté de l'oeuvre à faire nous enveloppent de leurs puissants attraits. Aux mots sublimes et surhumains d'abnégation, de renoncement, de don total, nous vibrons tout entiers, loin d'en être effrayés. C'est comme un frisson d'héroïsme qui nous fait trembler de la tête aux pieds. Comme Jacques et Jean, nous avons répondu notre "possumus" à la question du maître : "Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ?" Notre coeur n'a pas bronché. L'image des grandes vertus galvanise à ce point nos énergies qu'à prononcer seulement leurs noms évocateurs de force et de beauté, nous croyons volontiers posséder en nous tout le dynamisme qu'ils renferment.

Dieu nous regarde avec tendresse, comme le fait une mère qui voit son petit jouer avec ce qui, plus tard, lui sera une source de souffrance. Il nous laisse un instant nous enivrer de la joie exaltante qui gonfle notre coeur. Puis doucement, il nous prend la main et nous introduit peu à peu dans la profondeur de l'effort que bientôt nous aurons à faire. Rien de grand ni de durable ici-bas ne s'édifie sans la souffrance de l'enfantement. Le filet pèse aux mains du pêcheur quand son travail est béni de toi, Seigneur. Voilà l'heure de porter dans tout leur réalisme ce que contiennent de jalouses exigences ces grandes vertus dont le seul nom fit bondir notre coeur. Seuls les vrais et les forts sont capables de les connaître en leur plénitude car eux seuls ont assez d'amour pour n'être pas écrasés sous la croix qu'elles supposent. Le travail de dépouillement commencé dans la joie se poursuit dans l'effort. Nous aurons besoin de courage pour vaincre les premières difficultés puis d'endurance pour surmonter les épreuves, gages de nos progrès si nous sommes fidèles et que tout d'abord nous ne supposons pas. A mesure que nous avançons en pleine mer, si le vent de l'enthousiasme emplit moins notre voile, quelque chose demeure en nous cependant, et bien intact, de la joie du départ, c'est l'amour.

Il en est du monde des âmes comme de celui des astres. Il n'est pas d'étoiles isolées, chacune fait partie d'un système ayant son centre autour duquel elle gravite et d'où elle reçoit, avec l'attraction qui la soutient, la force qui la meut. Il n'est pas d'âme isolée. Chacune a sa place marquée dans le monde mais il lui faut aussi trouver elle-même, par un effort personnel, parce quelle est libre, son centre de gravité. Alors ce sera, et là seulement, le déploiement harmonieux de tout son être dans un indicible sentiment de paix, succédant la douloureuse inquiétude de qui cherche sa voie.

L'action de grâces montera spontanément de son coeur à ses lèvres, malgré les souffrances certaines de sa vie militante car plus on ouvre en soi de portes sur le monde, plus grandissent en nous nos possibilités de jouir et de souffrir. A mesure que croît en elle, en étendue et en profondeur, l'horizon de sa vie, grandissent en son coeur l'adoration et l'amour pour celui qui, exauçant sa recherche douloureuse, y répond si magnifiquement en l'associant, selon la mesure de ses moyens et de ses forces, à son oeuvre de créateur et de sauveur.

#### 279 - Saint Paul

*"C'est l'heure de nous réveiller enfin de notre sommeil car maintenant le salut est plus proche de nous que lorsque nous avons embrassé la foi"* (Rom. 13, 11-14)

Lorsque la vie s'est ouverte devant nous, notre enthousiasme neuf et une force in-employée se refusaient à prendre conscience que des limites inévitables s'imposeraient à notre action. Nous étions pleins d'un irréalisme de nouveaux riches. tous les possibles s'offraient à nous. Pleins de jeune espoir et de confiance naïve, nous sommes partis. Dès le départ pourtant, il nous a bien fallu choisir. Un jour est venu où nous avons compris que du définitif avait déjà marqué notre vie, comme l'enfant comprend, lorsque le soir approche, qu'il lui faut renoncer aux promesses de joies nouvelles qui s'étaient offertes à lui, innombrables, au matin d'un jour de fête. Les premiers pas avaient été faciles. L'élan initial qui nous portait n'était que l'affirmation de notre besoin de vivre d'une vie intense et totale. Maintenant, nous sommes face à nos limites, enclos dans le sillon que nous avons tracé. Maintenant, du passé pèse sur nous, passé que nous ne pouvons renier. C'est alors que persévérer devient difficile. Le danger qui nous menace n'est pas le désespoir véhément et tragique, c'est un drame plus

prosaïque, plus insidieux aussi, c'est la tentation du repos, de l'abandon découragé et las, c'est la tentation du sommeil. Il est si doux de se laisser aller à cette insinuante torpeur qui monte des profondeurs inconscientes de l'être, appel subtil et surnois du néant.

Cette tentation, saint Paul la connaît bien. Les épreuves, les désillusions, les désenchantements, les constantes menaces d'échec, qui se sont accumulés sans cesse sur sa route, l'ont fait sourdre et s'élever en lui. Il sait bien que nul enthousiasme initial n'en préserve, si impétueux soit son élan et, peut-être, est-elle d'autant plus à redouter que cet élan semble ne connaître aucune limite. Seule, une veille patiente et tenace, une veille de tous les instants, peut écarter de nous son danger.

Cette veille doit d'abord nous faire prendre conscience du sérieux de l'unicité de notre vie. Trop souvent, nous nous leurrions d'espoirs faciles et vains. N'avons-nous pas encore devant nous de longues années d'études et d'action, de longues années où le choix demeure possible ? Ne nous suffit-il pas aujourd'hui encore de recueillir et de goûter le savoir unique et précieux de l'instant ?

Nous ne sentons pas le glissement final du temps. Nous ne voulons pas comprendre que chaque pas en avant est irrévocable, que c'est notre vie entière qu'il engage et que, définitivement peut-être, il perd ou sauve, une porte qui s'ouvre ou se ferme pour l'éternité. Il ne suffit d'ailleurs pas de réaliser cette fatalité sur le plan humain et individuel. Il faut la réaliser aussi sur le plan religieux et universel. Si humble que soit notre existence, si mince que soit notre action, nous n'en sommes pas moins un chaînon dans l'immense chaîne des âmes qui, par les apôtres, remonte jusqu'au Christ, un chaînon unique, irremplaçable, dont la défaillance suffit à faire obstacle à l'oeuvre totale. Vision de l'intime collaboration de l'homme et de Dieu, de chaque homme et de Dieu, d'où sortira, à la fin des temps, l'unité reconstituée du corps mystique. Chaque vie gâchée, perdue, est un échec partiel que nulle réussite ne peut racheter au point de l'effacer complètement.

Qu'une fausse humilité ne nous fasse pas reculer devant cette perspective ! Plus que l'orgueil, la lâcheté est alors à craindre, qui s'épouvante d'une si lourde responsabilité et nous tient repliés sur nous-mêmes, les yeux obstinément clos; pour ne pas voir au-delà de l'horizon mesquin de nos préoccupations égoïstes.

Ce n'est pas une fois seulement qu'il s'agit de nous mettre face à ces réalités. Si loyalement, si sincèrement, qu'on puisse le faire, il est nécessaire de nous en pénétrer sans cesse. C'est en effet la loi de notre vie, de tendre de son propre poids vers l'apathie et l'atonie. Sans cesse, il faut nous réveiller du sommeil, ranimer en nous le désir d'une vie plus belle et plus grande, plus riche du Christ.

#### **Au début, les retraites sont l'occasion de ces réveils.**

Replongés dans un milieu plus chrétien, nous y puisons des forces nouvelles pour de nouveaux départs. Si nous persévérons, ces retraites se multiplient. Elles ne sont plus alors ces haltes exceptionnelles qui occupent de leurs repos bienfaisants la trame de notre vie, elles en font partie intégrante, elles deviennent habituelles. Alors ce n'est plus par elles spécialement que se manifeste l'appel de la grâce mais, à propos de quelque humble fait, souvent insignifiant, perdu dans l'écoulement monotone des jours semblables. C'est une conversation avec un ami, une lecture, une petite faute, un échec inattendu, une blessure d'amour-propre, une désillusion.

Brusquement, nous sommes éveillés à nous-mêmes, nous prenons conscience de l'atonie où nous coulons.

Appels de la grâce que rien ne peut laisser prévoir, que seule une vigilance de tous les instants ne laissera pas passer sans en recueillir la subsistance vivifiante.

#### **Seigneur, renouvelle alors notre foi.**

Que s'impose à nous, plus forte encore que jadis à l'aube du départ joyeux, l'intime conviction que nous ne sommes pas ensevelis pour toujours dans notre nuit, dans nos étroites misères d'homme. Fais-nous prendre conscience de la vie qui nous est offerte. Ranime en nous la tentation de la sainteté.

Ne nous faisons pas d'illusions sur la valeur profonde de ce qui est en nous, sur notre petitesse. Ne perdons pas de vue nos déficiences. Mais n'en prenons pas notre parti. Au contraire, que grandisse en nous la foi en l'efficacité de la prière, non de celle qui n'est que soumission docile à la lettre des commandements, mais de celle qui attend de Dieu plus d'amour.

Souvenons-nous des promesses du Christ. Ne soyons pas comme ces Juifs qui croyaient sans doute à l'avènement d'un messie mais qui ne surent pas le reconnaître au jour de sa venue car leur foi était séparée de leur vie, une adhésion formelle à des formules desséchées et mortes. Ne nous contentons pas, à leur exemple, de répéter sagement les réponses de notre catéchisme sur la grâce actuelle ou sanctifiante, ni même d'en disserter doctement. Sachons en vivre. Lorsque nous nous sentirons glisser vers la stérilité, souvenons-nous que, si le Christ nous appelle tous à la sainteté, c'est qu'il saura toujours écarter de nous les puissances de diminution, si nous le lui demandons.

#### **Seigneur, renouvelle aussi notre espérance.**

Lorsque nous avons découvert la vie personnelle de Dieu en nous, notre attitude était pleine de générosité et de confiance. Nos prières, nos méditations, la fréquentation des sacrements, entretenaient en nous l'espérance.

Bientôt nos élans ont perdu de leur spontanéité première. Maintenant, nous sommes infiniment moins confiants sur l'issue de la lutte quand réapparaissent les anciennes tentations. La cause de cet affaissement est sans doute d'abord dans le sentiment trompeur de sécurité que la routine morale apporte à notre vie lorsque, pour un temps,

nous avons réussi à écarter ces tentations. Lorsqu'elles surgissent à nouveau, plus puissantes, elles nous trouvent désarmés. Nous avons l'impression d'avoir perdu du terrain.

Pour nous ressaisir, il nous faut prendre aussi conscience que, malgré tout, **le salut est maintenant plus proche** qu'au jour où nous avons embrassé la foi. Nous sommes déjà imbibés de vie chrétienne mais notre inertie est une inertie chrétienne. Maintenant sonne l'heure de l'étape nécessaire vers une purification plus profonde qui est plus de l'ordre de l'esprit que de l'ordre de la chair. Purification qui doit atteindre nos faiblesses secrètes, la racine même de nos passions. L'ascèse est nouvelle et rude, elle n'est plus à notre portée. Ce n'est plus notre conscience qui nous révélera ces intimes déficiences. Pour les atteindre, il n'est qu'un moyen, celui que saint Paul nous enseigne. Il faut mettre en nous le Christ, nous revêtir de lui par le dedans. C'est lui seul qui nous donnera cette finesse intérieure qui rend plus délicate et plus profonde la perspicacité de notre âme sur elle-même et sur ses péchés.

Seigneur, donnez-nous la volonté d'une rénovation semblable. Amenez-nous à faire le même geste que saint Paul, à nous remettre à vous pour atteindre une vie plus chrétienne et plus humaine. Cette communion à votre volonté, par une foi et une espérance renouvelées, nous purifiera par le dedans, détruira le milieu nourricier où prennent vie nos faiblesses cachées car le véritable chrétien ne peut accepter d'être un écrasé, il ne peut se résigner à subir cet engourdissement qu'apportent les mois et les années, ce tassement découragé qui suit les échecs.

La fécondité d'une vie comme celle de saint Paul est venue de ce qu'il a toujours su recommencer après avoir échoué. Cette souplesse des recommencements, le Christ lui-même l'a recommandée à ses apôtres : Si on refuse de vous recevoir et d'écouter votre parole, sortez de cette maison ou de cette ville en secouant la poussière de vos pieds. C'est d'elle que nous tirerons un plus grand amour, qui nous permettra, à l'heure nécessaire, de surmonter lassitude et désespoirs car la force du Christ sera si proche alors de nous que ces désespoirs deviendront inconcevables. Nous nous enfoncerons toujours plus dans son amour, amour qui seul peut faire supporter la vue de nos péchés sans perdre coeur, avec une confiance totale, pureté fondamentale où toute imperfection s'anéantit.

### **Prière**

Sois béni, mon Dieu, sois béni de nous avoir donné l'enthousiasme des commencements, la force et la générosité de lutter contre nos défauts, d'acquérir des vertus, de nous avoir donné cette inertie chrétienne, cette mentalité spontanée du chrétien qui le rend moins sensible aux tentations du dehors.

Mais renouvelle notre foi et notre espérance. Apprends-nous, par le dedans, quelle grande vie tu veux nous donner et dans quel grand amour tu veux nous saisir. Donne-nous de répondre, avec l'intensité d'une nouvelle jeunesse, aux recommencements que tu nous proposes et aux ascensions où tu nous appelles. Donne-nous de ne pas laisser passer sans efficacité les heures de clairvoyance et de grâce que tu nous proposes. Redonne-nous le courage que nous avions jadis pour lutter contre ce que nous avions à craindre. Donne-nous une nouvelle intelligence de la vie chrétienne pour recevoir de toi le ferment nouveau.

Apprends-nous par le dedans, non seulement à t'aimer comme un modèle, mais à recevoir de ton être une vie nouvelle, une pureté nouvelle, un nouvel amour. Au soir de notre existence, dans le souvenir de nos chutes et de nos victoires, dans l'expérimentation profonde de notre vie avec toi qui vis désormais en nous pour toujours, donne-nous le saint orgueil de l'homme qui a réussi sa vie grâce à toi, et la plénitude de la joie que tu as promise à ceux qui quitteraient tout pour toi.

### 280 - **Le figier stérile** (Mt 15, 18-20)

La vie terrestre de Jésus touche à son terme, il ne se ménage plus. Après le triomphe du jour des palmes, insouciant de sa popularité, dès son entrée dans le temple, il manifeste violemment son indignation contre tous ceux qui profanent la maison du Père, en faisant "d'une maison de prières une caverne de voleurs". Il rentre ensuite à Béthanie dans la maison amie de Lazare et de ses soeurs après avoir semé sa route des miracles de sa charité. Le lendemain, remontant à Jérusalem, "il eut faim. Voyant un figier près du chemin, il s'en approcha mais il n'y trouva que des feuilles et dit : Que jamais aucun fruit ne naisse de toi !" Et le figier sécha.

#### **A première vue, le fait paraît étrange.**

Est-il raisonnable et surtout digne du Christ d'exercer cette sorte de vengeance contre une créature inconsciente et par suite totalement irresponsable. En réfléchissant à la cause de cette malédiction divine, on comprend pourquoi Jésus pas voulu se servir ici que de créatures inanimées. La leçon qu'il donne à ses disciples n'en apparaît que plus sévère. Sur le point de les quitter, il veut ancrer ses derniers enseignements dans leur esprit. C'est une crainte salutaire que leur apporte ce miracle. Ailleurs déjà, Jésus avait, en paroles dures et irrémissibles, prononcé la condamnation de l'arbre stérile : "Tout arbre qui ne produit rien sera coupé et jeté au feu". Aujourd'hui, il met sous leurs yeux la puissance redoutable de la parole divine qui opère à l'instant ce qu'elle dit. Jusqu'ici, ils ne l'avaient entendue que pour rendre la vie, opérer des guérisons nombreuses ou ployer

à son gré les forces aveugles de la nature. Aujourd'hui, c'est la mort qu'elle apporte. Il est probable que le souvenir du triomphe dont Jésus vient d'être l'objet occupait encore sa pensée. Il semblerait, selon toute apparence, qu'il devrait pouvoir compter sur ce peuple qui lui a donné, il y a si peu, tant de marques extérieures de son amour. Mais Jésus, par-delà son humanité, est aussi "celui qui sonde les reins et les coeurs". Il sait combien est précaire l'enthousiasme de cette foule. Bientôt il cherchera parmi ce peuple une seule âme qui compatît à sa peine et il n'en trouvera pas. Il n'y a vraiment rien à espérer de durable en ces coeurs versatiles, nourris abondamment de ses bienfaits. Une sève si généreuse n'a produit aucun fruit. L'arbre mauvais n'a pas même fleuri. Loin de lui, la joie d'être cueilli par toi, Seigneur, sa tâche achevée et c'est tout le poids de ta malédiction qu'il lui faut porter. Et il sécha.

Comme autrefois sur la route de Béthanie à Jérusalem, ta faim divine n'est pas épuisée, Seigneur. Est-ce que bien souvent nous ne te décevons pas, nous aussi ? Est-ce nous, cet arbre de belle apparence mais dépourvu de fruits ? L'extérieur affable, séduisant même, dont tu nous a peut-être doués, les dons de la parole ou de la plume que tu nous as peut-être départis, devaient nous faciliter l'accès des âmes pour y faire ensuite oeuvre profonde. En nos nous, que sont-ils devenus ? Trop souvent, le luxuriant feuillage du figuier maudit est bon tout au plus à masquer la pauvreté réelle de notre coeur et la stérilité de notre âme. Malheur à nous car elle sera lourde, ta malédiction, si, après avoir attiré nos frères par tout cet ensemble de qualités séduisantes, nous les décevons par le dedans quand ils s'approchent de nous pour en recevoir les fruits sacrés qu'ils attendent de notre contact. Trompés par notre force apparente, ils comptaient sur nous pour épauler leurs efforts aux passes difficiles. Trompés par l'apparente richesse que témoignaient nos discours ou nos écrits, ils nous avaient dressé devant leurs yeux comme un étendard vivant pour rallier leur courage à l'heure du suprême effort. Trompés par la belle assurance dans la connaissance que nous semblions avoir des chemins qui montent, ils comptaient sur nous pour les entraîner dans les voies rudes où l'on a tant besoin, pour avancer avec sécurité, d'un vivant idéal de chair et d'os comme nous mais plus vivant que nous. Quand il eut été bon pour eux de cueillir ces fruits qu'attendait leur immense faim de notre belle apparence, ils n'ont étreint que du vide.

Seigneur, qui dira jamais la profondeur de l'abîme que peut ouvrir en certaines âmes une seule déception ? Les vibrations qui se propagent de plus en plus loin autour de la pierre jetée dans l'eau, qui dira où et quand elles s'arrêtent ? Nous en connaissons tous de ces vies abîmées pour toujours, qui n'ont à l'origine qu'une confiance déçue. Garde-nous d'être à jamais du nombre de ceux qui, par leur stérilité, entravent ton règne dans les âmes et compromettent ton message.

#### **En décevant nos frères, nous te décevons aussi, Seigneur.**

Tu avais besoin de nous pour aider la révélation intérieure que tu donnes de toi-même à chacun de tes enfants car, selon la loi commune, souvent il faut que l'homme passe par l'homme pour te découvrir et pour t'atteindre. Tu nous avais fait, près de nos frères, comme un miroir fidèle pour refléter ton image mais nous avons laissé s'obscurcir le miroir et, quand nos frères s'y sont penchés pour y chercher ton visage, ils n'ont plus trouvé que de l'ombre. Tu nous avais fait, près de nos frères, comme un vivant témoignage des possibilités humaines tendues vers toi et, quand l'heure est venue de la tentation ou de l'épreuve, tous les regards fixés sur nous attendaient l'issue de la lutte. Combien comptaient sur notre victoire pour y trouver le courage supplémentaire qui leur eut permis de vaincre à leur tour ? Notre déroute a entraîné leur propre chute. Que de vies diminuées ainsi par notre faute qui auraient pu être grandes. Là encore, Seigneur, nous t'avons déçu.

Tu nous avais fait surtout porteur de ton amour près de nos frères, la part de choix de ton message. Tu nous les avais confiés. Quand nos frères nous ont apporté leurs inquiétudes, leurs doutes, leurs angoisses, nous n'avons pas su dire le mot qui déchire les ténèbres, le mot d'où jaillit la lumière. Quand nos frères nous ont montré leurs âmes blessées aux luttes de la vie et leurs coeurs déchirés sous la dent de la souffrance, tout leur être entier criant famine, nous n'avons pas su panser leurs blessures ni trouver le mot qui reconforte, le mot sauveur qui souffle l'espoir au coeur le plus abattu. Nos conseils, nos consolations sentaient la leçon apprise. A ces affamés de vérité et d'amour, nous n'avons pas su, dans notre dénuement, indiquer, même du doigt, celui-là seul qui est la vérité et l'amour parce que nous ne l'avions pas en réalité au fond de notre vie. Soit que ta grâce agisse en nous directement, soit qu'elle intervienne par l'entremise de nos frères, nous avons tant reçu de toi, Seigneur. Que feras-tu de nous en présence d'une telle indigence ? La réponse que je n'ose écrire se change en prière dans mon coeur et je te supplie pour nous tous, arbres plus ou moins stériles. Dans ton juste dépit d'amour, ne nous maudis pas, patiente encore un peu, fais-nous comprendre la raison de notre stérilité et nos voies changeront. Certes, le beau feuillage du figuier, n'est-ce pas le brillant mensonge dont nous nous abusons lorsque, au lieu de nous étreindre nous-mêmes par le fond, nous nous contentons de vivre à l'extérieur de notre vie ? La pauvreté extrême de nos examens de conscience quotidiens ne l'indique-t-elle pas ? Ils ne polissent que la surface de notre âme, nous ne regardons pas notre vie intérieure, les ressorts secrets de nos actes nous échappent, la racine profonde qui nourrit toute notre vie nous est inconnue, nous ignorons la terre où elle puise la sève qui alimente toutes nos actions. Il nous manque la sincérité totale avec nous-mêmes. Peu connaissent ce grand besoin d'être vrai. C'est si commode de ne pas voir, de ne pas savoir, cause de la stérilité de nos vies.

Stérilité qui se manifeste par notre peu de rayonnement et l'absence de transformation profonde du milieu où nous vivons. Nous avons ton nom, Seigneur, souvent sur nos lèvres mais où es-tu dans nos vies ? Ce qui nous



tue, ce qui est la cause que l'oeuvre du Christ a si peu progressé après tant d'années de rédemption, malgré l'eucharistie, si ton règne parmi nous n'est qu'à peine ébauché malgré les révélations de ton amour, c'est que nous vivons comme si nous ne croyions pas en toi, comme si tu n'étais pas notre Père. Nos oeuvres, à la différence du vocabulaire, sont trop souvent celles des païens. Un divorce intime est consommé entre notre foi et nos actes qu'elle ne vient plus informer, qu'elle ne vivifie plus. C'est l'irréalisme de nos croyances surnaturelles qui nous tue.

Comme notre foi s'approfondirait si nous voulions la vivre, l'intégrer dans nos actes. ! Pourquoi chacun de nous ne s'interrogerait-il pas sérieusement ? De telle méditation entendue ou lue, de telle conversation, de tel contact fraternel, qu'en passe-t-il dans ma vie profonde ? Quel changement positif y est-il apporté ? Suis-je plus vrai, plus généreux, plus aimant, plus pur aussi ? Tant de grâces n'ont-elles laissé dans ma vie d'autre trace que celle du bateau qui fend la vague et la voit se refermer derrière lui sans rien garder de son passage ?

#### **Craignons la grâce offerte et méconnue.**

Elle emporte avec elle la sève mystérieuse d'où naîtraient en nous les fruits attendus par nos frères. Donne-nous, Seigneur, de nous voir comme toi-même, tu nous vois, dans la sincérité totale qui sait reconnaître, sans la diminuer comme sans l'exagérer, son extrême misère et pauvreté. Quand nous aurons reçu cette connaissance pleine et entière de nous-mêmes, de notre coeur jaillira la prière efficace qui appelle l'amour. Alors seulement, nous ne décevrons plus nos frères et la joie profonde viendra en nous de celui qui se sait recevant pour eux et leur donnant les largesses divines.

Mais avant d'être recueilli pour la joie et le rassasiement de ceux qui ont faim, le fruit a dû connaître l'étroite prison du bourgeon sous la dure écorce, le travail lent et secret de la sève qui le gonfle et le déchirement du bouton qui fait apparaître la fleur. Que de travail encore et de patients efforts avant la maturation totale ! La fécondité n'ignore pas la souffrance. Plus l'oeuvre est riche et profonde, plus elle prend de son sang et de sa vie à celui qui l'enfante;

Donne-nous, Seigneur, le courage persévérant que rien ne lasse pour porter les labeurs de la moisson qui monte et veut être cueillie. Garde devant nos yeux la sainte vision de l'immense faim des âmes et ne permets pas qu'auprès de nous aucun de nos frères meurent d'inanition sur le chemin. Fais-nous comprendre et connaître un jour l'étrange et forte joie du calvaire; de celui qui, semblable à toi, n'a plus d'autre désir que de ne se refuser jamais à la main qui veut le cueillir. Apprends-nous aussi la joie sévère et sacrée de celui qui sait assez aimer pour s'oublier en ses frères et devenir pour eux, avec Jésus, comme le fruit qui les nourrit un peu de leur propre substance. Alors, tu nous reconnaîtras pour tiens. Les fruits que nous présenterons à ta lèvre affamée seront bien ceux que tu attends. Alors tu nous béniras dans la mesure où ton amour déçu avait maudit l'arbre stérile.

#### 281 - La veuve de Sarepta

*"Ne crains point mais va, fais pour moi un petit pain cuit sous la cendre et apporte-le-moi. Pour toi et ton fils, tu en feras ensuite"* (3 Rois 17,15)

Privée de celui qui fut le soutien de sa vie, elle reste seule avec son fils dans le plus extrême dénuement. Faible et pauvre, comme on n'a rien à en attendre, nul ne prend garde à elle. Trop fière sans doute pour solliciter la charité publique, elle lutte jusqu'au bout contre sa misère. Au temps de Jésus, la veuve qui mit dans le trésor du temple ses deux deniers était moins misérable que celle-ci qui, touchant au terme de ses pauvres ressources, tranquillement, comme une chose toute simple, s'apprête à mourir, elle et son fils. Il y avait d'autres veuves à Sarepta mais de toutes, c'était bien la plus malheureuse et cependant, chose déroutante pour notre raison, c'est vers elle que Dieu guide son prophète pour qu'elle le nourrisse. Admirable leçon de confiance et d'amour qui nous arrive du fond des siècles, au souvenir de cette humble femme.

*"Comme elle ramassait du bois, Elie l'appela et lui dit : Donne-moi un peu d'eau dans le vase que je boive"*

C'est d'abord une demande toute simple, facile à satisfaire. Si pauvre soit-on, on a toujours de l'eau sous la main. La générosité de la veuve ne mériterait guère qu'on la remarquât si elle s'était arrêtée à ce seul service. Jésus devait plus tard bénir le verre d'eau donné en son nom. Mais la promptitude avec laquelle elle s'empresse de répondre au prophète qui n'est encore pour elle qu'un inconnu prouve l'oubli de soi dont elle est capable. Ne lui faut-il pas quitter un instant la pensée de ses propres souffrances pour compatir à la fatigue de cet étranger venu de loin qui lui demande à boire ? Plus tard, la femme de Samarie, hautaine et moins pure, raille Jésus qui lui adressera la même demande. La veuve de Sarepta obéit sans proférer une parole et s'apprête à accomplir cet acte de pure charité humaine. Alors, voyant cette âme si bien disposée, Dieu, par l'entremise de son prophète, va l'élever plus haut dans la voie du renoncement qui conduit à l'amour.

*"Comme celle-ci allait pour en apporter, il cria derrière elle disant : Apporte-moi aussi, je te prie, un peu de pain en ta main"*

Du pain, si elle en eut possédé un seul morceau, elle se serait cru riche, la pauvre femme. Du pain, elle n'en avait pas une seule miette et simplement, elle expose à l'homme de Dieu sa grande détresse. "Je n'ai point de pain mais seulement dans la cruche autant de farine qu'une main peut en contenir et un peu d'huile dans le flacon. Voilà, je l'apprête pour mon fils et pour moi afin que nous mangions et que nous mourions ensuite. - Ne crains point, lui dit Elie, de ce peu de farine, fais-moi un petit pain cuit sous la cendre et apporte-le-moi mais, pour toi et ton fils, tu en feras ensuite". Sans demander d'explication, sans savoir comment la chose se fera, elle obéit sur le champ, sacrifiant au prophète ce dernier repas qui devait prolonger quelque peu sa vie et celle de son enfant. C'est alors que sa foi et sa charité furent récompensées par un grand miracle puisque, plus jamais, la farine et l'huile ne manquèrent dans le vase.

Cette femme est grande par son acte de foi. Sans doute, cet étranger lui a promis, au nom du Seigneur, que rien ne lui manquerait dans la suite mais qu'en sait-elle ? Rien à l'extérieur n'autorise semblable promesse. Pourtant c'est dans la confiance totale aux paroles du prophète qu'elle accomplit le geste sublime du dépouillement absolu. Dans un élan de générosité folle, elle a tout donné, fermant volontairement ses yeux sur l'avenir. C'est dans la pure nuit de la foi qu'elle agit et c'est bien la pureté de son cœur qui fit s'accomplir le miracle.

Si elle eut discuté avec elle-même, marchandé en quelque sorte sa générosité en pesant les chances de salut ou de perte attachées à sa détermination, il y eut mille probabilités que, entraînée par des vues humaines de tout le poids de leur réalisme, elle ne se fut pas élevée à la hauteur de la confiance totale que Dieu attendait d'elle. Eut-elle détourné la moindre parcelle, eut-elle gardé la moindre miette du pain qu'attendait le prophète, ce qu'elle eut ainsi retenu eut été la paille invisible cachée dans le pilier d'un pont, qui suffit parfois à faire crouler tout l'édifice.

On ne sait lequel admirer le plus en cette femme, de sa foi totale ou de sa charité non moins entière. Si nous la jugeons avec nos pauvres esprits aux ailes trop souvent atrophiées par le contact de la terre, nous taxerons d'imprudences et de folie sa conduite. Mais il est des témérités qui sont aimées de Dieu. Si son acte est une folie, c'en était une aussi et bien plus grande encore que de se laisser attacher à une croix pour le salut de tant d'âmes qui se soucieraient si peu d'une telle somme d'amour.

Celui qui n'a pas connu, comme la veuve de Sarepta, **la folie sublime de tout risquer** pour le Christ, avenir, situation, réputation et toutes les joies possibles, toutes les joies pures que la vie nous promet; celui qui n'a pas su ce que c'est que de sentir tout appui humain crouler autour de soi, qui n'a plus rien pour s'accrocher que ses deux mains, Seigneur, tendues sans doute mais invisibles, celui qui n'a pas connu dans un vertige divin l'attraction de toi, quand tu l'entraînes vers l'inconnu, dans un abîme d'une profondeur à faire trembler, celui-là ne sait pas la joie profonde, calme, tranquille, de l'abandon total entre tes bras divins, il ne sait pas la confiance aveugle de l'amour et combien il est bon de marcher appuyé sur toi seul, Seigneur, en fermant les yeux, confiance du petit enfant qui tient la main du Père et se sent capable ainsi d'aller n'importe où. Peu, en réalité, savent aller jusque là car c'est presque un défi à la raison humaine. Mais il est des témérités qui sont aimées de Dieu. Seuls, ceux qui aiment peuvent les porter.

L'humanité, à travers l'espace comme à travers les âges, est tellement partout et toujours identique à elle-même qu'il nous est facile de retrouver, dans ce qui précède de si loin ta venue parmi nous, **l'histoire de notre propre vie**. Tes voies n'ont pas non plus changé. Si nous sommes attentifs et fidèles, il nous est aisé de reconnaître que tu n'as pas moins d'ambition pour nous que tu n'en as eue pour la veuve de Sarepta.

Comme à elle, tu nous demandes d'abord des choses faciles. La route où nous faisons nos premiers pas est presque toujours fleurie. Si le chemin devient trop montant, l'enthousiasme et la joie de ta présence sensible au fond de notre âme suffisent pour nous faire franchir les plus grands obstacles, sans même que nous nous en doutions. Voyant alors notre bonne volonté, tu grandis sans cesse tes désirs sur nous pour nous élever plus haut vers toi. Les secours puissants qui nous venaient du dehors, ferveur des choses et des personnes, se font plus rares.

Tu ne nous demandes plus seulement l'eau facile à trouver, que bien peu d'efforts suffisait à tendre à la lèvre altérée, à nous aussi, un jour, tu demandes du pain, c'est-à-dire dire tout ce qui nous semble alors indispensable pour vivre, tout ce dont nous pensons ne pouvoir jamais nous passer, la joie de vivre, les joies de l'esprit, les joies du cœur... Nous te donnons du pain et notre provision diminue chaque fois d'autant et bientôt il semble que n'avons plus rien à donner. A ceux que tu veux plus près de toi, tu demandes même ce peu de farine et d'huile qu'ils conservaient précieusement pour vivre encore et, s'ils te le donnent, à mesure que s'accroît leur générosité, grandissent aussi sur eux tes exigences d'amour.

Comme la veuve de Sarepta, ils ont bien tes promesses mais leur foi demande une plus grande profondeur. Le miracle immédiat était attaché à son obéissance d'amour. Pour nous, depuis que tu es remonté vers ton Père, tu n'es plus revenu parmi nous et c'est chez toi seulement, au-delà des frontières de ce monde, qu'il nous faut attendre la possession des réalités spirituelles que tu nous promets. Cependant, en regardant nos vies avec recueillement, n'apercevons-nous pas que tes promesses reçoivent, dès ici-bas, un commencement d'accomplissement ? Tout dépend de la pureté d'intention avec laquelle nous t'offrons, trop souvent, des miettes au lieu du morceau de pain que ta faim divine sollicite de tes enfants.

Loin de nous le don mercenaire "donnant-donnant", ces prières intéressées qu'on t'adresse trop souvent qui m'ont toujours paru une offense à ton amour, elles me sont odieuses comme un blasphème. Au lieu de demander d'abord et de promettre ensuite une offrande si nous sommes exaucés, il est plus filial de donner d'abord. Elle fit ainsi, la veuve, mais elle ne demanda même rien. Son silence fut plus éloquent que toute requête de ses lèvres. Il me semble meilleur d'agir ainsi avec toi. Sous ton regard divin qui transperce mon âme, je m'ouvre comme un livre et, te montrant la page, je te dis simplement : Vois et lis. Je sais la puissance de ces prières muettes qu'aucune langue humaine ne peut traduire, elles parviennent si vite au centre de ton cœur. Et quand nous aurons tout donné pour répondre aux exigences croissantes de ton amour, nous connaissons aussi, comme l'humble femme de Sarepta, que la farine et l'huile ne manqueront jamais dans notre vase. Ta grâce, Jésus, grandira avec nos besoins, tu te feras plus proche et, près de toi, aucun d'entre nous ne mourra de faim en route. Pour plusieurs peut-être, **l'heure a déjà sonné de la remise totale** entre tes bras. Dans la confiance et l'amour, ils t'ont apporté le pain qu'ils ont pétri de ce peu de farine qui leur restait encore. Mais la route est longue. Ne les laisse pas défaillir en chemin. Dépossédés par toi des nourritures terrestres, fais-leur goûter aux fruits de vie et d'amour de tes jardins du paradis. Garde leur cœur bien ardent pour qu'ils ne renient pas, au jour où tout se refroidit, le geste magnifique qui les fit tiens plus que d'autres. Quant à ceux pour qui l'heure n'a pas encore sonné, ceux à qui tu n'as jusqu'ici rien demandé qu'un peu d'eau à boire et qui sont riches du pain de la terre, qu'ils veillent, qu'ils soient attentifs à ta demande d'amour. L'ayant entendue, puissent-ils y répondre un jour avec la même foi et la même charité que l'humble veuve de Sarepta.

### 282 - La multiplication des pains II

*"Jésus donc, ayant levé les yeux, vit qu'une grande foule venait à lui" (Jn 6,5)*

Cette foule qui vous cherche, Jésus, est le symbole toujours actuel du meilleur mouvement de l'humanité. Il est fait de tous ceux qui, dans leur désir d'être, trouvent l'énergie nécessaire pour se déterminer à suivre une voie. Comme spontanément ils se tournent vers vous, moins peut-être parce qu'ils reçurent un jour dans leur intelligence l'affirmation que vous êtes "la voie, la vérité, la vie" que parce qu'au fond d'eux-mêmes, insoupçonnée, se trouve déjà la secrète assurance que ces paroles sont vraies, première et intime certitude qui fait que, sans qu'elles le sachent toujours bien, des âmes sont à la recherche de votre vie.

Combien pourtant ne sont pas avec la foule de ceux qui, un jour, le virent passer et qui connurent à cette occasion qu'il y avait en eux des besoins identiques à ceux qui la mouvaient, parce que l'âme ne sait pas toujours se mentir. Sous le manteau épais et confortable de la vie quotidienne, elle ne réussit pas toujours à étouffer les appels qui tendent à la mettre, elle aussi, sur le chemin. Qui n'a connu déjà une indéfinissable gêne au contact de frères plus donnés que soi-même, qui font ce que soi-même on ne sait pas vouloir et que notre être appelle pourtant en secret ? Seigneur, faites qu'à ces heures nous osions regarder bien en face le reproche que cette gêne manifeste, que ce ne soit pas un mensonge de plus qui l'écarte de notre âme mais le "fiat" définitif de qui accueille enfin, droitement, toutes les exigences d'une vie qui ne veut pas moins que vous. Ne permettez pas que nous soyons de la race de ceux qui, ce jour-là, ont résisté à eux-mêmes et ne sont pas allés avec la foule. Ils ne voulurent pas comprendre, à la faveur de leur sourd regret, la grandeur qu'exigeait d'eux leur vie. Ils demeurent tout proches de tout ce dont ils avaient besoin pour apaiser leur faim humaine. Ils firent taire l'autre faim, la vraie, qui monte, à certaines heures de recueillement ou de trop grande tranquillité humaine, du profond de nous-mêmes. Ils lui donnèrent le change et l'étouffèrent en lui donnant des nourritures qu'elle ne demandait pas. A ce prix, ils réussirent à demeurer avec eux-mêmes, image des âmes qui ne démissionnent pas par peur de s'arracher aux sources de leur vie.

Seigneur, ceux qui vous suivent s'exposent effectivement à beaucoup souffrir. La foule n'eut pas eu faim si elle ne vous avait pas cherché et surtout elle n'eut pas connu la grande détresse de l'abandon car, un temps, elle put se croire sans secours, ne sachant pas encore combien est prévenant votre amour. S'il nous arrive, aux heures de vraie lutte, à nous qui vous cherchons comme à cette foule, de connaître à la fois le vide de l'âme insatisfaite et l'apparente solitude de qui ne sait pas encore combien il est aimé de vous, alors, soyez bien avec nous. Il n'est pas certain que cette heure nous trouve avec un amour de vous assez fort pour nous faire tenir ainsi dépouillés, paisibles, entre vos mains. Qu'en vous, nous subsistions pourtant, fusse par l'immense désir, encore humain, de ne pas voir nos vies couler comme une eau vaine entre nos doigts. Un noble amour de notre vie peut suppléer un temps, n'est-il pas vrai ?, à un amour de vous fragile encore. Il peut s'affirmer plus fort que nos craintes humaines et réussir déjà, contre nos lâchetés, de premières et heureuses victoires. N'est-ce pas en aimant sa vie d'abord ainsi qu'on parvient un jour à vous aimer en vérité et vous seul ? L'aimant ainsi, nous en arrivons à désirer pour elle la plénitude que vous seul pouvez donner. Puisque le pur, le total et exclusif amour de votre être ne se trouve pas encore en nous qui en sommes à nos tout premiers pas, acceptez pour un temps que ce premier amour anime encore notre âme mais, assez vite, que ce soit vous qui deveniez son objet unique. Faites grandir progressivement tout au fond de nous-mêmes la divine inquiétude de nous en finir en vous, qu'un jour, ce soit elle seule et non plus une recherche de soi encore humaine qui nous fasse dépasser chaque jour l'étape où notre

sécurité est protégée afin d'aller plus loin, jusqu'où nos propres énergies seront impuissantes à nous faire nous dépasser encore, jusqu'en la sainte humilité où il n'est plus de recours qu'en vous seul, Jésus.

Quand nous accepterons, après l'avoir vécu, qu'il nous est impossible par nous-mêmes de faire que notre vie devienne la vôtre, à cette heure-là, nous serons préparés à vous aimer purement. Alors inclinez-vous en votre amour. C'est lui seul, désiré intensément, demandé et reçu, qui peut soutenir l'être au moment où lui est donnée une intelligence plus complète de sa misère. Par son impasse même, mystérieusement préparée par votre grâce, l'âme est conduite à la nécessité d'une remise totale entre vos mains afin de pouvoir continuer à tenir dans la voie d'où son angoisse voudrait la rejeter. Qu'un plus grand amour mette en elle la certitude secrète que, dans la voie apparemment fermée et solitaire, est pourtant sa vraie vie, certitude de l'amour qui triomphe des évidences de chair et les domine par d'autres évidences plus secrètes, plus paisibles, qui ne sont pas de l'âme mais qui sont en elle par vous, mon Dieu. Qu'au premier plan de ces vies que vous aurez faites volontaires et tenaces dans les luttes, votre amour mette la paix et les passivités de croissance qui détachent peu à peu des précaires et inquiètes possessions pour y substituer la vôtre, définitive, intimement connue et aimée, en laquelle seule toutes les autres prennent une valeur et une stabilité. Ainsi l'âme, comme cette foule, qui suivit Jésus en un effort d'oubli d'elle-même de chaque instant, ne connaît son sauveur dans son secret, vivant et efficace amour, qu'à la minute la plus achevée de son détachement.

La marche de l'âme qui suit le Christ est bordée de bien des abîmes qu'elle ignore au départ. Jamais elle ne connaît le risque de son aventure avant d'être partie. C'est seulement dans son effort personnel vers le Christ et dans la mesure où il dure que lui est révélé à chaque point de sa course tout ce qu'elle porte en elle de puissances et de possibilités inconnues d'où montent, comme inlassablement, les tentations de stabilisation ou de détournement. En elle sont des entraves à son effort que longtemps elle ignore et qui, peu à peu, s'immiscent secrètement dans sa vie pour la faire douter de sa réussite même.

Seigneur, sur notre route, mettez des coeurs chrétiens et fraternels. Si l'être n'acquerrait pas la certitude que, dans l'exemple des participants aux mêmes luttes que lui-même et dans son union avec des âmes pareillement chrétiennes, son problème est le problème des autres et le problème du monde, il demeurerait seul avec la crainte humaine d'engager trop sa vie. Beaucoup sans doute s'arrêteraient très tôt sur le chemin qui mène à Dieu.

Le rôle de quelques-uns est d'ailleurs essentiel en ce réconfort et cette persévérance. Cela tient à leur plus spéciale fidélité, à la compréhension plus vécue de l'amour qui les appelle en même temps que tous leurs frères. Ainsi furent les apôtres. Ils savaient les besoins de la foule. Ils furent les premiers à se préoccuper d'apaiser sa faim. Dès le début de l'aventure, elle leur avait été pitoyable. C'est qu'ils connaissaient d'expérience les obstacles et les difficultés où se heurtent les âmes qui se sont mises en route, les périls qui étreignent un jour les généreux, partis dans la confiance et la joie. Ils avaient connu la crainte et la détresse des solitaires que seuls connaissent les vrais détachés. Mais toujours, quand leur vie ou la paix de leur âme avait été en péril, le Christ était venu et les avait apaisés, fortifiés, ancrés dans leur ligne première. C'est pourquoi maintenant ils craignent moins pour la foule. Le Christ n'est-il pas au milieu d'elle ? Ils savent la puissance de son amour. Mais pour l'avoir vécue aux heures lourdes où ils s'étaient cru abandonnés, ils connaissent aussi l'inquiétude profonde du grand troupeau sans pasteur, ils se rappellent le vide de leur âme quand ils n'avaient pas encore pénétré dans l'intimité de Jésus. Dans ce mouvement confiant et craintif à la fois qui porte la multitude vers le maître, ils reconnaissent leur mouvement de jadis, la même soif, la même recherche, le même amour inconscient. Eux qui sont déjà tout près du Christ, qui découvrent chaque jour davantage, pour leur compte, qu'en lui seul est leur vie, comprennent mieux la nécessité de faire aboutir à lui la grande foule inquiète pour qu'elle y trouve la paix et la stabilité. En cet état, ils répondent déjà au secret désir du maître, ils ne s'appartiennent plus, ils savent d'une évidence intime que là est leur vie. Ils sont parmi les âmes partageant les vues du maître sur elles, les aimant comme il les aime, prêts à leur donner sans réserve ce qu'ils tiendront de son amour.

Un jeune enfant inconnu, faible par les forces humaines mais pur et confiant, fut le collaborateur de Jésus et des apôtres pour le grand miracle. Il avait quelques pains et cinq petits poissons. Ce n'était rien pour les besoins de cette foule mais, ramené à ses besoins modestes, ce peu de chose était tout et pouvait l'empêcher de mourir.

Simplement il porta aux apôtres ce qu'il avait. Il ne songea pas à en retenir une part : des hommes avaient faim, il avait quelque chose, il n'y avait qu'à partager. Il ne pensa même pas qu'un miracle fut nécessaire pour que cela put suffire à tous. C'eut été reconnaître l'insuffisance de ce qu'il donnait. Une telle vue eut peut-être arrêté le don. Il offrit tout d'un geste simple, dans l'assurance paisible, en sa confiance d'enfant, que le geste suffirait. En vérité, il suffit. Jésus reçut le don, il le grandit à la mesure des besoins des hommes qui le suivaient. Par un enfant qui avait cru sans calcul humain à la valeur du don total, des hommes furent nourris, ce jour-là.

Seigneur qui avez permis que cette leçon nous vint d'un de ceux que vous chérissiez entre tous, écarter de notre esprit raisonneur les imaginations et les supputations trop humaines et, de notre coeur, la fausse humilité. Ce sont elles qui nous font garder pour nous comme des avarés nos petites richesses. Notre lâcheté aidant, nous savons si bien les défendre. Souvent, disons-nous, nul ne demande d'avoir part à nos richesses, comme si, autour de nous, nul n'avait faim de ce que Dieu a commencé à mettre en nous. Mais elles sont trop petites, sans mesure avec les intenses besoins qui appellent leur maigre don. C'est vainement que je les épuiserais toutes. Petit calcul des petites âmes ! Dites-nous que c'est la foi qui féconde le don. A les offrir comme cet enfant, on grandit nos petites

richesse et il en monte des réserves sans nombre, insoupçonnées mais que Dieu sait et qu'il y met parce qu'il fait suivre le don vrai d'un plus grand amour. L'âme qui donne en aimant n'est jamais vide.

Seigneur, nous commençons à comprendre ces vérités, à la lumière de vos écritures mais comme elles sont loin encore d'imprégner notre vie. Au sein de nos prières et de nos recueils ou mis en présence du grand mal qui accable les âmes, apprenez-nous ce qu'est le don vrai, nourricier pour notre âme et fécond pour nos frères, vos enfants. Dites-nous, redites-nous qu'il doit porter sur la partie la plus chère de nous-mêmes, la mieux aimée, hors de laquelle rien n'est donné, qu'il soit aussi total, sans reprise.

La perspective de nous dessaisir à jamais de nos plus chères appartenances peut faire frémir notre âme. Le jeune homme à qui vous aviez demandé de tout quitter pour vous suivre s'en alla tout triste. Par la petite expérience que nous avons de votre amour, nous savons qu'un amour plus grand entre dans l'âme quand elle consent pour vous à un abandon. Que cette assurance nous aide à tout abandonner de ce qui n'est pas pour votre gloire et pour votre vie en nous.

Enfin apprenez-nous que le don vrai est silencieux car nous savons si bien, sous les dehors les plus modestes, faire savoir à qui nous entoure ce que nous quittons pour vous. Pourtant le travail mystérieux où l'âme s'affermir en vous s'opère dans le silence intime. Les dons vraiment consentis le sont en l'absence de témoins. C'est pour votre amour qu'ils sont faits. Ils sont le secret bien caché comme ce qui est le plus intime et que nul regard ne visite. Apprenez-nous à nous tenir seuls devant vous seul, à ne pas sortir du silence sacré qui accompagne le don lorsqu'il se consomme en votre seule présence car l'âme, dernière et subtile recherche humaine, en ce mouvement qui la porte vers vous, peut être tentée encore de se révéler à soi-même sa propre grandeur et connaître l'orgueil du don. Que le secret entre elle et vous soit tout d'amour.

Alors, par elle, votre présence rayonnera très profond dans les âmes et jusqu'aux plus lointaines. Le don entier et sans reprise qu'elle fit d'elle-même dans le silence recevra, comme celui de l'enfant, l'efficace du miracle que vous ne refusez pas à ceux qui sont vos saints. Par elle, des aveugles verront, des hommes seront nourris, qui se consumaient loin de vous. Douce violence de l'amour ! Par l'âme de ceux qui sont tout vôtres, ce sont vos miracles, Jésus, qu'il répète et votre force qu'il donne au monde.

### 283 - Elie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta

Depuis qu'elle a reçu dans sa maison l'homme de Dieu et que, dans un élan de générosité totale, elle lui a fait remise du peu qu'elle possédait encore des biens nécessaires de ce monde, cette veuve vit, avec son fils, d'un miracle permanent. Leur existence n'a pas d'autre soutien qu'un peu de farine et d'huile providentiellement renouvelé chaque matin. Cependant, malgré cet irrécusable témoignage de la bienveillance divine à son égard et bien qu'elle se soit déjà élevée très haut dans la voie de la confiance et de l'amour par le don plénier qui lui fut demandé jadis, cette femme n'en reste pas moins exposée aux épreuves, aux doutes, aux tentations qui demeureront toujours le partage des créatures, quelque soit le stade de leur avancement spirituel. L'épreuve la plus lourde qui pouvait lui arriver fond sur elle, son fils meurt. C'est "la chair de sa chair" qu'on lui arrache maintenant. Ses réactions devant la douleur sont purement humaines. Nous avons peine à retrouver en cette pauvre mère celle que nous avons vue, peu auparavant, si spontanément généreuse. Ses plaintes au Prophète, qui pouvait user de son pouvoir surnaturel pour empêcher ce malheur et qui ne l'a pas fait, sont pleines d'amertume et d'âpreté. Qu'importe à moi et à toi, homme de Dieu ! Es-tu entré chez moi pour renouveler la mémoire de mes péchés et faire mourir mon fils ?

Dans son désarroi total, elle oublie la bonté de Dieu si manifeste en dépit des circonstances par le miracle dont elle est l'objet. Elle doute de son envoyé, elle va jusqu'à l'accuser d'employer la science qu'il a d'elle-même, en tant que prophète, pour la punir de ses péchés en faisant mourir son fils. Toute sa générosité d'autrefois semble disparue, sa confiance est en bas. L'accablement de l'heure présente lui cache l'amour éprouvé du Seigneur. Elle ne sait plus que son immense souffrance. Elle est au bord du précipice. Sans une miséricorde infinie, tout va sombrer en elle et son passé généreux, sa confiance pleine d'amour, seront comme s'ils n'avaient jamais été. Rien ne se perd de ce qui s'est fait une fois dans l'amour.

Les actes qu'elle a posés jadis demeurent éternellement présents en face du Seigneur et ce passé qu'elle oublie sous l'écrasement de l'heure actuelle travaille secrètement pour elle auprès de Dieu. Il lui faut un nouveau signe, un nouveau prodige pour reprendre confiance, pour affermir sa foi. Elle l'aura. Dieu ne permettra point qu'elle soit tentée au-delà de ses forces.

La plainte purement humaine de cette mère qui tient encore embrassé son enfant mort a retenti douloureusement au cœur du Prophète qui lui dit : Donne-moi ton fils. Il le prit de dessus son sein, le porta dans la chambre où lui-même demeurait et le mit sur son lit. Là, dans le secret, sans témoin, Elie, rudement éprouvé lui-même par le Seigneur, se plaignait ainsi : Seigneur, même la veuve chez laquelle je suis nourri, vous l'avez affligée au point de faire mourir son fils. Faut-il que votre sévérité s'étende aussi sur ceux qui me font du bien à cause de vous ? Pour tristes et désolées que soient ces paroles, elles ne contiennent cependant aucune désespérance. Au lieu de se laisser abattre par une épreuve qui semble dépasser la limite des forces humaines, dans la solitude et le silence, seul en présence du Seigneur et de l'enfant, Elie rassemble toutes ses puissances et prie de tout son être.

D'autres, plus tard, diront aussi à leur ami divin, comme un reproche : Si vous aviez été ici, notre frère ne serait pas mort. Le Maître frémira en lui-même en face de cette grande douleur humaine, la disparition totale d'un être qui nous fut cher. Mais Jésus est Dieu, il agira en Dieu, comme ayant puissance sur la vie et la mort. Son verbe créateur suffira à réveiller du tombeau Lazare mort depuis quatre jours.

Elie n'est qu'un homme. Parce qu'il n'est que cela, en agissant en homme, il nous apprend le secret de la prière fervente, celle qui perce le ciel et en obtient des prodiges. Si nous savions réellement prier, avec notre coeur, avec notre chair, avec notre être tout entier, comme le malade qui demande et attend sa délivrance !

Elie le mit sur son lit, s'étendit, se rapetissa sur lui jusqu'à sa mesure, par trois fois.

Admirons la foi du Prophète, sa confiance absolue. Comme si le résultat ne dépendait que de lui, que de ses pauvres efforts humains, il s'étend sur le petit corps, se rapetisse à sa taille, le couvrant de tout son corps pour réchauffer de cette chaleur vivante ce que la mort refroidissait déjà, pour ranimer de son souffle vital ce coeur d'enfant qui ne battait plus. Après chacun de ses laborieux efforts, Elie adresse au Seigneur une instante prière, une prière ardente, presque impérieuse, non pas mollement formulée mais "cristalline", dit le récit biblique : Seigneur, je vous en conjure, que l'âme de cet enfant retourne en lui. Ainsi le prophète, après avoir fait tout ce qui humainement dépendait de lui, n'attend la réussite que de Dieu seul. Il sait la solliciter avec une humilité aussi profonde que véhémence. Au bout de trois fois, Dieu exauça son serviteur qui rendit plein de joie l'enfant à sa mère.

Tout ceci s'est passé dans le secret entre Dieu et l'âme du Prophète.

La mère ne saura rien de la manière dont son enfant lui aura été rendu. Toute au bonheur de le posséder encore, peu lui importe la façon dont le miracle s'est accompli, elle rend grâce à Elie et proclame sa foi nouvelle en lui. Maintenant, je sais que tu es un homme de Dieu et que la parole du Seigneur en ta bouche est véritable. Celle à qui le miracle quotidien ne suffisait plus, parce que peu à peu l'habitude en avait émoussé l'effet, celle qui avait été tentée sans doute de ne plus voir en Elie l'envoyé du Seigneur fut tirée de ses doutes et raffermie dans sa foi, grâce à cette violente secousse de tout son être, suivie d'une miséricorde plus grande encore. Heureuse femme à qui la foi en l'homme de Dieu fut rendue par un tel prodige !

Seigneur, ces miracles, jadis nécessaires pour faire reconnaître comme authentique le message de tes prophètes, tu ne les renouvelles plus parmi nous. Les enfants que tu prends à leur mère, tu ne les rends pas aux supplications passionnées de leur coeur. Aussi n'est-ce qu'au sens purement spirituel qu'il nous faut comprendre ces pages, la belle leçon de confiance qu'elles nous apportent ! Comme la veuve de Sarepta, quelles que soient les grâces reçues, quelles que soient nos générosités passées, nos sacrifices réels, nous ne sommes jamais à l'abri des grandes secousses qui viennent menacer et faire trembler sur ses bases notre édifice spirituel. Parfois aussi, ces grandes bourrasques ne sont qu'un moyen d'arracher notre âme à la somnolence de l'habitude et de la routine. Beaucoup ont connu, au début de leur vie religieuse surtout, dans l'enthousiasme de leur première rencontre avec le Christ, toutes les prodigalités d'amour qui germent à son contact en tous les coeurs ardents et jeunes. Heures de générosité totale où on remet à Dieu tout ce qu'on possède, où on a vraiment conscience de risquer le tout pour le tout, où on s'engage vaillamment dans la voie montante sans savoir les difficultés de la route. On voit le sommet, on part mais les pierres d'achoppement, les précipices, les abîmes, tout ne se révèle qu'au voyageur qui a déjà fait un bout de chemin. Comme la pauvre veuve, nous avons tout donné. Avec elle, nous sommes partis sans savoir ce que demain ferait de nous. La farine et l'huile ne nous ont pas manqué non plus et il nous semblait que tout devait continuer ainsi. C'était si simple, si facile.

Soudain, au tournant du chemin, l'accident grave, l'épreuve aux mille visages, fond sur nous. Nouvelle, inattendue toujours sous la forme où elle nous saisit, elle bouleverse notre vie intérieure, et quelquefois extérieure aussi, de fond en comble. Dans le désarroi de l'heure présente, nous oublions toutes les sollicitudes divines dont notre passé est rempli. Comme la veuve qui regrettait même d'avoir donné asile au Prophète, nous regrettons peut-être aussi nos folles générosités du début. En tout cas, des compagnons plus nombreux, plus humainement heureux, nous empêcheraient bien de tant regarder au dedans et ouvriraient davantage nos yeux au dehors. Peut-être verrons-nous, dans l'épreuve qui nous bouleverse la rançon de quelque faute ignorée ? Alors Dieu nous semblera sévère et la vie infiniment lourde à porter. Si nous résistons à la tentation du désespoir, le moins qui puisse nous arriver, c'est le découragement et la lassitude.

Quel nouvel Elie viendra nous prendre en pitié ?

Quel envoyé de Dieu auprès de nous se fera notre prière vivante et ouvrira la source infinie de ta grâce, Seigneur ? Mets près de nous, à l'heure où, terrassé par l'épreuve, nous ne pourrions plus même prier, l'âme aimante et forte qui se fera notre caution auprès de toi. Plus heureux que la veuve de Sarepta, ce n'est pas ton Prophète que tu nous enverras pour refaire notre âme, pour remettre l'ordre là où il n'y a plus que le chaos, pour réchauffer ce qui n'a presque plus de vie, pour ranimer ce qui n'a plus de souffle. Ce n'est pas ton prophète que tu nous enverras en une telle épreuve car il nous faut plus grand que lui. Notre passé est toujours devant toi, Seigneur. Parce que nous t'avons déjà beaucoup donné, tu nous donneras plus qu'autrefois encore. Il ne nous faut pas moins que toi, Jésus, pour nous ressusciter. Tu viendras, tu nous emporteras dans le silence et dans la solitude et là, tu te feras petit, à notre mesure, à notre taille et tu nous couvriras de ta divinité. Ce qui était mourant redeviendra vivant et l'amour prêt à s'éteindre sera de nouveau ardent et fort en nos coeurs qui se glaçaient.

Après la résurrection de son fils, on peut bien croire que des liens plus étroits ont uni devant Dieu l'humble veuve et l'envoyé du Seigneur. Leur souvenir n'est-il pas inséparable désormais ? De même, l'âme que tu auras libérée, rendue à la vie, non seulement t'aimera d'un plus grand amour en raison du poids dont tu l'auras allégée, mais elle trouvera dans sa résurrection même une preuve, une certitude plus grande encore que par le passé, de l'amour personnel dont tu l'auras aimée. Aussi sera-t-elle bien proche de te rendre grâce pour l'épreuve, si mal accueillie d'abord, devenue pour elle et par toi source d'un amour plus stable et plus fort.

## 284 - Le jugement de Dieu I

Ce n'est pas de loin et sans une attention passionnée que Dieu demande au monde, dans le mouvement de son amour, de devenir son corps lui-même. Son attente, il la redit sans cesse au fond du coeur de l'homme et il multiplie les signes de son appel comme l'écho fait retentir dans la vallée la corne du pasteur.

**Il veille sur le monde et le sollicite de son efficace présence.** Sa grâce est là, attentive et discrète, près de la vie de chacun. Elle est là dans l'air que respire la foule. Nulle génération, nul homme n'est inconnu d'elle. Elle pénètre tout. Elle est vieille comme le temps. La grâce de Dieu a l'application de l'esprit qui planait jadis sur les eaux et l'intériorité de ce qui meut à vouloir librement. Providence qui se revêt de l'armure du déterminisme, tu es encore la pensée de l'unique ouvrier-artiste et son acte aujourd'hui. Non, ce n'est pas en vain que Dieu est notre Dieu.

Mais quand il donne, il a l'exigence de l'amour et la jalousie absolue de ce qui est. Aussi l'heure vient où Dieu demande. Il attend la réponse après avoir appelé. Jugement de Dieu, il vient puissant comme les forces de la nature, naissant comme ce qui monte dans le coeur de l'homme, mystérieux, jaillissant et violent d'une puissance invincible, secret, inconnu jusque dans les déchaînements mêmes de sa vigueur et les cheminements de sa profondeur comme la main de celui que nul n'a vu. Échéance de l'homme et échéance du monde. Le saint seul est prêt mais il est le lys solitaire dans un désert d'herbes folles et de ronces. Quelle société humaine, à la puissance grandie par tes propres dons, à l'humanité développée par ta présence, sera prête à porter les exigences de ta visite, mon Dieu ?

**Il y a vingt siècles, Dieu nous visita par son Fils,** échéance unique, source et modèle de toutes celles qui suivent, jugement initial qui, par delà tous les autres jugements, prépare le grand jugement. L'histoire des 33 années qui connurent le Christ sur notre terre, projette sur les siècles qui viennent son ombre géante car elle s'écoule près de celui qui est la lumière incréée. Près de Jésus, tout devient grand et universel, même l'être le plus insignifiant. L'homme sous ses haillons quotidiens, près de Dieu qui l'a fait, revêt l'attitude royale de la liberté divine ou se cabre dans la rigidité altière de qui se refuse. Soumission amoureuse de qui attend et reçoit ou révolte acceptée et vite consommée comme une chute. Rien n'est petit près de Jésus. Tout ce qui s'est passé localement ou temporairement, sous des apparences caduques et ordinaires, en cette rencontre solennelle, a valeur d'éternité. Tout est éternel comme les prototypes idéaux des attitudes possibles de l'homme devant son Dieu. En ces jours, Dieu ne nous a pas seulement enseigné par les paroles de son Fils. Tout Juif qui rencontra Jésus sur la route de son village assista à ses miracles, l'entendit prêcher le royaume des cieux, nous enseigne par les mouvements de son coeur. La foule aussi le fait par ses enthousiasmes et ses abandons, ses remous. Louange et blasphèmes, fidélité et trahison sont encore l'enseignement de Dieu, l'écho de la parole divine renvoyé par la conscience humaine. Ainsi la splendeur du soleil n'est connue totalement qu'en la lumière reflétée par la multitude des choses matérielles, réponse au centre qui les a enfantées et qui les vivifie encore.

La préparation séculaire de ces 33 années terrestres, ces années elles-mêmes, la vie du peuple juif, reçoivent leur grandeur unique de l'avènement de Jésus après sa disparition terrestre et du jugement de Dieu. Elles sont le symbole écrit, en langage intelligible, des possibles de l'histoire du monde. Mais qui saura lire l'histoire du salut et comprendre les signes du temps ?

**Dieu est venu en personne au milieu des hommes, comme un homme.** Depuis, quand il vient, il prend un autre manteau. Il est celui qui n'est jamais le même et ses visitations sont toujours nouvelles. Il est venu d'abord en se montrant au coeur de ce qui devient. Maintenant, sa justice s'exerce sur la lisière de ce qui est, sur la frontière de ce qu'il conquiert pas les hommes quand la lutte est encore indécise, sur la ligne que le multiple attaque pour défaire ce qui a été acquis. Aux heures des décisions ultimes, il est là qui demande et qui juge. Il ne vient plus comme vient un homme. Il revêt les puissantes réalités de ce monde et les formes indécises du fantôme sur les eaux. Il est dans la crise sociale qu'une croissance de l'humanité provoque et dans la crise humaine que l'approfondissement du coeur humain rencontre. Il est sous la tentation et le doute de celui qui grandit et sous les dangers de ruine et la désespérance d'une société qui cherche à vivre. Il est dans la maladie qui paralyse le vivant parce qu'il est vivant.

Ainsi Dieu vient. Chaque homme le rencontre à son heure. Les civilisations sont jugées aux dates séculaires. Mais que Dieu vienne en sa personne ou en la puissance du créé, il est, pour tout vivant rencontré, une question silencieuse, même lorsqu'il reste le passant inconnu. Nun quid et tu ? Selon ce qu'il y a dans le coeur de l'homme, selon que ses oeuvres sont bonnes ou mauvaises, il répond. Il répond, et il ne le sait pas, par l'attitude même qu'il prend sans penser qu'une autre était logiquement possible. Les poids du bien et du mal, en cette

heure, font marcher la balance sacrée. Chacun s'y livre librement au poids de l'amour qui croit et qui triomphe des apparences destructrices, ou est entraîné mécaniquement par le poids du désespoir et demain de la haine. Ce mouvement est déjà lui-même, que le vivant l'ignore encore.

**En ce jour, celui qui est jugé reçoit la confirmation ou la destruction de sa vie.**

En ce jour, ne demeure que ce qui peut durer toujours. Confrontation grandiose entre ce que les hommes font dans le temps et ce qui s'édifie par eux en dehors du temps, pour l'éternité. Rencontre du maître et de l'ouvrier. La paille brûle et aussi le bois qui est dur et qui résiste. Seul l'or est conservé.

Jugement exact qui étreint ce qu'il saisit par le dedans comme fait le regard divin. Sa puissance tire son infaillible efficacité de l'exigence sans pardon des lois intimes, ossature de ce qui devient, volonté du Dieu créateur. Rien ne lui échappe car il pénètre la trame du temps et fait sien sa durée en la condensant dans l'instant de son action. Il remonte le cours des causes, les retrouve grosses de leurs conséquences, atteint le péché secret qui a déréglé l'élan et faussé la direction du premier pas. La voilà, l'ultime semence du mal, grosse comme le grain de sénévé. Elle est devenue un grand arbre, aux branches inextricables, qui était là depuis si longtemps, que nul n'y prit jamais garde. Elle est ton nom satanique. Devant Dieu, le diable se nomme, c'est sa revanche, avant de fuir. Ruine de ce qui paraît être, ruine de ce qui demeure longtemps contre le vouloir de celui qui fait être. La paille brûle et aussi le bois qui est dur. Seul, l'or est conservé.

Le malade, après le désespoir révolté d'une vie qui se refuse parce qu'elle se possède encore, reçoit, de l'offrande initiale faite jadis d'un coeur pur mais oubliée depuis, l'amour qui rachète le mal et lui fait porter son fruit comme une terre d'élection. Dans les angoisses de la foi, dans les furieuses recherches de la passion, le coeur de l'homme voit se détruire l'espérance de sa vie et l'estime qu'il a de soi. Dans cet enfant devenu grand, sa mère a déposé jadis un pur rayon de foi. Lui aussi a jadis connu un pur amour de son Dieu, oublié depuis. Le voilà sous les décombres du passé, l'or caché. Il brille à nouveau, résurrection, "Lazare, lève-toi". La civilisation, jugée au-delà de ses ruines, de la révolution ou de la défaite, retrouve, à l'aube nouvelle, la vie spirituelle que connurent jadis à l'heure des commencements ses premiers pionniers. Voilà ce qu'ils cherchaient, en le meilleur de leur coeur, ceux qui nous ont conduits à la ruine par l'infaillible efficacité des jugements de Dieu. Leurs efforts ne furent pas que destructeurs. Leur faillite est oubliée, Seule reste l'espérance invincible de leur coeur, l'éternel de ce qu'ils ont voulu faire. Aux fils des persécutés et des vaincus de savoir le recevoir. Mais à celui qui n'a rien, il sera ôté même ce qu'il a.

**Ainsi va ce monde, ainsi va l'homme.** Sans cesse, ils se construisent. Sans cesse, aux dates fatidiques de toute vie, ils voient se dessécher entre leurs mains et tomber en poussière ce que Dieu n'a pas consacré de son vouloir. La flamme monte du foyer comme un jet de gaz libéré, puis elle s'éteint presque, séparée du centre qui la pousse, par le même mouvement désordonné qui l'a fait être. Un autre souffle auprès d'elle et le feu grandit toujours, il grandira jusqu'au dernier jour car tout est fait pour ce jour où Dieu s'atteindra dans l'oeuvre consommée. Voici la parousie que toutes les visites divines annoncent et préparent. Voici le dernier avènement du Seigneur qui totalise et unifie en soi la multitude des visitations de Dieu, dernière angoisse du dernier effort créateur, dernière tentation et dernière peur. Tension extrême où s'affrontent pour jamais le doute et la foi, l'amour et la haine. Cette heure sera abrégée. Dieu vient en la personne de son Fils. Le cosmos total n'est pas trop grand pour porter sa présence. En lui se résumant tous les cieux et toutes les terres. En lui brille le feu intime qui enfante déjà tout ce qui gravite en le coeur de l'homme. Il vient, revêtu de sa création assumptée, au centre désormais visible de tout ce qu'il a créé, à la tête de tout ce qui vit par lui. Tous les hommes le reconnaissent, même ceux qui ne l'ont jamais connu. En son corps vivant, Dieu ne reçoit que ceux qui l'ont reçu jadis, en cette terre nouvelle qu'il est, en ces cieux nouveaux qu'il déploie de par l'harmonie de son coeur à l'amour accompli. Les autres sont comme si nulle place n'était la leur en cet achèvement du créé. Ils sont errants comme l'astre mort dans les espaces sans présence. Dernier jugement, Dieu est Dieu.

## **Le jugement de Dieu II (suite)**

**Les Juifs attendaient l'heure de Dieu** quand Jean-Baptiste vint leur prêcher la pénitence des préparations prochaines. La grâce avait devancé la parole du précurseur dans les coeurs de ses fidèles. Raison cachée du succès de la prédication sur les bords du Jourdain, cette union efficace du travail qui fouille le sol et de la main qui enseme est la confirmation de la mission de Jean, la parole vivante de l'attente du coeur d'Israël. Que Dieu vienne juger la civilisation qui mûrit sous l'effort du temps ou qu'il vienne sonder l'homme en sa substance, il a toujours son précurseur et sa grâce vient par le dedans préparer l'oreille de celui qui veut écouter. Son précurseur n'est plus le Jean-Baptiste du désert, il est homme ou événement, livre ou signe monumental. Jean-Baptiste, le prophète nourri de la sainte écriture, laisse place à la divine écriture que la providence grave sur les stèles de l'univers pour l'enseignement des vivants, harmonieux et secret développement du testament. Mais sa grâce est toujours la même qui jadis rendait les Juifs dociles à la parole de Jean, avant même qu'ils l'aient entendue, quand, priant dans leurs synagogues, ils attendaient l'heure qui vient. Qui dira les cheminements de la grâce dans le coeur grossier de l'homme. Elle n'enseigne pas comme l'homme fait. Elle est le souffle qui chasse le brouillard. Elle est l'humidité qui rend proche la montagne. Elle est le sang nouveau infusé. Le coeur bat



toujours son pouls mais déjà il vit autrement. La grâce, ferment des métamorphoses. Après elle, le précurseur peut venir, il sera entendu. Le vivant comprendra dans le livre du monde qui chaque jour tourne sa page nouvelle, le passage écrit pour lui. Le voilà qui attend l'heure qui vient !

**L'heure des jugements de Dieu est aussi l'heure des extrêmes clairvoyances.** L'homme se voit comme Dieu le voit ou du moins il fait un pas décisif sur le chemin de la lucidité totale qui sera en son éternité, Dieu connu, sa béatitude ou son tourment. Avant que le soleil se montre à l'horizon, ses lueurs éclairent l'aube qui sort de la nuit. Quand l'homme, sous l'action conjuguée de la grâce et du monde, attend la venue de Dieu, il grandit en la connaissance de soi. Cet homme avait pu jadis rester sans cesse à la surface de sa vie. Ce chrétien avait pu se parer d'une confiance en Dieu mal comprise pour s'échapper à soi. L'homme est un homme, il n'a pas le creux de l'éphémère ni la passivité de l'argile, l'eut-il désiré ! Il fait sa vie, si Dieu la lui donne, et elle est pleine car elle a la consistance de la durée continue de l'exacte économie qui ne perd rien de ce qui est passé en elle. A l'heure où il faut rendre compte, aux heures qui précèdent, les additions s'imposent, elles ont la complexité vivante que ne savent pas les nombres.

**Le coeur de l'homme connaît la fertilité de la terre.** Toute graine jetée en lui germe. Tout arbre qui y pousse sème. Ses battements portent les enlacements de la fécondité. Ses instants sont génération, multiplication, pullulement. Il connaît aussi les lois rigoureuses des astres. Ce n'est pas seulement en lui qu'il se fait, il subit les échanges mystérieux qui le lient aux autres vivants. Son chemin suit l'orbite des gravitations qui l'attirent ou le repoussent, qui le font fruit de l'ensemble. Au milieu du déterminisme de ces deux univers dont il est le ciel du premier et l'atome du second, il y a encore le déclin libre du choix humain, son refus ou son acceptation qui, demain, incarné dans la suite des causes, le construira ou le ruinera, en lui mais sans lui. L'homme a pu ne jamais y penser. Il a pu se croire petit pour n'avoir pas la charge de se connaître grand. Il a pu dire l'humilité de son existence et sa précarité pour n'avoir pas à mesurer au-delà de sa profondeur et de sa consistance, sa responsabilité personnelle. En ce jour qui précède le jour de Dieu, il sait. Que faire devant une telle révélation de soi, à la veille des moments décisifs ? Déjà la cognée est à la racine des arbres. Comment redresser, purifier ce qui a été mal édifié dans la trame des jours par la multitude des causes enlacées, filles désormais libérées du vouloir humain ou visiteuses étrangères venues des siècles écoulés et des régions lointaines ? Comment recevoir et conquérir ce qui manque ? L'heure approche, la lampe des vierges folles et les Juifs partent au désert écouter la parole du Seigneur qui se fait entendre par Jean.

**Proche de l'heure critique du jugement,** acculé aux résistances et aux persévérances qui seules conservent pour demain le fruit des labeurs passés, acculé au choix qui oriente l'avenir pour toujours, l'homme se voit débordé par les circonstances qui s'imposent à lui. Il est tiraillé par une multitude de désirs contradictoires et incapable de mettre en sa décision la puissance d'une volonté sans appel, d'une affirmation unanime de l'être. Devant son propre moi, l'homme souffre de ne pas se reconnaître en la multitude des personnages qu'il découvre en lui. Tous crient l'anarchique dispersion de leur appétit de vivre. Avec exactitude, l'angoisse et la tentation de demain nourrissent le maximum de leur violence, elles établissent entre eux un accord mystérieux. Voici ceux qui, dans le passé, à chaque heure de sa vie d'homme, lui prirent fortement la main et devinrent lui pendant un règne éphémère. Voilà aussi ceux qui étaient restés dans l'ombre. L'orage qui gronde au loin leur donne une audace nouvelle. A leur tour, ils veulent dominer. Embryons d'hommes nourris chaque jour par pâture de tout ce qui vient en celui qui les porte. Ils sont les ébauches humaines qui s'élèvent de la terre et du temps. L'homme avait fondé sa nécessaire estime de soi sur l'exercice efficace de sa sincérité. Maintenant monte devant ses yeux une duplicité inconnue, les sincérités successives et les mensonges simultanés de ce peuple qui est en lui comme une multitude indisciplinée et sans âme. Qui est-il donc ? Ils sont trop pour qu'il soit ou plutôt il leur manque cette unité supérieure, forme qui fait de la foule un peuple, de la multiplicité des individus l'unité d'une personne. L'enfer n'est pas loin. Heureusement, la lumière des jours terrestres voile la lueur froide qui monte des réalités profondes. Le désert est proche où l'homme n'est plus que la forme du linceul contenant la poussière de ce qui fut son corps. La menace est trop précise. L'homme se défend. De lui qui ne savait pas vouloir, il tire une nouvelle énergie. La grâce l'aide. Il cherche à reprendre sa vie, à la dominer, à lui donner une âme, une première unité où sa personne puisse enfin se voir, se dire, être. Il ne peut pas refaire son passé et retrouver ce qui a été perdu. Celui-ci oppose à ses efforts la dérision d'une puissance invincible qu'on ne défait pas. Les causes de sa déchéance demeurent. Ce qui est écrit est écrit. Sa prison est-elle déjà close comme un tombeau ? Quand Dieu viendra, sera-t-il ?

**Lorsque l'oeuvre atteint la couche humaine,** ce qui ne peut plus se réparer par la reconstruction des bases enfouies dans la nuit des temps et l'inextricable des causes, peut être sauvé par l'unification du sommet. Si l'homme ne peut pas changer son passé, il peut convertir son coeur. Marie-Madeleine sera toujours celle qui a péché mais elle est sainte par l'amour. Nous ne savons pas tout ce que Jean a dit sur la frontière des déserts. L'évangile jette deux grands conseils, aux uns : Faites bien votre métier, aux autres : Que celui d'entre vous qui a deux tuniques en donne à celui qui n'en a pas et que celui qui a de quoi manger fasse de même. Dignes fruits de pénitence, il devait les dire à tous. Instruments efficaces pour reconquérir l'unité intérieure perdue et la puissance libre de la personne, pour être prête quand Dieu viendra.

**Le métier**, par la discipline qu'il impose, redonne l'homme à lui-même quand il s'est perdu en la multiplicité de ses désirs et de ses possibles. La continuité de son effort engendre en lui la continuité de sa vie. Ses journées deviennent pleines car elles ont la consistance de l'attention. Son cœur en reçoit avec la stabilité une force nouvelle. Le goût du travail bien fait, la réussite, réveillent en l'homme sa dignité de créateur. Il y retrouve l'amour de la vie, lui qui jadis n'était que le jouet de ses miroitements. Le soir, à l'heure des détentés, il ne connaît plus le vide que laisse derrière elle la cavalcade des désirs assouvis car l'intérêt de ce qu'il fait, de ce qu'il va faire, accompagne ce cœur encore trop malade pour aimer sans agir. Sa vie porte déjà le signe d'une présence.

Ce n'est sans doute pas qu'une dictature trop brutale ne règne sur le monde intérieur de cet homme. Sa force vient trop du dehors. Ses intérêts sont trop bornés par le seul travail. Ses initiatives manquent de souplesse. Mais cette unité reconquise par l'extérieur est déjà une première esquisse de cette plénitude qui monte en l'être, du dedans, comme le souffle de Dieu. Déjà naît la joie du bon serviteur, messagère de la joie de l'ami. Mais que l'homme chasse la joie pharisienne et le contentement de soi qui replie sur soi, rempart contre Dieu ! Malheur à qui fait de son métier l'unique talent rendu parce que l'unique talent reçu ! Que l'homme veille, qu'il attende d'autres missions. A l'heure de Dieu, le bon serviteur saura être fidèle avec un passé de pécheur.

**Est-il une puissance d'unification plus grande que l'amour ?** Heureux celui qui peut aimer. Dans le mouvement même qui le porte vers la personne aimée, le complexe humain devient un. L'amour fait mûrir la pureté, fruit de l'harmonie des personnages qui sont en l'homme, lumière de leur âme commune. L'amour, ferment de l'unité humaine, artisan de sa personne. Qui sait aimer ? L'homme qui ne l'a pas su avant peut-il l'apprendre la veille des grandes crises qui remuent son être et le manifestent dans sa réelle et impuissante multiplicité ? Il est une forme de l'amour que l'homme peut toujours atteindre, celle de la pitié. Serait-il le plus misérable, aux frontières du désespoir et de la haine, à la veille des derniers abandons, il a encore dans son cœur une profondeur vierge. Devant la misère de son frère, son cœur sait encore s'émouvoir. Il peut se moquer de sa pauvreté morale ou passer devant comme un étranger, jusqu'à son dernier jour d'homme, il aura pitié de l'enfant malheureux, du vieux dans la misère, de tous ceux qui ont faim et qui sont nus. Charité matérielle, sacrement humain, efficace parce que Dieu y est présent, présent en celui qui donne, présent en celui qui reçoit. Source puissante de toute conversion. Ce que le métier atteint pas la continuité de son action, la charité l'obtient par l'intensité du geste. Le soir du jour où l'homme a donné son superflu et de son nécessaire, même s'il n'a pas la charité qui va au-delà du corps, il est de Dieu, il se sent être parce qu'il a aidé à être. En lui la bonté et la paix reviennent parce qu'il est devenu père. Son âme est légère de tout l'égoïsme latent de l'esprit du propriétaire. Il est libre de ses prévoyances. Que lui faut-il de plus pour atteindre dans la confiance celui qui chaque jour donne la vie au vivant ?

**Faire bien son métier**, faire de sa vie le partage des malheureux, redonnent à l'homme son unité et sa puissance personnelle, avec sa dignité de créateur et de père. Les conseils de Jean-Baptiste reçoivent encore leur efficacité d'une source plus profonde. L'un et l'autre réintroduisent l'homme dans l'humanité, lui font prendre sa place en elle et recevoir d'elle sa grâce unifiante. Le mouvement qui chasse l'homme de lui-même en la multitude de ses désirs, en l'anarchie de ce qui grouille en lui, le chasse aussi de la société de ses frères. Il devient l'ombre de lui-même dans un monde d'ombres. Il entre dans le désert en même temps que dans le gouffre où on perd tout de son être sauf la puissance d'être. L'enfer est comme une seconde mort, son nom est aussi solitude.

**Que l'homme se convertisse à l'humanité**, elle lui redonnera la vie personnelle comme la mère redonne à son enfant devenu grand l'affection qui refait sa force. Qu'il serve ses frères dans l'œuvre collective du métier. Qu'il affirme avec le plus malheureux et le plus éloigné des hommes la liaison secrète et puissante qui fait le nourrir et le vêtir. Le voilà dans l'humanité retrouvée et il entre dans son humanité sauvée. Le fils prodigue retrouve son anneau avec la maison du père. L'humanité peut être pécheresse, elle peut cacher la dignité de son essence sous la boue de ses dévergondages et le brouillard de ses erreurs. Elle est, parce qu'elle est une ou plutôt parce qu'elle est puissance d'unité. Sa présence reçue est un sacrement qui rend plus proche la présence de Dieu. Par elle, l'homme se reçoit, se trouve et se retrouve. Mère qui présentes ton enfant au père, tu le seras deux fois quand tu sera l'église.

Beaucoup de disciples de Jean devinrent les disciples de Jésus. Seigneur, faites qu'il en soit de même parmi les hommes qui connaîtront l'angoisse de vos visitations dans la tension de leur croissance, dans la tentation qui donne la fièvre et le doute qui dévore. Apprenez-leur à recevoir de Jean-Baptiste, des événements et des hommes, la pénitence des préparations prochaines.

285 - **Et moi, je vous dis...** (Mt 5,44)

Dès le commencement de sa mission, Jésus brise toutes les limitations qui imposeraient une borne à l'ascension spirituelle de l'homme. Il veut que ses disciples soient parfaits comme le Père céleste est parfait. Merveilleuse dignité de la personne humaine capable de porter une telle sainteté, infinie dans sa profondeur et son extension. Donnez-moi, Seigneur, de vivre cette grandeur en union avec la vôtre et alors, je saurai écouter l'ampleur de votre appel. Mais l'homme a peur de l'effort. Parce que sa foi est petite, il fuit l'initiative qui fera de lui un

disciple du Christ. Il aime mieux rester l'écho de la société qui le porte. Il se livre à la morale sociale du milieu qui l'enferme. Il sait y trouver son repos et sa conscience, une première joie, qui lui suffisent. De la loi de Dieu, il se fait un rempart contre Dieu. Mais l'homme est aussi profondément égoïste. Il aime sa vie parce qu'elle est sienne, sans que Dieu soit présent dans cet amour. Il pressent, sans en prendre conscience souvent, tout ce que la voie montante proposée par Jésus comporte de dépossession. Aussi quand il suit le Christ, il se réserve toujours. Pourtant, il est écrit : Qui regarde en arrière après avoir mis la main à la charrue, n'est pas digne du royaume des cieux.

### **Comment accepter un tel renoncement ?**

Comment croire assez intensément pour aller de l'avant avec la légèreté qui seule permet d'être actif dans le moment même qui arrache l'homme à soi ? Ce qui est impossible à l'homme, Dieu le peut. Qui ose demander à Dieu la puissance du don total ? Qui ose en vérité, du fond du coeur, s'offrir à la divine et efficace volonté ? Le jeune homme riche s'abandonne à la tristesse et s'éloigne. Qu'ils sont rares les chrétiens qui connaissent cette angoisse ! La plupart se mentent à eux-mêmes ou laissent mentir leurs frères pour eux quand l'appel du Christ se fait sévère dans son intransigeance. Cependant il en est, Seigneur, que votre appel rend ainsi malheureux. Vos dons écrasent avant d'exalter. Jésus, donnez-leur l'évidence intime qui fait communier à votre force parce qu'elle est un autre nom de l'amour.

**C'est dans l'amour des ennemis** qu'il est le plus nécessaire de connaître singulièrement et puissamment l'exigence divine de l'absolu dépassement de soi et de l'accepter. L'amour qu'on porte à son ami l'implique aussi mais il est tant de sentiments dans l'amour qui ne sont pas le vrai amour. Dans le mouvement qui le porte vers l'aimé, l'homme peut mettre la recherche passionnée de soi qui le consacre au néant dans l'extase de l'objet possédé ou le don absolu qui le rend docile et perméable à l'acte créateur. L'amour de l'homme le juge. Qui sait aimer ses ennemis aime aussi ses amis car il vit stablement en Dieu dans le renoncement à soi.

Mais comment aimer ceux qui ont blessé notre vie, découronné notre espérance et notre joie et qui continuent à le faire, sans remords, avec une passion trop souvent drapée d'un beau nom ? Quand on est jeune, on ne sait pas encore ce qu'est un ennemi. A douze ans, Jésus était aimé et admiré de ceux qui le crucifieront. Alors la demande du Pater qui vient après celle du pain quotidien est facile à dire mais après, c'est celle qui exige le plus d'énergie. Le monde a plus besoin d'unité que de pain. Dieu veut ce pardon. Il est la condition absolue d'une sanction qui trouve sa grandeur dans ce fait que tout ce que nous sommes et faisons lui est conditionné. L'absence d'un tel amour blesse notre puissance d'aimer Dieu. C'est la note absente ou la note fautive qui gâche l'harmonie essentielle d'une adhésion sans réserve à la volonté divine. Irrémédiable exigence, devant elle, le coeur de l'homme tressaille d'impuissance. Le chrétien peut essayer d'aimer ses ennemis par un effort de persuasion qui voudrait transformer son intime. Parfois son désir est si fort qu'il semble atteindre le but, succès précaire. Demain la marée mauvaise montera en lui. Il n'arrive qu'à créer en lui un malaise supplémentaire. De par ses seules forces, l'homme ne peut même pas oublier. Comment tuer en soi le souvenir dont l'âme porte la cicatrice et que le présent nous redit chaque jour ? Autant faudrait-il quitter ce monde, entrer dans un autre univers, mourir et ressusciter !

Le chrétien peut aussi tenter d'évanouir l'importance des blessures reçues. Il cherche en lui le grain de philosophie, teinté de scepticisme, qui rend toute chose passagère et précaire, sans importance. L'homme est si petit que ce qui lui arrive à la consistance des nuées vite absorbées par la stabilité immobile de l'immense. Mais Dieu est grand et grande l'oeuvre qu'il veut faire par l'homme. La vérité est une, sacrée. Qui s'abandonne à ces perspectives trop faciles perd le culte du vrai et le sens de sa personnelle responsabilité aux yeux de Dieu qui appelle et d'une humanité qui attend. En tuant sa rancune, le chrétien se suicide aussi. Alors l'homme tente de penser à son ennemi dans la paix de l'oraison. Il cherche à opposer son amour de Dieu aux ressentiments qui mordent son coeur. Il voudrait vaincre l'un par l'autre. La lutte est possible mais il faut déjà beaucoup aimer Dieu pour pardonner ainsi et aimer l'ennemi. Trop souvent, l'amertume monte du tuf de l'âme et recouvre les autres sentiments nés de la prière. En voulant porter en Dieu sa souffrance aiguë, le chrétien en vient à se retrouver avec lui-même, se torturant avec ses pensées et désirs contradictoires.

Pourtant, Dieu le veut. **Nulle vie chrétienne n'est possible sans ce pardon** et cet amour, ou plutôt, cet homme peut encore vivre en chrétien mais, tant qu'il n'aura pas fait ce pas, jamais il ne connaîtra plus la totalité d'une fidélité intégrale à Dieu qui fait le disciple et prépare le saint. L'ascension spirituelle est bloquée par ce refus ou cette impuissance. En lui restent seulement l'habitude chrétienne et la renommée sociale qui soutiennent mais elles ne seront jamais le ferment de l'exaltation sainte qui monte l'homme au-dessus de lui-même.

Ainsi va ce chrétien qui a compris un jour l'exigence du don nécessaire et son intransigeance. Il est marqué du signe qui l'empêchera de l'oublier. Il erre loin de Dieu, même s'il reste chrétien, même s'il veut être à Dieu en tout, sauf au pli secret de sa blessure. Dieu le tient, dur comme le ressentiment qui mange sa vie. Il faut grandir au-dessus de soi, se dépasser ou mourir, se renoncer ou se détruire. Cet ennemi est l'aiguillon de la grâce. La chaîne est longue. La patience divine est grande. La terre est vaste. Un jour, cet homme devra se soumettre sinon la révolte, seule attitude logique de qui a été trop fidèle pour l'être moins maintenant, couronnera officiellement et publiquement un travail de décomposition tenace comme l'implacable justice de Dieu dont la miséricorde s'appelle patience et non faiblesse.

Pour aimer ses ennemis, il faut d'abord recevoir la divine impression de sa totale impuissance. Il faut découvrir le fondement de l'humilité essentielle à la créature qui gémit vers une unité qu'elle ne peut pas se donner. Jésus, notre sauveur, non pas seulement celui qui sauva le monde il y a 20 siècles mais celui qui aujourd'hui nous refait encore en se faisant notre force, Jésus, notre vie. Alors seulement jaillira du rocher la source de la prière vraie dans la totalité du mouvement qui peut la porter en Dieu et dans l'exactitude de sa direction.

Même devant la forte révélation de son impuissance, le chrétien peut échapper à Dieu. Il peut se faire petit, être satisfait de sa petitesse en l'opposant à l'ambition qu'un Dieu porte sur lui. Il peut faire de son humilité la source d'une paix humaine qui désire peu au lieu du réceptacle de la force divine qui espère tout.

Seigneur, soyez présent en nous, non pas comme celui qui consacre la petitesse de notre vie dans l'équilibre suffisant qui assure une première joie intime, mais comme le Dieu fort qui donne la puissance du geste même qui appelle. Soyez présent en nous, non pas seulement comme le juge auquel nous soumettons tous nos actes et jusqu'à nos pensées, mais comme l'actuel créateur et l'actuelle fin de tout ce que nous sommes. Pour découvrir cette présence plus intime que toutes les autres présences qui peuplent son cœur, pour se maintenir dans son attentive adhésion, le chrétien doit pénétrer au centre de ce qu'il est. Livre-toi au mouvement qui te porte en toi un peu plus loin que le lieu où se développent tes pensées et se décident tes actes. Atteins ce pur endroit où l'homme ne se détache pas encore du geste qui le fait, où il ne peut qu'aimer que Dieu l'aime. Comme la profondeur de la mer ignore les tempêtes qui l'agitent, toute absorbée par l'exacte embrassement de la terre qui la porte, sans la moindre distraction née de la lueur d'un astre étranger, adhère aveuglément à la volonté divine.

Arrache-toi à la séduction de tes évidences et désirs humains. Entre dans le dénuement provocateur de celui qui se sauve, nu de lui-même, et attend tout de Dieu. A l'heure de la mort, celui qui n'est pas l'animal pris de terreur entre dans l'extrémité de cette humilité. A-t-il un grain de vrai amour ? Le voilà libéré et le pardon à jamais proféré, toujours désiré, monte de son cœur à ses lèvres dans la liberté d'une libération ultime. Quand l'homme vit, qui pourra le forcer à reconnaître cet ultime renoncement où seul Dieu reste et doit suffire ? L'ardeur d'un amour qui ne veut pas mourir et d'une vie qui gémit, qui pourra donner consistance et durée à cet effort qui dépasse l'homme ? Jésus, je ne sais comment dire cette endurance nouvelle de votre grâce.

Voilà cet homme à l'aube d'un pardon jadis cru impossible et d'un nouvel amour. Précarité apparente de cette attitude intime qui a peur d'un contact trop direct avec le réel de la vie, semblable à la fleur délicate qu'abrite encore du vent sa corolle refermée, subtile comme cette présence créatrice qu'il pressent et dont il n'ose à peine quitter de ses yeux intérieurs l'adorable objet, crainte de tout perdre du don nouveau. Ce chrétien sait déjà prier pour ceux qui le maltraitent, la tête enfouie dans ses mains, dans la solitude qui laisse monter en lui le calme des profondeurs, prière vraie que Dieu aime.

Quand saura-t-il faire du bien à ceux qui le haïssent ? Alors seulement il sera entré dans la stabilité de sa nature renouvelée, dans le nouvel éclat de sa foi, de ses évidences et de ses vœux, source en lui plus puissante que ses pesanteurs humaines. Son renoncement à soi sera construit sur un amour plus fort que le vieux péché qui veut faire de l'homme son Dieu. Il saura se recevoir au seuil de son être sans se distraire du monde qui l'attend, semblable à l'océan des abîmes inviolés qui est aussi celui des flots où le vent se baigne. Son ennemi peut être encore son ennemi, il ne va pas à lui comme l'ami va spontanément à l'ami. Il va au-devant de son ennemi comme Dieu lui-même. Sur son front est un signe que l'homme peut reconnaître, sacrement qu'il peut recevoir, qui peut le transformer. Ainsi, devant le Christ crucifié, les Juifs persécuteurs se convertirent. Peut-on faire autrement du bien à qui vous hait ? Ce n'est donné qu'à l'amour, à l'amour d'une âme renoncée et stablement renoncée. Quelles limitations pourraient encore empêcher l'amour de Dieu de prendre totale possession d'une telle âme ? Ce chrétien se meut dans une dépossession de soi qui fait de Dieu seul sa raison d'être, sa vie quotidienne. Dieu sera sa mesure. Il est l'enfant du Père.

Personne ne met une pièce d'étoffe neuve à un vieux vêtement. Il est facile de vouloir changer sa vie quand on la découvre dans sa solitude, sans présence divine, où elle s'écoule vaine. Combien de fois ce désir reste précaire et finalement demeure inopérant parce que l'homme n'a pas encore eu le courage et l'humilité d'accepter que sa conversion ne soit pas seulement tournée vers l'avenir mais aussi vers son passé. La lumière de la grâce qui montre au chrétien le sentier de Dieu éclaire la route déjà parcourue. Aussi lorsqu'il est sollicité de faire un pas nouveau vers plus de pureté et d'amour vrai, est-il conduit à se découvrir en même temps plus pécheur. Qui dira les secrètes résistances que l'homme oppose à une telle révélation. Il fuit devant Dieu comme Caïn mais Dieu le poursuit comme son enfant. L'homme ne se rend qu'à plus fort que lui. Il est nécessaire que la grâce fasse un éclat pour qu'il cède à son mouvement. Pour supporter la vision d'un passé qui s'effrite et semble vouloir nous abandonner nus dans le présent, il faut plus de force et de foi que pour gravir des montagnes. La conversion est d'abord une expiation. Le chrétien ne le sait pas assez quand il se laisse griser par la joie des commencements. Il part vite en avant mais, demain déjà, il se heurte aux difficultés insurmontables d'un avenir qui ne fait que redire autrement les vieilles histoires du passé. Il ne suffit pas de commencer une page vierge, le livre tout entier doit être refait.

Seigneur, donnez-nous la vertu de pénitence et son exacte intelligence.

Devant la vie que Dieu lui avait donnée et qu'il a gâchée, l'homme, sollicité par la grâce, baigné dans sa lumière, se tait. Le voilà sous une clarté sans indulgence, quoique née de l'amour, devant une plus totale connaissance de soi, en l'équilibre instable de l'âme que sollicitent ensemble, non plus deux vies différentes possibles mais l'espérance divine et la désespérance humaine. En cette heure solennelle, il sait son devoir mais encore plus son péché. Sa foi est claire et impérieuse. Devant lui se dresse la croix. Elle n'est pas la conséquence de son héroïsme fidèle. Ce n'est pour lui aujourd'hui que le signe de sa déchéance et de sa condamnation. Acceptera-t-il de passer par l'humilité du néant pour renaître après à la vie comme à travers une mort ? Confrontation enfin réalisée de Dieu et de Satan dans le coeur de celui qui atteint l'âge adulte. Jadis, en cet être encore inconsistant, malléable comme l'argile, il n'y avait pas la matière d'un amour vrai ou d'une révolte vraie. Aujourd'hui, cet homme est le champ clos du combat qui finira, pour l'achèvement de ce monde, par une victoire divine mais au prix de combien de défaites ?

Le voilà, mon Dieu, ton serviteur noyé dans la souffrance nouvelle qui monte informe de son coeur avec la violence soudaine qu'il ne peut pas reconnaître. Ses jours sont semblables aux espaces terrestres que se disputent alternativement la chaleur et le froid, la lumière et les ténèbres. Joies et angoisses, oubliées sitôt qu'elles sont passées, puissantes et précaires. Il vit dans l'anxiété sur l'issue d'un combat dont il se sent plus le théâtre que l'acteur, dont il ne se sent pas le seul enjeu. Qui l'emportera de ces deux forces presque égales ? Elles avancent et elles reculent dans une étreinte qui lui laisse rarement le silence d'un vrai repos. Contradiction, c'est maintenant le nom qu'il porte. Dans une demi-conscience, comme celle d'un rêve, il se prend à désirer, même quand Dieu semble le plus fort, l'abandonnement dans l'euphorie d'une chute sans résistance où l'oubli couvrirait même le cri de la révolte, signe du dernier regret. Mais il y a aussi en lui une violence semblable à celle de la mère qui défend ses enfants et la persévérance du savant livré à la folle tension de sa recherche dans un espoir insensé. Quand Satan le roule; l'avenir, jadis heureusement entrevu comme le signe ultime d'une espérance qui se cache encore, demeure visible, sous la houle des eaux amères qui recouvrent un passé effondré.

Seigneur, donnez-nous la vertu de pénitence et son exacte intelligence pour connaître le chemin dans le bouleversement de nos jours et recevoir, les deux mains jointes, à travers le lac de feu, une vie nouvelle. Dites-nous comment il faut souffrir quand monte en nous la tentation du désespoir.

Il est facile de se repentir d'une faute. Elle est déjà détachée de nous. Nous effaçons le souvenir mauvais. Il y faut peu d'humilité et encore moins d'espérance vraie car notre vie jouit, loin de là, de son unique et très précieuse intégrité. Mais le péché n'est pas qu'un acte. Ce qu'il dépose en nous est plus qu'un souvenir. L'homme l'ignore, il se repent facilement.

Aujourd'hui, ce serviteur n'est pas coupable d'une faute ni même d'une multitude de fautes. Il avait reçu un trésor et il l'a dilapidé. C'était son unique trésor, don de Dieu mais surtout sa raison d'être. C'est ainsi qu'il l'avait aimé. Que lui reste-t-il maintenant ? Devant et derrière lui, deux vides se creusent, se repentir quand l'homme n'a plus souffle pour le dire ! La grâce est là qui assiège ce chrétien. Elle est déjà entrée par toutes les portes ouvertes. Elle a déjà pénétré si loin que cette conscience sent en elle un travail dont elle ne peut suivre les entreprises, qu'elle ne peut pas se dire, dont seulement elle pâtit. La grâce est comme la mer qui pénètre l'éponge et la nourrit. Elle épouse de son contact vivifiant les mille sinuosités de cette âme immortelle que le temps a fripée. Elle gagne les cicatrices des péchés secrets et les brûle. Elle dissout les pesanteurs anciennes. Elles évanouit les mirages des erreurs consommées. Il se fait de grands éboulements. Les idoles tombent. Les liens se délient. Les renoncements se cueillent comme des fruits trop mûrs. Une désillusion fondamentale monte des ruines encore toutes fraîches d'un passé totalement sondé et jugé. L'homme perd l'estime de soi et le goût de vivre. De ses profondeurs monte le cri d'une vie qui gémit. Savant est là aussi qui fait oublier à ce croyant le nom de Dieu. Le voilà, mon Dieu, ton serviteur, dans tes bras mêmes. Il se croit loin de toi comme jamais. Tu es en lui la vie et il ne découvre en son être que le goût de la mort. Au soir de sa journée, il ne sait plus prier, lui qui maintenant porte déjà, gravés dans sa chair par l'ardeur d'une vie qui ne veut pas mourir, les premiers mots d'une prière proche de l'efficacité qui ressuscite. S'il savait se remettre à toi dans l'enveloppement même des ténèbres, comme le malade qu'on emporte dans les draps qui seront peut-être son linceul. S'il savait ébaucher en toi le geste total d'abandon qu'un autre le sollicite de faire quand Satan convoite son âme. S'il savait l'oeuvre que la grâce fait actuellement en lui. Parfois, aux heures de tes visites, il la pressent mais d'une façon si précaire. Pourquoi même craint-il d'y croire ? Sa joie reste en l'air. Il n'ose pas la recevoir entièrement et voici de nouveau le nuage qui monte, l'angoisse proche qui recouvre son coeur comme une marée. S'il savait prévoir, à l'extrême du travail dont il souffre, l'extrême de la guérison qui ressuscitera son passé dans la virginité d'une nouvelle jeunesse. Mais il ne sait rien d'autre que l'infaillible victoire de Dieu. Il le sait à n'en pouvoir douter, même lorsqu'il se laisse aller à désirer sa défaite. D'où lui vient cette assurance ? Que lui importe ! Il n'y peut trouver cependant aucune aide, aucune joie. Craint-il ou espère-t-il la victoire de Dieu ? Que ne peux-tu recevoir, d'un ami en ton humanité, le message consolateur qui fait renaître l'espérance en apprenant à bien souffrir. Il ne vient pas entrer dans ton mensonge ni pour t'aider à fuir la lumière crue et vraie de la grâce.

Il ne vient que te dire : là où tu passes moi aussi, j'ai rampé, là où tu te désespères, moi aussi j'ai pleuré et crié dans la nuit. Mais Dieu est bon, tu es à lui, il te fera revivre avec puissance. Reçois de moi cette assurance car,

par ma présence près de toi, je suis un témoin vivant de son indestructible fidélité aux promesses de son amour. Que Dieu te fasse rencontrer l'âme humble et aimante qui n'a pas connu ta souffrance car déjà, par grâce, elle savait bien souffrir avant d'être entrée, elle aussi, dans le combat dont tu sera le gain divin. L'aile de l'ange l'a seulement effleurée, lui qui fit naître en Marie très pure, la sainteté créée sans rider son front de jeune vierge. Par la douceur de ce frère, apprends à te glisser, à travers les affres de ta nécessaire agonie, jusqu'au centre intime de ton être où Dieu est présent, sans cesse, dans sa paix vivante.

Si Dieu ne t'envoie pas l'ami que tu puisses entendre comme un homme qui marche près de toi, il t'apprendra la longue complainte des saints qui te légèrèrent, avec leur foi, leur vie si semblable à la tienne. Vois leur joie après leurs efforts, eux qui connurent aussi la désespérance et le vertige de l'abîme. Au terme de leur vie, au soir de leur mort, ils ne peuvent pas chanter leur "magnificat" mais leur silence et la paix de leurs traits reposés le murmurent aux oreilles qui savent entendre.

Si tu n'es pas un croyant de l'église de Dieu qui conserve mémoire de la vie de ses saints et y fait communier, si même tu es ce chrétien qu'une âme plus avide d'absolue sainteté rend moins directement capable, sous l'humanité déficiente de ses frères, de découvrir l'attitude d'abandon confiante qu'il lui faut; si ta mission n'est pas d'imiter mais de créer, d'inventer et non de refaire, regarde le crucifié, celui qui est mort et qui est ressuscité. Quoi de plus vrai pour toi, quand le réel te laisse seul comme l'étranger, que ces deux bras étendus et fixés impuissants sur le bois. Meurs avec lui !

Alors cela viendra comme la santé revient au malade. Le corps ne se guérit pas en un jour. La renaissance d'une âme est souvent longue mais quelle continuité dans le mouvement qui la crée ! Chaque semaine apporte ses progrès et les reculs sont toujours dépassés par des avances, comme fait le flot montant qui envahit la plage. Tout s'élève dans un équilibre que l'homme, encore longtemps, juge tellement précaire qu'il en perd la libre expression de sa joie. Il la comprime comme on retient son souffle mais Dieu est la stabilité de cette âme qui vit désormais de lui plus que d'elle-même. En ce croyant s'écoule désormais un amour renouvelé d'une intériorité jadis inconnue. Aux heures de ses silences, la pénitence divine descend en son cœur vêtue du calme de l'automne, passagère d'une secrète attente, loin des bourdonnements de la vie.

Mon frère, tu sauras un jour la plénitude de l'homme dans la substantielle consistance d'un éternel qui prend appui sur le temps comme la barque aérienne glisse sur la profondeur et coupe la vague, rapide. Joie de l'âme dont la vie régénérée résonne tout entière sous la note pure de l'appel présent. Ses fautes passées ne sont pas les moindres instruments de l'harmonie totale qu'elle est désormais pour Dieu.

*“Comme l'éclair part du levant et brille jusqu'au couchant, ainsi en sera-t-il à l'avènement du fils de l'homme”*  
(Mt 24,27)

### **Il est facile de parler de l'humanité future.**

Les débordements éloquents que provoquent les évocations de l'avenir font la nourriture légère de l'ironie et du scepticisme élégant. Cependant, il semble que tout le religieux refoulé dans l'homme depuis qu'il se refuse à être chrétien, trouve aujourd'hui, dans cette haute perspective, un nouveau printemps. L'humanité est la nouvelle idole. Faut-il le regretter ? Il n'en est pas de plus digne de Dieu. La croyance approfondie dans le monde nouveau qui vient, les dévouements ou le don de soi consacrés à sa naissance, sont peut-être, pour la société moderne, le chemin royal du retour à la foi dans le Dieu des chrétiens ou, pour mieux dire, la voie d'un approfondissement de cette foi que vécurent déjà les siècles passés, sans avoir encore connu toutes les perspectives nécessaires pour se l'approprier aussi totalement.

Si on se borne à chercher dans l'évocation de l'avenir triomphal une nourriture à son exaltation, il ne sera pas nécessaire, d'ici longtemps, de prendre une plus entière possession de ce qui constitue l'originalité spécifique de la foi en l'humanité. Ainsi jadis et encore maintenant, le dévot sentimental sait cultiver sa ferveur, en vase clos, de méditations indûment anthropomorphiques sur la divinité. Mais toute foi est messagère de l'héroïsme qui vient demander au croyant plus qu'il ne voudrait donner d'abord. Voici que des hommes se lèvent à l'appel et se consacrent tout entiers au service de l'humanité.

Les épreuves que rencontrent les chrétiens quand ils cherchent l'amour divin par les béatitudes évangéliques, ne sont pas fondamentalement différentes de celles que connaissent les vrais pionniers du monde. Quand l'homme se dépasse, il se renonce. Quand l'homme sert ses frères, il s'oublie. Quand l'homme se consacre au service d'un être plus grand que lui, il communique à son maître dans l'apparente destruction de son individualité. Aussi la foi en l'humanité, comme celle en Dieu, seul support réel de l'effort et de la vie de l'ouvrier, se voit peu à peu dépouillée de son escorte sentimentale par les conséquences de l'abnégation même qu'elle exige de lui. Il faudra qu'elle prenne conscience de soi, de sa nature spéciale qui la distingue de toute autre évidence. C'est alors qu'elle connaîtra l'heure décisive qui, si elle triomphe, changera le néophyte en profès. Il est toujours difficile de s'approprier une croyance qui sollicite le cœur. Elle est l'amande précieuse cachée sous une rude et délicate écorce faite d'enthousiasme et de renoncements. Elle n'est donnée qu'à l'homme pur et courageux. Mais sa

conservation, son exact développement, sont les justes fruits d'une persévérance encore plus délicate. Entre nos mains, chaque jour, toute croyance tend à se décomposer et à s'évanouir. Qui nous donnera la vie qui nourrit la foi comme l'eau nourrit son cristal ? Comment la foi, secrète et fragile évidence de l'intime, pourra-t-elle se revêtir de la force qui commande plus fort à l'homme que les circonstances extérieures ou que ses plus proches besoins ?

\* \* \*

L'homme, au fond de son âme, quand il est lui-même en son recueillement, est incapable de ne pas percevoir **la conviction absolue comme une nécessité de nature de faire "un" avec tous les hommes.**

Il sait reconnaître dans les siècles passés la voix qui est déjà sienne. Même les évocations les plus anciennes des origines du genre humain lui parlent particulièrement au coeur. A certaines heures, se découvre à lui à travers les puissantes émotions populaires faites d'enthousiasme, d'indignation ou de détresse, l'âme commune d'un peuple, de l'humanité actuelle. Quand en marge de son action, par l'échec, la fatigue ou aussi sous la pression d'un égoïsme qui l'isole, il regarde de ses yeux charnels ce que son moi profond semble atteindre avec sécurité, il hésite et se trouble.

La civilisation qui est sienne développe devant lui une durée d'un tout autre ordre de grandeur que sa vie et les forces qui s'y manifestent ne rappellent que de très loin, par leur puissance, les tempêtes qu'il connaît en ses croissances. L'homme sait encore comprendre spontanément les signes de l'univers quand ils sont à portée de sa taille et de ses jours mais le très grand, comme le très petit, dans l'ordre sensible l'aveugle au contraire. Pour vaincre leur scandale, il faut croire plus à ce qu'on atteint par l'esprit qu'à ce qu'on voit. Peu d'hommes, de nos jours encore, peuvent se maintenir ordinairement en la tension intérieure qui sait les séparer des impressions reçues et mettre entre elles et eux la distance qui juge. Pour croire à l'humanité, les yeux ouverts sur l'immensité de son berceau, il faut déjà vivre de l'éternité qui monte de la personne et lui fait dominer le temps, l'espace et leurs violences.

L'homme apprend du passé la ruine des empires, l'anéantissement des peuples, la destruction des races. Le présent lui montre la précarité de toute puissance sociale. Peut-il voir en ces épisodes mouvants de l'histoire du monde la continuité de l'action qui le fait ? Le spectacle des antiques civilisations figées dans une immobilité séculaire est plus encore pour lui pierre d'achoppement. Si le croyant pressent l'action providentielle à la frontière de tout ce qui le touche, il lui faut beaucoup plus de foi pour la découvrir dans ce monde, préparant les voies de l'humanité future.

De tout temps, l'histoire montre l'existence de chrétiens qui ne crurent pas à l'humanité et ne firent du corps mystique, malgré les pressants et impérieux enseignements d'un saint Paul, qu'une société d'élus, sauvés individuellement. Pour croire au vivant nouveau, pour croire à son enfantement mystérieux à travers les tâtonnements d'une recherche séculaire étendue aux bouleversements du cosmos total, il faut vivre stablement dans une communion intime avec le Dieu rédempteur qui transcende, par le jeu propre de sa puissance, les vicissitudes des causes et des effets et tire, malgré elles, la réussite de son amour.

Comment, dans ces conditions, l'homme pourrait-il échapper, toute son existence, sans l'avoir vaincu personnellement et explicitement, au doute qui veut envahir son coeur sur la réalité de l'objet de son dévouement, cause des choix qui orientent sa vie ? Ne lui est-il pas plus facile et moins exigeant de penser que l'humanité, semblable à l'espace et au temps, n'est que l'atmosphère amorphe où l'homme vit et meurt ? Pourquoi ne serait-elle pas avec eux le milieu qui développe les richesses du créé pour que l'homme s'en nourrisse ?

Humanité, revêtue en ton devenir des attributs même de Dieu, immense comme lui, nulle société humaine ne te représente, comme nulle figure sensible n'est l'image divine. Tu es répandue dans toutes les familles des hommes comme Dieu est présent en tout ce qui est. Tu t'engendres dans un temps dont nul ne peut concevoir le commencement et la fin, incarnation de l'éternité divine. Je t'atteins par l'effort suprême de mon intelligence comme je sais que Dieu est mais, pour conforter mes subtiles évidences, que Dieu me donne de croire en toi, comme il m'aide à croire en lui.

\* \* \*

**La croyance en l'humanité** est tout le contraire de la conviction qui affirme que peu à peu, malgré les difficultés enchevêtrées d'un long et indiscernable grandissement, telle société actuellement constituée, deviendra l'unique famille humaine régnante sur la terre. Ainsi faisaient jadis les Juifs quand ils liaient le succès universel de la puissance de Yahvé à l'universalité de leur conquête terrestre.

Il faut croire à ce que les yeux n'ont encore jamais vu et à ce que la langue ne saura jamais décrire car l'humanité ne sera elle-même dans la plénitude de sa vie et autonomie propre que par "un passage à la limite", une consommation dont nous n'avons pas le moyen de préciser l'existence, s'il nous est impossible de la nier. Dure extrémité pour la raison humaine, d'atteindre les frontières, non de son savoir actuel, mais de son champ propre d'investigation. Il lui faut affirmer, inébranlablement et sans vertige, ce pas dans un vide nécessaire, sous peine de ne pas correspondre fidèlement à ce qu'elle est conduite intimement à mettre sous le nom, exigeant et mystérieux par sa puissance évocatrice même, d'humanité totale.

Déjà l'homme ne s'atteint lui-même que par un semblable pas héroïque qui fait du sage psychologue un croyant. Il ne connaît pas encore son nom s'il sait déjà en épeler les lettres. Demain, Dieu le lui révélera à travers sa consommation faite d'une mort et d'une résurrection. Pourtant l'homme est près de son achèvement. En lui, l'unité personnelle s'atteint. Comment joindre son âme à la mystérieuse humanité qui se promet seulement en sa singulière et nouvelle existence ?

Le monde n'est qu'à la période des tentatives semblables aux premiers balbutiements du poète qui sent venir l'inspiration et qui l'appelle en cherchant sa cadence fondamentale. Il rejette les phrases qui échouent, améliore sans s'astreindre d'ailleurs à leur rester fidèle celles qui portent déjà en elles l'écho de ce qui vient. Qui saura connaître aux premiers vers jetés sur le papier la beauté déjà secrètement déterminée dans le coeur du poète ? Rien encore de ce qui est écrit ne subsistera dans l'oeuvre future et pourtant il est une harmonie cachée qui relie ces ébauches, demain abandonnées, au poème totalement construit. Seul un autre poète pourra en avoir la flûte intuition. Ainsi le croyant atteindra-t-il, sous les civilisations humaines présentes, le monde qui sera. Elles sont, non par leur réalité apparente actuelle, mais par ce qu'elles appellent d'une façon immanente dans l'avenir, le présage précaire mais déjà précieux de l'humanité totale.

**Humanité**, inconnaissable et pourtant nécessaire réalité, en t'affirmant je nie tout ce que je sais, toutes les qualités que je connais, comme je fais à Dieu même. Je laisse le mouvement de ma foi t'affirmer, comme elle seule peut le faire, d'une affirmation surhumaine. Tu nous montres en ta naissance, inconnue comme l'abîme, au-delà des multitudes de tentatives pour devenir, les étapes reculées dans le temps qui ont fait jaillir l'homme de l'univers de la matière et de la vie. Ainsi les astres jeunes nous expliquent les astres anciens et leur donnent un âge. Le croyant, en sondant son propre mystère, est déjà sur le seuil de ta mystérieuse génération. Déjà en lui-même, il saisit la même main qui le crée homme et te créera humanité totale. Le lien qui le fait cellule de ton corps est la forme de ce que tu deviens, comme il est aussi la forme de ce qu'il est. Qui lui donnera la phrase puissamment évocatrice de ta réalité, celle qui déjà contient en soi les premières cadences, enfin divinement incarnées, du mouvement total de ton être ?

\* \* \*

Pour affermir notre croyance en lui, la compléter aussi, **Dieu s'est rendu visible en Jésus**. Ce n'est pas que le Juif, futur chrétien, ait vu la divinité de ses yeux de chair mais, en Jésus, Dieu lui était plus proche et plus totalement compréhensible. C'est la dignité suréminente de la nature humaine d'avoir en elle la capacité de porter l'abîme des perfections divines. Toute matière qui voudrait manifester Dieu ne sera jamais qu'une grossière idole. Le coeur de l'homme peut le faire mais encore faut-il qu'il soit divinement oeuvré. Quand Jésus disait de lui : Qui me voit, voit le Père, il n'affirmait pas la corporalité de Dieu mais la possibilité d'entrevoir, dans sa nature humaine, au-delà de ce que les sens révèlent, par un dépassement spirituel qui s'appuie sur ce qu'ils donnent, l'infinie profondeur d'une personne divine. Ce ne sont pas ses miracles ni sa doctrine qui faisaient que les plus religieux des Juifs, noyés dans la foule des badauds, aimaient Jésus jusqu'à le suivre au désert, c'était lui. Près de lui, ils priaient mieux le Père, ils se sentaient plus perméables à sa divine présence. En lui, ils aimaient Dieu plus facilement, plus stablement. Pour être totalement fidèles à ce fait mystérieux qui les élevait au-dessus d'eux-mêmes, ces Juifs durent faire la démarche héroïque, parce que nouvelle, qui affirme la divinité même de celui qui les conduisait à Dieu. Affirmation qui est l'explication d'un fait, qui est aussi l'approfondissement et l'extension du bienfait reçu près de lui. Premier pas désormais solide par miracle, au-dessus de l'abîme qui borne invinciblement ce que l'homme peut connaître de Dieu par lui seul, première arche du pont qui le conduira heureusement en Dieu, promesse par sa première réussite de la réussite totale de la foi, son réconfort.

**L'église catholique est l'image visible de l'humanité totale** que nul n'a vue, comme Jésus est l'image du Père. Ce n'est pas parce qu'elle paraît être une société humaine plus unie et plus stable que beaucoup d'autres. Ce n'est pas parce qu'elle a réussi de miraculeuses perfections humaines. Ce n'est pas parce qu'elle enseigne une doctrine dont la pureté essentielle, sous les fioritures chères à la médiocrité humaine, ne peut être que vénérée et aimée. Ce n'est même pas seulement parce que Jésus, historiquement, l'a fondée en donnant à ses apôtres l'esprit qui les réunira le jour de la Pentecôte. Beaucoup de chrétiens ont vécu de l'église visible, considérée comme telle, sans se nourrir explicitement et consciemment de la consistance organique du corps mystique que nous enseigne saint Paul. L'église catholique est l'image visible de l'humanité totale, par les exigences propres du sens spirituel, qui impose au croyant, pour être totalement fidèle à ce qu'elle est pour lui, pour y répondre complètement, le pas semblable à celui qui faisait jadis d'un Juif un chrétien.

Si le chrétien aime la charité fraternelle qu'il trouve dans l'église visible et la beauté de son dogme, s'il vénère en elle la marque apostolique et chemine avec elle dans la piété qui les relie, elle et lui, au Christ lui-même, s'il la reçoit déjà comme la société, la mère, qui lui a légué le fils de Dieu, il croit en elle au-delà de tout ce que toutes ces autres raisons peuvent lui proposer, parce que c'est près d'elle, en elle, qu'il se sent le plus totalement et le plus spontanément membre de l'humanité totale.

Le titre de catholique, si universellement rabaisé à n'être que le nom d'une église entre les autres, l'écho le plus spécifique du fait religieux qu'il connaît mieux en lui, grâce à elle. Par elle, en elle, il croit plus facilement à



l'humanité qui vient, plus stablement, parce que l'église visible, par son intériorité cachée, lui fait pressentir dans l'être qui se promet un nouveau vivant qu'il peut aimer comme une personne.

Peut-on expliquer totalement les raisons qui pressaient le Juif de reconnaître en Jésus les perspectives illimitées d'une perfection qu'il ne pouvait appeler que divine, pour rendre compte, sans déficience d'évocation verbale, de ce fait religieux, de cette sollicitation mystérieuse ? Tout autre qualificatif était inférieur dans sa pensée à ce qu'il voulait dire en termes intelligibles. Tout ce qui jadis lui suffisait pour penser son Dieu se révélait à lui insuffisant par ce qui lui était maintenant donné.

#### **Ainsi en est-il de l'église visible.**

Ce n'est pas par la concentration de l'humanité totale sur une personne humaine qui en serait comme l'actuel représentant, le symbole divinement voulu, que l'église personnalise à nos yeux le monde. Si le catholique appelle "personne" le nouvel Adam, ce qu'il pressent de spécifiquement préparé par l'intériorité de la société religieuse qu'il voit, dont il fait partie, ce n'est pas non plus parce que ce mot rappelle seulement la mystérieuse réalité qu'il exprime déjà pour dire un homme. Mais par ce terme, accouplé à ce qu'il croit déjà de l'humanité qui vient, sous l'influence spiritualisante, universalisante, de l'église visible, le catholique atteint une vraie fidélité aux exigences du fait religieux qui se développe en lui grâce à elle, fruit mûri près d'elle, de la sève créatrice qui fait le monde et lui-même. Toute autre conception lui paraît trahir sa foi, décevoir une partie de la sollicitation mystérieuse qui monte en lui près de l'église. Tout ce qui jadis le contentait pour dire son espérance en l'avenir lui manifeste son insuffisance au contact de ce qui lui est donné par elle.

#### **La société visible de l'église est le socle de ce vivant nouveau.**

Personne transcendante à toute autre, plérôme de nos personnes humaines, inconnu comme Dieu lui-même. C'est l'unique grandeur de l'humanité totale de pouvoir porter le dernier et ultime abîme divin que la nature de Jésus n'a pas pu évoquer en l'humilité de sa condition terrestre, la puissance totalisatrice de tout ce qui est, que Dieu, à la fin des temps, consommera en un autre vivant. En l'humanité s'enfante l'argile vivante du nouvel Adam, demeure future du Dieu qui se fait tout en tout. En Jésus se manifestait seulement le Dieu qui appelle et refait. Toute concentration imaginable dans la puissance d'un surhomme, établi par une invraisemblable ascension sur tout ce qui est, ne serait qu'une pantomime de la préparation à cette consommation. Seule, l'humanité totale le peut mais encore faut-il qu'elle soit divinement oeuvrée. En l'église catholique visible, société faite d'hommes, partie de la société des hommes, sel et levain de l'ensemble, commence ce travail divin.

**L'église catholique peut n'être qu'une société** petite, récente, localisée, sans signes d'élection, rationnellement contestable. Ainsi Jésus était homme, il y a 20 siècles, dans un pays perdu d'Orient où fleurissent aujourd'hui les ruines et que le désert a reconquis. Près de lui aussi, on pouvait ne pas croire et lui opposer religieusement les traditions millénaires d'une race et l'autorité des puissants. Mais ce que le sensible ne peut pas porter par sa seule évidence, il l'enseigne à l'âme spirituelle. Jésus eut les attitudes et l'existence courte d'un homme et des hommes crurent en lui. Ainsi l'église peut n'être regardée que comme une société religieuse entre beaucoup d'autres plus antiques, voire même plus puissantes qu'elle. Le croyant affirmera, parce qu'il ne peut pas faire autrement pour être totalement fidèle à ce qu'il pressent, à ce qui le presse, qu'en elle il voit le chiffre futur de l'Adam nouveau, de la mystérieuse humanité totale et sa préparation dans ce que celle-ci requiert de spécifiquement divin. Affirmation qui est l'explication d'un fait, qui est aussi l'approfondissement et l'extension du bienfait qu'il reçoit de l'église. Premier pas, désormais solide par miracle, au-dessus de l'abîme qui borne invinciblement ce que l'homme peut connaître par lui seul de l'humanité totale, promesse par sa première réussite de la totale réussite de sa foi, son réconfort.

\* \* \*

**Ainsi l'église est l'image visible de l'humanité totale comme Jésus** est l'image du Père mais elle ne l'est pas exactement pour la même raison que Jésus. Tous deux élèvent, par leur présence et la foi qu'on leur accorde, l'homme à la perception d'une réalité transcendante à ses sens, à sa nature même. Si Jésus nous révèle Dieu parce qu'il est Dieu lui-même, l'église catholique ne nous révèle l'humanité future que parce qu'elle prépare son avènement en mûrissant surnaturellement la substance pensante dont la consommation divine fera le nouvel Adam.

Cette préparation n'est pas due seulement à son enseignement ni à ce qu'elle est socialement pour les hommes qui croient en elle. D'autres sociétés religieuses joignent, elles aussi, leurs efforts au sien, dans ce même sens. Cette préparation va plus loin que ce que les oreilles d'un catholique peuvent entendre ou que sa langue peut dire car l'originale puissance de l'église visible, sa spécifique note providentielle, est de s'offrir en son intériorité mystérieuse à la foi de ses enfants pour les élever vers ce qui vient, comme une mère apprend l'amour à ses petits en les rendant sensibles à celui qu'elle leur donne en silence par sa présence.

**Pour croire en l'humanité**, sans laisser retomber ce mouvement de foi surhumaine en l'idolâtrie de quelques réalisations, aussi grandioses qu'elles soient, mais encore finies et indignes de son objet, l'homme doit d'abord croire en sa propre humanité, prendre possession de sa personne, mesurer sa puissance d'éternité, communier au Dieu rédempteur dans une intimité stable. Le christianisme le propose à ses fidèles avec une efficacité unique. Toute religion digne de ce nom le fait aussi avec un succès mesuré par l'exactitude relative de sa doctrine et par sa profondeur. Comme cet immense effort spirituel est grand, digne de la grandeur de l'univers, sous la

multitude de ses formes, de ses tentatives précaires ou durables, grand jusque dans ses échecs et ses erreurs, car l'eau de ce nouveau déluge doit tout visiter, tout sonder, semble-t-il, avant de s'établir sur toute la terre en la stabilité de ses flots victorieux ! Mais ce n'est pas cela qui donne à l'église catholique son rôle unique, c'est l'intériorité mystérieuse qu'elle manifeste à ceux qui croient en elle catholiquement.

**Il ne suffit pas de croire que l'esprit de Dieu est dans l'église** et que le Christ la vivifie comme son chef pour épuiser la réalité de son intériorité surnaturelle et en vivre. Ces raisons rendent compte de ce qui est mais elles sont impuissantes à faire mesurer seules les conséquences qu'elles désirent, comme les mots sont impuissants à dire ce qu'on vit. Nous ne vivons pas catholiquement dans l'église par la seule conséquence d'un raisonnement. L'église catholique est objet premier de foi, comme Jésus. Il faut voir l'église spirituellement comme on voit Jésus spirituellement. Les raisonnements expliquent après ce qu'on a vu et ce qu'on vit.

Il est un sommet d'où se manifeste déjà à qui regarde encore de l'extérieur cette intériorité spécifique. Nous le trouverons dans l'âme de ces chrétiens qui ont su dans l'église s'élever de la prière individuelle à la prière collective, c'est-à-dire à la prière où, en vérité, ils vivent par l'église comme organe pensant et priant de l'univers. Ainsi les âmes saintes, totalement vivantes en Jésus, le révèlent aux yeux spirituels. Union de la communion au monde et de la communion au Père dans la mystérieuse intériorité de la société vivante de l'église, semblable à l'union du mouvement qui porte le fils vers le Père et du mouvement qui lui fait créer le monde dans l'intime de sa nature humaine. Les prières de ces justes ne sont qu'une prière, celle dont l'église est le support humano-divin, comme demain le sera la prière unique du vivant nouveau. Elles sont l'écho, multiplié dans les vallées humaines de la prière éternelle du Verbe, consommé à la fin des temps dans le monde par l'intermédiaire préparatoire de l'union au Christ glorieux et de l'église catholique visible, présente.

**Prière universelle**, une, que l'église catholique enseigne chaque jour à ses fidèles à la suite du Christ, par le Christ glorieux, dans le renouvellement de la cène ou, pour mieux dire, qu'elle s'efforce de leur faire découvrir et vivre en les sollicitant secrètement de s'unir à elle en qui le Seigneur redit la prière éternelle. Dans l'église, par la prière eucharistique, il s'unit au Dieu qui l'assimile déjà d'un mouvement intérieur, première amorçe, préparation surnaturelle de la consommation de l'humanité totale à la fin des temps. Dans l'église, par la prière eucharistique, il s'unit aussi à tous les hommes qui ne peuvent pas être séparés de Jésus et qui le suivent d'une présence mystérieuse en sa propre présence sous les espèces de l'hostie. Sacrement de la charité, divine réalité qui exprime et réalise surnaturellement l'amour du chrétien avec son Dieu et son union avec tous les hommes, sois chaque jour pour lui le mémorial du Seigneur qui vient en l'humanité totale consommée.

Sur les routes qui mesurent les siècles, les hommes vont vers l'unité mystérieuse.

Malheur à qui dérobera l'espérance sacrée de son coeur pour l'épuiser en un culte dérisoire !

Malheur à qui fera de soi la raison de ses jours ! Malheur à qui fera de sa famille le but ultime de sa vie !

Malheur à qui fera de sa nation la maîtresse unique que l'on sert ! Malheur à qui fera de sa civilisation le modèle absolu qu'on doit imiter.

Tous, ils seront, au dernier jour, convaincus d'idolâtrie comme ceux mêmes dont ils se moquent et rejetés au lieu où s'anéantissent, vains, les objets de leur amour. Veille sur nous, mon Dieu, comme tu fis sur ton peuple jadis quand tu le conduis, par le désert immense, d'Egypte en la terre promise. Envoie-nous, comme à lui, des paroles humaines qui redonnent aux hommes l'espérance, qui redressent leur foi lâche et précaire et déjà leur fassent goûter, par avance, la joie de l'étape dernière pour les reconforter. Enseigne-nous les mots humains, le signe, taillés pour porter les grandeurs divines afin qu'ils nous disent aussi les grandeurs du vivant qui vient.

#### 288 - L'autre désespoir ou la charité renouvelée (Mt 5,21)

Devant la médiocrité partisane des Juifs, leur langue de vipère, leurs passions mauvaises sous des mots pieux, Jésus connaît la fatigue qui monte du coeur pour s'étendre jusqu'aux membres. Las de disputer avec les scribes et les pharisiens, il se retire en pays païen, du côté de Tyr et de Sidon. Combien de vos disciples, après vous, connaîtront pour les mêmes raisons, aggravées par leur propre péché, la tentation qui voudrait isoler le bon et fidèle serviteur de ceux à qui Dieu l'a donné en le faisant désespérer d'eux et de soi.

Au soir de l'effort infructueux après tant d'autres, lorsqu'il y a dans sa vie pleine un temps d'arrêt, une hésitation sourde qui suspend impérativement le souffle de l'espérance, l'ouvrier de Dieu sent monter en lui le goût d'une solitude qui n'est pas pour un rendez-vous de l'amour mais pour une évasion, briser ces chaînes qu'il a lui-même construites, rompre avec ceux qu'il a trop aimés, fuir. Alors sonne l'heure où le croyant s'enferme dans son devoir d'état comme dans un refuge et sa nouvelle application reçoit la violence d'une obstination. Alors l'homme se retourne vers sa famille et redevient l'enfant qui cherche près de sa mère la chanson avec laquelle jadis elle le berçait. Alors l'époux retrouve en sa femme la silencieuse et imperméable retraite des premiers jours de l'amour. Mais il en est d'autres qui vont jusqu'au désert. Jésus, l'invisible pasteur du troupeau humain reste solitaire, fidèle, tenace comme Dieu seul, abandonné.

Seigneur, quand le jour baisse sur la vie de votre serviteur, quand s'obscurcissent les ténèbres de la révolte humaine, n'oublie pas l'heure joyeuse de son départ ni la générosité de son coeur jeune mais pécheur, encore très aveugle sur lui-même. Ne le traitez pas avec sévérité comme les hommes font entre eux qui sont faibles. Venez

avec lui au lieu de son exil. Puisqu'il veut encore vous trouver là, suivez-le. Allez au désert dans la cadence de sa marche. Apprenez-lui, sous les espèces de sa souffrance, celle d'un père qui n'a plus d'enfant, de son désespoir, celui d'une vie qui ne retrouve pas en son équilibre intime sa raison d'être, la charité renouvelée qui le rendra aux âmes que vous lui avez confiées.

Mon frère, il n'est pas l'heure de te faire des reproches puisque tu souffres mais je veux venir me plaindre près de toi. Ma parole était venue se reposer en toi et tu la tiens prisonnière. En ta chair, ma pensée avait pris son expression nouvelle et tu l'enfermes dans le silence. Je t'avais donné une mission et tu t'enfuis pour ne pas la tenir. Sais-tu la providentielle attention qui t'a enfanté ? Je t'ai nourri de la vie de mes meilleurs serviteurs. Mystérieuse préparation des rencontres capitales, fruits de ma volonté longue et puissante. Par elles, je t'ai établi héritier de leur plus personnel message. Il est combien d'âmes cachées qui ont prié dans le silence pour toi, inconnu et désiré. Sais-tu dans quel instable équilibre se greffent, sur la fragilité humaine, les croissances spirituelles. Sur le glissant de ton orgueil et la précarité d'un coeur sentimental, j'ai dû m'appuyer pour me faire entendre de toi. Tu ne sais pas comme j'ai mis mes pas dans tes pas, enfant pécheur, pour te suivre afin de te guider. Sais-tu quand je me suis livré à toi en te faisant le confident de mon désir ? Dieu se livre plus à l'homme par la confiance qu'il lui voue que par la patience avec laquelle il le supporte. Je t'ai livré aussi l'objet de mon amour, ce peuple qui doit recevoir de moi par toi. Ne dis pas que nul ouvrier n'est irremplaçable. Qui a inventé cette lâcheté pieuse ? Cela veut faire honneur à ma puissance, vous qui ignorez la totalité du don de soi et pensez que Dieu ne s'engage jamais qu'à demi avec ceux qu'il appelle. Mon enfant, ton échec serait un échec divin. J'ai erré sur les routes du monde pour trouver l'âme qui puisse entendre mon message nouveau. J'ai visité le coeur des mères. J'ai trouvé celle qui a reçu tout bas ton nom et désiré ton jour comme celui de son achèvement et, de berceau en berceau, je suis allé te trouver des frères, en vain, si tu ne reviens pas avec eux. Vous voilà, toi d'un côté, eux de l'autre, dans l'impuissance inconnue qui cache les voies de Dieu.

Déjà nous avons fait route ensemble, le monde nous attend, viens. Les tentations les plus puissantes ne sont pas les plus apparentes. Il en est qui sont aimées pour elles-mêmes, d'un coeur candide, tant elles savent se parer de pieuses couleurs. Elles viennent boire à la source qui abreuve la force du chrétien, qui nourrit aussi sa ferveur. Près de Dieu, dans l'ombre de ses gestes, Satan est là qui déforme l'écho des paroles divines pour en faire l'appel des abîmes. Dans son oraison, le croyant rêve, en Dieu pense-t-il, de sa solitude future, conquise, méritée, peuplée. C'est Satan qui le tire.

Qui pourrait connaître ton péché, le plus proche de toi-même, celui qui corrompt la source de ta vie à l'endroit même où elle affleure de ton gouffre personnel ? A toutes les heures de ton passé, sous les formes multiples qui épousent exactement les circonstances nouvelles, il est là, avant même que tu écoutes, pour te dicter la décision à prendre. Combien de fois as-tu cru alors entendre la voix de ta conscience ? Qui pourrait te dire ton péché ? L'homme ne sait pas le révéler à l'homme et le langage secret de la présence d'un saint est caché comme celui de Dieu même. Ce poison est trop subtil, il est distillé trop loin en ton coeur pour que tu puisses le connaître avant d'en être empoisonné. Il faut qu'il se mêle à tout ton sang pour faire saisir à tes sens grossiers son action meurtrière. Bienheureux le vivant qu'une vie forte a rendu tôt adulte. Bienheureux le serviteur que le monde a vite révélé à lui-même sans l'étreinte du réel que nulle oraison intime ne remplace. Un jour, il saura le nom de l'étrange ami qui ne l'a jamais quitté, le compagnon damné de son ange gardien.

Il est dans les croissances de l'homme des heures qui sont décisives. Les premières sont auréolées de joie. Les dernières aussi. Mais entre temps, pour atteindre à partir de l'aube la lumière du plein midi, il y a pour l'âme d'étranges métamorphoses à pâtir. La mort qui lui arrache son corps n'est pas plus exigeante de sa foi, elle n'écrase pas plus son orgueil. L'homme doit mourir plusieurs fois avant de vivre. La mort dont je parle est bien proche d'être la dernière si elle a su atteindre le rocher d'où jaillit, intime, la vie.

Alors le croyant voudrait fuir l'angoisse extrême qui l'étreint. On vient lui murmurer l'heureuse évasion : Supprime la souffrance qui te mord en arrachant le poignard de ton coeur, entre dans une solitude fortifiée, écarte-toi des chemins où les autres passent, dit la voix mauvaise. Dieu aussi parle à travers un brouillard : Transforme ce coeur qui ne sait pas encore aimer, livre-toi totalement à celui qui aime les hommes jusque sur la croix, aime et aime encore. Ce chrétien est là dans son oraison, recueilli, unifié. En lui monte le souvenir, humain seulement, des étapes dures de sa vie. Où est la foi qui éclaire tout, donne à toute attitude humaine son sens divin ? Il a perdu pour un temps la clef de sa vie, aveuglement de Zacharie à l'heure de sa prière, près du but, tout près du moment pour lequel il est né. Ma ténacité, se dit-il, n'a été qu'un entêtement, une vue logique et efficace de volontaire et d'abstrait. Dieu ne peut pas me demander de porter l'impossible vie qui exige l'héroïque charité, inconnue de mon coeur. D'autres paroles entendues ailleurs se font l'écho de sa fausse humilité car le monde est là aussi, près de cette âme, et pèse sur elle de toute la masse de son incompréhension, de son bon sens et de son nombre.

L'oraison se continue, fervente comme jamais. Il est temps de se recueillir, de vivre dans l'intense pensée du solitaire, ce message que les autres ne sont pas capables d'entendre. Pars dans les hauts lieux où souffle l'esprit. Fuis le vain bruit de ce monde, ses jacasseries pieuses de pantin bien stylé, dit celui qui se fait parfum dans l'encens pour blasphémer encore. Dieu reprend, moins entendu parfois que moins écouté. Si tu ne fais pas

l'oeuvre que je t'ai confiée, qui l'entreprendra ? Nul ne dira la parole que je t'ai donnée. Nul ne construira la vie qu'en moi je t'ai consacré.

Dans ce coeur se joignent deux souffrances qu'il ne veut pas reconnaître. Il aime mieux l'âpre joie, froide comme la bise, des décisions brutales qui détruisent. C'est la douleur de qui sent l'heure venir où il faudra dire adieu à tout un passé très cher, demeure abandonnée des intimités divines qui l'ont formé. C'est la peine, plus cachée, plus profonde, comme le pleur d'un autre qui monte de la solitude que ce chrétien aime comme il hait et où il sait, sans vouloir le savoir, que Dieu ne le suivra pas.

Ce croyant ne pourra pas se ressaisir sans boire jusqu'à la lie le calice de la connaissance de soi. Par la vérité, l'amour sera sa totale conquête. Entre dans l'âpre chemin. Tu le commenceras dans l'amertume désespérée d'un orgueil qui s'effondre. Tu le finiras dans la joie virginale d'une élection confirmée. La lumière crue que Satan jette sur l'âme qu'il convoite peut aussi être fécondée par la grâce. Revanche de Dieu, Satan serviteur de la voie royale. Ce qui devrait écrouler l'homme met à genoux le chrétien et fera de lui demain un saint. Tout doit être dit avant que tout soit consommé. Le bon grain sera vanné jusqu'à la disparition de l'ivraie. L'homme sera totalement sondé avant de renaître dans l'amour. La vie est un flambeau près duquel tout se dépouille et passe nu. Son orgueil lui donne la lucidité accrue de qui souffre. Satan y joint celle de la révolte qui se vante et la grâce est là qui attend l'heure des dénouements pour faire l'oeuvre rédemptrice qui se mue en une résurrection après la mort nécessaire.

Si l'homme restait seul avec lui-même, grandirait-il assez vite dans la perspicacité essentielle, seuil qui appelle Dieu dans l'âme. Le croyant souvent oppose Dieu à Dieu en l'intime de son coeur. Il l'adore et le loue pour ne pas regarder ce que le Seigneur lui fait voir. Il lui dit son amour pour ne pas entendre la plainte divine. Sa chair est si frileuse sous le souffle qui la transperce qu'elle se referme spontanément avant de connaître la lumière. Ce n'est pas quand l'homme s'abstient d'agir qu'il manifeste ce qu'il est mais la révélation de son être s'élèvera de la consistance et de la durée de son action. Dans ce qu'il oeuvre avec joie, avec passion, un jour sera créé en son nom mais c'est encore plus dans ce qu'il fait avec piété fervente que s'atteindra la clairvoyance divine sur le péché secret. Sous le voile d'un appel vrai de Dieu, dans la pénombre du vocabulaire pieux, à l'abri du réconfort enfantin des bonnes résolutions, l'homme ne se ménage pas. Totalement, il se livre sans calcul à l'étreinte de son action qui le moule corps et âme. Demain, elle fournira le chef de l'accusation. Dans une glace, l'homme ne voit que son présent. Par son oeuvre, il se verra comme Dieu le voit, dans la totalisation de l'éternité où se concentre le temps.

Quels motifs le portent donc vers ses frères ? Sa foi et un premier amour certes mais quoi encore ? Pour te répondre, dis-moi comment il aime ceux pour qui il donne sa vie. Est-ce l'homme abstrait qui raisonne et dresse ses plans comme l'architecte ? Sa victoire couronne ses efforts. Il sait trop bien se conduire pour échouer mais son succès est à sa taille. Qu'il règne sur son peuple, roi de la terre, qu'il se nourrisse de la sagesse de son administration, de l'ordre calme de son esprit qui voit, dirige et réussit. A la fin de son effort, quand il regardera sa maison, il perdra coeur et la reniera. Solitaire au milieu des pierres étrangères car, en vérité, il ne les a jamais aimées que comme moyen de lucidité. Il fuira. Moi à l'aube de sa vie, je m'étais fait logique et clarté pour qu'il m'entende. Quand saura-t-il m'aimer ? L'homme d'action agit comme il respire. Fais-le entrer dans la fatigue, isole-le dans l'impuissance, le voilà qui bronche et perd coeur. Son orgueil seul demeure intact. Qu'il regarde d'où vient sa force. Elle jaillit d'un coeur dur et sec. Comme il sait jouer des coudes pour rompre le lacet. Que peuvent pour lui ses amis quand ils n'agissent plus avec lui ? Il s'en va comme un corps sans âme, à la recherche de sa vie. Pourtant il m'aime encore et je me suis fait projet pour qu'il m'écoute. Quand sauta-t-il m'aimer dans son repos ?

Est-ce l'homme sentimental qui cherche l'affection des autres ? Laisse-le continuer. L'amitié persévérante n'est pas une vertu courante. Près de lui, ses amis s'écoulent comme l'eau vaine que la main ne peut retenir. Béatitudes légères, lourdes pour lui, où pourraient-elles se poser dans ce coeur qui ne vit encore que de possession ? Je me suis fait tendresse et douceur, Il m'aime pour lui-même. Quand m'aimera-t-il pour moi ?

Les voilà mes serviteurs, ceux que j'ai vraiment appelés et aimés, les meilleurs. Sous le vent dur du réel, comme les épis d'un vaste champ, ils s'abattent. Tous ils veulent fuir leur vie passée, fidèle pourtant. Ils cherchent vainement à retisser l'étoffe de leurs jours sur un grand trou noir plein d'oubli. Retrouver l'impossible enfance de celui qui n'a pas vécu, retrouver Dieu dans sa prière, car ils sont malheureux sans moi mais ils fuient à l'heure exacte de ma venue, le lieu même où je les attends. Comment décrire avec des paroles la plainte qui s'élève des mots quand c'est Dieu qui les prononce, semblable à la mère qui pleure son enfant. En lui, il n'y a pas cette sévérité ni cette violence mais une force douce, indescriptible. L'homme ne peut pas dire ce qu'il n'a pas encore entendu, même s'il en sait déjà l'enveloppement qui rend la révolte impossible dans un coeur point trop endurci. Il faudrait pour cela incarner la pensée incréée même de Dieu.

Cela monte tout doucement dans l'intime de ce croyant. Il peut encore fermer les yeux. Il peut refuser d'entendre. La science de Dieu le pénètre par toutes les fentes de sa défense impuissante. Cela a la complexité vivante du réel. En lui se révèlent le sentimental qui s'ignore, l'homme d'affaires et le cerveau abstrait. Ils sont tous là, formant les lettres enlacées de son nom. Satan voudrait toucher cette âme du glaive de la révolte. La grâce le laisse seulement peser de sa force brutale sur cet orgueil qui en éclate. Stratégie divine, maîtresse qui fait tout

servir à ses fins, même le mal, point d'appui du levier. Ce chrétien peut encore fuir sur les routes qui l'écartent de l'oeuvre vraie de sa vie. Demain, il reviendra, comme les disciples d'Emmaüs retournèrent, après avoir reconnu le Seigneur, à Jérusalem où l'église les attendait.

Le péché du monde, parlant par la bouche de leurs frères, fait connaître aux disciples du Christ leur propre péché. Tentation féconde comme la vie qui l'a méritée. Sécurité des voies insondables de Dieu sur ceux qu'il aime. En cette dure et bénie révélation, Dieu ne les a pas abandonnés. Les voici en l'humilité d'une nature régénérée dans la vérité, que la grâce rend douce à connaître. Ils sont proches de vous, Seigneur, comme jamais encore. Avec vous, ils sauront aimer d'une charité renouvelée. Ils iront, comme vous avez été, fidèles au Père, portant au bout de leurs bras d'homme, la mission reçue. Ils ne retiendront pas la parole entendue. Ils ne lui feront pas dire le son humain qu'aiment les lâches. Leur vie sera l'expression exacte de votre volonté. D'appui, ils n'en cherchent qu'en vous mais ils seront heureux d'en trouver en vous. Ils sauront vous trouver dans le geste d'amour qui les fait du dedans communier à votre force et ils sauront aussi vous trouver quand vous viendrez les visiter dans l'âme du frère que vous leur ferez rencontrer. Envoyez-leur l'ami fidèle. Ils le recevront avec joie. Leur coeur connaîtra la chaleur du vrai amour, son bonheur plein de tendresse. Ils n'exigeront rien de lui. Ce qu'il leur donne vient de vous comme l'allégresse du jour plein de soleil et la paix heureuse des nuits étoilées. Envoyez-leur l'homme qui cherche sa voie. Ils ne le tromperont pas et ne lui donneront pas la leur pour faire de lui un compagnon de leur solitaire effort. Sur son champ personnel, ils l'engageront. Envoyez-leur celui qui, entre deux plaisirs, vient de s'opposer de la vie. ils ne lui seront pas sévères. Puisse leur coeur être un témoignage silencieux de la vérité que leur bouche ne dira pas parce que cette âme ne peut pas la porter. Parole de Dieu plus tranchante que l'épée, plus douce que celle l'homme, glisse-toi en elle sous le sacrement de leur présence. Et si vous les envoyez au désert, ils iront sans fuir le monde. Là, ils en seront encore dans la plénitude universelle que l'église leur a donnée, que leur vie fidèle sait porter.

### 289 - Pour croire à l'église

*"Exaltez nos coeurs, Seigneur, à préparer les voies de votre fils unique afin que nous soyons rendus dignes de vous servir avec des âmes purifiées par son avènement"*  
(Oraison du 2<sup>ème</sup> dim. de l'Avent)

Saint Paul distingue déjà la connaissance du Christ selon la chair de celle selon l'esprit. Ainsi Jésus est le chemin, Dieu est le but. L'homme ne peut toucher le but qu'en se laissant conduire par le chemin mais il ne peut reconnaître le chemin que parce qu'il cherche le but. Si la foi en Jésus est la voie qui donne accès à une foi en Dieu plus stable, plus plénière, inversement la foi en Dieu peut seule donner à la foi en Jésus sa rectitude, l'exacte direction du mouvement qui part du sensible pour s'élever de là dans la sphère spirituelle. Ainsi en est-il de l'église visible présente et de l'humanité totale.

**Pour croire en l'église d'une façon catholique**, qui épouse sa totale intériorité spécifique sans se perdre dans le social ou le politique, il faut croire déjà à l'humanité.

Seuls les Juifs pieux crurent en Jésus. D'autres ont su faire de lui leur dieu, leur roi, mais pour des raisons qui ne relèvent pas de la religion car le Seigneur, s'il est Dieu, peut encore être adoré comme une idole. Maintenant comme jadis, il est facile de mal aimer Jésus, il est facile aussi de mal aimer l'église. Dans le coeur du chrétien gît, toute prête, la passion du partisan et du courtisan comme celle de l'idolâtrie. L'église, si elle est une société humano-divine, peut encore être vénérée avec un sectarisme ou une servilité tout humaine. De plus, l'homme religieux qui vit vraiment dans l'intimité du Christ, ne fait encore très souvent de l'église que le moyen divin privilégié de sa sanctification personnelle. Pour vivre catholiquement, au sens plein, de l'église, il faut avoir atteint l'âge adulte d'un citoyen du monde. Ascension spirituelle de l'humanité dont les étapes passées disent, par leur cadence séculaire, le chant qui fait espérer celles de l'avenir : développer dans nos coeurs votre mouvement conquérant qui enveloppe l'univers entier. Que l'homme juste connaisse Dieu, que l'homme pieux devienne disciple de Jésus ! Faites du chrétien le catholique dans l'exacte et totale participation à l'intrinsèque réalité du corps visible de l'église, préparé par les croissances du monde, comme le peuple juif construisit le berceau du Christ le jour de l'ineffable naissance de celui qui vient connaître l'aube triomphante, unissant l'Orient et l'Occident dans le jaillissement de l'éclair.

Les frères de Jésus, parce qu'ils pensaient le connaître particulièrement, furent longtemps sans croire en lui. Ainsi peut-il en être du catholique né dans l'église, élevé par elle. Comment voir avec des yeux neufs une réalité si ordinairement et socialement proche ? Comment découvrir ce qu'à tort, en vérité, on croit volontiers connaître pleinement ? Avant de faire le siège du centre même des difficultés caractéristiques du mystérieux objet que la foi peut atteindre, il faut pouvoir s'approcher de la citadelle, en reconnaître l'existence. Elle est dissimulée par la forêt de tous les préjugés du chrétien et ses suffisances. Un effort impitoyable de sincérité intérieure est nécessaire. Il peut être cruel à la lâcheté humaine.

**Que dit cet homme de l'église ? Pourquoi est-il catholique ?**

Pour étrange et douloureux que cela puisse être, il faut affirmer que peu de chrétiens osent se poser cette question. Lorsqu'elle vient spontanément à leur esprit, ils savent ordinairement y répondre avec une légère désinvolture, qui n'est que la forme élégante ou brutale d'une dérobade. Il leur semble que scruter ainsi les motifs de leur adhésion au catholicisme est déjà un manquement à leur fidélité envers l'église. Pour eux, une telle question est une tentation. Secrètement, ils sont mûs par leur chair qui appréhende de perdre son repos. Les intransigeances verbales les plus violentes, les lyrismes les plus exaltés de la piété envers l'église cachent souvent la secrète déficience d'une foi trop fragile pour aimer la lumière pleine et connaître la force calme, tolérante et patiente. Les excès inquisiteurs sont plus fréquemment la conséquence d'une violence qui veut se défendre de ce que précisément on condamne chez les autres que d'un zèle sans discernement. Ces chrétiens croient à l'église avec une brutalité désespérée, comme d'autres font pour défendre leur bien, même si leur attitude extérieure ne laisse aucunement filtrer le doute secret, peut-être encore inconnu d'eux, qui empêche leur foi de s'épanouir. De tels chrétiens sont bien dans l'église, ils reçoivent d'elle les bienfaits divins mais, en vérité, ils ne vivent que médiocrement d'elle. Leur manière de croire en elle les empêche de la découvrir plus totalement.

Il faut avoir le courage de connaître les faiblesses de sa foi, la petite profondeur de ses racines, pour demander à Dieu qu'elle grandisse à la dimension de la totalité du réel mystérieux que seule elle peut atteindre. Il n'est pas suffisant, pour fonder son catholicisme, de se référer à une autorité aussi sainte et compétente qu'elle soit, ni de puiser dans l'histoire de l'église et ses actuelles manifestations une nourriture d'élection à ses besoins esthétiques et sentimentaux, ni de trouver dans sa doctrine garantie par des réussites séculaires la sécurité contre l'erreur et les perversions humaines. Ce sont des moyens légitimes pour approcher du seuil du sanctuaire. Ils ne suffisent pas à faire découvrir l'unique porte, exclusive de toute autre, ni à conduire leur fidèle dans le dédale sacré de la mystérieuse réalité de l'église.

### **Il est d'autres religions chrétiennes**

que la religion catholique pour répondre d'une façon pratiquement satisfaisante à tous ces motifs et à tous ces besoins. Elles aussi ont des traditions respectables. Pendant des siècles, elles ont conservé vivante au milieu de leur nation la pensée du Christ. Pour lui, elles ont souffert. Elles lui ont enfanté des disciples dont elles sont heureuses et fières maternellement. Certaines revendiquent autant que l'église de Rome une origine apostolique et une liturgie antique et grandiose. Quant à la doctrine, il faut affirmer avec un réalisme courageux que, pratiquement, les différences dogmatiques qui séparent les églises les plus proches du catholicisme sont à peine comprises par l'ensemble des fidèles, catholiques et protestants. Les dogmes ne peuvent donc pas être le motif efficace du choix fondé sur la foi que les plus petits d'entre eux doivent pouvoir faire non seulement entre le christianisme et le paganisme mais encore entre l'église catholique et les autres églises chrétiennes pour vivre totalement de l'église. D'ailleurs jadis, avant la naissance de ces dogmes, l'église existait déjà et demandait une adhésion unique et exclusive, conséquence de la nature intrinsèque que seule elle possède.

Il n'est pas même suffisant pour fonder en raison son catholicisme de trouver dans les doctrines spirituelles qui s'ébauchent à l'ombre de l'église la nourriture parfaitement appropriée à sa vie intime. Combien de chrétiens extérieurs à l'église catholique visible et présente lisent les livres de spiritualité catholique et s'en servent avec efficacité ? Même si l'esprit de ces doctrines, leur logique profonde, leur faisait désirer des pratiques plus catholiques que celle de leur église, encore pourraient-ils les réaliser sans être à proprement parler catholiques ? Les églises séparées n'ont pas besoin de la permission de Rome pour revenir à la prière eucharistique et à sa couronne sacramentaire. Il en est aussi qui n'ont même pas à y revenir mais seulement à réaliser en elles une évolution de pratique précisément semblable à celle qui s'est faite jadis dans l'église catholique. Quand l'orthodoxe reçoit la communion comme la nourriture appropriée de sa vie intérieure, comment le distinguer du catholique qui en fait autant pour la seule et même raison ? D'une façon psychologique, intellectuelle et sensible, quand l'anglican qui croit recevoir le corps du Christ communie; peut-on noter une différence dans son attitude intérieure et celle du catholique qui en fait autant par dévotion privée, puisque la grâce sacramentelle en soi n'est ni sensible ni représentable ? Le catholique doit appuyer son adhésion au catholicisme sur une foi directe en l'église elle-même, au-delà des dons visibles mêmes qu'il en reçoit et des grandeurs humaines et religieuses qui sont siennes sans l'être exclusivement. Seule l'église en son intériorité propre est la justification de son intransigeante et unique mission. Seul son être intime dira totalement qui elle est. Il est bon que les catholiques soient de l'église avant même d'avoir connu son vrai nom mais il est néfaste qu'ils s'arrêtent en chemin, semblables aux enfants devenus grands qui se refusent à découvrir et à aimer en leur mère la femme qu'elle est aussi parce qu'ils croient déjà la connaître totalement.

**La variété des religions païennes** a permis au chrétien d'entrer plus avant dans le mystère de Jésus. Ces religions, nées de Dieu d'une certaine manière puisqu'elles sont les conséquences humaines d'une première croyance en la divinité qui les sollicitent, sont le témoignage des recherches séculaires qui sondèrent tous les abîmes pour aboutir au seuil d'un premier dépassement possible de l'humanité. Elles n'ont pas connu le chemin qui conduit à Dieu. Elles l'ont désiré par la ferveur même de leur existence. Elles l'ont préparé par l'élévation spirituelle de leurs fidèles. Elles le manifestent par leur échec même ou du moins leurs lacunes qui appellent, comme des désirs inassouvis, la plénitude de la vie chrétienne.

La multiplicité des églises chrétiennes doit jouer un rôle semblable dans la découverte approfondie du chemin nouveau qu'est l'église catholique vers son but mystérieux qu'est l'humanité totale. Aussi bien cette multiplicité est-elle la manifestation des tâtonnements de la foi chrétienne pour comprendre dans son mouvement propre la réalité intrinsèque de l'humanité totale, comme la variété des religions païennes montre les vestiges des tâtonnements de la foi en la divinité. Devant le choix que la multiplicité des églises impose au disciple du Christ, celui-ci devra abandonner les manières trop faciles de croire à l'église. Il lui faudra grandir dans sa foi, atteindre les réalités caractéristiques de l'église et non ses propriétés trop extérieures pour lui être exclusives et dire son nom divin. Ainsi les Juifs eurent à choisir entre Jésus et Jean-Baptiste, entre celui qui était Dieu et ceux qui n'étaient que de Dieu.

Le chrétien peut penser que les efforts de l'humanité vers plus de spiritualité sonneront un jour le glas des religions païennes. Il lui faut cependant convenir qu'il existe chez certaines d'entre elles, les plus noblement mystiques, des trésors dont la présence est encore actuellement précieuse au christianisme lui-même comme l'aiguillon d'un exemple qui l'aide à prendre totalement conscience de sa propre richesse et l'oblige à ne pas se contenter à bon compte de valeurs spirituelles moindres. Le catholique, à l'origine des schismes et des hérésies qui divisèrent le monde chrétien, a pu espérer, par une pensée partisane qui s'ignorait, que les rameaux dissidents du tronc jusqu'alors unique, seraient desséchés par les duretés de la vie et les exigences impitoyables du temps. Il se peut que cette espérance trop humaine règne encore de nos jours dans le cœur de certains d'entre eux. Elle n'est certes pas digne de celui qui demande à ses disciples de s'aimer d'un nouvel amour scellé sur un pardon mutuel. Elle n'est pas non plus de celui qui sait tirer un nouveau bien du mal. Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. Là où les chrétiens ont péché contre l'unité, l'esprit d'unité se manifesterá victorieux. A travers la longue et triste histoire de leurs dissensions, les chrétiens, catholiques compris, apprendront à vivre catholiquement dans l'église catholique, citoyens plus conscients du monde, dans l'espérance et dans l'attente renouvelée du nouvel Adam.

**Voici un homme droit, sincère, clairvoyant sur lui-même,**

déjà catholique ou de spiritualité très proche du catholicisme. Il rend grâce à Dieu de sa foi mais il la sait encore petite. Il ne prétend pas pouvoir rendre compte encore actuellement de la totalité de son comportement religieux et catholique car il accepte de voir les problèmes qui se posent avant d'en connaître les solutions. Par amour intense et respectueux de la réalité qu'il sait se cacher sous les espèces de ce qu'il ne comprend pas encore vitalement, il est fidèle au dépôt reçu. Il apprécie la précieuse vérité de la foi dont il vit. Cependant, pour lui, les formules dogmatiques ne sont pas des aboutissements du savoir mais les bornes indicatrices de ses étapes. Il communique intensément au mouvement intellectuel et religieux qui sait plonger dans le mystère pour ramener à la lumière intelligible la perle précieuse. Devant la réalité que cachent encore les abîmes, il ne se comporte pas en dialecticien abstrait ou en artiste qui enchaîne par des liens logiques ou esthétiques la totale vérité. Il la conçoit, sans donner à ce terme un sens trop précis, comme un être vivant dont l'unité et l'harmonie essentielles ne peuvent pas être connues entièrement à partir seulement de la connaissance de ses éléments. Il croit ne pouvoir l'atteindre dans sa spécifique existence que d'une façon immédiate, au moyen d'une certaine communion d'amour, aidée d'ailleurs par la vue de tout ce qui le manifeste. Pour lui, l'amour n'est pas seulement l'achèvement de la connaissance, sa dernière étape, son fruit, il est aussi la condition indispensable et initiale pour rendre celle-ci réelle, co-naturel-le à son objet.

Ce chrétien qui a le sens du mystère et aussi celui du progrès n'accepte pas a priori une frontière infranchissable et définitive entre ce qui est religieux et ce qui ne l'est pas encore. S'il reconnaît son impuissance à vivre religieusement certaines activités humaines, il veille à bien discerner ce qui est conséquence de son impuissance spirituelle de ce qui est en droit de la nature des choses et du propre état de son âme. Il croit que la mission royale de l'humanité est d'étendre toujours plus la zone privilégiée où fleurit le religieux. Il espère indomptablement dans les conquêtes victorieuses de la puissance spirituelle humaine. Il considère comme une tentation, fort dangereuse parce que souvent non démasquée, la brutalité de l'ostracisme que le chrétien jette parfois à l'humain, fruit d'une désillusion personnelle ou d'une étroitesse à peine dissimulée. Il n'ignore pas la pente glissante et facile d'un naturalisme, copie dégradée du spirituel. Il s'en défie car il sait en lui trop d'alliés inconnus qui le sollicitent d'entrer dans cette vue et leur fausse mystique sait chanter comme un ange de Dieu sa grandeur. Ainsi il est homme au milieu des hommes, naturellement. Sa mission chrétienne n'en fait pas, par l'extérieur, le représentant délégué d'un autre monde. Elle épouse, comme la grâce façonne la nature, son propre rôle humain parmi les hommes mais elle l'intériorise, le personnalise. Ce chrétien est plus conscient de l'homme, le sait et le juge mieux.

Il a vécu les douloureuses croissances qui font le cœur adulte. Il souffre de l'état d'inachèvement où le laisse sa solitude intérieure. Guidé et fortifié par Dieu, éduqué et spiritualisé par la pratique efficace des béatitudes évangéliques, libéré de toute entrave secrète et de toute illusion intellectuelle par une sincérité intérieure intrépide, il a su reconnaître les différentes couches du mal présent tous les jours de sa vie. Au-delà des troubles de sa nature charnelle, conséquence de la poussée vitale de sa vie, il a distingué l'immanente réalité d'une souffrance d'être. Elle est pour lui un sceau dans sa chair même qui marque sa place dans l'unité future des humains, la source immanente de sa foi et de son espérance en l'humanité totale. Il n'a pas voulu fuir l'aiguillon

de son inachèvement fatal ici-bas, dans les distractions sensuelles ou subtilement sentimentales qui le sollicitent, ni dans la ferveur piétiste faisant de Dieu un ami de son cœur de chair et de l'église, la chapelle étroite où se recueillent, frileux, les petits hommes dévots. Il porte en son âme sa blessure sacrée que Dieu lui-même ne guérira pas, comme il n'a pas écarté le calice amer de l'agonie de son Fils. Il la porte tous les jours de sa vie comme l'aiguillon de son espérance, comme le gage de sa fidélité à celui qui vient. C'est elle qui lui apprend à reconnaître partout les échos d'une souffrance semblable. C'est en elle que les hommes, avant d'être consommés en un, trouveront la première unité surhumaine.

Il a vécu parmi les hommes de son métier et ceux de sa nation. Près d'eux, il n'a pas trouvé ce qu'il désirait profondément, la réalisation efficace d'une collaboration explicitement et mystiquement orientée vers le bien de l'humanité. S'il a pu connaître, en de rares circonstances, l'étincelle sacrée qui unifie les hommes à une vraie communion à leur rôle social, s'il a su deviner l'émotion vraie de ceux que l'âge ou la maladie écartent de l'action commune, ses impressions ont été vite recouvertes par la médiocrité des vies personnelles et leur égoïsme en grande partie inconscient, à peine voilé sous la sonorité inefficacement menteuse des mots. La présence des meilleurs ouvriers n'a pas pu lui faire oublier les cloisons secrètement étanches qui les isolent des autres hommes, leurs frères dans le travail, et en feront les victimes d'un égoïsme supérieur. Il n'a pas fui cette désillusion qui recouvre le labeur de sa vie. Il ne l'a pas sanctionné, comme jadis quand il était plus jeune, en se séparant de ses collègues ou concitoyens dans une solitude hautaine, légèrement méprisante. Il ne l'a pas fuie en se retirant au milieu de sa famille comme dans la retraite heureuse de ses jours. Mais il a compris que l'union cherchée, première ébauche et préparation de l'humanité totale, n'était pratiquement pas réalisable par la conversion individuelle de chaque individu à la foi en l'unité, sous la seule poussée intérieure et divine que lui-même connaissait. Il attend l'organe efficace de ce mouvement d'intime union que sa foi en l'humanité lui affirme possible en droit. Il en hâte l'avènement de sa prière, de sa vie, comme jadis faisaient les justes de l'Ancien Testament dans l'espérance du Christ. Le jour où il rencontrera l'église, il saura la reconnaître.

Mais l'humanité de ce chrétien ne serait pas encore exactement mûrie pour recevoir le dépôt sacré de la totale foi en l'église s'il n'avait pas déjà communiqué profondément avec la nature elle-même, avec celle qui se voit et avec celle qui se sait. Près de la matière dont il est fait, support des réalités divines, non seulement par sa forme qu'elle déploie mais par l'intime de sa profondeur où elle s'efforce à être, cet homme a appris ce que son esprit trop abstrait, dans les langes de sa récente naissance, n'a pas pu lui suggérer, l'intimité et la cohésion de l'unité future. Car la nature est la grande maîtresse de cette totale et intransigeante communion physique qui relie tous les êtres de l'univers par un lien rigoureux que l'immensité de l'espace ne détend pas, que le temps conserve précieusement dans le fil de sa continuité. Elle nous enseigne la sollicitude infatigable de l'unité qui s'étend de l'infiniment petit à l'infiniment grand, sans oubli, sans confusion, pour en faire le total parfait d'un organisme unique. La leçon de son témoignage est toujours suspectée de panthéisme par les cerveaux logiques et juridiques tellement elle épuise en perfection toute la vérité essentielle qui fait la séduction de cette erreur humaine. Heureux l'homme qui a reçu d'elle le sens du cosmos. Avec elle, il remonte sans peur le cours des temps et parcourt les immensités stellaires. Partout il est accueilli fraternellement dans un pays organisé, cohérent, unifié par un même mouvement d'être, du monde un. Nature, témoin des grandeurs divines mais aussi de leur insondable et absolue unité, apprend à l'homme à être le verbe de la réalité que déjà tu manifestes massivement dans le silence. Dis-lui au cœur ce que déjà celui-ci apprend secrètement, la totale et parfaite unité de l'Adam nouveau. Qu'il en porte l'intransigeante et exclusive espérance !

#### **Voici le juste Nathanaël des temps modernes.**

Il est prêt à entrer dans la foi nouvelle qui fera de l'église catholique présente l'intime compagne de sa vie et de lui, le chrétien au cœur vaste comme le monde. Il est sur les chemins de la terre nouvelle où passe l'église. Un jour, il ira vers elle comme Jésus vit venir à lui le Juif sans artifice. Elle le reconnaîtra et lui l'aimera et la suivra sur les routes de l'espace et du temps. La foule des médiocres qui l'escortent ne la cachera pas à son regard. Les malades qui cherchent près d'elle une consolation trop humaine, les lâches qui lui demandent la tranquillité et la justification d'une vie médiocre, ne lui feront pas oublier le visage de celle, énergique et tenace, qui prépare divinement et annonce fidèlement la venue de l'époux à travers la consommation de la totale humanité. Les disciples qui font les importants et ceux, ambitieux, qui mettent les pas dans les siens pour faire d'elle le moyen d'arriver et de dominer, lui rappelleront ces hommes que Jésus avait autour de lui, demi fidèles seulement, prêts, sans le savoir eux-mêmes, au reniement final quand sonnera l'heure des défaites. Les critiques entendues sur l'église par des partisans facilement satisfaits par toute raison bonne ou mauvaise, vraie ou fausse, qui vont dans le sens de leur sectarisme, n'auront pas sur cet homme plus d'effets que les calomnies et les insinuations perfides des Pharisiens de jadis, docteurs et scribes à la solde des puissances du jour.

A-t-il déjà existé, dans la rigoureuse exigence de cette description rapide, ce juste Nathanaël ? Qu'importe ! Son image est plus réelle que la consistance ordinaire des chrétiens en chair et en os. Si nous savions de quel creux est faite notre vie, boursouflée par notre langage, rongée par nos mensonges, anémiée par notre médiocrité, affamée par notre orgueilleuse suffisance. Ce chrétien est de ceux que nul homme droit, fût-il athée comme on peut l'être, ne peut s'empêcher de respecter et d'aimer. Déjà par sa personne, avant d'atteindre le but de ses



efforts, l'objet de sa foi et son espérance, il témoigne de l'unité des hommes et se fait le sacrement de celui qui vient.

Sur la longue route d'Emmaüs, les disciples ont cheminé avec Jésus, sans le reconnaître mais, au soir de leur journée, parce qu'ils avaient su prendre la cadence de son pas et aimer sa parole, ils crurent en lui. Que ce chrétien fasse le même chemin près de celle qui est l'église, en cette heure triste comme l'autre, où tout semble ébranlé, quand le monde crie d'impuissance vers l'unité désirée et bafouée, et il le reconnaîtra.

La vie passée des disciples d'Emmaüs, faite de droiture et de fidélité, d'une grande espérance et d'une désillusion fondamentale, ne les laissera pas aimer charnellement le Christ retrouvé. Le chrétien, vrai disciple de Jésus, formé aussi à l'école de monde, par sa sincérité et sa persévérance, par l'intériorité de sa vie et le sens déjà affiné de son âme, par l'espérance à laquelle il a voué sa vie, inséparable de son amour du Seigneur, par l'excessive angoisse de la voir l'objet de grands efforts vains et de blasphèmes destructeurs, par sa connaissance enfin de l'homme et des hommes, ne sera pas tenté de chercher dans l'église un régime politique ou social, royaume contrefait de celui dont la royauté universelle n'est pas de ce monde. Il ne peut plus être un partisan ni un sectaire. Il ne peut plus épouser les luttes fratricides d'hier et de demain car, à la vue de la grande unité aimée et désirée, toutes les divisions lui paraissent haïssables, étrangères à l'amour et à l'esprit de celui qui créa le monde et qui, chaque jour, le fait et le refait pour atteindre en lui son propre corps. A l'heure des mouvements intimes du cœur, après le long chemin, quand l'église se découvrira à lui, d'un geste sacerdotal universel, il l'aimera et communiera de sa main avec la foi dont elle veut être crue.

**L'humanité de l'église catholique** dépasse les formes sensibles de sa société visible, organisée comme l'humanité d'un homme ne trouve dans son corps que le premier signe de sa manifestation. L'église se présente dans la complexe totalité d'un long passé et d'un présent. Elle est l'immensité d'un peuple disséminé sur la terre et le groupe chrétien, petit, de la paroisse locale. Elle est la doctrine dogmatique et spirituelle sous-jacente à la multitude des écoles théologiques et mystiques et le credo, joint à l'action d'ensemble, qu'impose une discipline commune. Par tout ce que l'église paraît ou enseigne d'elle mais surtout par l'unité cachée et l'harmonie de ce qu'elle est en soi sous les apparences visibles ou pensées, elle sait parler à l'âme du chrétien et se faire connaître de lui plus totalement. Elle le fait humainement dans le puissant rayonnement de son hôte divin. Ainsi Jésus sur la route d'Emmaüs commença à se découvrir derrière l'intime union qui le fondait avec la grande lignée des prophètes. A travers leur foi et leur vie consacrée, pleines d'efforts et de combats, il se manifeste comme la pure et divine expression de leur secret tempérament spirituel, au-delà du visible et de l'invisible, du clair et de l'obscur de leurs pressentiments et de ceux de tout le peuple d'Israël dont ils avaient été le verbe vivant.

**L'heure de la transfiguration de l'église est venue.** Elle peut visiter le cœur de ce chrétien. Il est prêt à l'écouter dans la totalité de la connaissance qui monte de cet être humano-divin. Il peut en recevoir la divine impression et la porter dans un cœur pur, habilité aux réalités spirituelles, capable de tenir la stricte et rigoureuse fidélité à la vérité très surhumaine qui le sollicite sous les apparences visibles et communes de l'église.

Alors comme près d'une personne aimée, l'homme se dépasse et atteint l'intelligence supérieure qui transforme l'aspect des réalités quotidiennes et leur donne un sens éternel, près de celle qui était avec lui dès le premier jour, ce chrétien sentira grandir une connaissance nouvelle. Par la présence divinement efficace de l'église, en lui se concentrent les fruits de toute sa vie pensante et aimante dans un résumé plein de puissance. Grâce à elle, cet homme découvre en lui, singulièrement, sa commune dimension avec l'humanité qu'il aime et espère et sa divine filiation par Jésus au Seigneur créateur et Père. L'église silencieuse, au-delà de ses paroles et de ses actes, est là en lui, qui lui rend accessible la vision de ses hôtes mystérieux. En lui, ils se confrontent dans une première étreinte, annonce du geste dernier qui fera un corps divin. Comme son cœur est brûlant d'amour près de l'église, pour l'église, dans la contemplation de cette union où un Dieu se fait chair ! Comme son intelligence saisit alors avec légèreté et intense ferveur la trame mystérieuse de la volonté divine cachée sous tout ce qu'il sait des immenses volutes du mouvement créateur et rédempteur, en sa marche ascendante. Sécurité des voies divines dans le monde total comme dans son âme. Maîtrise de la grâce. Il atteint, dans l'atmosphère lumineuse de sa foi présente, comme Dieu l'aime déjà, le but que le temps va porter doucement et sûrement jusqu'à son total enfanement.

L'église catholique, sur le chemin de l'Emmaüs nouveau, a fait entrer cet homme dans un moment de grâce. Elle lui a rendu accessible, par son humaine présence et sa divine puissance, le mystère qui lui explique sa propre destinée. Du même coup, elle s'est aussi révélée à lui en la spécifique intériorité et efficacité de son être connu et inconnu. Ce catholique en recevant par elle la grâce de plénitude qui unit en lui l'homme et le chrétien par le geste même qui confronte amoureusement dans son âme Dieu et le monde, a reconnu en elle, d'une manière nouvelle, le signe, qui transparaît dans le sensible, de sa fidélité à sa mission divine et humaine. Il sait le long passé tourmenté de l'église et aussi son présent difficile, l'immensité vulgaire de son peuple et la banalité de la communauté locale. Il sait les puissances matérielles, intellectuelles, spirituelles qui, par leur collaboration mais aussi leur confrontation et leur lutte, enfantent le credo et la politique de l'église. Partout cependant, il découvre sous la multitude des faiblesses humaines, des péchés et des erreurs de ses membres, des lâchetés et des servilités devant les puissances du jour, un vrai et continu effort de réformation, de redressement, pour être digne, autant que le péché du monde le permet dans sa lutte inlassable contre Dieu, de l'unique mission qui est la sienne,

l'unification du monde total, préparation immédiate d'une consommation divine. Là où le péché abonde, la grâce surabonde. La grâce est patiente. Un jour, elle redressera les branches brisées par la tempête d'un soir. L'église catholique visible entre, avec chaque génération, dans la pénitence des générations précédentes et redresse ses voies, aplanit ses sentiers, abaisse ses montagnes d'orgueil, comble ses vallées peuplées de pauvretés humaines pour être encore et toujours l'épouse qui attend l'époux.

**Ce catholique connaît les autres églises chrétiennes** et les aime avec vénération. Il leur sait avec joie beaucoup des dons de Dieu qu'il trouve dans l'église. Il leur envie même des valeurs chrétiennes et humaines qui n'ont pas été aussi cultivées dans l'église que chez elles. Il communie à leur tradition respectable, voire même apostolique, à leur temps héroïque qui a fait des martyrs et des chrétiens dignes des premiers apôtres, à leur liturgie où il découvre des notes religieuses précieuses qu'il convoite pour celle de l'église. Mais il sait que jamais il ne pourrait connaître en elles ce mouvement vierge, sans limitation ni restriction, d'unité que l'église catholique fait monter en lui car il pressent en chacune d'elles le péché initial d'une séparation qui demeure l'obstacle infranchissable que la grâce ne pourra évanouir que dans le repentir. Malheureuse histoire des schismes qui enfantèrent à partir du tronc unique de l'église catholique les autres églises chrétiennes, malheureuse non seulement par les conséquences que toutes les églises séparées durent supporter en s'opposant à Rome, malheureuse aussi pour l'église catholique qui dut construire sa doctrine dans l'atmosphère fiévreuse des combats et non dans l'harmonieuse paix qui monte de la prière de ses docteurs et de ses saints, malheureuse aussi parce qu'elle révèle à la base de la spiritualité des églises schismatiques un principe mauvais de désunion, négation de la foi en l'unité future et totale du monde, désirée par Jésus, principe caché peut-être aux yeux de leurs fidèles mais qui cependant pèse sur eux de toute la masse de ses conséquences inéluctables. Ce catholique n'ignore pas l'histoire de ces néfastes séparations. Il n'ignore pas la responsabilité que l'église catholique de ce temps partage avec les autres dans l'origine de ces combats fratricides mais il sait que, malgré tout, elle n'a jamais rompu avec sa foi en l'unité et que toujours elle l'a désirée. Les portes de l'enfer n'ont pas prévalu contre elle. Les critiques légitimes et justes parfois au nom desquelles les chrétiens se séparèrent de l'église catholique, perdent leur légitimité et leur justice devant la foi et le culte de l'unité humaine et chrétienne. Si les chrétiens avaient plus vécu catholiquement de l'église catholique en citoyens adultes d'une monde aimé et désiré, ils auraient su, dans la patience, souffrir l'injustice ou la violence des retardements de la marche en avant de l'église. Après, entrant avec elle dans la pénitence, ils auraient arraché l'ivraie au jour des moissons futures préparées par leurs souffrances. Le Christ total sera le fruit de la croix des disciples portée dans la foi et l'amour de l'unité.

Avant que l'église naquit le jour de la Pentecôte, elle était déjà représentée au milieu des disciples. A l'heure des désespoirs qui écrasaient le cœur des apôtres et les renvoyaient à leur nature de pauvres hommes égoïstes et peureux, l'église avait déjà au milieu d'eux son précurseur plein de force et de douceur. A l'heure des divisions où la foi des uns s'affrontait, violente parce qu'encore précaire, avec le doute des autres, l'église avait déjà au milieu d'eux la messagère efficace de l'unité, témoignage vivant de la foi. Marie, symbole dans ton propre corps de la parfaite union d'une personne humaine avec Dieu même, toi qui portas l'enfantement premier de celui qui reviendra, sois auprès de tous les chrétiens sur les chemins de l'église catholique le sacrement de l'unité retrouvée parce que crue et aimée.

290 - L'église du Christ

Racine, 1934

### **Développement**

Notre vie spirituelle tire son origine d'une réflexion sur nous-mêmes et de la perception du monde, de l'univers. Elle va puiser sans cesse à ces deux sources de quoi désaltérer sa soif d'être, de plénitude, soif allumée dès l'éveil de la raison par une première prise de contact avec les deux mondes complémentaires, le monde intérieur et celui où nous sommes insérés.

#### **Une réflexion profonde sur le monde intérieur**

nous donne d'expérimenter à la fois notre déficience et notre ambition d'être. Au début, tout en désirs obscurs, sans grande richesse autre que notre passion d'être davantage, peu à peu nous nous constituons dans cet être, nous acquérons des idées, des qualités, une certitude de notre puissance à croître, à tendre vers une plus solide perfection. Peu à peu le contact avec l'extérieur, en même temps qu'il nous pousse à désirer y agir, à y imprimer notre signature, nous donne l'orientation décisive, spécialement le contact avec d'autres êtres tels que nous. Dès qu'une affection profonde pour des personnes humaines s'est emparée de notre cœur, aussitôt la lumière devient éclatante et nous commençons à comprendre pour quoi nous sommes nés, ce qui fait notre richesse et notre grandeur. Néant, toute perfection qui serait seulement individuelle; néant, ce chef d'oeuvre de théâtre que les anciens ont nommé "vir"; folie, la volonté d'être puissant, savant, respectueux des vertus des autres, vertueux soi-même mais uniquement à la manière de ces fétiches que nos manuels d'instruction civique et morale nomment pompeusement "un grand citoyen".

C'est alors que nous commençons à comprendre ce qu'est être une personne, non point à la manière romaine, une collection de droits et de devoirs, mais à la manière moderne, telle que nous ont permis de la concevoir 20 siècles de civilisation chrétienne, je veux dire d'un développement dans l'humanité du message évangélique. Nous commençons à comprendre que "**être une personne**" signifie s'enrichir par l'acquisition d'une unité supérieure à l'unité individuelle, tendre vers une unité à plusieurs, que la véritable richesse ne signifie pas accumulation de biens dans les mêmes mains mais possession d'une inépuisable faculté de donner sans s'appauvrir. C'est seulement lorsqu'on a connu ce qu'implique une autre personne humaine passionnément aimée, que l'on peut saisir ce principe fondamental, que la perfection de l'être n'est point de posséder beaucoup de vertus mais d'être devenu, si j'ose dire, un don substantiel. Il n'y a de vraie moralité qu'à partir de là. Nous ne sommes pas moraux, comme l'a cru Kant, parce que nous donnons à notre action une règle universelle mais parce que notre action nous rend universels, nous constitue dans l'être en tant que don.

**Lorsque le monde a été pour nous une invitation à l'amour** et nous a permis d'expérimenter la douceur et aussi l'amertume d'un premier don, nous ne pouvons plus considérer ce monde comme un cadre seulement, comme un lieu, comme une sorte d'estrade immuable où notre vie aurait à apparaître quelques instants, quelques décades, après quoi, elle serait ensevelie dans l'oubli. Nous ne pouvons même pas le considérer comme la "mère" de la spiritualité hindoue qui nous engendre, nous nourrit puis finalement nous réassimile en son impersonnel flux. Pour nous, le monde est ce qui, nous ayant donné l'être, attend en retour, de notre effort, un être plus parfait, ce qui, ayant mis en nous sa plus haute expression, veut de nous le don de notre plus intime afin de s'élever plus haut.

Il est impossible de se refuser à cette vue des choses dès qu'on a goûté, même une seule fois comme je l'ai dit, la douceur et l'amertume de l'amour. Sa douceur nous a **engendrés à la vraie vie**, celle où l'on comprend que notre grandeur est dans le don de nous-mêmes. L'amertume est venue s'y mêler dès que nous avons découvert en l'objet aimé une déficience radicale, telle la nôtre. Il nous est alors apparu que notre don avait à être un don sanglant. Se constituer à deux dans la personnalité, c'est consentir à s'avancer, à s'élever dans une brousse sauvage où, à chaque pas, les ronces déchireront notre chair. On ne fait pas un à deux par une lente et suave osmose mais seulement au prix d'un continuuel enfantement.

**L'amour**, par son amertume, nous a aussi appris que tout exclusivisme était mort pour lui. Il ne suffit pas, pour combler notre soif de plénitude, de tendre à deux ou à quelques-uns vers une certaine unité, si parfaite qu'elle soit. Tant que notre cœur, débordant le cadre étroit qui est son berceau, ne vise pas à être universel, à étendre à tout l'univers ses affections, ce berceau devient son tombeau. Aussi riche de réalité et de promesses que soit l'objet de notre amour, c'est l'infini qu'il nous faut étreindre.

Ainsi le concept même de personne humaine inclut celui d'**un monde à bâtir**, d'un développement à parfaire. Une personne isolée est une contradiction dans les termes. On dira peut-être que l'histoire ne confirme en rien cette vue des choses, qu'elle nous présente plutôt le monde comme une réalité immuable où tout recommence, où, les uns après les autres, viennent s'agiter les humains qu'on exhorte toujours aux mêmes vertus par les mêmes édifiantes rengaines. Je répondrai que l'histoire nous enseigne toujours exactement la philosophie que l'historien avait élue avant de se mettre à compiler ses annales. Un fait brut est un pur néant. Avant de le percevoir, nous avons déjà dans l'esprit une certaine forme d'activité, certaines catégories toutes prêtes et, selon la famille spirituelle à laquelle nous nous flattons d'appartenir ou à laquelle, sans le savoir, nous avons été engendrés, l'analyse sera différente.

Un seul fait pourrait nous donner une pure lumière sans que rien d'adultérin n'en souille l'éclat. Ce fait unique est celui qui n'a pas à être perçu à proprement parler parce qu'il est notre propre substance. **Ce fait, c'est nous-mêmes, c'est le fait de conscience.** Or il est notable qu'il donne encore naissance à des frères ennemis dont ce n'est pas le lieu de louer les mérites. Il est patent que, pour certaines familles d'esprit, le monde ne saura être conçu que comme un développement. Les historiens de cette famille sauront bien, moyennant quelques applications, en donner une preuve par l'histoire. Les non-historiens se borneront à affirmer leur indifférences absolue à toute vie qui se devrait dérouler en un univers clos, uniformément semblable à lui-même, leur dégoût d'une succession de paysages identiques, leur expérience de l'amour surtout qui contredit absolument toute vue statique des choses, qui répugne à vivre en un monde qui ne serait que l'oeuvre d'un dieu sans imagination où les êtres se succéderaient sans cesse pour se livrer quelque temps à de certaines performances, toujours les mêmes, en vue de l'obtention d'une béatitude proportionnée à leurs mérites, béatitude qu'il faudrait d'ailleurs subir en un autre univers aussi désagréablement statique que le premier.

Il n'est pas de tendance vers la personnalité, pas de plénitude dans l'amour, sans que la personne ne se situe et l'amour ne se développe qu'en un univers qui soit lui-même une tendance, un développement.

### **Consommation**

Bien des philosophes se sont efforcés de préciser la nature du développement qui définit le monde et nous-mêmes. En montrer la nécessité, en décrire les étapes premières, est assez aisé. En esquisser la fin est une tâche

plus ardue et toute philosophie qui se garde d'outrepasser les frontières de la raison ne saurait résoudre cette énigme. Ou bien on s'arrête à mi-chemin pour nous dessiner une pâle figure du développement humain, quelque état d'équilibre naturel, ainsi la morale d'Aristote ou celle de M. Buisson, ou bien on tend à présenter le développement en question comme un progrès indéfini ou, mieux encore, comme une ruée vers une divinisation jamais atteinte, tels les divers panthéismes.

Ce qui fait la croix du philosophe, s'il veut demeurer fidèle aux enseignements de sa voix intérieure et de son expérience d'homme, c'est qu'il ne peut assigner au développement humain de **terme qu'il soit possible d'atteindre** par un processus d'évolution continue. D'autre part, il ne peut se résigner à donner comme terme à ce développement une fin eschatologique, à s'efforcer de définir une consommation de nous-mêmes et du monde qui se situe au-delà de l'histoire et de l'ordre présent, au-delà de la mort. Il sait en effet que sa technique ne lui permet pas d'explorer ce domaine. Tout au plus peut-il indiquer que c'est dans cette direction qu'il faut chercher une solution, laissant au théologien d'une religion révélée le soin d'expliquer comment l'amour appelle la mort, que c'est dans la mort seulement que la vie trouve son couronnement. Tout homme qui a le courage, ayant affirmé la réalité d'un développement humain, de regarder en face le problème de sa consommation est mis par là en demeure de postuler le surnaturel, pour ainsi dire, sans d'ailleurs en pouvoir dire quoi que ce soit de précis, hors le cas d'une révélation.

Dès que le besoin de trouver une voie nous acheminant vers une consommation parfaite se fait sentir en l'homme, **il est religieux** car il sait qu'il doit espérer, pour l'atteindre, un secours divin, une grâce. Il veut déjà Dieu, il comprend déjà que tout amour ne peut se consommer que si, dès le premier instant, il est l'amour de Dieu, au moins d'une façon implicite. L'évangile est la bonne nouvelle parce que c'est la révélation de la voie où s'engager pour consommer tout amour des personnes et du monde. Cette voie n'est pas seulement indiquée à l'aide de préceptes, de définitions philosophiques, l'évangile est loin d'être seulement un message, cette voie est une personne, la personne du Christ, homme et Dieu.

C'est ici le lieu de se souvenir de **la théologie de saint Paul**. Avant le Christ, c'est le règne de la loi mais la loi ne règne que pour augmenter notre culpabilité. Par la loi, il faut entendre la loi juive, c'est-à-dire la loi de nature précisée par une première révélation qui la défend contre les attaques du paganisme ambiant. La loi nous montre une direction sans nous indiquer le terme. Elle est la règle du devoir. Elle se résume, comme le montrera le Christ, dans le devoir d'aimer Dieu et le prochain. Si la loi indique la direction d'un développement, elle reste muette quant à sa consommation. Elle n'est qu'une attente. Le messie viendra, non pas pour restituer à Israël je ne sais quel royaume temporel, mais enseigner comment consommer la loi. "Je viens consommer la loi et les prophètes". Parce que le Juif vivait sous une loi qui ne venait point compléter l'espérance d'une consommation, la loi était un scandale pour Jésus. La consommation de la loi, c'est l'assimilation au Christ. Elle requiert, non point seulement des efforts séparés, individuels, mais un travail en commun. Que chacun, indépendamment des autres, tresse un lien spécial d'amitié avec le Christ, cela est insuffisant. Suivant la parole profonde de saint Paul, il nous faut tendre à ne former avec nos frères qu'une personne avec Jésus. Cette édification du Christ mystique qui fait le fond de la théologie paulinienne, cette volonté de ne faire avec le monde qu'un avec Jésus pour ne faire qu'un avec le Père dans le saint-esprit, demeure évidemment un mystère profond.

**Mais un mystère n'est pas une énigme.** Ce n'est plus une énigme depuis que nous savons, instruits par le dogme chrétien, qu'il y a une consommation à la fin des temps, après une purification par la mort. Cette vue eschatologique de la consommation des siècles nous donne un sens profond du développement de la vie, de notre vie. Elle illumine le mystère de l'amour. Aimer, c'est vouloir la réalisation dans le Christ de nos frères, c'est s'unir à eux, se fondre en eux autant qu'il nous est permis pour réaliser avec eux cette unité transcendante qu'est l'âge de la plénitude du Christ mystique, du Christ parfait. Tendre à réaliser cette union des coeurs et des esprits ici-bas pour qu'elle soit pleinement consommée après le jugement, travailler à comprendre les autres et à se faire comprendre d'eux pour qu'une vie commune soit possible, pour qu'en une communauté de coeur et de pensée, nous puissions communiquer le meilleur de nous-mêmes afin de recevoir de nos frères le meilleur de leur vie intime, travailler au plus parfait don de soi par la sincérité, la fidélité à la loi du Christ, grandir et aider les autres à grandir, se donner toujours vraiment, c'est-à-dire sans s'appauvrir, sans s'attacher à ce qui n'est pas consommation dans le Christ comme à une fin dernière.

**L'idéal du Christ** nous détourne de donner notre vie à des réalisations temporelles. Certaines sont nécessaires mais toutes présentent le danger de devenir des idoles. Il faut savoir contribuer à l'ordre temporel sans perdre en rien le désir de la seule et vraie consommation de toutes choses. Cet idéal nous préserve de nous donner corps et âme à qui que ce soit. L'amour de deux êtres, aussi noble qu'il soit, s'il ne cherche pas à se consommer dans le Christ est une folie car ou bien on cherche à s'unir et à se donner à l'autre tel qu'il est présentement, cherchant à vivre son amour intégralement dans le présent et alors la faillibilité ne peut guère tarder, ou bien on cherche un développement commun de deux vies s'appuyant l'une sur l'autre, se fondant l'une en l'autre pour atteindre une consommation véritable mais, en dehors du Christ, il n'y a que consommation illusoire. L'idéal du Christ nous apprend enfin comment aimer vraiment les personnes sans affaiblir pour autant notre amour de l'humanité, comment nous donner à l'humanité sans perdre le privilège d'amitiés véritables et profondes qui seules nous donnent, en loi générale, les lumières et la force nécessaires pour édifier le Christ mystique.

**Hors du Christ**, tout amour balance entre un exclusivisme farouche qui le fait s'isoler avec l'objet aimé du reste du monde et se désintéresser progressivement de l'avenir de l'univers et, d'autre part, la soumission à certains tempéraments, règles de morale et de prudence, et c'est la mort de l'amour qui ne connaît par essence d'autre règle que lui-même. Hors le Christ, point d'amour solide pour l'humanité mais seulement une de ces mille recherches d'un ordre temporel ou, chimère encore plus creuse, une passion pour un Dieu qui, par essence, est un pur devenir. La consommation dans le Christ, venant après un déchirement, une mort qui rompt la continuité de nos efforts, demeure un mystère auquel nous adhérons par la foi. Cependant, à mesure que nous travaillons à en hâter l'avènement, elle s'éclaire quelque peu d'une chaude lumière.

### L'église

En général, on prêche l'église en commençant pas montrer et démontrer qu'elle a été fondée par le Christ, qu'elle est voulue par lui pour éclairer nos pas, conserver la foi parmi les hommes dans sa pureté primitive, guider nos efforts de méditation pour approfondir le dogme, nos travaux charitables, pour qu'ils soient ordonnés et bénis. L'église apparaît ainsi plutôt comme un ordre arbitrairement imposé par la volonté du Christ au développement de son amour parmi les hommes que comme une nécessité résultant de la nature des choses. On nous montre bien que le Christ a voulu l'église mais non pourquoi il l'a voulue.

**Cette façon historique de procéder** a certes son avantage. Elle aide à réfuter les attaques des Protestants libéraux, elle relie l'état actuel du développement de l'église à l'impulsion initiale communiquée par le Christ à ses apôtres mais elle ne satisfait pas l'esprit entièrement, elle ne nourrit pas suffisamment notre charité. Peut-être est-il permis de suivre un ordre inverse et d'essayer d'éclairer le mystère de l'église de cette lumière plus haute qu'irradie le mystère eschatologique de la consommation des siècles. Dans cette perspective, le problème à résoudre est le suivant : comment l'église visible est-elle un terme nécessaire de notre amour ? Pour aller au Christ, il nous faut aimer nos frères. L'amour de quelques-uns nous conduit à l'amour universel de l'humanité. L'amour de l'humanité nous conduit à travailler à la faire une, par une même amour pour le Christ dans le sein de la Trinité. Avant de rebondir vers le Verbe incarné, comment notre amour, passant par l'âme de nos intimes, par l'âme de tous les hommes, doit-il nécessairement tendre vers ce terme relatif qu'est l'église de Rome ?

Il n'est peut-être pas inutile tout d'abord de souligner le **lien étroit qui relie le mystère eschatologique à l'acte de charité**. Sans ce mystère, celui-ci resterait en germe en nos actes, pratiquement inopérant. Pour aimer en effet, il n'est pas nécessaire initialement d'être payé de retour ni même qu'il puisse y avoir un fondement sérieux à l'espérance d'être aimé en retour. Nous avons une telle pente à aimer que, dès qu'un semblant d'espoir se présente à nous, aveuglément, dans le premier moment, nous osons aller de l'avant, abandonnant aisément tout sens critique. Mais peu à peu il nous faut des arrhes, une foi, une espérance, sans quoi notre amour périclite de désespoir et de dégoût.

**En dehors d'une vue eschatologique du monde**, parce que là seulement se trouve le secret d'une réelle consommation, **il n'est point d'amour véritable**. On pourra se donner passionnément à une cause, le progrès social, la patrie, tout autre idéal, on n'aimera pas vraiment car tout amour se termine à une personne. On pourra se dévouer corps et âme à une personne humaine, à un groupe, à une personne morale mais concrète, on n'aimera pas vraiment car l'amour, pour atteindre la plénitude, doit croire à la réalisation d'une ambition commune. Vouloir être un à deux n'a de sens que si l'on connaît ce que signifie cette unité plus haute à laquelle on aspire. Tant qu'on n'a pas défini comment se consomme l'oeuvre d'édification de notre personnalité, tant qu'on n'a point une foi sûre en la fin de toute destination humaine, on ne peut pas aimer vraiment. Puisque rien de fini, rien de commensurable à un développement terrestre, ne saurait nous combler, l'amour suppose donc la foi, une espérance invincible de l'unité des coeurs et des esprits, lors de la consommation des siècles.

Non seulement le mystère eschatologique rend possible cet amour, il le nourrit, il le dirige, il l'éduque, il en est la norme pratique la plus pure. Une simple analyse psychologique nous rend compte en effet de la déficience de tout amour pour un objet fini. Il nous est nécessaire, du simple point de vue du philosophe, de nourrir en notre coeur un amour qui rebondisse de l'homme jusqu'à Dieu, d'un amour qui, atteignant son objet réellement, le dépasse néanmoins et, le dépassant, fasse que nous nous dépassions nous-mêmes, pour ainsi dire, nous faisant tendre à l'amour et donc à une certaine adéquation avec plus haut que nous, avec le Dieu qui nous dépasse infiniment. Sans la révélation, il n'est point de solution à ce problème de l'amour vrai, identique à celui du dépassement de l'homme par l'homme. C'est pourquoi une philosophie close, qui ne se termine pas par une aspiration à une révélation, n'est qu'orgueil et illusion de l'esprit, à moins que l'on ne nomme philosophie l'art de tirer quelques déductions élémentaires de nos perceptions premières, en ne conservant de celles-ci que celles qui sont perceptions d'objets bien définissables puis la démangeaison de continuer dans l'ordre déductif jusqu'à ce qu'une orgie de concepts et de constructions abstraites ait fait de nous le plus isolé des hommes. La révélation vient nous éclairer sur l'unité à promouvoir et sur les moyens de tendre vers elle.

**Vouloir l'unité de l'humanité dans le Christ**, cette unité mystérieuse, tourment des philosophes scolastiques car elle ne se laisse pas habiller de concepts classiques, c'est former en soi, sous la pression de la grâce, l'acte de charité. Par cet acte, nous promettons d'aimer nos frères d'un amour qui rebondisse jusqu'à Dieu parce qu'il est

essentiellement le désir de les diviniser dans le Christ. Nous renonçons à diviser l'humanité en castes, à faire de certains groupes des intouchables, à ne tendre à l'unité collective qu'en petits groupes animés de l'esprit de corps. Nous voulons réaliser l'unité de l'univers, mûs pas une ambition sans limites. Impossible d'aspirer à la consommation dernière sans désir passionné de cette unité parfaite, voeu dernier du Christ dans le discours après la cène.

### **L'église visible**

Pour que cette unité soit consommée à la fin des temps, principe extrêmement important, il est de toute évidence nécessaire que déjà elle existe; qu'elle existe déjà et non point comme un germe seulement mais comme un organisme en voie de développement. Il n'y a de consommation que pour ce qui auparavant a été soumis à la loi d'une lente croissance. En conséquence, il est nécessaire qu'une certaine unité se développe constamment dans l'humanité, renversant peu à peu toutes les barrières, rendant peu à peu, malgré des retours apparents de fortune, l'amour mutuel des hommes plus profonds, plus aisés.

De plus, l'idée même d'une consommation des siècles serait pour nous une pure énigme s'il ne nous était donné de vivre ce développement qui y conduit. Nous pourrions prononcer le mot correctement, ce ne serait qu'articulation de syllabes magiques. Rien d'humain ne s'y pourrait accrocher. L'acte de foi serait impossible. Mais ce qui doit se consommer, nous en connaissons déjà la nature qui ne sera point anéantie mais seulement purifiée au dernier jour et par là éternisée. Ainsi notre attente de la consommation des siècles est un acte humain. Exigée par notre coeur, ce n'est point lettre morte pour notre intelligence.

De même qu'il faut connaître, et de plus en plus intimement, une personne humaine pour en vouloir la consommation dans le Christ, de même il faut connaître et progresser dans la connaissance et l'amour de cette personne mystique qu'est l'humanité pour en vouloir la réelle consommation. Celle-ci consistera essentiellement en la constitution d'une unité supérieure. Il suit de là que, pour progresser dans l'amour de cette personne mystique, il nous faut être déjà capable de percevoir un certain mode d'existence, une certaine unité sensible de cette personne.

De même que le Christ historique a pris une forme humaine semblable à la nôtre pour que nous puissions le connaître et l'aimer humainement, de même il est nécessaire que nos frères, que l'humanité, prennent figure historiquement. La réalité d'une certaine unité visible, tangible et, en partie notre oeuvre, notre vie, est aussi nécessaire à l'amour du Christ que la réalité de sa nature historique. Au Christ historique, il était nécessaire que succède un Christ mystique, rendu perceptible en une certaine unité commencée dont la réalisation, la purification, l'extension seront notre oeuvre, dont la consommation sera notre espoir et notre force. **Ce commencement d'unité, c'est l'église visible.**

L'église n'aura pas été un moment dans l'histoire, moment préparant le règne d'une église toute spirituelle et par là invisible. Pas plus que l'union à un corps, cela n'aura été un moment dans l'évolution, moment préparant la venue de je ne sais quels purs esprits. Sans doute, l'église visible étant un développement, de même qu'elle a évolué, elle évoluera encore. Ses rapports avec les pouvoirs temporels ont subi de profondes altérations. La forme même des rapports des membres et du chef visible, héritage des temps magnifiques mais peu évangéliques de la Renaissance, prendront sans doute un aspect plus en rapport avec la vie moderne. Les dogmes mêmes ont une vie et Bossuet n'oserait plus écrire son traité des variations. Mais ce qui ne changera pas, c'est, entre autres, sa visibilité, promesse de l'unité future dont elle est comme l'enfance. Si l'unité du monde dans le Christ ne se développait pas déjà sous nos yeux, objet de connaissance et d'amour, le mystère de la consommation des siècles serait vain, vaine toute foi et vain tout amour.

### **Église visible et église invisible**

Possédés par le désir de promouvoir l'unité de l'église du Christ, nous devons centrer nos activités sur l'unité des églises et sur le Christ. Aimer, c'est s'insérer dans l'église visible pour insérer dans le Christ car aimer, c'est préparer la consommation de l'unité et cette unité doit se constituer ici-bas visiblement dans l'église romaine. Mais hors de cette insération dans l'église, y a-t-il un salut pour nos amis, les hommes ?

On a souvent brandi le "**hors de l'église, point de salut !**" comme un monument d'intransigeance, de mépris des droits de la personne humaine. Bien souvent aussi, on a expliqué le sens de cette expression équivoque et nous savons qu'à tout homme de bonne volonté Dieu ne refuse pas le salut. En théorie, nous savons qu'en dehors de l'église, en fait sinon en droit, on se sauve mais il y a en cela un mystère et bien que, de nos jours, nombreux aient été ceux qui ont travaillé à l'éclaircir, c'en est encore un des plus angoissants et des plus obscurs.

Impossible d'avoir aimé des "infidèles" sans avoir senti que, pour certains, tout effort de les convertir, de les amener dans le sein de l'église romaine, était vain. Non point que ce soit des obstinés. Certains sont de fort honnêtes gens et moraux. On peut même affirmer qu'en certains cas, je songe à un Gandhi par exemple ou plus près de nous à un Lord Halifax, plus il y a en eux d'élévation morale et plus il est impossible de penser à une conversion à l'église visible. Toutes choses ne se passent-elles pas comme s'il y avait, pour certains, une vocation

à l'infidélité, à l'hérésie ou au schisme ? Comment dès lors pratiquer envers ces hommes, qu'il faut aimer et qu'on aime même naturellement, une charité vraie, bienfaisante et centrée sur l'Eglise visible .

Encore une fois, ce qui fait difficulté pratiquement, ce n'est pas tant que des âmes puissent se sauver hors de l'église, car on pourra toujours dire, et je pense qu'il est nécessaire de l'affirmer, qu'elles étaient en fait dirigées vers l'édification du Christ mystique. Vers cette fin les poussait une grâce secrète et seul un acte de foi explicite, une inséparation juridique, a manqué pour qu'il y ait eu appartenance visible. En pratique, l'infidèle de bonne foi, en se sauvant, aura toujours travaillé, sans le savoir, à l'édification du Christ mystique et même, dans la plupart des cas, de l'église visible.

Ce qui fait surtout difficulté, c'est de préciser comment. Nos activités restant centrées, comme c'est nécessaire, sur l'église visible, il nous est donné de promouvoir dans ce que j'oserai appeler "l'infidélité invincible", je voudrais dire même "l'infidélité par vocation", l'amour du Christ et la tendance vers la consommation qu'il est venu nous révéler. Cette ténèbre répugne à la pleine lumière. Comment lui en donner, néanmoins, quelques rayons ?

Cette question reste pour moi, jusqu'à présent, sans réponse. Il resterait à faire la théorie d'un apostolat sans issue visible, sans issue sensible dans le temps. Cette lacune comblée, notre connaissance de l'église visible, et par là même du Christ, donnerait à notre amour de monter vers le Père plus pur et plus fort.<sup>934</sup>

Shembaganur, 20 septembre  
Trichinopoly, 3 octobre 1934

### 291 - L'échec du fils aîné (Lc 15,28)

Les échecs les plus graves dans la vie d'un chrétien ne sont pas toujours les plus apparents. Il est des déroutés que la grâce transforme en victoires. L'enfant prodigue rentre heureusement à la maison du père avec une sagesse renouvelée. Mais que dire de la secrète déficience qui paralyse la foi et l'amour de l'âme adulte ? Contre une impuissance encore si inconnue, si intime, de quel remède l'homme saurait-il user ? Comment s'évaderait-il de cet exil, celui qui méconnaît quelle est sa vraie patrie ? Échec fondamental dont les autres ne sont que les bruyantes et superficielles expressions, échec de la dernière étape. Il rend vaine la promesse initiale des appels divins. Il ruine une vie pourtant fidèle et le fait avec sécurité dans le silence. Par quelle extrême conversion l'homme juste apprendra-t-il à croire et à aimer ?

#### **Voici un chrétien qui jamais peut-être n'a quitté la maison paternelle.**

C'est un serviteur exact, généreux, exigeant pour lui-même, fidèle aux commandements, dévoué à l'oeuvre au point d'y consacrer sa vie, d'une persévérance rare, d'une stabilité parfaite. Il est fort et intelligent. La nature l'a richement doté. Dieu l'a appelé avec ferveur. Cependant, par quelle mystérieuse raison cet homme porte-t-il en lui l'imperceptible stigmate d'une profonde et capitale faillite ? Ainsi la note absente, à peine remarquée, fausse l'harmonie de l'accord merveilleux et révèle, sous l'application studieuse de l'élève, l'inexistence du génie de l'artiste. Dans cet homme dont toutes les apparences publient le zèle, l'âme religieuse pressent vite un vide qui intimement l'inquiète, même si elle n'en prend pas clairement connaissance. Elle n'est pas portée à lui faire totalement confiance.

Ne rayonne-t-il pas une plénitude qui fait avec justice admirer sa personnalité riche et équilibrée ? Ne vit-il pas sous le signe de la paix, dans la sécurité de sa voie, dans la cadence régulière de ses jours pleins d'efforts mesurés et conscients ? N'aime-t-elle pas les fruits de cette incessante activité toute déployée au service de Dieu ? La beauté de la vie de chrétien lui semble pourtant abstraite, toute du dehors, comme celle de ces chefs d'oeuvre où la technique de la forme a plus de part que l'intuition fondamentale du beau. Près de lui, celle qui vit de foi et d'amour, ne trouve pas son Dieu plus présent, elle ne croit pas dans une plus lumineuse et pénétrante intuition. Elle ne connaît pas avec lui la communion des âmes qui aiment plus leur Seigneur en l'aimant ensemble. Une telle perfection humaine semblait appelée à être la demeure visible, rayonnante de Dieu dans le monde. Elle n'en est qu'un témoin impersonnel comme une belle réussite de la seule nature. Il y a chez ce chrétien une certaine absence de Dieu comme si son âme opposait, par la dureté de son plus intime, une malheureuse inertie aux visites les plus substantielles et les plus précieuses de l'amour divin. Comment pourrait-on montrer cette imperméabilité maudite, décrire le jeu perfide de son succès ? Cette absence, ce vide religieux dont elle est la cause, ne se manifeste que par différence quand on l'oppose à la présence de Dieu que d'autres âmes portent en elles. Qui saurait dire son mal à cet homme taillé pour devenir un saint ? Pourquoi et quand s'est-il égaré sur le chemin de son seul perfectionnement humain ? Peut-il connaître aujourd'hui son lamentable piétinement dans cette impasse qui montre encore à ses yeux tant de signes rassurants ? Quelle misérable indigence recouvre l'exact équilibre de sa vie fondée sur l'efficacité de ses efforts et la vigueur logique de son esprit, recouverte pieusement du signe chrétien, toute résonnante à s'y tromper du langage de l'évangile ?

Seigneur, vous ne serez pas sans miséricorde pour l'homme qui vous a longuement cherché et qui ne vous a pas trouvé au lieu où vous l'attendiez. Il est parti quand sa jeunesse criait en lui sa puissance créatrice, échec de la vôtre, mon Dieu. Vous lui aviez dit au fond du coeur l'appel qui enthousiasma la force de ses 20 ans et fit craquer

L'humble horizon de la vie familiale pour le jeter sur les routes nouvelles de l'humanité grandissante. Son printemps connut l'extrême ferveur de vos premiers disciples et la joie exultante des premières récoltes. Dans ce monde, il a voulu être le ferment qu'engloutit la pâte mais qui en triomphe encore, le sel que nul ne rejette car il n'est pas affadi. Il a travaillé pour vous depuis l'aube, sans compter ses forces, sans mesurer son temps, sans prêter garde à la vie qui s'écoule ni à la solitude qui creuse autour de lui un premier tombeau. Pourtant ses jours connaissent la dure défaite puisqu'ils n'ont pas fait de lui un saint. Il le sait et ne veut pas le savoir. Qui le lui reprocherait ? Vous seul, mon Dieu, le pouvez et ne le faites pas. Dans l'extase de sa vie donnée, il veut encore trouver l'affirmation qui puisse lutter victorieusement contre la directe et intime expérience de l'échec fondamental. L'hostie qu'il a pétri de ses doigts ardents tous les jours de sa vie, dites-nous pourquoi il n'a pas su la consacrer de votre présence. Ce chrétien qui a voulu être totalement fidèle et qui l'a été autant qu'un homme du dehors peut le savoir, dites-nous pourquoi il n'est pas devenu un croyant à la foi puissante et vivifiante qui pénètre le réel de sa lumière et le transfigure. Pourquoi ce cœur qui vous a aimé jadis à l'heure des premières rencontres, qui vous a aimé longtemps, pendant les premières étapes, qui vous a aimé encore en vous apportant les gerbes des premières moissons, pourquoi n'a-t-il pas grandi et n'est-il pas établi dans l'amour vrai qui est de vous ?

Seigneur, il est aussi une conversion pour ce pécheur qui ne sait pas son péché. Apprenez-lui le secret chemin de l'heureuse évasion hors de son exil, loin de vous. Faites-le entrer dans le mystère de votre personne, source de toute foi et de tout amour. Consacrez-vous cet homme qui a su déjà vous consacrer sa vie.

### **Qui saura écrire l'histoire intime d'un vrai chrétien digne de ce nom ?**

Il n'est pas de vie plus pleine et plus complexe dans la multitude de ses réactions personnelles, de ses détours et de ses retours, de ses efforts et de ses fatigues, pour répondre à l'appel entendu. Il n'en est pas de plus grande ni de plus tragique parce que nulle autre n'intéresse la totalité de l'âme comme elle, ni ne connaît les ambitions grandioses qui l'animent, ni les séductions et les abîmes qui la sollicitent. L'homme qui n'a pas reconnu explicitement les sollicitations de la grâce et qui ignore tout de la foi et de l'amour ne saura jamais la simplicité de ses jours, leur pauvreté. Sa vie sous d'autres latitudes, dans d'autres temps, avec d'autres mœurs, est semblable à celle des peuples millénaires qui, depuis des siècles, naissent et meurent sur le sol de leur patrie, sans espérance ni but. L'homme qui se consacre à la recherche, le conquérant, entre dans l'extase de la chose embrassée pour mieux la vaincre. Il connaît l'angoisse de la lutte, les déchirements du dépassement de soi, la peur et l'audace, la joie des victoires mais, au soir de sa journée, dans le cœur de son être, il reste encore fondamentalement étranger à la forte cadence de sa vie. Son âme est trop profonde pour qu'il ait pu totalement la vouer à son travail ardent. En lui, le plus lui-même, le plus capable de vie, n'a pas vécu. Les joies de cet homme sont pauvres de son propre trésor qu'il a méconnu.

Car vivre, c'est plus que grandir dans la connaissance et dans la puissance. C'est entrer dans la foi et dans l'amour. Mais qu'est-ce que la foi et l'amour ? Nul ne le sait qui ne l'a lui-même inventé, découverte qui ne ressemble à aucune autre par l'extrême du mystère que vous devez atteindre pour y faire la demeure de l'homme. Nul autre que vous n'épouse de loin en telle plénitude le total mouvement de l'âme et du corps pour les porter au seuil de l'inconnaissable et du plus intime. Origine de la grandeur du chrétien qui répond aux appels de Dieu, vous êtes aussi la source de ses dures souffrances, le secret motif de ses chutes et de ses renaissances. C'est pourquoi il connaît la douloureuse possibilité d'échouer encore quand déjà le but semble atteint et de méconnaître la foi et l'amour quand déjà, du dehors, tout semblerait faire croire qu'il en est possédé. Faites-nous entrer, mon Dieu, dans la connaissance de la vie très inconnue de vos disciples. Pour cela, arrachez-nous à la trame ordinaire de nos pensées abstraites avec lesquelles, chaque jour, nous savons maquiller le réel pour qu'il nous soit plus supportable. Confortés par la divine charité, nous saurons sans mourir entendre la dure vérité. Dites-la nous en cette heure que le soleil marque du signe de l'espérance, encore haut placé dans le ciel, pour qu'au soir de notre vie, nous ne l'entendions pas comme notre condamnation sans appel. Nous avons reconnu le drame de Dieu en chaque chrétien.

Voici un disciple du Christ, levé tôt chaque matin, couché tard chaque soir, pour être tout à l'oeuvre que Dieu lui a vraiment confiée. Désormais il n'est plus que celui qui agit, commande et sert. Ce n'était pas ainsi au début mais il y a été conduit sournoisement par un entraînement tout puissant chaque jour renouvelé. Cet homme ne connaît plus le recueillement de l'âme. Il a oublié tout ce que sa vie jadis savait y recevoir. Aujourd'hui, il s'ennuierait s'il avait le temps de se livrer au silence intérieur. Il ne l'a jamais plus. Le soir de ses fatigues, quand la nature humaine crie sa nostalgie, lorsqu'en lui naît sourdement la révolte fondamentale qui voudrait protester contre la gêne essentielle de l'être, il en triomphe en devenant encore plus gai et plus alerte. Il est modestement, sans le savoir, un héros de dévouement et d'endurance. Est-ce de sa foi et de son amour qu'il tire une telle énergie ? Pratiquement, il croit en Dieu du même mouvement qui lui affirme l'exactitude des raisons de sa vie active et donnée. Son amour pour Dieu se nourrit et s'abâtardit de la passion enthousiaste, cultivée sans cesse, portée à l'oeuvre dévorante. Sa vie proclame la foi de ses débuts et l'amour qui le fit se consacrer au service de Dieu. Elle ne sait plus dire aujourd'hui ce qu'en vérité elle ignore trop maintenant, la charité dans sa vivante réalité. A son contact, les âmes trouvent des raisons de se convertir. Qui les fera vivre de foi et d'amour ?

**Voici les chrétiens nés sous le signe de l'intelligence.**



Qu'elle soit le signe de leurs fécondes vies. L'église a besoin de vous car la bêtise, fille de l'ignorance, menace les âmes autant que le péché. Ils sont partis vigoureusement dans l'étude. Ils n'ont pas connu les naufrages de la foi ni ses graves maladies car ils avaient déjà aimé Dieu au début de leur vie, expérience décisive, gage des fidélités futures. Ils n'ont pas connu non plus l'orgueil car la noble science est source d'humilité. Mais insensiblement, pour les uns, toute vie s'est refroidie pour entrer dans les claires et abstraites matrices d'une raison inhumaine au langage trop pauvre pour dire tout le réel. Ils parlent de la charité avec une ardeur qui ne tire plus sa ferveur que du concept qu'ils s'en sont forgé. La foi est pour eux, dans leur vie, prisonnière des livres, l'absolue affirmation de la solidité de leur système intellectuel. Les autres piétinent aussi à la frontière du surnaturel qu'ils affirment sans jamais l'atteindre. Sans le savoir, ils en viennent à se lasser de poursuivre fidèlement la foi et l'amour et cherchent, dans la griserie d'un fuyant qu'il faut toujours poursuivre ou dans la beauté séductrice des phrases et des images, la ferveur de celui qui aime et l'intuitive illumination de celui qui vit sa foi. Qui n'admirerait la science de ces chrétiens et leurs vies laborieuses consacrées à Dieu ? Mais Dieu, au milieu d'eux, reste le grand inconnu dont on parle toujours. Nul d'entre eux n'a su franchir le seuil divin que l'âme porte en soi comme un sceau. Nul d'entre eux ne saura l'apprendre à son frère.

Voici la troupe innombrable des âmes fidèles qui firent de l'observance chrétienne le but de tous leurs efforts. Qui dira leur abnégation, les secrètes angoisses de leur persévérance, les luttes qu'elles durent sans cesse mener contre leur propre nature ? Douleur victorieuse ! A la fin de leur vie, comme la lampe qui brûle sa dernière goutte d'huile, elles connaissent, à défaut de la ferveur de l'amour, les joies troubles de l'étroitesse obscure. Leur foi puise sa vie dans la superstition de sa matérialité.

Voici la troupe très nombreuse des âmes violentes qui cherchent à se vaincre dans la souffrance et l'ascèse mortifiante pour trouver enfin le point d'appui tant désiré de leur ascension spirituelle. Pourquoi maintenant se font-elles un rempart de leur héroïsme ? Pourquoi s'y livrent-elles comme par un défi ? Douce charité qui ne connaît point les manifestations masquées des refoulements non sublimés, foi triomphante qui êtes trop forte pour vous vivifier de l'âpre contestation des voies qui ne sont pas vôtres. Pourquoi n'avez-vous pas visité ces âmes généreuses ?

#### **Vos fidèles chrétiens, Seigneur, se sont lassés de vous chercher.**

Ils ont préféré vous trouver tout de suite. Qui dira combien l'esprit de l'homme est retors, son imagination féconde pour se justifier ? Qui dira les luttes divines où Dieu souvent est vaincu quand il cherche encore à parler clair au cœur de ses fidèles ? Agonie de l'effort créateur, déroute d'une espérance divine, l'amour refoulé, la foi reniée dans le geste même qui l'affirme, dans la prière même qui le demande. Qui dira votre passion renouvelée, continuée, sans cesse reprise, toujours jusqu'à la fin des temps ? C'est le bon laboureur qui ne veut plus faire que son labour mais si bien. La prière est-elle donc nécessaire à l'ouvrier ? Mon travail proclamera ma foi et mon amour. C'est l'apôtre qui a tant confiance en vous, Seigneur, qu'il croit plus aux grâces que vous lui devez qu'à l'efficacité de la communion de charité que vous lui demandez. C'est l'homme qui s'est assis au bord du chemin. Il vous a trouvé dans son repos car il sait confondre l'euphorie du corps et la joie de votre vie. Voilà celui qui vous a trouvé dans son amour familial parce qu'il est sentimental. N'avez-vous pas dit : Quand plusieurs seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux ? Voilà celui qui vous a trouvé dans l'exaltation de l'orgueil patriotique et ses impatiences guerrières. De quel amour peut aimer celui qui n'aime pas ses ennemis pour essayer d'en faire ses frères ? Tous construisent, dans la mesure du nécessaire, de nouveaux systèmes où ils vous trouveront, Seigneur, car ils sauront appeler richesse leur pauvreté. Voilà celui qui, las de sa pauvre prière, deviendra l'apôtre de la prière impersonnelle qu'il aimera confondre avec celle de l'église. Voilà celui qui, las de ses pauvres défaites, fera de l'abandon à la vie, une nouvelle soumission amoureuse à votre volonté. Voilà l'ignorance qui construit son système où elle s'appelle sagesse. Qui dira la puissance malsaine de tous les livres pieux qui consolent en canonisant la médiocrité ? Voilà la brutalité qui se nommera force, l'esprit de domination, puissance du chef, curiosité indiscrete, zèle d'apôtre.

Seigneur, ayez pitié des mensonges inconnus de ceux qui ne vous ont jamais quitté car ils veulent être tout à vous, mon Dieu, ces chrétiens parmi les meilleurs des foules de votre église. Ils croient à vous de toute la sincérité que peut porter leur cœur pécheur. S'ils connaissent votre amour, il n'est pas d'obstacle en eux assez perfide pour les empêcher de vous aimer. S'ils manifestent tellement leur pauvreté, c'est qu'ils sont partis à votre suite pour la grande découverte et la grande conquête. La chair de l'homme tressaille sous l'effort, ses moindres imperfections crient leur présence quand elle s'approche de vous. Chacun des pas qu'ils font sur l'heureux chemin éprouve leur profondeur. Vous le savez, mon Dieu. Qui les condamnerait ? Vous seul pouvez le faire et vous ne le faites pas. Apprenez-leur l'heureuse évasion hors d'eux-mêmes en vous.

Vous n'abandonnez pas l'homme qui s'est donné, un jour, tout à vous. Il peut, pendant des années, marcher en tâtonnant dans ses propres ténèbres. Quand il vous appelle, toujours il vous découvre près de lui. Quand, inconscient, il a cru si bien vous entendre qu'il n'écoute plus votre intime parole, vous êtes encore sur le chemin qu'il parcourt heureux, dans la dérisoire satisfaction de lui-même. La mission que vous lui avez confiée à l'aube de sa vie, vous ne la lui retirerez pas, ce don qui le marque de votre nom, cette consécration à vous-même qu'il a reçue, qu'il a ratifiée et qu'il ne veut pas renier parce qu'il ne veut pas vous quitter.

C'est en rentrant un soir de son travail après la journée fatigante, après une longue vie persévérante qui souffrit près d'elle de nombreuses désertions, que le fils connut son péché. Circonstance imprévisible qui, même encore si elles avaient été prévues, auraient pesé d'une trop lourde charge sur le coeur de cet homme fidèle. Révélation foudroyante qui terrasse tout à coup. Ce n'est pas une chute accidentelle qui ne signifie rien contre celui qui est tombé, l'étourdissement d'un instant, une surprise. Toute la vie passée se dresse, donne un sens à cet écroulement. Mille souvenirs concordant, jusque là oubliés, non remarqués, ressuscitent. Satan dévoile la multitude de ses secrètes victoires, sa continuelle et efficace action. Dieu, que l'homme fuit alors opiniâtement derrière l'inertie de son écrasement, rappelle les grâces reçues, ses appels non écoutés, ses reproches refusés. Condamnation du fils fidèle et coupable. Mon enfant, cet anneau que tu as au doigt, porte-le enfin dans ton coeur, sois enfin à moi qui fus toujours avec toi.

Le disciple à la vie laborieuse ne sait pas la valeur des premiers pas qu'il a faits sur l'heureux sentier de sa vocation. Leur facilité, dans la joie de l'aurore divine, ne lui a pas laissé connaître avec exactitude leur irremplaçable et précieuse réalité. Confirmations définitives d'un engagement où Dieu est partie contractante, dont les cieux et la terre sont témoins. Ceux qui savent ne peuvent pas voir un jeune partir ainsi allégrement vers la grande vie sans connaître l'émotion sacrée que soulèvent les passages de Dieu lui-même. Ces premières obéissances à l'appel divin sont grosses en puissance de tout ce qui demain sera de nouveau demandé à l'âme généreuse. Mystérieuse unité de la volonté de Dieu sur l'âme élue, adorable pour celui qui y répond totalement. Qui n'en serait pas écrasé si, à temps, la foi et l'amour ne venaient donner à l'homme une puissance surhumaine.

### **De tous les points de l'horizon montent les fortes sollicitations divines.**

Il y a celles qui sont les conséquences directes et pourtant non prévues des premiers dons et des premières réponses. Votre serviteur savait-il avec un total réalisme ce qu'il faisait le jour où, dans son coeur, il s'est voué à la solitude religieuse, premier signe efficace du don universel et sans limite. Il ignorait l'infinie exigence d'une totale correspondance, non seulement à ce que vous lui commandez, mais encore à ce que vous attendez amoureusement de lui, la continuelle et douloureuse insatisfaction qu'impose l'intelligence des médiocrités chrétiennes et l'appréhension des dangers dont elles menacent l'église et le monde. Sur ses yeux était appliqué le "voile" de l'ignorance que seule l'expérience directe peut déchirer. Dans son coeur jaillissait une générosité naturelle que plus tard les fatigues du corps viennent tarir.

Pourrait-il connaître, derrière la médiocrité de l'âme, son esclavage dans le secret déliement dû au péché ? Ce qu'il n'a pas pensé porter le jour où il s'est donné à vous, vous saurez le lui jeter sur l'épaule. Il est un développement rigoureux dans l'ordre de l'esprit, semblable à l'irréfragable déterminisme qui régit la matière. Il se déclenche imperceptiblement, comme l'invisible rupture de l'équilibre instable. Il se développe tout puissant. Le coeur généreux en écoute sans glose ni erreur les appels intangibles. Le grain qui a été semé germera. Coûte que coûte, il deviendra l'arbre immense. Le don initial, fait conjointement de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu, grandira ses incorruptibles croissances invinciblement.

Dans le coeur du disciple monte une parole que nul ne saurait faire taire. Elle est la voix sans cesse murmurante, sans cesse sollicitante. Elle visite le chrétien au soir de ses tentations et de ses lassitudes. Elle triomphe vite du trouble des fautes consommées et le domine dans la clarté comme aux heures renouvelées par la grâce. Elle est l'exigence sans cesse plus totale. Quand l'homme se révolte, c'est contre elle qu'il se dresse, plus encore que contre les endurances précises qu'elle lui impose. Elle gagne le seuil intime de la vie. Elle éveille les richesses inconnues de l'être pour les rendre fécondes. Elle en réclame fortement la totale possession. Sans cesse le disciple doit refaire l'oblation de lui-même et renouveler à chaque étape de leur découverte le don de ses biens qu'il a consacrés jadis à Dieu dans l'ignorance. Échéances grandissantes et inconnues de la vocation ! Qui pourrait vous être totalement fidèle ? En cette course, Dieu va plus vite que l'homme.

### **Mais voici encore d'autres exigences.**

Elles sont exactement mesurées pour votre serviteur. Seigneur, vous lui arrachez ce que sa nature pécheresse conserve avec opiniâtreté dans sa profondeur, le fondamental appui de son inertie, la mauvaise racine de sa déchéance inconnue, celle qui, à chaque époque de sa vie, poussait des vices aux noms divers et empoisonnait son âme de l'haleine du péché. A votre appel, les circonstances extérieures, dans leurs mystérieux enchaînements, se concentrent, pressent votre fils fidèle, le bousculent. Elles déjouent les combinaisons humaines qu'il avait savamment su mener à bien avec la pensée inavouée de les trouver encore si, par hasard, vous veniez à lui manquer. Elles bouleversent sa stabilité intime. Elles recouvrent ses jours des ténèbres de la stérilité. Elles lui ôtent, avec l'admiration de ses frères et leur estime, l'aide qu'il trouvait en eux. Elles détruisent l'invincible confiance qu'il avait en lui-même. Ainsi vous entrez dans la vie de votre serviteur comme un fantôme, sous le masque du destructeur. Il n'a plus rien pour fuir votre regard, pour se mentir à lui-même, pour se cacher sa misère. Il est à votre merci.

### **Dieu d'amour, purifiez ce coeur qui a toujours voulu être à vous.**

Vos voies sont incompréhensibles mais adorables. Celui qui sait les adorer les comprendra un jour mais vous continuez votre marche triomphante. Vous lui demandez ce qu'il ne voulait pas donner tellement il croyait sien ce qui est encore à vous. Vous le sommez de quitter ce qu'il croyait nécessaire pour vous servir. Vous lui aviez laissé une aide à sa faiblesse sans le lui dire. Il en avait usé si heureusement sans le savoir. L'homme ne sait pas

la source vraie de sa fidélité et de sa persévérance quand il ne la voit pas directement jaillir du rocher de sa seule et très libre volonté. Vous en êtes l'âme, l'efficace intériorité, l'immanente et transcendante puissance. La foi peut-elle être assez directe, l'amour assez immédiat dans le cœur qui l'ignore encore ? Solitude essentielle de cet unique mouvement par lequel Dieu touche l'âme de son contact vivifiant, par lequel l'âme touche Dieu dans l'extrême de sa propre totalité. L'homme ne s'y livre d'abord que dans l'absolue nudité intérieure et extérieure. Vous seul, Seigneur, savez faire entrer et demeurer votre serviteur en cette retraite sacrée. Votre disciple peut être à vous pendant des années tout en se refusant sourdement à la foi et à l'amour, vous l'attendrez. Il peut fuir vos silencieux reproches dans le labyrinthe de ses fiers systèmes, vous le poursuivrez. Qu'il vous demande ce qui ne convient pas, vous ne l'écoutez pas. Qu'il se construise une forteresse pour abriter sa vie, vous saurez la détruire. Grâce maîtresse, patiente et prudente, partout présente, continuellement agissante. Univers où l'autre plonge par son espace et par son temps mais encore par l'infinie petitesse de sa structure intime et par l'infinie complexité de ses ensembles. Nulle action n'est semblable à la vôtre, ni celle qui créa le monde du néant, ni celle qui du dehors organise le chaos. En vous, le chrétien se remet chaque soir. Prenez-le dans vos mains, votre serviteur fidèle, tel qu'il est, pauvre mais très riche, lâche mais très courageux, impur mais très pur. Prenez-le dans l'extrême de vos exigences et l'extrême de ses engagements, dans l'extrême des circonstances qui l'assiègent et dans l'extrême de son dépouillement intérieur, préparé à son insu par son premier pas à votre suite. Votre fils aîné, au soir de sa journée de travail, après une longue vie fidèle, se révolte contre vous mais, demain, il vous aimera enfin. Voilà ce jeune homme riche, juste, courageux. Il est venu se jeter à vos pieds sous la poussée de votre grâce, mû par la secrète nostalgie d'une vie plus haute. Il part dans la tristesse, lui qui était accouru dans la joie mais, demain, il vendra tous ses biens, il viendra et vous suivra. Voilà vos serviteurs entrés dès l'aube dans votre champ. L'heure est venue du repos après le travail bien fait de la dure journée. Ils maudissent votre bonté. Ils blasphèment votre justice mais, demain, ils auront compris votre amour et ne seront plus mercenaires. Pierre qui vous a renié pleure sa faute mais, demain, il mourra pour vous. Votre serviteur fidèle connaîtra les jours où il est plus aisé de mourir que de vivre. Il saura aussi découvrir qu'il est plus difficile de ne pas faire votre volonté que de s'y soumettre. Soyez-lui miséricordieux dans la nuit de ses révoltes. S'il tombe bien bas, relevez-le vite car, vous le savez, même ce jour-là, il vous est encore fidèle. Demain, vous aurez en lui un cœur contrit et humilié, une bonne terre bien labourée de profonds sillons. Visitez-le des touches douces de l'espérance. Déjà vous lui murmurez : Mon fils, tu es toujours avec moi. Tout ce que j'ai est à toi. Tout ce que tu fais est à moi. Entre dans mon amour. L'église de Dieu chantera avec toi, mon frère, son Magnificat car, pour elle et pour toi, Dieu a fait en toi de grandes choses. Sois désormais, par ta foi et par ton amour, le sacrement de sa présence parmi les hommes.

292 - Notre-Dame de l'Espérance  
A la Vierge de Cluny

1934-35

Marie, en cette heure qui recommence, ma prière monte vers vous. Au début de l'étape nouvelle, je me penche sur l'oeuvre de mes jours avec crainte et espérance et, vers vous, mon âme s'élève, vous qui étiez au commencement. Ce n'est pas vers celle qui ne savait pas encore, dans le silence précurseur de l'annonciation ni vers celle qui avait l'intelligence de tout, dans l'extase de l'accomplissement. Aujourd'hui, je ne cherche pas non plus à vivre près de la mère qui connut l'enfant trente-trois ans ni près de celle qui chantait son "magnificat". Marie, je veux vous joindre dans la retraite sacrée, neuf mois durant, qui recouvrit vos jours et absorba votre âme, dans la solitaire et muette attention de ce qui, nouveau et caché, croissait en vous. Faites-moi entrer dans l'intime disposition qui vous permet de percevoir la mystérieuse fécondité de votre maternité. J'ai besoin de communier à votre réussite pour espérer la mienne et la porter. J'ai besoin de sentir battre près de moi votre cœur alerte et confiant de jeune mère pour sentir, parmi les défaillances de ma propre chair et les continues instabilités de mon esprit, la fraîcheur de ma foi et de mon amour pour ce qui, appelé de Dieu, vient en moi. L'enfance vous a laissé la gloire de sa candeur, semblable à la dernière lueur pleine d'humble tendresse de l'aube maternelle. Déjà, vous êtes femme et le savez. Marie, laissez-moi approcher votre jeunesse merveilleuse. Demain, votre chair portera les flétrissures du temps et les stigmates plus profonds encore des douleurs du cœur. Aujourd'hui, votre corps est le signe parfait de votre âme, comme jamais il ne le fut et désormais ne le sera, union parfaite et passagère, unique, de la pure beauté et de la profonde noblesse humaine. Par l'harmonie qui s'élève de vous, l'homme charnel, voué à l'univers de la sensation, entre dans le monde de la présence. Vous lui êtes, Marie, la révélation de sa propre réalité avant de lui être autrement proche par une spiritualité divine. Il reconnaît en vous, puis en lui, la pensée de Dieu dont il est une humble ébauche humaine. Grâce à vous, il ne s'égarera plus dans la recherche passionnée de son être et les sourds efforts de sa nature, échos humains des brutalités qui donnèrent sa forme à la terre, couleront leur violence dans la douceur tendre et altière de votre être, pour devenir la force du cœur pur. Marie, près de vous, en cette heure, laissez-moi devenir plus totalement homme sous le rayonnement maternel de votre grâce humaine.

Par l'harmonie qui se concentre, parfaite, à la cime de votre coeur, Dieu lui-même s'est projeté de sa solitaire transcendance. Vous lui étiez, par l'exacte réussite de votre humanité, une extension possible de lui, hors de lui-même, car il y avait en vous une perfection qui lui était étrangère, quoique reçue de lui. En vous, il est venu se revêtir d'une grandeur née de lui et pourtant à lui nouvelle. Ainsi dans l'extrême succès de son oeuvre créatrice, Dieu se reçoit encore et se conquiert. Votre enfant, vôtre d'une façon unique, fut l'héritier de notre humanité avant de nous rendre héritiers du Père, Marie, vous avez su laisser Dieu devenir homme sous le rayonnement maternel de votre grâce divine.

J'adore le mystère des préparations providentielles et leur issue divine. Je vénère le moment solennel où l'humain atteint l'équilibre parfait de sa stature dans l'exacte balancement du corps et de l'esprit. Je vénère, en ce moment même, le geste qui fit de Dieu un enfant pour qu'il devienne l'Adam nouveau. Jésus, fruit de deux perfections, jointes par le mouvement créateur qui fait sortir passivement l'une de l'autre, jointes encore, et de suprême manière, par la collaboration active, faite de sollicitation et de consentement presque d'égal à égal, qui noua l'hymen et ouvrit le ciel nouveau. Marie, intime chef d'oeuvre humain, seuil du monde, par où Dieu se manifesta visiblement, celle qui est à la jointure de la terre et des cieux, geste royal d'un monde déchu et pourtant couronné qui appela la réponse de Dieu, l'explicatrice de l'homme à lui-même, deux fois mère.

Vous voilà entrée dans une vie toute nouvelle. De l'extérieur, rien n'est changé pour vous. De l'intime de votre chair, nul signe ne s'élève. Mais il reste en vous un souvenir, une promesse, une acceptation. Que vont-ils devenir dans vos mains ? Moment parfaitement pur, confrontation exacte, sans distraction, dans la clarté, de la nature humaine et de la foi. Silence de la création qui fait pendant au silence du créateur pour se consommer dans un "fiat" semblable à celui d'où sortirent la terre et les cieux. Marie conservait toutes ces choses, les méditait dans son coeur.

Vous allez sur le chemin qui borne votre demeure, seule, comme Jésus plus tard au soir de ses étapes, après la journée de luttés et de miracles. Seule comme lui, d'une solitude autrement plus profonde que celle creusée par l'absence des hommes. Depuis le jour de l'Ange, votre âme a émigré vers l'horizon nouveau, inconnu de tout autre. Vous êtes la recluse du secret que les siècles ignorent et attendent, séparée de vos frères, celle qui est totalement à eux par la perfection de ce qu'ils sont pauvrement. Le voile qui couvre votre tête chastement est la parure que portent toutes les femmes mais aussi le signe de votre isolement.

Demain, la visitation proclamera ce qui était inconnu et caché. Demain, il n'y aura plus un homme qui restera étranger à l'avance divine. Mais aujourd'hui, vous êtes la seule qui connaissiez l'appel nouveau de Dieu. Vous êtes le sommet de l'immense masse humaine que visite, au début du jour des jours, la première lueur du soleil levant. Vous êtes aujourd'hui l'unique pontife, l'unique ambassadeur du monde, dans la nouvelle demeure où Dieu convie les hommes, l'unique personne humaine qui prend part au conseil divin.

Dans votre âme, je contemple l'étreinte puissante du souvenir efficace des paroles qui montèrent en vous et des vôtres, toutes de silence, avec ce que vos yeux voient maintenant et ce que votre esprit conçoit. Il y a en vous comme le long écho de la brève entrevue céleste, la continuelle confrontation de la promesse reçue et crue, et du coeur qui la porte. Dans cette extrémité d'une décision déjà prise et toujours à reprendre, d'une foi donnée et toujours à affirmer, nul ne peut vous aider. Vous êtes au-devant de tous. Votre action est l'exacte image de ce que vous êtes, la fille de votre âme; le verbe de votre être.

Alors, votre âme, tout occupée à croire et à recevoir, n'a pas connu la violence des combats et les ruines que chevauche la victoire. Sur votre front ne s'est pas creusé le signe de la fatigue. Dans vos yeux n'a pas brillé l'éclair de l'inquiétude. Votre coeur ne s'est pas épuisé aux durs renoncement. Votre esprit ne s'est pas laissé recouvrir du doute qui mine imperceptiblement. Votre prière n'a pas élevé au ciel l'écho d'un accablement. Ainsi les nuages obscurcissent un instant la terre pour la couvrir de fécondes rosées. Toute pure, l'ennemi n'avait aucune part en vous. sous le voile du temps et de l'espace, des clartés et des ténèbres qui passent, vous avez su croire et recevoir.

La transcendance de la promesse, baignée dans la candeur de votre âme a conservé son exigence mais a perdu son poids. Son invraisemblance, intolérable en présence de la moindre ambition, a trouvé, dans votre humilité, le milieu où elle s'est faite possible. L'avenir, semé dans votre coeur exactement fidèle, se manifeste à vous dans l'aurole lumineuse de la triomphale assomption, parce qu'il y a en vous; intacte, la joie de vivre. Les réalités, de demain, épuisantes, sanglantes, infamantes, prédites ou pressenties, prennent dans votre foi le sens que Dieu leur donner. Mater dolorosa, vous l'êtes alors, comme vous l'êtes maintenant, dans la beauté et le bonheur.

Cheminez doucement sous votre ample manteau, légère et pourtant chargée, libre et toute occupée. Que votre visage aux traits retenus soit l'expression fidèle de votre âme recueillie dans sa victoire sans meurtrissure. Portez l'enfant, heureuse par nature et par grâce. Votre sourire silencieux, qu'un seul pli des lèvres saurait rendre douloureux, murmure profondément le "magnificat" qui jaillira de vos lèvres. Allez votre chemin, vierge pleine d'espérance.

Mais les hommes, vos frères avant d'être vos fils, connaissent d'autres chemins. A eux aussi, l'étoile s'est montrée. En eux aussi, Dieu veut devenir. Qui dira les violences de leur cheminement et les souffrances de leur enfantement ?

Leur chair a connu le péché avant qu'elle porte un nom. Elle est l'alliée qu'il faut sans cesse vaincre. Elle est le goût qu'il faut sans cesse réformer. Elle est la beauté qu'il faut parfois renier. Elle est l'amie qu'il faut toujours aimer et l'infidèle qu'il faut souvent pardonner.

Mais elle est l'impulsive qu'il faut sans cesse supporter. Quand elle est triste, l'homme ne peut pas veiller. Elle ne sait pas porter la pure allégresse. Dans son épaisseur, la joie devient jouissance et nerveux frémissements. Elle ne sait pas retenir la plainte profonde et, dans son âpreté, la douleur spirituelle devient amertume et gémissements. Mais elle est la compagne qui demeure fidèle dans son vagabondage et ses frivolités, elle est la médiatrice qui rend proche la terre et fait de l'homme l'heureux héritier des richesses du créé.

Les hommes ne connaissent pas l'harmonie de l'union qui vous fit "une" dans l'exact embrassement du corps et de l'âme mais ils en ont la nostalgie. Ils souffrent de cette division plantée au coeur de leur être, de cette contradiction qui les poursuit comme un vieux remords, tous les jours de leur vie. Dans le sillon qu'ils creusent chaque jour pour obéir à la loi de leur seule nature, ils trouvent plus de fatigues et de souffrances à se porter eux-mêmes qu'à travailler. Près de vous, Marie, je viens recevoir la grâce de l'humaine unité, par le sacrement de votre humaine beauté et de l'incorruptible ligne de votre vie.

Quand l'ange est venu dire aux hommes, à chacun d'eux, le message personnel de leur élection, comment auraient-ils pu le porter ? Ils ont reçu la promesse divine dans la joie mais, dans leurs mains, à l'heure même, la parole s'est déjà fanée. Toute leur longue vie, ils sont à la recherche de la pensée divine, reçue une fois, que vous, vous avez comprise et jamais oubliée. Toutes leurs longues journées, Dieu lutte avec les hommes pour en faire des fils et eux crient vers Dieu pour qu'ils deviennent leur Père. Car l'homme est un allié qu'il faut toujours vaincre, il est le disciple qu'il faut toujours reprendre, il est le présomptueux qu'il faut un temps renier. Mais il est l'associé que Dieu aimera toujours et l'infidèle à qui il pardonnera toujours. Il est l'impulsif que Dieu sans cesse supportera. Quand l'homme, dans sa détresse, abandonne la tâche, Dieu lui-même ne peut plus créer. Car l'homme est l'ignorant qui croit tout connaître, l'orgueilleux qui chante encore sa louange dans l'humiliation, l'égoïste qui se reçoit sans cesse quand il croit se donner. Mais il est le pécheur, fidèle aussi à Dieu parce qu'il est très enfant, dans son vagabondage et ses frivolités. Il est le médiateur qui rend la terre spirituelle et fait de Dieu l'heureux consommateur des richesses du créé.

Les hommes ne connaissent pas l'harmonie de l'union qui vous fit "une, Marie, dans l'exact embrassement du Père avec la fille mais ils en ont la nostalgie. Ils souffrent de cette division plantée au coeur de leur amour du Père, de cette contradiction qui les poursuit d'un aiguillon impitoyable, tous les jours de leur vie. Dans l'effort que sans cesse ils refont pour trouver le sentier de Dieu et pour y cheminer, ce ne sont pas les ronces et les épines qui déchirent leur coeur mais l'implacable inertie et la sournoise perfidie logées au centre de leur être. Près de vous, Marie, je viens recevoir la grâce de la juste fidélité, par le sacrement de votre humaine sainteté.

L'homme n'a pas su porter dans un coeur vierge l'appel divin. Il n'a pas su tenir son âme croyante vers les hauteurs des transfigurations et sa foi a chancelé. Il n'a pas su envelopper de silence le mot qui naissait pour faire de lui une parole vivante. Ses yeux ont vu les choses terrestres et se sont détournés. Son esprit a réduit, dans ses étroites matrices, la bonne nouvelle que son intelligence avait su écouter. Ses proches ont mêlé leur haleine au souffle de l'esprit. Il est sorti et il a titubé. Il a suivi l'étoile et il est tombé. Il a cru vous trouver, mon Dieu, et il s'est trompé. Mais il s'est relevé et a recommencé, il s'est converti et s'est redressé, il est reparti et vous ne l'avez pas abandonné. De nouveau, il a fait un pas vers vous, tant désiré. Déjà, vous êtes vraiment le Père. Mais sa victoire connaît des ruines qu'elle chevauche à grands pas. Sur son front est creusé le signe de la fatigue. Dans ses yeux brille souvent l'éclair de l'inquiétude. Son coeur s'est épuisé aux durs renoncements. Son esprit porte encore la marque du doute qui mine imperceptiblement. Sa prière, trop souvent, élève au ciel l'écho d'un accablement. La tentation est là, toute proche, qui exige son durcissement.

Marie, les hommes, vos frères avant d'être vos fils, connaissent d'autres chemins. Allez doucement sous votre ample manteau, légère et pourtant chargée. Vierge pleine d'espérance, portez l'enfant, heureuse par nature et par grâce. Quel homme dira les violences de son cheminement et les souffrances de son enfantement ?

Près de vous, Marie, après les durs combats et les renoncements, je viens chercher, au seuil de l'étape nouvelle, la fraîcheur de ma foi et de mon amour pour ce qui naît en moi, visité moi aussi par Dieu. Je viens recevoir près de vous la grâce de la primordiale jeunesse. L'homme pécheur est né vieux, de la vieillesse du monde, et ses jours n'ont jamais connu la fondamentale allégresse des aubes virginales, quand la vie se conquiert en se jouant dans la beauté et la grandeur, quand Dieu chemine près de l'âme et la porte, vive, dans l'espérance, écho de l'amour créateur. Laissez-moi approcher de vous, après l'ange, à l'heure de votre maternité commençante, quand vous portez si allégrement ce qui me charge si lourdement, quand vous êtes si harmonieusement ce que je suis si petitement dans le tumulte. Soyez ma douceur, à moi le lutteur. Soyez ma foi, à moi le raisonneur. Donnez-moi votre paix et recouvrez-moi du voile de l'espérance, séparant et vivifiant.

#### 293 - L'appel de Dieu

##### I - Genèse

La création amoureuse de Dieu n'est pas épuisée par l'acte initial qui fuit devant la pensée humaine jusqu'à l'extrême et inconcevable limite des naissances des espaces et du temps. Elle est en ce jour aussi efficacement agissante qu'à l'origine. Mais comme celle qui toujours va de l'avant, dans une course merveilleuse, semant sans

cesse le réel sous ses pas, son attention ne se porte plus désormais sur ce qui est déjà dépassé et oeuvré. Dieu abandonne la matière au sage déterminisme de ses propres inerties. Il la confie à la patience du temps, à son intègre fidélité et se tourne vers l'homme pour le faire devenir, l'homme, son ultime chef d'oeuvre, celui que tous les autres préparent en lui faisant un corps où se concentre la mémoire du monde, en lui léguant une beauté où déjà s'expriment intelligibles les masses silencieuses de l'antique et immense matrice maternelle.

L'homme ignore les espérances déposées en lui par les siècles passés qui l'attendent en concentrant dans son berceau la destinée précieuse des fruits du déploiement de toute leur industrie. Il ignore aussi entre quelles mains divines est remis ce que la terre a germé et quelle est l'efficace sollicitation de ce contact qui l'étreint dans l'intime. Sa vie entière ne lui sera pas de trop pour le comprendre et correspondre à l'alliance solennelle du passé et de l'avenir, de ce qui est et de ce qui est voulu, alliance consacrée sur sa tête dans la stabilité par l'amour d'un Dieu. La connaissance de ce monde lui est offerte pour lui expliquer sa propre existence, pour le grandir à la taille de sa propre grandeur de façon à ce qu'il n'ignore rien de l'enjeu divin qu'il comporte ni de l'attente passionnée des forces muettes qui l'engendrent dans l'extrême de leur tension. L'histoire des origines, plus encore que celle des innombrables balbutiements du créé, lui dira la signification cachée des jours de sa jeunesse. Sur la terre nouvelle de son âme, il est aussi un esprit qui repose. Dans les profondeurs de son être personnel, il est aussi une présence qui s'applique. Là où le temps n'est pas encore descendu mesurer de son pas l'effort qui s'étire, là où la conscience de l'homme n'a pas encore su reculer sa conquête, il y a déjà un Dieu qui agit. L'esprit, celui qui planait sur les eaux, de son contact immanent, sollicite les croissances d'une nature qui encore s'ignore. Il la fructifie de moissons possibles comme le souffle du printemps amorce les fécondités de l'été. La présence se glisse jusque sur le bord du plus personnel abîme, celui où Dieu ne peut que prier pour être obéi, celui où seul l'amour donne autorité au devoir. Écouteras-tu, toi qui deviens, homme né d'hier, objet de l'espoir, héritier de la parole, l'appel qui te sollicite ? Sauras-tu être l'élus ?

Ici-bas, il semble que tout soit recouvert d'un voile obscur. Les plus grands événements passent inaperçus. Jésus est né d'une vierge inconnue de Judée et nul n'a su alors la visite de Dieu. Seigneur, donnez à l'homme l'illumination de la foi pour qu'il voie ce monde, baigné aujourd'hui dans la lumière d'une aube à peine naissante, sous la pleine clarté du midi. Qu'elle lui apprenne son chant éternel dans cet univers aux sons très assourdis, où les pas vont feutrés, où les échos baissent la voix, le chant de sa lointaine et mystérieuse et continuelle génération. Avant même qu'il soit conçu dans le sein de la femme, l'homme est déjà désiré du monde et attendu de Dieu. Voilà qu'une vaste poussée obscure monte des profondeurs du créé. Elle pressent de sa sourde sollicitation les portes de l'avenir. Elle cherche comme une eau secrète l'heureuse issue d'où elle jaillira, source enfin libérée. Voilà que Dieu visite le coeur des futures mères, repose en celles qui lui répondent, leur découvre dans l'intime sa volonté, leur fait désirer ce que leur enfant réalisera et, pour elles, commence déjà le travail de sa grâce qu'en leur fils il achèvera. Préparation éloignée des jours qui viennent. Comme l'homme et la femme pensent dans leur amour le nom de celui qui naîtra d'eux, Dieu et le monde s'appliquent chacun dans la propriété de son activité aux opérations de l'enfantement mystérieux. Des points les plus divers de l'horizon humain apparaissent simultanément, sans se connaître, sous la cadence du même effort et du même appel, grâce aux mêmes fidélités recherchées et trouvées, ceux qui demain seront prêts à entendre la voix des sollicitations divines et pour y répondre.

Mais qui dira l'attention passionnée que le monde porte au miracle continué de sa propre naissance dans la naissance du plus humble des hommes ? Elle est l'exacte réplique des attentes de Dieu. Dieu et le monde se penchent sur le berceau du fruit de la femme. L'un appelle, l'autre épie le balbutiement qui se cherche, le murmure qui monte, les gestes de ce chrétien nouvellement engendré à l'ordre de l'esprit, son éveil personnel, sa première réponse et celles qui viennent après, sa première révolte aussi et les chutes qui la suivent, son repentir, l'énergie de ses efforts, la joie grossière puis purifiée de ses succès, son intense désir d'une foi plus directe encore inconnue, la souple et malhabile remise de soi du geste de son amour, les réveils de son espérance, le tremblement plein d'hésitation de son effort aujourd'hui fatigué, la secrète instabilité de ce coeur qui n'a pas encore atteint l'intime point de son équilibre, sa souffrance qu'il a dominée mais que toujours il porte en lui, ses erreurs qu'il a redressées mais qui toujours le menacent à nouveau.

Persévèra-t-il ? Ira-t-il jusqu'au bout du sentier solitaire ? Atteindra-t-il sans vertige la cime haute ? L'oeuvre progresse, s'élève, connaîtra-t-elle la consommation éternelle ? Merveilleux spectacle ! Thème de la joie qui chantera la louange divine ! Le monde, comme Siméon, entonne son cantique de reconnaissance ou se perd dans les lamentations du prisonnier qui n'a pas encore trouvé son libérateur. Dieu s'aime davantage de l'amour qu'il porte à son enfant où pâtit en lui-même de l'angoisse crucifiante des revers du péché monstrueux. Ainsi depuis l'origine, l'homme est sollicité d'entrer sous l'extrême obéissance de l'amour, au-delà de l'exacte observance de la loi. De la grande foule humaine qui se tasse en deçà des frontières du pays de la liberté, chaque génération voit se lever ceux qui surent écouter et répondre. Qu'ils sont rares les fidèles de l'esprit en ces siècles reculés quand n'avait pas encore été entendue sur les lèvres d'un homme la parole de Dieu ! Par quelle merveilleuse divination, plus puissante que l'erreur fatale, ces sages et ces prophètes ont-ils pu croire à l'appel divin et le comprendre ? Par quelle pureté extrême ces solitaires ont-ils réussi à lui être fidèles tout le long de leurs jours ? Ils furent, par

leur vie plus encore sans doute que par leur enseignement, les pionniers des temps nouveaux, les précurseurs éloignés de celle qui enfanta dans la foi le fils de l'homme et de Dieu.

Seigneur, soyez béni d'être venu vous-même nous parler votre langage. Vous nous avez confirmé l'objective valeur du mouvement de la grâce qui sollicite l'âme recueillie quand elle atteint l'âge de son humanité adulte. Vous nous avez affirmé à haute voix ce que timidement l'homme, sous votre divine action, osait à peine écouter au fond de son coeur. Grâce à vous, le pays de l'amour n'est plus seulement le continent lointain, inconnu, exceptionnellement visité tandis que, sur ses limites comme à la lisière de la vaste et obscure forêt, croupisse dans la médiocrité la troupe immense des hommes. Il est devenu la terre promise où les plus petits peuvent aussi entrer pour y construire leur demeure.

L'homme a toujours besoin du législateur pour lui rappeler sans cesse les élémentaires et universelles espèces du bien et du mal mais il attend surtout, d'un grand désir souvent inconnu, le révélateur de lui-même à lui-même pour découvrir la présence qui habite son coeur et la sollicitation divine qui le presse. Mon Dieu, par le sacrement du Christ Jésus et de l'église, de l'évangile et de la tradition chrétienne, donnez aux hommes la parole explicatrice de leur très personnelle destinée. Envoyez parmi eux des âmes capables de dire ce qu'elles vivent à votre suite sur le chemins des libres élections de votre amour. Alors l'humanité entière vous découvrira dans l'immanente action de votre providence et coopérera à l'oeuvre éternelle par la multitude fidèle des vocations singulières de ses membres. Faites jaillir de sa masse la parole capable par sa beauté de porter la réalité mystérieuse de l'intime. Qu'elle soit proférée celle qui, avant sa conception même, épousant l'objet inconnu de l'attention humaine, en reçoit pour devenir une force naissante nouvelle ! Va recevoir sous le silence, dans l'abîme du coeur de l'homme, la lueur sacrée que tu rayannes. Inscris dans ta propre sonorité la tonalité personnelle de l'appel, murmuré dans les ténèbres. Dirige et reconforte les explorateurs hésitants du domaine diaphane, impalpable, des réalités invisibles. Sois exactement fidèle. N'abandonne pas la source des profondeurs pour te livrer au déliement des nuées et aux jeux faciles des vents. Sois si uniquement vraie que tu en deviennes universelle. Voici que tout homme qui écoute te comprend ! Tu ne connais plus de frontières ni de races. Le temps te laisse l'éternelle jeunesse de ce qui n'est pas né dans son sein. Tu es féconde, parole qui dit plus qu'elle n'exprime. Tu fais communier à la totale vérité sous la parcelle menue de ta beauté. Instrument humain des Pentecôtes divines, apporte le message qui fortifie la foi de sa sagesse et donne à l'amour l'expression dont il te nourrit. Et l'homme se lèvera à l'appel de Dieu pour le rejoindre sur les chemins encore jamais foulés de la montagne où règne l'amour.

## **II - La naissance de l'homme**

A l'origine du créé, quand tout naissait sans cesse et sans cesse renaissait, Dieu était visible partout. Sur toute chose, l'ombre divine se posait et demeurait. Depuis, il n'en est plus ainsi. Le temps et l'espace ont fait tomber sur la présence sacrée le voile obscur de leur abstraite distance. Ils ont caché les fécondes espèces, telles qu'elles sortent des mains créatrices sous l'épaisseur de leur transparence morte et logique. Quand Dieu passe parmi les hommes, ils ne savent plus reconnaître les reflets de sa lumière. Mais dans la prison obscure, il est encore un instant que pénètre la clarté primordiale. Quand la réalité jaillit de l'abîme, quand elle atteint, pleine de désirs, la source de son affleurement et répand sa nappe virginale, quand sonne l'heure des naissances et des commencements, alors l'âme peut voir et comprendre comme Adam le faisait au jardin.

Sur les formes de tout ce qui devient en ce monde, un souvenir reste attaché. Les opérations divines laissent encore sur leur fruit l'empreinte de l'attouchement mystérieux. La parole efficace qui engendre, avant de rentrer dans le silence, attarde ses dernières cadences sur l'objet qu'elle a développé. L'amour qui prévoit semble ne pas vouloir quitter sa messagère près du vaste royaume d'un déterminisme qui l'ignore, sans lui redire encore qu'elle hâte bientôt son retour. Quand le soleil se lève à l'aurore du jour nouveau, l'homme reconnaît la présence sacrée de l'aube sans déclin des immensités divines. Devant le printemps de la terre, il redécouvre la joie bourdonnante et intense, toujours nouvelle, de la vie incréée. Lorsque l'enfant naît, sa mère se sent naissante sans cesse du mouvement que la porte vers lui.

Il est une autre naissance et une autre aurore, celles qui font l'adulte de vingt ans. Nul printemps n'est semblable au printemps de la vie d'un homme quand l'inexprimable espérance de l'univers et l'appel de Dieu semblent ne plus pouvoir se taire. Nul commencement n'éveille au coeur de celui qui en est l'heureux témoin, une transformation plus puissante du réel initial. Elle monte de la certitude virginale de sa joie et dans la sécurité de sa réussite sans échec. Pour un instant, l'exil cesse, les ténèbres se dissipent, l'espérance perd sa raison d'être, la foi devient vision directe, contact immédiat. Tout s'explique, tout prend sa place dans la très simple et très complexe genèse du monde. Il semble que Dieu lui-même passe comme jadis dans le lumineux Eden où nul encore n'aurait péché, baigné par l'harmonie des formes innombrables qui chantent la victoire de l'amour. Seigneur, soyez béni de donner à vos fidèles déjà loin sur le chemin la joie du commencement, soeur de celle de la foi. Plus que tout autre, ils sont prêts à entrer dans l'extase du renouvellement qui se propose au coeur de l'homme, devant l'âme jeune et pure, toute prête pour les divines semailles. Plus que tout autre, ils en ont besoin. Vous n'ignorez pas l'existence très laborieuse de vos disciples. Chaque jour, la dure rafale du réel éprouve leur foi, fait plier leur espérance, leur amour se perd goutte à goutte le long du chemin raboteux. Lorsque l'étape

s'allonge, lorsque l'étoile se cache, voyez comme ils cherchent du regard, en arrière, les lueurs attardées du lumineux appel qui donna sens à leur vie. Vous le savez, il n'est pas dans leur intense passé de profondeurs plus fertiles pour nourrir leur nécessaire ferveur. Ils ont été plantés dans le jardin mystérieux qui demeure partout présent sous les formes du créé. La motte de terre où leur grain a germé est aussi celle qui les attache au Dieu qu'ils ont su écouter. Mais il se fait en eux des durcissements qui empêchent leur jeunesse de sans cesse renaître. De secrètes ténèbres sont venues obscurcir leur passé. En eux sont des péchés qui empoisonnent la source du souvenir. Adam rôde autour du paradis perdu. Comme il cherche de la main, sous la pierre, dans le lit du torrent, la perle qu'il a laissé tomber. Seigneur, soyez béni de donner à vos fidèles déjà loin sur le chemin la joie du commencement, soeur de celle de la foi !

A Zacharie, vous avez envoyé un fils; à Siméon l'enfant, Jésus lui-même. Devant de telles aurores, ils se sont retrouvés. Ils ont redécouvert ce qu'ils avaient oublié. Ils sont rentrés dans la grâce qui les avait enfantés. Leurs jours ont fleuri dans la paternité. Leur parole s'est élevée jusqu'à la prophétie. Laissez vos serviteurs poser aussi leurs mains sur la tête des jeunes qui sont leurs héritiers. Que le monde inspire notre esprit pour leur dire la grandiose histoire de l'effort humain qui fit mûrir ces beaux fruits. En votre nom, Seigneur, laissez-vous accueillir ces âmes que la sève gonfle. Qu'ils apprennent dans nos regards de quel amour vous les aimez. Puisque vous nous avez rendus témoins de leur enfantement, laissez-nous grandir dans leur paternité. Puisque vous nous avez redécouvert ce que nous avons oublié, rendez-nous, devant eux, témoins de la grande vie. Puisque vous nous avez fait retrouver la demeure paternelle, laissez-nous prédire à nos enfants l'humaine destinée. Nous sommes redescendus dans la sente oubliée qui conduit, secrète, au coeur du créé. Laissez-nous la décrire. Nous en serons nous-mêmes divinement confortés. Nos péchés passés se dissiperont comme la vaine nuée. Nos lourdes fatigues se délieront comme des liens coupés. En nous, la sagesse a conquis la force de l'expérience et elle a retrouvée, avec la joie, sa légèreté.

Enfant qui es notre frère, que tu entendes nos paroles et oublies nos visages pour ne voir en nous et derrière nous que l'immense foule humaine de ceux qui ont entendu l'appel et l'ont suivi, qu'avant de partir à ton tour, solitaire sur les routes de la vie, tu communies à l'effort innombrable de ceux qui t'ont précédé. Depuis l'origine, chaque génération d'hommes a porté dans son sein les chefs de la génération suivante. Chaque siècle a nourri de sa ferveur les âmes de ceux qu'un jour Dieu est venu visiter. Les prophètes sont nés, les sages ont vécu, la femme est devenue la mère de celui qui sera le fruit de sa longue prière, l'épouse a fait grandir dans l'homme la confiance féconde de ce coeur toujours très enfant, la foule a engendré la parole de son espérance par sa sourde puissance.

La guerre avec ses tueries n'a pas empêché de naître celui qui est de demain. La tyrannie avec ses violences n'a pas empêché la voix incorruptible de s'élever. Quand le monde croupissait dans la paix servile, il y avait encore des hommes pour maudire et se révolter. Car depuis l'origine, des siècles par milliers se sont écoulés mais l'homme est demeuré, l'homme qui lutte et qui conquiert, qui redresse pour mieux conserver, qui cherche et trouve après s'être beaucoup trompé. Enfant qui es notre frère, avant de partir à ton tour solitaire sur les routes de la vie, communie à l'effort innombrable de ceux qui t'ont précédé.

Nous voudrions que naisse en toi, avant l'appel lui-même, le respect sacré qu'impose par elle-même la grandeur de ce que les hommes ont déjà oeuvré. Entre dans le sillon commencé, la tête inclinée comme devant le tabernacle qui contient la secrète présence car là aussi Dieu est très puissamment présent. Nous voudrions que, malgré ton inexpérience, tu embrasses religieusement l'éternel qui se cache sous les formes vieilles et déjà fanées des étapes dépassées. Vois, partout restent debout les croix de ceux qui, à la poursuite des victoires, sont tombés. Ils te disent encore que cette terre, leur conquête, est sacrée. Nous voudrions que tu comprennes l'immensité de l'oeuvre entreprise par l'homme, encore très inconnue de toi qui as si peu vécu.

Puisses-tu connaître dans l'extrême de son développement la toute-puissance du temps et l'efficacité de sa continuité. Puisse ton coeur grandir pour porter en homme les distances stellaires de ton royaume et celles non pas moindres qui mesurent sa durée. Nous voudrions que tu atteignes le sens intime de l'unité de l'édifice humain, encore très inconnue de toi et qu'avant d'être brisé par leurs violences, tu saches te plier aux intransigeantes et jalouses exigences du réel qui veut être au-delà de ce qu'il est déjà car l'avenir est toujours d'une indéfectible fidélité aux sources mêmes du passé. Nous voudrions que tu apprennes avant qu'il soit trop tard l'immanente condition qui seule donne au travail de l'homme une valeur réelle. Combien avant toi ont connu dans leur coeur très souffrant les duretés intimes de la loi de diamant. Nous voudrions que tu sois le pionnier mais aussi l'héritier.

Voici que l'heure est venue de construire à ton tour sur la masse du socle millénaire la très précieuse réalité de ton unique personnalité. Voici que l'heure est venue d'arracher de ta chair l'oeuvre tellement de toi qu'elle soit tout entière digne d'être pour toujours à tous. Découvre le fil de la pierre qu'il va falloir tailler, désire la forme parfaite que seule elle peut porter. Puisses-tu, sans imiter, retrouver l'esprit des tes pères, ceux qui t'ont créé. Quitte tes ignorances et leurs facilités. Encore innocent, entre dans l'épaisseur du mal qui ronge l'humaine volonté. Entends les secrets gémissements des captivités et les révoltes angoissées de ceux qui sont tombés. Applique tes lèvres d'enfant sur les plaies qu'il faut guérir et tu apprendras à souffrir. Par ta présence, fais reflourir dans le coeur pécheur la palme des virginités et tu sauras ce qu'est le péché. Vois autour de toi l'oeuvre



immense à construire. Élève ton cœur jusqu'aux ardeurs de la recherche sacrée. Cultive la connaissance, le désir fervent de toujours plus de vérité. Prépare-toi à être l'architecte et le conquérant, l'intelligence de la terre et son dominateur. Demain, Dieu te fera élever au ciel l'hostie que tu auras pétrie. N'aie pas peur du réel, même lorsqu'il est violent. Ne fuis pas les dangers par lâcheté. Sais-tu combien la vie est belle quand elle connaît le fruit béni du courage, la grande liberté. Ne cache pas ta tête entre tes mains pour rêver. Ne te retourne pas vers les chemins déjà foulés pour t'échapper. Le passé est la source de l'avenir mais il l'engendre dans l'ignorance. Malheur à qui regarde par derrière quand il faut aller de l'avant. Porte sur tes bras le nom que t'a légué la terre maternelle. Ne te laisse pas ravir par ceux qui ont plus de courage pour censurer que pour travailler. Ne te laisse pas souiller par ceux qui n'ont jamais pu savoir que ce qu'on leur a enseigné. Enfant qui es notre frère, découvre le fil de la pierre qu'il va falloir tailler. Demain, Dieu t'inspirera la forme parfaite que seule elle peut porter.

Enfant qui es notre frère, comme ton cœur est pur et comme tu es ignorant ! Quelle puissance de vérité est en toi mais aussi quelle puissance d'erreur ! En toi, nous aimons tout ce que nous avons été et nous voyons aussi tout ce qui nous a fait tomber. Enfant de notre chair, tu ne peux pas savoir quelle chair nous t'avons donnée. Comme Dieu a cru au premier homme, même après son péché, nous croyons aussi en toi. Demain, où seras-tu ?

Pourrons-nous encore te parler ? Sauras-tu encore nous entendre ? Connaîtras-tu les longs détours de nos vagabondages ? Faut-il que ton sort suive les traces du nôtre ? Enfant qui es bien notre enfant, faut-il que tu te trompes et que tu tombes ? Faut-il qu'on te punisse et te relève avant que tu demeures enfin le disciple fidèle ? Père, ces enfants que vous nous avez confiés dans l'intensité précieuse de l'une de leurs journées, nous vous les redonnons. Nous vous les remettons, ces enfants de notre terre, comme chaque soir nous vous remettons nos âmes elles-mêmes. Visitez-les de votre appel comme vous nous avez visités. Conservez-les dans votre nom comme vous nous avez conservés. Faites-les nous rejoindre au lieu où nous les attendons. Consommez-nous avec eux dans l'éternelle vérité. Laissez-nous déposer sur cette jeune moisson d'où sortira demain le froment de votre présence parmi les hommes, la bénédiction du laboureur et celle du semeur, la bénédiction du précurseur. Laissez-nous élever sur ces têtes de jeunes hommes nos mains salies à la besogne mais que vous avez purifiées. De toute la puissance que la terre met dans notre souffle, de toute l'autorité que nous ont léguée les générations humaines séculaires, nous les ordonnons au service sacré de l'œuvre de votre amour. Nous vous les consacrons, ces prémices du printemps nouveau, ces fruits que notre soleil vient à peine de mûrir, ces vies que notre univers vient à peine de jaillir, ces espérances de l'attention des immensités étoilées. Prenez-les dans le secret de l'intime. Faites-les entrer dans les infranchissables enceintes de votre demeure. Qu'en eux se consume le divin mystère des appels et des rencontres, le divin mystère de l'unité.

294 - Le problème spirituel de la science

Racine

Trichinopoly, le 29 déc. 1934

L'acquisition du savoir, au sens large du mot, peut-il poser un problème de spiritualité ? Y a-t-il un savoir nécessaire et un savoir futile qui peut être prudemment cultivé, parce qu'on le juge apte à procurer une honnête distraction ou susceptible d'être de quelque utilité, ou bien le savoir, dans toute l'extension possible de ce terme, est-il chose infiniment désirable, élevant, sanctifiante, n'est jamais un obstacle à l'avancement spirituel pourvu qu'on respecte certaines règles de subordination ?

**Une certaine tradition spirituelle**, que nous pourrions appeler "janséniste" car elle est à plus d'un égard en parfait accord avec cette école, est celle de l'exégèse la plus étroite et la plus mesquine de l'union nécessaire. Connaître Dieu, la doctrine chrétienne, ce qui est nécessaire au salut, est bon, est souhaitable, est la seule chose souhaitable. Mais à côté de la connaissance des choses religieuses, on place les "sciences profanes". Elles ne seraient pas par elles-mêmes un bien. Elles pourraient contribuer à la formation de l'esprit mais cette utilité relative est toujours doublée d'une activité néfaste : elles tendent à nous distraire de l'essentiel et à nous enfler d'orgueil. La forme extrême d'une tendance aussi simpliste serait : bienheureux le charbonnier satisfait de son petit catéchisme de première communion, de sa foi rude et naïve et craignons pour les savants, plaignons-les, comme le Seigneur nous invite à plaindre les riches. Leur science leur est une perpétuelle tentation d'orgueil et, après tout, ne leur donne aucune lumière de plus sur les vrais et seuls grands problèmes, ceux du salut.

Sous cette forme outrée, je ne pense pas qu'une telle doctrine spirituelle soit proposée par beaucoup, bien qu'on puisse trouver des exemples d'une telle sottise. La même tendance peut se rencontrer à l'état plus ou moins larvé. Il convient d'affirmer bien haut que l'évangile ne nous encourage en rien à favoriser cette direction de pensée. L'évangile est une doctrine de joie et d'audace, non une triste prédication de crainte, de pusillanimité, de je ne sais quelle peur du monde.

Philosophiquement, il faut tenir que l'esprit est un et rien de ce qui est la vie de l'esprit ne s'oppose ni ne peut s'opposer en droit à quoi que ce soit de la vie de l'esprit, que la vie de l'esprit est une et que toute connaissance doit, en droit, concourir à une plus grande unification de nos esprits à l'esprit.

**Théologiquement, nous avons le dogme de la création.**

Nous ne l'approfondissons le plus souvent que sous un biais, celui d'une difficulté à laquelle il se prête naturellement car nous ne pouvons imaginer un commencement absolu et que parler de création nous semble une

invitation à cette chose absurde, sortir du temps pour concevoir le monde commençant dans le temps. La création est essentiellement l'affirmation d'un rapport nécessaire, transcendant, entre Dieu et le monde. Le monde n'est pas pris ici au sens qui est donné à ce mot dans l'évangile où il signifie un système de vie s'opposant à l'ascension spirituelle, un naturalisme instinctivement opposé à un couronnement par le surnaturel. Par ce dogme, nous nous opposons violemment à toutes les doctrines spirituelles où monde et Dieu s'opposent en un dualisme total, où le monde a sa propre vie, ses propres lois, indépendamment de toute volonté divine. Tous ces manichéismes, sous quelque forme qu'ils se proposent, ont en commun, qu'ils méprisent le monde ou le considèrent comme un mal absolu et, pour ce qui est de la vie spirituelle, une maladie ou une illusion dont il importe de se délivrer au plus vite. Au contraire, en posant par le dogme de la création une dépendance totale du monde à Dieu, nous pouvons dire de toutes choses, comme Dieu dans la Genèse, qu'elles sont bonnes. Si le monde est à Dieu, pour Dieu, ce n'est que par nos péchés qu'il peut contribuer à nous éloigner de lui, par accident. De soi, c'est une voie royale qui nous conduit à l'union à Dieu.

### **Mais ceci est l'énoncé d'un principe général.**

Bien que l'utilité en soit grande, car y adhérer, c'est déjà donner à son esprit une première direction, éloigner certains obstacles, il importe néanmoins de préciser et d'approfondir tout ce qu'il y a, dans ce principe, de mystère et de vie. La façon la plus radicale d'éliminer les difficultés principales est de se placer d'emblée sur le terrain où ce principe peut sembler le plus scandaleux, celui des sciences de la matière. Que les sciences qui se proposent directement la connaissance de l'âme humaine soient en effet en relation assez directe avec les grands problèmes, on n'a que peu de peine à le concéder. Que même des sciences moins spirituelles soient d'un intérêt moins négligeable, tel tout ce qui se rattache à l'histoire de l'humanité ou de la terre, passe encore. Mais que des domaines aussi arides que les mathématiques, pour prendre un extrême, puissent être dits eux aussi spirituels, c'est-à-dire possédant une valeur de vie, concourant au développement spirituel au sens classique de ce terme, voici qui semble paradoxal, à première vue. Rien ne nous indique d'avance pourquoi il peut en être ainsi. L'expérience quotidienne nous montre si souvent des chercheurs pris si entièrement par leur recherche, oublieux de tous les autres problèmes, indifférents à l'essentiel.

### **Le problème spirituel du don de soi**

Pour définir une doctrine touchant la science et sa valeur spirituelle, quelque soit le domaine où on envisage l'activité scientifique, il faut tout d'abord revenir au point de départ de toute vie de l'esprit, la prise de conscience.

**Ce qui est premier pour tout homme** qui cherche à se connaître profondément, c'est cette double évidence, qu'il est à la fois riche et pauvre, riche car il peut être et toute plénitude d'être lui semble un légitime idéal, pauvre car il n'est pas encore. Dépendant dans l'être, ambitieux d'être davantage plus riche et plus libre sans que jamais la loi de dépendance ne cesse de le lier, il cherche dès l'abord une voie où marcher vers une liberté plus grande sans se débarrasser de ses liens essentiels. Peut-on à la fois progresser dans la liberté et dans la dépendance ? Il y a une voie royale, celle de l'amour qui rend possible toutes choses. Tout homme sincère et recueilli doit bientôt aboutir à ce désir d'aimer, de se donner sans s'appauvrir et de s'enrichir sans capitaliser. Il y a une manière de se donner qui a le privilège sacré d'être ce par quoi on se perd pour se retrouver.

### **Comment se donner, comment sortir de soi, à qui se donner ?**

Le don personnel de soi ne peut être fait qu'à une personne. Notre désir infini de plénitude précise que cette personne ne peut être que divine. Par ailleurs, nous sommes persuadés que, sans l'amour de nos frères en humanité, il n'est point de salut. Inutile de souligner davantage les grandes lignes de la spiritualité qui se nourrit du dogme chrétien.

Ce qu'il importe ici de scruter à fond, c'est **la nature du don de soi** que nous percevons notre seul salut dès le premier éveil de la conscience. Un tel don doit être total et, s'il doit se terminer sous forme d'amour à une seule personne, il n'est point possible de le restreindre à se réaliser seulement par quelques manifestations de l'amour. En droit, il aspire à se réaliser par toutes les manifestations de l'amour. On ne peut aspirer à se donner que si on n'exclut aucune manière de se donner.

- Parce que les personnes humaines, comme le Christ, à qui nous devons nous donner, plongent leurs racines profondément dans le monde matériel, parce que nous ne les atteignons qu'en usant de cette matière, qu'en nous y plongeant avec elles pour ainsi dire, qu'en usant de cette matière comme du "milieu divin" sans lequel il n'est point de rapports possibles, soucieux bien entendu de ne pas nous rendre ses esclaves mais non moins soucieux de nous en évader pour nous donner à je ne sais quel illuminisme, parce qu'enfin nous nous percevons substantiellement unis à cette matière, à ce monde sensible, et que, s'il nous est un vêtement pesant, nous savons qu'il est un vêtement nécessaire et qu'il est possible de le rendre plus souple, plus agréable,

- ce monde matériel, ce monde sensible, ce "milieu divin", ce nécessaire intermédiaire entre nous et les autres, ce messenger, ce soutien de notre don de soi, ne peut être pour nous que ce que à quoi il faut aussi nous donner d'une certaine manière. On s'abandonne avec amour au mouvement qui nous emporte vers un ami. Il est un don de soi au monde qui, sans pouvoir être nommé amour car le monde matériel est personne, est néanmoins un don.

**Le don qui est amour** est don du plus précieux, de l'esprit et de sa fine pointe, de l'esprit en tant qu'il est connaissance et volonté d'adhérence, de fusion. Se donner, c'est placer son centre hors de soi, en un autre. Cet autre étant Dieu ultimement, on centre ainsi sa vie sur une vie où elle se retrouve elle-même divinisée. Il y a un don de soi qui, sans engager l'esprit jusqu'à l'extrême, l'engage cependant, fait que nous centrons une partie de notre vie sur quelque chose hors de nous. Ce don de nous à l'infra-personnel, c'est la connaissance. La connaissance, pour l'ignorant, est un plaisir, une distraction, une détente agréable. Pour le savant, elle est au contraire une crucifixion. L'esprit donné à la recherche ne s'appartient plus. Se donner à la recherche est donc un don véritable. Il est ce don de soi au "milieu divin" auquel nous invite, comme au don plus complet à l'homme et à Dieu, dès le début de notre vie consciente, la lumière intérieure.

Pour se donner à l'homme et à Dieu, il nous faut nous servir du divin messager que constitue **le monde matériel**. Il nous est donc nécessaire de connaître ce "milieu divin". D'autre part, le désir profond de don qui est notre première loi, première expérience de Dieu, réclame que ce don soit total et qu'il s'exprime par toutes les formes possibles. La connaissance, le don de soi au monde, est incontestablement une de ces formes. Ainsi, semble-t-il, se fonde en droit la théorie de la connaissance. Sa valeur spirituelle vient de ce qu'elle est un don et un don nécessaire. Qu'elle soit un don, c'est une vue sur les choses que j'essaie d'exprimer. Qu'elle soit un don nécessaire est une conséquence de ce que tout don possible est, par là, désirable et, d'une certaine façon, nécessaire. D'ailleurs, le don de soi au monde matériel est désirable et nécessaire parce que le monde est le messager de notre amour et le milieu où il nous faut vivre pour pouvoir aimer.

Il faut pourtant éclairer un point, **celui de la nécessité de la connaissance du monde matériel**. Elle est possible et désirable mais est-elle nécessaire ?

Il est bien évident qu'il est impossible à chaque homme d'être éminent en toutes connaissances et même de savoir un peu de tout. Il faut nous restreindre à des parties limitées du savoir si nous voulons acquérir une vraie connaissance. Individuellement, la connaissance en tous ses domaines est hautement désirable sans doute mais impraticable. Si le désir n'est pas tué en nous par le fait de nos limites, c'est que ce qui est nécessité pour l'homme ne l'est pas forcément pour nous. L'homme, l'humanité, doit organiser sa vie de sorte que la connaissance s'y développe, qu'aucun désir de don de soi formé par l'esprit au contact du monde ne reste vain. Un désir foncier dans le cœur de l'homme signifie une nécessité pour l'homme, pour la famille, non pour tout homme en particulier. Le caractère impersonnel du monde rend cette solution possible. Pour ce qui est du Christ, d'une personne humaine, nous ne pouvons aimer par procuration. Il n'est qu'un seul amour pour nous, celui par lequel nous nous donnons directement. Quand on considère le monde, le milieu d'amour providentiel où nous devons aimer nous plonger plus avant, le don n'a plus besoin d'être personnel. Il suffit que l'humanité, dans son ensemble, se donne pleinement, chacun des individus qui s'y intègrent se donnant par la connaissance dans la mesure où il le peut.

Cette difficulté du don total au monde esquivée, il suit, de la doctrine générale que nous avons esquissée, qu'il y a pour tout homme un devoir de connaissance du monde. L'humanité doit viser à une connaissance aussi parfaite que possible, aussi universelle que possible. Il n'y a pas de limite au don, quelque soit ce don. Tout don vise à une sorte d'infinitude. En ce devoir de l'homme se fonde le devoir de chaque homme.

Il ne faudrait pas conclure que tout homme doit s'adonner à quelque recherche. Les capacités, les nécessités de chacun sont la règle mais il est certain qu'il faut donner à chacun le plus de facilité possible pour connaître. Le travail manuel, le travail servile, est nécessaire à l'entretien de la communauté humaine, il a un caractère sacré par là mais, s'il y a une question sociale, son expression la plus haute doit être la question de faire que le travail servile soit pour chacun le moindre obstacle à son développement intellectuel. On peut se sanctifier par le travail des mains sans développer en soi la connaissance mais il est mieux de se sanctifier par la voie d'une connaissance aussi étendue que possible.

### **Fonction temporelle et fonction spirituelle**

Le dernier point que je viens de toucher nous amène naturellement à la très importante question des fonctions sociales. Gabriel Marcel a très finement remarqué que l'homme, dans la cité moderne, tendait à s'absorber dans sa ou ses fonctions. Il est fonctionnaire, électeur, père de famille... Comme tel, il a des devoirs ou, pour parler plus justement dans la plupart des cas, une routine plus ou moins tyrannique. On dit qu'il a ses habitudes, ses manies, ses passions.

Nous avons tous à nous poser dans la société humaine où nous vivons et à y collaborer à la vie commune. Selon nos goûts et nos talents, selon nos besoins et la force des pressions sociales, nous devons y être comme un engrenage. Les uns auront des emplois plus ou moins relevés mais tendant à la subsistance de la communauté, cultivateurs, commerçants, employés d'administration. D'autres auront des emplois tendant à la subsistance spirituelle de cette même communauté, instituteurs, professeurs, écrivains, hommes politiques au sens noble du mot. Certains fonctionnaires seront à mi-chemin entre les fonctions temporelles et les dernières que nous pourrions nommer spirituelles. Un industriel est au croisement des routes de la recherche et de l'application pure.

**Les fonctions temporelles** sont nobles et, dans une certaine mesure, participent de la paternité. Dépendant du monde matériel pour notre subsistance, nous avons à nous appuyer les uns sur les autres pour en tirer notre pain quotidien. Mais, malgré leur noblesse, ces fonctions ne servent qu'indirectement à promouvoir l'amour mutuel des hommes, l'amour de l'humanité pour Dieu. Elles sont un moyen. Elles tirent leur sainteté de leur fin comme aussi de l'intention qui les anime. Elles ont un rapport moins étroit à l'amour que les fonctions spirituelles dont le rôle est ou d'engendrer directement l'amour dans le coeur des hommes ou de promouvoir le règne de la connaissance.

Professeurs, écrivains, chefs d'école, tous ceux qui ont à promouvoir la connaissance, dans un domaine aussi modeste soit-il, ont une fonction dont la sainteté provient de sa nature même, si bien que les exercer mal est un désordre bien plus considérable que de n'exercer des fonctions temporelles que par amour du lucre. C'est que toute connaissance est de soi source d'amour, en est la condition nécessaire. Nous devons connaître pour aimer et ne connaissons que fautivement lorsque la connaissance n'engendre pas l'amour en nous.

Nous ne pouvons appréhender directement les âmes, la fine pointe de l'esprit, et même notre conscience. Nous ne nous connaissons que moyennant des modifications, des actes de notre moi. Aucune intuition pleine ne nous est accordée.

### **L'amour appelle donc la connaissance.**

Nous ne connaissons les autres que moyennant des intermédiaires, tout d'abord évidemment leurs actes, leurs confidences. C'est par une sorte de confession mutuelle où les âmes s'ouvrent l'une à l'autre, graduellement, qu'on arrive à une certaine compensation de ce manque d'intuition qui, bien qu'il soit une conséquence inéluctable de notre union substantielle au monde matériel, demeure néanmoins notre désir constant et est l'origine de tout désir de connaître. Mais ce mode de connaissance par l'ouverture mutuelle est exceptionnel. Il ne peut pas se produire généralement au début d'une amitié mais seulement à des moments privilégiés. Habituellement, il nous faut un terrain d'entente et de coopération où nous puissions satisfaire notre désir de fusion.

### **Il y a l'amour charnel.**

Ce terrain d'entente est, me semble-t-il, à considérer comme un début, non comme un stade définitif.

Normalement, il donne jour à la famille qui élargit les cadres de l'amour. Son efficace s'évanouit progressivement et, après tout, s'il n'est pas une voie vers une entente plus spirituelle, il est un lien qui courbe vers les modes d'être inférieurs. Pour beaucoup, l'amour charnel a été une promesse. Dans les premiers élans d'une juvénile ardeur, ils ont cru pouvoir avancer sans peine au fil des jours vers l'idéal d'union que tout homme porte en son coeur. Peu à peu, la connaissance mutuelle vers quoi les portait invinciblement l'amour charnel les a déçus et, du coup, la noblesse de ce dernier a été abolie. Il est tombé du rang de compensation, de consolation, à la grande peine de ne pouvoir faire de deux âmes une sorte de super-personne dans la même chair. Cette façon d'en faire une compensation lui donne une sauvagerie, une teinte de désespoir qui est une image de l'éternelle damnation dans une nature ardente.

**Le seul terrain stable et noble, c'est la connaissance**, connaissance de ce qu'il y a de plus noble dans notre coeur sans doute. Étant donné l'exceptionnelle difficulté de ne percevoir ces réalités ultimes qu'à la faveur d'une grâce spéciale et le désir naturel que nous avons de nous donner au monde, la connaissance scientifique, le royaume du savoir, est le terrain naturel où les hommes peuvent oeuvrer dans un mutuel mouvement vers une fusion toujours plus effective. Si le monde matériel est le "milieu divin", c'est moins parce qu'il est le sol où nous puisons notre sève que parce qu'il est une source de savoir où, en appliquant nos esprits, nous les étalons, pour ainsi dire, sous les yeux de nos frères et, l'âme étant un tout indivisible, ce faisant, nous commençons de confesser nos coeurs. Le savoir est le moyen idéal de commencer à se connaître et à se donner aux autres. Le savoir est le premier sacrement naturel de l'union des hommes. Par son efficace, ils s'unissent dans le même effort pour comprendre les mêmes mystères. Par sa vertu, ils unissent leurs esprits avant d'unir leurs coeurs. La science, cultivée avec droiture et passion, est la tentation irrésistible et divine de pénétrer plus avant dans l'intime de ceux avec qui nous avons senti une première union.

Ainsi, on peut dire que le monde matériel, notre lien commun, notre milieu, est le précieux miroir où nous pouvons acquérir une première connaissance de l'esprit, de l'unité de l'esprit, prélude de l'unité des coeurs. Par là, c'est aussi un prélude nécessaire à l'amitié divine. Il n'est sans doute pas nécessaire de beaucoup de savoir pour que l'amour naisse et croisse. Toutes choses égales, plus il y aura de savoir dans le monde, plus les hommes seront capables d'un amour total pour l'homme et pour Dieu.

Malgré toutes nos misères présentes, le savoir qui a sans doute engendré bien des désordres, n'apparaît-il pas comme le suprême espoir de bien des âmes, en dehors de toute foi religieuse, désireuses d'union, de paix, de noblesse ? En dehors de l'amour qu'engendre surnaturellement dans l'église du Christ l'action des sacrements et la foi vivante, le savoir ne crée-t-il pas dans le monde la solidarité la plus solide, la plus élevée, souvent la plus efficace ?

Quand il n'est pas souillé par des jalousies, des ambitions vulgaires, l'arrivisme, le savoir crée entre les esprits les plus opposés par leurs sentiments de famille ou de nation ou de race, un lien qui s'est souvent révélé si puissant que de bonnes âmes y ont voulu deviner je ne sais quelle contre-église, quel antéchrist, et l'ont voué aux

exorcismes. Peut-être l'ignorance est-elle préférable à la prostitution du savoir ? La chose me semble certaine mais la piété connaît, elle aussi, les pires excès. Le savoir doit sans doute être purifié parce que nous sommes misère, il n'en est pas moins la richesse première dont la disparition entraînerait le refroidissement général des coeurs.

### **Toutefois, la connaissance la plus haute n'est pas du monde matériel.**

Le monde de la révélation ouvre sur la connaissance des âmes et de Dieu des perspectives nouvelles. Elle n'abolit pas la nature, elle ne vient pas l'écraser, la ravalier au rôle de cendre périssable. La nature est et reste ce que nous avons à glorifier. La nature reste ce que Dieu a créé en vue d'un développement graduel, pour soutenir la surnature et être un jour, dans la consommation finale, l'objet d'une glorification définitive. Par conséquent, la connaissance du révélé n'entraîne aucunement le mépris du naturel et le savoir n'a pas à craindre, de la théologie, un jugement sans appel qui n'en ferait plus le bien du monde intellectuel. Le savoir doit être subordonné à l'amour, comme la théologie elle-même. On peut seulement dire que la théologie est plus proche de l'amour, étant l'étude de l'amour même, encore que bien des traités en donneraient une idée assez différente, celle d'un monstre de sécheresse ou de cocasserie moyenâgeuse.

S'il y a des fonctions spirituelles dont l'objet est de promouvoir la science du monde afin que l'amour ait un climat favorable pour croître et s'épanouir, afin que les âmes puissent commencer de se connaître, de connaître Dieu et l'esprit, il y a des **fonctions spirituelles** plus hautes dont l'objet est d'éclairer directement les âmes sur l'amour de Dieu, de réchauffer les coeurs et de les fortifier par la parole et par l'action. Toute fonction de ce genre est ce que nous appelons un "sacerdoce". Il y a une fonction sacerdotale, au sens large, dès qu'il y a une certaine consécration de soi à l'approfondissement du dogme, à sa diffusion, à un certain dévouement à la cause de l'église du Christ, à cet effort qui se poursuit depuis les apôtres, d'intégrer toutes choses dans le Christ. A cet égard, tout chrétien est, d'une certaine manière, appelé à exercer un sacerdoce. Tout le mouvement de pensée qui naît actuellement autour de ce qu'on nomme "action catholique" aboutira, il faut l'espérer, à préciser cela. Au sens précis du mot, il n'y a qu'un sacerdoce, celui où, à la consécration précédente, s'ajoute la consécration spéciale, qui donne le pouvoir sacramentaire, liant plus intimement à l'église et dans l'exercice même de la parole, par suite de l'incorporation dans une hiérarchie, imposant des devoirs et enrichissant d'une autorité spéciale.

### **Le prêtre et le savoir**

Il n'est pas question de louer ici le rôle du prêtre, la noblesse de la fonction sacerdotale. Je voudrais seulement conclure ces considérations sur le savoir par quelques vues sur la place qui revient au prêtre dans le domaine intellectuel où la nature humaine tend au savoir, à la connaissance du monde matériel.

**Le noeud de la question** est le suivant : le prêtre est-il appelé à se séparer du monde ou à s'intégrer au monde ? Sera-t-il un Moïse sur la montagne sainte, un homme vivant au milieu des hommes, pour lequel ne comptent que l'exercice de sa fonction sacramentaire et la prédication ? Le prêtre est-il appelé à être, au milieu du monde, un frère des autres hommes, spécialement consacré à l'entretien et à la croissance de la ferveur, de la sainteté, mais qui doit tendre à l'amour universel et à ne faire qu'un avec ses frères de telle façon que disant de lui : il est plus dévoué que nous à l'oeuvre sainte, on ne cesse d'ajouter : il est l'un de nous ? Dans ce dernier cas, toute fonction qui n'est pas en contradiction avec sa charge d'âmes lui reste ouverte et il semble même excellent qu'il en assume certaines. Tout ce qui est fonction temporelle pourra lui demeurer interdite. Les fonctions qui se rattachent au savoir seront bonnes pour lui et il est aussi difficile peut-être de concevoir une église dont tous les prêtres s'adonneraient à la recherche qu'une église où nul d'entre eux ne s'y ferait une place. Sur ce point, la politique de l'église a d'ailleurs été constante. Les escarmouches qui ont pu faire, à certaines époques, l'objet de tant de vilénies, n'empêcheront jamais que la ligne générale ait été favorable au savoir et à ce que des prêtres s'y consacrent spécialement.

Dans ce mouvement du prêtre vers le savoir, il y a même plus que la simple tendance à remplir une fonction d'homme dans un domaine où on se sent appelé à un certain rendement et que les fonctions sacerdotales n'interdisent pas. Il y a même plus que le désir chez celui qui s'est consacré spécialement à la croissance de l'amour dans le monde de collaborer à cette croissance en déployant son activité dans un domaine où ses dons naturels semblent constituer une véritable vocation. Non seulement, il y a le désir d'être, au milieu des hommes, un exemple, une prédication vivante, mais, en même temps, un frère. Non seulement il y a le désir de collaborer aux efforts d'amour de l'humanité en lui consacrant tous ses dons, naturels et surnaturels, il y a en plus la conviction que le savoir a besoin d'être promu, d'être défendu contre lui-même, non seulement dirigé mais, à chaque instant, purifié, et que la mission du prêtre est de collaborer efficacement, plus sans doute que nul autre, à cette oeuvre sainte d'éducation, de purification constante du savoir.

Si nous sommes unis au monde de la matière, si celui-ci est un "milieu divin", il n'en reste pas moins que s'élever vers l'amour de Dieu et des hommes au prix de l'accroissement, en nous et dans le monde, de l'esprit, par une sorte de travail dont l'objet peut être appelé une spiritualisation de la matière, une victoire sur l'espace et le temps, cela n'est pas une tâche paisible, sans danger. L'esprit, à mesure qu'il se fortifie et s'élève vers Dieu en

se dégageant de l'emprise matérielle comme la plante se dégage du sol où la graine a germé, va du plus stable au moins stable. On a remarqué que sa loi est l'inverse de l'entropie. Plus un esprit est grand et saint, plus il est proche de sa ruine en un certain sens. Plus les puissances de désagrégation sont efficaces, plus il doit tendre ardemment au but final afin de garder sa cohésion intime. Au début d'une vie spirituelle, on peut être tiède sans trop de danger. A mesure qu'on avance, toute tiédeur devient de plus en plus grave. C'est qu'on devient un composé instable.

Cette connaissance avouée de notre dépendance du monde matériel et de notre croissance spirituelle engendrant de plus en plus d'instabilité, les réactions vicieuses du support corporel devenant d'ailleurs de plus en plus sensibles, la confession de ce qui est ainsi en nous misère, suite du péché, constitue l'humilité chrétienne. Elle n'est pas une timidité, une crainte de l'action. Elle est essentiellement l'aveu de notre état de grande instabilité engendrant nécessairement la confiance en Dieu et le désir d'une plus grande ferveur.

Dans le domaine du savoir, cette humilité a à se traduire par les mêmes réactions, confiance en Dieu, connaissance de l'instabilité croissante et désir d'une plus puissante ardeur à connaître et connaître profondément. Il y a un salut pour le savoir, c'est de confesser qu'il est ordonné à l'amour et suit les mêmes lois que toute autre croissance, spirituelle. Il y a un salut pour le savoir car, à mesure qu'il se développe, il peut devenir mortel, haines, dessèchement graduel de l'esprit, ce ne peut être que par le sentiment puissant qui gouverne les esprits qui s'y adonnent, le sentiment qu'ils exercent une fonction sacrée, une sorte de sacerdoce. Ceci peut-il se faire sans le contact intime avec le sacerdoce vrai ? Le prêtre peut-il se désintéresser du travail spirituel qui se poursuit dans les zones séculières du savoir, y compris les plus obtuses des sciences de la nature ? Peut-il vraiment y exercer au dehors une action efficace en vue de redresser les écarts de l'esprit naturel, de diriger le savoir vers sa fin la plus haute, de l'ordonner à l'amour tel que nous y destine le message divin dont il a le dépôt ?

S'il peut diriger du dehors les fonctions temporelles car elles n'ont pas un rapport direct avec l'amour, il lui est impossible d'être pleinement dans son rôle vis-à-vis des fonctions spirituelles sans les exercer lui-même. Elles ont un caractère sacré à cause de leur rapport direct avec l'amour de l'homme, de l'esprit, de Dieu. Elles sont donc tout ce qu'il y a de plus compatible avec son ministère. Ce caractère sacré lui-même donne finalement la raison pour laquelle, de l'extérieur, il serait impuissant. Il n'a évidemment pas à pénétrer subrepticement dans les laboratoires sous prétexte de recherche pour y vaquer finalement à la prédication. Mais, pour reprendre la même image, il faut que le sacerdoce soit représenté dans les laboratoires afin que ceux qui s'adonnent à la fonction spirituelle la plus haute après le sacerdoce, par le contact le plus efficace qui soit avec une âme consacrée au spirituel, une âme profondément passionnée pour l'intégration de toutes choses en le Christ, par une sorte d'osmose, par les mille rapports d'une amitié fraternelle, ils en arrivent à estimer leur fonction à sa juste valeur, à en sentir la malheureuse instabilité et la beauté divine, à acquérir le sens spirituel qui, peu à peu, infailliblement, leur faisant éviter les écueils du savoir, les poussera à orienter ce savoir, à l'ordonner à l'amour.

### **Le sacerdoce chrétien**

En dehors du christianisme, je ne pense pas que le sacerdoce se soit organisé en vue d'un savoir universel, ou alors il a prétendu seulement à une honnête diversion, non à une prolongation de son activité dans ce qu'elle a de sacré

Seul, le dogme chrétien, parce qu'il créait dans nos coeurs un optimisme inébranlable, a donné au monde et à l'humanité leur sens véritable. Seul, il nous a prêché l'homme-Dieu. Seul, il a nourri la conviction de notre union substantielle avec un monde matériel issu de Dieu. Seul, il nous a permis de voir dans le monde un "milieu divin". Par là, seul, il a donné au savoir ce caractère de sainteté que naturellement on perçoit sans pouvoir en rendre un compte précis.

Si par ailleurs, il a précisé la nature de l'instabilité croissante d'un esprit s'élevant vers Dieu, s'il a souligné cette austère vérité que plus on a travaillé à la spiritualisation du monde et plus on est capable de consommer sa ruine, il n'a fait par là qu'accentuer la nécessité de vaquer aux fonctions du savoir avec une ferveur chaque jour renouvelée aux sources les plus hautes de la vie spirituelle donnant à ceux qui ont une charge spéciale du dépôt sacré de la révélation une mission que chacun d'eux sans doute ne pourra remplir mais dont le corps sacerdotal doit se considérer comme revêtu, la mission de coopérer à la naissance et à la croissance du savoir afin qu'il ne perde pas la sève spirituelle dont il est naturellement riche mais qui menacerait des pires maux une humanité où cette richesse même serait le moins du monde méconnue.

295 - Le trésor caché (Mt 13,44)

André Parisot

*"Le royaume des cieux est semblable à un trésor enfoui dans un champ"*

Le royaume des cieux est proche. Il vient avec l'aurore nouvelle et déjà il est venu. Tous les jours, il se propose au milieu des hommes, il s'efforce d'être en chacun. Combien de fois les chrétiens n'ont-ils pas entendu redire cette affirmation fondamentale ? C'est le centre de l'enseignement de l'église. Chaque siècle, Dieu envoie parmi son peuple des saints pour porter, par leur vie, témoignage de sa venue. Cependant, il y a bien de la différence

entre ce que l'homme sait par ce qu'on lui a enseigné et ce qu'il sait par ce qu'il a lui-même vécu. La première connaissance reste en général irréaliste. La seconde pousse à l'action et envahit tout ce qu'elle touche. Ainsi, tant que les chrétiens n'auront pas déjà un peu vécu et ainsi connu la présence mystérieuse du royaume des cieux en eux, très souvent, ils seront pratiquement comme le laboureur qui cultive le champ sans savoir qu'un trésor y est caché.

Combien d'âmes chrétiennes cheminent à demi-éveillées, côtoyant de tous côtés, à leur insu, la réalité surnaturelle. La foi qui devrait leur faire prendre une conscience plus complète du monde où elles habitent ne leur sert de rien. Dans leur esprit, les connaissances que l'église leur enseigne demeurent une simple abstraction suspendue entre ciel et terre, même lorsque, pour d'autres domaines, ces chrétiens manifestent un esprit très réaliste. Ils sont très attentifs à confesser l'exactitude de la doctrine catholique. On les étonnerait fort si on leur disait que leur foi est petite et que c'est là le grand mal de leur vie. Pourquoi ignorent-ils que la foi est beaucoup plus qu'une simple adhésion intellectuelle faite par discipline ou par évidence platonique à la vérité divine ? Seigneur, quand vos apôtres hésitants devant l'héroïcité de la vie que vous leur proposiez vous demandaient de grandir leur foi, ils ne vous priaient pas de les enseigner mais de leur donner cette adhésion une et concrète de toute l'âme à votre personne, d'où jaillit la force de vous suivre. Faites naître en nos coeurs un semblable désir pour que, nous consacrant à la même prière fervente, nous connaissions par une foi réelle la providence quotidienne dont vous enveloppez l'oeuvre de votre amour, l'avènement très proche du royaume de Dieu en nous et dans ce monde.

C'est parce que ce laboureur faisait consciencieusement son travail, creusait profondément ses sillons qu'il a trouvé le trésor. Ainsi en est-il de ceux qui découvrent un jour le royaume caché en eux. Il ne faut pas mener la charrue avec un coeur négligent. Pour que toutes nos activités, depuis les plus importantes jusqu'aux plus menues, depuis les plus spirituelles jusqu'aux plus matérielles, nous aident à découvrir le trésor caché, il faut qu'elles soient, pour nous, autre chose qu'une corvée, un divertissement ou une occupation honnête mais superficielle. Il faut que nous les considérions comme l'oeuvre sainte de notre vie.

Beaucoup de chrétiens ne savent pas aimer vraiment le travail que le Seigneur leur confie. Parce que leur foi est petite et peu intelligente, ils ne comprennent pas l'utilité en soi de ce qu'ils font, aux yeux de Dieu même. Ils croient à tort ne pouvoir être que des serviteurs inutiles, entendant mal l'enseignement évangélique. Ce faisant, ils se bornent à travailler chaque jour par esprit d'obéissance aveugle et extérieure. Ces chrétiens ne connaissent pas la chaude ardeur de l'ouvrier qui s'attache à ce qu'il fait parce qu'il en sait l'intérêt universel et éternel. S'ils aimaient l'oeuvre de l'amour qui a fait jaillir ce monde du coeur même de Dieu, leur obéissance se chargerait de toute la force d'une étroite collaboration avec Jésus, d'une extrême communion à la volonté divine. Il ne suffit pas de travailler à l'oeuvre du monde du bout des doigts comme un étranger parmi les hommes. Ce n'est pas dans une vie si peu laborieuse, quoique très occupée peut-être, que l'action voulue par Dieu favorisera la découverte du trésor caché.

Beaucoup de chrétiens ne savent pas se donner tout entiers, pour toujours, à l'ouvrage qui sera celui de leur vie. Ils vont d'un chantier à l'autre, se prêtant à tous, ne se consacrant à aucun. Il est si facile de couvrir cette attitude superficielle des beaux noms de largeur d'esprit et de disponibilité chrétienne. Par un acte de justice immanente, l'oeuvre le leur rend bien. Elle reste l'étrangère qui ne révèle pas sa richesse intime. Elle n'aide pas l'homme à trouver le trésor caché. Le don total exige que l'homme se refuse à beaucoup de sollicitations intéressantes, à beaucoup d'initiatives fécondes. Il exige la continuelle réaffirmation d'un choix unique, parfois cruel, qui paraît souvent mutilation. Mais une telle vie reçoit, grâce à sa persévérance fidèle, un approfondissement que l'âme qui papillonne ne connaîtra jamais. Puisse le chrétien porter à la sueur de son front l'oeuvre à lui confiée par volonté divine pour qu'au soir de ses jours, celle-ci à son tour le porte à Dieu à travers l'épaisseur des derniers renoncements. Ainsi la croix tendit au Père, dans un geste d'oblation continuée, quand Jésus ne pouvait plus prier, un corps offert et immolé, trente trois années vécues parmi les hommes et consacrées à Dieu. Alors le royaume aura visité les abîmes les plus insondables de cette âme, le trésor tout entier sera découvert et possédé. Seigneur, envoyez-nous l'intelligence et la force de nous donner tout entiers pour toujours à l'oeuvre que vous nous demandez. Pussions-nous nous offrir à elle comme la bonne terre s'offre à la charrue pour être profondément labourée, retournée, fécondée.

C'est parce que le laboureur ne travaillait pas avec un esprit distrait par d'autres pensées qu'il a su reconnaître l'indice d'un fait nouveau dans le choc de sa charrue contre un obstacle. Sa fidélité à ce tout petit signe était une condition nécessaire pour la découverte d'un trésor qu'il ne voyait pas et dont il ignorait l'existence. Ainsi le royaume de Dieu ne se manifeste pas d'abord avec éclat dans une âme. Il se dissimule sous les circonstances les plus ordinaires de l'existence. Bienheureuse l'âme assez attentive, assez pure, pour le reconnaître et y adhérer stablement. Quand l'homme surprend les premiers symptômes de l'irréparable déficience des choses qui l'entourent, souvent du dedans, il lui est donné d'appréhender une plénitude nouvelle. Elle n'est pas en lui comme la conséquence de ses jouissances passées. Elle se propose à lui. Sera-t-il assez docile pour l'aimer et y correspondre avec persévérance ?

Quand l'homme souffre de la précarité des joies qui font sa vie et la défont, il touche parfois d'un tact nouveau la persistante stabilité d'une volonté qui le domine et il pressent une intime communion à l'action qui le crée sans

cesse. Il ébauche les premiers gestes d'une vraie remise de soi à Dieu. Pourra-t-il se tenir longtemps sans distraction dans ce contact extrême ? Saura-t-il au moins sans faiblesse s'attacher à son souvenir comme à la source une fois entrevue ? Ainsi fait le cerf altéré, chassé au loin dans de nouveaux déserts. Quand l'homme reconnaît la solitude fondamentale qui enveloppe son âme et son impuissance à y échapper d'une manière humaine, s'éveille souvent au dedans de lui une présence toute proche, toute intime. Il ne sait pas encore en regarder le visage. Elle satisfait la cime de son coeur sans combler cependant la faim de sa nature charnelle qui crie toujours sourdement après son désir. Saura-t-il être fidèle à la partie la plus haute de lui-même ? Qu'elles sont nombreuses les visitations muettes de Dieu près de l'âme. C'est le coup discret frappé à la vitre le soir, la pesée silencieuse sur le loquet de la porte, la lumière rapide qui brille entre deux nuages, le silence soudain dans les branches de l'arbre, la mer qui s'éveille au loin sur la grève pour se taire vite ensuite. Hélas ! les âmes sont trop dispersées au dehors d'elles-mêmes dans le sensible qui les baigne de toutes parts. Elles sont trop remuées intérieurement par les tourbillons des passions et leurs innombrables soucis. Combien savent reconnaître le léger signe de quelque chose qui vient, amorce d'un nouvel avènement du royaume de Dieu en elles ? Combien, à la suite de Marie, savent répondre à l'ange qui les visite et à la personne divine qui vient faire sa demeure en elles ? Au fond de chacun, un trésor est caché.

*"L'homme qui l'a trouvé l'y cache de nouveau"*

Ce n'est pas un trésor ordinaire, quelque argent que le laboureur peut mettre avec celui qu'il possède déjà. C'est un trésor inséparable du champ qui le contient. Pour le posséder, il faut aussi avoir le champ. Aussi le laboureur le cache-t-il à nouveau.

Ainsi en est-il de l'homme qui a découvert un jour, à force de travail fidèle, de générosité attentive, d'initiatives courageuses, d'espérance religieuse, de recueillement proche, du silence de l'amour, le trésor divin en lui. C'est quelque chose de transcendant à ce qu'il a naturellement et qui ne peut être séparé de l'essence même de ce qu'il est. Il faut qu'il conquière toute son âme pour posséder et vivre de la présence divine. Aussi, après le moment privilégié de la découverte, il y a une période où l'homme est de nouveau sans voir son trésor. Son âme est si peu à lui. Tout un long effort lui est nécessaire pour la conquérir car, avec son coeur pécheur et grossier, il n'est pas capable de demeurer longtemps dans la présence plus immédiate de Dieu. Tant que le chrétien ne sera pas purifié et instruit des courbures intimes qui épousent en perfection les pressions divines, il ne connaîtra que par intermittences la venue du royaume en lui. Quel long et difficile travail est nécessaire pour rendre son âme digne de l'amour du Seigneur. Ce chrétien devra préférer la précieuse mais trop discrète venue de la grâce en lui aux ferveurs plus sensibles que sa chair lui donne, la préférer en droit par l'assurance d'une foi plus puissante que les évidences des sens, la préférer en fait par le renoncement sans dérobes à tout ce qui n'est pas Dieu. Il lui faudra se refuser à la joie aveugle et aveuglante, serait-elle même honnête, qui se grise de la vie éperdument, à la quiétude paresseuse, pourtant socialement estimée, qu'assure une médiocrité acceptée ou même aimée. Pendant des années, l'homme sans trop le savoir, même quand il est déjà très religieux, oscille sans cesse entre l'amour de Dieu et ses jouissances charnelles. Même quand il se tourne vers Dieu, ne cherche-t-il pas une consolation humaine ? Longue découverte et longue conquête d'un pays qui disparaît sans cesse à ses yeux, d'un royaume qui s'évanouit sans cesse sous les ombrages des royaumes terrestres.

Seigneur, pourrions-nous sans votre aide devenir capable d'aimer l'amour dont vous voulez nous habiter ? Comment notre coeur trop grossier pourrait-il éteindre ses soifs très épaisses pour s'unir avec délicatesse à la mélodie de la divine charité si vous ne venez pas diriger nos efforts, redresser nos erreurs, nous reconforter aux heures de nos fatigues et assurer la persévérance de notre bonne volonté et son efficacité ? Comment notre coeur orgueilleux pourrait-il grandir jusqu'à l'humilité qui accepte dans une totale dépendance n'avoir rien d'autre en propre que ce que vous lui donnez par grâce ? Comment, par l'extrême de cet arrachement humain et de l'ultime pas dans un inconnu qui a les apparences d'un vide, notre foi et notre espérance pourraient-elles demeurer vivantes en nous ? Si vous ne veniez pas nous conforter par votre vie humaine et votre présence divine, nous serions précipités dans le désespoir et la révolte absolue ?

Mais Jésus, vous êtes passé par le chemin. Le premier, vous avez triomphé de la mort. Nous irons à votre suite conquérir notre moi profond, conquête plus exigeante, plus grande aussi, que celle de toutes les puissances du créé. Nous écrivons, au long de notre vie, la longue histoire de nos efforts persévérants pour atteindre la domination intérieure, le nouveau continent où l'âme est capable d'aimer Dieu de l'amour qu'il lui porte. Dans cette dure et excessive lutte contre l'ennemi logé au coeur même de notre chair, soyez-nous le frère aîné, très proche.

*"Dans sa joie, il s'en va, vend tout ce qu'il a et achète ce champ"*

La découverte du trésor a transformé le laboureur, renversé totalement sa manière de juger et de faire. Ce pourquoi il travaillait jadis, il le vend, il le quitte. Il achète un autre champ, il désire un autre trésor qu'il n'avait jamais pensé avec réalisme pouvoir découvrir et posséder.

Ainsi en est-il de l'âme qui reconnaît enfin dans son fond les premiers signes des sollicitations divines, les premières pousses du printemps nouveau. Elle pouvait jadis affirmer sa soumission à la loi divine. Elle pouvait



témoigner de sa fidélité et de son amour envers l'église et l'évangile. Elle pouvait aussi s'efforcer de conformer sa vie aux conséquences de ses croyances et de ses vénération. Cependant, explicitement ou non mais toujours avec puissance, un autre poids entraînait sa vie, faussait ses perspectives dès leur origine, déjouant les raisonnements de sa logique intègre. Cette âme chrétienne, déjà personnellement religieuse, croyait encore plus en elle qu'en Dieu. Elle était mue en vérité plus puissamment par une fondamentale recherche de soi, aux manifestations aussi nobles qu'une âme délicate puisse le souhaiter, que par la recherche amoureuse de Dieu. Voici l'heure de la découverte initiale du royaume de Dieu. Elle va transformer ce chrétien de vieille souche, au passé déjà longuement fidèle. Tout reste le même dehors, dans les apparences et cependant tout est changé. Dieu est enfin premier désiré et, au coeur même de l'égoïsme fondamental que nourrit la vie humaine spontanée, il y a déjà l'expérience d'un creux qui transforme cette tentation absolue, si proche de soi qu'on l'ignorait, en une tentation encore très puissante sur la chair blessée mais que l'on reconnaît maintenant pour telle. Ce n'est plus désormais dans l'insouciance que ce chrétien rognera sur sa prière et sa méditation au profit de ses occupations plus extérieures, plus attachantes pour lui. Ce n'est plus désormais dans l'enthousiasme qu'il se refusera à Dieu dans le service de ses frères, trouvant sans cesse des empêchements nouveaux pour ne jamais se donner à eux totalement. Ce n'est plus désormais dans l'insouciance qu'il prêtera spontanément aux doctrines et aux textes sacrés l'interprétation possible mais déjà erronée en puissance qui sait justifier sa vie à ses yeux et près de ses proches. Déjà, avant même qu'il se comporte ainsi, même s'il ne peut pas se comporter autrement, avant d'avoir agi et parlé, en lui résonne la note fausse qu'il ne peut plus méconnaître, qu'il est seul à entendre. L'âme fidèle à la grâce reçue saura qu'elle doit vendre ses biens pour gagner le royaume. Elle le saura de science certaine, même si elle est encore impuissante à le faire. Fondamentale découverte de sa faiblesse humaine, fondamentale et tragique découverte des liens qui le rendent esclave d'une puissance vitale qui ne va pas de son mouvement propre à Dieu, comme elle, elle doit aller. Que cet homme n'écarte pas son regard de la réalité enfin découverte, qu'il ne fuie pas la révélation enfin exacte de sa triste condition dans des jouissances dont il ne peut plus désormais tout à fait ignorer le creux immanent ou dans des conceptions sentimentales de la bonté divine dont il ne peut, pour le moins au début, méconnaître tout le subjectivisme conscient et inconscient. Pauvre âme, et pourtant aussi bienheureuse, ce que le laboureur a vendu dans la joie, tu le feras à la sueur de ton front et parfois avec un coeur angoissé, un esprit révolté. Seigneur, daignez visiter vos serviteurs de votre paix, ménagez-nous des oasis de joie aux heures de repos, entre les combats. Puisque nous ne sommes pas encore capables de demeurer stablement dans le royaume, faites-nous souvent apercevoir au loin les remparts de la patrie éternelle.

296 - **Parabole du semeur** (Lc 8, 4-15)

*"Le semeur sortit pour répandre sa semence"*

Cette parabole montre d'une manière saisissante le nombre des causes qui menacent d'étouffer la graine aux divers moments de sa croissance. Plus une tour est élevée, plus ses assises et sa structure doivent être solides. Plus une oeuvre est spirituelle, plus sa réussite exige l'exactitude de sa conception et la perfection de son édification. La sainteté mystérieuse, plus que toute oeuvre seulement humaine, par l'effort héroïque qu'elle exige du chrétien, par l'étroitesse du sentier où elle le conduit, par le but ineffable et inconnu vers lequel elle le pousse, épouse intégralement tout le dedans de l'âme. Bienheureuse celle qui a connu dans son intégrité la cause qui informe sa vie et la construit chaque jour pour en faire l'oeuvre divine. Elle est sans cesse attentive à purifier sa foi de toute raison seulement humaine. Elle passe au crible de sa conscience son action quotidienne. Aux heures critiques de l'existence, seule elle saura échapper aux dangers extérieurs et plus encore aux déviations traîtresses de l'intime qui l'empêcheraient de se sanctifier pleinement. Bienheureuse mais combien rare ! C'est pourquoi la sainteté est exceptionnelle, celle que Dieu veut, non celle que l'homme imagine. C'est pourquoi les âmes attendent souvent en vain celui qui les conduira à son Dieu. Seigneur, donnez-nous de comprendre cette vérité, dans notre jeunesse, pour être jugés dignes de porter ensuite des fruits de sainteté dès notre vie terrestre. Dans un champ, il est encore facile de juger et de reconnaître les pousses qui n'ont pas porté de fruits car les épis arrivés à maturité sont nombreux et présentent un terme de comparaison. Dans le monde des âmes, il n'en est pas de même. Si peu atteignent leur plénitude, si peu, que l'homme ne sait plus très bien quel est le parfait achèvement que Dieu désire pour lui. Il se contente d'une petite existence assez médiocre, telle que la vivent parfois les meilleurs autour de lui. Aspirons aux dons supérieurs et que l'exemple des saints du passé nous fasse entrevoir la perfection de l'état auquel Dieu nous appelle. Il n'y a rien qui paralyse davantage les âmes que de croire qu'elles accomplissent toute leur vocation si elles arrivent à devenir ce que sont telle ou telle personne qu'elles admirent. Jésus, faites de nous des âmes personnelles. Ne nous laissez pas être seulement l'écho, même le plus pur, de la société qui nous entoure. Appelez-nous. Prenez-nous avec vous. Consacrez-nous à vous et redonnez-nous à nos frères dans un être renouvelé qui sera plus le fruit de votre amour que la seule réussite de la formation qu'ils nous ont donnée.

*"Une partie tomba le long du chemin"*

Que de conseils entendus dont nous n'avons pas tiré profit, que de perspectives nouvelles entrevues quelque jour et que nous avons négligé de faire nôtres, que d'occasions de nous sanctifier passées près de nous comme si elles n'avaient pas été !

Il ne faut pas que la terre soit trop dure pour que la graine puisse prendre racine. La terre du chemin est dure. Notre vie aussi devient peu réceptive quand nous n'y prenons garde. La répétition des mêmes actes et des mêmes paroles tend sans cesse à nous durcir, à nous figer, à nous fixer. C'est une conséquence inévitable de la vie, surtout d'une vie où on enseigne, où on dirige, où on impose en quelque sorte aux autres ce qu'on est. D'ailleurs, il est tellement plus commode d'être absolu, définitif, que l'homme le devient sans le savoir. Penser qu'on a trouvé son équilibre de vie ou, si on ne le pense pas explicitement, vivre comme si on le pensait, supprime tant de questions. Il faudrait, en notre âme, un coin qui demeure toujours meuble, ouvert, que nous ne cessions de l'ameubler en renouvelant le désir d'un au-delà de ce que nous sommes et surtout en adhérant de toute notre foi aux desseins de Dieu sur nous, desseins connus et inconnus.

C'est une grande grâce d'avoir une âme réceptive, accueillant facilement toutes les semences. Aucune bonne graine n'y tombera qui ne lève. Les mauvaises se flétriront d'elles-mêmes, si l'âme est religieuse. Seigneur, donnez-nous la force intérieure qui nous rendra capables de vivre en plein air, au milieu des bons et des méchants car celui qui se protège du mal par le dehors ne saura pas ouvrir la citadelle de son cœur à tout le bien qui voudrait le visiter.

Dans l'amour de nos frères, il est une disponibilité sainte qui nous rend capables d'entrer dans le mystère de ce qu'ils sont et de ce qui nous est resté jusqu'à ce jour étranger, disponibilité bienheureuse qui nous permet de découvrir par eux des horizons spirituels nouveaux qu'ils connaissent déjà et que nous ignorons, de recevoir d'eux un trésor que nous ne possédons pas. Cette disponibilité n'est pas la conséquence de la faiblesse du caractère mais elle tire son ouverture de la force de l'amour.

Seigneur, si l'homme ne vous aimait pas, il perdrait vite le goût de vous connaître plus pour mieux vous aimer. Si l'homme n'aimait pas ses frères, malgré sa bonne volonté, il ne saurait plus rien recevoir d'eux. Soyez béni d'avoir uni dans votre enseignement ces deux grands commandements, d'avoir été vous-même, devant nos yeux, brûlé de l'amour du Père et de l'amour des hommes. Vous nous avez montré la voie de toute croissance spirituelle et son but.

Il ne faut pas que la terre soit constamment piétinée pour que la graine puisse lever. Il faut, pour les croissances dans notre âme, un coin secret qui ne soit pas livré aux nécessités de l'action. Aucun tumulte n'y devra atteindre. Rien n'y pénétrera que purifié. Là, nous laisserons grandir les semences mystérieuses et fragiles que le vent nous apporte du ciel. Ne soyons pas toujours dévorés par les choses. Prenons conscience que notre âme n'est pas seulement ce à quoi elle s'applique actuellement. Il faut qu'il y ait des chemins dans un champ, c'est utile pour la mise en valeur et l'exploitation du champ mais, si tout était chemin, il n'y aurait plus de champ.

Ainsi, chez beaucoup, il n'y a plus d'âme, aucun pouvoir de renouvellement, plus d'espérance, plus d'attente. L'homme peut se donner beaucoup de raisons fallacieuses pour essayer de justifier une telle extériorisation de sa vie qui conduit, sans le dire très haut, à la mort de l'âme. Il invoque ses devoirs envers sa famille, son métier. Il affirme les exigences sacrées de la recherche, les charges de l'autorité. Pour une fois, ce chrétien se revêt d'une extrême confiance en la justice de Dieu qui se doit de ne pas l'abandonner puisqu'il se donne aux autres mais, en vérité, une telle âme ne connaît souvent pas assez l'intimité divine pour la conserver encore sous les dispersions du sensible. Au nom de sa fidélité à la volonté divine, elle devient étrangère à Dieu. Jésus, apprenez-nous le secret de vos nuits de prières et de vos journées actives, épuisantes mais dans une adhésion plénière au Père au fond de votre cœur.

Les chrétiens se demandent parfois comment il se fait que des incroyants, à qui n'a pas manqué l'occasion de recevoir la semence, de connaître le christianisme, demeurent au dehors, inactifs, sans paraître s'en soucier. C'est à de telles âmes que les chrétiens appliquent souvent le premier terme de la parabole. Mais le cas des ces mêmes chrétiens n'est pas autre puisque eux qui ont l'exemple et les conseils des saints pour les guider ne paraissent pas s'en soucier. Rien ne peut mieux nous faire comprendre la mentalité de quelqu'un qui demeure toujours au seuil de la foi que cette attitude d'attente inactive, d'intérêt languissant, de défiance secrète même qui est celle de tant de catholiques.

#### *"Une partie tomba sur le rocher"*

La graine a levé aussitôt parce qu'il n'y avait pas beaucoup de terre. Les âmes les plus riches ne sont pas toujours les plus rapidement dociles à la voix de l'esprit. Il faut souvent un plus long enfantement spirituel à celui dont les profondeurs recèlent plus de puissance. Mais la pâte légère monte vite sous l'action du levain. L'enthousiasme grise facilement le cœur superficiel. La beauté captive de son charme, sans effort, l'esthète qui s'ignore. La logique d'une doctrine entraîne avec violence l'esprit abstrait. Seigneur, combien de Juifs partirent ainsi à votre suite, sans vous avoir vraiment découvert, dans votre personne adorable. Ils ont aimé votre assurance plus que votre enseignement, la beauté de votre idéal plus que votre cœur. Ils ont aimé tout ce qu'ils ont vu et entendu de vous, les prodiges de vos miracles, plus que vous-même. Ils vous ont quitté, le long du chemin, avant même l'ascension du calvaire. C'est qu'il faut beaucoup d'humidité pour soutenir la croissance d'une jeune plante.

L'esprit de persévérance infatigable, ressort de la vie spirituelle, ne jaillit que des profondeurs d'une âme qui vous a trouvé et aimé vraiment. Il ne suffit pas d'avoir accueilli la parole avec joie. La petite plante peut se dessécher.

C'est ainsi que beaucoup de vies chrétiennes, pleines de promesses, dans la discrète dérouté des échecs voilés, des retraites silencieuses, avaient bien commencé. Cela avait duré plusieurs années. Puis sont venues des difficultés, difficultés dues peut-être au fait qu'il avait été très généreux, fatigue, surcharge du travail professionnel, réactions intimes d'un tempérament très maîtrisé, difficultés extérieures qui contraignent pour un temps à restreindre son action, série continue de revers dans les tentatives d'apostolat... Alors il fut écrasé. Depuis cette défaite, il ne s'est pas vraiment relevé. Après l'hiver est revenu le printemps. La fatigue passée, la passion guérie, la paix retrouvée, la confiance des autres revenue, il est redevenu libre de son temps et de ses mouvements, il pourrait retravailler mais il y a, dans son âme, comme quelque chose de brisé. Il ne peut plus repartir comme avant. Il faut beaucoup de ressort dans la vie chrétienne. Il faut savoir laisser passer les tempêtes avec la ténacité patiente des hommes qui défendent leur vie. Il faut faire confiance à la providence divine qui, sous les espèces du temps, nous tire toujours, invinciblement, des situations les plus douloureuses et les plus compliquées. Il faut se remettre corps et âme, dans une foi absolue et totale, à celui que nous voulons suivre, dussions-nous alors, brutalement, nier toutes nos pauvres évidences humaines et passer à travers l'épouvantable vision d'une vie perdue, notre seule vie, pour rejoindre le Christ que nous ne voyons plus, que nous n'entendons plus mais qui est. Les chrétiens qui n'ont pas ce dynamisme humain et ce poids intérieur, effet mystérieux d'une foi construite sur le rocher, d'un amour qui va secrètement jusqu'au cœur de Jésus, se flétrissent sous le soleil de l'épreuve, ce soleil qui aurait fortifié la pousse si le sol avait été meilleur. "Ils croient pour un temps". Seigneur, ayez pitié ! Reprenez dans ces âmes l'ouvrage délaissé. Visitez de nouveau ces cœurs exilés, qu'ils sentent sur eux votre regard sans reproche mais inquiet. Comme Pierre peut-être, ils comprendront, ils ressusciteront, ils reprendront leur vie abandonnée, ils retrouveront le fil secret de leurs jeunes années. Ceux qui ne vous écouteront pas, parce qu'il y a en eux le refus de qui veut s'en tenir à ses propres idées, ne sauront pas se taire. Il faudra qu'ils regardent comme des chimères ce qui donna jadis un sens à leurs jours et qu'ils le disent. Le péché s'épanouit en scandale, l'apostolat incompréhensible du néant et du mal. La petite plante a séché. Son cadavre racorni enlaidit le sol et voudrait l'empoisonner.

#### *"Une autre tomba au milieu des épines"*

Ce n'est plus ici une terre inféconde, vite épuisée, elle est riche au contraire mais la semence est sûrement étouffée, sans drame, sans coup de théâtre. Quelle chose terrible qu'un lent étouffement ! Ceux-là persévèrent mais ils ne se sanctifient pas. Quel-le tristesse au dernier jour, dans la lumière ! La vie chrétienne étouffée par les plaisirs de la vie. Il n'est pas besoin que ces plaisirs soient tumultueux ou franchement mauvais pour être destructeurs de notre âme. Les plus traîtres sont aussi les plus discrets. Les plaisirs permis, recommandables, la joie d'une vie harmonieuse, bien réglée, où tout a sa place, le christianisme comme le reste, la chœur pour les uns, la douceur du devoir régulièrement accompli pour les autres. Seigneur, sans le savoir, on ne peut vraiment vous recevoir que si votre venue et vos appels ne changent rien à cet ordre si bien construit, à ce confort sentimental ou autre, si honnêtement aimé. Aussi vous restez silencieux quand les choses parlent. On croit vous entendre dans l'écho de ses désirs. La vie chrétienne étouffée par la passion immodérée des croissances humaines, la tentation glorieuse d'un monde si grand à connaître, la tentation du beau et jusqu'à celle du bien dont on fait une idole, tentation subtile parée de toute la splendeur d'une vérité essentielle. Oui, il nous faut connaître le vrai, admirer le beau, faire le bien mais, Seigneur, ce que le chrétien ne sait pas connaître avec la piété de votre esprit, admirer avec la profondeur de votre regard qui voit au-delà, faire avec votre amour, ne lui sert de rien qu'à se distraire de vous. Il croit vous êtreindre et il ne saisit que votre ombre projetée sur les choses. Il croit vous aimer et il n'aime que votre symbole. Un jour, la malheureuse illusion sera publiée, votre chrétien préférera votre image à vous-même. Les épines auront grandi et étouffé le bon grain. La vie chrétienne étouffée par les soucis. Souvent l'homme n'y prend pas garde parce qu'en ces matières il est, pense-t-on, plus passif qu'actif et peu responsable de ce qui l'assaille. C'est plus ou moins vrai mais ces soucis deviendraient tellement moins accaparant s'il tendait à s'en détacher purement, à les quitter complètement quand il n'est pas besoin de réfléchir aux objets qui les causent, à les laisser entièrement de côté au moins pendant la méditation quotidienne, la demi-heure privilégiée. Leurs prières ne sont plus que l'écho sans cesse répété, le souvenir sans cesse remâché, des mêmes inquiétudes et des mêmes souffrances. Apprenez-leur à se remettre à vous, pauvres enfants qui veulent, tout seuls, ce que vous voulez opérer avec eux ou qui s'abandonnent au poids de leurs pensées comme si vous n'étiez pas là sans cesse pour les aider, pour les sauver. Votre volonté sur l'homme est paternelle, elle est bonne, vous nous aimez. Faites-les communier, sous les espèces obscures de leurs détresses intimes, à votre action en eux, sinon ils perdront, sans le savoir, sans pouvoir la conserver, la paix intime hors de laquelle votre présence s'évanouit.

Les épines poussent avec la semence. Ainsi dans l'âme, les progrès de la vie chrétienne vont de pair avec les croissances des causes qui peuvent les retarder, les paralyser. Dans l'homme, le bien et le mal sortent des profondeurs et se révèlent dans leur totalité à mesure qu'il atteint l'âge adulte. Si le chrétien peut, au début de sa

vie, confondre pratiquement religion et morale, cela lui est impossible après. Il connaît trop les puissances qui luttent dans son coeur et se disputent son intime. Il entre dans le réel de la rédemption qui l'arrache non seulement à ses pauvres fautes mais à la mort d'un esclavage sous le joug d'un autre plus puissant que lui. Il connaît déjà l'étreinte de l'étranger sous les espèces du déterminisme qui désorganise sa propre chair déchue. Il le pressent dans la mystérieuse pénombre qui recouvre son chemin vers Dieu. Comment peut-il ne pas être piétiné dans cette lutte si Jésus n'est pas sa vie ? Combien tout ce qui le sépare imperceptiblement de lui porte conséquence dans son éternité ! Les microbes invisibles épuisent le froment aussi sûrement que les lourdes épines.

*"Une partie tomba dans la bonne terre"*

C'est au terme d'une longue constance qu'on porte le fruit de sainteté. Que cela ouvre devant nous de grandes et longues perspectives ! Ne préjugeons pas de ce que nous pouvons être plus tard par ce que nous sommes maintenant. Ce n'est pas en quelques années qu'un chrétien grandit à sa taille de disciple. C'est une tâche à continuer toute l'existence d'une manière effective. La vie forte et réelle, si nous sommes fidèles, nous donnera l'occasion de nous former, de nous purifier car elle fera venir au jour tout ce qu'il y a en nous, le bien et le mal. Vous viendrez, Seigneur, bénir de vos mains divines la bonne terre de notre être et elle portera la fécondité de votre grâce. Vous vous saisirez des mauvaises profondeurs de notre coeur pour les retourner, les amender, les rendre bonnes, dussiez-vous y mettre le feu et le fer, dussions-nous souffrir de votre propre main. Jésus, ne mesurez pas le temps ni l'effort ni la douleur. Tirez de nous une pure capacité de gloire.

*"Ils portent du fruit au centuple"*

c'est-à-dire pour tous les autres grains qui ne sont pas arrivés à terme. Depuis lors, c'est toujours ainsi que l'oeuvre de Dieu s'est faite dans le monde. Quand une âme chrétienne se sanctifie à fond, c'est-à-dire qu'elle réalise un idéal de vie concret et complet, elle est comme la lumière qu'on met sur le chandelier. Ce que le monde croyait impossible, ce qu'il n'avait jamais pensé possible, elle l'a réalisé. Là où la montagne montait abrupte, elle a trouvé le chemin de l'escalade. Ce qui était très difficile devient plus facile. Elle était seule sur son sentier. Demain, de nombreux chrétiens s'y engageront. Sois heureuse de ta fécondité, âme fidèle. Tes fils sont plus nombreux que ceux des familles de cette terre et plus faits à ta ressemblance. La postérité d'un seul juste repeuplera les foyers abandonnés par les descendants des méchants. Pourquoi avoir la hantise du nombre et désirer des succès immédiats, fussent-ils seulement précaires ? C'est croire que la fécondité de la grâce est semblable à celle des artifices humains. Que les chrétiens soient enfin totalement les disciples de Jésus, les enfants de son église; qu'ils revêtent de sainteté leur vie quotidienne, mêlée à celle de tous les hommes, leurs frères, qu'ils s'attachent à découvrir et à réaliser l'idéal humain et chrétien que les âmes encore vivantes, même incroyantes, attendent dans la nostalgie et le trouble, et la moisson se fera abondante, d'une abondance prodigieuse comme celle des premiers temps du christianisme, d'une abondance que nulle politique, nulle méthode, fussent-elles sages, ne pourraient procurer.

*"Que celui qui a des oreilles entende"*

Adorons les dispositions de Jésus quand il prononça cette parabole. C'était sa sagesse à lui, sagesse humaine et divine, qu'il donnait à la foule. Parmi ceux qui l'écoutaient, il discernait, voyait tel ou tel qui justement entraient dans les catégories qu'il avait dites : si seulement ils pouvaient entendre... C'est une des choses douloureuses dans l'apostolat de se trouver en face d'âmes que l'on sent menacées par tel danger, déviation ou assoupissement. On leur décrit ce danger en parabole, comme faisait le Christ, c'est-à-dire d'une façon très générale pour ne pas heurter ni brusquer. Mais elles ne voient pas que c'est pour elles qu'on parle, que ces choses s'appliquent à elles, qu'elles pourraient au moins y réfléchir pour elles. On a été impuissant à les aider.

#### 297 - Toast à l'occasion du Sacre de Mgr Beaussart

1935

Ce n'est pas sans émotion que je prends aujourd'hui la parole en l'honneur du nouvel évêque que l'Église vient de se consacrer. Il a plu à votre Excellence de demander à un de vos anciens auditeurs de témoigner d'un passé qui vous est cher. Il m'est doux de l'apporter.

Vous étiez encore aumônier à Stanislas. Monsieur Portal, prêtre de la Mission, qui s'occupait alors des élèves catholiques de l'École Normale Supérieure dont il était le père vénéré et très aimé, vous demande une première série de conférences. Je vous vois encore dans la belle salle de son appartement, rue de Grenelle, où le Père nous réunissait, vous au bout de la grande table et nous tout autour. Il était à votre droite et vous écoutait avec ce léger balancement de tête qu'il portait si bien. Après votre causerie, comme il savait merveilleusement nous entraîner à vous poser des questions en établissant, par ses propres paroles, l'atmosphère de simplicité et d'intellectualité qui ouvre les coeurs et délie les langues.

Vous aviez un auditoire difficile. Le monde des étudiants n'est jamais facile à gagner, celui de l'École Normale Supérieure l'est moins que tout autre. Nous avions en nous un grand désir de Vie mais aussi une sévérité

spontanée pour tout ce qui ne se présentait pas avec les exigences du Vrai. Il y avait chez nous une secrète défiance contre les constructions apologétiques. Une vie intérieure souvent intense n'empêchait pas une gêne intime de peser sur nos coeurs étroits par les questions non encore résolues qui exercèrent si douloureusement la foi de nos aînés au début de ce siècle. Il y avait aussi, comment dirais-je, un léger mais réel anticléricalisme latent au fond de nos âmes, forme religieuse de l'esprit frondeur dont on ne guérit jamais complètement le tempérament français. Monsieur Portal lui-même ne nous disait-il pas, en souriant de son bon visage, qu'il fallait, sans excès certes, être un peu révolutionnaire. Pour que la confession soit parfaite, il faut ajouter que votre auditoire n'était pas exempt de ce goût excessif pour une critique qui permet à l'être jeune de s'affirmer quand il ne s'est pas encore vraiment trouvé.

Cependant, vous avez réussi merveilleusement à entrer dans notre confiance. Je me rappelle personnellement l'impression de libération qui se dégageait de vos enseignements sur l'exégèse, et l'intelligence religieuse, toute tournée vers la vie inté-rieure, qui rayonnait de vos conférences plus proprement dogmatiques. Vous nous faisiez aimer l'Église sans la farder, la Vérité sans la gloser. Vous aimiez poser les questions qui s'imposent à l'esprit, même lorsque vous reconnaissiez ne pas en avoir encore la réponse. Nous vous sentions penseur intègre et croyant sans compromission. Dois-je le dire, vous saviez aussi user de l'humour avec une spontanéité qui plaît aux intellectuels de tous les âges, l'humour, sourire bienveillant et charitable, forme discrète de la modestie.

Vous aviez si bien réussi que Monsieur Portal, sans plus de recherche, avait pris la solution facile mais excellente de vous réinviter les années suivantes. Et c'est ainsi que, jusqu'à sa mort, vous êtes devenu le conférencier ordinaire du groupe tala. Lorsque Dieu rappela à lui son bon serviteur, très naturellement vous avez succédé, auprès des normaliens, à Monsieur Portal. Vous souvenez-vous de la visite que nous vous fîmes en groupe, dans votre presbytère de St Jacques du Haut-Pas où vous étiez alors curé, pour vous demander d'être notre nouveau Père. Et depuis, pas à pas, le Seigneur vous a conduit vers d'autres destinées.

Laissez-moi rappeler ici un mot familier du Cardinal Dubois à votre sujet. Vous me l'avez confié dans une des conversations très librement amicales que nous avons ensemble peu de temps avant la mort de Monsieur Portal. J'espère que vous me pardonneriez cette gentille indiscretion. Le Cardinal Dubois vous reprochait gaiement de n'être pas encore évêque. "A votre âge, vous disait-il, je l'étais déjà". Ce reproche, il a plu à son vénéré successeur d'en supprimer l'objet. Les tala, au nom de qui je parle et qui doivent beaucoup au Cardinal Archevêque de Paris, sont heureux de lui devoir encore l'honneur et la joie de cette journée.

Vous voilà donc évêque de l'Église du Christ. Lorsque j'ai lu votre devise épiscopale "Veritas en caritate", je n'ai pas eu la moindre surprise. Il me semblait que vous me l'aviez déjà dite, tellement elle correspond bien à l'esprit qui animait votre enseignement. Je veux y voir le plus beau gage du succès de votre apostolat. Permettez-moi, Monseigneur, de souhaiter à l'Église que vous continuiez à tenir, avec l'autorité qui est vôtre maintenant, ce rôle essentiel de la lumière. Pendant votre sacre, j'ai aimé tout particulièrement le beau rite de l'imposition de l'évangile. Quand vos évêques consécrateurs reposaient sur votre tête le livre sacré, ils symbolisaient la descente en vous du Verbe éternel suivant l'antique tradition venue de la chrétienté orientale. Que le Verbe de Dieu, la parole incréée du Père, prenne totalement possession de votre personne et vous donne, pour la mission de son Église et les croissances de l'humanité, la parole divine que les hommes attendent.

Car de tous les points de l'horizon les coeurs désirent sourdement la vérité qui les sauvera. En cette heure solennelle où le monde, grandi dans la puissance et la connaissance, découvre la précarité de son oeuvre pourtant si merveilleuse et les inextricables difficultés de ses accroissements futurs, qui saura lui présenter d'une manière vivante les raisons de son espérance, les sources efficaces de son activité créatrice, les secrètes convenances de sa douloureuse passion ? Qui saura découvrir, sous les aspirations les plus nobles de l'humanité moderne, la puissante fermentation de la grâce ? Qui saura intégrer dans l'explicite religieux et donner à la piété ce trésor humain dont tant d'âmes fines et généreuses vivent actuellement d'une manière purement laïque ? Qui saura réaliser, dans sa splendeur totale parce que divine, le profond désir d'unité qui est dans tous les coeurs et d'abord dans les coeurs chrétiens ? Qui saura enfin appeler l'humanité sur les routes de la paix, lui découvrir son unique vocation et faire d'elle l'épouse régénérée qui se porte vers l'époux ?

L'Église, qui ne peut faillir à sa tâche puisqu'elle a les promesses de l'éternité, saura un jour répondre à toutes ces questions et satisfaire à tous ces besoins. Que la fidélité de l'ensemble des chrétiens hâte cet avènement ! La présence de votre Excellence à leur tête, la sympathie intelligente et confiante dont vous savez entourer vos collaborateurs, votre science elle-même acquise le long de nombreuses années de labeur et de spécialisation sont bien dans la direction du rôle providentiel que Dieu attend dans un proche avenir de son Église. Le jour de votre sacre, Monseigneur, est un beau jour plein de promesses pour l'Église.

5

Les préparations providentielles qui conduisent progressivement l'âme à reconnaître enfin le Seigneur se perdent dans la nuit du passé. Elles ont la complexité des circonstances terrestres mais aussi l'inébranlable simplicité de la volonté qui les meut. Elles sont innombrables comme les visages des hommes. Elles portent la marque de celui vers qui elles convergent mais elles sont si cachées que le spirituel lui-même en sait à peine distinguer les heures cardinalices.

Seigneur, donnez-nous l'intelligence des approches divines, le sens de la force secrète qui mine sans cesse l'obstacle libre par le dessous, comme l'eau patiente et violente du torrent. Donnez-nous l'intuition du mouvement qui change imperceptiblement le centre de l'âme pour lui montrer le monde sous le jour tout nouveau où règne votre présence.

Par quelle pente insensible amenez-vous l'homme devant l'abîme qui lui fait perdre coeur et vous trouver ? Il nous fait d'abord adorer dans l'ignorance votre puissance sacrée sans voir comment continuellement elle sollicite, redresse, conduit l'âme point trop infidèle. Venez nous introduire vous-même dans le mystère des opérations saintes qui, chaque jour, jettent sur la terre la semence des récoltes éternelles. Aidez-nous à déchiffrer, pour l'assurance de votre joie en nous, le livre des actes de votre miséricorde, l'histoire des conversions qui donnent à votre église, à chaque génération, la légion de ses plus fidèles disciples. Alors nous saurons mieux comprendre l'omniprésente pression sur nous de votre amour.

Si l'âme vient au Seigneur à travers le tortueux, l'épaisseur de sa chair blessée, le long détour de ses résolutions toujours à demi réticentes, c'est qu'elle l'a pourtant déjà une première fois réellement aimé dans les réalités terrestres les plus capables de porter l'image divine avec quelque souvenir de sa majestueuse séduction. Parce qu'il cherchait de belles perles, le marchand trouva la perle unique. Combien d'hommes feront de même par l'extrême de leur amour pour la justice ou la vérité ? Ils n'ont pas su d'abord le nom de celui qui les tirait. Ils ont même pu le blasphémer, ne pensant à Dieu qu'à travers les traits caricaturaux imposés à eux par la pauvreté pécheresse des chrétiens. Le Seigneur leur fera découvrir un jour son unique justice au milieu de toutes les justices, son unique vérité au milieu de toutes les vérités. Bienheureuses sont-elles, ces âmes violentes et exigeantes, si elles savent alors tout vendre pour acheter la perle unique.

Nul ne sait pour quel premier motif ce marchand se consacre avec passion à la recherche de belles perles. Ce n'était peut-être que par goût du lucre ou par vanité ou même seulement par caprice. Mais la beauté, même si elle est conquise par celui qui n'en est pas digne, domine son maître de toute sa puissance rayonnante. Elle en fait un disciple sans le dire. Elle éveille dans ce coeur grossier le sens d'une perfection exacte. Elle jette en lui la sainte émulation de l'architecte qui trouve dans toute grande oeuvre l'inspiration d'en construire une plus grande encore. Elle l'accule à l'insatisfaction fondamentale de ceux qui ont trop noblement vécu pour pouvoir être encore des satisfaits et des repus. Que la perle unique apparaisse dans sa réalité absolue, dans son exigence plus excessive encore que l'excessif désir logé au coeur de ce disciple d'un autre précurseur, elle sera reconnue. Bienheureux sera-t-il ce pèlerin qui vient de loin, s'il sait tout vendre pour l'acheter.

Telle est l'histoire des hommes affamés de justice et de vérité, de tous ceux qui vont humainement, avec une passion persévérante, jusqu'au bout de leur action. Qui dira les mobiles secrets de la première générosité et de leur endurance ? Il est facile de stigmatiser, aux sources du plus noble dévouement social, le sectarisme du partisan ou la revanche amère du révolté. Il est facile de dénoncer au coeur du meilleur savant et du plus grand un orgueil qui se gonfle, un joueur qui se grise de son adresse et de la pénétrante acuité de son génie. Mais Dieu qui fit l'homme de la terre tire la vertu très pure des flots troubles de la passion. La conquête de l'homme dépasse toujours les espérances de celui qui en a été l'ouvrier. Elle lui rend au centuple les efforts qui présidèrent à sa naissance. Elle l'enfante dans une capacité nouvelle de connaître et d'agir. Toute activité proprement humaine, lorsqu'elle est poussée à fond, présente un point critique où elle s'achève pour s'épanouir en une activité d'ordre supérieur.

J'adore l'intime harmonie qui préside secrètement à toutes les actions humaines pour conduire vos enfants jusqu'à la maison du Père. Par quelle gravitation sont-ils encore mûs lorsqu'ils croient s'éloigner de l'image vaine qu'ils se font de vous. Par quels passages à la limite, par quels seuils inconnus, à travers quelles régions nouvelles, les faites-vous donc passer pour les enlever à leurs étroites bornes et les mener librement au centre où tout s'éclaire de votre unique lumière, au centre où tout converge de votre omniprésente action ?

Les victoires sur l'injustice imposent déjà au vainqueur lui-même une justice plus grande sous peine de déchoir à ses propres yeux et de perdre la foi nécessaire aux futurs combats. Les découvertes du savant lui imposent de même une plus pénétrante sincérité, une plus exacte objectivité. Mais là ne se limitent pas les bienfaits de la conquête humaine. Elle n'est pas seulement pour le perfectionnement moral de celui qui l'a arrachée au devenir. Elle n'est pas uniquement pour le seul approfondissement du réel immédiat au-delà des perspectives qu'elle découvre, des réalisations qu'elle promet. Elle est surtout le feu qui pousse l'homme vers l'inconnu nouveau qui ne peut pas être connu comme l'inconnu ancien. Elle hâte sa marche oblique à travers les choses pour lui faire atteindre autrement ce qui est à l'origine de toute chose. Elle couvre sa tête de cendres pour que celui qui l'aima avant qu'elle fut conçue se détache plus facilement d'elle et aille au-delà. Elle reçoit ses trop fidèles amants en leur manifestant soudain un vide insupportable. Elle se fait prison pour ceux qui veulent se reposer en elle. Voilà l'homme chassé par sa propre conquête vers une autre conquête. Mais le geste qui exila Adam du paradis le lui

fera retrouver. La justice sociale crie après la justice du coeur et la justice du coeur s'évanouit devant la justice de Dieu. La science crie après la métaphysique et la métaphysique se renie pour devenir charité. L'homme saura-t-il passer le seuil qui lui permettra de ne pas mourir prisonnier de sa justice sociale ?

Saura-il traverser la mort à soi-même qui l'ouvrira à la justice de Dieu ? Saura-il quitter sa technique expérimentale pour penser la réalité intime des choses ? Saura-t-il refondre son être dans la foi pour recevoir l'amour ? Bienheureux ce conquérant s'il sait alors préférer à ses conquêtes celui qui secrètement lui donne chaque fois la victoire !

*"Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en alla vendre tout ce qu'il avait et l'acheta"*

Le royaume des cieux n'est pas semblable à une collection de perles. L'homme qui ne saura pas vendre tout ce qu'il a, ses plus belles perles, pour acheter la perle unique, ne connaîtra jamais dans son intime spécificité l'amour de Dieu.

Les croissances de l'homme connaissent aussi des murailles qu'il doit escalader sous peine d'être le prisonnier de son savoir ou de son oeuvre. Ces fossés qu'il lui faut savoir franchir pour continuer la marche en avant annoncent d'autres abîmes. Ils sont les premières amorces dans l'ordre du créé de la transcendante distance qui sépare le créateur de sa créature. Mais quels sont les hommes qui savent ainsi dépasser le seuil de la maison construite par eux ?

Il y a plus de techniciens que de vrais savants. Le joug de la technique baisse la tête de l'homme et l'empêche d'avoir le regard du maître. Il y a plus de savants que de sages et une longue vie scientifique, recluse dans de vastes et pourtant trop étroites limites, fait ordinairement un esclave qui ne sait plus voir les hommes ni le ciel. Celui qui lutte tous les jours pour la justice sociale connaît trop souvent au déclin de ses forces l'impuissante amertume et l'échec sans issue parce qu'il n'a pas su entrer à temps dans les sentiers de sa propre réformation, de celle qui fait un coeur juste. Mais les saints sont plus rares encore car l'abîme qui marque le seuil de la demeure paternelle est plus profond que tous les autres abîmes, la muraille qui l'enclôt ne se laisse pas escalader comme les remparts faits de mains d'homme. Qui dira ce que nulle image ne peut représenter ici-bas, la transcendante migration qui fait d'un serviteur l'enfant de Dieu ?

C'est la continuelle tentation du chrétien d'oublier ou de méconnaître pratiquement le passage étroit qui le conduira au but. Un sourd effroi se tord dans sa propre chair devant cet inconnu qui se propose et que seule la foi peut faire accepter et rechercher. Mais que lui rappellerait une telle excessive nécessité dans le milieu où il vit ? Ses frères eux-mêmes connaissent comme lui dans l'intime la tentation fondamentale au visage voilé. L'église, par son magistère, ne peut encore qu'abstraitement lui redire le chemin de Dieu. Il faudrait près de lui un disciple qui soit déjà entré dans le sentier escarpé suspendu sur l'abîme. Il faudrait que Jésus lui-même vienne se faire entendre au fond de ce coeur trop humain et lui expliquer sa mort mystérieuse et sa résurrection.

Chaque siècle, l'homme est tenté de placer son Dieu près de lui, au milieu des magnificences de ses propres conquêtes et inventions. Il voudrait atteindre Dieu du même mouvement conquérant qui lui a donné la terre. Il voudrait faire de Dieu la beauté unique de sa collection de perles. Il voudrait que la perle unique se place au centre de toutes ses autres perles comme dans un grand collier. C'est pourquoi le chrétien perd l'esprit du Christ ou ne l'atteint vraiment jamais. Il veut ce qui est impossible. Il est semblable à la mouche prisonnière qui s'épuise contre la vitre. Malgré lui, entre ses mains, la religion devient morale, l'église, administration, la doctrine chrétienne, psychologie. Le Dieu qu'il fait à son image est impuissant comme une idole à le sauver. Il demeure enlisé à mi-chemin d'un paganisme conscient et d'un christianisme véritable. Que reste-t-il en lui de la parole de Jésus ? Quels sont les effets en lui de l'enseignement actif et efficace de la mort et de la résurrection rédemptrice ?

A notre époque que la science naissante a rendu glorieuse, l'homme est tenté plus que jadis de faire descendre Dieu sur la terre pour ne pas avoir à monter au ciel. Il rêve religieusement d'une autre incarnation qui ne connaîtrait pas la bienheureuse docilité de Marie à la volonté divine. L'homme victorieux veut placer son Dieu au coeur de la cité terrestre avant qu'une consommation semblable à l'incendie destructeur ne vienne reconstruire sur un plan nouveau tout ce qui n'avait été que fragilement ébauché sur la terre charnelle.

Le chrétien, sans le savoir souvent, retrouve dans sa ferveur humaine les origines jaillissantes de la religion naturelle et la préfère implicitement, recouverte des couleurs chrétiennes, à l'intransigeant message du crucifié. Pratiquement, cette âme ne vit son christianisme que dans la mesure où il se raccorde à l'espérance de l'humanité laborieuse mais païenne. Elle ne reçoit la parole de Dieu que dans la mesure où l'homme l'a déjà proférée. La révélation proprement dite, dans ce qu'elle a précisément de surhumain, d'original, lui reste close. Elle en fait des transpositions qui en sont la brillante mais néfaste négation. On a trop médité de la religion naturelle qui était présente sous toutes les religions ancestrales. Il est heureux que l'homme la redécouvre sous une forme renouvelée. Elle lui donnera une ferveur nécessaire pour la puissante transfiguration chrétienne. On a trop jeté l'anathème sur la valeur de l'effort humain et de ses fruits. Il est heureux que le chrétien sorte enfin de la tour d'ivoire où il a vécu trop de siècles, étranger parmi les hommes. Il est juste qu'il redécouvre sa dignité royale, originelle, reçue par lui des mains même de Dieu. Mais il est désastreux de concilier la base en reniant le sommet, d'accumuler une lourde et bonne pâte en rejetant le ferment. Car semblables à ces Juifs mal convertis

qui voulaient ramener la doctrine de Jésus à la taille des préceptes de la loi, ces chrétiens font de l'esprit humain la norme de l'esprit de Dieu.

Seigneur, ne laissez pas les hommes s'égarer dans les merveilleuses allées de leur jardin terrestre. Jadis, par une tendance invincible, ils réduisaient votre divinité à une taille trop humaine. Mais le secret ferment qui travaille ce monde a rendu désormais cette idolâtrie moins dangereuse. La science a fait perdre sa séduction à toute tentative renouvelée d'anthropomorphisme. Demain, nul n'y pensera plus. Aujourd'hui, la puissance de l'homme et sa connaissance le tentent souvent de vous réduire à la forme immense, parfaite, impersonnelle d'un monde organisé. D'autres voudraient parfois faire de vous un architecte comme eux. Ne laissez pas ces bons ouvriers méconnaître ainsi celui qu'ils servent généreusement mais aveuglément. Donnez-leur, par l'efficace du continuel travail de votre grâce, l'intuition religieuse, pierre d'attente de la foi, de la mystérieuse transcendance de votre être et de leur mystérieuse et transcendante vocation.

Veillez sur vos chrétiens pour qu'après avoir reçu la parole rédemptrice, ils ne viennent pas à l'oublier pour se tourner vers d'autres prophètes, précurseurs de Jésus et non pas successeurs. Donnez-leur la force, à eux qui sont de pauvres hommes comme les autres, de croire et d'aimer sur votre parole, au-delà des évidences et des espérances humaines. Donnez-leur l'intelligence des vrais renoncements, amorces des croissances éternelles.

### 299 - L'attente catholique

*"Veillez donc puisque vous ne savez à quel moment votre Seigneur doit venir" (Mt 24,42)*

C'est parce que les Juifs manquèrent de vigilance qu'ils ne surent pas à temps se dégager de leurs préjugés et découvrir en Jésus celui qui devait venir. Les disciples du Christ, eux aussi, ont besoin d'une grande vigilance. Autrement, ils ne seront pas assez spirituels pour aller plus avant dans l'intelligence de l'oeuvre chrétienne ou même seulement pour la conserver telle qu'ils peuvent la posséder déjà, dans son intégrité.

Israël n'a pas su attendre avec exacte religion le messie qui lui avait été promis depuis de longs siècles. Comment les chrétiens seraient-ils capables de correspondre fidèlement à l'avènement du royaume de Dieu dans le monde s'ils ne se renouvellent pas chaque jours dans l'attente active de ce qui vient et l'amoureuse intelligence de ce qui est car l'oeuvre a commencé avant que l'humanité ait pris clairement conscience de sa mémoire et elle se prolongera dans un avenir dont l'immensité fait frémir celui qui sait l'usure du temps et la précarité des constructions humaines. Le disciple qui ne concentrera pas dans ses jours la vénération fidèlement active d'un passé si lointain et la sollicitation passionnée d'un futur si immense ne saura veiller.

*Les chrétiens de cette génération n'ont pas participé à la fondation de l'église.*

Aussi beaucoup vivent comme s'ils croyaient que cela s'est fait tout seul ou que cela a toujours été. C'est pourquoi ils ne sont pas spontanément portés à la servir passionnément comme l'homme qui construit sa maison. Ils vivent de l'église plus qu'ils ne la font vivre. C'est pourquoi souvent ils en vivent peu. Ce n'est pas avec de tels disciples qu'elle connaîtra l'avènement de son universelle maternité spirituelle. De tels enfants sont plus pour le vieillissement de ses traits que pour l'épanouissement de sa jeunesse éternelle. C'est eux qui alourdissent sa marche et font sa main tremblante quand le monde attend d'elle un geste qui le reconforte dans son travail et sa recherche.

Il est temps, Seigneur, que vous envoyiez à vos chrétiens des coeurs ardents pour les réveiller comme jadis faisaient les Prophètes auprès des Juifs. Rappelez-leur les origines héroïques et ferventes de l'église. Ainsi Israël se ressaisissait en communiant à la mémoire de ses ancêtres. Élevez leurs âmes au-dessus du temps pour que les vingt siècles qui les séparent des missions apostoliques ne leur cachent pas la foi et l'énergie des pionniers de la première heure. Apprenez-leur à lire avec réalisme et non comme un récit hiératique les actes de la primitive chrétienté. Ne laissez pas leurs coeurs s'évanouir dans la médiocrité de leur indolence paresseuse ou de leurs perspectives abstraites. Ne les laissez pas s'absorber dans les soucis du temps présent, hypnotisés par la proximité menaçante des circonstances actuelles. Rendez-les capables de vivre dans l'espérance et la charité de la fraternité initiale. Alors l'Esprit fera en eux et par eux, avec la puissance du commencement, l'oeuvre d'aujourd'hui, préparation de celle de demain car le Seigneur, quand il viendra, trouvera ses serviteurs en train de veiller.

*Il est trop peu de chrétiens qui se sentent responsables de l'église.*

Comme des mercenaires, ils travaillent à la tâche du jour sans penser qu'ils oeuvrent le socle sur lequel des siècles innombrables viendront encore se construire. Ils sont trop facilement contents d'eux-mêmes et rassurés quand ils ont fidèlement observé la discipline commune ou lorsque ceux qui les dirigent les bénissent et les couvrent d'éloges. Ils n'ont pas la sainte angoisse d'une foi à perpétuer; pure de toute compromission charnelle et d'une charité à étendre au-delà des limites étroites d'une politique humaine ou d'une civilisation temporelle. Ils ne vivent pas assez chaque jour leur foi pour comprendre l'importance capitale de sa présence exacte dans les assises de l'avenir chrétien. Ils parlent trop superficiellement de l'amour universel pour lui donner les profondes racines sans lesquelles il serait vite la plante desséchée sous les ardeurs de l'égoïsme humain. Ils conçoivent trop



facilement la perpétuité de l'église pour y croire avec efficacité. Seigneur, donnez à vos disciples la sainte inquiétude de l'avenir pour qu'en eux, tenus en haleine, réveillés, croisse la vraie espérance chrétienne. Vingt siècles de christianisme sont là pourtant, devant leurs yeux, pour leur apprendre les dangers qui menacent l'église. Ils devraient savoir ce qu'ont fait de l'unité chrétienne des disciples de celui qui les aima tous jusqu'à la fin dans l'unité vivante d'un seul amour. Ils devraient savoir ce qu'ont pu faire de la croyance chrétienne des disciples héritiers de ceux qui consacrèrent leur vie, jusqu'à mourir, à l'expansion de la foi. Ils devraient savoir quels intérêts humains et quelles ambitions ont voulu transformer la religion en servante et trop souvent y ont réussi. A l'origine de toutes ces déviations et de toutes ces dépravations, de ces divisions maudites, il y a en eux ordinairement quelque péché et beaucoup d'ignorance et d'erreurs. Par sa dignité et aussi par sa souffrance, l'homme est la cause d'événements qui le dépassent tellement qu'il n'est pas à proprement parler responsable de l'immensité de leurs développements. Ce n'est pas sans raison que le mal, sorti de lui, a trouvé dans les hommes ses frères un terrain favorable. Le feu consume la forêt puisque ses arbres sont du bois qui fait la torche incendiaire. Le temps vient comme un autre vent grandir le brasier. Il est venu multiplier les fautes et les ennuis. Il est venu les additionner et les faire pulluler. Il a su donner une violence invincible au cœur déchaîné. Il a su infecter toute blessure. Il a pesé sur tout ce qui portait le signe d'une moindre résistance. Il a creusé l'abîme à la place du fossé qu'un pas d'homme enjambe. Le vent a soufflé, la pluie est tombée, les torrents sont venus et la maison a été ébranlée.

*Seigneur, nous savons bien que votre maison ne sera pas détruite.*

Nous croyons, sur votre parole, en vos promesses. Devant tout ce qui complotte sourdement la ruine de votre oeuvre, notre foi en l'infaillibilité de votre église prend une valeur unique, centrale, initiale, que nulle raison humaine ne saurait justifier ni même rendre vraisemblable. Nous savons que vous veillez sur elle comme vous avez veillé sur vos apôtres quand ils cheminaient près de vous au milieu des Juifs, plus séducteurs que menaçants. Ne nous laissez pas dormir comme eux pendant vos nuits de prière solitaire. Ne nous laissez pas vous abandonner, vaincus par la lassitude et le découragement comme eux au soir de Gethsémani.

Quand vous venez parmi les ruines branlantes sous les espèces d'une civilisation naissante, quand vous visitez la terre, caché sous l'immense fermentation de cette génération qui va donner au monde un vin nouveau, il est peu de chrétiens qui sachent vous reconnaître car il en est si peu qui vous attendent. Beaucoup ne pensent à l'église que dans une majestueuse et intemporelle immobilité. Cette assurance est pour eux le refuge contre toutes les inquiétudes mais aussi l'obstacle qui les défend contre toutes vos rencontres. Il y a une manière d'affirmer la stabilité de l'église qui est moins le fruit de la foi que l'expression d'un effort désespéré pour accrocher une espérance humaine à quelque institution humainement fixe.

Ce n'est pas ainsi que saint Paul fit accueillir dans l'église la marée des peuples païens. Ce n'est pas ainsi que la chrétienté naissante connut ses plus précieux accroissements et conquit droit de cité. L'église n'est le sel de la terre que pour en être le ferment car elle est moins faite pour conserver ce qui est que pour aider à devenir ce qui sera demain. Sa mémoire n'est fidèle au passé que parce que ce passé est tout tourné vers un amour qu'il a préparé et par lequel il est consumé. Seigneur, mettez en nos coeurs l'attente plénière qui nous donnera l'intelligence du temps présent et nous rendra dignes d'être les bons ouvriers des croissances de votre royaume parmi les hommes. Pour vous attendre, il faut croire à votre venue. Augmentez notre foi.

### 300 - **Comme un voleur** (Mt 24,43)

*“Sachez-le, si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir”*

Seigneur, il est facile aux chrétiens de reconnaître votre venue sous les circonstances qui favorisent leur vie. Il ne leur faut pas beaucoup de foi pour vous découvrir aux endroits où ils vous attendent. Donnez-leur la joie, ils sauront vous en rendre grâce. Aidez leurs entreprises et ils sauront vous servir. Vous trouverez en eux des coeurs aimants si vous les aimez avec la tendresse qu'ils désirent.

Vos disciples n'ignorent pas les fatigues nécessaires pour atteindre l'étape convoitée. Ils ne s'en étonnent pas. Les détachements commandés par de nouvelles conquêtes ne les rebutent pas. Ils acceptent volontiers les souffrances d'un enfantement dont ils voient déjà de loin, avec leurs yeux d'hommes, l'heureuse issue. Mais pour cela, leur foi n'a pas encore besoin d'être grande. Ce qu'elle leur affirme est ici précisément ce que leur propre raison assure déjà. Les chemins qu'ils parcourent à la poursuite de votre étoile, ils les auraient sans doute connus sans vous, poussés par la sève intime de leur nature.

Mais laissez-nous approcher des formes plus spécifiques de votre venue parmi nous et en nous. Laissez-nous confronter notre foi avec la réalité la plus faite pour la juger car elle est précisément la montagne qu'il faut soulever. Pour nos ultimes croissances dans notre amour, il nous faut connaître le manque secret qui rend encore précaire notre foi et diminue sa puissance. Si nous croyons en votre venue quand elle aide nos croissances, nous ne pouvons encore que baisser la tête et fermer les yeux quand vous nous visitez sous le sacrement de ce qui nous arrache la vie humaine, nous la vole. Là où notre raison s'arrête, il faut que notre foi passe. Qui lui donnera la force d'aller seule devant ?

Ce n'est pas au milieu d'une jeunesse toute-puissante qu'un chrétien peut reconnaître l'obstacle qui empêche sa foi d'être totale. Alors la vie en lui est trop abondante pour qu'elle sache se soucier déjà du temps où elle se fera plus rare et précieuse. Les maladies qui accablent le corps, les souffrances intimes qui minent les âmes, la mort qui décime les hommes ne sont encore que des réalités abstraites pour ce cœur trop absorbé par ses propres battements. C'est après, lorsque l'homme atteint l'heure où la vie oscille au sommet de son expansion pour prendre désormais la pente qui descend, alors le temps est venu où la foi doit être assez puissante pour porter la vie. Jadis, c'était la vie qui nourrissait de ses ardeurs l'assurance de la foi. Elle aimait, dans la promesse chrétienne, le couronnement grandiose de toutes ses aspirations. La foi saura-t-elle du moins retirer aux passivités qui encadrent les étapes de la ruine finale, l'aiguillon de l'effroi et de la révolte ?

Il est des âmes qui ne connaîtront jamais l'angoisse de cette confrontation car elles ont su, par avance, prendre le chemin oblique qui nie les problèmes avant qu'ils ne se posent. Elles ont construit leur vie dans une sphère un peu au-dessus des choses. Elles voient le monde avec l'irréelle placidité de qui lui serait étranger. Elles poussent l'action de Dieu sous les formes affectives les plus rassurantes et savent ne pas regarder la réalité qui les accablerait.

Les expressions que ces chrétiens donnent à leur foi porteraient à faire croire qu'elle est grande. La sécurité de leur persévérance tendrait à le confirmer. Il n'en est rien. Même si nulle circonstance brutale ne vient bouleverser ces vies bien ordonnées, trop stables d'une stabilité artificielle drapée des insignes de la foi, elles ne connaîtront jamais les fécondités des terres profondément labourées ni les élévations des cœurs consumés du vrai amour, après avoir été brûlés des feux de la réalité. Les chrétiens qui vivent dans le monde en servant leurs frères ont vu leur cœur sortir des langes verbales de la première éducation. Les exigences de leur vie ont grandi au contact des joies et des luttes de la terre. Un jour, ils connaîtront le pas décisif qui fera d'eux proprement des croyants, s'ils demeurent fidèles.

**Le problème du mal** a pu faire travailler le cerveau de l'adolescent. Ce n'était encore qu'une question à résoudre et, pendant que sa raison discutait, lui vivait pleinement. Déjà la souffrance humaine prend une autre réalité quand le cœur est touché. Voir dépérir dans l'impuissance de tout remède le petit enfant innocent. Voir accablé d'inquiétude un frère menacé sans secours d'un mal qui ne pardonne pas. Connaître par les autres, à l'âge où on sait déjà comprendre, la détresse d'une vie brisée, le long martyre sans autre issue que la mort des situations intimes impossibles. Même l'homme jeune ne peut pas ignorer complètement la lassitude et la tristesse aux racines profondes, scellées par le temps, inguérissables, qui recouvrent de leur ombre beaucoup de vieillesses. Qui alors ne s'est pas senti vouloir fuir la vision trop proche du mal abominable, défendre sa joie, s'évader vers des horizons libres ? Qui n'a pas éprouvé, au contact de ces chrétiens qui s'éteignent dans les ténèbres comme des roseaux fumants, une gêne fondamentale, une impatience vitale ? En ces heures, l'homme, clair sur lui-même, saura les limites de sa foi, il connaîtra que, malgré l'éducation reçue, les habitudes pieuses fidèlement observées, sa vraie nature est encore toute charnelle.

**Cette communion avec la souffrance des autres** n'est pas encore chez le chrétien le fruit de la pure charité. Elle est plus violente que puissante. Elle se nourrit des épaisseurs de la nature. Elle n'a pas la profondeur spirituelle de l'amour. Elle est surtout l'écho, dans une chair sensible, du mal qui menace aussi cet homme. Non pas qu'elle soit le fruit d'un égoïsme superficiel, elle est l'affirmation d'une vie qui se défend. Elle monte de l'abîme avec la souche humaine et se repose sur l'amour de soi fondamental à chaque être. Souvent, elle grandit au point de faire désirer l'impossible substitution du membre sain au membre malade mais c'est un paroxysme qui n'a pas de substance pour durer. Éloigné de la souffrance qui le fascine, l'homme revient à soi, il entre dans un oubli protecteur où son âme pourra vivre en paix.

Certes, l'oppression née dans le cœur par cette communion à la souffrance d'autrui se nourrit secrètement de l'intime et sourde intuition que tout homme a du mystère de son semblable. Mais elle tue sa sève la plus riche de la crainte de la mort, essentielle à tout vivant. Souvent, les âmes les plus impressionnées par le mal qui étirent les autres sont aussi celles qui réagissent le plus contre le scandale de leur propre écrasement. Aussi cette poignante compassion va avec violence sur celui qui souffre parce qu'elle est initialement centrée sur celui qui compatit. Peut-on s'étonner qu'elle soit en définitive pour la révolte exagérée du cœur qu'elle saisit ? La charité naît de la foi. Qui pourrait porter dans la charité l'épuisement de son proche s'il n'a pas d'abord aimé dans la foi sa propre mort ? N'est-ce pas la raison secrète de l'impuissance qui lie douloureusement l'homme quand il cherche vainement à aider son frère aux heures des renoncements définitifs ?

Pour chacun sonne un premier glas de la découverte directe, intime, du mal qui ronge sa vie. Ce sera les premières atteintes de la maladie qui, un jour, triomphera des forces de l'organisme. Ce sera la première affirmation de la solitude invincible où tout homme est enfermé, même quand il est pressé par la multitude. Ce sera l'angoissante révélation de la précarité de toutes choses et, en particulier, des plus nécessaires à l'entretien des vieux jours de l'homme prévoyant. Ce sera aussi le goût de la mort qui viendra se mêler à toutes ses activités pour lui arracher du cœur l'intérêt qu'il leur porte et miner la ferveur nécessaire pour agir. De ces profondeurs monte sous les yeux du chrétien un visage nouveau qu'il ne connaissait pas. Désormais, il ne pourra plus vivre comme jadis. Il est devenu un être nouveau ou du moins en lui le vieil homme a grandi sa stature d'adulte. Dans

son coeur, il y aura toujours une place disponible pour l'amertume ou la révolte, pour la peur ou le désir insensé d'évasion. Bien peu sont assez purs pour ne l'avoir jamais occupée.

Il en est ainsi de chaque homme, **ce qui arrive au riche fermier** dans l'évangile. Il possédait un domaine qui avait beaucoup rapporté et son coeur s'abandonnait à la joie des sécurités de demain et à ses abondances. Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même, on te redemandera ton âme. Pendant des mois et des années peut-être, chaque fois qu'une réussite humaine réchauffera son coeur, ce chrétien tentera vainement d'y conforter ses jours en tirant lui aussi des plans sur l'avenir. Il tentera d'affermir sa vie sur la réussite de son oeuvre, sur la fidélité de ses amis, sur la tendresse du cercle de ses plus proches. Sur la route qui s'approche du fatal trépas, il tentera encore de concentrer son espoir sur l'intense stabilité de son existence, sur la familiarité que lui témoigne une nature reconnaissante de ses attentions, sur la contemplation muette d'un univers qui s'avance déjà vers lui. Qui dira les mirages de l'imagination, les prodigalités de l'espérance quand la vie combat derrière pour son existence. Ce n'est pas de son plein gré ni avec facilité qu'il passera, le visage tourné vers l'inconnu, par la porte basse des diminutions définitives. Il faudrait être déjà un saint pour cela et les saints sont rares. Mais ce qui est impossible à l'homme, Dieu le peut et la grâce puissante, maîtresse patiente, aidera ce coeur à faire enfin un pas dans la foi pure.

L'homme peut chercher dans une piété sentimentale envers Jésus une consolation qui endorme son angoisse, comme le stoïcien tente de trouver dans la ténacité de son propre courage un point ferme sur lequel il puisse s'appuyer. Mais tout cela est précaire comme les oeuvres seulement humaines car la première attitude, pas plus que la seconde malgré les apparences, ne relève de la foi et ne sort l'homme de lui-même pour recevoir de Dieu le secours. Le dévot peut se servir des données de la foi d'une manière purement psychologique. Étrange perversité qui tire de la croyance de la foi pour se servir ensuite de la croyance et rejeter la foi. De même qu'on peut étudier pratiquement la doctrine chrétienne sans y croire, de même qu'on peut observer en fait la morale chrétienne sans la lier à une volonté divine, il est malheureusement possible d'avoir des attitudes chrétiennes extérieures et intérieures sans atteindre la réalité de la foi.

Seigneur, apprenez aux chrétiens, à l'heure de la déception fondamentale, le mouvement intérieur qui les remet à vous dans **la totalité simple d'un acte pur de foi**. Il faut d'abord, sans se débattre, couler dans les profondeurs des flots amers qui engloutissent la vie. Il faut, les yeux fermés, le coeur suspendu à son battement actuel, accepter l'inévitable sans se révolter, avec une confiance implicite, aveugle, élémentaire, qui est comme le dernier geste de l'invincible espérance humaine. Il faut se retourner vers vous et reporter sur vous une foi qui, secrètement, s'était nourrie jusqu'à ce jour de notre propre certitude. Il faut se mettre à genoux devant vous, comme le lépreux dont la vie est mangée, comme le paralytique qui demeure dans l'exil de l'immobilité, comme l'aveugle-né que visite une lumière encore invisible pour lui. Jésus, vous ne devez plus être seulement pour nous celui qui enseigne mais celui qui guérit. Alors nous ne cherchons plus seulement en vous un maître mais un rédempteur. Nous attendons un mot de votre bouche et il ne suffit pas que nous prononcions dans nos coeurs ceux qui vous avez dits à d'autres. Dites-nous le mot que nos oreilles n'entendent pas et que nous ne comprendrions qu'après avoir vu notre lèpre se dessécher, nos membres se délier et nos yeux s'ouvrir.

Jésus, ce mot que vous avez murmuré à Madeleine quand elle touchait le fond de l'angoisse humaine, vous le répéterez aussi à vos disciples fidèles. Ce n'est pas en vain qu'ils ont cru en votre résurrection. Eux aussi doivent monter les degrés du calvaire mais, depuis que vous les avez vous-même gravis, il y a pour les diriger comme un sentier déjà tracé, marqué au début de quelques bornes. Quand ils partent pour répondre à l'appel divin, ils savent où ils iront comme le voyageur qui lit une carte. Ils le savent assez pour se diriger en temps ordinaire mais non pour s'y reconnaître aux heures graves et ne pas avoir peur. Alors vous êtes là, près d'eux, derrière eux, tout près. Ce n'est plus votre parole qui les reconforte mais votre présence les dirige secrètement, sans qu'ils le sachent. Dans votre dernier cri : Tout est consommé ! il y avait l'extrême intensité d'un abandon qui rompit les ténèbres divines pour votre humanité. Au-delà du cri que, certains jours, leur coeur pourra jeter, comme un écho du vôtre, se trouve, grâce à vous, la lumière qui noie l'angoisse dans une évidence renouvelée de salut. Quand ils poussent l'exclamation de la faillite humaine, vous êtes là déjà dans leur coeur pour l'exprimer afin qu'il ne porte pas seulement l'expression d'une révolte absolue. Ils l'ignorent. Ils n'en ont pas conscience mais après, ils le comprennent, quand vous leur apparaissez dans la clarté d'une certitude qui ne sépare pas votre résurrection de la leur. Avec Madeleine, ils vous redisent alors dans l'adoration retrouvée et renouvelée : Mon Seigneur et mon Dieu !

Quand l'homme touche le fond de son désespoir ou même de sa révolte et prend pied au-delà, dans une première acceptation nourrie par la foi, il sent jaillir en lui la joie nouvelle du sauvé mais il ne sait pas la conserver toute pure dans ses grossières mains. Sa bouche y porte des lèvres encore trop avides. En son coeur de chair, au contact de cette espérance divine, renaissent spontanément les espérances humaines qu'on croyait, hier encore, détruites pour toujours. Voilà cette âme s'évadant de nouveau dans les bras de son ancien maître et cherchant à retrouver l'équilibre désormais impossible d'une étape de sa vie définitivement passée. Voilà qu'elle redescend peu après dans le gouffre de la douleur. Nul ne peut dire les cheminements de ses recommencements. Elle combat la nature charnelle par ses vertigineuses absences. Elle l'éduque peu à peu par ses touches secrètes. Elle permet des rechutes pour confirmer les fruits acquis de son action passée. Elle se console vite après en changeant

la souffrance en béatitude. Elle est comme l'oiseau qui appelle ses petits blottis dans le nid. Elle s'approche et elle s'éloigne, elle appelle et disparaît. Quand le petit vient vers elle, elle s'enfuit pour qu'il vole encore plus loin, puis elle le reconforte de sa propre nourriture, sa joie.

Seigneur, nous allons ainsi vers vous, par bonds maladroits, au milieu de beaucoup d'appréhensions que notre foi saura vaincre demain. Il nous est facile de perdre votre piste, nous ne savons pas nous maintenir au fond de nous-même et notre corps remonte vite vers les distractions. Les souvenirs de nos dépassements, à l'heure de notre repos, ne nous conduisent plus que jusqu'au mot incompréhensible qui nous avions alors pourtant compris. Ce n'est pas en les redisant que nous les retrouverons mais, quand notre pensée rôde autour du lieu mystérieux, elle reçoit une grâce nouvelle, faible écho de celle connue jadis. Quand notre coeur se penche sur l'abîme, il s'y creuse des cercles intimes et efficaces qui appellent le don total. Ne laissez pas notre vie, reprise pas ses prospérités, combler le puits sacré. Faites-nous porter, chaque jour, dans notre coeur, sinon la mort de Jésus, au moins les stigmates des renoncements déjà consommés, mémorial de la croix vivant dans notre chair.

Marie, mère des croyants, priez pour que nous ne nous laissions pas absorber par les cris de notre coeur charnel et les révoltes impies de notre tête dure. Vous avez couru avec facilité par ce sentier montant que nous escaladons en boitant dans la douleur et souvent épuisés. Apprenez-nous à ne pas souffrir d'une souffrance mauvaise et stérile. Apprenez-nous à ne pas penser d'une pensée incohérente et butée. Rendez notre coeur semblable au vôtre pour que nous portions le Seigneur avec votre légèreté de jeune mère. Ce que nous avons fait jadis à travers les duretés de la nécessité, dans l'extrémité d'une persévérance qui ne pouvait pas se renier, faites-nous le retrouver dans la candeur d'un coeur pur. Donnez-nous une âme d'enfant et la foi d'un croyant. Alors montera en nous la joie du serviteur que le Seigneur trouve sans cesse veillant.

### 301 - La prière chrétienne

Racine

Kodaikanal, le 9 juillet 1935

La plupart des définitions classiques de la prière semblent claires à première vue. Je parle évidemment d'une âme qui a quelque expérience personnelle de la prière. Lorsqu'on veut néanmoins en approfondir le sens, on se heurte à des difficultés réelles et considérables. Dès qu'on veut s'adresser à des livres de piété pour bénéficier de leurs lumières, on aboutit généralement à une déception. Seuls, les grands auteurs spirituels donnent, semble-t-il, leurs vues avec une entière sincérité. On est tenté d'attribuer à l'innombrable cohorte des écrivains de second rang un manque plus ou moins considérable de cette inappréciable vertu.

La prière est présentée comme un entretien avec Dieu, comme l'élévation de notre âme vers Dieu, comme la respiration naturelle de notre âme. Tous s'accordent sur ce point. Mais alors que les spirituels de marque (St Jean de la Croix, Surin) soulignent presque exclusivement l'austérité de la prière, les autres, très spécialement ceux du siècle dernier, vantent les douceurs d'un dialogue de l'âme avec Dieu. Ils ne sont sévères que contre les esprits assez dénaturés pour trouver ennuyeux un exercice qui, d'après eux, ne saurait l'être. Bien des pieuses pages, j'emploie le mot dans un sens péjoratif, développent un soit-disant a fortiori : lorsque vous parlez à un ami très cher, le temps vous semble court, n'avez-vous dès lors aucune honte à vous ennuyer lorsqu'il vous est accordé l'honneur de parler seul à seul avec Dieu ?

Sans atteindre un tel degré d'exagération, bien des manuels de piété, se satisfaisant par trop d'à peu près, rendent impossible au commun de leurs lecteurs la conciliation de ces deux doctrines : la prière est une élévation de l'âme à Dieu et elle est la respiration de l'âme. Cette dernière définition signifie en effet que la prière doit former pour ainsi dire la trame de notre existence, être aussi continue que possible, bien qu'elle puisse compter des temps forts et des temps faibles. Ceci est parfaitement selon le conseil de l'évangile, il faut prier et ne pas cesser de prier. Mais la première définition rendra la prière exceptionnellement difficile pour une âme sincère et par suite un acte exceptionnel. S'élever vers Dieu doit signifier se rapprocher de Dieu et par conséquent se transformer par un énergique vouloir, mettre de l'ordre en soi, purifier son intérieur, offrir à Dieu, en même temps que le bien qu'il a permis de se produire en nous, l'émouvante demande que nous suggère notre pauvreté. Comment sortir de ce dilemme : prier continuellement mais alors prier médiocrement et sans sincérité ou prier rarement mais vraiment ?

Une dernière difficulté mérite d'être signalée. Comment concilier sincérité et prière ? Nous connaissons la médiocrité de notre vie et nous prétendons élever notre coeur à Dieu, jouir d'un entretien familial avec lui. Ne faut-il pas attendre d'avoir atteint un certain degré de purification ? Nous ne pouvons plaire à Dieu qu'en étant suffisamment détachés, disponibles, assez purs dans notre amour. Quelle audace de vouloir lui adresser la parole tant que d'innombrables taches souillent notre coeur, que nous nous confessons sensuels, immergés dans le présent, alourdis par le corps et paralysés par l'effort de trop naturelles affections ? Semblable objection a semblé totalement insoluble à sainte Thérèse pendant de longs mois, comme elle le rapporte elle-même. Elle fut ainsi conduite à abandonner l'oraison, ne se sentant pas le courage de rompre certaines liaisons agréables. Elle a soin de nous exhorter à ne jamais l'imiter et elle pense qu'une telle solution est la tentation la plus ordinaire qui puisse menacer une âme religieuse.

Les courtes notes que voici se défendent d'être en quoi que ce soit un traité sur la prière. Elles voudraient simplement définir ou plutôt suggérer une attitude, à vrai dire l'attitude nécessaire de toute âme religieuse. Il me semble que bien des difficultés relatives à la prière se réduisent, sinon disparaissent, dès qu'on s'efforce de la réaliser en soi.

Les difficultés principales quand on vit dans un milieu chrétien ou pas et en s'adonnant à une activité apostolique intense se réduisent à deux. La première est de réaliser une certaine unité dans sa vie spirituelle. Les heures de prière et les heures d'activité constituent une double série sans presque aucune liaison. Il peut même apparaître qu'on vit une double vie et par suite qu'on n'est point sincère lorsqu'on va vers les hommes comme homme de prière et vers Dieu comme homme d'action. L'autre difficulté est de se livrer à Dieu quand on sort de l'action. Alors on se trouve trop souillé par la poussière du chemin et vouloir converser familièrement avec Dieu semble abaisser Dieu. L'amitié n'est souvent possible que grâce à quelques heureuses impossibilités de se connaître vraiment, de sonder l'abîme de ses déficiences. Avec Dieu, de si heureuses obscurités sont impossibles, il nous connaît tels que nous sommes et nous savons qu'il est l'être sans ombres. Dès lors on attendra, pour prier et se recueillir, une grâce exceptionnelle qui nous transforme en Dieu ou bien nous fasse sentir que nos fautes sont effacées, oubliées.

Il m'apparaît impossible que ces deux difficultés majeures ne s'atténuent pas par une application soutenue de l'âme à se convaincre de sa misère qui constitue la définition même de son être. Cette misère est l'objet de nombreuses dissertations religieuses. J'ai toujours éprouvé un ennui insurmontable à les parcourir. J'arrive à repousser je ne sais quel scepticisme moqueur et je conviens que, pour le fond, on ne peut y contredire mais je ne suis pas pris. En analysant cette inertie étrange de mon cœur, je découvre que la cause en est une superficialité de ces discours édifiants. Ils considèrent tous plus ou moins mon être et celui de Dieu sur le plan statique. Ils parlent de ma création comme d'un fait historique, un fait passé; de mon appartenance à Dieu comme d'un fait juridique; de mes déficiences comme le résultat d'une comparaison faite dans le présent entre mon être et celui de Dieu. Je n'incrimine pas les grands auteurs. Tous ont eu des expériences surnaturelles qui leur ont fait réaliser leur misère et sa véritable nature mais il faut convenir que leur lecture est austère. Il est difficile de les comprendre. Le fait même d'avoir connu Dieu et leur être surtout au moyen d'expériences qui transcendent l'ordre naturel leur a rendu presque impossible une rédaction claire. Presque toujours, ils parlent en paraboles, en images. Pour saisir leur pensée profonde, il faut recourir à un procédé d'approximations successives. Je ne voudrais pas sembler leur faire concurrence, mon unique ambition est de livrer le résultat de quelques-unes de mes approximations.

Notre misère provient de ce que nous sommes soumis à un développement, nous sommes mouvement, nous nous constituons peu à peu dans l'être. A vrai dire, nous ne sommes pas encore. Je ne voudrais pas répéter ce que j'ai déjà développé dans un autre essai, traitant de la sincérité.

Au début de notre apparition dans l'être, nous sommes un chaos. Nos membres ont des mouvements mal coordonnés mais notre partie spirituelle est soumise à une dispersion encore plus foncière. Nous ne sommes pas encore "personne". C'est le lieu de répéter qu'une foule de fantômes s'agitent au fond de nous, rivaux féroces qui s'efforceront toute notre vie d'atteindre en nous et par nous à l'existence personnelle, chacun au détriment des autres. De plus, nous sommes plongés dans un univers matériel qui nous est, de soi, une perpétuelle menace de mort temporelle et spirituelle. Nous communiquons avec lui par nos sens et chacun des objets qu'il nous est donné de percevoir a une tendance presque irrésistible à nous lier à lui ou, si l'on préfère, à "coller" à notre être sensible. De cette façon, l'être dispersé que nous sommes tend à se disperser encore davantage. L'expérience du monde, si elle est nécessaire, n'en constitue pas moins un continuel danger d'écartèlement. Pour notre bonheur, une tendance radicale à l'unité est et agit en nous. Le désir d'être une "personne" nous travaille dès nos plus jeunes années mais principalement dès que nous avons compris ce que c'était aimer. Cette tendance à l'unité va contrarier nos tendances naturelles, elle nous forcera à dominer en nous la cohue des fantômes qui conspirent contre nous au centre de notre cœur. Elle nous gardera d'adhérer, au moins trop en esclave, aux êtres qui nous sont extérieurs. Dès que nous aurons pris conscience de cette tendance et que nous l'aurons intronisée en nous, nous commencerons à devenir un véritable développement. Nous ne serons pas encore en droit de nous vanter "d'être" mais nous tendrons à "être" plus réellement.

Ceci peut sembler obscur et l'est vraiment. Peut-être une expérience de la vie est-elle nécessaire pour saisir ce point fondamental que nous ne sommes pas encore. Je songe à l'expérience de l'amitié. On se fait un certain nombre d'illusions sur soi. L'une d'elles et non des moindres est de ne point réaliser son essentielle pauvreté. Lorsque, après un commerce assez prolongé avec une âme qui nous est chère, nous avons essayé de lui communiquer ce qu'il y a de meilleur en nous, de la faire progresser quelque peu spirituellement, parfois une grande grâce nous échoit, une soudaine intuition profonde, troublante, de ce qu'il y a en elle d'inachevé comme de ce qu'il y a en nous d'impuissance. On saisit avec une cruelle clarté cette austère et désolante vérité que les âmes ne communiquent jamais que par la surface d'elles-mêmes, que leur centre leur reste une énigme et qu'il en est ainsi parce que ce centre est encore à l'état de chaos, il est à organiser peu à peu. Notre développement personnel est fait justement dans le sens d'une vie qui se centre de plus en plus. Pour que deux âmes puissent

communiquer par le centre d'elles-mêmes, il faudrait qu'elles puissent connaître ce centre, chacune pour son propre compte et, bien plus, il faudrait que ce centre soit achevé, consommé. Or il se consomme dans la mort. J'avais essayé de le montrer à propos de l'église. L'humanité ne sera vraiment constituée qu'à la consommation des siècles. Mais nous ne serons nous-mêmes constitués dans l'être qui nous convient que lorsqu'il nous aura été donné de franchir le terrible seuil de la mort. Nos âmes se développent par un mouvement centripète qui gagnent de plus en plus les parties profondes, en les organisant, en les unifiant toujours davantage. Le centre lui-même n'est jamais parfaitement atteint en cette vie.

Voilà défini l'amour chrétien ! Il ne peut jamais être l'amour de ce qui est mais il doit toujours n'être que l'amour de ce qui sera. Nous n'aimons chrétiennement nos frères que lorsque, ayant renoncé à ce qu'ils sont présentement, nous nous sommes assez purifiés pour ne les aimer qu'en fonction de ce que Dieu les appelle à être. Peut-être touchons-nous ici la raison la plus profonde pour laquelle tout véritable amour est crucifiant. Il est toujours dirigé vers un but qui se situe au-delà de la mort. Peut-être aussi recevons-nous par là quelque lumière au sujet de ce fait d'expérience : l'amour profond qui se développe dans une riche nature engendre un invincible dégoût des limitations que nous imposent l'espace et le temps, une étrange nostalgie d'une patrie où espace et temps seront vaincus. C'est que l'amour sent son aventure sans issue tant que le quantitatif l'alourdit et l'empêche de réaliser son rêve intime, la fusion mutuelle du centre de nos êtres.

Une autre conséquence de ces réflexions doit être dégagée à présent. Nous avons représenté, d'une certaine manière, l'être hors de celui de Dieu, comme une tendance, un développement dont la consommation se situait au-delà de ses conditions actuelles de vie. On pourrait, employant un schème géométrique, le représenter par un faisceau de flèches centrées toutes sur un point et ce point serait Dieu mais il ne pourrait être atteint, si j'ose employer cette expression, que hors de l'épuration. Il suit de là que le chrétien n'est centré sur rien qui soit de ce monde et qu'il n'est pas de ce monde, comme le répète une longue et vénérable tradition.

Pour qui entrevoit seulement cette position de l'effort et de l'amour chrétien, il ne peut subsister aucun doute : aucune réconciliation ne s'opérera jamais entre ceux qui ordonnent leur être à une fin qui dépasse les limites de l'espace et du temps et ceux qui ne peuvent se résoudre à ne point viser uniquement un but temporel au sens le plus philosophique du terme. Le chrétien pourra et devra dans certains cas se passionner pour la science, les arts, la construction d'une humanité meilleure. Pour lui, ce ne seront jamais que des pierres d'attente, jamais des fins dernières. L'idéal laïque au contraire reste rigoureusement dans les limites de l'épuration. Il n'accepte pas de se subordonner à un état de choses qui se situe au-delà du temps et de l'espace. C'est un esprit de réalisation immédiate, d'adhérence à un futur qui n'est qu'un présent mal déguisé. Le chrétien n'adhère vraiment qu'à une réalité qui ne peut être atteinte qu'au prix d'un dépassement de tous les instants. Ce dépassement que constitue la vie chrétienne et qui se définit justement par cette irrémédiable subordination à l'au-delà est, pour qui réalise l'horreur de la mort, pratiquement le résultat d'un héroïsme continu. Nous ne sommes spirituels et saints que dans la mesure où, pour reprendre une très belle phrase de saint Grégoire : "Nous refusons de nous disperser en mille directions diverses par l'adhérence aux choses pour ne consentir qu'à nous centrer, nous rassembler dans l'un". J'aime formuler la même pensée : il nous est nécessaire de lutter contre toute dispersion horizontale de notre être pour tendre verticalement à l'unité parfaite, c'est-à-dire nous centrer sur Dieu.

Quoiqu'il en soit de la formulation plus ou moins littéraire de ce principe, il apparaît clairement que, tout en proclamant avec raison que nous ne méprisons pas les valeurs humaines, que même nous les prions plus qu'eux, nous ne ferons jamais comprendre à ceux qui ne sont point les disciples du Christ qu'il en est véritablement ainsi. Pour eux, nous resterons ceux qui condamnent toute la création. Eux seuls l'estiment réellement parce qu'ils acceptent de résoudre l'énigme de la condition humaine sans sortir du domaine où elle se révèle dans le temps présent. En nous ordonnant à l'au-delà, nous prétendons couronner la nature et non la réduire en cendres méprisables. Ils nous accuseront toujours de la déshonorer et de la détruire. Il nous faut condamner leur esprit mais soyons indulgents pour leurs personnes. Que de fois nous-mêmes, aux heures de moindre lumière ou de moindre générosité, ne nous a-t-il pas semblé que nous faisons fausse route et que tout ce qui s'entend sous le couvert du vocable "mortification chrétienne" n'était qu'illusion, chose que le progrès des idées devait englober, insupportable mutilation, injustifiable renoncement ? De fait, il faut une grâce dont nous avons à remercier Dieu pour comprendre le poids naturel du jour du Seigneur et sa surnaturelle légèreté. Humainement parlant, l'abnégation que le Christ réclame doit nous épouvanter.

Avant d'en revenir à la prière, je voudrais traiter davantage ce point, entrer quelque peu dans les détails. La définition de la misère de notre être, misère essentielle de ce qui devient et n'est pas vraiment, misère accidentelle due au péché et par laquelle a été contredite et contrariée la concentration de nous-mêmes sur Dieu, lorsqu'on l'a méditée longuement à la lumière des enseignements de l'évangile, cette définition nous inspire une touchante affection pour Dieu. Nous n'aurons jamais une idée féconde de la paternité divine tant que nous ne serons pas pénétrés de notre essentielle misère. De même, nous percevons par ce moyen la nécessité et la grandeur de ce qu'on nomme "la vie de foi". Elle ne consiste pas seulement à se rappeler de temps à autre quelques-uns des dogmes, à poser de temps à autre quelques actes par vue surnaturelle, pour obtenir telle grâce pour le temps présent et ainsi une récompense plus grande dans le ciel. La vie de foi consiste essentiellement à se centrer continuellement sur le centre divin, à viser continuellement à atteindre un état de consommation dont

nous n'avons aucune idée propre, dont nous ne pouvons rien imaginer de satisfaisant, dont tout ce que nous savons est qu'elle sera un jour parce que nous avons les promesses du Christ.

Tendre vers un but si éloigné soit-il, si imprécis soit-il, si hasardeux soit-il, mais qui se situe tout de même dans l'espace et le temps, peut être héroïque mais cela reste naturel et, par bien des côtés, doux et réconfortant. Peiner pour fonder une société humaine meilleure, une patrie plus glorieuse, un amour sans nuage, un équilibre humain stable, l'expérience nous montre qu'on trouve des âmes qui se satisfont d'un tel idéal et n'éprouvent point ce martyr intérieur, cette mort à soi-même, qui est le partage du chrétien vivant par la foi. La cause en est que l'imagination et l'intelligence ont pris sans trop d'efforts sur un tel idéal. Il leur est en quelque manière proportionné. L'idéal du chrétien, parce qu'il est extra-spatial et extra-temporel, n'offre aucune prise à nos facultés naturelles. Nous ne pouvons adhérer à cet idéal que par la foi. Nous marchons à la boussole dans une nuit obscure que nous savons suivie d'un jour que rien de créé ne peut nous aider à nous représenter ni nous définir. Ne consentir à se laisser guider par aucune autre lumière que cette lumière de foi qui nous oriente vers un au-delà qui n'est atteint qu'au prix de la mort, de la cessation de nos conditions actuelles de vie, qui ne voit la grandeur mais aussi la difficulté d'une telle entreprise ? Le mot "dépassement de soi" est-il trop fort pour la caractériser ?

Que deviennent nos lumières naturelles ? Qu'est la règle de conduite du chrétien vis-à-vis du monde créé, des choses qui lui sont contemporaines ou plutôt, si je ne craignais de forger un mot, co-temporaires, co-spatiales ? J'ai déjà formulé une règle générale : les aimer, s'y unir en fonction de ce qu'elles sont appelées à être mais non en fonction de ce qu'elles sont présentement. Mais cette règle est bien générale. Il me semble que je puis la préciser quelque peu. Je prends l'exemple le plus délicat et sans doute le plus difficile, celui de l'amour ou de l'amitié. Il nous est aisé d'aimer "en Dieu" comme on dit, une âme, chrétienne ou non, que nous n'avons jamais eu l'occasion de connaître, dont tout ce que nous savons est qu'elle existe quelque part, comme lorsqu'on nous recommande de prier pour telle personne. Il est alors aisé de former en soi un désir de la consommation en Dieu de cette personne et d'offrir à Dieu la demande qu'appelle ce désir. Mais lorsqu'il s'agit d'une personne concrète pour nous et pour laquelle nous avons de l'amitié, avec qui le commerce nous est facile, délicieux, dans une communion véritable, reconnue spirituelle avec le sérieux qu'exige toute amitié chrétienne, comment user du présent en vue de la réalisation future ? Comment tendre ensemble vers Dieu sans s'attacher ni tomber dans cet autre extrême, s'utiliser ?

Il apparaît aisément à une âme qui s'est déjà exercée à la vie spirituelle que, dans toute amitié sérieuse, il existe comme deux sphères d'influence, résultant de deux adhésions distinctes. D'une part, il y a l'attraction naturelle exercée par la personne, toute imparfaite qu'elle soit. Nous trouvons dans le commerce mutuel un enrichissement immédiat et surtout peut-être une force et une joie. Si on pouvait connaître les desseins de Dieu sur une âme, on ne pourrait s'empêcher de l'aimer de toutes ses forces, quelles que soient les différences, les oppositions qui travailleraient apparemment à contrarier tout amour. Pour certaines âmes, grâce à une certaine connaturalité et à bien des causes très obscures, sans autre révélation que celle d'un commerce ordinaire, il nous est permis de lire les volontés divines par une sorte d'intuition très sûre. Il existe des personnes que l'on comprend sans peine, dans l'intime desquelles on pénètre comme par enchantement. Cela ne va pas sans une certaine adhésion au présent qui peut avoir une puissance tyrannique. C'est une première sphère d'influence. La seconde est celle qui nous fait adhérer par la foi au terme dernier de nos communs efforts et désirer la consommation commune en Dieu de ce qui n'est, pour l'instant, que tendance, imprécision, ambition d'être. Cette sphère est à proprement parler celle de la foi. Par elle, nous fixons le lieu de notre repos en une fin que nous ne voyons qu'à travers un voile épais "per speculum et in enigma".

Ces deux sphères produisent en nous des joies, des peines, des états d'âme entièrement opposés. L'attraction de l'immédiat tend à nous donner une joie humaine dans le sentiment de présence, une douleur humaine dans l'absence, à nous faire bannir toute source de discorde présente, tout ce qui serait dans le présent un obstacle à la réunion, à la satisfaction du cœur. Elle rend le commerce cher en lui-même, la joie tirée de ce commerce désirable par-dessus tout. Elle nous attache aux conditions spatiales et temporelles de ce commerce. Plus on jouit du spectacle offert par les yeux du corps ou de l'esprit naturel, moins on est apte à jouir de la vie engendrée par les yeux de la foi.

La vie de foi tend au contraire à attacher peu d'importance aux conditions spatiales et temporelles de l'amitié, à vivre par avance le terme dernier de nos labeurs, en Dieu, de tout subordonner à cette future union dans le sein de Dieu. On devient moins sensible au sentiment de présence naturelle qu'à la connaissance de foi par laquelle on croit à une présence des âmes en Dieu, qu'à l'espérance d'une future et définitive présence après la mort. On devient moins sensible aux joies que procure la présence naturelle qu'à la joie surnaturelle procurée par l'élan qui peut être engendré par ce moyen, élan surnaturel qui nous plonge davantage dans la vie de foi. On souffre moins de l'absence, des contrariétés passagères inévitables, que de ce qui semble stérile en effets spirituels dans ce commerce mutuel. Dès qu'il n'est plus orienté dans le sens de la vie de foi, il devient même un fardeau. Le sentiment de présence devient de moins en moins apprécié pour lui-même. Il n'a été précieux qu'au début, parce qu'il a permis de réaliser plus fortement le sentiment de présence surnaturelle. Peu à peu on se rend compte qu'il faut combattre et non favoriser la joie qui en résulte. En d'autres termes, il y a dans l'amitié des éléments de joies

humaines, engendrées par l'immédiat et dont le dynamisme propre est de nous faire goûter de plus en plus l'immédiat, de nous faire toujours davantage tout subordonner à l'immédiat, joies accompagnées de craintes, de douleurs humaines par lesquelles nous sommes polarisés selon l'axe de l'espace et du temps.

Mais il y a aussi les joies chrétiennes engendrées par la vie de foi, d'espérance et de charité mais qui le sont, au début surtout, par une vie de foi sèche, obscure et qui semble naturellement desséchante. Ces joies ne peuvent croître que sur les ruines des premières. Il faut choisir entre une adhérence à la consommation finale de nos âmes en leur centre et une adhérence au présent. Une expérience quelque peu profonde de la vie conduit aisément à la conclusion qu'en dernière analyse, il n'y a que deux centres d'attraction : les sens et l'esprit. Adhérer aux joies humaines trop lâchement conduit en logique à chercher dans les sens sa consolation. Si on est résolu à ne la placer que dans l'esprit, il faut nécessairement se délivrer de l'esclavage de nos conditions spatiales et temporelles d'existence.

Je parle de délivrance, ce qui me donne lieu d'insister sur le fait que, quoique nous fassions une amitié purement spirituelle, à moins de grâces exceptionnelles, il reste une limite. Les deux sphères d'attraction ne cessent de nous solliciter mais nous ne devons pas cesser de nous fixer toujours plus solidement dans la foi et de nous déprendre des entraves de l'immédiat. En pratique, une joie humaine, celle du sentiment de présence par exemple, procurera vite dans une âme très donnée au Christ le désir d'une perfection commune en lui. Les éléments humains joueront comme des excitants relativement à notre vie spirituelle. Il s'agit de tenir le juste milieu entre deux attitudes extrêmes, celle par laquelle nous irions au mépris complet de tout élément humain, ce qui serait odieux puisque ces éléments ne sont point cendre périssable mais tendance à l'être, et celle par laquelle nous nous laisserions prendre par ces éléments humains au point de passablement nous affaiblir sinon aveugler notre foi. Ces éléments sont une force, un élan. Il faut les utiliser pour autant qu'ils nous fortifient et accélèrent notre marche. Il faut tendre à ne les utiliser que pour cela. Autant il serait odieux de parler de l'utilisation d'une autre personne pour notre fin personnelle, autant il serait préjudiciable de ne pas distinguer dans une personne les éléments humains par lesquels elle nous éclaire et nous vivifie. Ces éléments tombent sous la règle de l'utile et du nuisible.

Dans la nuit, pour ne pas nous égarer, nous nous servons d'une lampe de poche. De temps à autre, nous projetons un jet de lumière sur les objets qui nous entourent. Cette lumière les éclaire, fait que nous trouvons notre chemin. Si nous vivions parfaitement de la foi, les éléments humains dans l'amitié et dans toute autre circonstance d'ailleurs seraient pour nous comme ces objets qui, lumineux pendant quelques secondes, nous permettent de guider sûrement nos pas puis, ayant achevé de nous être utiles, retombent dans l'obscurité. La comparaison peut partiellement clocher, elle a du moins le mérite de donner une image de l'idéal du détachement chrétien. Pour qui vit totalement de la vie de foi, les choses humaines ne s'éclairent, n'existent même, que dans la mesure où elles viennent nous fournir un supplément de vie spirituelle directement ou indirectement. Dans la mesure où elles ne tendent pas strictement à cette fin, elles retombent dans la nuit, le néant, elles ne sont plus pour nous. Les développements précédents, aussi longs et probablement obscurs qu'ils soient, expriment, autant que je suis capable de fixer quoi que ce soit par écrit actuellement, ce qu'est à mon avis la vie de foi. Une adhérence de plus en plus ferme au terme dernier où nous serons consommés en Dieu, adhérence qui, peu à peu, exige que l'adhésion naturelle à l'immédiat s'anémie, disparaisse. Bien entendu, je ne veux pas dire que le seul fait de fortifier la première sorte d'adhérence affaiblira automatiquement puis tuera la seconde. La tactique chrétienne est même en grande partie de diminuer par une attaque directe les attaches à l'immédiat, de combattre toute adhérence au sensible, toute joie humaine naturelle, pour produire par là même et principalement par là un accroissement de la vie de foi. Mais je ne veux pas développer ici ce point, c'est toute la question de l'ascétisme chrétien et c'est de la prière que je voulais traiter.

Considérons donc un chrétien qui, au milieu des circonstances plus ou moins hostiles à l'union à Dieu, s'efforce aussi courageusement que possible de vivre par la foi. Il travaille chaque jour à réaliser sa propre misère et la misère de tout être ici-bas. Il anémie, il anéantit peu à peu chacune de ses attaches naturelles, visant à ne toucher pour ainsi dire les éléments humains qui l'entourent qu'à la lumière qui les baigne, "sans coller à eux", puisqu'elle peut instantanément s'en détacher. Il ne s'unit plus réellement aux êtres, par l'amour de plus fort que soi, qu'en ce point de l'au-delà où ils doivent atteindre leur centre et leur consommation. Sa seule peine provient de l'aléa d'une telle consommation car ceux qu'il aime restent libres. Pour lui, il n'est pas de réalisation temporelle susceptible de retenir longtemps son attention. Tout n'est que signe d'une réalisation plus complète de cette plénitude qui suit la mort. Cette mort, il ne la craint point en la partie supérieure de son être mais en ressent le tragique jusqu'à l'angoisse en tout ce qui n'est pas la fine pointe de son esprit. L'héroïsme de son attitude provient justement d'une part de ce que, pour atteindre le lieu de son repos, il lui faut traverser cette zone désolée qui sert de frontière entre la vie et la délivrance, d'autre part de ce que son regard n'est qu'un regard de foi par lequel il tient les yeux fixés sur le terme, regard d'une obscurité singulière et engendrant tout ensemble une certitude supérieure.

Qui s'est exercé un certain temps à devenir ce chrétien qui, méditant dans l'évangile les paroles du Christ, goûte la douceur de donner à Dieu le nom de père, celui-là ne peut longtemps être la victime de l'influx des êtres qui l'entourent. Vite il apprendra à les dominer. Il lui faudra d'abord fournir des efforts pénibles pendant une période



préliminaire pendant laquelle il sera nécessaire que sa vie de prière lui semble différente de sa vie d'action, où il aura le pénible sentiment d'être divisé en lui-même. S'il persévère à prier, à méditer l'évangile, les enseignements de Jésus-Christ, les dogmes et la vie de l'église, sans céder à la tentation de pseudo-sincérité décrite par sainte Thérèse et à laquelle j'ai fait allusion, plus ou moins tard mais sûrement, il parviendra à un état où les attaches au sensible seront assez faibles pour que son regard de foi devienne l'essentiel de sa vie. Il pourra encore se laisser entraîner par certains courants torrentiels et vivre quelque temps naturellement, oublieux de la foi dans les zones conscientes de son être. Il reviendra rapidement et comme par l'effet de son propre poids au souvenir de la gravitation qui l'emporte vers le centre d'intersection de toutes les existences et c'est sans grande peine qu'il s'y soumettra à nouveau. Le plus souvent, il oubliera dans ces périodes d'activité ou de fatigue cette spirituelle gravitation tout en lui obéissant cependant en pratique.

Si j'essaie de définir la prière d'un chrétien tel que celui-là qui n'est plus un commençant à proprement parler, on pourra dire que la vie de foi par laquelle il adhère à sa fin dernière grâce à une suffisante purification des sens et de l'esprit est devenue la trame de sa vie active. Sur cette trame, il tapisse les grands combats de sa vie active mais cette même trame est aussi la trame de sa vie de prière.

Parfois sa prière consistera simplement à se présenter devant Dieu en parfaite conscience de ce que la nudité de son regard de foi implique de sacrifices et de travaux, à accepter simplement tout cela en demandant à Dieu sa grâce pour que notre misère ne fléchisse pas jusqu'à se rompre. D'autres fois, sur cette austère trame, notre esprit et notre amour essaieront soit par méditation proprement dite soit par la production d'affections, de dessiner quelques ornements. Il pourra même arriver que notre activité, soit en nous faisant nous maintenir dans cette attitude rigide de ferme adhérence dans la foi à la consommation soit dans l'attitude plus douce où nous orons cette trame, se sente soutenue, aidée à tel point par l'action divine que le recueillement soit aisé ou même nécessaire. Nous savons même que Dieu peut lui-même opérer ce travail de tapisserie spirituelle, notre part semblant être devenue uniquement celle d'un spectateur. Enfin il peut se faire que le regard de foi devienne à certains moments moins obscur, on a la sensation d'un voile qui tombe et la présence de Dieu devient en quelque manière objet d'expérience.

Je viens de définir la vie de prière en ses termes forts, aux heures où elle est le coeur à coeur avec Dieu pour un chrétien qui a franchi le cap de ce qu'on s'accorde en général à nommer "la vie purgative". Habituellement, durant le temps qu'il consacre au recueillement, il peut se hausser, par un effort plus ou moins volontaire, à ce plan de contemplation obscure, pour emprunter une définition à saint Jean de la Croix, où le regard de la foi, d'une foi plus ou moins nue, est notre activité principale. J'ai même essayé d'esquisser la courbe ascendante d'une telle vie de prière : recueillement de plus en plus passif puis action de Dieu de plus en plus envahissante et éclairante. Mon intention n'est pas de disserter sur ce qu'on nomme souvent la prière ordinaire et l'ordre de la mystique. A mon avis, saint Jean de la Croix marque le seuil des états mystiques au terme de la vie purgative et j'aime à suivre sa doctrine. Je reconnais cependant qu'il peut y être fait des difficultés. En tout cas, mon objet n'est point de m'engager sur cette piste. Je voulais avant tout et par-dessus tout suggérer la nature de la prière d'un chrétien qui s'est suffisamment ap-liqué à l'oeuvre de détachement du monde. Il me semble avoir quelque peu éclairé le caractère de ce détachement. Il ne fait point mépriser le monde. Il nous fait simplement mépriser l'amour du présent. Il nous conduit à la seule adhérence de notre esprit et de notre coeur au terme dernier de toute existence. De plus, à mesure qu'il devient plus parfait et justement parce qu'il permet aux yeux de la foi de se développer en nous, il nous met dans une attitude où la vie de prière consiste essentiellement à nous "exprimer" à Dieu, aidés de sa grâce, à nous fixer sous le regard de Dieu dans cette attente anxieuse et aimante de la consommation dernière dans la lumière obscure de la foi.

En manière de rapide conclusion, je voudrais faire ressortir l'unité que notre vie acquiert par là. Comme je l'ai indiqué, il faut se résoudre à ne jouir de cette unité que peu à peu. On ne l'acquiert pas d'un seul coup par un décret de sa volonté. Il faut se résigner à marcher un certain temps par le sentier pénible de la purgation, de la purification ingrate de ses facultés. Durant ce temps, il peut se faire que la dualité entre notre vie de prière et notre vie d'action soit plus ou moins douloureuse, il y a forcément dualité. Notre prière sera très souvent un souvenir douloureux des errements de notre vie active et dans l'action nous nous sentirons par contre si imparfaits, si souillés par le contact avec le monde que de nous recueillir pour prier ne sera pas toujours une victoire facile à remporter sur nous-mêmes. Il faut alors créer en nous cette unité nécessaire par une ascèse continuelle et qui pourra parfois sembler sans issue.

Puis peu à peu, si les événements nous aident, au moyen de mille contrariétés et des grands renoncements qui sont la fortune d'une vie spirituelle nous percevons que l'oeuvre d'unification progresse en nous. Notre action sera moins optimiste, moins chargée d'enthousiasme juvénile qu'aux premiers jours. Peut-être murmurerait-on autour de nous que nous perdons nos illusions. C'est qu'il doit en être ainsi pour que, comme l'a puissamment remarqué Claudel dans le "Soulier de satin", la vie nous apparaisse sous son vrai visage, c'est-à-dire belle. Les illusions du jeune âge n'embellissent pas la vie comme le croit le vulgaire, ils en déforment le visage, ils l'enlaidissent en vérité. C'est à mesure que les illusions tombent une à une, que notre regard se voit obligé de se porter avec une fixité toujours plus courageuse sur l'au-delà de l'espace et du temps, que nous nous établissons dans la vie de foi. Il n'est pas si difficile de passer de l'action à la prière. Tout au moins n'a-t-on plus en opérant

ce passage la pénible impression de vivre deux vies opposées. La vie de prière devient l'épanouissement de notre action. Lorsque nous plantons une semence, elle lutte d'abord contre le sol qui l'environne, contre les éléments. Elle produit une frêle tige qui peu à peu grandit par une lutte incessante. Au terme de son effort, cet être semble vouloir nous récompenser du soin que nous avons pris de sa vie en exprimant celle-ci, en exprimant le long effort qu'elle a été, la longue contention, l'inconscient désir qui n'a cessé de la faire progresser, en exprimant toute la beauté dont elle est capable par la fleur qui semble le couronnement de tout son passé laborieux. Ainsi doit-il en être de notre vie. Elle a à s'exprimer à celui qui a été son auteur et son bienfaiteur par cette fleur spirituelle, cet épanouissement conscient, cette offrande et ce cri tout ensemble de reconnaissance et de misère, car nous restons toujours misère, qui constituent la prière.

La prière ne peut être continue si on l'entend seulement d'un temps fort où, d'un oratoire recueilli, de quelque solitude, nous nous occupons spécialement à converser avec Dieu. Mais l'état de continuel détachement où nous nous efforçons de nous mettre et que nous travaillons à parfaire en nous nous permettra, dès que se présentera une occasion de prier de cette manière, de la saisir, d'en profiter avec quelque avarice même. C'est un état de préparation immédiate de la prière proprement dite. Il constitue déjà une prière virtuelle, ainsi que le disait le P. de Grandmaison. Dès lors, nous voici arrivés à la prière continue ! J'aurais aimé terminer ce travail en montrant comment la prière chrétienne offre les éléments d'une conversation réelle avec Dieu, non d'une conversation par demandes et réponses, par phrases qui se succèdent comme notre conversation ordinaire. Mais est-il toujours besoin de proférer des mots pour se faire comprendre et une certaine intimité ne fait-elle pas ce miracle de rendre nos silences plus chargés de verbe que nos mots ? A tout le moins est-il clair que, dans la prière, non seulement nous parlons à Dieu mais nous nous exprimons à lui. Il resterait à développer comment la réponse divine nous parvient. Ce serait un topo trop long, plus délicat à composer que celui-ci. Je laisse à plus tard le soin de l'écrire. Je me contente de noter pour l'instant que le fait de se détacher, de ne tendre à ne s'éclairer que de la lumière de la foi est une grâce et que l'exercice lui-même de la prière ne peut se poursuivre que par une assistance divine qui est une première réponse, générale sans doute mais déjà très bienfaisante. C'est une acception de nos efforts, un encouragement à persévérer, à parfaire ce qui est en bonne voie pour l'instant. A côté de cette première réponse très générale, il existe des réponses spéciales, motions intérieures diverses que seuls nous sommes souvent assez incapables de discerner. C'est surtout à leur propos que se pose le problème de la direction spirituelle. J'achève par ce mot. Il ouvre de nouvelles perspectives et j'espère pouvoir contribuer, une autre fois, à en fixer les principales beautés.

### 302 - **Le fait religieux chez les incroyants et l'attitude du chrétien**

*"Pour que tous soient un comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous"*

(Jn 17,21)

C'est quelques heures après la cène, Gethsémani est proche. Aussitôt après, ce sera le calvaire. Le Christ prie son Père. Sa prière est une action de grâce, sa mission auprès des hommes qu'il a reçue du Père s'achève. Il a gardé ceux que son Père lui avait donnés et "aucun d'eux ne s'est perdu hormis le fils de perdition" (Jn 17,12). C'est aussi une supplication comme si tout n'était pas encore consommé du don que Dieu fit aux hommes et qu'il existât encore une oeuvre appelant des dons nouveaux. C'est qu'en un certain sens, tout commence. Jésus, dépréoccupé et pourtant lourdement chargé, prie son Père pour que, par la prédication des apôtres qui l'ont connu, "les hommes soient un comme lui et son Père sont un". C'est en cette unique pensée que Jésus achèvera son sacrifice. Ce ne fut pas seulement la pensée de son agonie et de sa mort, elle avait été aussi la pensée de sa vie, le vouloir initial qui l'avait acheminé vers la croix et en lequel il avait vécu et aimé, prié et prêché, vouloir qui fut unique à ce point qu'il entendit le faire être celui de l'humanité même. Il lui donna une seule prière à redire par les hommes, par toute la terre, jusqu'à la consommation des siècles : Vous prierez ainsi : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

### **Que vienne le règne de Dieu**

Nous comprenons pourquoi ce fut l'unique prière que Jésus laissa aux hommes. C'est qu'en elle, il les unit à sa grande, à son unique prière. Il les installe au centre de la préoccupation de sa propre vie, il incline la leur dans le sens de la sienne en lui proposant le même but, le même enfantement : que vienne le règne de Dieu par la constitution des hommes en l'unité parfaite du corps de son fils.

Travailler à cet enfantement avait été la seule raison de vivre des apôtres. Tout remplis de l'unique vouloir du Seigneur, brûlant de sa charité, ils avaient rassemblé, ardemment mais patiemment aussi, les premières communautés chrétiennes. Ils avaient vu en elles, non pas une puissance qui élargirait peu à peu sa place auprès d'autres puissances sur les hommes mais les premières assises du royaume éternel, un accomplissement sur la terre de la prière du maître. Cette prière seule les avait dirigés parce qu'elle les consumait. Que ton règne vienne ne fut jamais pour eux le désir pieux dont on laisse le soin aux siècles à venir d'en assurer l'avènement. Chaque jour, concrètement, avec peine et souffrance mais toujours forts de la présence de l'esprit, dévorés d'espérance,

ils accomplissaient peu à peu le royaume au point que saint Paul pouvait parler déjà d'une incarnation de la grande attente de Jésus : Ainsi donc, écrivait-il aux Gentils devenus fidèles de l'église d'Éphèse, vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes de passage mais vous êtes concitoyens des saints et membres de la famille de Dieu, édifiés que vous êtes sur le fondement des apôtres et des prophètes dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire. C'est sur lui que tout l'édifice bien ordonné s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur, c'est en lui que vous aussi, vous êtes édifiés pour être par l'esprit saint une demeure où Dieu habite. Ce grand dessein dont les apôtres furent les ouvriers fidèles, est-il toujours manifesté dans nos vies de chrétiens ? La raison d'être de la venue du Christ ne nous est plus assez présente. Nous croyons pouvoir vivre en chrétiens, selon les commandements, nos multiples devoirs, sans prendre en considération le but final de l'incarnation ou, si nous y pensons, nous ne comprenons plus que la réalisation de l'unité des hommes dans le service et l'amour du Seigneur n'est pas une oeuvre à laquelle il faille se dévouer parmi d'autres devoirs. Il nous faut chaque jour réapprendre qu'elle est l'oeuvre unique en laquelle doivent être pensées, pour être mieux remplies, toutes nos autres oeuvres. Car le but auquel notre vie doit se donner ne lui est pas extérieur comme est l'oeuvre du maître par rapport au serviteur. Travailler au règne de Dieu n'est pas indifférent à la plénitude personnelle de celui qui y tend. Le don que le chrétien fait à cette grande oeuvre l'introduit en elle et plus il s'y donne, plus il découvre d'attaches inconnues et personnelles entre son maître, la création, Dieu et les autres hommes. De même qu'entre une cellule parfaitement saine et l'organisme vital, ainsi nous devons comprendre que, pour la plénitude de la vie divine en nous, il nous faut participer de tout notre être au jeu de l'universelle action du Christ, nous devons communier le plus intensément au regard d'amour en lequel il réunit d'une première manière tous les hommes. Aussi, non par devoir mais pour accomplir le dessein de Dieu sur sa création en union avec lui, non comme une oeuvre étrangère à soi-même mais pour qu'un jour nous connaissions l'épanouissement total de notre personne dans le Christ, nous devons nous efforcer de communier à tous nos frères, les hommes.

### **Nous ne saurions le faire sans la charité.**

La charité seule peut nous conduire à la connaissance et à l'amour personnel de nos frères, fondement de toute unité. Nous ne saurions confondre la charité avec aucune de nos puissances naturelles de connaître et d'aimer, encore que, chez le chrétien uni en Notre-Seigneur, elle est la vie qui développe chacune d'elles au-delà de toute limite.

La charité est ordonnatrice. C'est elle qui unifie les cheminements de toutes nos recherches en mettant au terme de chacune d'elles une ou des créatures de Dieu à aimer et à servir. En tout, elle est une devancière qui prépare les voies. Dans le coeur du chrétien fidèle, elle est, pour la connaissance des personnes ce qu'est chez le savant l'intuition pour la connaissance des choses. En cela, elle est le sacrement de l'unité. Elle sait la recomposer par avance, pour ainsi dire, dans l'être divin qu'elle touche parce que la charité, en une prescience aimante, sait découvrir en lui ce qui est authentiquement de Dieu et pour Dieu. Elle aime, au-delà de ses germes de mort, ce qui reste en lui de promesses de vie.

La charité est, par excellence, la confiante, celle qui sait attendre sans effroi, contre tous les jugements désabusés à quoi invite souvent la dureté du réel. Incorporée au jeu de l'universelle action du Christ, elle seule peut en connaître les extrêmes libertés et l'infinie miséricorde. La charité n'est pas préoccupée, elle n'a pas pour objet d'atteindre des buts précis dont la détermination risquerait, par avance, d'être plus le fruit d'une volonté humaine que du vouloir de Dieu. Elle est souveraine et libre, elle ne tient pas compte des opportunités ni des bienséances du monde mais elle est agissante partout où la lumière du Christ, à l'heure choisie par lui, découvre un vrai besoin.

La charité est une perpétuelle invention, elle sait trouver toujours la parole qu'il faut dire, le geste qu'il faut faire ou, peut-être, la nuance nécessaire de silence qu'il faut garder pour être, en face d'une inquiétude et d'une souffrance, la réponse exacte à l'appel qu'elle renferme. Elle ne se nourrit jamais de ses fruits de la terre, elle ne pense pas que ses succès soient la récompense de ses mérites, elle n'y puise aucune force, elle ne prend pas appui sur ses mérites mais sa source est en Dieu seul. La charité, nous dit saint Paul, est patiente et bonne, elle n'est point envieuse ni inconsidérée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien d'inconvenant, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne tient point compte du mal. Elle ne prend point plaisir à l'injustice mais elle se réjouit de la vérité, elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. L'apôtre et après lui les chrétiens s'efforcent, en ces balbutiements, d'approcher du mystère de la charité mais elle est celle qui échappe toujours à l'étreinte de toute pensée et de tout mot. Elle demeure la grande inconnue, bien qu'elle soit celle par qui le monde des hommes subsiste, en dépit de ses péchés. La source seule pourrait expliquer, dans les mille inventions de leurs cheminements, les fleuves qui sont sortis d'elle. Aussi le lit que le courant de charité a commencé de creuser dans l'épaisseur humaine, nul ne saurait dire ses limites et les lieux où il passe. Ceux qui savent écouter pourraient entendre, seulement aux points les plus divers, telle âme qui résistait à Dieu se détendre soudain puis l'adorer parce que, sur elle, a passé la silencieuse charité. C'est la charité qui multiplie les enfants prodiges, aux retours imprévisibles, ceux qu'on n'attendait plus à la maison paternelle. Elle va sur les pas des apôtres trop humains et relève ceux près de qui ils étaient passés, inattentifs ou

découragés. Tout est pour Dieu où passe la charité, hormis les fils de perdition. Même ceux-là, la charité se retient de les juger pour pouvoir les aimer encore jusqu'à l'heure finale de leur rejet définitif ou de leur remontée glorieuse en Dieu. C'est la charité qui, chaque jour, au gré de ses cheminements et selon le souffle de l'esprit, parfait l'église du Christ; C'est en elle qu'il nous est demandé de collaborer à l'amour créateur qui, depuis les origines, n'a cessé de s'épandre sur les marées du monde. C'est elle qu'il nous faut chercher humblement, non comme un bien qu'une prière, même bien dite, peut procurer, mais en nous approchant avec toute notre vie jusqu'au coeur de Dieu pour lui remettre ce que nous sommes. Dieu exige tout du chrétien à qui il veut communiquer sa parfaite charité et c'est prudence de Dieu car, un jour, l'exercice par ce chrétien de la charité devra lui prendre tout.

### **La rencontre des incroyants**

Sur les chemins raboteux et difficiles du don total, éloignés que nous sommes encore de porter dans notre coeur la très pure et très parfaite charité, nous rencontrons, à chaque heure du jour, des hommes qui ne croient pas en Dieu et qui affirmeront hautement ne pas appartenir à son église. Beaucoup pourtant attendent de rencontrer la charité pour croire. Beaucoup aussi, quand ils trouveront l'apôtre au coeur brûlant, l'aimeront et voudront devenir ses frères et les frères de l'apôtre deviendront aussi les leurs. Mystère de l'édification de la cité de Dieu. C'est notre vie, donnée sans cesse dans la charité, que Dieu appelle à chacune des jointures pour lier toutes ensemble les âmes. Saurons-nous correspondre à son désir secret quand nous l'aurons bien reconnu dans l'intime de notre coeur ?

Seigneur, bien des choses demeurent en nous que nous n'avons pas remises entre vos mains. C'est pourquoi nous sommes si pauvres encore de votre charité qui peut tout. Parce qu'il y va, chaque jour un peu plus, de l'unité de votre église, parce qu'il y va de mon obéissance actuelle à votre vouloir éternel, parce que beaucoup de frères incroyants vous attendent sans le savoir au sein de leurs erreurs et de leurs ignorances, aidez-moi à partir de ce sens religieux du réel que vous m'avez déjà donné et de cette première charité que vous avez mise en moi, aidez-moi à vivre auprès d'eux, compréhensif et fraternel.

L'inquiétude surnaturelle de l'église de la terre l'engage dans la recherche de l'unité des hommes. Cette inquiétude reste conforme, après bien des siècles, à la mission de son fondateur. Elle est l'une des formes de la passion continuée du sauveur. L'église est maternelle, toujours penchée vers ceux qui, consciemment ou non, repoussent les avances de Dieu. Elle se répète sans cesse, douloureuse et pourtant remplie d'espérance, la parole du bon pasteur : J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amène et elles entendront ma voix et il y aura une seule bergerie et un seul pasteur.

### **La conversion**

Que peuvent faire, pour l'accomplissement des espoirs de l'église qu'ils aiment, ceux qui déjà sont réunis en elle et voudraient être unis en elle à tous leurs frères, les hommes ? Il importe de remarquer tout d'abord que ce n'est aucune des brebis du troupeau qui, parlant des égarés, veut assumer la charge de leur retour : Il faut aussi que je les amène. C'est le bon pasteur qui le dit et voilà qui permet d'introduire dans nos préoccupations chrétiennes bien intentionnées une liberté d'esprit qui se trouvera disponible pour d'autres oeuvres plus en rapport avec ce que Dieu attend de nous.

Notre action n'est pas de convertir, même si intensément nous aspirons à voir les hommes affirmer leur amour de Jésus-Christ à l'église, dans une confession universelle. La conversion ressemble à la prière, c'est un mystère entre une personne et Dieu. Elle est le fruit d'une grâce aimante et personnelle, une rencontre ou mieux une reconnaissance. L'union qu'elle exprime a d'abord commencé par une silencieuse confrontation. Ce fut une lutte personnelle où l'âme, avec toutes ses lourdeurs, a combattu longtemps contre sa soif de vérité, où, par l'extérieur, des armes ont été demandées au monde contre les sollicitations intérieures de Dieu. Ce fut une lutte sur tous les fronts où, à l'extrême de toutes ses fuites, l'être éperdu retrouvait Dieu mais où, inventant contre Dieu même de nouvelles ressources, il échappait par une fuite nouvelle ou par l'affirmation précaire à soi-même donnée, d'une attitude enfin trouvée qui excluait Dieu pour toujours. Pour le chrétien qui du dehors perçoit les échos de cette immense inquiétude, c'est la grâce qui est en travail. Heureux s'il sait, à partir de cette juste constatation, s'interdire de conclure à un désir explicite de conversion. Heureux surtout s'il a l'humilité de ne pas se tenir nécessairement pour l'instrument providentiel suscité par Dieu pour ramener cette âme à l'église. Si la grâce n'était pas plus forte que nos maladresses, il pourrait compromettre fâcheusement l'heure de Dieu en ce rôle prématuré ou indûment assumé.

Pourtant, beaucoup d'exemples indiquent que des chrétiens furent présents et agissants en d'authentiques conversions. Aussi n'est-il pas dit, dans la parabole, que la brebis déjà présente au bercail, ait à attendre passivement que l'esprit de Dieu y ramène les égarées. La gratuité de la grâce ne supprime pas la nécessité des collaborations humaines dans l'édification de la cité de Dieu. Si des chrétiens furent agissants pour le retour de

leurs frères à l'église, ce fut à la manière catholique, c'est-à-dire en s'efforçant de les mieux comprendre et de les aimer. Dieu fait le reste. Rôle d'assistant et non rôle de guide, rôle essentiel cependant, tenu par des âmes vraiment religieuses, il implante au cœur du non croyant le terme même, c'est-à-dire la réalité vivante de la conversion qui est une communion. Communion finale avec Dieu, communion dans l'église avec tous les chrétiens, communion dans le travail avec le Christ de celui qui se livre sans réserve et tout baigné de grâces aux multiples besoins du monde. Tels sont les fruits que son âme portera dans la joie quand ce converti aura confessé le Christ, son sauveur, dans la pleine liberté de son être enfin reconnu, possédé et aussitôt de nouveau offert. Ce seront bien les fruits en lui de l'unique vouloir de Dieu.

Pourtant ce nouveau fidèle pourra se souvenir, sans pour cela rien dérober à Dieu, qu'un de ses amis chrétiens, présent près de lui dans les durs cheminements de son ascension, lui avait, déjà et d'une première manière, fait entrevoir les sommets. Ce chrétien avait bien compris son inquiétude. Il l'avait respectée. Chacune des paroles qu'il avait prononcées avait été une réponse fraternelle aux appels sortis de sa misère et non pas une manière de le conduire vers une conversion secrètement recherchée. Il avait eu pour lui d'extrêmes délicatesses et patiences. Ces marques d'attachement personnel reçues de son ami, cet incroyant les avait reçues d'abord sans pouvoir en donner une raison. Il les avait aimées dans leur discrétion. C'est après seulement que, correspondant à leurs secrètes instances, il avait compris pour la première fois ce que pouvait être une communion, l'entrée d'une vie dans une autre vie, sans intrusion mais par amour. Le jour où il avait pressenti, cachée en son ami, la présence qui lui permettait d'être, il avait connu aussi la réalité et le concret de la folle expression des chrétiens, "réaliser parmi les hommes l'unité par le Christ", moment béni où, pour la première fois, la grâce, cette lumière, avait été reçue en tant que telle, et aimée.

Certes, notre collaboration chrétienne peut ne pas toujours monter à cette place essentielle dans la découverte qu'une âme fait du Christ. Du moins, doit-elle toujours comporter une charité de plus en plus totale pour comprendre et pour communier, et le dépouillement pour laisser agir la grâce. Ce sont les deux vertus soeurs qui collaborent à l'édification de la grande église. Lorsque les chrétiens les portent humblement et sont dociles à leurs sollicitations, le monde vient vers eux pour leur demander le secret de leur lumière. Lorsqu'elles s'évanouissent pour laisser place à l'orgueilleuse suffisance de l'action, le monde ne trouve plus que de petits partisans au cœur étroit et préoccupé, il les délaisse et les méprise.

Mon Dieu, apprenez-nous la patience des longues maturations avec les actives moissons. Dans le silence de nos vies réservées, apprenez-nous à attendre votre heure.

### **Discrétion et fermeté**

Sous couleur d'apostolat, le chrétien généreux va souvent trop aux autres. Rien ne doit jamais être forcé dans notre vie chrétienne mais une certaine discrétion doit être imposée à notre désir de paraître ou de nous dire chrétiens en présence d'incroyants. Il vaut beaucoup mieux qu'ils le découvrent eux-mêmes. Le chemin peut être long mais il aboutit toujours. C'est seulement à travers une vie religieuse qui s'affirme sans se dire qu'ils pourront découvrir les deux qualités essentielles de notre foi, sa discrétion et sa fermeté. Les deux imposent le respect.

C'est un premier bien qu'il faut apporter à nos frères, si facilement légers à l'égard de la croyance chrétienne, par ignorance sans doute mais aussi par des manifestations inconsidérées des chrétiens eux-mêmes. Combien de leurs paroles prématurées ou trop peu vécues ont été l'occasion, pour des incroyants, de faire superficiellement le tour d'un aspect de la vie chrétienne, d'un point de l'histoire de l'église ou du dogme. Le tenant pour connu, ils n'y reviennent plus, même si l'occasion leur en est donnée ensuite par un chrétien plus vivant. Ne dégradons pas les mystères de notre christianisme, évitons de faire passer en des conversations faciles nos acquis livresques ou trop fragiles. Mûrissons-les d'abord en nous et qu'ils imprègnent nos vies en premier lieu. Ce sont elles qui doivent parler à nos frères et qu'aucune parole ne tombe jamais de nos lèvres touchant le Christ ou l'église si elle ne manifeste en même temps que notre raison de vivre est fondée sur le Christ. Nous pourrons alors nous réjouir, le jour où, pour s'être fait écouter de l'un d'eux, notre vie le sollicitera à venir vers nous. Nous pourrons, ce jour-là, sortir de notre réserve. Dans notre frère, il y aura un intérêt vrai et peut-être une inquiétude nouvellement née. Dans notre manière de vivre qui en aura été l'occasion, nous pourrons trouver au moins les éléments d'une réponse positive, adaptée à son inquiétude.

### **Les écueils**

Seigneur, bien avant que notre vie ait ce rayonnement qui attire et qu'elle soit animée par votre présence, que nous le voulions ou non, nous serons appelés à parler de vous. A ces heures, évitez-nous les écueils où se heurtent les cœurs mal purifiés, les vaines recherches de soi, les désirs puérils d'avoir le dernier mot. Faites-nous trouver l'humilité.

Lorsqu'un chrétien est pressé par tel incroyant de livrer sa pensée sur tel domaine de l'action catholique ou du dogme chrétien ou de l'histoire des évangiles, il peut connaître l'anxiété de ne pouvoir répondre justement et

souffrir d'une double manière, d'abord parce qu'il est personnellement humilié de risquer une défaite dans la discussion, ou bien parce qu'il sent que l'enjeu est grave et que, d'une certaine manière, c'est une représentation de l'église, meilleure ou pire, qui peut en sortir pour ses frères. Il est possible en effet qu'il soit acculé à l'ignorance et que, pour un temps au moins, sa défaite confirme un incroyant dans son incrédulité.

Cependant, il ne doit pas, pour éviter l'un ou l'autre de ces effets, prendre une attitude qui ne serait pas loyale. Tel serait par exemple son désir de faire appel à de mauvaises raisons, faussement convaincantes, dont il saurait la faiblesse et qui n'aurait de force que par l'ignorance où se trouverait son interlocuteur. Sauver ainsi la face n'a jamais grandi le chrétien ni l'église. Il faut qu'il accepte humblement de ne pas pouvoir répondre. C'est encore servir la vérité que d'avouer ne pas la connaître entièrement. Si un tel silence est vraiment fondé sur le refus de servir sa foi avec des moyens qui ne sont pas de Dieu, il est alors fondé sur le respect des âmes et sur la charité. Il est une expression essentiellement religieuse de l'amour que l'on porte à son frère et à la vérité. Il ne peut que servir leur cause.

Parfois, ce chrétien peut connaître la joie de pouvoir apporter, du moins le croit-il, une réponse précise à une curiosité ou à une objection d'un de ses frères non chrétiens. Que Dieu le garde de tirer de cette réponse de trop faciles effets. Sa victoire en cette matière ne doit pas tenir dans le manque d'arguments de son interlocuteur mais dans l'adhésion de celui-ci à ce que le chrétien a de plus cher à lui faire connaître et aimer. La parole, une première intelligence des choses de Dieu, ne nous sont pas données pour faire faire à nos frères incroyants la preuve, toujours humiliante, de leur ignorance. La vérité de Dieu ne s'impose jamais à un incroyant à travers le visage triomphant du chrétien qui croit la lui apporter. La vérité, c'est Dieu seul qui la lui communique. Il permet seulement que l'incroyant puisse la pressentir dans la vie personnelle et la parole des vrais croyants. Ceux-ci ne collaborent efficacement à l'oeuvre de Dieu que lorsqu'ils se savent être, très profondément, des serviteurs inutiles.

### **Accueil de l'autre**

Une autre manière de servir la vérité auprès des incroyants est de savoir l'accueillir de leur bouche, même lorsqu'il nous juge. Il nous est dur d'entendre évoquer, en notre présence et surtout avec une intonation secrètement triomphante, les faiblesses ou les chutes de tel ou tel chrétien ou même de notre église à certaines heures de son histoire. Nous voudrions pouvoir contredire ces faits ou les expliquer en mettant hors de cause la responsabilité spirituelle des chrétiens ou de l'église que nous aimons. La souffrance que ces jugements nous cause, aidez-nous, mon Dieu, à ne pas les refuser. Elle nous est le signe que nous participons à la vie de la grande église autrement que du bout des lèvres puisque nous nous sentons comme atteints personnellement par le jugement porté contre elle.

Puisse cette souffrance acceptée nous éveiller au sens de nos responsabilités et nous apprendre que nos fautes résonnent, secrètement mais réellement, en tous ceux qui nous entourent, croyants ou non, les uns pour y trouver un appui à leur incroyance, les autres pour souffrir silencieusement du discrédit qui en résulte pour l'église. Cette souffrance causée par une vérité qui nous offense, nous l'acceptons aussi parce qu'elle purifiera notre foi en l'église. Nous ne sommes pas de vrais croyants si nous protégeons notre amour pour elle derrière un voile qui dissimule toutes les taches que les hommes y ont faites. Acceptons humblement que ces taches nous soient montrées par des incroyants. Nous apprendrons à voir en notre église, non pas le corps glorifié et parfait du Sauveur, mais son corps défiguré par les péchés du monde et, sous les déchéances et les blessures que nous offre son visage terrestre, nous découvrirons peu à peu la permanence de son rayonnement divin qui doit être le seul fondement de notre foi.

Cette souffrance, nous l'acceptons enfin pour le bien spirituel de ceux qui nous l'apportent. Lorsqu'ils verront que notre amour de l'église résiste aux procès de l'Inquisition ou à la condamnation de Galilée, ils devront bien reconnaître que les fondements de notre foi en elle sont proprement spirituels et que rien des erreurs terrestres des chrétiens ne peut les ébranler. A notre tour, par notre attitude loyale en face de toute vérité, nous les inviterons à réviser l'idée qu'ils se font de la foi des chrétiens et de leurs raisons de croire. Si nous pouvions leur faire perdre cette idée qu'il nous est nécessaire d'être aveugles et sourds pour garder notre foi, nous éveillerons en eux une curiosité salutaire, premier pas vers la révision d'un procès que beaucoup trop d'incroyants considèrent comme définitivement jugé.

### **Savoir écouter**

Une autre forme de cette humilité en laquelle nous servirons l'église consiste, lorsque nous entrons en relation avec des incroyants à savoir les écouter afin de les aider à se dire et peut-être à se découvrir. Supposons une conversation avec un de nos camarades qui nous parle de lui, de sa vie, de ses projets, de ses échecs. De telles conversations ne sont pas rares. Il suffit d'une première amitié, d'un moment de détente ou d'une peine pour les susciter. Il serait souhaitable que notre conversation aboutisse entre lui et nous à une plus grande confiance, à une intimité plus vraie, qui préparerait peut-être des échanges plus profonds et plus personnels. Si tel n'est pas le

cas, ce peut être dû à des causes indépendantes de nous. Il en est cependant qui tiennent à ce que nous n'avons pas su écouter. C'est très souvent de la qualité de notre silence que dépendra la fécondité de notre causerie. Il ne doit pas être le silence de celui qui prépare sa réponse ou son argument tandis que l'autre parle. Notre esprit s'empare trop souvent d'une première donnée pour construire une réponse à l'aide d'un bagage de lectures ou d'expériences sans rapport avec le cas posé par notre frère. C'est alors la réponse à côté de la question qui éternise la conversation, la fait se maintenir sur un plan d'échange abstrait. Peut-être avons-nous vu se refermer sous nos yeux un de nos frères incroyants qui, après un premier moment d'abandon, se reprenait et faisait tourner court la conversation. Qu'est-ce à dire sinon que l'indigence de nos paroles par rapport à ce qu'il attendait secrètement lui fut un signe de notre inattention.

Sans doute, même nos silences les plus attentifs, les plus respectueux de la vie qui se parle devant nous, ne nous permettront pas toujours de la comprendre parfaitement. La vie d'un de nos frères incroyants peut tellement déborder le cadre de notre expérience et de notre intelligence spirituelle. Du moins, dans notre silence ouvert sur sa parole et dépouillé de tout retour sur soi par respect pour lui, il trouvera la marque d'une sympathie vraie et comme une invitation. Pour quelqu'un qui souffre et qui est troublé, la simple possibilité de se dire est déjà un soulagement. Ce peut être l'occasion providentielle d'une connaissance plus parfaite. En tout cas, un tel silence est un bien. Il peut se prolonger sans être trouvé lourd. En lui, deux vies s'échangent et se comprennent. Il manifeste la charité de l'un que l'autre accueille sans la connaître mais à laquelle il participe puisqu'il se sent mieux compris et moins seul. C'est la manière la plus délicate et la plus parfaite de pénétrer dans la vie de nos frères qui ne croient pas en Dieu.

### **Servir la vérité dans la charité**

Servir la vérité dans la charité auprès de nos frères incroyants en des attitudes loyales, simples et pourtant personnelles, c'est le concours que demande de nous la grande oeuvre chrétienne de l'unité. La charité seule peut rendre notre collaboration parfaite mais, par avance, nous nous jugeons limités dans nos oeuvres, pauvres en contacts humains auprès de ce qu'exigent les grands besoins du monde. Que d'âmes nous ne pourrions jamais approcher ! Combien se refuseront ou passeront, indifférents, devant notre silence pourtant ouvert sur elles, plein d'attente et d'espoir. Le monde du péché nous paraîtra toujours vainqueur par le nombre des pécheurs et par ses affirmations répétées sinon conscientes de l'intime division des hommes.

Seigneur, ne laissez monter en notre coeur ni impatience ni découragement. Apprenez-nous à ouvrir les yeux sur nos frères. Beaucoup de choses en eux affirment et creusent le fossé séparant leur vie de la nôtre et nous serions parfois tentés de parler de la grande misère de l'unité de notre église. Donnez-nous le regard spirituel de l'amour qui sait, derrière les apparences ou même derrière les données très réelles du sensible, découvrir des réalités plus cachées selon lesquelles il n'est plus possible de conclure que le fond le plus intime de nos frères incroyants est d'essence irrégulière. Nous saurons voir en eux, non pas l'unité faite, mais toutes les possibilités de l'unité, parce que vous êtes venu sur la terre parmi eux dire un nom à chacun d'eux, pour qu'il puisse vous reconnaître et vous suivre quand votre grâce repassera près d'eux sur les chemins terrestres. Ce nom personnel dont ils perçoivent parfois l'écho empêche la négation de votre unité de grandir en leur vie malgré leurs paroles et leurs actes anti-chrétiens.

“Je ne fais pas le bien que je veux”, disait saint Paul et nous pourrions ajouter : je ne veux pas toujours le mal que je fais. Une telle assertion signifie que nos aspirations religieuses les plus authentiques, même lorsqu'elles sont comme des constantes de notre vie intérieure, ne contrôlent jamais exactement nos activités. Rares sont les moments où elles s'imposent pleinement à notre vie. Un déchet continu existe entre ce que la grâce divine met en nous chaque jour de possibilités et ce que nous en utilisons pour nos frères et pour nous-mêmes. C'est comme si toutes nos lourdeurs et toutes nos pauvretés, prenant parti contre notre vrai visage spirituel, s'ingéniaient à n'en laisser paraître qu'une image ternie et déformée, en étouffant au maximum les germes de transfiguration que Dieu met en nous et qu'il cultive dans la patience de son amour. Cependant, c'est en ces germes que dès maintenant réside notre réalité la plus personnelle. C'est bien de cette source secrète, inconnue, mise en nous, que doit sortir, très pure par delà les pauvretés visibles de notre vie et nos suprêmes renoncements, notre personne éternelle. Qui pourrait préjuger, en nous regardant vivre si pauvrement, de ce que peut devenir notre vie si elle accueille un jour totalement la grâce dont la recouvre le Christ.

### **La patience de Dieu**

Alors, face à nos frères incroyants; quel que soit ce qu'ils disent et ce qu'ils vivent, revêtons-nous de la patience de Dieu. Ayons toujours foi en la divine et mystérieuse promesse qu'ils portent en eux sans la connaître. C'est toujours par une étrange omission que nous tenons pour seul existant ce qu'ils nous manifestent.

Eux aussi ont leur profondeur, en eux aussi travaille la grâce, non reçue peut-être mais présente. Une souffrance les habite souvent dont ils ne savent pas dire le nom. Peut-être n'est-elle pas différente de celle que nous savons reconnaître quand nous voyons notre vie si lointaine encore du modèle que la sollicite. Sans doute, cet incroyant

ne manifeste pas à nos sens charnels qu'il a devant sa vie un modèle divin qui l'attire. Mais la souffrance qu'il connaît tout au fond de lui-même en face du vide de sa vie et qu'il manifeste si souvent, même à son insu, c'est la souffrance de ce qu'il porte déjà en lui de réel et qui appelle vers une plénitude dont il ne sait pas le chemin. Pour connaître la nature de sa souffrance et céder à l'appel, peut-être ne lui manque-t-il que le recueillement ou l'oreille attentive d'un ami qui lui permettra de se dire, ou la circonstance brutale mais salutaire qui bouleversera sa vie. Souvent il n'existe qu'un écran bien fragile entre ce qu'il croit être sa totale solitude et la divine présence. Mon Dieu, donnez-nous assez de foi et d'amour pour vivre devant ses yeux de cette présence qui est en lui, en laquelle nous l'aimons et qu'il ne sait pas. Puisse nous contribuer à le conduire ainsi à la découverte personnelle de sa dignité d'enfant de Dieu, qui sera sa nouvelle et féconde raison de vivre. Puisse nous échapper toujours à nos spontanéités charnelles qui, par des jugements définitifs fondés sur des apparences de vérité, classent parmi les ennemis du Christ ceux qui peut-être l'attendent dans le secret de leur coeur. Que notre attitude ne soit jamais celle du trop prudent Nathanaël qui, invité par Philippe à connaître Jésus, lui opposait cette dédaigneuse réponse : Peut-il sortir quelque chose de bon ? Suivons plutôt le pieux Nathanaël qui, acceptant de surseoir à son jugement, s'en alla vers Jésus et découvrit en lui son Seigneur et son Dieu. Si nous savions mieux découvrir l'existence des réalités proprement spirituelles chez nos frères incroyants, nous aurions plus de foi dans l'unité de l'église. Il nous faut faire bien souvent un acte de foi pour croire qu'en tel de nos frères ces réalités sont présentes. En lui, nulle inquiétude, tout un monde spirituel lui est inconnu, il n'a aucun désir de le connaître. Nul appel ne se fait entendre du dedans. Humainement, il est satisfait. Un tel être n'est pas rare. Où Dieu peut-il trouver en lui l'allié qui, secrètement par son inquiétude, se rapproche du royaume ? Cet homme apparaît à notre regard comme purement terrestre. Réserve le domaine de sa vie intérieure où nul ne peut dire ce qui se passe. Faisons seulement a priori cette réserve que la grâce peut être active en lui. Regardons ses oeuvres. Nous avons à apprendre de beaucoup d'incroyants plus que nous l'imaginons et leur vie peut nous être souvent l'occasion d'élargir notre foi dans l'avènement du royaume de Dieu. Considérant leur vie, nous pouvons faire toutes sortes de réserves sur les vertus humaines qu'elle manifeste. Elles s'exercent suivant une pente purement naturelle, sans orientation soutenue ni aucun but religieux. Si elles étaient soumises un peu durement aux rudesses de la vie, elles connaîtraient sans doute l'impuissance inévitable de ce qui ne peut se retremper dans le Christ. Les raisons que ces non croyants ont de les développer coïncident trop avec la satisfaction que procure leur propre exercice. L'édifice est fragile. Nous pouvons en tant que chrétiens le regretter. Nous pouvons aussi opposer à ces vertus humaines les vertus chrétiennes qui ont à leur égard cette inappréciable nuance de savoir de quelle source elles émanent, quelle grande oeuvre les sollicite, comment elles peuvent, en recourant au Christ, rester fermes devant l'obstacle et sortir grandies de leurs épreuves. Tout cela est vrai mais, en aucune manière, une telle distinction entre les deux ordres de vertus ne saurait justifier certaines limites entre lesquelles nous resserrons abusivement notre grande famille chrétienne. Le caractère héroïque de la vie de certains incroyants, le don que l'on trouve en eux, le rayonnement spirituel qu'ils exercent ne sauraient s'accommoder d'une distinction étroite. L'égoïsme que manifeste la vie de beaucoup d'incroyants, comme pas mal d'actes de nos propres vies de chrétiens, ne doit pas nous cacher la puissance enviable d'aimer et de se donner que manifestent certains autres. Peut-être ces derniers n'aimeraient-ils pas nous entendre leur affirmer qu'ils sont des croyants qui s'ignorent. Il vaut mieux leur laisser faire par eux-mêmes cette découverte. Mais, au fond d'eux-mêmes, bien avant le temps où ils seront explicitement chrétiens et même s'ils devaient demeurer toute leur vie hors de l'église visible de Jésus-Christ. Vivants certes puisque leur vie est capable de causer une gêne à des croyants qui se voient dépassés sur le chemin du don et du sacrifice. Sommes-nous fondés à croire et à dire qu'en de telles vies n'intervient nulle assistance divine ? Il semble qu'elles aient au contraire à nous proposer une manière nouvelle de regarder le monde. Si, en dépit de tant de péchés et d'erreurs, la société des hommes subsiste et garde le cap vers plus de paix et plus d'amour, c'est à l'esprit du Christ qu'elle le doit, esprit animant les chrétiens certes mais encore ne faudrait-il pas exclure de la grande oeuvre qui se poursuit les collaborations inconnus des chrétiens qui s'ignorent. Comme les disciples de Jésus, nos frères incroyants contribuent à oeuvrer la cité de Dieu avec une lourdeur supplémentaire, avec plus d'erreurs, avec un idéal explicitement et exclusivement terrestre mais tout ce qu'ils mettent en oeuvre de fécond pour que règnent la justice et plus d'amour parmi les hommes. Au dernier jour, le Père reconnaîtra les siens. Sans doute, serons-nous étonnés alors que tant de nos frères de la terre, réputés loin de lui, aient marché à nos côtés, à notre insu, avec fécondité, pour la même oeuvre, dans le sillage du Christ.



Je sens, posée sur mon être de chair, implacable et jalouse, l'attraction de la terre. Je sens planer au-dessus de mon âme, non moins forte et réelle, l'attirance du ciel et c'est pourquoi, Seigneur, toujours prêt à l'essor, palpites en sa prison, au secret de mon être, un grand oiseau qui bat de l'aile et ne sait pas se poser.

Aucune étoile, aucun soleil n'ont d'assez vierge lumière. Leurs rayons s'enténébrent en touchant notre terre et blessant son regard qui ne sait réfléchir d'autre clarté que celle, éternellement neuve, jaillie du sein même de Dieu. Nulle cime n'est assez fière et n'est assez immaculée pour reposer ses larges ailes. L'air de nos plaines, en sa lourdeur, alanguirait son vol puissant. La terre entière est trop étroite pour qu'il y prenne un libre essor. Le pain germé sur tes sillons, terre, le laisse triste et défaillant. A cet amant de l'infini ne donne, si tu peux, rien que de l'azur et que de l'éternel pour apaiser sa faim étrange... L'eau de tes sources même, si fraîches et limpides, n'apaiseront jamais l'étrange soif qui le dévore. Toujours plus affamé, toujours plus altéré, consumé en son propre désir, il sent tarir en lui ses forces vives, cependant qu'il grandit, éperdument tendu vers l'idéal et le réel... Coeur instable et fragile, toi qui passes et meurs, l'abri que tu lui offres est un abri d'un jour... et qu'en ferait celui qui ne veut d'autre repos que l'épaule de son Seigneur...

Voilà pourquoi, mon Dieu, toujours prêt à l'essor, palpites en sa prison, au secret de son être, ce grand oiseau qui bat de l'aile et ne pourra jamais se poser ici-bas.

### Libéré

L'oiseau divin, d'un grand coup d'aile, hors de l'espace a pris son vol, hors du temps, du nombre et de la mesure... Quand la nuit baise au front la terre et que déferlent sur le monde ses vagues d'ombre et de silence, lui, tous les liens rompus, d'un brusque et large essor, s'est enfui par-delà les soleils.

Rythmant son vol puissant à l'harmonie des mondes, fuyant la terre qui diminue, il l'étreint toute en son regard. Il monte, il monte encore..., elle n'est plus qu'un point où se voit planer l'ombre de ses larges ailes...

Mais quel libérateur vint ouvrir la prison et fit tomber les chaînes ? Qui rendit au captif, pour y poser son aile, la plage maternelle au bord de l'océan sans limite et sans forme de la divinité ? Moi, dit l'Amour, la violence de ton désir a fait le reste.

Délivrance, ô ma joie ardemment désirée ! Délivrance, allégresse du coeur enfin mienne ! Ivre d'infini, de liberté et de lumière, à tire d'aile vole au rivage éternel, toi qui n'as pas trouvé non plus où poser ton pied sur la terre.

Joie secrète et profonde ! Allégerance de l'être qui, un jour, sut aussi tenir le monde sous ses pieds et contempler de loin la terre et ses attraites. Allégerance du coeur libre de toute attache ! Allégerance de l'âme qui a vaincu l'obstacle et dont tous les amours, loin d'être un poids terrestre, sont une force ascensionnelle car leur source, mon Dieu, a jailli sous tes pas. Garde en moi, Seigneur, toujours vif et brûlant, ce désir immense de toi et cette impuissance native à ne trouver ma plénitude en rien de ce qui n'est pas toi... Garde en moi cet élan subit vers tout ce qui jaillit, vers tout ce qui s'élance et cette intime souffrance d'un être fait pour l'infini, et que partout heurtent les bornes du fini. Approfondis mon coeur et comble-le, toi seul. Que ton amour soit le libérateur qui viendra, l'oeuvre faite, écrouler ma prison et rompre mes liens. Les hommes appellent cela mourir, ne plus être... Mais moi, j'ai recueilli ta parole secrète et je te la redis à chacun de mes soirs : Mourir n'est rien d'autre, mon Dieu, que s'en aller vers toi !

304 - **Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende bien** (Mc 4,23-25) 5 / 12 / 35

(voir N° 226)

Il faut toujours être éveillé et vivant pour vous suivre, Seigneur. Il faut toujours se tenir à la pointe de son effort et de son attention. Votre présence même n'est efficace que si nous y communions activement. Sans cesse vous êtes en marche et sans cesse il nous faut marcher pour rester auprès de vous. Il n'y a pas d'habitude sainte qui puisse tenir lieu de cette vigilance. La routine, somme toute pratique aimée pour elle-même, est l'ennemi personnel de vos accroissements en nous. Il n'est point de demeure stable qui puisse vous contenir et la dévotion que nous avons pour vous hier, si elle ne se renouvelle pas d'une nouvelle ferveur, demain ne pourra plus vous êtreindre.

Seigneur, entre nos mains, tout ce qui ne nourrit pas notre vie se dessèche et se décompose. C'est comme si cela n'avait plus sa raison d'être. Si nous perdons un jour le secret sans cesse nouveau de vous entendre et de vous comprendre, vos paroles mourront dans notre âme et votre personne elle-même se transformera en la statue que l'on vénère dans le souvenir. Dans les dédales de cette vie, dans les surprises que nous ménagent les réactions imprévues de notre fond et les contraintes ignorées de notre société, comme il est facile de perdre votre contact et jusqu'à votre trace. Vous le saviez bien en voyant la foule qui vous suivait alors et qui demain, quand le vent aura tourné, vous condamnera.

Ayez pitié de ceux qui ont quitté beaucoup de choses ici-bas pour vous suivre et donnez-leur la grâce d'intelligence et de force qui les empêchera de connaître le retour insensible vers ce qu'ils seraient devenus s'ils ne vous avaient pas connu.

*“Prenez garde à ce que vous entendez”*

Paroles que l’oreille perçoit et paroles silencieuses. Paroles que l’homme dit à son frère. Paroles qui montent du cœur de la société lorsqu’elle se tait. Paroles qui sont l’écho des siècles passés. Paroles que les choses murmurent sous le choc de la conscience.

Chaque instant, quelques-uns viennent nous visiter, comme la bouffée d’air que le poumon respire. Tandis que Dieu tient les âmes dans l’existence par le dedans, pour les faire croître du dehors, il leur donne la pâture sous les espèces du milieu qui les presse et qui le revêt. Mystérieuse correspondance entre les besoins de l’homme et la parole qui résonne en lui. Comme la manne du désert, elle prend pour chacun la saveur particulière qui convient. Mystérieuse présence de Dieu qui se rend sensible par tout ce qui nous touche et qui nous appelle à une communion que l’autre matinale nous rend possible totalement.

Seigneur, apprenez-nous à vous entendre ainsi, à chaque instant, à travers chaque événement. Donnez-moi l’attention religieuse et passionnée pour tout ce qui sort de votre bouche. donnez-moi le souci intransigeant de ne rien perdre de tout ce qui pourrait être votre message.

Ce n’est pas toujours aux endroits où je vous entendrai le plus facilement que vous me direz la vérité la plus nécessaire. Souvent, vous avez refusé au recueillement de mon oraison ce que vous avez donné dans l’ardeur de mon action. Ce n’est pas toujours aux endroits où je serai en sécurité de ne pas me tromper que vous me direz les vérités les plus riches de vie, et la peur que j’ai eue d’errer m’a souvent fait manquer des paroles qui m’auraient exalté.

Seigneur, donnez-moi l’audace fidèle d’aller vous entendre là où votre nom n’est pas nommé, comme le missionnaire sur une terre nouvelle, et vous me donnerez une science qui fera aimer un jour. Seigneur, soutenez mon courage car, à vouloir ainsi vous entendre partout, parfois je prends peur et il me semble que je perds ainsi la chaude intimité du tête à tête de ma première ferveur. Le désert semble mieux cultiver ma dévotion et l’horizon borné de mon petit milieu m’assure une paix plus facile. Certains jours, après la disparition fatigante de l’action que vous m’avez demandée ou après la découverte des vastes perspectives que vous vous êtes plu à développer devant moi sans craindre de faire ainsi disparaître votre divine présence, menue comme la parcelle de ferment dans la lourde pâte, pourquoi cette souffrance comme si j’étais loin de vous ? Jésus, vous auriez moins connu la fatigue au goût amer si vous aviez évité l’épuisante discussion des scribes, le brouhaha des foules. Si vous n’aviez pas voulu lutter contre les dérèglements de la loi et porter le péché initial présent partout et efficace, vous ne seriez pas mort comme un condamné en criant : Mon Dieu, pourquoi m’avez-vous abandonné ? Bienheureuses souffrances de l’enfantement qui préparent des victoires divines. Bienheureuses inquiétudes qui donnent à l’espérance chrétienne toute sa valeur. Il vaut mieux vous connaître et vivre avec ferveur dans la lutte, comme vous, que de connaître la paix et l’euphorie du sommeil.

*“Selon la mesure avec laquelle vous aurez mesuré, on vous mesurera et on y ajoutera encore pour vous”*

Une seule parole de vous, Jésus, fit tout quitter aux apôtres pour vous suivre. Une autre fois, le jeune homme riche s’écarta de votre chemin après vous avoir entendu. Un mot de vous remplit d’amour Marie-Madeleine et les Pharisiens n’eurent, à vous écouter, que méfiances et critiques. Un regard de vous fit fondre Pierre en larmes et votre souvenir depuis, que n’a-t-il pas dit au secret des âmes ? Mais combien passent devant votre histoire et lisent votre évangile sans l’entendre ? Devant le spectacle incomparable de ce siècle où l’homme, plus que jamais auparavant, réalise la promesse que vous lui avez faite d’être le roi du monde, les uns passent sans comprendre et les autres appréhendent des temps nouveaux.

Vous nous mesurez la parole d’aujourd’hui, comme nous avons mesuré avec les paroles que vous nous avez dites jadis. Il y a des merveilles d’intelligence et des monstruosité d’inconscience qui sont le résultat d’une attention courageuse et vaillante ou de la lâcheté et de la peur. Il est des heures où l’âme voit, plus nettement qu’elle ne le désirerait, ce que Dieu lui demande. Il est des heures où elle suit le maître avec, dans son cœur, le secret espoir de rencontrer un jour des difficultés telles qu’elle doive se reposer en chemin et abandonner enfin cette course implacable. Il est des heures où le chrétien triche avec l’exact et total don de soi, demandé clairement par Dieu, et s’évade par l’esprit là où il ne peut le faire par le corps. Heures plus néfastes que celles tachées par des fautes d’apparence plus graves. L’homme les oublie vite. Pourtant elles sont l’instrument principal de sa cécité spirituelle, plus encore que la pesanteur des péchés dont le souvenir l’humilie.

Mais il est aussi des heures qui sont marquées par la perfection d’une exacte obéissance, d’une merveilleuse disponibilité. Marie, mère des âmes secrètes et fidèles, vous seule savez reconnaître au cœur des chrétiens la perle précieuse que nul ne peut décrire car elle est plus de Dieu que de l’homme. Demain, il germera de cette terre d’élection un rameau de justice et de force, il mûrira un fruit d’amour.

*“On donnera à celui qui a déjà”*

Joie de l’âme fidèle car elle a beaucoup appris et la parole qui lui fut dite chaque jour l’a préparée à comprendre par le dedans ce que jadis elle n’atteignait que par les apparences. Joie de l’âme fidèle dont la vie exactement moulée sur sa vocation a découvert, chemin faisant, de nouvelles possibilités de connaître et d’aimer qu’elle

n'aurait jamais osé espérer. Son succès dépasse ses désirs mais il est à la taille de l'espérance qu'elle eut en Dieu dès l'origine et pendant les durs et délicats moments des ascensions spirituelles.

Vos dons ne sont pas comme ceux des hommes. Ils ne s'épuisent pas dans un seul objet et une seule possession. Qui les reçoit et en use bien, les voit croître en lui comme une nouvelle vie et leurs expressions passées appellent de nouveaux développements. Semblable à la source jaillissante, l'âme tire du fond où ils résident une eau toujours vive et, du trésor du cœur où Dieu habite, l'homme tire des choses nouvelles et anciennes. Échanges continuels entre Dieu et l'âme qui reçoit et qui redonne en devenant capable de recevoir plus, l'amour seul connaît ces dépassements de soi et cette fécondité. Aussi bien, la parole que vous me dites, mon Dieu, tire sa riche tonalité et son efficacité de votre amour et de l'amour filial qui nous y rend attentifs. Vision exaltante de la vie, combien plus nous la goûterons quand, ayant dépassé le stade de la foi, nous saurons, parce que nous l'aurons vécue et qu'elle sera tout nôtre, la continuelle sollicitude de Dieu à notre égard et sa continuelle efficacité dans l'âme qui y répond.

Alors nous nous écrierons :

Nous n'avions qu'une vie et elle est réussie. Il y avait bien des manières possibles de concevoir cette vie. Nous avons eu raison de croire à l'amour.

### 305 - Les invités du festin (Lc 14, 16-24)

#### *"Un homme donna un grand repas"*

Il y a une correspondance merveilleuse entre ce que Dieu propose à l'homme et ce que lui-même désire le plus exactement au fond de son être. Dans la mesure où il peut déjà le connaître, la volonté divine se manifeste si parfaitement appropriée aux besoins de l'homme qu'il est tenté de penser Dieu comme la transposition idéale de son moi et de ses aspirations. Les chrétiens y trouvent au contraire la confirmation de leur origine et de leur fin. Ils ont été faits à l'image de Dieu et Dieu sans cesse, au-devant d'eux, continue à les faire et à les révéler dans l'appel dont il les enveloppe.

Ce n'est pas que l'homme soit assez grand pour recevoir la totalité du don qui jaillit de la vie intime de Dieu. Il est trop limité dans son développement. Ses puissances fondamentales les plus précieuses restent pour beaucoup encore très implicites comme enveloppées de langes. La nature qui a formé son tempérament, la civilisation qui l'a éduqué, la génération dont il fait partie, imposent pratiquement des bornes assez étroites à ses croissances. Le génie ou le saint, s'il sort des normes communes, n'en reste pas moins invinciblement marqué par le milieu qui l'engendra.

Sans doute aussi la stature parfaite d'un homme n'est pas seulement limitée par les moyens qu'il a eus à sa disposition pour y travailler. Elle dépend aussi peut-être, en droit, de l'époque qui l'a vu naître, de l'étape spirituelle du monde qui l'a enfanté, de sorte qu'on serait justifié en disant des hommes de tous les âges et de tous les pays ce que les chrétiens aiment à admirer dans la multitude prodigieuse des inventions du monde de la matière et de la vie. Si l'ensemble du créé est le développement dans l'espace et le temps de la puissance de Dieu revêtue de sa beauté, l'humanité possédera de son côté, dans l'intégralité de sa totalité et non pas dans l'autonomie de chacun de ses membres, le désir fondamental qui épousera en perfection l'amour que Dieu veut lui proposer. Si la sainteté du Christ mystique est le fruit mûri, à la fin des temps, de la sainteté rayonnante et transformante de Jésus, c'est parce que la grâce du Seigneur aura trouvé dans l'humanité déployée l'exacte matrice proposée aux envahissements de sa puissance d'amoureuse expansion.

#### **Seigneur, vous êtes bien le maître qui donna un grand repas.**

Votre mystérieuse invitation n'est pas à la taille de nos pauvres conceptions. Elle se développe à la dimension du monde que vous avez créé et des profondeurs que seul encore vous avez sondées. Elle ne connaît aucun vieillissement car le temps n'est pour elle que l'occasion d'être plus complètement prononcée et plus complètement connue. Ne nous abandonnez pas aux pauvres opérations de nos abstraites imaginations qui veulent penser votre appel dans une simplicité qui ne serait que l'écho transcendant de notre pauvreté. Ne nous laissez pas imposer a priori des cadres à votre parole pour que nous sachions factivement en découvrir l'harmonie. Faites grandir en nous la foi qui saura nous montrer peu à peu l'unité de votre vouloir à travers la multiplicité de vos langages et la diversité des réponses de l'homme fidèle. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'adorer l'immensité inconnue de votre divin message. Il nous faut entrer dans l'humilité qui reconnaît non seulement notre impuissance personnelle mais aussi celle de l'âge spirituel du monde actuel. Puisse l'église, notre mère, qui conserve dans son cœur ce que vous lui avez dit, nous apprendre, par son exemple, la modestie sereine d'une foi plus riche des mystères inconnus, vers lesquels elle s'ouvre, que des connaissances intellectuelles qu'elle affirme en ce siècle.

Cette mystérieuse invitation est murmurée en langages innombrables au cœur de tous les hommes. Elle dit à chacun ce qui convient car elle se revêt d'une exacte immanence à leur propre et véritable désir. Nous ne pouvons pas comprendre ce qui relie dans l'intime des sollicitations si variées et des docilités si dissemblables. De nos jours, tant d'hommes fidèles aux grandeurs de l'humain, le judaïsme qui demeure toujours un témoin royal de l'attente, l'immense masse religieuse de l'Orient millénaire, ressuscitent le paganisme en

l'approfondissant. Ils ne sont pas seulement différents du christianisme par leurs erreurs, ils le sont aussi par leurs richesses. Tous, ils portent dans leur vase de terre une partie du message divin et du désir humain. Ils le portent d'une manière précaire, ils l'oublient souvent puis ils le redécouvrent. Chacun possède dans son patrimoine quelques lettres des mots sacrés que prononcent le Père appelant amoureusement son enfant et l'enfant qui cherche son Père en chancelant.

Au jour de la Pentecôte, vos apôtres furent compris par la foule les Gentils, chacun les entendant dans sa propre langue. Seigneur, faites reposer sur vos disciples une nouvelle fois le feu de votre esprit et apprenez-leur à comprendre la multitude des langues que parlent ceux qui vous sont fidèles. Alors vous les aurez sacrés "ouvriers de la grande unité catholique". Ils sauront lire cette autre révélation qui monte de l'humanité comme jadis nos pères recevaient de la nature les enseignements de la seconde thora. Bénie soit notre mère l'église car, en elle, se trouve l'esprit qui jadis planait sur le chaos. Ce n'est pas qu'elle soit la dépositaire exclusive de l'ensemble de ce que vous voulez nous apprendre pour nous conduire jusqu'à vous. Elle seule saura ordonner les lettres et lier les mots qui formeront la phrase totale capable d'explicitier l'humanité à elle-même et lui apprendre le nom de Dieu. Cette mystérieuse visitation, immense et merveilleusement diverse dans son unité même, est pour le chrétien la source d'une grande espérance qui vient conforter sa foi. La force brutale ou perfide peut bien détruire dans le coeur des hommes la croyance qu'ils ont reçue des siècles passés. Il lui est impossible de leur arracher ce pour quoi il leur faut être religieux, comme ce pour quoi il leur faut respirer pour être des vivants. Là où le sel s'affadira, on le jettera mais, demain, un sel nouveau conservera l'homme à lui-même et un autre ferment recommencera à lever les âmes au-dessus d'elles-mêmes. De tous ces bouleversements, de toutes ces ruines, de tous ces recommencements et découvertes qui semblent aujourd'hui se presser dans un désordre sans finalité, sortira, dans l'éclair des consommations, l'unique bloc de vif argent réellement présent mais caché sous tant de gangues obscures et disparates. Seigneur, soyez béni de nous avoir invités à ce grand repas qui sera aussi pleinement la satisfaction du désir de l'humanité, partagé entre tous ses membres, que la réalisation parfaite du désir divin né de l'amour.

La multitude des hommes est invitée au festin mais la grandeur même de ce qui est proposé fait que beaucoup ne savent pas répondre à l'appel. Le désir de l'homme est souvent dilapidé par la satisfaction d'une multitude de désirs superficiels qui trouvent dans l'immédiateté de leur jouissance un caractère de pseudo-absolu dont ils font leur séduction. Qui dira l'héroïsme que l'homme doit vivre pour devenir plus homme ? Il n'est que le commencement de celui qu'il faut au chrétien pour devenir disciple proche du Christ.

Seigneur, vous qui connaissez le coeur de ceux que vous croisez sur le chemin et les marches dures qui précèdent les définitives transfigurations, vous avez su allier dans votre enseignement l'amorce de tout ce qui peut exalter l'âme à ce qui sait saintement l'inquiéter. Au Juif plein d'allégresse devant l'idéal que vous lui proposiez, vous avez eu la force de dire que le principal adversaire de la conquête désirée était en lui. Dites-nous aussi au fond de notre coeur les fidélités inconnues et cependant nécessaires pour être toujours plus à vous et ne pas décevoir votre attente.

*"A l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux invités : Venez car tout est prêt"*

Mon Dieu, vous nous avez aimés le premier et ce n'est pas de l'extérieur, sans vous engager, que vous l'avez fait. J'adore, dans l'inconnu de votre mystère, l'amour qui nous créa et qui mêla votre vie à la nôtre, qui fit de votre réussite la nôtre.

J'adore le reflet souverain de votre amour pour nous dans le coeur de chair de Jésus, votre fils. En deçà de la mystérieuse incarnation, nouveau et ultime geste créateur, j'adore la vie humaine de celui qui se donna aux hommes pour qu'ils répondent à son geste en se laissant porter en lui. Ce n'est pas seulement le bienfait de votre amour qui m'en montre la force mais l'acceptation très consciente d'un risque qui rend possible l'échec de son geste. Je découvre dans la confiance que vous avez manifestée à l'homme en remettant d'avance entre ses mains une oeuvre qui vous touche de si près, le signe le plus explicite qui dit le mieux quel amour vous nous portez. Vous nous montrez tellement votre amour qu'il faut bien que nous y croyons, si inconcevable qu'il soit. Tant que notre vie ne sera pas toute informée par lui, pouvons-nous dire qu'elle est vraiment sur le chemin direct qui conduit à votre paternité, même si du dehors elle vous est parfaitement soumise, même si du dedans elle exalte en perfection les dons qui la font plus noblement humaine ? On peut ne voir en Jésus que le prophète d'une doctrine nouvelle merveilleusement adaptée, en elle-même et par ses prolongements, au coeur religieux et n'écouter votre parole secrète qu'avec la reconnaissance intense de celui qui se sent intimement expliqué. C'est encore ne s'attacher qu'à l'extérieur de la révélation que vous proposez aux hommes. Pour grandiose qu'elle soit, elle n'est cependant dite que pour préparer le chrétien à connaître "la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur" de l'amour de son Dieu et à y correspondre.

Jésus, votre doctrine, séparée de vous-même, de votre personne, perdrait vite à nos yeux jusqu'au reflet transcendant qui l'auréole. Elle n'aurait plus en elle le feu sacré d'une présence qui la rend efficace surnaturellement. L'homme, à votre suite, s'il ne devenait que plus parfaitement homme, ne saurait pas encore recevoir l'amour de celui, autre que lui, plus grand que lui, qui le libérera de ses vastes et pourtant très étroites limites pour atteindre Dieu et vivre de l'amour que le Père porte au fils.

Le créé, illuminé à nos yeux par votre grâce, nous manifeste les reflets de votre puissance et la beauté de votre visage. L'humanité, comprise sous l'action de votre esprit, nous découvre obscurément le désir aveugle de l'amour mais elle ne nous enseigne pas encore ce qu'est l'amour puisqu'elle ne nous montre pas en lui-même celui que nous pouvons aimer, ni ne nous fait connaître quel amour il nous porte. Jésus, votre personne divine, rendue sensible dans votre corps de chair, nous découvre l'amour. En vous aimant, nous aimons le Père car, en vous reconnaissant, nous le connaissons aussi. En vous aimant suivant la chair mais aussi déjà suivant l'esprit puisque nous croyons en vous, nous atteignons au-delà de vos limitations physiques et historiques, le Dieu inconnaissable et transcendant qui vous aime. Votre humanité, servante et rayonnante, plus encore que votre doctrine, est la voie pour étreindre la divinité dans sa vie intime, ce qui est bien le fruit et le mouvement même de l'amour.

Vous êtes dans l'achèvement de toute révélation, comme vous en êtes le ferment, le commencement. Grâce à vous, nos oreilles s'ouvrent sur la parole que portent le réel et l'humain. Grâce à vous, au-delà de toute parole, nous connaissons et aimons celui qui l'a proférée. Vous êtes le serviteur que Dieu a envoyé pour porter témoignage et dire aux invités : Venez car tout est prêt. Vous êtes aussi en vous-même, par votre divinité, grâce à votre humanité, ce festin auquel vous nous conviez.

*"Tous unanimement se mirent à s'excuser"*

Pourquoi tant d'âmes appelées à cet amour ne savent pas y répondre ? Ce n'est pas une révolte brutale. Toutes les formes de la politesse sont conservées, de quoi rassurer les invités sur leur attitude et leur ôter les moindres scrupules, de quoi les empêcher de découvrir, derrière l'invitation, un amour qui s'engagea et fit le premier pas. Seigneur, je reconnais bien là les artifices pacifiants de ma conscience quand elle cherche à ne pas entendre. Ce n'est pas ouvertement et clairement que je m'oppose à vous mais, sous le couvert aux mille faces des circonstances et de ma faiblesse, je m'éloigne de votre volonté sainte. Défection qui est si commune qu'elle vient à faire douter de la possibilité d'une fidélité plus totale, qui est si universelle que c'est se singulariser que d'accepter de s'y plaire. Qui me donnera la foi active et forte qui rend possible ce que l'homme croit impossible et ce que la société, plus veule que l'homme seul, craint comme une usurpation de l'universelle somnolence qui fait son règne sur tous.

Toutes les raisons qu'opposent les invités au serviteur qui vient les chercher sont vraies. Ils ne mentent pas et sans doute, beaucoup auraient eu scrupule à le faire. C'est ce qui rend leur situation plus tragique. Ils seront chassés du festin et perdront l'amitié du maître sans savoir pourquoi. Sa colère leur paraîtra aussi inexplicable et injuste que leur semblent raisonnables les causes de leur abstention. N'ont-ils pas été d'honnêtes gens, tout ennuyés de leurs affaires professionnelles et familiales ? N'avons-nous pas observé la pratique fréquente des sacrements et des dévotions convenant à notre genre de vie et que l'église nous propose ?

Il est une manière de dresser la morale et même les pratiques religieuses contre Dieu qui permit aux Pharisiens jadis de ne pas entendre les appels du Seigneur. L'observance des préceptes devient le refuge du pécheur qui ne veut pas correspondre à ce que Dieu lui propose. Étrange trahison de la loi que saint Paul stigmatisait déjà. Elle enfante les médiocres en les rassurant au lieu de préparer l'âme aux dépassements qui la conduiraient au lieu où il n'y a plus que les exigences de l'amour. Elle illumine la vie de ses fidèles d'une lumière abstraite en simplifiant leurs devoirs, les réduisant à des actes extérieurs ou même à ces actes intimes qui restent encore trop étrangers à la vie profonde de l'homme. Elle devient, entre les mains du chrétien qui s'en fait un rempart pour assurer son confort et sa sécurité, la source des empoisonnements spirituels les plus perfides car ils se couvrent des apparences les plus régulières et parfois les plus saintes.

La lumière de Dieu scrute autrement les coeurs car elle est invisible et, lorsqu'elle nous regarde, nul ne le sait. L'homme ignore la vraie valeur de sa vie. C'est seulement longtemps après les avoir prises qu'il mesure un peu l'importance des décisions cardinales qui orientaient ses jours. Sans doute est-il l'auteur de refus intimes et d'acceptations pleines de foi dont Dieu seul se souvient, que seul il a vraiment connus. Les méchants ne se rappellent pas avoir refusé à Jésus le verre d'eau dont il avait soif et les justes aussi ne sauront plus quand ils ont pu le lui offrir.

Seigneur, vous êtes le Dieu inconnu et vos jugements comme vos volontés participent à votre mystère. Ne nous laissez pas retomber, après avoir connu le regard de votre fils, dans une idolâtrie du devoir très semblable à celle des païens, quoique ses statues soient sculptées dans une substance plus spirituelle. C'est par la foi seule, vivante d'amour mais obscure, que nous pouvons vous être totalement dociles. Elle nous conduira jusqu'à vous par son cheminement propre et nous plongera dans l'intime de votre pensée et de votre vouloir. Elle nous aidera à tirer de leurs ténèbres les directions lumineuses de notre vie fidèle. apprenez-nous à faire de la loi la première marche de votre trône et aidez-nous à la dépasser pour vous rejoindre.

Il n'est plus d'idolâtrie possible quand l'homme soupçonne la grandeur de Dieu à travers son oeuvre et qu'il accepte de la voir car ce que peut forger sa riche imagination pour donner à ce qui l'entoure des apparences proportionnées à sa petitesse est vite brisé par ce réel qui ne veut plus se laisser nier. Le danger serait alors plutôt que l'écrasement succède au contentement du penseur abstrait et solitaire. Aussi, ne dévoilez-vous les immensités de votre création qu'au fur et à mesure que votre amour est lui aussi plus explicitement vécu. Jésus,

connu parce que cru, aimé parce que Dieu, permet à l'homme d'être le roi vivant d'un monde au lieu de ne tenir que le centre d'un cercle de courtisans.

Il n'est plus de satisfactions pharisiennes possible quand l'homme soupçonne la richesse du désir qui gît en son coeur, proportionné à l'appel divin qui le sollicite. Il peut à la rigueur organiser avec ses propres forces les manifestations superficielles de son être mystérieux, qu'il ignore. Quoique son coeur soit plus compliqué que la morale, l'homme arrive encore, en l'anémiant ou en le brisant, à lui donner une forme qui peut le contenter par la docilité qu'elle manifeste. Mais le chrétien ne saurait ignorer son impuissance et son péché quand il tend sa volonté vers les activités profondes de son être, vers ces demeures souterraines qu'il ne connaît que comme par les laves jaillies d'un volcan. Il ne peut que crier à la suite de Pierre en péril sur les flots : Seigneur, sauvez-moi ! Jésus, vous n'êtes pas venu pour les justes mais pour les pécheurs car il n'y a que ceux qui vous cherchent avec tout leur être qui savent leur péché.

Ce qui a manqué aux invités, c'est de n'avoir pas assez faim et d'avoir cru que ce festin unique ressemblait à leur chiche mais personnel repas. Ce qui leur a surtout fait défaut, c'est l'amour qu'ils auraient dû porter au maître. S'ils l'avaient un peu aimé, ils auraient reconnu l'amour à son geste. S'ils avaient dans leur vie un peu aimé un autre qu'eux-mêmes, ils auraient compris cette offre qui se proposait avant même qu'ils l'aient accueillie car c'est bien le fait de l'amour de n'être un échange qu'après avoir été d'abord un don. Qui a aimé son frère le sait mais celui qui ne fut jamais qu'un marchand intéressé l'ignore.

Seigneur, ce n'est pas sans raison que vous avez mis à la base de la loi nouvelle l'amour du prochain, cet amour qui est bien le seul mouvement de l'âme que nul ne peut commander mais qu'un autre amour éveille avant même de le dire tout haut. Celui qui se donne à son frère saura mieux que tout autre comprendre le mobile qui vous fait nous aimer le premier. Il saura mieux que tout autre comprendre, derrière le bienfait, le coeur de celui qui le lui a proposé. Il ne pourra pas rester avec vous dans la stricte neutralité d'une attitude correcte, méticuleusement observée. La loi ne pourra jamais lui faire oublier le Dieu qui la dicta pour que, la suivant comme un fils, il trouve rapidement son Père.

Que pouvait-on reprocher aux invités du festin quand ils ont refusé de venir ? Ils étaient de bonne foi. Ce jour-là, ils n'ont pas péché. Combien de chrétiens n'ont pas vraiment péché au moment solennel où leur conduite déçut le maître ! Après avoir gâché leur vie, ils regardent avec une perspicacité nouvelle leur passé et voient avec exactitude l'enchaînement des causes intimes et des circonstances extérieures qui les ont conduits à être infidèles à l'heure décisive. Ils rôdent désolés autour de ce puits profond d'où jaillit la source mauvaise. Ils mesurent la rigueur du déterminisme qui les a conduits à l'abîme. Ils ne savent pas qu'ils ont longuement forgé leur chaîne, tous les jours de leur vie. Ils ignorent qu'ils ont peu à peu empoisonné la nappe souterraine.

Le jugement de Dieu s'opère moins à l'occasion immédiate des fautes que nous commettons que dans les rencontres où le Seigneur cherche à se faire plus connaître en nous appelant plus près de lui. Aux grandes heures de l'existence, quand Dieu se fait plus proche, tout un passé ressuscite à sa voix. Toutes les fautes et toutes les fidélités de sa vie se dressent de leurs cercueils, entassés dans l'oubli et se concentrent, présents, pour une confrontation précise. Alors l'homme a la consistance d'un être réel, développé dans le temps et l'espace, concentré dans l'instant et non l'éphémérité insaisissable dont le revêt journellement la succession fuyante et discontinue de ses actes. Ce qu'il dit et ce qu'il fait, dusse-t-il l'ignorer, sont vraiment ce qu'il est.

Seigneur, ce n'est pas le jour où le chrétien refuse votre appel sans le savoir qu'il pêche gravement contre vous. Apprenez-lui avant qu'il soit trop tard par quelles lâchetés, trop petites pour que les préceptes à grosses mailles les retiennent, il prépare secrètement l'infidélité d'une vie qui se croyait fidèle. Pour combien de vies pourrait-on dire que le sort en est ainsi jeté, tellement les faiblesses initiales amorcent les inintelligences suivantes, les lourdes échéances préparées par la multitude des toutes petites traites. Certes il est des enfants prodiges qui reviennent de loin mais ils ne se recrutent pas parmi l'immense cohorte de ceux qui n'ont jamais su vouloir autrement que par le poids de l'instinct égoïste. Si Dieu est miséricordieux, si la prière est puissante, il est une justice qui respecte l'âme avec la fidélité du geste qui continue à lui donner l'être.

Valeur méconnue des jours qui passent, semblables à une foule anonyme, valeur méconnue des petits sacrifices et des petits efforts. Les uns s'en font des idoles et les autres réagissent contre les premiers, méconnaissent leur efficacité éternelle.

Beaucoup vous pleureront un jour. Plût à Dieu que leur vie puise sous la poussée d'une grâce rédemptrice, dans cette découverte douloureuse, l'heureuse conversion. Car tu vivais, mon âme, en la présence de Dieu et sous la continuelle pression de ses sollicitations et de ses projets sur toi et tu ne le savais pas. Chacune des paroles de ta vie le contient, même la plus petite et la plus ordinaire. La vie qui t'est donnée est divine jusque dans les instants de sa durée, et tu ne le savais pas. Étends-toi en elle religieusement pour que Dieu te pénètre de toutes parts et concentre-toi dans l'amour du Père pour qu'en toi il trouve une personne qui l'aime. Que tes actes soient fidélité et ton attitude intérieure, attente. Alors le jour où le Seigneur passera, tu sauras le reconnaître et nul empêchement ne t'écartera de son chemin.

*"Va et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux"*

Ceux qui avaient été invités ne prendront pas part au festin. Pourtant ils étaient les mieux préparés à goûter ses plats et à comprendre l'harmonie de son menu. Les pauvres et les boiteux, les aveugles et les estropiés de tout acabit seront des hôtes de moindre marque. Sauront-ils seulement être gourmets et apprécier les délicatesses de l'accueil du maître ? Quelle foule bigarrée, houleuse ou honteuse dans une si bel-le salle. Pourquoi les hommes les plus doués naturellement sont-ils si souvent infidèles à leur Dieu ? Leur absence tend à faire de l'église un hôpital. Aux yeux du monde, à cause d'eux, le christianisme est dédié aux faibles et à ceux qui ont besoin d'être consolés parce qu'ils ne sont pas heureux ici-bas. Dieu n'a pas voulu cela mais il a donné de ses biens à chacun pour que tous en profitent. Bienheureux le geste qui les reçoit mais encore plus celui qui les offre. C'est qu'il est peu d'âmes pures. Il faut beaucoup de pureté pour préférer vraiment et efficacement Dieu à soi-même quand, tout près de la main, il y a une joie tangible et certaine qui se propose. Bienheureux celui qui aurait pu faire le mal et ne l'a pas fait. Bienheureux celui qui aurait pu jouir de la terre et n'a voulu que servir et aimer l'invisible et immense créateur de tous les biens visibles et proches qui le sollicitent.

Marie, vous êtes cette âme pure par excellence, vous, la fleur de notre humanité et la reine des vierges fidèles. Puisseons-nous le devenir à votre contact. Il nous faudra souvent une autre mère à la main plus dure que la vôtre, au regard qui fait frémir et pleurer. Comme dans la parole que votre fils nous enseigne, faudra-t-il que nous soyons d'abord pauvres et boiteux, aveugles et estropiés pour entendre l'appel du maître ? Il est bien peu d'hommes qui n'ont pas besoin de la souffrance pour les dépandre d'eux-mêmes et devenir enfin totalement dociles. Alors ils en portent les marques indélébiles dans leur chair et leur front se fait tout ridé.

Marie, soyez pour nous la mère qui console et empêche l'enfant de se révolter quand en lui monte le flot amer du bonheur regretté et de la virginale joie à jamais brisée. Faites-nous entrer dans la salle du festin de votre douce voix, sans laisser qu'on nous y force trop par les épaules, comme il est écrit par ailleurs. Hâtez notre venue en nous apprenant, par ce que vous êtes, la sainte humilité très méconnue et donnez à nos coeurs gâchés un sens renouvelé qui puisse nous faire correspondre sans rudesse, sans étroitesse, sans pauvre inintelligence, sans absurde résistance, à toutes les délicatesses du coeur d'un Père si grand et si inconnu.

Seigneur, quand donc viendra l'heure des parfaites réussites ? Quand donc l'homme sera-t-il assez homme et croyant pour reconnaître par la foi, avant d'y tomber, les pentes glissantes et les secrètes abîmes qui se cachent sous ses pas ? Quand saura-t-il enfin, dans la virginité d'une jeunesse adulte que nul accident n'est venue ébranler, vous apporter la totalité d'un coeur que vous lui avez donné pour vous aimer ?

### 306 - Enthousiasme humain et force chrétienne

La prédication de Jésus eut rapidement, à ses débuts, beaucoup de succès. C'était sans doute parce que le Christ guérissait les malades. Il semblait ainsi correspondre aux espérances messianiques, politiques et charnels des Juifs. Mais il y avait encore une raison plus noblement humaine. La chaleur de sa parole et la lumière de sa personne faisaient naître auprès du Seigneur une légère nouvelle, la liberté d'une vie commençante. Près de lui, l'homme connaissait la dilatation intérieure de son être, qui est plus que la santé du corps, que la ferveur du coeur ou que la joie aérienne de l'esprit. Il découvrait l'allégresse primordiale d'une nature qui retrouve sa voie. Mon Dieu, c'est ainsi que vous venez à chaque génération visiter les enfants de ce monde, ces fruits nouveaux de notre continuelle fécondité créatrice. Par le sacrement de tout ce qui manifeste votre enseignement, grâce au ministère de l'église et des croyants, vous montez devant leurs âmes, comme le soleil levant qui renouvelle le jour. Non seulement vous leur donnez des yeux pour admirer l'idéal de vie que vous leur proposez mais votre secrète présence les soulève pour un temps au-dessus d'eux-mêmes et leur rend tout facile. Ils partent en foule à votre suite, dans l'enthousiasme. A voir la montagne si grande, on la croit aisément proche. Il semble qu'il suffise de le désirer pour gravir d'un seul effort jusqu'à son sommet. Mirage heureux puisqu'il facilite aux néophytes les premiers pas, cependant mirage aussi dangereux car l'heure du midi approche, l'heure de la torpeur, que ces jeunes hommes ignorent encore. Déjà l'orage charge ses tonnerres au-delà de l'horizon et prépare ses dévastations. Voilà la nuit enveloppante ! Vos serviteurs sauront-ils vous rester fidèles ? Vos serviteurs les plus capables d'entrer dans le mystère de votre amour et qui reçurent dans leur coeur son mouvement sacré, sauront-ils prendre part à la joie que vous leur avez préparée pour la consommation de l'éternité ?

Hélas ! beaucoup entendent la parole de Dieu mais peu savent y demeurer pour la faire fructifier. De la multitude des Juifs qui écoutèrent Jésus, il ne reste, après la mort du crucifié, que quelques hommes et le petit groupe de femmes. De la multitude des âmes jeunes qui connaissent un jour les avances divines, il ne demeure, après les tempêtes de la vie et les ardeurs de ses jouissances brûlantes, que le petit troupeau des fidèles. Sans cesse, les hommes naissent à l'amour et sans cesse il en est qui abandonnent ses réalités efficaces. Semblable au brasier dont la flamme rapide s'allume et s'éteint dans les soubresauts d'une matière qui s'efforce de s'unir au souffle qui l'épuise, le monde des âmes brûle sous l'action de l'esprit, mystérieux acheminement, à travers le péché et l'erreur, vers la totale réussite que sera une humanité enfin digne d'être le corps du fils unique de Dieu.

Chaque jour, grandissent des âmes vierges capables d'entendre l'appel divin et d'y répondre. Elles sont la consolation de ceux qui, chaque jour, voient des âmes se dessécher et se paralyser. Jésus trouva la joie dans ses apôtres, malgré leur pauvreté, quand les foules le quittèrent. C'est avec eux qu'il se retira quand Jean fut

décapité. Près d'eux, il se recueillit quelques heures avant le calvaire. Paternité spirituelle, de quel secours êtes-vous pour le disciple qui a déjà longtemps marché ! Un seul enfant fidèle le console de la défection de tous les autres. Si arrivait enfin un jour où l'homme réussissait à vous être plus fidèle, si presque tous les hommes correspondaient à votre appel, avec quelle puissance s'élèverait la Jérusalem céleste, quelle joie régnerait déjà ici-bas ! Mais nous en sommes au stade de la réussite individuelle. Le saint reste solitaire. La sainteté se montre au doigt. Elle est encore trop rare pour rendre compte humainement de ce christianisme si médiocrement humain par certains aspects, déjà vieux de 20 siècles. La pérennité du catholicisme est plus explicable raisonnablement par la providentielle affluence, sans cesse renouvelée, de ceux qui seront les chrétiens et les apôtres de demain que par la générosité et l'intelligence spirituelle des membres actuels de l'église. Dans la pauvreté de mon état, Seigneur, j'adore le flot des âmes qui déferlent sur le monde comme la manifestation la plus magnifique de votre effort créateur. Déjà je pressens la multitude des essais que tenta la vie pour faire jaillir la force charnelle capable de porter une pensée libre. Déjà je suis éveillé sur la perpétuelle action divine qui cherche à former, à travers les hommes, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, plus de conscience de soi. Les prodigalités créatrices et les longues patiences qui firent la terre et l'homme et qui continuent à les parfaire sont l'image de la multitude des visitations et de la perpétuelle action divine qui cherche à former, à travers les hommes, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, plus de conscience de soi. Les prodigalités créatrice et les longues patiences qui firent la terre et l'homme et qui continuent à les parfaire sont l'image de la multitude des visitations et de la perpétuelle pression que la grâce invisible développe pour enfanter des fils de Dieu et le corps du Verbe. Si je mesurais chaque chose à la taille de ce que je suis, combien cet assaut continu mené par l'amour contre les libertés rétives ou dociles, avec ces mille échecs partiels ou totaux, serait décevant pour ma raison. Mais les âges préhistoriques, par l'immensité de leur durée, nous enseignent l'ordre de grandeur du tempos qu'il faudra à la grâce pour faire lever l'immense pâte pétrie par les millénaires passés. La réussite éclatante de la vie est, pour l'homme qui en mesure l'extraordinaire improbabilité, une confirmation puissante et précieuse que sa foi lui impose, de voir un jour Dieu aimé par l'humanité comme son Père. Je me sens plus existant dans la solidarité de cette immense foule qui vaincra un jour que dans l'isolement de mon être solitaire. Je supporte ainsi avec plus de confiance et de courage les mutilations que m'impose la vie et les choix que je fais pour vous suivre, sources de mes renoncements définitifs. Je sais que vous ne rejetterez pas les fatigués et les abîmés des premières vagues humaines dont je suis, qui voulurent prendre possession du monde et de soi pour vous l'offrir, auréolés de pensée et d'amour. Vous ne nous séparerez pas de ceux qui, grâce à nos pauvres efforts et à nos petits résultats, sauront vaincre. Dans nos âmes condamnées à des vies médiocres, un jour, résonnera en joie éternelle l'écho des victoires définitives. A l'heure même des plus grands succès de sa prédication, Jésus savait la précarité du résultat atteint. Il connaissait le cœur de l'homme, la promptitude de son esprit que porte, en chancelant, au bout de ses forces, une chair trop faible. Il voyait l'énorme bulle qui, demain, crèverait les apparences qui se déchireraient comme le voile d'un autre temple. Le long de ses jours triomphants, le Christ portait en lui l'échec que sanctionnerait sa mort mais, parce qu'en lui était déjà la résurrection, son humanité conservait l'optimisme rayonnant, communicatif, qui donne la certitude de la victoire définitive. Seigneur, votre disciple a besoin de voir votre calme visage au milieu de ses luttes solitaires. Dans la tempête, il lui faut déjà beaucoup de foi pour vous laisser dormir en lui. Certains jours, une peur saisit le fond de son être que seul vous pouvez guérir en vous dressant devant elle et d'un geste l'apaisant. Pour qu'il croie au succès éternel de ses efforts fidèles, malgré les apparences contraires si souvent écrasantes par leur masse et par leur nombre, pour qu'il croie à la réussite totale de votre oeuvre ici-bas, il ne lui suffit absolument pas de savoir que, jusqu'à ce jour, votre action créatrice a remporté bien des victoires. Il lui faut entrer plus intimement dans votre cœur et saisir en vous la certitude de la résurrection. Au soir dernier de votre vie terrestre, au seuil de la déroute, à l'heure de la suprême confrontation entre la vie et les forces de la mort, du passé et de l'avenir, vous avez pris le pain et le vin. Vous avez joint dans un même geste, dans une même affirmation, votre passion finissante, proche des extrémités de l'anéantissement, avec l'ultime conquête d'une oblation certaine de son acceptation divine. Donnez à votre serviteur la grâce de comprendre l'éternité de votre acte et son efficacité. Faites-lui y correspondre chaque matin quand, à son tour, à votre suite, avec l'église, il le renouvelle. Que ce soit aussi, pour votre disciple, l'annonce de sa mort et de sa résurrection. Alors il saura tout le jour vivre de l'espérance à travers, s'il le faut, les désespoirs humains des échecs et des morts. En lui, sera la force de Dieu.

307 - **Les noces de Cana** (Jn 2, 1-10)

De nombreux miracles sont rapportés dans l'évangile. Peu présentent un enseignement aussi plénier que celui des noces de Cana. Saint Jean, l'historien du Christ mais aussi son théologien, a aimé mettre ce récit au début de son livre pour l'ouvrir par un résumé de ce qu'il développera dans la suite. Par son prologue, il concentra, dans la première page de l'évangile, tout l'enseignement reçu de Jésus sur sa personne divine et sa mission. D'une manière semblable, le miracle de Cana nous fait entrer, par une synthèse initiale, dans le mystère de la sanctification des âmes.

*“Le troisième jour, il se fit des noces à Cana en Galilée”*



Ces Juifs ne s'étaient pas réunis pour recevoir Jésus et sa mère. Ils célébraient dans la joie l'heureuse issue de la découverte mutuelle de deux âmes. Ils le faisaient sans savoir qu'ils allaient ainsi vers une autre découverte, plus fondamentale encore pour chacun d'eux que la précédente mais qui, sous bien des rapports, était figurée par elle. Car la rencontre de Jésus, reconnu en lui-même et non pas seulement vu par un badaud distrait ni seulement scruté par le regard curieux, n'est pas plus explicable par des raisons seulement humaines que ne peut être provoquée par des artifices la juste reconnaissance des âmes dans l'amour.

La conversion au christianisme, non pas seulement celle qui ne serait que social ni même celle qui n'accaparerait que l'esprit, est une grâce gratuite car elle n'est pas la conséquence des seuls efforts de l'homme. C'est pourquoi elle apparaît toujours spontanément à celui qui ne l'a pas reçue, aussi imaginaire que peut sembler l'amour à celui qui n'a connu que la simple amitié. Cependant, de même que l'amour de deux personnes s'explique après qu'il est né par les secrètes convenances que lui-même manifeste, ainsi en est-il de la grâce qui donne la foi vivante car elle ne vient pas visiter l'homme sans qu'il soit secrètement préparé. Justement, parce qu'elle n'est pas le seul effet de l'industrie humaine qui demeure toujours dans la zone de la claire et superficielle conscience, elle épouse mieux que toute autre réussite l'exacte capacité de l'âme et prononce par sa venue même un premier jugement de Dieu.

Seigneur, ces Juifs célébraient entre eux sans le savoir, sans absolument pouvoir le comprendre, sans même probablement le faire avec toute la noblesse humaine désirable, le symbole d'un très grand mystère. Tandis qu'ils erraient dans les ténèbres, ignorant leur véritable grandeur, déjà vous étiez au milieu d'eux avec votre mère. Il y avait une tension mystérieuse entre ce qu'ils faisaient aveuglément et votre volonté sainte, une tension qui n'arrivait pas à jaillir en éclair. Qui leur sera envoyé entre eux et vous pour qu'ils vous reconnaissent et vous aiment comme deux d'entre eux ont su se reconnaître et s'aimer ?

*“Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus dit : Ils n'ont plus de vin”*

Toutes les activités humaines, même les plus spirituelles, connaissent ainsi au bout de leurs efforts l'échec. Il n'est point de préparation minutieuse qui puisse l'éviter. La sagesse que donne l'expérience consciente de la vie ne saura jamais que le retarder en signalant sa venue de plus loin. Mais il est particulièrement néfaste de croire que, lorsque l'homme entre dans sa déroute, il se tourne spontanément vers Dieu. Il lui faut bien d'autres préparations pour rendre efficaces ses progrès dans le réalisme terrestre. Le christianisme n'est pas le refuge des coeurs déçus. Si certaines impressions religieuses peuvent être le port des naufragés, rien n'est plus éloigné qu'elles de la forte et robuste foi attendue de ses disciples par Jésus.

C'est pourquoi ceux qui s'attardent avec complaisance sur les précarités des victoires humaines, qui aiment sans cesse rabaisser les progrès de la science et de ses techniques, qui se réjouissent secrètement des échecs de la société quand elle tente de s'organiser dans la paix et la justice; se trompent lourdement s'ils veulent ainsi en tirer des arguments en faveur de la foi chrétienne. Ils préparent à l'église un recrutement de fidèles médiocres qui l'empêcheront par leur inertie ou leur veulerie d'être la tête du monde de la pensée et de l'action. Ils rejettent de son chemin les âmes les plus nobles, celles que Jésus eut aimées s'il les avait jadis croisées dans ses missions. Marie n'a pas connu cette triste politique qui croit donner à Dieu quand elle retire à l'homme et qui conduit au Christ des vaincus et non des coeurs hardis et conquérants. Lorsqu'elle dit à Jésus : Ils n'ont plus de vin, c'était par un sentiment angoissé. Ce vin, elle aurait voulu que lui, son fils, leur en donne, seulement un vin semblable à celui qui vient de manquer.

Marie, je vous aime dans l'humanité de votre geste. Soyez la mère de toutes les âmes qui sauront conduire le monde à Dieu, comme vous avez fait, ce jour-là, des convives du festin parce qu'elles ont aimé la terre d'abord, sincèrement et de tout coeur. Vierge, fleur de notre race, il vous était aisé de chérir en votre nature la marque du Seigneur ouvrier. Mais nous autres, comme des pécheurs, il est en nous une pesanteur et un désordre que nulle main divine n'est encore venue guérir. Il est dans ce monde une lèpre que n'a pas connue votre chair très pure. Apprenez-nous à juger ce mal avec des yeux sains et un coeur de croyant. Alors, nous pourrions comme vous, malgré notre misère, aimer la grandeur que Dieu a mise en nous avant même que nous ayons totalement réussi à la consacrer à son service par un amour vrai. Alors, nous saurons aimer l'humanité, pécheresse mais royale et éternelle, comme vous avez aimé l'humble société des convives d'un jour. Faites-nous auprès d'elle les messagers de votre fils.

*“Femme, mon heure n'est pas encore venue”*

Il est des heures favorables à l'action de la grâce lorsqu'elle trouve le coeur de l'homme recueilli et disponible. Il en est d'autres où il est trop absorbé par ses passionnements pour qu'elle puisse, en frappant doucement, se faire entendre. Un jour, Jésus ne put faire aucun miracle parce qu'il ne trouvait pas assez de foi dans son propre village. Lorsque Caïphe l'interroge, il se tut, lui qui était venu pour être la lumière qui éclairerait tout homme. Devant cette assemblée de bons vivants, dissipés par une joie qu'ils n'avaient pas su rendre vraiment humaine et spirituelle, Jésus comprend que son heure n'est pas encore venue.

Mon Dieu, quelle est donc votre patience devant cette humanité, si mobile et si changeante, qui ne laisse que trop rarement voir son coeur. Quels tourbillons entraînent son mouvement désordonné semblable au chaos initial. Ce

n'est plus désormais une statue tirée de l'argile que vous avez à sculpter. Vos mains n'ont plus seulement à pétrir de la glaise inerte. Maintenant, c'est à travers les instants de la durée, par la voie rapide et précaire des circonstances, grâce aux appels furtifs jetés à l'heure des recueils, qu'il vous faut saisir cette oeuvre vive et continuer à construire le fruit de votre amour. Vous avez attendu des siècles innombrables avant que votre fils devienne notre frère. Pas à pas, dans les ténèbres, il vous a fallu préparer secrètement les coeurs à le recevoir à travers leurs errements, malgré leur indocilité, au-delà de leurs révoltes, tandis que se multiplient les catastrophes sur la terre inhospitalière.

L'homme ne sait pas se conduire humainement dans ses joies et dans ses peines. Entre ses mains, les plus grands dons reçus de Dieu se dissipent en distractions ou en ivresse. Il ne voit pas le regard qui le fixe et le suit intensément, la grandiose attention d'un Dieu qui le presse dans l'ombre pour être librement aimé de son enfant. La science croissante de l'homme, sa puissance, ne sont pas spontanément pour lui un moyen de se préparer à l'avènement du royaume de Dieu en lui. Les premiers pionniers trouvent dans leurs découvertes une joie qu'il est facile de rendre plénièrement chrétienne. Mais ceux qui viennent après occuper le terrain conquis, y prennent trop facilement une jouissance et un confort supplémentaires qui les rendent plus étrangers encore à Dieu. Ils ne savent pas se servir, avec noblesse humaine, des fruits de la victoire commune. Aussi, souvent à la fin de leur vie, connaissent-ils, au lieu des ferveurs passées, le stérile scepticisme qui les fait mourir une première fois. Il ne faudrait pas de grands changements pour qu'un honnête homme devienne perméable aux ouvertures divines. Une conversion est la conséquence d'un tout petit déplacement du centre des perspectives. Ainsi lorsqu'on change de place la lumière, s'engendre toute une nouvelle harmonie d'ombres et de profondeurs. Le réel reste le même, seulement il est vu autrement. Mais cette modification est trop intime pour que l'homme qui lui reste étranger puisse ne pas la nier. Elle s'opère dans des profondeurs si secrètes que nul doigt n'est assez délié pour pouvoir s'y glisser. Qui pourrait faire désirer une mutation si inconnue ? Qui pourrait introduire l'âme dans ce lieu de grâce d'où elle sortirait encore elle-même et pourtant tout autre ?

Le chrétien lui-même qui a déjà connu des conversions profondes ne peut que tendre la main aveuglément, dans un geste de prière, vers l'invisible appui qui lui fera gravir les marches du trône de Dieu. Pauvres êtres que nous sommes, occupés, absorbés ! La terre nous rend esclaves parce qu'il n'y a pas encore en nous le coeur d'un maître, parce que notre humanité n'a pas encore acquis sa stature royale. Les uns cherchent la libération en s'évadant du monde. Ils fuient au désert, ils y trouvent de nouvelles occupations et de nouveaux soucis non moins absorbants et souvent plus perfides. Beaucoup d'autres, la plupart, renoncent à lever la tête vers le ciel et se construisent ici-bas une demeure, une tente, où ils puissent vivre point trop mal. Dans ces ténèbres, quand pourra briller la lumière de Dieu ?

***“Sa mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira”***

Les serviteurs n'étaient pas prêts pour recevoir la grâce du Seigneur. Mais Marie les aida à s'en rendre dignes. Son influence sur eux ne fut pas la simple conséquence de l'intérêt qu'elle leur portait ou du souci qu'elle avait manifesté à son fils en le prévenant de la pénurie de vin. Ce ne fut pas non plus sous l'action de ses exhortations que ces hommes se décidèrent à faire ce que Jésus leur demanderait. Sa présence avait par elle-même une efficacité rayonnante dont les coeurs ne pouvaient se défendre parce qu'ils ne la percevaient qu'au moment où déjà, par elle, ils étaient transformés. En ce jour, Marie, vous avez fait avec éclat, aux yeux de tous, le doux miracle que, dans l'intimité, votre grâce avait déjà opéré dans l'âme d'Elisabeth. Votre venue près d'elle fut, pour elle, la source d'une foi renouvelée. Le souvenir de votre présence, celle qui a cru, aida Zacharie à reprendre fidèlement une vie que sa secrète indigence avait brutalement gâchée au jour où Dieu venait la couronner.

Les serviteurs cependant acceptèrent de remplir les six urnes de pierre qui servaient aux ablutions des Juifs. Auraient-ils correspondu aussi pleinement à une indication de Jésus pour le moins très étrangère en apparence au résultat que l'on se proposait d'atteindre si, dans leur coeur, n'était entrée déjà une docilité nouvelle ? Certes, ils ne devaient aucune obéissance à cet inconnu. S'ils avaient écouté leur bon sens critique et raisonnable, d'un sourire aimable, ils eussent écouté le conseil dérisoire. La curiosité aiguë d'un esprit qui pressent un nouveau possible n'aurait pas non plus permis de remplir toutes ces outres jusqu'au bord avec tant d'attention fervente. Dans ces âmes capables d'une telle obéissance, il y avait déjà une disponibilité religieuse, une attentive adhésion par l'intime au réel inconnu qui allait se proposer. Sans qu'ils l'aient su, Marie, en passant, sous le voile de son silence, les leur avait données. Cette grâce prévenante, entre les mains du Christ, par la réponse qu'il fera aux gestes ébauchés, deviendra efficace.

Toute âme a ainsi besoin qu'un de ses frères hâte pour elle l'heure des visitations et l'introduise sur le chemin des intimités divines. Il est un enfantement spirituel nécessaire comme celui qui donne la vie aux petits des hommes. La femme est la mère de son enfant si Dieu en est le créateur. Mystérieuse filiation, paternité spirituelle, premier écho sur cette terre de la filiation divine et de sa paternité, socle humain qui leur permettra de s'étendre en dehors de leur centre intime jusqu'aux limites des expansions du créé. Il semble que l'homme soit plus naturellement porté à connaître la paternité qui enfante les corps. Cependant, secrètement à travers celle-là même, c'est encore l'autre qu'il désire. Elle est la joie du Père et la joie du Fils. Qui nous dira les spirituels

échanges qu'elle suppose et la mystérieuse alchimie qu'elle réalise pour transformer les couches profondes du coeur ?

La mère n'est pas seulement l'éducatrice de son enfant par l'enseignement et l'exemple. Elle n'est pas seulement la parole la plus écoutée parce que la plus aimante. Elle est par elle-même, parce qu'elle est la mère, celle qui continue à faire le coeur de son fils comme elle a fait jadis son corps. Ce qu'elle lègue à son petit restera intact en lui-même lorsqu'il sera devenu grand et qu'il aura beaucoup vécu. A l'heure du souvenir, quand l'homme regarde sa vie et s'attache plus à la contemplation qu'à l'action, sa mère et l'auréole dont elle entoura son premier âge reparaîtront au centre le plus éclairé de sa mémoire. Quand il connaîtra les passivités de la maladie qui terrasse le corps, il rêvera encore de l'époque où il était le petit garçon que sa mère endormait en chantant. La paternité des âmes n'est pas non plus le fruit du seul dévouement. Elle n'est jamais donnée à ceux qui ne savent que séduire les coeurs et les enthousiasmer par leur parole et leur allant. L'intellectuel à l'intelligence puissante ou le chef peuvent se faire des disciples. S'ils ne sont que cela, ils n'auront jamais de fils selon l'esprit. Elle est rendu possible par une pureté profonde à travers laquelle luit la lumière divine. La grâce humaine qui engendre les filiations spirituelles est le reflet très fidèle de la grâce divine qui adopte les enfants des hommes pour en faire des fils de Dieu. Mais la paternité spirituelle que l'homme juste peut connaître n'est pas proposée à tous ceux qu'il rencontre car elle est mieux qu'un don destiné uniformément à tous, parce que reçu de Dieu avec exactitude pour tous. Elle est l'aboutissement de deux cheminements inconnus de la grâce dans deux coeurs qui, un jour, en se rencontrant, se retrouvent. Elle est la reconnaissance mutuelle de deux âmes, non pas qu'elles soient semblables ni à la même étape spirituelle, mais parce que l'une a commencé à défricher le sol que l'autre, par volonté divine, doit continuer à cultiver, ou bien parce que l'une doit dire à l'autre, souvent silencieusement, le mot mystérieux qui l'expliquera à elle-même et la donnera à Dieu.

Marie, les âmes ne sont pas toutes faites les unes pour les autres. Le royaume de l'esprit est si vaste. Il est tant d'horizons que l'homme ignore fatalement parce qu'il est limité par sa propre faiblesse et par l'oppressante pauvreté de l'état spirituel de son milieu. Il ne peut pas connaître les multiples demeures de la maison du Père. Chacun n'est fait que pour quelques autres. Mais vous, vous êtes la mère de tout car vous êtes le rocher d'où la source a jailli et le joyau humain du corps divin vers qui tout converge. Les serviteurs vous reconnaissent mystérieusement. Tous les hommes, lorsqu'ils atteignent l'âge des statures de l'adulte, s'ils sont dignes de pénétrer votre mystère intime, vous reconnaissent. Tous ont à recevoir de votre auréole maternelle. Mais nous autres, s'il est en nous quelque paternité possible, elle sera limitée à ceux que Dieu nous a donnés en nous offrant à eux.

Près de celui que Dieu envoya à l'homme pour qu'il découvre le Christ et entre dans le champ paternel, bien des révoltes s'apaisent. Le coeur se fait moins dur. Il accepte de reconnaître ses erreurs passées. Le souvenir des fautes, parce qu'il n'écrase plus, est religieusement porté. Les chemins se redressent et l'âme découragée renaît à l'espérance. Sous l'action de la grâce forte et douce qui rayonne pour elle de ce messager du royaume, l'âme connaît un bonheur qui assouplit son être, donne des ailes à ses pesanteurs, fait palpiter les puissances cachées dans ses profondeurs. Du regard, elle conquiert dans la joie les vastes horizons du domaine que Dieu lui a réservé, comme jadis Adam reconnaissait le jardin où jouaient heureusement ses efforts. Jeunesse initiale auprès du paradis terrestre que l'amour filial et l'amour paternel nous entrouvrent.

Le père pourra quitter son enfant parce que son devoir l'appelle ailleurs et que Dieu jette au plein vent de cette terre la bonne graine pour qu'elle visite toute demeure. Il pourra aussi mourir ayant lié l'heureuse gerbe. De lui, le fils gardera plus qu'un souvenir. Non, ce ne sera pas seulement un culte sentimental qu'il conserve pieusement dans son coeur. Ce ne sera pas en lui fidélité semblable à celle d'une femme qui rôde sans cesse autour du tombeau de celui qu'elle aime. Mais il est des liens éternels qui unissent les vivants. Ils sont pour ceux qui restent ici-bas, solitaires, sources de présence réelle et force. Quand la fatigue pèsera sur lui, quand sa foi s'obscurcira, votre fils malade recevra de vous la grâce de fidélité au don déjà reçu par vous et alors nul autre que vous ne pourrait ainsi le lui donner. Le soir de sa vie, quand il pensera à toutes les grâces qui l'ont visité, vers Dieu montera sa reconnaissance pour d'abord le remercier de lui avoir montré par vous celui qu'il devait être.

Seigneur, ce n'est pas seulement au début de notre vie chrétienne qu'il nous est nécessaire de rencontrer votre serviteur fidèle. Aux heures cardinales de nos croissances, quand la pâte humaine gonfle ses épaisseurs pour les expansions de son abondance, quand devant nous se dresse le croisement inconnu de deux chemins possibles et qu'il faut choisir, quand notre vie s'engage sur les pentes glissantes des renoncements définitifs ou des gestes que seuls la foi et l'appel divin peuvent justifier, il nous est bien nécessaire que vous nous envoyiez votre serviteur fidèle. Mais écarter de nous ceux que votre esprit intime ne guide pas, quoiqu'ils aient votre langage, ceux dont la science n'a pas rendu le coeur large comme le monde et l'esprit ouvert à la totale vérité, parce qu'elle n'a pas été assez apprise dans l'amour. Ne nous envoyez pas des amis comme ceux qui visitèrent votre serviteur Job au jour de la tentation et de son malheur. Qu'il vienne de son pas souple et calme, enveloppé de silence, nourri de votre présence, l'homme pur et fidèle, notre aîné dans la foi et votre précurseur. Tous ceux qui, avant nous, cheminèrent heureusement avec des coeurs chargés de chaînes comme les nôtres, à travers les

obstacles contre lesquels aujourd'hui nous nous heurtons, soyez-nous présents à cette heure avec celle qui est notre mère.

Mais il est une autre présence, semblable à celle de la vierge Marie, maternelle comme elle et spirituelle; que Dieu a fait naître sur le chemin des hommes pour qu'ils croient à son fils. Beaucoup s'imaginent connaître totalement l'église parce qu'ils en savent le nom et les activités les plus extérieures, comme beaucoup pensaient connaître Marie parce qu'elle était la femme du charpentier, Joseph de Nazareth. Beaucoup croient l'aimer assez parce qu'ils adhèrent à sa doctrine, obéissent à ses ordres, participent à la grâce efficace qu'elle communique par ses sacrements et la multitude de ses initiatives. Mais il en est peu qui explicitement, au fond de leur coeur, aient découvert en elle l'épouse du Christ, comme il en est peu qui soient entrés dans le mystère de la maternité divine de Marie. Cependant, proches de l'église sans qu'ils le sachent, les hommes connaissent des transformations intimes, des maturations surnaturelles qui les rendent capables de recevoir l'amour divin. C'est là son rôle propre d'épouse qui mène les enfants à l'époux, plus par ce qu'elle est dans son intime que par ce qu'elle fait et enseigne. L'église est plus qu'une maîtresse de vérité ou qu'une autorité qui gouverne, comme Jésus est plus qu'un docteur ou un chef. Elle est l'épouse et non pas la servante. Qui saura aimer l'épouse comme les disciples surent aimer Jésus jadis, l'aimer comme l'épouse du Christ ? Ceux-là connaîtraient les rapides sentiers qui montent droit au coeur même de Dieu. Mais il en est tant qui aiment servilement l'église comme jadis les Juifs suivaient servilement Jésus. Seigneur, soyez béni d'avoir placé près de nous, celle qui sait nous conduire à Dieu et faites-nous correspondre à sa grâce secrète, comme les serveurs reçurent celle de Marie.

Mais pourquoi laissez-vous le visage de votre épouse aussi ridé par les malheurs des siècles passés et les douleurs qu'elle a souffert ? Les péchés commis par ses enfants les plus proches ont élaboussé son manteau centenaire. Pourquoi, vous qui savez tout rendre nouveau, ne venez-vous pas la parer de l'aube virginale ? Pourquoi n'est-elle pas toute belle de sainteté transparente comme Marie, votre mère ? Combien d'hommes de bonne foi, rebutés par des apparences si opaques, ne savent pas écouter auprès d'elle la voix qui murmure dans leur coeur parce qu'il s'élève en eux un scandale qui crie trop fort. Seigneur, redonnez vous-même à votre église la beauté de son éternelle jeunesse dans le rayonnement de ses traits purifiés, dans la ferveur de sa prière renouvelée, dans l'allégresse de son espérance confirmée, dans la joie de sa destinée, celle qui est l'épouse et la paix de sa fidélité. Alors, le monde sera prêt à croire que l'époux est venu et que Jésus est votre fils.

*"Ils les remplirent jusqu'en haut"*

Les serveurs ne savaient pas que cette obéissance serait l'instrument humain du miracle et qu'en remplissant ces outres jusqu'au bord, ils le rendaient possible.

Ainsi en est-il toujours dans la vie chrétienne. Ce n'est pas au début de nos fidélités, nous ne savons pas l'efficacité que Dieu voudra leur donner. Quel étonnement bienheureux saisit ceux qui ont réussi leur vie, leur unique vie, grâce au cheminement aveugle des docilités quotidiennes. Ils regardent derrière eux le long sillage des fécondités de leurs initiatives. Ils en reconnaissent le développement régulier et puissant à travers la multitude des circonstances qui auraient pu engloutir leurs travaux et qui n'ont fait que les soulever plus hauts et les porter comme la vague fidèle. Ils voient monter devant eux l'oeuvre de Dieu, certaine. C'est de leurs pauvres mains qu'elle jaillit, ces pauvres mains qui n'auraient pas su, à elles seules, assurer le succès des jours humains de l'ouvrier. Ils comprennent combien Dieu les a associés à sa volonté créatrice par amour très gratuit mis aussi ils s'émerveillent devant la part qu'il leur a donnée de cette oeuvre que, sans leurs réponses généreuses, il n'aurait pas voulu construire. Ils se reconnaissent liés pour toujours à cette réussite divine. Ils y discernent la source inépuisable de leur bonheur éternel. Ils en sentent déjà sur leur tête l'heureux diadème. Béatitude des bons ouvriers qui deviennent, dès ici-bas, les intimes amis du maître et participent à sa joie de constructeur !

***"Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à ce moment"***

Seigneur, c'est ce vin que les hommes désirent, ce vin qui jaillit d'un pressoir autre que ceux des vignobles de la terre. Ils peuvent bien aimer les fruits de leur propre récolte. Ils peuvent bien s'en griser mais, le lendemain, de nouveau, ils ont soif. Toutes ces joies qu'ils savent se procurer, même si elles sont très grandes et très variées, elles ne peuvent pas leur suffire car ils en ont vite fait le tour et ils les connaissent toutes par leur nom.

Secrètement dans leur coeur déjà, ils les jugent vaines, même si encore ils s'y livrent. Ce n'est pas que ces jouissances ne soient nobles et dignes d'être connues mais elles sont limitées, elles sont finies. Elles prennent le coeur puis l'abandonnent à nouveau seul. Elles sont la vague qui soulève et ensuite laisse retomber parce qu'elle est passée. Qui nous donnera la joie qui dure, celle qui ne s'épuise pas comme le vin des vignes terrestres ? Vous êtes venu dans ce monde pour enseigner aux hommes la joie parfaite mais elle est trop parfaite pour nous, votre joie. Jadis, l'enthousiasme des phrases belles qu'on prononce trop facilement en parlant de votre message me cachait l'irréalité du témoignage qu'apportent des lèvres d'homme. J'ai maintenant la nausée de ces mots trop sonores, si facilement répétés, dont on se dupe si aisément. Ils m'éloigneraient de votre enseignement, Jésus, si je n'aimais pas déjà un peu votre personne. Je crois à la joie que vous me proposez mais elle ne me réjouit pas le coeur comme les autres bonheurs dont j'ai fait la rencontre et que j'ai jugés. Je suis encore trop charnel pour lui trouver la saveur que je cherche. Elle est si spirituelle que, dans mes jours de moindre foi, j'ai la tentation de la

penser trop abstraite. Le vin du ciel est fade comme de l'eau pour nos langues très sensuelles. Qui nous donnera le goût sacré de Dieu ?

L'homme adulte connaît la vanité de ses plus nobles joies et resté affamé auprès de la nourriture que vous lui proposez. Il est trop exactement et plénièrement conscient de l'humain pour y chercher encore l'absolu que son coeur désire, ni même pour s'abandonner aux ivresses qui semblent pour une heure le lui avoir fait trouver. Il est encore trop uniquement humain pour trouver en vous un amour qui le comble, épouse toutes les profondeurs de son être et se répande dans toutes les épaisseurs de sa chair. Qui viendra visiter ce solitaire, étranger à la terre et au ciel, parce que vrai dominateur de ce monde et fidèle disciple qui espère en la venue du royaume. Seigneur, en ce lieu extrême, vous avez su conduire votre serviteur. Vous saurez l'en faire sortir. Changez son coeur et donnez-lui le vin nouveau, meilleur que l'ancien qui est venu à lui manquer, le vin nouveau de votre amour.

### 308 - Les ouvriers de la vigne (Mt 20, 1-14) 20 02 36

*“Car le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Étant convenu avec les ouvriers d'un denier, ils les envoya à sa vigne”*

Heureux ceux qui se trouvent appelés à travailler au commencement d'une grande oeuvre “au matin d'un jour nouveau”. Ils connaîtront, plus que tout autre, la joie du labeur et de l'initiative. Leur idéal se manifeste à leurs yeux dans la lumière d'une aurore. Avec quelle fraîcheur d'âme, ils y répondent !

Ceux qui dorment tard ne connaîtront pas cet enthousiasme. Les âmes déjà fatiguées, blasées ou paresseuses, ne verront jamais ce soleil levant. Jamais elles ne découvriront d'initiatives à prendre, d'oeuvres à faire, l'autel qui consacrera leur vie. Encore faut-il rencontrer le père de famille, rencontre où s'épousent mystérieusement les sollicitations divines et les initiatives de l'homme.

Heureux ceux qui, dès leur jeune enfance, ont connu l'appel du Christ. Le commencement d'une vie est aussi le commencement d'une grande oeuvre. la naissance est, elle aussi, une aurore. L'âme d'un enfant est muette et attentive comme le silence de l'aube. Elle est naturellement intelligente de Dieu. Plus tard, si elle retrouve cette spontanéité religieuse, ce sera au prix de longs efforts. Combien de vocations sont nées à l'âge de douze ans ! Alors l'appel est fait dans l'auréole de la joie. Le disciple novice ne connaît pas, ou oublie, la faiblesse de l'homme. Il traite spontanément de plein-pied avec Dieu qui se fait proche comme un autre lui-même mais dans une simplicité qui écarte l'orgueil. C'est une alliance qui se conclut. L'âme donne sa vie à Dieu. Elle reçoit son amour et plus tard, le ciel, “un talent”. Elle sait le bonheur d'être prise au début du jour. Elle ne pense pas que d'autres chômeront sur place jusqu'au soir. Ainsi le petit enfant ignore l'affection de sa mère, tout ce qu'il est, tout le bonheur que c'est d'avoir une mère aimante près de soi. Sans le savoir, il l'aime de tout son coeur. La joie virginale des commencements monte naturellement vers Dieu comme une action de grâces. Si nous restions avec cette fraîcheur, cette absence de retour sur soi, cette spontanéité et cette simplicité, à la fin de notre vie, de notre longue vie de travail dans la vigne du maître, nous comprendrions, mieux que ne le firent dans la parabole les ouvriers de la première heure, la bonté de Dieu.

Quel scandale que, dans une telle oeuvre, une vie laborieuse ne se termine pas dans l'amour ! Bienheureux ceux dont la vie est déjà tellement votre vie, mon Dieu, qu'elle participe à son éternelle jeunesse. Mais elles sont nombreuses les âmes généreuses, d'abord fidèles, qui perdent ensuite, par leur vieillissement, le sens intime de votre appel. Du dehors, elles restent exactes dans l'obéissance de votre loi qu'elles suivent avec minutie mais elles deviennent mercenaires. Insensiblement à leurs yeux, vous disparaissiez derrière vos commandements et vos commandements prennent en eux-mêmes la forme d'un marché entre vous et vos serviteurs. Vous ne les avez plus appelés d'un geste d'amour, ils l'ont oublié.

Vous les avez pris à gages et ils savent avec exactitude combien vous les paierez, le soir de leur longue journée de travail. Vous n'êtes plus que le maître, vous devenez le législateur, la puissance anonyme qui assure l'exécution des engagements mutuellement consentis. La loi cache le règne de votre amour mais elle se fait si explicite, si facile à connaître, qu'insensiblement, les âmes aiment mieux porter son joug très direct et précis que le vôtre. Nos coeurs charnels préfèrent les certitudes écrites sur la pierre au mystère qui entoure toujours votre divine volonté.

Aussi l'amour que vous leur portez va tellement loin dans les exigences qu'il murmure en elle que, loin du beau départ, elles se confient avec joie à la loi qui vient les protéger. La tranquillité que donne l'exacte observance des préceptes qui ne portent pas sur l'indéfini de nos puissances intimes est plus naturellement aimée de notre médiocrité que la sainte inquiétude d'un coeur disponible qui attend toujours, sans être satisfait de lui. Ainsi l'obéissance à vos commandements dispense de celle à vos appels que l'âme atteint par la foi. L'espérance en votre providence est remplacée par la sécurité que donne le sentiment de sa propre exactitude. Nul chrétien n'oserait avouer ces tristes déviations car elles renient dans l'intime le fondement même de votre message. Combien cependant les vivent pratiquement et s'y barricadent contre votre grâce !

Le pharisaïsme n'est pas la seule décomposition du seul judaïsme. Il est la forme dégradée de toutes les religions qui veulent conduire les hommes dans la libre sphère de l'esprit. Il est le misérable résidu des plus grandes aspirations religieuses confiées aux pauvres mains humaines, le résidu coriace, l'obstacle absolu des conversions profondes et des recommencements spirituels. Jésus maudissait le pharisaïsme comme l'adversaire personnel de son message. Il l'a fait en des termes dont la violence demeure inégalée dans l'évangile. Il combattait en lui l'ennemi le plus puissant de l'avènement du royaume des cieux.

Mon Dieu, vous qui avez guéri sur cette terre les boiteux et les paralytiques, venez visiter l'intime des cœurs généreux qui souffrent secrètement du pharisaïsme qui les étroit, sans qu'ils le sachent, depuis trop longtemps. A ces vies intimement gênées par les chaînes qu'elles se sont forgées et par les chemins qu'elles ont préféré prendre, apprenez-leur la liberté de l'amour. Alors elles sauront porter l'inconnu de vos exigences et l'infini de leur conséquences parce qu'elles vous aimeront.

*"Il sortit vers la troisième heure et en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire. Il leur dit : Allez aussi à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera juste"*

Ces ouvriers arrivent, le travail commencé, la journée entamée. Que faisaient-ils donc quand le père de famille était passé la première fois ? Peut-être étaient-ils encore endormis . Peut-être cherchaient-ils du travail ailleurs ? Combien d'âmes entrent ainsi, plus tard, dans votre travail. L'inertie, l'erreur ou la faute les tiennent un temps écartés de vos chantiers. Peut-être aussi, l'occasion d'une rencontre leur a-t-elle manqué ? Elles ont grandi seules, sans savoir, sans vous connaître. Ce n'est pas forcément qu'elles soient vieilles par les années mais elles ont déjà vécu, elles ont déjà goûté longuement l'angoisse des journées qui s'annoncent sans travail, sans rien de grand pour les remplir. Ces ouvriers ne connaîtront pas la joie des commencements mais celle d'avoir trouvé enfin du travail stable. Joie de pouvoir orienter sa vie dans un sens, vers une fin qui en vaille la peine. L'appel que ces âmes entendent n'aura pas la même douceur, la même spontanéité que l'appel de l'aurore. Elles ont déjà trop vécu pour l'entendre avec la même virginale simplicité qui ne se regarde pas. Elles sont déjà trop vieilles pour en goûter la naissante suavité. Elles raisonnent trop pour reconnaître la charité et l'extrême intimité divine qui se propose au-delà de l'oeuvre à faire.

Une chose pourrait rajeunir ces âmes; les rénover, non pas le repentir car peut-être n'ont-elles rien à se reprocher, mais le regret sain et religieux d'un passé où tout n'a pas été pour Dieu. Pas n'importe quel regret, il y en a de si égoïstes, mais celui qui s'oublie pour aimer. Qu'il faut être pur pour connaître cet intime recueillement dans la prospérité ! Il est si facile d'éviter la voie simple mais difficile d'un amour qui se remet aveuglément pour se retrouver soi-même, autonome, dans une religion fondée sur la justice. Ce n'est plus un contrat en bonne et due forme qui rassure ces ouvriers comme ceux de la première heure. Ils ont confiance en la justice qui étend son règne bienfaisant sur tous. Ce que la justice demande au maître est semblable à ce qu'elle attend des serviteurs. C'est en elle vraiment qu'ils croient. La vigne du père de famille n'est pour eux que l'occasion de manifester leur justice. Sa culture et ses fruits ne les intéressent pas eux-mêmes. Ils y trouvent seulement le matériel d'obéissance qui témoignera de leur vertu à la fin de journée. La rectitude de ces serviteurs n'est que l'instrument de leur perfection personnelle et ils restent étrangers à l'oeuvre du maître. Ils ne sont pas assez passionnés par les résultats de leurs efforts pour faire autre chose qu'un travail servile, quoiqu'ils ne soient pas mercenaires. En eux ne brûle pas le feu du Dieu créateur.

La loi ne cache plus à ces chrétiens le visage de Dieu mais la justice qu'ils brandissent devant lui leur dissimule les sentiments de son coeur. Devant elle, Dieu et les hommes sont égaux. Il est une intimité impossible entre deux êtres quand ils se posent dans la claire conscience de leur égalité. L'autonomie de chacun que préserve la justice ne permet pas la disponibilité totale de l'un à l'autre qu'exige l'amour vrai.

Ce ne sont plus des tables de pierre gravées qui sont adorées à la place de Dieu mais la justice. Une telle idolâtrie est plus respectable que l'autre. Elle s'attache à une image moins infidèle de Dieu mais elle reste si étrangère à l'amour qu'il porte aux hommes qu'elle serait blasphématoire du règne de la grâce si elle connaissait son vrai nom. Elle est la forme la plus spirituellement élevée de la religion naturelle. Elle porte déjà en elle des exigences infinies qui pénètrent jusque dans les profondeurs du coeur mais elle ignore trop que l'homme est déjà préformé pour aimer son Dieu et, l'ignorant, elle gêne ses plus précieuses croissances. Ses héros ne seront jamais des saints.

Comme l'observance de la loi, le culte de la justice est un acheminement vers la religion de l'amour mais il faut savoir les quitter quand l'heure sonne de leurs dépassements. plus exigeante que la religion du contrat parce que plus intime. La religion de la justice ne donne, pas plus que le pharisaïsme, la force à ses fidèles. Comme devant la multiplicité des commandements extérieurs ou superficiellement intimes de la loi, devant les développements sans limites des exigences de la justice, l'âme sincère, vivante, connaît sa propre faillite. Heureuse faillite pour celle qui sait alors recevoir l'amour libérateur. Combien de chrétiens ne veulent pas se sentir aller jusqu'au point où ils perdent totalement pied. Ils ne veulent pas avoir à demander grâce. Ils retombent, sans l'avouer, du règne de la justice dans celui de la loi pour rester eux-mêmes. Ils redeviennent les observateurs pharisiens d'une morale très codifiée, élémentaire ou compliquée, mais toujours extérieure. Ce faisant, ils échappent à l'amour rédempteur.

Mon Dieu, la plupart de vos ouvriers sont si loin de comprendre votre coeur par leurs propres lumières que, si vous ne les y contraignez pas, ils s'attacheront plus à leur justice qu'à votre amour. Ils préféreront être des serviteurs obéissants plutôt que vos amis et les devoirs qu'ils font avec exactitude les matérialisent, les vieillissent. Telle âme, religieuse à l'origine, ne deviendra plus tard que les gestes comptés d'un sage philosophiquement désabusé. Scandale qui fait le succès des médiocres car, dans leur vie presque nulle, ils ne risqueront jamais ainsi de déchoir. Scandale qui écarte de votre religion beaucoup de ceux que la sainteté attirerait ou fascinerait.

Mon Dieu, il ne suffit pas de nous faire travailler, de nous donner des oeuvres à entreprendre, de nous donner la dignité d'être de bons ouvriers. Visitez-nous avec la lumière implacable qui nous mettra à genoux devant notre misère. Écrasez-nous avec la logique inflexible du réel pour nous relever ensuite avec l'amour ressuscité qui monte d'un coeur contrit et humilié.

*"Enfin il sortit vers la onzième heure. Il en trouva d'autres qui étaient oisifs... Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne"*

J'admire ces âmes restées ainsi inoccupées toute la journée et qui cependant désirent encore travailler. Quand je pense au grand désir d'inertie et de repos qui envahit même ceux qui sont entrés dans votre vigne sacrée, je m'étonne d'une telle constance. Y a-t-il rien de plus démoralisant que l'inaction ?

Ces ouvriers de la onzième heure n'étaient pas des ouvriers quelconques. Beaucoup peut-être de ceux que vous avez embauchés aux autres heures du jour seraient rentrés depuis longtemps chez eux si vous ne les aviez pas rencontrés avant. Qui dira la force qui tient ces âmes éveillées et généreuses au milieu des erreurs et des fautes peut-être ? Qui dira la raison du pressentiment obscur, de l'espérance implicite, qui les fait attendre sur cette place, si tard, contre toutes raisons raisonnables ? Seigneur, c'est là que nous voyons la pauvreté de nos investigations devant le mystère de votre vie dans les âmes. Nos yeux ne voient que l'extérieur des choses et vous êtes au fond des coeurs. Votre présence souveraine se cache sous des espèces que notre fatuité pharisienne très savante juge indigne de vous. Mystère de votre amour pour les hommes ! Les ouvriers de la troisième heure pouvaient encore faire du travail dans la vigne, c'était leur sécurité. Ils pouvaient espérer en justice un bon salaire, même sans avoir passé de contrat. Mais ceux-là, que peuvent-ils faire d'utile en si peu de temps ? A quoi bon commencer ? Ce ne saurait être pour l'attrait d'un gain qu'ils veulent travailler, ce ne saurait être pour le contentement que donne le travail bien fait, l'un et l'autre seront si négligeables. Quelle raison les pousse donc à faire quelque chose quoiqu'ils n'en pensent tirer ni profit ni satisfaction ?

Les âmes généreuses, qui ont été jugées capables de connaître, malgré toute leur activité, leur incapacité essentielle de servir Dieu comme il le mérite, le savent et sauront comprendre ces ouvriers. Par une voie extérieurement différente, elles ont connu, elles aussi, leur néant, elles s'oublient pour aimer. Cette vision, loin de les écraser dans une inertie rebutée ou désespérée, les fait croître dans l'amour. Leur amour, pour agir, n'a pas besoin d'autre appui que lui-même. C'est de sa plénitude débordante qu'il tire son activité. Son action sort du mouvement même qui le fait être en tendant l'âme vers son Dieu. Sa puissance ne lui est pas soutirée par quelque intérêt étranger à sa propre essence. Amour essentiellement diffusif comme l'amour incréé, si semblable à l'amour du sauveur que nulle image en vérité ne s'en rapproche ici-bas. C'est précisément de cet amour rayonnant du coeur de Jésus, amour libre et désintéressé, qu'il se nourrit lui-même profondément. Seigneur, je comprends que ces bons ouvriers vous aient aimé de la sorte, pauvres hommes à la journée gâchée, quand vous leur avez dit d'entrer eux aussi dans votre vigne.

Il est bien des religions qui cherchent à introduire les hommes dans la sphère de l'amour. Ce sont les plus proches du christianisme. Elles redécouvrent, sous l'action de l'esprit divin qui les visite, plusieurs des vérités fondamentales de la révélation chrétienne. Aucune n'a connu l'amour rédempteur parce qu'aucune n'avait en soi la force de regarder le péché et son immense désordre. Quand elles enseignent la voie des purifications qui veut conduire au sommet de la montagne où Dieu seul est aimé, ce n'est encore qu'une technique qui est proposée, un art de la sainteté employé sciemment et volontairement par celui qui veut s'y donner. Il est peu de chrétiens qui aient atteint la sagesse profonde et secrète que votre Fils a déposée dans son église. Il en est peu qui aient pénétré le mystère rédempteur. Aussi, même s'ils sont très spirituels, ne sont-ils pas encore, à proprement parler dans la force absolue du terme, authentiquement et spécifiquement de votre Christ; leur religion se couvre seulement encore de son manteau. Au langage près, dans leurs attitudes intimes, ils ressemblent ainsi, plus qu'ils ne le pensent, aux spirituels des religions humaines les plus mystiques.

Découvrez-nous l'amour rédempteur en nous faisant les véritables fidèles de Jésus crucifié. Nous ne pouvons porter l'amour que vous attendez de nous si nous ne connaissons pas d'abord le don renouvelé que nous en avez fait. Ce n'est pas seulement la vie que vous nous avez donnée et tous ces biens faits pour notre bonheur, c'est encore de la mort que vous nous avez arrachés. La croix sur laquelle nous nous trouverons un jour cloués est du bois de la vôtre, Jésus, pour que, semblable au bon larron, le soir de ses longs errements, nous sachions enfin vous prier et vous aimer. Seigneur, en ces jours de nos démissions, souvenez-vous des heures de votre crucifixion. Ce calice peut-il s'éloigner de nous puisque vous avez su boire le vôtre jusqu'à la lie ? Pouvons-nous mourir à nous-mêmes avant que nous y soyons forcés. Marie, vous qui êtes ressuscitée avant même de mourir, apprenez-nous à vivre dans notre rédempteur avant l'heure de leurs derniers renoncements.

*“En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille”*

Pourtant ils avaient connu la joie du travail, sa sécurité. Ils avaient connu la douceur du père et son amitié. Pourquoi une telle attitude ? Seigneur, cette triste aventure n'est pas rare chez vos disciples, ceux-là même qui ont travaillé de toutes leurs forces pour hâter l'avènement du royaume dans le monde, ceux-là même qui vous ont particulièrement suivi, écoutant vos conseils et vivant vos béatitudes. Il n'est pas rare que leur coeur devienne d'une étroitesse malade à l'égard des joies dont ils ont été privés. Elle les rend injustes envers ceux qui les connaissent. Il y a, dans leur comportement, un ressentiment caché qui semble les venger des heureux de la terre. Leur sévérité est trop amère pour être vôtre. Elle est l'aveu spontané, non reconnu par leurs auteurs, d'une jalousie secrète ou d'un refoulement caché que la grâce n'a pas encore guéri. Ils condamnent avec violence l'humain parce qu'ils sont encore trop exclusivement hommes. Certes, ce n'est pas au commencement de leur vie que vos disciples connaissent cette révolte mais quand ils savent, mieux que jadis, ce à quoi ils ont vraiment renoncé pour vous, ce qu'ils ont dû souffrir pour votre nom. Lorsqu'ils voient combler de bonheur simple et paisible des frères qui ne connurent jamais leur générosité, lorsqu'ils se voient frustrés, par les conséquences même de décisions fidèles, des joies humaines qui les réconfortaient encore, alors il se lève dans leur coeur une angoisse mauvaise. Si elle ne va pas toujours jusqu'à les porter à vous accuser, souvent elle paralyse les élans de leur foi et glace leur énergie.

Jugement de Dieu, témoignage irrécusable porté contre la religion de ces chrétiens. Ils pouvaient parler de l'amour de Dieu, ce n'était pas encore en eux le feu de leur vie. Si leur religion montrait les apparences qui inclinaient du dehors à la penser toute fondée sur l'esprit de Jésus, en vérité, leur zèle avait des sources très humaines et leur persévérance connaissait trop exclusivement la puissante ténacité des coeurs logiques et volontaires. Qui les condamnerait ?

Seigneur, venez visiter ces âmes fatiguées et recouvrez-les des voiles obscures de la foi pour qu'un jour elles renaissent au monde, transformées, qu'elles prennent votre main qu'elles n'ont jamais voulu quitter, et introduisez-les, après les heures de la nuit, dans l'allégresse des aubes de la terre. Mais le serviteur fidèle qui a connu l'amour de son maître ne connaîtra pas ces murmures au soir de sa journée. Du père, il recevra son talent, bien gagné. Mais il recevra encore plus que tous les autres, plus que tous ses frères qui, eux aussi, reçurent leur talent. Avec le père, il aura la joie de donner et celle de recevoir car son coeur aime comme celui même de Dieu. Tout le jour, il fut son serviteur. Puis, grâce à son travail et à la passion qu'il mit à le faire, il est devenu son ami. Le voilà maintenant associé à son amour. Avec le père, il entrera dans les expansions divines de sa paternité.

### **1) Le chrétien doit être présent au monde**

- La catholicité n'est pas seulement un universalisme géographique.

L'église n'est pas seulement catholique parce qu'elle est en droit, sinon en fait, présente en tous les lieux de la terre. La catholicité n'est pas seulement un universalisme dans le temps, quoique l'origine du christianisme, vieille déjà de 20 siècles, s'honore de préparations millénaires menées secrètement à travers les peuples juifs et païens. L'église est aussi catholique parce qu'elle est capable d'intégrer toutes les activités humaines, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus nouvelles.

Poussés par le sens très intime d'un tel universalisme, les moines jadis consacrèrent le travail du défricheur et du laboureur. Parce qu'ils étaient chrétiens, ils se firent les architectes et les constructeurs des siècles du Moyen-âge. Pour la même raison, les disciples du Christ, de nos jours, doivent être présents, et présents activement, avec passion humaine et religieuse, dans toutes les grandes activités du monde moderne.

Mais l'universalité du catholicisme n'est pas seulement tournée vers les réalisations actuelles de l'homme. Elle prépare de loin les inventions futures des siècles qui viennent en affirmant une autre ambition non moins grandiose. Le catholicisme veut aussi capter toutes les forces du coeur humain, sa passion de connaître et celle d'aimer, sa passion d'inventer et celle de construire, sa nostalgie vers tous les dépassements de soi, des désirs d'unification intime et d'unité universelle qui battent sourdement dans la poitrine de l'homme. Il veut les tirer des profondeurs intimes où elles se cachent, domestiquer ses autres puissances de la nature, les élaborer pour en faire la sève nouvelle qu'il nourrira des fruits éternels car tout ce qui est sorti des mains de Dieu doit connaître la lumière de son visage.

- Le chrétien est appelé à l'oeuvre de Dieu

Ainsi, soit que nous partions vers les vastes horizons de l'activité humaine, soit que nous descendions dans l'abîme du mystère de nos personnes, le Christ est là qui nous appelle, comme il le faisait, homme parmi les hommes, il y a 20 siècles, sur les routes de Galilée. Il exige de l'ensemble de ses disciples dont il forme l'église, l'Eve nouvelle, cette catholicité qui est l'exacte réplique de son universelle création et médiation. Le Christ a donné à son épouse l'anneau de sa divine grandeur pour que ses enfants aillent sur toutes les routes du cosmos, depuis celles qui explorent les étendues terrestres, depuis celles qui remontent aux origines du temps jusqu'à



celles, plus longues encore, plus mystérieuses aussi, qui pénètrent le secret des déterminismes de la matière, qui descendent dans les profondeurs de l'homme et s'approchent du lieu secret où Dieu continue le geste créateur car, lui par qui tout ce qui est devient, est aussi le centre vers qui tout converge et nous devons être, dans l'église et par elle, les laborieux artisans de cette unification appelée par la création, son complément, son achèvement. Nous ne pouvons pas être totalement catholiques si nous nous refusons à porter cette ambition de conquérants. Nous en avons reçu le signe sur notre front, le jour de notre baptême, on le refait le jour de notre confirmation, signe adorable, écho du signe qui envoya les apôtres sur les routes du monde pour porter la bonne nouvelle. Nous ne pouvons pas être totalement les disciples vivants du Christ si nous nous refusons par peur, par étroitesse ou par manque de foi, à cultiver ou à développer tout ce que Dieu nous a donné d'intelligence et de coeur pour en tirer la lumière et la force et en former, Dieu aidant, la terre nouvelle.

- La mission actuelle de l'église

Cette mission que l'église a reçue, elle en partage les rôles entre ses enfants. Tous ne peuvent pas tout faire ni ne le doivent mais chacun peut et doit faire quelque chose. Elle préside dans la charité à la multiplicité et à la diversité de ces vocations personnelles dont l'ensemble forme, noué du dedans par le Christ, fécondé et consacré par lui, l'explicitation, le développement de sa vocation unique. Chaque génération voit se lever des âmes nouvelles. Elles portent sur leur front la gloire de la virginité car elles sont encore totalement disponibles. Elles portent dans leur coeur des puissances toutes fraîches et encore inconnues. Dieu s'approche d'elles comme dans une nouvelle annonce. Qu'elles répondent aux avances divines comme celle qui enfanta le Seigneur. Qu'elles apportent à l'église leurs mains pleines de fleurs, promesses des récoltes futures. Voilà l'église qui consacre ces prémices, elle les prend dans un geste sacerdotal pour les redonner à tous comme dans une communion, écho et prolongement de la seule communion. Le monde, à travers l'épaisseur des péchés et des erreurs, à travers les révolutions et les ruines, à travers les rudes souffrances de l'enfantement des siècles futurs, progresse invinciblement vers celui qui en est l'alpha et l'oméga.

## **2) L'enseignant**

Parmi la multitude des activités humaines, celles qui vont à la conquête du monde et celles qui s'efforcent de mettre en valeur les potentialités de l'intime personnel, il en est une, capitale, à laquelle un milieu d'enseignants comme le nôtre doit être spécialement appelé à se consacrer, l'activité de l'intelligence, la connaissance intellectuelle depuis celle qui se nourrit en apprenant dans les livres jusqu'à celle qui progresse en inventant.

a) Si l'homme est d'abord, par la grâce de Dieu, une capacité d'amour, il est aussi et immédiatement après une pensée qui connaît.

C'est dans l'amour que l'homme trouvera l'exaltation exacte de toutes les puissances de son être. C'est dans la connaissance qu'il doit d'abord cheminer pour atteindre le sommet final. Dans l'amour, les hommes connaîtront l'unité universelle vers laquelle leurs coeurs gémissent sourdement de désir et d'impuissance.

Mais c'est d'abord dans la connaissance qu'ils trouveront une première unité, précurseur de l'autre, l'aube qui annonce le midi triomphant. La connaissance, depuis la science des choses terrestres jusqu'à la sagesse des choses divines, depuis les techniques de l'expérimentation et du raisonnement jusqu'aux efficacités de la foi et de ses divines analogies. Tout ce que l'homme peut découvrir et peut entendre lui est donné pour que se réalise peu à peu les inerties de la matière et les retardements du temps, la grande unité humaine que la charité consummera en le corps mystique de Dieu lui-même.

- Nous vous bénissons, Seigneur, de nous avoir choisis parmi les hommes pour être plus particulièrement, plus directement, les artisans de la connaissance.

En nous appelant à enseigner les enfants que vous nous donnez, en nous demandant de préparer à la grande vie conquérante, parce que chrétienne, les jeunes âmes qui viendront après nous pour aller plus loin que nous vers le but final de ce monde, vous avez fait de nous, chacun à notre taille, les ouvriers spécialisés de la connaissance. Vous nous avez associés d'une manière toute particulière aux réalisations efficaces qui préparent, de la manière la plus prochaine, les hommes à s'unir et à vous aimer. Beaucoup de nos frères, attachés à la terre ou à la machine, nous aident dans ce travail. Ils se font nos serviteurs pour que nous nous consacrons aux labeurs de l'esprit. Ils nous portent au bout de leurs forces et de leur fatigue pour que, plus dégagés des soins écrasants de l'entretien de la vie matérielle, nous nous consacrons avec un esprit libre à l'enfantement de la terre spirituelle. Nous ne l'oublierons pas.

b) L'exigence du métier d'enseignant

Devant ces vies sacrifiées que Dieu seul saura glorifier, nous saurons reconnaître à notre travail d'enseignants, l'exigence fondamentale que nulle observance extérieure ne peut satisfaire. Nous saurons ne pas limiter le don de nous-mêmes à la lettre d'un règlement, aux restrictions d'un programme d'études, à la mécanisation d'un métier conçu d'une manière étroite. Ce que nos frères ouvriers ou paysans nous donnent, nous le leur rendrons, en nous livrant totalement, corps et âme, pendant notre classe et en dehors, à l'instruction de leurs enfants, à l'élaboration de la grande sagesse humaine et chrétienne qui saura les nourrir jusque dans leurs heures les plus lourdes, les plus proches de l'épaisse matière. Ce que vous nous demandez en nous appelant à être les instructeurs de ceux que vous aimez, nous le ferons sans limitation ni restriction, sans pharisaïsme avoué ou caché. Mais venez aider

notre faiblesse et notre pauvreté. Ne nous laissez pas être, par inconscience, les faux-monnayeurs du savoir. Venez grandir notre intelligence à la taille de notre mission. Donnez-nous la force de ne pas réduire votre volonté à la petitesse de nos moyens.

### **3) La foi est affaire de raison**

C'est avec toute son âme qu'on doit répondre à l'appel de Dieu pour être vraiment un vivant disciple du Christ. Ce n'est qu'avec toute son âme que l'homme peut servir utilement ses frères car tout don partiel est indigne de porter un message de vie. Si nous autres, intellectuels puisqu'enseignants, nous n'engageons pas toute notre intelligence à la recherche de Dieu, si notre foi ne réussit pas à satisfaire totalement notre intelligence dans les sphères où la raison règne sans conteste et dans celles où elle est l'invitée qui se sent à l'aise, presque chez soi, nous ne serons malgré nous que des coeurs fatalement et secrètement divisés, incapables en fait de l'adhésion plénière qu'exigent les grandissements de la foi, condition première déjà efficace de la sainteté. Notre parole comme notre attitude révéleront à ceux qui nous écouteront ou nous regarderont vivre le défaut imperceptible que cache en soi une adhésion chrétienne plus extérieure que réelle, plus voulue que déjà vécue, à la merci des instabilités de la vie. Ils ne sauront pas recevoir de nous la découverte du bloc parfait de la foi, reçue de Dieu, nourrie de toute la substance de l'homme.

#### **a) Une formation intellectuelle et religieuse**

Comment acquérir une formation intellectuelle religieuse digne de la mission universelle du christianisme, digne de l'oeuvre de ce monde, digne aussi et par nécessité pour que nous soyons des vivants, des légitimes exigences de l'esprit moderne qui nous pénètre à notre insu si profondément ?

- Posons deux principes.

C'est en chrétiens soumis à l'église que nous voulons faire un travail de culture religieuse. La foi, dans son contenu dogmatique, est indépendante des convenances ou des raisonnements humains qui ont pu ou qui peuvent en montrer les évidences. Nous croyons en Dieu et nous croyons en l'église. C'est en intellectuels que nous devons aborder l'étude des divers aspects de cette totalité dogmatique. Il ne nous suffira pas d'apprendre par coeur des livres de doctrine et d'histoire religieuses et de confondre ainsi savoir et comprendre. Nous ne devons pas aborder les questions religieuses avec un autre esprit que celui qui nous anime dans nos autres études. La vérité est une. Partout sa recherche, son acquisition par l'intime, exige de l'homme la même soumission respectueuse et passionnée de tout l'être. Nous travaillerons avec une scrupuleuse objectivité. Nous croyons la vérité assez belle et assez forte pour se défendre elle-même. Son apparition sans autre présentation ou plaidoirie est plus probante que toutes les apologétiques car elle est seule incontestable. Nous ferons aussi cette étude avec piété pour que notre connaissance toute tournée vers l'amour reçoive déjà, par avance, une participation de sa clairvoyance et de son pouvoir de synthèse. Nous la ferons avec patience car notre âme doit mériter la connaissance par son effort persévérant, par la continuité intelligente de sa recherche, par sa confiance religieuse dans le succès final, par son ardent désir de vivre plus de la vérité connue et aimée.

- La foi et la raison ne peuvent se contredire

Voilà bien des exigences mais nous croyons que la foi et la raison ne peuvent pas se contredire. Dans cette affirmation, nous concentrons toute la ferveur de notre foi et toute l'assurance de notre vie de croyant. Ces exigences sont essentielles à satisfaire. Nous ne voulons pas être en marge de l'église car c'est en elle que se trouve la parole de la vie éternelle et aussi pour être totalement sincères avec nous-mêmes et avec ceux qui cherchent à découvrir avec nous le maître du disciple, le dieu de l'ouvrier. Il faut que nulle réticence, nul demi raisonnement, nulle timidité ou lâcheté, ne viennent ternir notre honnêteté & intellectuelle. Pleinement chrétiens, pleinement intellectuels, c'est seulement à condition de n'abandonner aucun de ces deux termes que nous pourrions totalement répondre à l'appel très spécial que Dieu fait entendre aux coeurs de ceux qui ont reçu de lui la mission de connaître et d'enseigner.

#### **b) La foi concerne toute la vie humaine**

Mais il nous faut aller plus loin. Notre chrétien devra être aussi pleinement humain et connaître l'homme et le monde car ce n'est pas sur des coeurs abstraits, sur des coeurs ignorants de la vie humaine, que Dieu veut régner. Tout ce qu'il a donné à chacun d'entre nous, il faut nous en saisir et le cultiver pour ensuite le lui offrir. Sa grâce a besoin de toute la pâte humaine pour être le ferment. Le grain de sénévé a besoin de la terre profonde pour devenir un grand arbre. L'homme doit connaître les joies de ce monde et ses souffrances, ses espérances et ses désillusions, les plus nobles mouvements de la passion et aussi les précipices qu'elle côtoie, pour être capable de se jeter lui-même aux genoux du maître comme jadis le dirent les premiers disciples. En outre, pour être capable de servir les hommes, de tenir sa place au milieu d'eux, de collaborer à la grande oeuvre entreprise, d'y apporter la connaissance régulatrice et directrice de l'énergie humaine, il doit connaître les luttes de ce monde, ses victoires et ses défaites, ses ambitions, y communier. Il doit connaître le coeur compliqué de l'homme et des hommes, la vaste société faite d'un mélange inextricable de bien et de mal où ils vivent, les déterminismes qui enchaînent les corps et les actes de la grâce qui les libèrent, les pesanteurs et les aspirations de l'ange déchu qui se souvient pourtant toujours de ses ailes. Autrement, comment pourrait-il comprendre et aider son frère ?

Comment pourrait-il, soit en parlant, soit en se taisant, lui apporter un message proportionné au mal et au bien

qui se partagent cette âme, à la désespérance et à l'espérance qui le possèdent tour à tour, à la grandeur et au risque de l'oeuvre qu'il entreprend de par sa dignité royale ?

#### c) L'imitation de Jésus

Jésus dans l'évangile montre cette totale connaissance de l'homme. Il connaissait le tout de ce coeur humain avec ses grandeurs et ses abîmes compliqués. Rien ne l'effrayait, rien ne le scandalisait. Il ne voyait pas ses frères avec la froide abstraction d'une définition, à travers l'irréalisme de qui est étranger au monde. Quand il parlait, l'homme se savait compris. Quand un homme est ainsi compris, il est bien près d'être conquis. Jésus qui connaissait l'homme lui mettait au coeur une passion qui le chassait de sa famille, de son métier, de sa nation et l'envoyait sur les routes du monde, seule, mais avec un coeur d'apôtre et de conquérant. Ainsi il ne suffira pas au chrétien de se tourner avec toute son intelligence vers le mystère de Dieu et de l'église, il devra sonder le mystère de l'homme et du monde, mystères d'ailleurs inséparables. Le chrétien devra se livrer à l'étude de Dieu, de l'église et de l'homme avec une passion religieuse. A cette seule condition, il donnera à sa foi toute la profondeur et toute l'extension que Dieu veut pour elle. A cette seule condition, l'enseignant chrétien sera capable de sa mission.

#### 4) Les moyens pratiques

Voilà le but ! Comment l'atteindre ? Devant la hauteur de la montagne, on est pris de vertige. Il faut à tout prix un guide et s'armer de courage et de patience. C'est un long voyage qu'il faut entreprendre. Il devra durer exactement toute notre vie mais cette longue conquête illuminera toutes nos journées.

##### a) Les manuels de théologie

Voici un fait que vous eûtes l'occasion de rencontrer dans votre propre histoire ou dans celle de ceux qui vous sont proches. A la suite d'une conversation avec un ami incroyant ou avec un ami chrétien qu'on a senti tiraillé dans sa foi, on ressent vivement le désir d'agir. On voudrait pouvoir aider ces âmes, éclairer l'une, confirmer l'autre. Comme on a senti douloureusement son impuissance, son ignorance ! En vain a-t-on essayé de se raccrocher à quelques souvenirs de catéchisme. La lettre, on l'a oubliée et l'esprit intérieur qui vivifiait la formulation, on ne l'a peut-être jamais pénétré. En donnant de vagues arguments, des explications embarrassées, on a découvert, non sans angoisse, la fragilité intellectuelle d'une conviction qui, hier encore, se croyait plénière. On ne doute pas mais on découvre, pour la première fois peut-être, les difficultés de la foi. Est-ce une tentation ? Est-ce au contraire l'étape de l'approfondissement d'un esprit qui grandit ? C'est dans ces sentiments mêlés où se cache une secrète inquiétude personnelle et un vrai désir d'être fidèle que notre jeune ami va s'adresser à une personne compétente, à un prêtre de sa paroisse ou à tout autre. Je ne veux pas raconter l'histoire pourtant fréquente où ce prêtre se refuse à prendre au sérieux les difficultés intimes de cette âme et croit avoir rempli tout son devoir en lui demandant de n'y plus penser. C'est ainsi que les orages se préparent.

Notre jeune chrétien est revenu, le coeur heureux, déjà rassuré, avec un petit livre pour les commençants, comme on dit, tiré d'une main sûre des larges rayons de l'importante bibliothèque qui cache les murs de la chambre de son directeur. Ces livres sont faits pour les élèves de nos collèges catholiques, plus jeunes que notre ami, baignés dès l'enfance dans une atmosphère pieuse, généralement dépourvus des exigences intellectuelles qui viennent avec l'âge et que développe une éducation où l'esprit critique joue un rôle de premier plan. Ces manuels, bourrés d'une documentation qui donne à leurs pages l'apparence de celles d'une bonne grammaire, ont plus affirmatifs que probants, plus descriptifs qu'explicatifs. Ils veulent être un tableau de la doctrine chrétienne, souvent ils n'en sont qu'une nomenclature et qui dit nomenclature dans un domaine où la vie et l'esprit jouent un rôle capital pense vite à caricature.

##### b) Les preuves de l'existence de Dieu

Ces livres peuvent rendre service à ces élèves. Il faut avoir le courage d'affirmer qu'ils sont, en général, inutiles ou nuisibles pour l'ami dont je vous conte l'histoire. S'il est de générosité moyenne et exige de comprendre et d'apprendre à vivre ce que le livre lui affirme, le manuel restera sur la table de travail et ne sera plus ouvert. S'il est une âme très généreuse et d'une bonne volonté qui annihile ses manières de penser et de juger, les explications de ce livre ne le satisferont pas. Sa bonne volonté en fera un dogme supplémentaire, étrange manière de prouver rationnellement l'existence de Dieu. Dans les deux cas, c'est un échec et d'autant plus dangereux qu'il veut être moins reconnu. Cette tentative de croire avec toute son intelligence pourra être oubliée. La défaite subie laissera cependant dans l'âme une trace ineffacée. Elle sera la semence maudite d'un schisme intérieur qui minera la vie chrétienne de cet homme et préparera demain sa déroute si les circonstances se font assez fortement hostiles. On voulait former un être religieux intelligent et on arrive à faire un sceptique, inconscient par refoulement de son scepticisme, ou un "dogmatiseur" qui trouve dans la violence de ses affirmations la compensation de son insécurité intellectuelle.

#### 5) L'école de la vie

Comment éviter un échec si total ou un résultat si lamentable ? Faut-il donner ou rechercher des livres plus techniques ? Les mêmes inconvénients réapparaissent. Ce n'est pas cela que nos âmes cherchent quand elles

commencent. Elles trouvent dans cette nourriture intellectuelle l'ennui ou le dégoût, une pierre d'achoppement à leur développement spirituel.

- C'est l'esprit qui vivifie

Les âmes de notre milieu social moderne qui commencent leur culture religieuse ont de très fortes exigences intellectuelles. Souvent elles n'ont pas les moyens d'y répondre directement et surtout il leur manque l'esprit qui vivifie la lettre, qui oriente l'intelligence, lui sert de fil conducteur et lui fait dominer les questions. Pour de telles âmes, il faut partir de ce que leur culture, leur mentalité leur rendent plus abordable. Il faut répondre tout de suite à leurs propres besoins. C'est la vie qu'ils cherchent, il faut la leur donner. C'est avec leurs moyens, ceux dont ils se servent actuellement, qu'il faut la leur faire saisir. C'est la vie qu'ils cherchent, il ne faut pas leur donner une chose à vivifier. Plus tard, ils pourront le faire. C'est vers les sciences positives qu'ils sont le plus orientés, vers l'histoire, la philosophie, suivant leurs dispositions naturelles. Pour aborder l'étude des questions spécifiquement doctrinales, il faut une maturité qui leur manque. Plus tard, avec le développement de leur vie chrétienne, de leur culture religieuse, de leurs expériences d'apôtres, ils seront amenés d'eux-mêmes à se poser des questions et ce sera alors le bon moment pour aborder l'étude de la théologie. En histoire, c'est le grand fait de l'église qu'il faudra leur faire découvrir en toute vérité car, instinctivement, ils repousseraient tout livre inspiré par un grossier dessein d'apologétique.

- Le rôle des livres

Ces livres solides et vivants ne sont plus maintenant aussi rares que jadis et, s'ils demeurent l'exception au milieu d'une production toujours trop abondante, ils émergent peu à peu de l'ensemble et s'imposent même lorsque la librairie ne les favorise pas. Il faudra ensuite leur faire découvrir, auprès des grands penseurs chrétiens et des saints, l'esprit catholique qui anime l'église depuis 20 siècles. Ils trouveront là une nourriture directement assimilable, vivante encore, source d'eau vive à son jaillissement. Vous me direz que de telles études sont bien particulières, que, s'il est fort intéressant d'étudier le "Pascal" de Chevalier ou le "Newman" de Thureau-Dangin, s'il est intéressant d'étudier ces points de détail, il faut d'abord étudier l'ensemble. C'est vrai si vous prenez ces livres pour savoir ce que Pascal a pensé ou comment Newman a vécu mais, pour le moment, il nous importe peu de savoir si Pascal fut catholique ou janséniste, d'apprendre que Newman fut anglican puis catholique. Nous voulons, à l'occasion de Pascal ou de Newman, entendre parler de la religion catholique, de la vie catholique, des aspirations catholiques. Sans effort et avec succès, nous apprendrons le dogme à propos de Pascal, la vie spirituelle avec le cardinal Newman et ce que nous n'avons pas pu découvrir sous la lettre sèche et froide du manuel, nous l'étreindrions à travers ces livres. Ces livres sont rares et, pour en profiter, il faut lire et relire. Peu savent relire. D'une façon générale, la lecture restera toujours insuffisante pour former totalement la vie intellectuelle du chrétien.

- Les rencontres fraternelles

Le Christ ne veut pas que nous allions seuls à lui, avec nos seules forces et avec nos seules ressources. C'est par les autres que nous nous éclairerons, comme c'est par nous qu'il les éclairera. Aussi c'est dans la conversation fraternelle avec des amis ayant les mêmes soucis intellectuels et religieux, c'est dans la conversation très libre avec les prêtres et les âmes cultivées qui comprennent nos aspirations que nous trouverons le complément indispensable de toute lecture.

Bienheureuse l'âme qui aura le bonheur de rencontrer sur son chemin un guide vivant, une âme qui connaît la montagne et accepte de faire le chemin côte à côte. Il faut une âme pieuse, religieuse, cela n'est déjà pas si fréquent. Il faut en outre une âme dont la culture soit semblable à la nôtre, avec les mêmes exigences, les mêmes aspirations. La juxtaposition de ces deux sortes de dons rendra ce guide spirituel rare et précieux comme un sacrement. Sainte Thérèse d'Avila disait jadis et elle s'y connaissait, qu'il fallait choisir un directeur entre mille. Nous pouvons le dire aussi pour le cas qui nous occupe. Le directeur que nous cherchons est caché dans la foule. Que Dieu guide nos pas pour nous le faire découvrir.

## **6) La nécessité d'un guide**

S'il est nécessaire d'être dirigé, conseillé, accompagné dans l'étude des réalités religieuses pour atteindre l'intelligence du fait chrétien et le rendre totalement assimilable sans le réduire à des proportions plus à la taille de nos moyens et de notre vitalité actuelle, que penser de l'étude de l'homme et du monde ?

a) Un témoin pour comprendre le monde

C'est une forêt vierge qu'il faut pénétrer sans chemin vraiment tracé. Les fauves ne manquent pas et encore plus sans doute d'autres dangers inconnus. Beaucoup d'âmes sont parties, il en est qui ne sont jamais revenues. Il en est d'autres qui sont revenues changées, blasphémant le pays jadis aimé, ayant oublié les précieuses réalités de la vie chrétienne. Faut-il vraiment courir tous ces risques ou conseiller aux autres de partir dans de si redoutables parages ? Vivons petitement mais vivons sûrement, conception dont on ne peut trop méconnaître la séduction fondée puissamment sur une expérience trop générale de la faiblesse humaine. Tentation cependant car Dieu est la force des chrétiens. Il veut que nous soyons ses témoins jusqu'aux extrémités du monde. Dans le cœur de celui qui se livre à lui, il établira sa présence toute-puissante. Croyons à ses promesses, à celles que Jésus a faites à ses disciples en les envoyant comme des brebis au milieu des loups. Croyons à l'optimisme du Christ

rédempteur. N'assujettissons pas notre sagesse à une prudence qui ignore la force de la foi, à la recherche d'une sécurité qui ne serait que l'ouvrage de nos mains sans être celui de Dieu, à la construction d'une oeuvre qui ne grandirait qu'à la hauteur de notre seule et petite possibilité humaine sans tenir compte de la puissance divine. Nous allons avec Dieu au monde.

- Pour entrer dans l'étude de l'homme et du monde, nous aurons essentiellement besoin d'un conducteur qui connaisse le pays. C'est lui qui nous donnera, l'heure venue, les livres qu'il faut lire, les spectacles qu'il faut voir. C'est lui qui nous enseignera à découvrir sous la langue païenne, voire même impie, l'écho d'un vrai culte pour Dieu, sous la plume des pécheurs, un vrai désir de rédemption, sous les actes de violence des révoltés, une pure générosité qui a soif de plus de justice sociale. C'est lui qui nous apprendra à ne jamais rien mépriser de l'homme, à toujours comprendre, à toujours correspondre, à toujours aimer. C'est lui qui nous fera reconnaître, en connaissance de cause, dans les doctrines nouvelles et étrangères, ce qui est vrai de ce qui est faux, ce que le christianisme actuel doit assimiler pour s'enrichir de ce qui doit être rejeté comme contraire à son essence. Il ne faut pas médire des grandes oeuvres littéraires, même de celles qui ne parlent pas bien de Dieu, même de celles qui secouent les règles de la morale. Il ne faut pas jeter l'anathème sur les grandes oeuvres d'art. Parce qu'elles sont grandes, Dieu a laissé reposer par les mains de l'artiste un reflet de sa vérité.

Envoyez-nous, Seigneur, un serviteur capable de nous le faire connaître et de nous faire baisser la trace de votre pas, à l'endroit où il a bien voulu fouler notre terre. Nous n'avons pas le droit de refuser la plus petite parcelle du message que vous nous envoyez par les choses. Les plus petites, les plus profondément enfouies dans la gangue de la nature, celles qui sont encore les moins dégagées des erreurs qui les entourent d'ombre, sont sans doute très nécessaires pour montrer à l'âme les fondamentales vérités chrétiennes avec toute leur ampleur et toute leur profondeur. De la misère de l'homme, de ses erreurs, du spectacle des coeurs martyrisés par le péché, comme de la grandeur de son invincible espérance, de ses vérités chèrement acquises, de ses conquêtes définitives, la puissance de Dieu et sa sainteté, la création et la rédemption seront exaltées.

Je ne dis pas que la vie proposée sera reposante. Je ne nie pas que, certains jours, elle pourra nous paraître inquiétante. Mais nous serons recouverts du manteau de la foi et les dangers qui nous menaceront, nous saurons, par notre fidélité chrétienne, les écarter et en triompher. D'ailleurs, nous ne sommes pas libres de partir ou de rester, d'entrer dans le réel de monde ou de le fuir. "Dieu le veut", devise de l'éternelle croisade. Avec Dieu, nous lutterons, nous souffrirons parfois mais sûrement nous vaincrons. D'une autre manière que jadis mais d'une manière non moins réelle, notre vie combattante et conquérante, donnée au Seigneur sous le signe de la foi et de l'effort, sera celle d'un confesseur du Christ. Alors, comme le demandait saint Pierre à ses chrétiens, "nous serons prêts à manifester les raisons de notre espérance".

b) Un guide attendu secrètement

- Qui dira la multitude d'hommes qui attendent secrètement un tel témoin de Dieu ? Combien d'âmes non chrétiennes gémissent après une foi dont elle pressentent toute la vérité sans pouvoir la saisir en croyant ? Combien d'âmes chrétiennes qui n'osent pas regarder d'un peu près leur foi de peur de la voir s'évanouir, tellement elles se sentent mal à l'aise dans la lettre de la doctrine jadis enseignée ? Il leur manque à toutes une expression intellectuelle qui déclenche les derniers mécanismes de l'adhésion de l'intelligence. Devant un croyant qui parlerait leur langue, qui comprendrait leur vie humaine parce qu'il la partage et la connaît mieux qu'elles, ces âmes sauraient s'ouvrir à l'action de la grâce et, avec son aide, faire le pas qui les rendrait totalement et pleinement chrétiennes.

- Combien d'âmes chrétiennes, même dans les milieux fermement catholiques, cherchent en vain celui qui saurait les aider à unifier leur coeur et leur volonté, ce qu'elles sont et ce qu'elles voudraient être ? Pourquoi ne rencontrent-elles trop souvent qu'une épaisse incompréhension ou que des directions ridicules par leur abstraite impuissance ou leurs irréels conseils ? Combien d'âmes chrétiennes, même dans les milieux fermement catholiques, sont secrètement divisées, partagées entre des aspirations humaines dont elles sentent la grandeur et les aspirations chrétiennes qu'elles croient leur être opposées ? Qui dira la secrète hésitation fondamentale, inavouée, qui affaiblit les meilleurs coeurs, les plus généreux, les plus fidèles ? Il leur manque à toutes ces âmes un témoin du Christ, créateur et rédempteur, en qui se sont amorcées par la connaissance, en qui se sont affirmées par la vie pieuse et fidèle, l'intelligence de Dieu et l'intelligence de l'homme.

Celui qui aura, tout au long de son existence, rempli laborieusement ses jours d'efforts vers la totale et universelle vérité, qui aura souffert pour elle mais que, sans cesse, lui aura été fidèle, celui-là sera bien capable d'être auprès des âmes l'explicateur de leur trouble secret. Il saura chasser l'hésitation fondamentale qui pèse puissamment sur leur foi et sur leur vie chrétienne. Il sera le conducteur providentiel vers le pays de la liberté dans la plénitude intime et l'amour universel. Il saura ne pas refuser à ses frères le présent salutaire de son âme, vrai sacrement de Dieu.

## 7) Des objections

On peut faire bien des objections à cette manière de concevoir l'idéal humain et chrétien d'un intellectuel, disciple du Christ.

a) La pauvreté spirituelle de l'homme

Votre idéal est grand, vos aspirations sont élevées. J'aime vous voir si ardent et si jeune. Mais votre expérience est petite, vous ne savez pas la lourdeur de la pâte humaine. Ce n'est pas des choses si élevées qu'il faut à notre prochain moyen, c'est une nourriture plus pratique, plus matérielle. Peut-être, plus tard, pourrions-nous l'élever au-dessus de lui-même ? Maintenant, nourrissons-le de ce qu'il aime. Pour se faire entendre, on doit se mettre au niveau des autres. On ne parle pas debout à des gens couchés.

Je sais bien que le monde est pauvre, lamentablement pauvre au point d'avoir haï son propre sauveur, il y a 20 siècles. Je sais aussi que, chaque année, des âmes nouvelles, neuves, vierges, se lèvent, que n'a pas encore ternies le souffle de ce monde, ces âmes de jeunes que notre métier nous fait rencontrer chaque jour. Que désirent-ils dans leur enthousiasme de 20 ans ? Certes, ils aiment la science, la littérature, le sport. Mais derrière ces ombres, ils aiment la vérité, ils aiment la beauté. C'est cela qu'ils recherchent sans bien le savoir. A nous de leur montrer, à nous d'être, malgré notre vie peut-être, à la hauteur de ces aspirations naissantes, à nous de ne pas nous laisser tromper par des apparences car les âmes sont faites pour Dieu. Le Christ est mort pour elles. Nous sommes dans un siècle qui marquera l'histoire de l'église. D'une façon remarquable, les âmes ont soif de Dieu comme il y a bien longtemps que cela ne s'était vu. Les âmes qui naissent sont religieuses et il semble que l'Esprit-saint travaille ce monde pour quelque nouveau grand siècle. Les âmes qui grandissent sont souvent plus religieuses que celles qui les précèdent. Soyons-leur une aide pour développer la magnifique vocation qui les attend. Pour cela, nous ne pouvons pas être trop croyants, nous ne pouvons pas être trop ambitieusement humains et chrétiens pour elles.

#### **b) Le manque de temps et de force**

Votre idéal est grand, vos aspirations sont élevées mais votre expérience est petite. Vous ignorez la charge écrasante de l'enseignant, ses soucis matériels. Le souci de gagner le pain quotidien dans cette période de misère et de précarité l'absorbe quasi totalement. Encore faut-il y ajouter les oeuvres que lui imposent les besoins du moment, le petit nombre des ouvriers. Vous nous dites de nous cultiver intellectuellement. Où en trouverions-nous le temps et les moyens ? Vous nous dites de pratiquer à fond notre christianisme ? Où en trouverions-nous le temps et la force ?

Cette difficulté est bien la plus douloureuse car elle est la plus vraie. Elle mérite que nous l'approfondissions et que nous nous efforcions particulièrement d'y remédier.

- Ce qui nous manque d'abord, c'est le temps.

Après la classe, les leçons à préparer, les devoirs à corriger, s'il nous reste du temps, souvent nous sommes fatigués et bons à peu de choses, bons pour nous reposer. Aux âmes prises ainsi par la vie, on ne peut pas demander chaque jour des heures de travail et de méditation personnelle. Mais on peut demander la régularité dans le petit travail, la petite méditation, la petite prière de chaque jour. A la fin de l'année, cela fait de grandes lectures, de grandes oraisons et de grandes prières. C'est par la régularité quotidienne que nous pouvons faire de grandes choses. D'ailleurs, il faut aller plus avant dans cette affirmation. On peut assurer que la régularité de la vie entière, la soumission à un règlement très léger, très souple mais très durable nous donnera plus de loisirs que nous n'aurions pu le penser a priori. Enfin, il y a dans nos vies un préjugé tenace qui nous fait toujours placer au plus bas degré de l'échelle des valeurs notre préparation intellectuelle et religieuse. On trouve toujours du temps pour faire telle démarche, tel voyage, qui ont un rapport adventice avec notre devoir professionnel et on ne trouve jamais le moment propice pour se recueillir et vivre près de Dieu, le chercher religieusement à travers tout ce qui est, les choses, les hommes, le monde. C'est là un empêchement fréquent d'autant plus sournois et puissant que c'est en toute bonne foi que ces âmes agissent. Souvenons-nous que notre devoir professionnel bien compris, pour être fait avec tout l'amour qui lui convient et toute l'efficacité qu'il appelle, exige une vie intellectuelle et chrétienne ardente.

- Ce qui nous manque aussi, c'est la force.

Ce n'est pas peu de chose que de faire autrement que le monde où l'on vit, de vivre et d'agir en chrétien dans un monde paganisé, de se tenir debout quand tous sont couchés. Le monde pèse sur nous sans cesse. Il glace nos énergies comme un fin brouillard. Il ternit nos enthousiasmes. Comment trouver la force au milieu de l'universelle lâcheté ? N'est-ce pas dans la collaboration fraternelle, dans l'affection humaine divinisée par la grâce, que nous trouverons le moyen d'être à la hauteur de notre tâche ? C'est la solitude qui nous rend lâches. C'est l'amitié chrétienne qui nous soutiendra. C'est ainsi que les premiers chrétiens firent face au monde et conquièrent droit de cité. C'est ainsi que nous serons dignes d'eux et du Seigneur car nous aussi, nous avons sans cesse à conquérir le droit de cité. Nous le savons depuis longtemps. C'est la raison d'être des multiples groupes locaux et régionaux qui réunissent et qui soutiennent les âmes de tous ceux qui y participent. La vie de ces groupes conditionne la vie religieuse de notre métier dans une ville, dans une région. C'est vous dire avec quel zèle il faut participer à de telles oeuvres et s'y donner.

- Je ne dirai rien sur les moyens matériels ou sociaux qu'une telle collaboration peut promouvoir. Ils existent déjà partout, bibliothèques, réunions, cercles d'étude, retraites.

C'est moins sur ces chapitres qu'il nous faut nous perfectionner que sur **l'esprit** avec lequel nous les utilisons. Puisseons-nous y venir et y travailler avec le coeur brûlant des disciples d'Emmaüs. Puisseons-nous nous y aimer et unir nos efforts comme le Christ l'a voulu, lui qui a mis comme condition à sa victoire sur le monde l'union de

tous ses disciples dans une même église, dans un même amour, dans une même charité. Soyons autour de nous des éléments d'union. N'écoutons pas les passions qui séparent, les paroles qui jettent la suspicion. Soyons un, comme le Christ est un avec son Père. Alors le monde reconnaîtra en nous les disciples du maître déjà connu mais encore très inconnu.

310 - La conversion de Nicodème (Jn 3, 1-10) 5 03 36

***I - "Il y y avait parmi les Pharisiens un homme nommé Nicodème, un des principaux parmi les Juifs"***

Une multitude de chemins se proposent à l'âme fidèle pour la conduire vers Dieu. Beaucoup viennent de lieux où l'on souffre. D'autres, nombreux, sortent de l'abîme du péché. Comme la nature gémit lorsqu'elle gît prisonnière dans la fosse qu'elle s'est creusée ou mutilée par le réel brutal qui l'a visitée, elle cherche avec passion du secours pour redécouvrir sa primitive allégresse ou retrouver sa liberté et Dieu vient au-devant d'elle pour l'aider. Il est un autre sentier plus caché. Il monte des profondeurs du coeur, à l'endroit où l'homme, heureux lui-même, souffre encore d'un désir impossible et voudrait s'évader de son inviolable solitude, à l'instant où l'harmonie intime de l'âme forte et droite s'inquiète et attend pour être plénière une mesure finale qui la domine et l'achève, une note terminale toute pure, partout présente. Vers quelle plage extrême descend la piste mystérieuse ? Devant quel océan débouche-t-elle ? Au-delà, les yeux de l'homme pressentent un autre Orient caché par les horizons terrestres. Ils attendent dans les ténèbres douloureuses l'éclair qui illuminera le lieu de la béatitude.

Nicodème est le type de ces âmes approfondies, en qui la grâce de Dieu trouve un terrain particulièrement préparé pour porter ses fruits les plus précieux, les plus proprement et visiblement divins. Il était Pharisien, comme Paul plus tard s'en fit gloire, fidèle à la loi de ses pères. Il était humainement heureux, respecté de ses frères, il avait autorité près d'eux. Il ne connaissait pas le cri d'alarme d'une vie opprimée et sa religion lui était la source d'une sécurité et d'une réussite fondées sur l'Eternel. Pourquoi donc vient-il trouver Jésus la nuit ? Il n'est pas donné à tous de connaître la nostalgie intime de Nicodème car, à cause des duretés de la vie et des sanctions du réel, juge entre tous incorruptible et sourd à la pitié, beaucoup sont très absorbés par la plainte plus puissante que poussent le dénuement et la souffrance. C'est parce que le monde n'a pas su leur donner des joies souvent légitimement désirées que ces hommes se retournent vers Dieu. C'est pourquoi ils ont conduit leurs jours vers le récif sur lequel ils craignent de se briser définitivement que ces hommes appellent Dieu à leur secours. Ils mettent en lui leur seul espoir. Le monde les a déçus, Dieu ne les trompera pas.

Nicodème connaît au contraire la joie. La vie lui est bonne au milieu des splendeurs du créé, belle et noble. Les épreuves nombreuses qu'elle lui a ménagées ne l'ont pas abattu mais mûri. La mort de ses proches l'a aidé durement mais plénièrement à entrer dans le mystère de ses jours. Les séparations amères, les peines et les échecs passés ne l'ont pas aigri mais puissamment forcé à devenir doux. Il possède la terre car il l'aime.

Nicodème ne lui sera pas infidèle, le soir où il ira trouver Jésus.

Justement, c'est de la réussite même de sa vie que se distille, secrètement anxieux, un désir nouveau. Quand il a atteint sa taille d'adulte, l'homme souffre de vouloir grandir encore d'une autre croissance. Par delà sa propre perfection individuelle, l'homme attend invisiblement une autre perfection. Il cherche la consécration définitive de ce qui est devenu en lui. Il espère entrer, lui et son oeuvre, dans la consistance de l'Eternel, lui qui n'a jamais encore vogué que sur les eaux sans cesse mouvantes de ce qui se fait et se défait, elle qui demeure rare et improbable comme l'exception tolérée pour un temps par le poids de la nature. Il voudrait enfin remettre à un autre, définitivement, l'oeuvre de ses mains pour qu'elle se trouve comptée parmi les choses qui sont. Il voudrait enfin consommer le don après quoi tout est vraiment donné pour toujours et se joindre, par ce don même, à celui qui le reçoit. Il aspire, dans un gémissement inconnu par tout ce qu'il y a en lui d'éphémère, de multiple, de séparé, à la totale et absolue union avec celui qui demeure et qui est "un" et qui est tout. Dieu est déjà pour Nicodème le bienfaiteur, la providence source de son bonheur, la sagesse qui lui apprend à user des nourritures terrestres. Mais il est surtout et toujours plus, l'au-delà obscur d'une migration inconnue que l'âme pressent dans l'angoisse de son être et où elle espère la plénitude d'un amour l'enveloppant totalement.

Nicodème, j'ai fait de toi la meilleure partie de moi-même, celle qui est la plus parfaitement humaine et celle qui est toute attention vers le Dieu qui l'appelle. En moi, je connais aussi le pécheur qui a gâché sa vie et le malheureux que la réalité a blessé. Ce pécheur et ce malheureux crient vers Dieu de toutes leurs forces menacées et je sais que la miséricorde du Père écoutera son enfant et qu'elle le guérira et qu'elle lui pardonnera. Je n'ignore pas aussi que c'est toi, Nicodème, au coeur de mon coeur, la partie vierge de mon âme, en moi la plus haute partie de moi-même; qui saura le mieux recevoir le message divin et le porter dans des mains point trop grossières pour conserver et ouvrir sa richesse de résurrection.

***II - Guérison, achèvement et renaissance***

Seigneur, les chrétiens ne vous connaissent pas encore vraiment s'ils ne voient en vous que celui qui guérit ou celui qui pardonne. Les Juifs malades que vous croisez sur votre chemin et sur qui vous imposiez les mains, ceux que vous avez renvoyés avec l'assurance que leurs péchés étaient remis, ils pouvaient vous aimer comme

leur sauveur, vous suivre. Ce faisant, ils ne marchaient avec vous que sur les chemins de cette terre, ils ne vous regardaient qu'avec des yeux humains. Ils ignoraient encore le don unique que seul vous pouviez leur apporter. S'ils ne savaient pas dépasser les grâces qu'ils vous avaient demandées, celles-ci devenaient pour eux l'obstacle perfide, presque invisible, et les empêchaient d'entrer plus avant dans la spécifique efficace de votre amour. Qui dira les profondeurs visitées par votre rédemption ? Il est si facile de se borner à ne sonder que les premiers abîmes creusés par l'état de péché où gît notre nature et d'en rester là, croyant connaître la condition humaine parce qu'on a un peu dépassé le porche de son mystère. L'homme est ainsi fait. Il a plus besoin pour se rendre compte à lui-même de la réalité de fantômes, d'explications, que de vérités qui l'épousent totalement. Il construit avec grande assurance l'univers intellectuel où il pense le monde. Il emploie un vaste appareillage logique et le riche déploiement de sa sensibilité mais il se soucie peu de visiter les bases de l'édifice fondées sur le réel, si elles lui manifestent quelques signes rassurants de solidité. Il préfère inventer et aggraver le tragique de sa vie que de le découvrir dans ses jours tel qu'il est. D'ailleurs, n'est-ce pas ainsi parce qu'il est plus aisé à l'homme d'être courageux devant la chimère, inventée par lui et qui souvent l'exalte en le menaçant, que devant le mal réel caché en son cœur et dont l'existence est encore malheureusement efficace, même si elle n'est pas connue. Beaucoup de chrétiens parlent trop du péché originel et cependant par surcroît sous-estiment sa véritable condamnation. Ils veulent voir en lui l'explication dernière des malheurs et des échecs dont ils sont souvent la cause principale et ainsi ils lui donnent trop d'importance. Inversement, du même mouvement erroné de pensée, ils minimisent la déchéance initiale et la réduisent trop à n'être que la fatalité des souffrances de l'homme et de ses défaites. Ils ne savent pas quel manque irrémédiable se cache dans l'âme sous les fières apparences de sa réussite et dans l'intime même de son bonheur. Ils ne soupçonnent pas l'insatisfaction invincible qui travaille encore l'homme quand tout ce qu'il pouvait et devait faire a été heureusement réalisé. Ils ignorent ce qui rend la maison dérisoire quand on découvre, à la fin de sa construction, lorsque tout le reste a été édifié, l'absence irrémédiable de la pièce maîtresse, nécessaire mais inconnue des ateliers humains. L'inachèvement fondamental, dont souffrirait encore une civilisation parfaite sur une terre organisée, est la conséquence initiale, spécifique, de l'état de séparation qui exile le monde loin de sa béatitude. Nul n'a pu le vivre à l'état pur car l'homme est encore trop loin aujourd'hui de pouvoir réaliser la perfection naturelle de son devenir terrestre. Ce qui lui demeure inconnu parce qu'inviolé, à l'extrême d'une réussite possible, est déjà présent, invisiblement, dans ses plus belles victoires et ses plus grandes joies. Bienheureux ceux qui savent déjà le reconnaître !

Parce que beaucoup de chrétiens ont cru que l'échec de leurs activités humaines était la conséquence nécessaire de l'état de condamnation où gît le monde, ils ont vécu ici-bas en étrangers parmi les hommes et les choses, en pèlerins sur une terre inhospitalière. S'ils ont refusé de croire à la déchéance fondamentale de la nature, ils se sont conduits pratiquement comme si cela était vrai en fait, plus soucieux de se protéger de ses séductions dangereuses que de les dominer et d'offrir une terre enfin domptée à son créateur. Volontiers, il leur paraît que croire au progrès des siècles nie implicitement le dogme de la déchéance car ils n'ont pas su en vérité reconnaître l'essence même de la séparation où l'homme est exilé. Aussi leur semble-t-il que la dérélition où se trouve l'humanité cesserait de soi si, par une invraisemblable ascension matérielle et spirituelle, les hommes arrivaient à vivre heureux ici-bas, sur une terre maîtrisée, avec des cœurs purifiés.

Sur ces chrétiens, règne un pessimisme dont l'origine est si lointaine et le royaume si universel qu'il n'est pas sans avoir miné secrètement leurs énergies jusqu'à leur bon sens d'homme. Il leur a fait perdre parfois jusqu'à la possibilité de communier vraiment à l'éternelle espérance des hommes qui renaît continuellement pour nourrir les générations qui se lèvent. Ce défaitisme, puisqu'il n'est pas seulement la conséquence de la dure expérience des faits mais celle, fautive, d'une croyance vraie, est le seul vrai reproche, le reproche capital parce que doctrinal pratiquement, que le monde peut leur faire, le monde de ceux qui croient qu'à travers les souffrances et les luttes, les défaites et les errements, quelque chose de grand devient ici-bas.

Seigneur, vous qui avez envoyé des ouvriers dans votre vigne, combien ont voulu cueillir son raisin avant d'avoir travaillé la terre, enlevé les pierres, remué le fond ? Ils n'ont pas su faire avec le soleil la longue et belle oeuvre de la maturation, parce qu'ils ont cru le sol mauvais sur lequel poussait votre récolte. Qui dira votre optimisme vainqueur à ces ouvriers dont un manichéisme de fait a empêché inconsciemment de grandir l'espérance à la taille de la catholicité de votre message ? Qui leur dira l'autre abîme creusé dès le soir du premier matin, celui que leurs échecs humains ne peuvent encore leur faire totalement connaître et que seul votre amour rédempteur pourra leur faire franchir ?

Les chrétiens ont, plus souvent encore, reconnu dans le lourd esclavage de leurs passions la réalité de leur condamnation. Combien ont identifié cette loi du péché avec le péché originel, au lieu de n'y voir qu'une de ses conséquences secondes les plus visibles qui, à la limite en droit et non en fait, pourrait encore cesser sans que disparaisse en même temps l'immémoriale déchéance. D'immenses foules de la chrétienté firent du péché la réalité la plus palpable pratiquement de leur humanité et de la rédemption divine, son heureuse évaison. Qui dira la place tenue par les fautes et le repentir dans leur vie spirituelle ? Le rôle qu'ils jouent dans leurs conversions ? Dans sa prédication, le Seigneur n'en parlera que rarement. L'âme ne rapporte qu'un nombre infime de cas où l'homme se jette aux pieds du Christ pour échapper à l'épuisement de son péché. Aucun apôtre ne connut ce genre de conversion pour suivre Jésus. Ce faisant, les chrétiens les plus profonds virent dans la pureté du cœur



l'article primordial de leur idéal mystique et le seul but de leurs efforts. Les autres reçurent de l'observance de la loi la confirmation de leur exactitude chrétienne. La religion des uns se concentra dans un "laisser-faire divin" que nulle initiative humaine ne devait fondamentalement seconder de peur qu'elle mêlât de l'ivraie au bon grain. Celle des autres devint un moralisme.

**Seigneur, apprenez à vos serviteurs de quel amour vous les aimez.** Vous n'êtes pas seulement pour nous le législateur ni l'invisible Dieu qui travaille dans l'intime de ses fidèles quand ils sont immobiles. Vous ne voulez pas agir l'homme en faisant de lui un passif instrument. Vous venez d'abord pour combler notre solitude, celle qui gît amère encore au fond de nous, lorsque nous sommes très aimés, celle qui gémit encore au coeur de notre paternité et des plénitudes de nos mouvements créateurs. Vous venez d'abord accomplir victorieusement notre être et notre oeuvre, comme lorsqu'en nous et en elle, règnent déjà la justice et l'ordre établis par nos efforts sous votre direction et avec votre aide.

Seigneur, qui connaîtra les profondeurs visitées par votre rédemption si les âmes les plus proches de vos mystères semblent, en fait, plus attachées à ses bienfaits indirects qu'à la promesse divine fondamentale que proposent, par ailleurs, votre vie et votre mort rédemptrice ? Pourquoi n'ont-elles pas soif de résurrection ? Pourquoi ne perçoivent-elles pas, au-delà de leurs échecs et de leurs chutes, l'angoisse d'une race élue mais tombée, d'une race tombée mais de nouveau visitée ?

Vous êtes venu apporter la joie et la santé autour de vous, mon Dieu. Vous êtes pour nous d'abord celui qui guérit et celui qui pardonne, certes. Vous l'êtes parce que c'est ainsi qu'il nous est, au début, le plus facile de vous comprendre et de vous recevoir. Mais en vérité, vous êtes venu dans ce monde pour une action plus spécifiquement et plus puissamment divine. En nous, votre rédemption veut surtout pénétrer pour les revivifier les couches profondes non atteintes par notre morale ni baignées par nos joies humaines. Combien de vos chrétiens ne sauraient plus penser à vous s'ils n'avaient pas à lutter chaque jour contre leurs défauts et à conquérir le pain quotidien d'un premier bonheur ? Il faut l'avouer, nous vous sommes souvent plus proches dans la ferveur de la lutte que dans la recherche, toute de repos, de religieuses intimités. Seigneur, combien de vos martyrs et de vos confesseurs vous eussent moins aimé s'ils avaient moins souffert pour vous ?

Les chemins de nos conversions peuvent dérouler leurs lacets sur les pentes de nos redressements et sur celles de nos convalescences. Ils peuvent conduire nos pas déjà loin de vous, Jésus, et nous agenouiller devant vous, comme tant d'autres avant nous le firent. Leur multitude devra déboucher un jour sur le sentier unique qui seul s'applique tellement à notre nature profonde, qui seul épouse si parfaitement notre personnelle essence, que seul il peut cheminer jusqu'au point où votre rédemption elle-même est venue descendre comme en un autre enfer, afin de ressusciter tout ce qui était mort.

Mon Dieu, augmentez notre foi afin que, pour nous, votre Fils ne soit pas pratiquement comme le plus grand prophète envoyé par vous, comme le plus grand docteur enfanté sur la terre. Jean-Baptiste prêchait un baptême d'eau pour la rémission des péchés. Combien de vos saints guérirent les malades et rayonnèrent la joie sur leur passage. Si votre Fils n'était venu que pour cela, il n'aurait fait que l'oeuvre accomplie aussi par d'autres de vos serviteurs. Son enseignement lui-même, d'autres aussi auraient pu le donner. Ses disciples ont fait de plus grands miracles que lui et saint Paul a dit le mystère de votre Fils et de votre création, plus peut-être que ses lèvres sacrées n'en avaient jamais affirmé. Augmentez notre foi, grandissez notre humanité pour que le Seigneur soit pour nous en vérité votre Fils par sa spécifique et divine opération.

### III - "*Ainsi donc vous n'êtes plus des étrangers*" (Eph. 2,19)

Le jeune homme riche attendait, lui aussi, quelque chose de Jésus. Ni sa fortune ni l'harmonie de sa vie d'exalté pharisien ne lui suffisaient plus. En lui montait déjà l'angoisse connue par Nicodème mais elle était alors si voilée que cette âme, encore très inexpérimentée, ne la percevait que comme la conséquence de la privation d'un bonheur semblable à ses autres bonheurs et d'une justice semblable à ses autres justices. Aussi les réponses que fit Jésus à ces deux âmes furent-elles très différentes. A l'un, le Seigneur propose la voie qui l'aiderait à mettre un nom sur le secret ennui qui le visite : Vends tous tes biens et suis-moi. A l'autre, plus mûr, plus conscient de sa propre nature et de ses propres mouvements, il affirme de suite la migration irrémédiable, la naissance nouvelle nécessaire pour ressusciter d'un tel mal. A l'un, Jésus montre le chemin et à l'autre, le but.

Ce n'est d'ordinaire pas au début d'une vie chrétienne que le croyant peut sonder du regard le mystère des destinées humaines et du vouloir divin. Il ne suffit pas d'être de bonne volonté ni de vivre déjà dans l'amour de Dieu. Il est une maturation de la nature qui conditionne les croissances dans l'ordre de la grâce. L'adulte peut seul, avec son intelligence, recevoir la sagesse et correspondre explicitement aux secrètes sollicitations qui montent de son fond, fruits des appels conjugués de la nature et de Dieu même. L'amour n'a pas d'âge, il jaillit d'un coeur d'enfant comme de celui d'un vieillard. Mais la conscience de l'amour et sa puissance originale de connaître en ont un. L'ordination du créé qui se fait autour de l'amour pensant, la compréhension sous le chaos des choses et même sous leur ordre visible de l'harmonie primordiale et finale, ne sont pas le fait seulement d'un coeur pur mais celui d'un coeur d'homme totalement grandi à la plénitude de sa taille. Le regard plus perçant que la lumière du jour qui retrouve le lien invisible par lequel le créateur tient dans l'être ce monde blessé, imparfait, et l'attire à lui pour le joindre à sa perfection et l'achever, exige une science et une sagesse que l'amour rend

possibles, que lui seul peut enfanter, la science et la sagesse, ces fruits de l'union mystérieuse de l'humain et du verbe divin. S'il n'est pas de substantielles connaissances sans l'amour, il n'est pas d'amour plénier sans connaissance. En l'homme, le livre scellé où est résumé le créé, l'empreinte du sceau de la divinité, doit être totalement lu avant qu'on puisse pleinement connaître et aimer, comprendre le message du Seigneur et y correspondre.

Le jeune chef n'était pas encore assez homme pour comprendre ce qui montait en lui. Comment aurait-il pu le faire ? La suite de l'histoire ne montre-t-elle pas qu'il était alors attaché à ses biens, comme s'il espérait encore d'eux ce bonheur absolu que son cœur cherchait sans le savoir ? Souvent peut-être, il avait connu, dans une très fine appréhension, ce moment douloureux au fond de ses joies où se manifestent leurs limites et leur extériorité. Alors le charme était rompu et l'immédiateté de la jouissance, même si elle durait encore, n'avait plus ce caractère de quasi absolu, cette puissance d'absorption qui arrache au temps et à l'espace, à sa solitude enfin, celui dont elle prend possession. Mais combien faut-il vivre de telles expériences pour accepter enfin de prendre conscience de cet échec terminal et comprendre que ce sera toujours ainsi, qu'aucune joie n'apporte ce qui avait été cherché en toutes choses sans avoir été trouvé nulle part. Le bourdonnement acharné, sans cesse repris, de l'abeille contre la fenêtre pour atteindre le ciel qu'elle lui montre ! L'expérience ne suffit pas si la grâce ne vient aider l'homme à tirer de ces faits particuliers la transcendante et universelle vérité. Mais l'expérience est nécessaire. Cette sagesse et cette science ne doivent pas être seulement abstraites comme les connaissances qu'on tire des livres ou celles qu'enseignent les professeurs. La foi et la charité y ont leur part. Mais qui dira le chemin que l'âme doit parcourir avant d'y arriver ? Qui dira le tortueux de son chemin, l'épaisseur de ses ténèbres ? Dans le chaos de ce monde, dans le chaos d'un cœur d'homme, il n'est pas de route droite et, sur la terre, le salut est venu nous visiter par l'entremise du péché.

**Seigneur, prenez notre main droite pendant ce mystérieux voyage.** Vous avez dit au jeune homme : Suis-moi. Souvent, n'est-ce pas plutôt vous qui nous suivez ? Soyez béni de nous avoir montré le but lointain de nos étapes. Il nous est bon de le savoir mais nos jours ne seront pas de trop pour le vivre dans une réalisation concrète avec l'aide de votre grâce. Comment pourrait se faire autrement en nous le jugement qui sépare l'homme de l'extase du sensible tout en le laissant tirer de sa force créatrice des richesses cosmiques ? Pourrions-nous autrement ne pas faire comme le jeune homme riche et savoir reconnaître, au-delà de toutes nos justices et de toutes nos réussites, en leur centre, le fondamental et inexorable délaissement ?

**Aux heures de ses plénitudes,** sitôt que l'adulte s'en dégage pour les vivre en homme, il les sent si précaires que le mouvement même de son regard le rend déjà étranger à elles. Souvent, il veut fuir cette découverte désolante. Pour conserver la ferveur de ses joies, il tente de demeurer dans l'extase de leur séduction, il s'arrête de penser pour continuer d'en jouir. Ainsi le papillon aveuglé par la flamme, après avoir fait effort pour éviter l'attrait brûlant qui veut lui devenir immédiat comme une seconde nature, il accepte de se pénétrer tout entier de lumière et se précipite dans le feu. Mais l'homme ne meurt pas au sommet de sa ferveur d'un jour. Demain, il sera encore vivant et son propre juge. L'homme ne peut pas se borner à jouir de sa vie sans la penser. Les heures intenses de son passé deviennent pour lui sources d'amertume quand elles ne sont pas capables de s'insérer dans la trame continue et substantielle de ses jours. Il lui semble que ses joies d'hier ne valent que par la place qu'elles peuvent prendre dans un ensemble cohérent et consistant de décisions et d'actions, elles qui, à l'heure de leurs exaltations, ne se souciaient que de soi. Celui qui les a vécues les scrute aujourd'hui avec le regard constructeur de l'architecte. Son jugement est absolument étranger aux ivresses de l'heure passée. Le souvenir de leur intensité à peine effacé, inscrit dans sa chair, ne met que plus en évidence la précarité de ce qu'elles contenaient de durable. L'homme s'en détache deux fois, d'abord parce qu'il ne sait plus revivre les ferveurs désormais usées, et puis surtout parce que maintenant il reconnaît que celles-ci, dans leur virginité même, l'avaient déjà secrètement déçu. Quelle foi et quelle espérance, inconscientes peut-être mais déjà très réelles, se cachent dans ce désir qui travaille l'homme d'unifier sa vie, de lui donner la consistance qui résiste aux usures du temps et de faire de son présent la conséquence de tout ce qui a été vécu avec efficacité, sans omission, dans son passé. Il ne peut pas désobéir un instant à l'observance de cette loi intime sans subir la secrète souffrance d'une nature blessée. Il doit porter ce souci impitoyable jusque dans ses moindres jouissances sous peine de connaître demain l'étrange malaise qui détache du goût de vivre noblement et de la nécessaire estime de la dignité. Cette constante recherche de l'absolu, même si elle est faite dans les ténèbres, marque de son sceptre royal la relativité de toutes joies à l'heure précise où elles se présentent, même de celles dont l'intense ferveur voudrait donner le change sur la durée et faire de leur envoûtement une pseudo béatitude encore désirable.

Seigneur, l'homme croit fuir sa solennelle solitude en rassemblant frileusement autour de lui, d'un geste continu, les plis de son lourd manteau. Il veut trouver alors encore en lui-même, à travers sa durée dans le temps, la consistance d'un être qui demeure et grandit. Il cherche à reconnaître sa propre présence. Il est architecte car sa maison lui tient compagnie. Il est exigeant pour les matériaux qu'il emploie parce qu'il la veut solide et belle afin qu'elle soit éternellement avec lui. Il essaie de trouver dans l'harmonie intime de ses jours la plénitude dont il rêve et sans laquelle il souffrira toujours, au plus profond de lui-même, du secret délabrement

d'un impossible inachèvement. Mais il n'y réussit pas et leurs justices, pas plus que leurs richesses, ne préservèrent Nicodème, ni le jeune homme riche, de l'angoisse des reclus.

Ce que l'homme peut trouver en lui-même, saura-t-il se le construire au dehors ? Au fond de son cœur se concentre l'élan de la paternité. Son intensité égale celle de l'instinct qui lui conserve la vie. Saura-t-elle lui donner les enfants qui peupleront le monde intérieur de cet être en lui prisonnier ? Les œuvres de ses mains pourront-elles lui apporter du dehors cette présence concrète dont il a besoin pour ne pas sombrer dans le vertige creusé en lui par le vide dont il est de toutes parts investi ? Combien d'hommes, des plus grands, ont espéré et agi ainsi ? Mais il faut d'abord, à ce pionnier, croire à la valeur éternelle de son œuvre pour s'y attacher et faire jaillir de lui les passions créatrices. Peut-on construire du nécessaire sur quelque chose d'inutile ? Cette foi principale, même s'il était capable de la tenir entre ses mains élevées au-dessus de toutes les apparences qui conspirent pour la détruire, elle non plus, ne romprait pas la solitude de cet ouvrier que ses œuvres quittent, même lorsqu'elles ne périssent pas. Il faudrait pour cela, entre elles et lui, la consécration d'une relation originale, personnelle, celle du don au donateur, quand l'acceptation et la confirmation de celui qui les a reçus ont fait entrer ce lien dans la consistance de l'éternel. Il faudrait qu'il y ait, par le sacrement de la chose offerte, totale communion entre Dieu et lui à la même réalité, enfantée ensemble et pour toujours.

**Solitaire, toi qui ferais encore de ta prison une compagne** si elle pouvait répondre à ta voix, il vaut mieux que tu ignores ton fondamental délaissement. Quel serait ton désespoir tant que, par la foi, tu ne saurais pas la résurrection qui te fera sortir de ta séparation. Mais le chrétien a reçu de Dieu la lumière pour qu'il voit le réel sans défaillir.

Seigneur, il faudrait que ma joie soit si proche de moi, sans être moi cependant, que je puisse la penser sans m'en écarter et vivre ainsi en elle, y ajoutant une présence qui remplisse l'absence dont je suis entouré, frontière inviolée de mon délaissement. Qui pourrait s'unir à l'être solitaire et clos qui erre à travers l'inconstant et l'éphémère à la recherche d'une impossible société intérieure et éternelle.

L'amour même que mes frères me donnent n'est pas encore pour moi cette intimité sans intervalle que mon cœur attend sans cesse. Les âmes sont opaques comme les corps. Entre elles, dans la nuit, jaillit parfois l'éclair rapide qui les fit se reconnaître. Mais à l'heure même où elles croient s'atteindre, les portes sont de nouveau retombées sur elles. Quand elle pensent s'étreindre, ce n'est plus que leurs images en elles qu'elles saisissent. Il ne nous suffit pas de savoir l'existence d'autres solitaires, prisonniers comme nous d'eux-mêmes, pour rompre l'absence. Pourrions-nous un jour découvrir le chemin qui nous ferait nous joindre ? Quel homme n'a pas connu cette espérance ? Mais ces détours n'empruntent pas les espaces terrestres. Quoi de plus puissant pour lui montrer ce qu'il ne peut pas atteindre et lui faire désirer ce que ses ardents mouvements semblent lui procurer un instant, afin de mieux lui montrer qu'il en est séparé ?

Mon Dieu, vous seul pouvez être ma joie, au cœur de mon cœur, en mon centre, et m'envelopper exactement comme l'air qui remplit mes poumons. Vous seul pouvez être tellement en moi que je puisse vous connaître sans sortir de vous pour rentrer en moi et refermer ma solitude. Vous m'aimez plus que je ne puis m'aimer moi-même, avec une ténacité, une force, qui ressemble aux violents passionnements de la nature féconde. Seul cet amour m'est assez intime pour nourrir le propre amour que je vous porte sans que je sorte encore de vous, en vous le donnant.

En vous disparaîtra le désert où je suis exilé par la malédiction de l'antique condamnation. En vous s'évanouira l'invisible espace vide qui me sépare invinciblement de mes frères et me laisse douloureusement étranger parmi eux. En vous, j'espère l'unité compacte, universelle, de tous les hommes solitaires. Seigneur, j'attends votre présence. Mais l'aveugle-né peut-il connaître la lumière ? Sait-il ce qu'il demande quand il crie vers vous sa détresse ?

#### IV - *"Et la lumière luit dans les ténèbres"* (Jn 1,5)

**Nicodème va voir le Christ la nuit**, il voulait ménager les siens. Ses proches auraient-ils compris sa démarche ? Il était le chef, celui qui sait avec certitude, qui commande avec autorité. Ses frères eussent été ébranlés intimement par la démarche de leur maître, s'ils en avaient deviné la secrète angoisse. C'est ainsi depuis toujours. La foi si précaire des humains s'effraie au moindre signe capable de lui faire supposer que, chez d'autres croyants, elle n'est pas pure sécurité et parfaite certitude. Parce que sa foi est petite, l'homme ne peut pas tolérer qu'elle puisse être source de nouvelles questions capitales encore à résoudre et de nouveaux pas encore à faire dans l'anxiété de l'inconnu. Il lui semble que c'est aller ainsi sur le chemin de l'incrédulité.

Voir un croyant qui cherche lui est vite un scandale. Spontanément, il en fait un incroyant qui s'ignore. Pourtant, mon Dieu, le grain de sénevé ne resterait qu'une petite semence s'il n'avait su pousser son germe dans l'obscurité de la terre. Cet arbrisseau ne serait jamais devenu un grand arbre s'il n'avait pas sans cesse dressé ses branches vers le ciel profond et inconnu, au-dessus du sol que ses racines pénètrent avec puissance. Apprenez-nous, en grandissant notre foi, à faire d'elle la source d'une ferveur présente dans l'ardeur de toutes nos recherches. Que sa

lumière intérieure nous conduise courageusement à travers les obstacles jusqu'au mystère de votre création de de votre rédemption.

Au coeur de Nicodème, la nuit est encore plus noire que l'obscurité qui le cache aux yeux de ses frères quand il va trouver Jésus. Lorsque l'homme cherche auprès du Seigneur la guérison de sa maladie, il sait très clairement ce qu'il vient demander. Lorsque son péché l'opprime, il sait très clairement quel pardon il lui faut recevoir. Dans l'un et l'autre cas, l'homme va vers le Christ en plein jour. Les ténèbres où marche Nicodème sont autrement mystérieuses car le but proposé à ce Juif fidèle lui est aussi inconnu qu'une terre d'un autre monde jamais visité, aussi inconcevable qu'est inexplicable l'angoisse qui le travaille, ténèbres semblables aux ténèbres originelles avant que la lumière fût.

Nicodème, toi qui es maître de ta sensibilité, qui sais te diriger suivant les pondérations de la raison, où vas-tu ? Ton geste, vu du dehors, ressemble à celui d'un impulsif inquiet. Ton désir, si tu l'exprimais, chanterait comme celui d'un chimérique. Ta décision actuelle, ton initiative solitaire, sont trop contradictoires avec tout ce que tu as voulu et réalisé jusqu'à présent. Il faut qu'en toi s'exerce l'efficacité d'une force nouvelle. Jésus, avant que tu ailles le voir cette nuit, est passé près de toi. Il a grandi en toi, à ton insu, l'invisible et puissante foi. C'est elle qui te permet de regarder en face, sans peur et avec une clairvoyance encore jamais atteinte, la déréliction inexorable de tes jours heureux, celle que nulle justice ne peut rompre ni même voiler. Comment expliquer autrement ta démarche et surtout ce calme qui assure par lui-même que l'homme d'aujourd'hui ressemble à celui d'hier et que tout ton passé attend son couronnement par le geste de ce soir ? Mais ta foi ne s'est pas encore épanouie en croyances, comme la lumière qui n'a pas encore trouvé l'objet pour s'incarner en reflets. Ta foi te meut, elle ne t'éclaire pas encore. Avec elle, tu es dans la nuit jusqu'à l'instant où, épousant ta pensée, elle jaillira en évidences. Entre Jésus et toi ne pourront pas naître des paroles banales. Entre lui et toi, la conversation ne pourra être que capitale. Depuis longtemps, Dieu t'a préparé. Depuis ta naissance, Dieu t'a vu. Tes jours furent le long enfantement d'un homme réussi et juste. Ce soir, commencera pour toi l'aube d'une vie nouvelle qui sera à l'ancienne ce que le fruit est à la fleur. Voici l'heure où celle-ci va se nouer ! Voici le jour où d'une fleur fanée s'enfantera le fruit qu'attend le mystère de la maturité ! Tu le sais mais tu ne saurais le dire. Tu l'ignores mais tu le vis déjà.

Quand un homme parle de l'invisible, il utilise des métaphores. Ceux qui l'écoutent savent entendre avec souplesse les images employées. Mais Jésus n'enseigne pas comme les autres scribes. Ce qu'il dit est. Sur ses lèvres, la parabole enseigne une réalité plus intense, plus concrète, que la réalité matérielle et visible utilisée. Jésus te demande de renaître. Il faut renaître d'une renaissance encore plus vraie que ta première naissance. Il faut passer par un seuil encore plus essentiel que celui qui sépare le fœtus de l'enfant. Il le faut, tu le sais. J'aime ta réponse si directe qu'on peut la croire d'un simple : Comment cela peut-il se faire ? Parce qu'ils auraient eu moins de foi que toi, combien auraient tout de suite compris à leur manière, en réduisant, il est vrai, le sens de ces paroles cruciales à celui qu'ils pouvaient leur donner d'eux-mêmes ? Mais tu es toute attente car tu sais trop ce qui est en l'homme et déjà tu crois au Christ. Ta foi, nue encore, est toute disponibilité à l'inconnu de ce qui approche te visiter. Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'esprit. Tu ignores ces choses, toi, docteur en Israël. Heureux es-tu de savoir que tu les ignores car c'est de l'holocauste de son ignorance reconnue que l'homme sait communier à la connaissance. Nicodème, à toi aussi, il sera dit : Ce soir, tu seras avec moi au paradis, car cette nuit, tu pénétreras sur le haut plateau qui y conduit.

**V - "En vérité, je te le dis, nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'esprit, ne peut entrer dans le royaume des cieux" (Jn 3,5)**

L'église a donné à ses fidèles l'interprétation authentique de ce passage en y montrant affirmée la nécessaire régénération par les eaux baptismales pour entrer dans son sein et communier à sa vie. Mais le baptême lui-même, dans ce dernier effet de son efficacité, est la figure d'un sacrement encore plus mystérieux.

Le baptême utilise l'eau pour exprimer la purification du coeur qui le reçoit. La réception du nouveau chrétien dans la société visible de l'église est elle aussi l'image symbolique d'une autre grâce, très proprement divine et rédemptrice. Comme l'église catholique est ici-bas le signe sensible du royaume de Dieu répandu invisible dans les coeurs, l'entrée dans sa société exprime l'action mystérieuse par laquelle l'âme est rendue capable de renaître dans la société intime de Dieu lui-même.

Le chrétien n'est déjà plus seul, de la solitude terrestre proprement dite, puisque, par l'église visible, il fait partie d'une société vivante, intériorisée, où il peut connaître une communion plus réelle qu'aucune autre, avec le centre et avec l'ensemble, avec le Christ et avec ses frères. De même que la communion sacramentelle signifie à son tour, par la présence réelle du corps même de Jésus, l'intégration du fidèle dans la réalité progressivement constituée du corps mystique du Verbe, de même la fraternité catholique, par la présence réelle de la future grâce même qui circule dans l'église visible, exprime pour le chrétien son intégration dans une union totale avec Dieu lui-même. Par Jésus-Christ et avec lui, le disciple ressuscitera en Dieu au-delà des impuissances d'une déchéance passée, à travers une déréliction anéantie demain par la béatitude de la nouvelle présence. Le chrétien, en droit, n'est plus tellement un exilé, un reclus, qu'un enfant très loin de son propre pays et qui apprend chaque jour le chemin de la demeure paternelle, en mûrissant une vie digne de la résurrection.

**Seigneur, Nicodème n'a pas été guéri par vous de l'angoisse** que creusait au coeur de ses jours réusis son essentielle solitude. L'eau baptismale ne fera qu'ouvrir son front. Ce qu'il désirait, c'était une vague de fond qui le soulève et l'entraîne en elle-même pour toujours. La société nouvelle de ses frères ne donnera à sa vie qu'une douceur nouvelle. Il aspirait à la ferveur des compénétrations sans limites et des dons sans partage. La communion au corps du Christ ne lui apportera pas non plus ici-bas cette autre communion où lui-même, hostie, se sent totalement pris et pénétré pour toujours, sans ombre, par le rayonnement divin. Grâce à son entrée dans l'église, la foi grandira avec puissance en Nicodème l'expansion de sa clairvoyance et la fermeté de son assurance. En lui désormais, elle sera une affirmation efficace. Elle l'aidera à porter, en pleine conscience, le vide sacré qui investit son âme comme Dieu le fera lui-même éternellement; le tabernacle encore désert de la demeure qu'emplira le béatifique amour. Il est bien nécessaire, mon Seigneur, qu'il en soit ainsi car le chrétien, à mesure qu'il approche des consommations, voit se creuser davantage la solitude dont il n'avait jadis connu que les premières approches. Demain, sa vie connaîtra le déclin de ses joies humaines et l'échec de ses initiatives. Demain, il faudra vieillir et quitter peu à peu cette terre très aimée et noblement servie. Nicodème, sauras-tu voir, dans les diminutions de plus en plus passives de ton être, le signe de la future maturation ? Sauras-tu ne pas perdre coeur et ne pas te laisser fasciner par la séduction des épuisantes apparences pour demeurer fidèle à ce qu'il y a de plus élevé dans ton humanité et porter dans un coeur conscient le solennel exil du reclus ? les tentations renouvelées de celui qui approche du port éternel ? Hier, il lui fallait juger ses joies pour les convaincre de leur impuissance à lui donner ce qu'elles lui promettaient, ce qu'en définitive seulement il désirait d'elles. Maintenant, il lui faut juger son vertige, le vertige qui monte en lui des profondeurs de sa déréliction. le vertige qui saisit tout l'être, comme votre amour saura le prendre demain, qui est comme le réjouissement de l'abîme, la présence du néant.

Seigneur, à ce chrétien fidèle, soyez son assurance pendant ce dur voyage.

Que l'eau vive le submerge, l'ensevelisse parfois, pour lui donner, au repos de l'étape, un premier goût de la totale proximité avec vous, vers qui il soupire, ce solitaire dont tous les sens appellent l'amour par des désirs aux ferveurs extrêmes.

Que le feu vienne le visiter par le dedans, remplir le creux intérieur de son être, épouser la forme de sa propre consistance, pour qu'il connaisse aussi, pendant la durée d'un éclair, l'intimité sans intervalle de votre divine présence.

Alors, il saura, en vous regardant, Jésus, aller sans trop errer dans les ténèbres du créateur, sur le chemin de la béatitude.

### 311 - Erreurs et préjugés sur le mariage

Journées Universitaires de Dijon 23/4/36

**Il est difficile de parler avec exactitude et par suite avec efficacité des erreurs et des préjugés sur le mariage.** L'amour humain est en soi une terre très inconnue. Il fait reposer sur la famille le voile de sa mystérieuse originalité. Grâce à lui, il n'est pas deux foyers semblables. Peut-on être assez conscient de la réalité essentielle de l'amour pour être capable de connaître et de décrire les précipices subtils que toutes les familles doivent éviter le long de leur chemin, malgré la variété de leurs itinéraires et la diversité des étapes déjà atteintes ? Ne risque-t-on pas d'éteindre par des jugements trop étroits et catégoriques la mèche qui fume encore, en critiquant mal à propos ce qui, dans un cas particulier, est la voie en fait nécessaire pour aller plus loin vers les réalisations éternelles de l'amour. Il est dangereux aussi de révéler avec réalisme les vers rongeurs secrets du foyer. L'homme vaut ce que vaut son amour. Il est plus totalement jugé par la manière dont il sait aimer que par toutes ses autres actions. Peut-on parler de l'ivraie qui pousse au champ clos de son coeur sans l'atteindre cruellement dans ses oeuvres vives. Qui saurait reconnaître sans révolte instinctive, sous la lumière d'une révélation sans ménagement, la secrète misère de son être ? La vérité sans la charité est l'arme terrible de Satan par laquelle il achève sa victoire. Dans l'enfer, la vérité est la source de toutes les tortures. Sur cette terre, il est aussi une lumière froide qui nourrit le désespoir.

Aussi ne faut-il parler des maladies du foyer qu'avec une profonde humilité et dans une charité où l'assurance des affirmations ne saurait se prévaloir de l'arrogance des dogmatismes et des systèmes où la sévérité des critiques devrait ignorer les scandales et les anathèmes pharisiens. Notre-Seigneur nous montra jadis comment il faut agir en telle occurrence, quand les Juifs lui présentèrent une femme adultère. Il écrivit sur le sable une phrase mystérieuse qui les fit taire et se retirer un à un. N'était-ce pas la question muette et décisive : Qui connaît l'amour ? Comment as-tu aimé, toi ?

Nous voudrions parler ici, mû par l'esprit compréhensif et fraternel qui seul peut aider chacun à recevoir ce qui lui est destiné. Pussions-nous accepter de reconnaître sans trop de réticences ce qui n'est pas encore en nous suivant la ligne ascendante de notre nature humaine et de notre vocation chrétienne. Ayons assez d'humilité pour empêcher l'amertume d'envahir notre coeur s'il se découvre encore très loin du but. Acceptons dans un grand effort de sincérité intérieure de voir peut-être nos pensées intimes mises à nu et ébranlées les secrètes assises de

nos ferveurs vitales. Ainsi nous mériterons de connaître l'amour. Il est des préjugés et des erreurs qui se tiennent à la surface de la vie familiale, dans les réalisations concrètes de chaque jour. L'organisation matérielle de la famille, les moyens employés pour favoriser l'intimité du foyer, la méthode d'éducation des enfants, peuvent présenter beaucoup de défauts et de lacunes. Je ne vous en dirai rien, non que je les estime sans importance mais simplement parce que je ne suis pas compétent en ces matières. Un célibataire ignore fatalement l'expérience directe de la famille qui seule peut donner la science de sa direction journalière. Mais il n'est pas indispensable d'être marié pour connaître les maladies qui corrompent et tuent l'amour. Il suffit d'être un vivant, adulte et conscient de ce qui est en soi et autour de soi. Aussi tous les hommes peuvent parler, chacun selon ses moyens, des erreurs et des préjugés fondamentaux qui ruinent les bases du foyer parce qu'ils empoisonnent la sève de l'amour. D'ailleurs cette connaissance concrète, sinon expérimentale et directe, des erreurs et des préjugés sur l'amour est aussi nécessaire au célibataire, pour vivre religieusement et sciemment son célibat, qu'au père de famille pour être digne de son élection.

**Les déviations du coeur humain sont légion.** Elles fatiguent le regard par leur interminable et très monotone défilé. Aussi me bornerai-je à vous parler seulement de leurs principales et fondamentales origines. Nous essaierons de montrer combien ces préjugés au sujet de l'amour humain pèsent lourdement sur la manière dont le jeune homme conçoit sa préparation au foyer. Puis nous décrirons par quel processus la famille pâtit secrètement des parasites qui dessèchent les coeurs en les dénaturant.

### **La mentalité naturaliste**

Le mariage n'est pas la réalisation, par la race humaine, d'un fait très général d'où jaillira la fécondité des espèces animales et leur perpétuité. La mentalité naturaliste dans laquelle l'homme de ces derniers siècles est fatalement plongé aimerait à établir ainsi une continuité nivelante entre le mouvement qui porte l'un vers l'autre le mâle et la femelle et celui qui unit l'homme et la femme dans l'amour, une continuité qui exclurait toute originalité, toute transcendance et par suite toute profondeur inconnue à sonder, toute richesse nouvelle à découvrir. C'est le fait des cerveaux abstraits que les normes de la logique conduisent plus que les contacts avec la réalité. Ils simplifient l'homme et le réduisent à la taille de leurs concepts. L'homme réel est beaucoup plus compliqué que la caricature qui le montre sous la forme d'un animal exceptionnellement évolué. Je n'ai pas ici à justifier cette affirmation. Permettez-moi seulement de remarquer qu'en se bornant à une observation superficielle, l'amour humain révèle déjà dans sa constitution essentielle une note caractéristique que l'on chercherait vainement ailleurs. L'homme n'aime vraiment que lorsqu'il croit pouvoir toujours aimer. S'il peut connaître d'autres amours, ce ne sont pour lui que des plaisirs. L'adulte ne saurait se leurrer à leur sujet. Il ne peut pas ignorer quelle différence radicale existe entre cet amour dont il rêve sans cesse, même lorsqu'il l'affirme chimérique, et les réalisations précaires que son industrie peut lui procurer.

Le chrétien, de toute évidence, ne peut pas accepter de souscrire à une thèse si clairement naturaliste. Mais pratiquement, l'orientation de sa pensée vivante est souvent moins nourrie des conclusions de la doctrine qu'il professe que de l'esprit du siècle qui l'imbibe très profondément. En particulier, lorsqu'un chrétien veut parler de l'amour humain, aura-t-il, fréquemment et instinctivement, tendance à insister très spécialement et dès le début sur les réalités charnelles de l'amour, ne donnant absolument pas aux réalités humaines correspondantes la place essentielle qu'elles appellent. Pour comprendre l'amour humain, l'expliquer, s'y préparer, le développer, il ne faut pas partir des bases sexuelles que le reste des vivants manifestent. Si les actions corporelles entrent, elles aussi, dans le mariage, elles ne sont vraiment humaines que lorsque ce qui fait l'originalité de l'amour humain existe avec puissance.

Mais que dire alors si nous nous occupons maintenant de l'amour conjugal chrétien, du foyer béni par l'église et que saint Paul a magnifié. Le mariage religieux ne vient pas détruire, diminuer ou rendre inutiles les fondements humains de l'amour. Il les explicite au contraire, montre leur nécessité en découvrant ou plutôt en faisant soupçonner le monument tout entier dont ils sont la base. Il les complète en donnant la valeur sacrée d'une élection et d'une volonté divine à l'union des âmes qui parachèvent l'union des coeurs et celle des corps. La vie n'est pas trop longue pour entrer dans ce mystère et les chrétiens qui l'ont compris savent quel rang il faut donner aux réalités charnelles ou sentimentales dans le mouvement qui porte deux âmes vers Dieu.

Ces vérités sont banales, tellement on les a redites mais, parce qu'elles furent trop souvent entendues sans être vraiment comprises, sans être sondées avec toute l'ardeur d'une foi qui cherche pour trouver, beaucoup de catholiques les affirment du bout des lèvres et ne les vivent pas. Spontanément, nombre d'entre eux se comportent comme s'ils les ignoraient ou leur donnaient cette valeur accessoire ou superflue de ce qui, étant certes mieux, n'est cependant pas nécessaire à la fidélité chrétienne. Ce faisant, il n'est pas rare de voir chez des catholiques des conceptions pratiques du mariage qui n'ont même pas le minimum de ce qui convient pour qu'on puisse dire que leur foyer est fondé sur un amour humain original et vrai. Dès la préparation au mariage, ce préjugé pratique, au visage voilé, d'un naturalisme impénitent et implicite se manifeste. Pour la plupart des jeunes gens, cette préparation consiste à conserver un corps sain que les excès charnels n'ont pas abîmé. Ils n'ont jamais entendu parler de la culture du sentiment, de la délicatesse du coeur. La jeune fille n'est pour eux que celle dont il faut se garder. Ils l'ignorent si profondément qu'ils n'ont absolument pas l'idée qu'elle puisse être

d'une autre complexion psychologique que la leur. Combien ne savent pas la pureté qui monte dans une âme adulte auprès de la femme aimée ni ne soupçonnent qu'ils puissent connaître un jour ce rayonnement. Parce qu'ils sont totalement étrangers aux merveilleuses pondérations de la tendresse, aux très nobles et pacifiantes admirations de la beauté, aux mystérieuses et paisibles communications du coeur à coeur et à la correspondance des sentiments qui enfantent les êtres à l'harmonie et à la paix intime, ils entrent dans l'amour avec seulement la ferveur des instincts animaux. Ils y connaissent une violence dérégulée, presque inhumaine. Les principes d'équilibre que la nature et la grâce avaient préparés ne jouent pas en eux, tandis que les possibilités humaines et religieuses implicitement désirées par leur coeur, parce qu'elles sont déçues, viennent encore nourrir les désordres secrètement désespérés des élans de leur passion.

A combien de jeunes n'a-t-on pas conseillé le mariage lorsque certaines inquiétudes venaient les visiter, sans nullement s'inquiéter du développement de leur coeur, sans nullement penser à celles qui deviendraient pour la vie les compagnes quotidiennes de ces hommes plus adultes dans leur chair que dans leur spécifique humanité. Puis-je l'avouer avec tristesse, ce ne sont pas toujours les meilleurs enfants de nos patronages qui font les meilleurs maris. Il est souvent en eux une indécatesse, une grossièreté de fond sinon de langage, que parfois on ne rencontre pas chez des garçons plus délégués. Combien de mariages entre jeunes gens chrétiens formés à l'ombre de l'église connaissent dès l'origine la blessure secrète dont le foyer ne se guérira jamais. Nous avons su les protéger des aventures périlleuses d'une jeunesse très ignorante par nos organisations aux étiquettes variées. Nous les avons tellement protégés que nous avons empêché de naître ou de se développer en eux l'humanité capable d'en faire des hommes dignes de comprendre leur femme et de l'aimer noblement. Nous n'avons pas su aider les maturations du coeur qu'appellent les maturations de la chair. Nous ne leur avons pas accordé l'importance capitale qu'elles présentent parce qu'en fait, nous avons du mariage une notion trop simplement naturaliste, même si nous usons pour le décrire d'un vocabulaire chrétien. Nous n'avons pas su couronner l'édifice de l'amour humain par la concrète et magnifique réalisation divine que saint Paul a enseignée pour lui donner la solidité et la plénitude de l'éternel, parce que, en vérité, malgré nos affirmations peut-être, nous n'y croyons pas assez. Ce serait trop long de dire **les ravages de la conception naturaliste** dont je mène le procès dans le foyer constitué. Parce que l'homme n'a pas su rejoindre sa femme au-delà de sa chair et ne l'a aimée ni humainement ni chrétiennement, il ne la connaît que dans son corps. Le lien qui les unit l'un à l'autre n'est pas celui du coeur, a fortiori n'est pas celui d'une élection divine et d'une fidèle réponse commune, mais seulement ce qui fait l'objet du contrat matrimonial. La morale qu'impose l'église à de tels fidèles est pratiquement impossible quand le nombre des enfants qu'ils peuvent nourrir et élever est atteint. Comment pourraient-ils s'y plier ? Elle serait souvent l'occasion des ruptures invisibles qui font de deux personnes mariées deux inconnus aux vies parallèles, se fuyant très spontanément. Elle les laisserait à la merci des souffles un peu violents du dehors et des chutes dissolvantes et mortelles. Parce qu'ils n'ont pas su être vraiment hommes dans leur amour, ils ne peuvent non plus être proprement chrétiens.

**L'enfant** est la dernière ressource de la nature pour apprendre aux humains à être hommes. Devant leur petit sauront-ils enfin aimer ? Sauront-ils se trouver dans le commun mouvement qui porte ensemble le père et la mère vers leur enfant ? Ou l'enfant sera-t-il la compensation de la mère délaissée et le refuge qui lui permettra de ne plus s'efforcer de rejoindre son mari ? Ou la jeune fille sera-t-elle la confidente d'un père qui n'est plus qu'un étranger pour sa femme ? Au soir du vieillissement de ces foyers aux enseignes chrétiennes, malgré les fidélités extérieures qui donnent à leur famille un front respectable, ces époux n'ignorent pas la solitude de ceux qui n'ont jamais aimé car ils ont par trop méconnu l'amour humain et sa divine consécration.

Il est tout à fait conforme à la doctrine chrétienne de reconnaître au mariage chrétien des **fins secondes** importantes. Il vaut mieux, dit l'apôtre, se marier que brûler ? Combien de fois n'a-t-on pas fait des fins secondes la fin principale et reconnu dans les tentations d'un tempérament un peu puissant les signes d'une vocation au mariage prochain ! La mentalité moraliste qui ne pense le mariage qu'en fonction des fautes contre la chair est extraordinairement répandue. Si elle n'ose pas se manifester en public sous la forme d'un exposé doctrinal, pratiquement elle est en puissance au fond de tous les coeurs. Le mariage est la forme sociale de l'existence qui permet, pense-t-on secrètement, une plus facile et juste observance de la morale dans la vie des sens. C'est la voie la moins ardue, assure-t-on, parce qu'on est fasciné par cette unique perspective. De même que la pureté d'un coeur est souvent mesurée par la faiblesse des tentations charnelles qui le visitent, la médiocrité d'un sujet est fréquemment pensée en fonction de ses appétits sexuels qui appellent l'état de mariage.

Une telle erreur est la source de nombreux désordres et de beaucoup de souffrances chez nos meilleurs chrétiens parce qu'elle est souvent à l'origine des directions fausses qu'ils donnent à leur vie. Je ne parlerai pas ici des troubles de conscience que peut engendrer un moralisme aussi étroitement littéral, ces aversions malades qu'ils provoquent, des phobies et des vertiges dont il est la source lointaine et souvent méconnue. Cela n'entre pas dans mon sujet. Je voudrais insister sur l'affirmation qu'un tempérament riche n'est pas pour cela médiocre et que les natures sans puissance ne sont pas forcément pures, qu'un coeur sec avec sa paix inhumaine n'est sans doute pas mieux préparé à connaître les béatitudes de l'évangile et que celui dont l'amour est encore sentimental et peut-être mal réglé n'est pas nécessairement un être à protéger de la fornication par les sécurités et les ménagements du mariage. Il me semble que celui qui est appelé par Dieu à conserver le célibat devrait normalement pouvoir

faire un excellent mari et un très bon père. Si à l'heure des décisions suprêmes, l'humanité d'un chrétien n'est pas assez développé, c'est un signe assuré que son élection personnelle et particulière n'est pas encore mûre. En méconnaissant cette vérité, on risque de faire entrer dans les ordres religieux bien des coeurs abstraits et des esprits chétifs. Il me semble aussi que l'homme qui n'est pas encore capable d'être chaste dans le célibat n'est pas non plus prêt à se marier car il ferait très probablement un époux médiocre et entraînerait sa femme dans les sentiers charnels d'où il n'a pas pu encore sortir. Quelle responsabilité assument ceux qui conseillent le mariage à un jeune homme de peur que ses passions ne restent pas contenues dans les frontières de la morale. Ils lui livrent une autre âme, souvent sans penser le moins du monde aux demains désastreux qui pourront naître de cette union.

### **L'erreur moraliste**

Une autre conséquence de la mentalité naturaliste découle de ce fait qu'elle tend à provoquer des mariages précoces entre tout jeunes gens. L'homme ordinairement ne sait pas aimer à 20 ans. A peine découvre-t-il alors la réalité supérieure de l'amour. Comment pourrait-il reconnaître celle qui sera vraiment l'explication de toute sa vie, la chapelle ardente pour toujours de son coeur. Je ne veux rien dire ici des possibilités que le jeune homme et la jeune fille ont de se rencontrer. Une mentalité moraliste a toujours tendance à les réduire au strict minimum. Les réunions dans un groupe de jeunes font naître, dans les coeurs prévenus sur les faiblesses humaines, les pires appréhensions et déjà même des suspicions, de sorte que, par un tragique et ironique retour des choses, ces occasions sont livrées à des hasards que la providence sans doute aurait peine à bénir. Je veux seulement insister sur ce fait qu'un homme trop jeune, même sentimentalement bien éduqué, n'est pas encore assez mûri pour être capable de savoir vraiment distinguer celle qui peut être pour lui la compagne de toute la vie. Je ne sais pour quelles raisons Aristote conseillait à ses disciples de se marier à 33 ans. Certainement beaucoup de souffrances seraient évitées, une plus grande fécondité spirituelle serait rendue possible, si l'homme avait la sagesse d'attendre, avant de se marier, l'âge où il saurait vraiment aimer et distinguer dans la femme, l'épouse et la mère. Il est une perspicacité spirituelle qui ne s'acquiert pas dans les livres ni par les méditations. Elle exige qu'on ait vécu. Sans doute faut-il connaître d'abord des affections profondes mais limitées pour savoir reconnaître après, sans erreur, l'amour et sa consistance invisible. On pourra m'objecter que c'est dangereux. La vie est toujours dangereuse. L'important est de ne pas aimer le danger pour lui-même. La peur n'est pas une forme de la prudence. Le moralisme, en prêchant des mariages impromptus entre jeunes gens encore très ignorantes, prépare le chemin pour l'avenir aux tentations les plus séductrices, à celles qui se revêtent des nobles apparences d'un amour vrai, profond mais impossible dans les expansions de sa plénitude parce qu'il est découvert trop tard, hors d'un foyer gisant dans la banalité des rapports médiocres.

#### **L'erreur moraliste étend aussi ses ravages dans le foyer.**

D'abord l'ignorance primordiale donnée dans le mariage aux questions charnelles éclipsera assez facilement les autres exigences de la loi morale. L'homme se croira un époux digne de ce nom s'il arrive à respecter la continence suivant les règles que lui imposent la morale catholique. Les enfants ne seront pas désirés mais acceptés. On ne fera rien pour les avoir. On fera même tout ce qui est légalement permis pour ne pas les engendrer mais on saura les recevoir, s'il le faut, avec le sentiment implicite qu'on doit ainsi payer pour les jouissances passées. Ce chrétien ignore, malgré sa foi, malgré sa piété peut-être, les fortes exigences que Nietzsche mettait sur les lèvres de son Zarathoustra. "Tu ne dois pas seulement propager ta race plus loin mais aussi plus haut. Que le jardin du mariage te serve à cela. Tu dois créer un corps d'essence supérieure, un premier mouvement, une roue qui roule sur elle-même. Tu dois créer un créateur. Mariage, c'est ainsi que j'appelle la volonté à deux de créer l'unique qui est plus que ceux qui l'ont créé. Respect mutuel, c'est là le mariage, respect de ceux qui veulent d'une telle volonté".

#### **Cet époux n'a pas su aimer l'enfant qui devait naître.**

Il ne sait pas non plus aimer sa femme d'un amour vrai car sa chasteté ne nourrit que le pharisaïsme de sa conscience. Elle n'est pas l'acheminement vers un amour spirituel, digne de l'homme et du chrétien. Combien de foyers sont ainsi secrètement boiteux, sous l'exactitude des observances morales. L'homme et la femme sont séparés par l'abîme d'une abstinence dont ils ont fait une idole, ne sachant pas que l'église leur a demandé de donner leur chair pour que l'esprit nourrisse leur amour et non pas pour que ce dernier périsse dans l'ennui des superficielles prévenances. Cet homme très juste ignorera par exemple ses devoirs envers ses enfants et la muette désolation d'une épouse délaissée au rang de fidèle intendance d'un foyer dont il ne demande que son entretien matériel et la justification de son honneur. La conscience tranquille de ce pseudo-juste est effrayante. Elle peut être pratiquement aussi fermée à Dieu que le cynisme des débauchés car la justice de l'homme, saint Paul nous l'a dit, est opaque à la justice de Dieu.

#### **Je voudrais maintenant étendre nos perspectives.**

La loi n'est pas seulement le joug qui pèse sur les nuques, elle peut être aussi une assurance qui protège contre les appels très pressants de Dieu. La conception moraliste a bonne renommée à cause de son visage sérieux, sévère mais elle tire souvent ses plus radieux succès des protections qu'elle procure à ses adeptes contre les très



amoureuses exigences du Seigneur. Pour elle, l'état de mariage implique le droit à la vie sexuelle et ce droit, ses fidèles savent le brandir devant eux quand ils entendent les secrètes sollicitations qui les poussent à monter plus haut pour vivre plus totalement de leur humanité et de leur foi. Certes, ils sont très exigeants sur les règles imposées aux expansions sexuelles mais ils applaudissent aux progrès de la science quand, par une alliance nouvelle, elle aide la grâce à rendre plus aisées les prescriptions morales. Leur intolérance à l'égard des écarts envers la lettre de la loi n'a d'égale que la large tolérance qui les anime vis-à-vis de son esprit.

### **L'erreur mystique**

Cependant si la chasteté est bonne pour ceux qu'un appel divin a conduit dès l'aube de leurs jours à vivre les béatitudes, elle doit être aussi désirable pour tous les autres. La sainteté ne propose pas aux chrétiens deux idéals différents, l'un qui serait atteint à travers les renoncements et l'autre à travers les jouissances. Les chemins qui conduisent au but connaissent la variété des possibilités humaines, des circonstances locales, des appels intérieurs mais ils conduisent tous aux même solennel rendez-vous avec Dieu. Les chrétiens moralistes l'ignorent pratiquement. Pour eux, la chasteté religieuse n'est que l'exercice d'une ascèse particulièrement pénible demandée à certains et dont la réalisation est d'autant plus agréable à Dieu qu'elle est plus contre la pente naturelle de l'homme. Leur estime pour la chasteté ne dépasse pas celle qu'ils accordent à toute performance. Ils ignorent la vraie nature de l'amour humain et chrétien car ils idolâtrèrent trop ses réalisations immédiates. Parce qu'ils ont voulu à la fois conserver leur vie et la gagner, ils la perdent. Ils demeurent trop étrangers à l'amour humain qu'ils étranglent avec leur livre de compte trop bien tenu. Ils sont très étrangers au mystère chrétien du mariage dont ils n'ont voulu connaître que le contrat.

Les extrêmes se touchent. l'erreur mystique vient rejoindre l'erreur naturaliste. A notre époque de renaissance religieuse incontestable, en réaction contre les dessèchements du Scientisme et les excès académiques de la moralité laïque et bourgeoise, beaucoup d'âmes connaissent cette tentation d'une pseudo-mystique. Un sens du mystère vient s'opposer aux clartés rationnelles, s'ajoute à elles pour leur faire une auréole de pénombre. Un désir de communion avec l'univers vient s'ajouter à celui de le connaître seulement. Un panthéisme latent, éternelle tentation de l'homme religieux quand il sort de ses langes abstraites pour entrer dans la connaissance réelle des immensités créées, sollicite les âmes de notre temps. La nature devient la voie royale qui conduit à Dieu. Il s'agit non de la dominer mais de s'y abandonner. Il faut se livrer à elle et non devenir son maître. il faut rejoindre au-dessus de la pensée et de la perception distincte ce tout qu'elle nous propose, qui n'a pas de visage et que nulle parole ne pourrait nommer. L'amour humain semble faire entrer dans l'extase de la réalité cosmique et, sans doute, cela est exact d'une certaine manière. Ses manifestations les plus nourries par l'instinct sexuel sont aussi les plus puissantes pour faire évader l'âme, un temps, de sa solitude invincible dans l'immense sans durée ni pensée. N'est-il pas fatal que beaucoup d'hommes sincères aient vu dans cet amour charnel le sacrement de Dieu et dans les intensités de la nature, les visites de Dieu ? Toute une littérature est consacrée à ces perspectives mystico-sensuelles. Ce serait une erreur de n'y voir que l'exposé peccamineux de thèses immorales et subversives, faites dans un esprit mercantile ou scandaleux.

Les chrétiens, certes, ne peuvent pas soutenir intellectuellement de telles doctrines mais la lettre que l'on affirme n'épuise pas la réalité que l'on vit. Il est plus aisé de corriger des erreurs de doctrine que des tendances vitales car ces dernières vivent dans les profondeurs. Qui saura le visage des forces qui le poussent et la logique interne de ses actes ? Dans la doctrine chrétienne, il est, au-delà des apparents pessimismes, un tel message de joie qu'il n'est pas difficile, en le tirant un peu à soi, d'y trouver l'aliment secret de graves confusions. Ces chrétiens aiment plus parler de la résurrection que de la mort préalable. Ils sont spontanément plus portés à insister sur la rédemption que sur le péché originel. Leur péché semble grandir dans la foi quand ils accordent à la vie et à la mort de Jésus une efficacité qui n'aurait pas besoin des laborieux labourages humains pour être rendu actuelle. Pour eux désormais, tout est renouvelé. La mort est vaincue et l'homme n'a plus à mourir. L'antique condamnation est abrogée. L'homme est de nouveau libre et sa nature redevenue intacte peut user dans la pureté originelle de tous les biens créés. Tout est pur aux purs. L'homme n'a plus à monter plus haut mais seulement à s'établir aux altitudes où la grâce rédemptrice l'a élevé. Son effort n'est plus tellement porté vers le bon usage de la terre que vers la totale utilisation d'un monde désormais renouvelé dans l'intégrité par la très efficace rédemption. Une telle pensée vivante trouve naturellement dans l'amour humain sa plus puissante application. L'exaltation sans mesure du sacrement du mariage, les affirmations erronées de son actuelle puissance où l'on exagère le rôle de la grâce au détriment de l'effort humain, contribue à mettre sous le pseudo signe de la foi et de la piété, l'erreur que nous attaquons. De telles perspectives suggèrent que les opérations sexuelles nous aident à trouver Dieu dans l'exaltation même qu'elles procurent. L'union des corps devient un sacrement de l'amour conjugal. L'enfant reste second dans ce foyer qui veut être un creuset de l'amour. La ferveur de la charité et la ferveur du coeur sont toutes baignées de la ferveur charnelle et, fatalement, la plus puissante, celle qui monte des épaisseurs de la chair, recouvre les autres et se revêt de leur grandeur. Tous les plans sont ainsi confondus. Pour un temps, la parfaite harmonie qu'une telle doctrine établit entre nos désirs et nos devoirs, nos instincts et les

aspirations spirituelles de l'homme et du chrétien, assure, quand les tempéraments son accordés, un succès expérimental impressionnant.

Mais la réalité est plus forte que les plus fortes chimères de l'homme. Elle se venge durement quand sonne l'heure des discriminations fatales où s'avèrent fausses les pistes suivies dans l'enthousiasme, quand s'accumulent les ruines qu'une rapide cause pleine d'allégresse n'avait pas remarquée jusque-là. Celui qui a cru monter très haut se réveillerait brutalement au fond du précipice si la nature et la grâce, toutes deux maternelles, ne ménageaient ce coeur d'homme en mettant doucement leurs mains sur ses yeux. Il est une secrète dégradation de l'humanité, quand elle se laisse enfouir dans des ténèbres, que n'éclaire nulle pensée. Les évidences intérieures se laissent alors envahir par les réflexes de l'instinct, les normes du jugement moral s'évanouissent et abandonnent l'homme tellement il est rendu esclave du milieu qui nourrit ses sensations. Semblable au navire désemparé qu'entraînent des courants marins, cachés dans les profondeurs, il lui reste seulement, comme à l'horizon de son amour, les muets appels des phares qui s'éteignent. Cette erreur tragique n'est pas le fait de chrétiens médiocres. D'autres déviations plus terre à terre sollicitent ces derniers. Elle n'est pas nécessairement la conséquence d'une hypocrite attitude derrière laquelle l'instinct trouverait sciemment sa pâture. Il y a plus de simulation latente dans le moralisme décrit précédemment. Elle est parfois la rançon de grands coeurs, abstraits malgré leurs enthousiasmes, que la réalité n'a pas encore pu rejoindre avec assez d'efficacité pour les aider à mieux comprendre leur nature. Leurs audaces, plus que leur docilité, donnent la mesure de l'ardeur de leur foi. Seigneur, de toutes ces erreurs, n'est-ce pas celle-là que vous avez le moins sévèrement condamnée, vous qui fûtes si bon envers Marie, la pécheresse, et tant d'autres dont l'évangile audacieusement nous parle ? Vous avez pour ces âmes la pitié débordante du bon pasteur qui va chercher au désert sa centième brebis et l'attente pleine d'amour du père qui voit de loin revenir son enfant prodigue. Soyez-en béni car il est des erreurs, et celle-là en fait partie, qui exigent, pour qu'on s'en relève, que votre présence se fasse en vérité très proche et que votre amour fleurisse, dans le coeur vieilli, un nouveau printemps.

J'ai fini de dire les erreurs qui vicient l'amour dans son essence et blessent l'intime du foyer. Il fallait que j'en parle. On me l'avait demandé. Il me semble qu'il faut maintenant nous reprendre dans l'humilité et la charité.

**Qu'il est difficile de bien aimer !** Qu'il est difficile de croire vraiment à l'amour ! L'amour n'est pas l'abstraite attention d'une volonté qui se surveille. Il n'est pas l'exaltation qui monte comme une marée des profondeurs de l'être. Il est plus que ce que nous pouvons conquérir et il est cependant ce qui ne pourrait être sans nous. Ses pas prennent appui sur notre chair mais il n'est pas le fruit de nos instincts. Son sourire s'exprime avec les mouvements de notre coeur mais il est plus que le sentiment qui en jaillit. Quel est-il donc sinon cette grâce humaine muette et mystérieuse qu'une personne a donnée à celle qu'elle aime, sans le savoir, dans l'ignorance des gestes éternels, semblable à cet autre amour transcendant que Dieu donne à ses enfants, gratuite comme lui et comme lui pourtant mérité, désirée comme lui et comme lui cherchée et atteinte dans la disponibilité de la foi. Car il faut croire à l'amour de Dieu pour le recevoir dans son coeur. Nous gémissons après lui car nous sommes tellement faits pour lui. Nous le désirons tant qu'il est bien fatal que nous le désirions mal mais l'ardeur désordonnée de nos pauvres désirs témoignent encore de la vérité essentielle du désir éternel qui les meut et les explique plus que ceux-ci ne le blasphèment. Aux heures d'ignorance, comment l'homme saurait-il ne pas se tromper d'amour et fuir l'idolâtrie qui se promet dans l'immédiateté des jouissances sexuelles ? Aux heures de ses déroutes, quand l'homme connaît l'humiliation qui n'est plus seulement faite de hontes enfantines, comment n'essaierait-il pas de toute façon possible de se justifier à ses yeux et à ceux de sa compagne pour encore s'estimer ? Aux heures de ses fatigues, quand l'amour semble s'éloigner de son coeur, quelle n'est pas la tentation d'essayer de le ressaisir de nouveau avec ses mains charnelles ? Aux heures des extrêmes lassitudes, quand tout semble l'abandonner solitaire, comment l'homme saurait-il ne pas désespérer de l'amour ?

A ces heures-là, Seigneur, venez visiter votre serviteur et grandir sa foi.

### 312 - L'ivraie (Mt 13,24-30)

#### I - *"Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ"*

La vaste étendue de terre fraîchement remuée où se cache la secrète besogne des germes qui s'efforceront vers la lumière est une promesse vivante. Elle ne laisse nulle place à la crainte de quelque déception. C'est seulement après, quand le champ vient porter témoignage de sa fécondité en plein jour que se découvre la présence de l'inexplicable ivraie.

Tout ce qui naît ici-bas, tout ce qui grandit, connaît cette malédiction. Avant que la nuit reçoive la première lueur de sa fin prochaine, le ciel et la terre sont unis dans la limpidité cristalline d'une atmosphère diaphane. L'aube fait monter du sol de traînantes vapeurs. Elles s'élèvent, silencieuses, avec le soleil au-dessus de l'horizon, elles le poursuivent jusqu'au zénith. Bientôt elles le cacheront dans leurs ténèbres.

Il y a toujours, au commencement de ce qui vient, une grande espérance. Quand le grain a poussé, il y a la découverte décevante d'un mauvais grain ignoré qui a aussi germé. Au début, c'est comme si le ciel venait visiter la terre puis c'est comme si la terre ne pouvait pas longtemps correspondre à l'appel entendu. Un secret désordre

préside à ses efforts vers l'ordre. Ainsi l'ombre suit le geste pour le rendre grotesque et l'écho accompagne la voix pour brouiller son chant.

**L'ivraie n'est pas une herbe inutile, elle est nuisible.**

Le monde ne connaît pas seulement une inertie que doit vaincre le mouvement, il est possédé par la corruption, une corruption qui développe sa puissance comme les mille racines du plant mauvais possèdent la terre. Partout la main ennemie a répandu son geste et partout l'ivraie a poussé. Partout dans les forces du créé, il y a une pente qui défait ce qu'une force organise. Le mauvais grain est tellement mêlé au bon qu'il est difficile de distinguer la pousse verte du froment de la pousse verte de l'ivraie. Quand les tiges porteront leur nom, elles seront si enchevêtrées qu'on ne saurait arracher l'une sans saccager l'autre. L'ivraie est une petite herbe qu'un doigt d'enfant pourrait cueillir mais, dans le champ du père, sa puissance grandit avec la multiplicité et l'universalité de sa présence. On déracinerait plus facilement un chêne. Le mal et le bien sont mêlés dans le monde comme jadis la lumière et les ténèbres. Il est impossible de les reconnaître dans la source qui jaillit. Nul ne sait les séparer au coeur de la sève vivifiante.. Pour vaincre le mal qui tire sa puissance de l'innombrable et du complexe, il faudrait qu'une grande lumière pure visite tout entier d'un seul coup ce vivant dévoré par la mort. Il faudrait un trait vainqueur pour trancher ce noeud gordien, une parole de Dieu brève comme un ordre. D'une note unique, fraîche, montante, absolue, le chant de la résurrection couvrira les cris désordonnés, impossibles à faire taire, de ceux qui conduisent Jésus au calvaire.

**Les serviteurs voulurent arracher l'ivraie**

quand elle était encore en herbe. Le père de famille s'y refusa. La patience de Dieu n'a pas la taille des durées éphémères de l'homme. Pendant des semaines, l'ivraie grandit avec le blé sous le regard de celui qui fait pleuvoir également sur les bons et sur les méchants. Pendant des siècles, Dieu donne leur croissance à tous les germes du monde. Sa lumière est saisie par tous les abîmes. Sa parole est portée par tous les vents comme les vêtements partagés de son Fils. Son amour lui-même n'est pas épargné, il se penche du même mouvement inlassable vers le disciple fidèle et celui qui le trahira un jour. Les serviteurs craignaient sans doute que l'ivraie n'étouffât le froment mais les croissances de l'ivraie ne sont pas comme celles des épines. S'il est des péchés qui vont à la mort, il en est qui sont le chemin de la vie. Il est des fautes que Dieu peut rendre providentielles. Il est des prudences que les hommes font catastrophiques. L'embrassement du bien et du mal tournera en bénédiction pour l'homme bon. Leur séparation avant le temps empêcherait des fécondités éternelles.

La patience divine paraîtrait faiblesse à l'homme s'il la connaissait. Elle est force de Dieu. Celui qui n'écrase pas le roseau encore fumant ne craint pas de brûler lui-même. Celui qui alla chercher la centième brebis au désert n'eut pas peur de se perdre avec elle. Celui qui reprit chez lui l'enfant prodigue, sût quel fils lui naîtrait demain. La vérité de Dieu n'est pas comme celle des hommes. Ces derniers se défendent en punissant car ils sont de la race de ceux qu'ils punissent. Leurs condamnations les condamnent. Leurs réprobations scandalisées dévoilent leur propre scandale. Le jugement de Dieu conclut ce qui est définitif, quand tout est achevé pour toujours. Alors seulement Dieu met le sceau de l'éternel.

**Au temps de la moisson,**

le père commande aux serviteurs de lier l'ivraie en gerbes pour la brûler. Le soleil qui l'avait fait pousser l'a maintenant desséchée. On l'arrache par poignées. Cela fait un très grand tas. Il y aura une grande flamme et puis tout sera fini. La consommation éternelle du créé ne connaîtra pas non plus, pour les avoir un à un visités, les chemins tortueux suivis par les hommes. Elle se tient à l'issue de ces labyrinthes. Elle mettra un point final aux phrases très embarrassées pour que tout recommence à la ligne. Il y aura une grande flamme, un grand cri, où se concentreront l'émerveillement de la découverte et la détresse des errements. Une note très pure s'élèvera, fraîche, montante, absolue et puis tout sera fini. Alors le froment sera ramassé au grenier. Seigneur, il nous est bon de penser à votre avènement, au soir de nos décevants combats, quand la fatigue pèse sur notre foi, quand l'amertume presse au fond de nos coeurs, quand la grande tentation, la seule vraiment digne de ce nom, nous propose de délaïsser notre oeuvre pour les muets abandonnements. Aidez-nous à entrer dans le mystère de la croix, fait de l'étreinte par le mal d'un amour qui ne s'est pas refusé. Comme sur le chemin, y entrèrent les pèlerins proches de la transfiguration d'Emmaüs.

**II - "Car tout ce que Dieu a créé est bon" (1 Tim 4,4)**

Le chrétien ne connaît pas son vrai visage quand, au commencement de ses jours, répondant à l'appel entendu, il se lève pour suivre le Seigneur. Les potentialités de la nature humaine émergent seulement peu à peu au niveau de la vie consciente. A l'heure fixée, elles prennent ouvertement possession de l'homme visité par les souffles de la vie. Elles viennent épouser fidèlement les préformations du corps et de l'âme. Ainsi l'eau remplit le vase. Elles peuvent aussi obéir aux attraites et pondérations de l'esprit qui repose sur l'homme comme jadis sur le chaos. Les puissances de l'adulte attendent qu'on leur donne un nom. Ce sera un nom divin ou le son guttural de l'instinct que nulle pensée n'est venue inspirer. Toute la vie est donnée au chrétien pour écrire dans sa propre chair la parole divine qui achève celle qui créa. Pourquoi faut-il souvent que sa foi ne lui donne pas la force de la proférer et qu'il désespère de consacrer l'hostie qui attend forme et présence ?

Spontanément, quand l'homme voit naître et grandir en lui un être inconnu puissant et menaçant, il a peur. Jusqu'à ce jour, il vivait heureux, son propre maître dans le petit domaine soumis à son obédience. Le nouveau

venu, dès le premier abord, ne lui paraît pas être un ami possible, un allié pour de futures conquêtes. C'est vrai que cet étranger se présente mal. N'a-t-il pas le visage voilé ? Nul ne connaît sa langue. Plus il monte des profondeurs de l'être, plus sa ferveur manifeste toutes les formes de la violence, ainsi que la lave du volcan. Il ne rêve que dangereux vagabondages. Il semble ignorer tout ce qui n'est pas lui. La loi de son développement complote sourdement la destruction de ce qui ne le favorise pas. Cependant, dans son regard, ne brillerait-il pas un reflet nouveau du ciel, une chaude lumière, semblable à un feu intime de la terre. Ses emportements semblent faire dévier une force renouvelée. Ne permettra-t-elle pas d'entrer plus avant dans l'extrême des réalités créatrices et rédemptrices ? Derrière la brutalité de ses éruptions, ne peut-on discerner déjà des affinements inconnus et des délicatesses ignorées ? Près des cratères seulement jaillissent des sources très pures et merveilleusement bienfaisantes.

**Le plus sûr n'est pas toujours le meilleur.** Beaucoup de chrétiens fidèles, parce qu'ils cherchent à être le plus facilement fidèles, parce qu'ils comptent trop sur leurs seules forces pour être fidèles, cherchent la voie la plus sûre. Le plus sûr, c'est de tuer l'enfant géant. Hérode ainsi ordonna le massacre des innocents. Cela se fit dans la nuit. Nul ne sait ce qui sombre sous la hache destructrice des aurores sacrées d'un printemps. Le matin, il y a un sol jonché de jeunes pousses, dans le coeur une grande souffrance, sur la visage une dureté inhumaine et dans l'esprit, l'inintelligence butée de celui qui est trop tendu pour pouvoir comprendre les autres et vraiment les aimer. L'ivraie et le bon grain gisent mêlés. L'homme, à force de ténacités, d'intimes brutalités, est resté maître de sa demeure. Il a su briser le goût insatiable de la vie, les spontanités de son être, son désir de bonheur, les révoltes de sa chair malade, les ardeurs d'un coeur très aimant. Il a su roidir sa vie pour qu'elle soit droite, réduire sa nature pour qu'elle ait la simplicité pauvre de l'idéal abstrait suivant lequel il la veut, renfermer ses jours dans les limites d'une activité sans élan parce qu'il n'y a plus désormais en lui que des enthousiasmes commandés. Seigneur, vous n'avez pas voulu cela. Vous êtes venu guérir et non pas mutiler. Ayez pitié de vos chrétiens fidèles mais humainement diminués parce qu'ils n'ont pas su accueillir la parole qui consacre, la puissance qui les visite.

La vie qui pousse en l'homme ses croissances ne se laisse pas mourir sans lutter désespérément. Elle combat comme déborde le torrent. Elle contourne les obstacles. Elle mine les berges trop étroites pour les faire crouler. Elle exaspère sa violence sur les points les moins résistants. Elle se fait inondation de boues. Elle est patiente, la vengeance de la nature, tenace. Ses cruautés les plus perfides ne sont pas les plus apparentes et les plus longues à mûrir sont aussi les plus venimeuses. Beaucoup de souffrances et de troubles visitent ainsi le coeur adulte parce qu'il n'a pas assez cru à la force de celui qui l'a racheté après l'avoir créé. Il ne s'agit pas, avec une hypocrisie plus ou moins clairement consciente, de se livrer aux puissances de la nature sous prétexte de ne pas les briser en faisant d'elles les messagères de la volonté divine. Il ne s'agit pas d'appeler bien le mal et d'enfouir, dans les épaisseurs obscures du naturalisme et du panthéisme, la parole que le Seigneur nous donna et celle que déjà notre conscience murmurait. La terre a été donnée à l'homme en partage pour qu'il en soit le roi et non le tyran destructeur. Le tempérament de l'homme n'est pas l'ennemi né de l'âme, il doit en être le serviteur. Qui saura, avec la grâce de Dieu, dominer son corps dans l'exacte puissance de ses énergies, dans la parfaite expansion de ses activités, aura l'âme humaine la plus totalement capable de porter la présence divine. Dieu est le Dieu des vivants et non pas celui des morts.

Le plus sûr n'est pas toujours le meilleur. La foi veut justement donner à l'homme la lumière et la force de ne pas suivre le plus sûr pour qu'il puisse atteindre le meilleur. Qui sait perdre sa vie la gagnera. Parce qu'il a voulu construire sa maison à la taille médiocre de ses moyens, l'homme souffrira dans son coeur une faim éternelle et dépérira, victime d'une prudence que n'a pas enfanté la sagesse de Dieu. Les anges ne viendront pas nourrir celui qui jeûna parce que sa foi était trop petite pour avoir le courage de ne pas fuir au désert.

Parce qu'il a osé regarder en face les puissances de son être s'élevant des nappes intimes et qu'il les a chassées avec l'extrême violence de celui qui défend ses jours, l'homme connaîtra les représailles implacables de la vie dans les secrètes décompositions de son coeur et les empoisonnements de son esprit. *"Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va par des lieux arides chercher du repos... Puis il prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui... et le dernier état de cet homme est pire que le premier"*. Parce qu'il n'a connu que la loi et n'a cherché qu'à se rassurer sur la justice, l'homme n'a pas su grandir dans la foi ni vivre dans l'amour. Sa vie est restée abstraite, incapable de mouvements puissants. Son intelligence s'est engourdie dans les plaines glacées de la logique. Elle ne peut pénétrer dans le val élevé des contemplations. Ainsi l'oiseau transi qu'en vain le ciel appelle.

Parce que la foi n'a pas trouvé dans la nature écrasée de ce chrétien une base pour l'incarner vraiment, parce que, quoique disciple, il n'a pas pu vivre dans un coeur adulte les grandeurs de l'amour divin, l'homme n'a connu que du dehors la loi qu'il voulait observer. Il en ignore les secrets fondements, les délicates convenances, les exactes recommandations, les futurs prolongements. Elle est pour lui casquée de fer. Quand elle le touche, c'est durement une main d'acier qui le blesse. Quand elle commande, c'est un joug qui baisse la nuque. Elle n'est pas pour lui la mère mais celle qui condamne. Elle ne le conduit pas au Père mais elle fait de lui son esclave.

Comment ne pas vouloir arracher l'ivraie quand elle apparaît avec violence dans notre coeur ? Comment dompter les puissances de la nature sans les briser ? Peut-on vivre sans cesse sous la menace de leurs débordements ? Ne

vaut-il pas mieux arracher l'oeil qui scandalise que de périr ? Ce que seul le chrétien ne savait faire, Dieu peut l'opérer dans une âme de croyant. la force Dieu entrera dans l'homme avec la foi.

Seigneur, donnez-lui une foi vivante qui sache porter sans cesse son jugement sur tous les mouvements de notre être, une foi intelligente qui comprenne la loi par l'intime.

Apprenez-nous que la vraie nature de l'obéissance aux commandements n'est pas fidélité mécanique et aveugle. N'est-elle pas au contraire l'exacte observance de la foi, faite de l'intelligence des raisons qui le justifient, de telle sorte que l'homme voudrait encore faire sienne cette manière de se conduire, même si nulle autorité ne l'exigeait de lui. Le juste est un plus exact témoin de la loi que nulle table écrite car il en est l'incarnation vivante. Sa souple intelligence est plus fidèle à la loi que la dureté des dalles. Que la pierre lui soit un appui nécessaire pour s'élever jusqu'au mystère de la loi et non le marbre qu'il doit aveuglément vénérer !

Qui dira par quelles continues étreintes, la foi saura pénétrer les puissances de l'homme et les exprimer sans la lumière des futures plénitudes ? Sans cesse en contact avec les passionnements d'un instinct que nulle expérience ne saurait éduquer, sans cesse en communion avec l'attente d'un Dieu que nulle lâcheté ne peut lasser, la foi de l'homme avance et recule, oscille entre la sévérité des comportements étroits et l'abandon des attitudes relâchées. Un jour, elle connaît la clairvoyance des totales compréhensions et demain, elle ne saura plus retrouver la lumière où s'affrontent douloureusement, avec acharnement, le message divine et la nature, jusqu'au moment où de nouveau, dans des pressions concertées, se retrouvent conscientes l'harmonie des lutteurs et l'exacte correspondance des actions et des forces. Qui dira par quelles continues oscillations, faites d'assurances et de doutes, de courage et de timidité, l'homme avance vers la conquête de son bien.

Seigneur, en ces heures de confrontation, quand l'esprit pèse sur les flots de sa souple et continue pression, soyez le réconfort de votre disciple fidèle. Vers votre force, sans cesse sa faiblesse se tourne. Rassurez-le de sa peur, empêchez-le de désespérer du chaos qui monte dans son coeur vers l'ordre. Comment pourrait-il, sans votre aide, ne pas sombrer dans le vertige ni livrer le combat négateur qui le mutilerait gravement en rendant les puissances maîtresses de l'homme ? Que votre force ne soit pas en lui la visiteuse accidentelle d'un jour mais la charpente maîtresse de l'intime, toujours et partout présente dans la multiplication et l'extension de vos grâces, celle sur laquelle le reste est entièrement construit ! Qu'elle soit la pierre angulaire de sa vie humaine totale !

Alors la loi entrera vraiment dans notre coeur au lieu de lui être seulement imposée du dehors. Elle ne sera plus superposée à notre vie, comme au temps de notre jeunesse ignorante qu'il fallait guider par la main. Elle sera plus intérieure à notre âme que nos instincts. Elle saura les régir sans les brutaliser. Nous saurons les dominer et les faire servir à nos croissances, comme les forces de la nature quand elles préparent notre nourriture. Alors l'oeil ne saura plus nous scandaliser car, en nous, sera une lumière plus puissante que sa lumière. Nous n'aurons plus besoin de l'arracher pour vivre. Alors les ardeurs de nos passions ne sauront plus désorganiser une vie fidèle car la foi les jugera. Leurs aveugles et puissants attraites connaîtront le ver rongeur des clairvoyances. Connaissant leur visage, nous saurons les appeler par leur nom et elles nous seront soumises. Alors du mystérieux embrassement de la foi et de la nature sera née la race du nouvel Adam.

### III-*“Car le moment venu nous moissonnerons si nous ne nous laissons pas”*(Gal 6,9)

Seigneur, il est facile de cultiver avec ardeur son champ quand la récolte qui se promet est exactement celle que l'on espère. Aussi beaucoup de chrétiens savent-ils partir dans la fraîcheur magnifique de l'aube sur les sentiers où Dieu se montre. Mais quand l'ivraie apparaît partout, invinciblement, sur la terre déjà couverte de froment, qui dira le désarroi des serviteurs et l'angoisse du disciple ? Sauront-ils encore travailler avec courage sous le vent des défaites, quand la victoire définitive s'éloigne dans l'avenir, incertaine ?

Au commencement, l'homme ne sait pas la consistance de son être. Il n'ignore pas les maladies du corps, leurs longues convalescences et les définitives diminutions physiques. Mais il se refuse à penser qu'il en soit ainsi pour son âme. Il veut la voir si légère qu'un seul souffle puisse la guérir et la transporter sur les cimes. Aussi les difficultés qu'il rencontre pour être chrétien lui paraissent d'abord aisées à surmonter, elles semblent si passagères. Avec de la bonne volonté et une courageuse ténacité, ne seront-elles pas vaincues ? A bientôt, la victoire décisive et la belle chevauchée !

Mais le chrétien entre dans le mystère du péché par l'effort même qui le tend vers le bien. La montagne révèle seulement l'escarpement de ses hautes masses quand on gravit ses pentes. L'homme apprend les limites de ses forces en ne les ménageant pas sur les sentiers montants. Les exigences divines grandissent à mesure qu'on y correspond. Elles épuisent en les utilisant toutes les possibilités humaines du disciple. Aussi découvre-t-il en chemin des lassitudes déconcertantes et de mystérieuses impuissances qu'il ignorait quand il était encore dans la plaine. Qu'il est désolant de voir s'échapper, au cours d'une étape, le but désiré derrière le précipice infranchissable ! C'est alors qu'après une courageuse persévérance se propose, furtive et discrète, la puissante tentation du reniement. Ce chrétien saura-t-il espérer contre toute espérance et continuer de toutes ses forces la difficile ascension le long de l'abîme qui semble le séparer à jamais du sommet entrevu ?

A l'origine de sa vie fidèle, l'homme grandit dans l'assurance qu'il n'y a jamais rien de définitivement gâché dans l'ordre de l'esprit. Il croit à la toute-puissance de l'intention droite et de la bonne volonté. Il ne doute pas que ce qui s'est un jour écroulé ne puisse toujours être recommencé quand on le veut vraiment. Il ne conçoit pas

l'impuissance radicale qui empêcha les Juifs de rebâtir leur temple depuis la destruction de Jérusalem. Aucun point final ne lui semble limiter les initiatives de l'avenir. Alors il sait désormais que c'est parmi les ruines qu'il doit continuer à construire.

L'homme n'est pas un être neuf quand il s'ouvre à la vie. En lui déjà, des gestes ont été écrits; des tendances ont été semées. Les nier serait encore les souligner. Il n'est pas seul. Depuis toujours, un inconnu l'accompagne, inséparable comme son ombre. Peu à peu il en prend conscience. Il devra vivre avec un compagnon dérisoire qu'il n'a pas choisi, un hôte lourd et grossier dont l'image salira de son reflet les sources les plus pures de son coeur, dont l'haleine empoisonnera son propre souffle, un double pourtant si intime que souvent il ne saura pas se distinguer de lui. Lorsque l'homme n'a pas une grande foi, il lui faut s'estimer pour croire efficacement à la possibilité de sa vie chrétienne.

Comment le faire encore quand le visage de son frère ennemi cache son propre visage aux yeux même de son âme ? Le disciple peut-il se croire encore fidèle quand on lui montre la révolte du traître ? Peut-il se donner tout entier au Christ lorsqu'en lui une nature se réserve ? N'est-il pas déjà de ceux qui, sans le savoir, après avoir touché à la charrue, regardent en arrière ? **Le lourd héritage du lointain passé** n'est connu que par l'absence d'une naturelle perfection dont l'homme rêve, toute espérance déployée. Il ignore, car il ne les a jamais vécues, les réalisations heureuses d'un être non déchu. Au cours de sa très longue vie, sans doute son âme devra-t-elle aussi porter les conséquences nouvelles du désastre dont il fut l'auteur responsable ou le témoin impuissant ? Un jour viendra où il sera douloureusement incapable d'empêcher que ce qui a eu lieu existe et de supprimer les conséquences des actes décisifs quand ils ont été une fois consommés. Son coeur ne peut pas pardonner d'un pardon qui renouvelle tout car sa mémoire ne peut pas oublier et sa vie extérieure est trop définitivement changée. Son âme ne peut pas reflurir les fraîcheurs de son printemps quand elle a été durement flétrie. La douceur brutalisée, la fidélité reniée, le dévouement bafoué, la confiance trompée enferment l'homme en lui-même et l'enclosent dans sa souffrance invinciblement. Maudite prison où gémit le coeur blessé des blessures inguérissables, ou si longues à guérir, qu'il a reçues ou qu'il a faites ! Ne va-t-il pas oublier peu à peu les merveilleuses ouvertures qu'avait jadis son âme d'enfant et les confiances spontanées qui l'introduisaient heureusement dans le coeur de ses frères, rompant pour un temps l'exil de la vie humaine ? Sans qu'il le sache, la dureté veut entrer en lui, précurseur des définitives paralysies. Comment pourrait-il encore courir allégrement sur les routes de la vie et de la foi ?

Un chrétien est bien malheureux quand il y a une partie de lui-même qui se refuse au mouvement de l'âme entière, une partie étrangère, morte, hostile, qui fait mal chaque fois qu'on jette les yeux sur elle, toujours en révolte même lorsqu'elle est muette, toujours retrouvée à la racine de toute souffrance et de toute amertume. Cet homme ne devra pas seulement s'accommoder des corruptions qui furent toujours avec lui. Il lui faudra accepter de ne jamais plus connaître l'heureuse sérénité de jadis, celle où sa jeunesse s'est épanouie dans un bonheur qu'elle ne savait alors pas apprécier. Il lui faudra porter la pénitence des fautes commises par lui et ses frères, dans le souvenir du paradis perdu.

Souvent aussi, sa religion connaîtra-t-elle le ver rongeur qui laisse sa beauté au fruit tout en mangeant sa chair ! Pour ne pas voir son véritable état, ce chrétien tentera de garder à sa foi des apparences intactes. Aussi sera-t-il secrètement conduit à la rendre irréaliste. Il sera porté à l'entourer de vénération d'autant plus qu'il osera moins penser y correspondre avec l'efficacité de jadis. Il dressera sa foi comme le garant de sa vie future puisqu'il ne sait plus croire qu'elle puisse être le vrai ferment de son présent. Dérisoire verbalisme pieux qui cache mal les échecs capitaux d'un homme qui voulut être religieux ! Le secret et douloureux reniement de cette âme fidèle que la découverte de l'ivraie a découragée fondamentalement !

Comment un tel chrétien saurait-il garder encore en lui, vivante, l'espérance et croire à la sainteté possible de sa vie, si Dieu ne vient pas avec puissance le reconforter ? Il lui faudrait une foi plus intime à son être que sa propre chair pour ne pas connaître le secret désarroi de ceux qui ne croient plus assez à l'efficacité des appels et des promesses pour s'y livrer vraiment et totalement ? Qui saurait la lui donner si le Seigneur lui-même ne vient pas le visiter ? Le père de famille, par son assurance, affermit la confiance des serviteurs, quand l'ivraie apparaît partout et recouvre le champ de froment. L'heure est ainsi venue de la solennelle maturation par Dieu dans la foi de ce disciple encore très humain. Ainsi la fleur avant de flétrir ses pétales qui la font toute belle au printemps doit se concentrer et se nouer pour porter le fruit de l'automne.

**Au contact des échecs fondamentaux de son passé**, devant les ruines définitives que nulle action ne saurait relever, guidé par votre grâce, Seigneur, faites reconnaître à ce chrétien la consistance éternelle du bien et du mal, le caractère absolu de sa vie. Laissez-le tirer des "non" qui habitent désormais son coeur, sans que jamais il puisse s'y habituer, la découverte toujours nouvelle des structures divines et humaines. Il y a là pour lui une éternité de pensée. Alors quand il cherchera vainement dans sa mémoire l'heure où tous ces malheurs ont commencé et par quel faux pas il a d'abord glissé ou vu son frère trébucher, il touchera la réalité des gestes éternels cachés sous les espèces des actions quotidiennes. Alors, près des pierres tombales et des bornes infranchissables, que ses forces ne peuvent arracher, il comprendra que le centre véritable du drame de ses jours se joue ailleurs que dans les zones conscientes de son coeur. Il en recevra le sens mystérieux. Alors il sera prêt à

vous entendre dans les profondeurs, où nulle apparence n'a plus d'écho, où nul orgueil, nulle peur, n'ont plus de consistance car là est le seuil dans la foi du vrai amour.

Venez, mon Dieu, vous faire plus réel dans ce coeur que les réalités qui viennent visiter ses sens. Apprenez-lui à comprendre la parole de votre bouche et les cadences de vos approches car votre lumière l'éclaire comme celle d'un phare très lointain que les horizons cachent mais dont le ciel reflète furtivement les signaux inconnus.

Faites-lui découvrir sous les espèces du créé, de tout le créé, même lorsqu'il gît dans le désordre, une présence puissante, patiente, maîtresse de sa destinée, toute pure et purifiante, toute ordre et ordonnante.

Montrez-lui que votre visage n'est pas défiguré par les corruptions derrière lesquelles il est caché, pas plus qu'il n'est vraiment embelli par les beautés visibles et extérieures qui s'efforcent de le manifester. Montrez-lui que votre amour à son égard n'est pas diminué par le chaos qu'il doit traverser pour trouver son âme, pas plus qu'il n'est vraiment agrandi par les superficielles fidélités que votre serviteur aime à vous témoigner et qui rassurent son coeur.

Faites-le entrer par la porte basse, secrète, que lui ouvrira à l'heure des recueils et des concentrations, dans le mystère de votre fécondité créatrice et rédemptrice, très obscure comme dans l'intime du sol dont est fait le champ du père de famille.

Ouvrez-lui le sens de sa vie de telle sorte qu'elle lui soit toute présente en cet instant où il la voit comme vous la voyez, sans passer par l'intermédiaire des souvenirs et des espoirs.

Alors son coeur saura porter sans faiblir son lourd manteau fripé sur le chemin de la sainteté, sans être terrassé par la dérisoire apparence. Il saura marcher allégrement, plein d'espérance, de toutes ses forces intactes, vers les hauteurs qu'il est humainement fou pour lui de désirer atteindre.

Alors il saura vivre en conquérant victorieux sa vie très abîmée car il appréhendera déjà du dedans la lumière royale qu'elle rayonne dans l'espace où Dieu réside avec gloire.

### 313 - La transfiguration (Mc 9, 2-8) (voir N° 204)

Les apôtres suivent Jésus, silencieux. Ils gravissent avec lui lentement la montagne. Seigneur, depuis longtemps vous allez ainsi à côté de nous sur les routes de la vie. Certains le savent déjà. D'autres l'ignorent encore. Depuis notre naissance, vous nous enseignez le chemin par la multiplicité des paroles dont vous chargez le créé pour nous. Nous y avons correspondu à nos heures les plus lumineuses mais il est aussi d'autres heures où nous comprenions insensiblement que quelqu'un nous appelait, seulement parce que nous savions alors que nous ne lui répondions pas totalement. Aidez-nous à dégager de notre passé le souvenir divin de votre présence continuelle pour mieux l'atteindre dans l'instant.

Quand, libéré de toute la distraction qui sans cesse veut absorber son coeur, l'homme sait plonger en lui pour être soi-même, il entre parfois dans un silence plein, concentré sur lui-même comme pour l'attente d'un fruit mystérieux qui sortira de son sein. N'est-ce pas un silence semblable à celui qui reposait au coeur de vos apôtres avant qu'ils entrent dans la gloire de votre transfiguration ? Silence de la nuit créatrice, silence qui enveloppe Marie avant que jaillisse d'elle son magnificat, silence qui visite le coeur de Siméon avant qu'il reçoive dans ses bras l'enfant Jésus, silence qui sut unir la dernière parole de Jésus crucifié au premier appel vers Madeleine du Christ ressuscité.

Seigneur, couvrez-nous de ce silence, nous les hommes très occupés, nous les coeurs très absorbés, nous qui ne savons pas vivre dans le présent mais, suivant les pentes de l'heure, retournons sans cesse nos regards vers le passé ou les poussons vers l'avenir. Enseignez-nous à vivre, nous qui sommes continuellement occupés à nous regarder vivre. Enseignez-nous à être, nous qui sommes toujours absorbés par le souci de ce que nous allons devenir.

Alors il y aura en nous un grand changement. Tout ce que nous avons appris jadis nous apparaîtra dans une plénitude et une unité renouvelées, sans même que vous ayez besoin de nous le redire, Jésus. Ce sera comme si, à regarder la plante couverte de ses feuilles et de ses fleurs, nous avions le sens de l'embrassement de ses racines avec le sol profond et des échanges infinis qui font de son fruit le fruit de toute la terre. Alors votre doctrine, Seigneur, perdra l'odeur des systèmes construits par les hommes et le conventionnel de ce qui est si souvent répété, de ce qui est tellement social de sa nature qu'il est impossible d'en faire du personnel. Jésus, vous serez celui qu'on écoute parce qu'il a quelque chose d'essentiel à nous dire. Aussi vous serez celui auprès de qui on se tait parce que votre présence seule peut murmurer les paroles que nos oreilles elles-mêmes ne sauraient entendre. Alors nous saurons attendre votre venue comme la vierge sage, tout le jour et jusqu'à l'heure des ténèbres, avec un coeur veillant. Alors nous saurons désirer une autre lumière, inconnue encore à nos yeux, mais déjà insensiblement aimée par notre âme, comme le jour mystérieux qui ne connaît pas de nuit où baigne tout le créé par le geste même qui le fait être.

*"Il fut transfiguré devant eux"*

Ils l'avaient connu homme comme eux, fatigué le soir, souffrant de ses échecs auprès des Juifs, luttant contre eux, abreuvé de leurs défiances et de leurs calomnies. Ils avaient osé l'aimer ainsi, le suivre, continuer à le suivre, parce qu'il était un chef, parce qu'il avait les paroles de la vie éternelle. Ils avaient su croire en lui sans le transfigurer eux-mêmes en niant les misères de sa vie humaine. Et il leur fut donné de le voir transfiguré dans un corps que la lumière de Dieu noyait de son éclat, comme la réussite définitive, éternellement requise, noie le souvenir des luttes et des échecs passés.

Seigneur, donnez-nous aussi cette vision de vous-même. Nous aussi, chaque jour, nous sommes témoins des pauvres combats où vous êtes si souvent vaincu. Cette grande foule qui vous méconnaît, à qui on ne sait comment il faudrait parler pour qu'elle accepte d'entendre la parole qui vous annonce et qui vous ferait connaître et aimer d'elle. Cette multitude de chrétiens médiocres, aveugles, dont les yeux ne voient que la réalité matérielle. Comment élever leurs coeurs au-delà de leurs attraits terrestres et transformer en croyants ces pratiquants qui usent de la religion comme du reste, pour leurs seuls intérêts humains ? Et ceux qui, après s'être levés pour vous suivre, se sont lassés et, sur le chemin montant, parfois loin déjà, vous ont abandonné, les scandaleux échecs dont les artisans et les victimes se recrutent parmi les meilleurs. Comment retrouver ces frères qui ont renoncé à vous ? Donnez-nous aussi la vision glorieuse de vous-même et faites que, contre toute apparence, nous croyons encore à votre victoire.

Il est des heures où on se sent seul devant la multitude de ceux qui affirment sans la moindre hésitation qu'un croyant n'est qu'un chimérique. Ce n'est pas seulement le respect humain ou l'émotion du coeur aux jours de fatigue mais l'invraisemblance d'avoir raison, seul contre tant d'autres qui auraient tort. Il y a en nous l'écho complice de cette foule païenne qui nous presse, de ces chrétiens vivant près de nous qui ménagent, en usant des mêmes paroles et des mêmes prières que nous, Dieu et Mammon, de ceux surtout qui connurent avec nous le beau départ et, depuis, nous ont laissés en vous quittant, écho complice qui se fait doux comme un repos bien gagné ou amer comme une révolte ou encore humble comme la défaite qui justifie la retraite silencieuse, endolorie mais encore désirable, vers le dénouement de la mort. Seigneur, donnez-nous aussi la vision glorieuse de vous-même et que sonne en nous un écho de la joie des consommations éternelles.

Demain, vos apôtres connaîtront le scandale de la croix et le scandale plus intime de leur lâcheté. Ils seront forcés d'entrer éperdument dans le mystère de votre déréliction humaine et divine et dans celui de leurs péchés, non moins amère à leurs coeurs. Il y aura en eux l'écrasement de toute espérance humaine et le terrassement de toutes leurs puissances bonnes. Seigneur, comment, après de telles heures, ont-ils pu croire encore en vous et être vos apôtres ?

Comment pourrions-nous aussi persévérer dans votre amour si, un jour en vérité, vous ne nous faites pas entrer dans votre transfiguration ? Elle nous est aussi indispensable qu'à vos apôtres pour tenir et vaincre quand, en nous, la chair viendra se dresser contre l'esprit, quand l'homme en nous se révoltera contre vos exigences, quand notre médiocrité se refusera absolument à la grandeur des promesses de Dieu, quand notre sécurité peureuse se défendra désespérément contre les risques qui menacent d'engloutir notre unique vie. Comment saurions-nous aussi regarder en face l'échec actuel de l'oeuvre chrétienne en ce monde et être capables de travailler encore avec foi à un avenir meilleur ? Il faudra ne pas se satisfaire de la paix boiteuse qu'un monde vieux donne à des chrétiens fatigués comme lui. Il nous faudra porter, avec une confiance intacte dans les destinées de l'église, les scandales des chrétiens, pauvres hommes ignorants et pécheurs, qui la défigurent. Il nous faudra demeurer des îlots de foi vivante au milieu de la marée montante d'une religiosité qui se fait antireligieuse parce qu'elle a été trop déçue pour ne pas écouter les mercenaires. Il nous faudra porter cette charité divine dans un coeur qui sait clairement son indignité et souffre parfois des débordements de sa bassesse, vouloir vivre quand on désire mourir. C'est par cette épaisseur qu'il nous faudra passer pour connaître un jour l'accomplissement où toute chose se montre nouvelle.

Seigneur, comment cela pourra-t-il se faire, nous qui craignons l'avenir lorsqu'il n'est pas menaçant, simplement parce qu'il est inconnu ? Donnez-nous aussi la vision glorieuse de vous-même et qu'un souvenir efficace nous marque d'un signe ineffaçable de lumière, semblable à la nuée qui conduisit au loin Israël à travers les aridités du désert et les dangers de la nuit.

*“Voilà que Moïse et Elie apparurent conversant avec lui”*

Sous la vision universelle que donne la terre vue d'une haute montagne, sous la saisie d'éternité que donnent le silence et l'immobilité sereine des sommets, s'est préparée, pour quelques apôtres, la vision unifiante, universelle et éternelle, de l'effort spirituel de tous les siècles passés et de son couronnement, Jésus. A Pierre, Jacques et Jean, il fut donné de voir Elie et Moïse, la vivante histoire de tout leur peuple.

Seigneur, sous l'appréhension totale que la connaissance nous donne de votre création, faites-nous entrer dans les préparations millénaires de la matière et de la vie. Rendez-nous ces durées fraternelles et ces immensités familiales, telle une demeure qui n'est pas trop grande pour nous puisque vous êtes avec nous. Comme la pierre ferme sur laquelle le pied prend appui pour sauter, à partir de la science, faites-nous entrer dans le mystère des affleurements et des germinations où palpite, encore disponible, la substance qui, entre vos mains, va prendre



forme et consistance. Que notre vie, auprès de ce printemps éternel, retrouve la ferveur, toute pure et simple, et la virginité primitive de ce que nul souffle n'a encore souillé, de ce que nul mélange n'a encore enfoui. Sous la saisie secrète des harmonies fontales, de l'enfantement mystérieux et certain qui veut faire de ce monde le corps de votre fils, donnez-nous l'intuition unifiante, universelle et éternelle de la communion des efforts humains et divins du Christ et des hommes, pour consacrer la grande hostie qui sera, au jour des jours, votre présence hors de vous, pour vous.

Puissions-nous voir comme d'une haute montagne les étendues du passé et vivre à l'unisson avec tout ce qu'il y avait de secrètement éternel dans toutes les grandes aspirations humaines et les grands courants de pensée qui ont fait l'Antiquité et qui, aujourd'hui encore, nourrissent le paganisme moderne. Au-delà des changements de civilisation, des migrations des peuples et des remous sociaux semblables aux tempêtes de la mer et à ses marées, faites-nous comprendre la progressive maturation d'une humanité digne de porter votre amour. Rendez-nous l'église présente, avec sa grande espérance et sa foi demeurées intactes malgré les affaissements des générations, les péchés de ses membres, les séductions de ses ennemis. Que ressuscitent en nous les grandes heures vécues à chaque génération, par vos saints, croyants comme nous, partis comme nous à votre suite à l'aube de la vie. Que se dresse en nous la grande ambition impossible qui porte jusqu'à notre siècle l'écho de l'appel divin, l'épouse venue après l'époux.

Puissions-nous nous sentir touchés de toutes parts, pressés de toutes parts, portés de toutes parts, comme dans la foule innombrable et serrée qui chante vos louanges, par le grand ensemble humain et matériel, divin et humain, qui, depuis l'origine, forment la pâte de ce monde pour en faire un terme digne de votre amour. Puissions-nous ainsi connaître entre nous tous l'unité dont vous nous avez dit qu'elle est comme votre unité, pour atteindre enfin l'unité de votre vie divine. La porte d'airain contre laquelle nos pauvres fronts s'épuisent de désirs, s'ouvrira alors. Ce n'est qu'au ciel que l'âme est assez pure pour ne pas la voir se fermer de nouveau, inébranlable.

*“Seigneur, il nous est bon d'être ici”*

Il est une manière de le dire qui ne sort pas l'âme du profond détachement qu'elle a connu en souffrant en ce monde son isolement sacré ni ne l'arrache à l'unique saisie, sans retour sur soi, de la lumière qui le pénètre. Qu'il faut être pur pour savoir prononcer ainsi ces paroles. A cette extrémité de bonheur, dans sa délicatesse puissante, la moindre imperfection, comme la petite poussière dans un rayon de soleil, se révèle et porte ombre. Il est si facile de redevenir opaque à la lumière de Dieu en s'y complaisant et de perdre le silence sacré en se l'appropriant. Il est si facile d'agir mal à propos, grossièrement et maladroitement, dans ce nouvel état où tout est souple, fluide, aérien, transparent, naissant et spontané, comme dans un monde glorifié. Les apôtres veulent faire trois tentes. L'âme, pour stabiliser sa joie et sa lumière, veut les regarder.

Seigneur, il nous est bon d'être comme le pauvre mendiant à la porte de votre palais. Il nous est bon que notre attente soit longue, que nos années soient grises, que notre vie connaisse le goût de la cendre car, sous ces espèces ternes, votre main divine oeuvre un travail caché que notre pauvre industrie ne saurait faire, que notre pauvre suffisance ne saurait épargner si elle le connaissait. Notre coeur est si charnel qu'il ne peut atteindre les extrêmes détachements que dans le dénuement. Il ne sait pas vivre sa divine liberté avant qu'une main étrangère ne l'y ait forcé en lui arrachant ses biens qui le possèdent. Il ne sait pas boire à longs traits à la source de toute joie quand le calice n'a pas d'abord été bu jusqu'à la lie.

Purifiez-nous, Seigneur, avec votre main dure comme le fer, subtile comme la lumière. Venez visiter nos abîmes si profonds qu'ils ne répondent plus au son de notre voix et faites pulluler les amorces de votre grâce là où notre chair n'a jamais connu la clarté d'une pensée humaine. Vous avez fait l'homme de votre main, dans la lumière du jour. Du dehors, votre souffle lui a donné la vie. Maintenant, tout ce qui est en vous n'est pas de trop pour ces obscures épousailles d'où naîtra votre enfant. Vous lui communiquez, dans les mystérieuses ténèbres de la souffrance et de la déréliction, les semences éternelles de la joie dans l'unité divine.

Comme vos apôtres, il nous faudra vivre longtemps près de vous, vous écouter, vous être fidèles, avant de connaître, sans trop la blasphémer par notre grossièreté, l'heure des transfigurations. Ayez pitié de ceux que l'attente lasse et, de temps en temps, entrouvrez la porte obscure qui nous sépare de vous.

*“Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le”*. La parole de Dieu n'est pas comme celle des hommes. Elle porte une efficacité que l'autre ne connaît pas. Elle agit dans le fond de l'âme et l'autre ne frappe que l'oreille, n'émeut que l'intelligence. Jamais ici-bas, les apôtres ne sauront qui est leur maître, comme ils l'ont su alors. Seigneur, il nous est possible, il nous est nécessaire de connaître cette parole que l'oreille n'entend pas, cette parole si intime que son seul souvenir est encore efficace et réveille au fond de nous des sentiments inconnus par ailleurs. Nous savons bien que Jésus est votre fils mais dites-le nous afin que le sceau intangible imprimé par votre parole dans notre âme soit la pierre solide sur laquelle notre foi puisse s'appuyer aux heures noires où tout est recouvert des ténèbres du doute, quand tout semble se dresser contre notre foi, dans la lumière trop blanche, trop vive, des déductions humaines.

Il ne nous suffit pas d'avoir une foi qui puisse se défendre quand elle est attaquée, il lui faut aussi s'étendre, s'approfondir, pour vivre vraiment. Soyez en elle, par la parole que vous nous aurez dite, le ferment de ses

futures croissances, la sécurité des chemins qu'elle doit parcourir dans les ténèbres pour affirmer ensuite dans la lumière. Seigneur, qui dira ce que les apôtres ont su tirer du souvenir efficace de votre transfiguration pour entrer plus avant dans l'intelligence des vérités divines. Il était en eux la source d'eau vive qui ne tarit jamais. Car la vie de votre disciple est la longue explicitation d'une parole qu'un jour vous avez logée au fond de son coeur, quand il dormait encore. Sa vocation est contenue moins dans l'appel entendu qui l'a fait se lever et vous suivre, que dans cette parole qu'il ignore et dont il fera son nom éternel. Tous ses instants sont absorbés par la continuelle rumination du secret aliment de son être. Ainsi la terre presse de sa propre chair le germe jeté en son sein. Cela lui est si naturel qu'il ignore sa singularité jusqu'à l'heure où il découvre que, dans ses frères, il n'en est pas ainsi. Seigneur, parlez à votre serviteur et il vous écoutera jusqu'à la fin des temps.

Quand votre parole vient nous visiter avec puissance, elle ne se distille pas imperceptiblement au fond de notre coeur. C'est comme si une grande nappe se déversait en lui. Votre ombre sacrée se répand sur nous, comme celle que projette le nuage quand elle envahit la plaine d'un coup. Il se fait un grand silence. Tout est renouvelé pour un temps dans une paix et un sérieux inconnu.

Vous êtes là en nous, comme l'être qu'on ne voit pas mais dont on sait la présence attentive derrière soi, comme celui qui assiste muet dans l'ombre du soir, à côté de la table, à notre travail quotidien, comme celui qui est si présent, si ordinairement présent, que l'âme ne peut s'empêcher d'en être étonnée, chaque fois qu'elle y pense, quoiqu'elle sente pourtant que vous êtes là. Alors l'évangile éveille dans mon âme des résonances profondes que nul autre livre ne saurait faire éclater. C'est votre parole que j'entends et non pas seulement celle qu'on répète. Votre bouche elle-même me la dit. Tout ce qui touche l'âme de mes frères prend une réalité qui déborde tellement les ternes apparences, que seuls mes sens me procurent, que ces derniers semblent limiter ma vision au lieu de l'aider à être. Venez nous visiter de votre parole solitaire. Ne laissez pas le son des autres paroles humaines la recouvrir. Entrez avec votre silence au fond de notre coeur pour le rendre attentif et passionné de vous.

*“Les disciples furent saisis d'une grande frayeur”*

Frayeur qui terrasse le corps en saisissant l'âme. Ce n'est pas la peur d'un danger prochain qui menace la vie mais la crainte révérentielle, la stupeur essentielle de ce qui n'est pas, vis-à-vis de ce qui est, du néant vis-à-vis de l'être, de celui qui n'a que ce qu'il a reçu vis-à-vis de celui qui est “celui qui est”. Les apôtres faillirent sous un choc causé plus par leur impureté métaphysique que par leur impureté vraie.

Seigneur, à l'aube de notre vie, vous êtes pour nous le maître, le chef, qui nous conduira à l'étape prochaine qu'appelle notre coeur d'homme, comme vous avez été le messie pour vos apôtres. Nous aimons en vous l'idéal humain, religieux et fraternel qui nous sollicite. Mais il faut aller plus avant car, dans ce premier rôle, votre divinité n'apporte qu'un surcroît d'autorité à la vérité que vous nous enseignez, au chemin que vous nous indiquez. Pussions-nous, comme les apôtres, entrer un jour dans la sainte stupeur de la créature devant son créateur, dans l'engloutissement muet de l'aimé par l'amour divin, pour vivre d'une façon intrinsèquement essentielle de votre divinité et de votre humanité.

Alors vous ne serez plus pour nous, seulement le docteur comme le furent avant vous les prophètes et les saints, mais vous serez l'être mystérieux unissant en soi le divin et l'humain, pour acclimater l'humain au divin. Vous serez le médiateur où la divinité s'abaisse en votre humanité et où l'homme s'élève en votre divinité. Vous serez le vivant qui doit assimiler toute vie pour en faire sa vie, une vie toute divine.

*“Ils ne virent plus que Jésus seul”*

Seigneur, ne nous laissez pas dans notre grisaille journalière, avec nos cerveaux froids, mettre en doute les jours lumineux que vous nous avez donnés ou que vous nous donnerez. Ne nous laissez pas dire que c'est trop beau pour être vrai, que c'est trop beau pour nous mais donnez-nous le grand courage de le désirer fortement et la grâce merveilleuse de le connaître.

### 314 - L'incarnation

Le monde est aussi, comme l'intime de l'homme, un vaste champ semé de froment et d'ivraie. **Le bon grain est mêlé au mauvais.** Le mauvais grain est mêlé au bon. Vérités et erreurs, ici-bas, tout est mélangé. Les hommes ne veulent pas reconnaître la vérité que vivent leurs prochains sous prétexte qu'elle est entachée d'erreurs? Ils ne savent pas reconnaître leurs erreurs car elles sont baignées de vérité. Aussi il y a dans l'humanité de grandes divisions, des luttes fratricides et un gâchis immense de bonne volonté et de générosité.

C'est aux heures de crise que se manifeste le plus visiblement l'inextricable chaos. Dans les période plus calmes, qui laissent à la routine le temps de s'établir, un certain conformisme vient du dehors masquer les complexités des pensées et des volontés humaines. Elles n'en existent pas moins, préparant la destruction de ce qui est construit sur un terrain si mouvant. L'histoire de ce monde paraît, à certains, l'éternel retour des mêmes recommencements et des mêmes échecs.

Il est difficile d'accepter la continuelle rechute de ce grand corps trop faible pour se tenir debout et d'en prendre son parti sans être immédiatement tenté de se désintéresser du sort du monde. Ce dut être et c'est encore l'attitude de nombreux pseudo-sages. L'humanité sort à peine de la longue stagnation où sommeillent ceux dont le pain quotidien et le confort personnel sont les seuls buts de leurs efforts. Mais il est en elle un ferment qui lui rend de moins en moins possible cette torpeur. Coûte que coûte, il faudra que l'humanité se lève. Qui dira combien de fois elle devra retomber avant de savoir se tenir debout ?

Quand l'homme se refuse à accepter l'état d'inachèvement, d'improvisation précaire où gît le monde, il découvre l'immensité de l'oeuvre constructrice et rédemptrice. Cette ordination et cette édification se montrent vite à ses yeux d'un autre ordre de grandeur que ses moyens d'action. Il subit l'écrasement de l'alpiniste devant la falaise infranchissable. Si sa foi n'est pas assez grande pour soulever la montagne, seule la révolte qui toujours sommeille en son coeur, pourra lui donner la force d'agir. La haine n'a point de consistance en dehors de celui qu'elle possède, elle ne sait que détruire. Les oeuvres construites par elle s'écroulent avec l'ouvrier qu'elle s'est asservie tandis que le chaos où se débat le monde et sa désolation s'accroissent.

Seigneur, nous avons surtout compris dans votre message la bonne nouvelle qui nous apprenait le chemin de **notre salut individuel**. Dans l'évangile, nous avons surtout appris l'art de vivre et d'être. Ce faisant, il y avait toute une partie de votre enseignement qui nous restait étranger, non pas tant celui que votre bouche a prononcé, mais l'autre silencieux et qui rayonnait de votre existence elle-même. Nous pressentons maintenant que, dans la courte histoire de vos trente-trois années, se trouve muette et cachée la réponse à l'angoissante question posée à nous par les échecs humains et chrétiens de ce monde. Nous savons bien que votre vie et votre mort, que l'acte même de votre incarnation sont rédempteurs mais éclairez nos coeurs et ne nous laissez pas appauvrir le fruit de votre oeuvre en de simples applications individuelles. Aidez-nous à découvrir dans votre vie terrestre elle-même la possibilité désormais certaine, malgré toutes les apparences contraires, d'un chemin par lequel le monde atteindra l'exaltation de sa vocation divine.

#### I - *“Et la Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous”* (Jn 1,14)

L'incarnation de Dieu dans un corps d'homme sera toujours **un mystère**. Notre esprit n'en saura jamais qu'effleurer les frontières. Mais elle est l'origine et la source de l'incarnation de Dieu dans l'humanité toute entière dont nous sommes appelés à être les témoins conscients et les ouvriers. C'est parce que nous sommes mûs par la secrète efficacité de l'incarnation du Christ et éclairés par l'obscur lumière qui s'en dégage sans cesse et nous presse que nous pouvons être avec lui créateurs et rédempteurs. L'incarnation est la parole divine enfouie au coeur de la matière. Elle expliquera le monde à lui-même et l'aidera à être. L'humanité n'a pas trop de toute sa durée pour épuiser le sens de cette parole, son nom éternel. Il est relativement facile au chrétien de concevoir le Seigneur sous les traits d'un homme auquel il donne toutes les qualités de sa race poussées à une perfection qui porte déjà les signes de l'absolu. Volontiers aussi, il imagine le Christ vivant dans une atmosphère de miracles où la toute puissance divine est si clairement efficace, si continuellement efficace que la foi en devient la conséquence nécessaire. Qui douterait du soleil ? Quand le croyant pense la mort de Jésus, il est tenté de s'abandonner à la facilité d'y voir, dans une lumière d'apothéose, la manifestation évidente du "fort" qui se soumet par amour pour les faibles à l'injustice et à l'ignominie. Les douze légions d'anges sont présentes, même si elles n'interviennent pas pour défendre leur maître. Les dernières paroles de Jésus deviennent les ultimes enseignements donnés par le Seigneur à ses apôtres dans la parfaite maîtrise d'une souffrance et d'un coeur blasphémé. On aime voir la terre trembler quand le Christ meurt en croix.

Mais le Christ ne fut pas ordinairement **cet homme extraordinaire** que les yeux de la chair savent contempler. S'il connut des heures surhumaines, elles n'étaient encore que l'exception dans sa vie si totalement humaine. Quand il est né, c'était un pauvre petit enfant comme les autres nouveaux-nés, bien incapable de vivre seul, bien incapable de parler et même de comprendre sa mère autrement que ne le font les autres petits des hommes. Mon Seigneur, vous étiez ce petit être aux yeux fermés et pourtant vous étiez aussi mon Dieu. L'église qui sans cesse ménage la foi de ses fidèles n'ose pas leur montrer dans ses crèches Jésus sous la forme d'un nouveau-né, elle lui donne toujours une taille plus vraiment humaine. Cependant cet ensevelissement de votre divinité sous de si faibles, de si chétives apparences reste encore moins inconcevable que le mystérieux abaissement qui vous fit prendre dans votre incarnation la nature humaine, vous rendant semblable à l'un d'entre nous. Hélas !, nos sens ne sont pas renouvelés par notre foi. La lumière qui frappe nos yeux nous éclaire plus que celle qui rayonne de la foi et nous sommes prêts à nous scandaliser et à douter là où il faudrait adorer.

Il a vécu trente ans sans que rien ne paraisse de sa mystérieuse mission. Il fut un charpentier comme son père. Qui dira la foi de Marie ? Elle devait garder en son coeur la parole divine pour continuer à croire une réalité si extraordinaire que nulle apparence ne venait confirmer. Elle devait sans cesse presser au fond d'elle ce souvenir efficace pour que sa vie si quotidienne, si banale, ne vienne à bout de sa secrète et intime conviction et ne la rende une mère entre beaucoup, d'un homme comme les autres. Pendant trente ans, Jésus ne pouvait être connu que par la foi. Pendant trente ans, l'attente du messie ne pouvait être comblée que par la foi. Marie a tenu cette foi très solitaire pendant trente ans. Elle l'a tenue cachée dans son coeur, miracle de foi. Marie, mère de ceux qui attendent dans la foi les maturations surnaturelles de l'avenir, apprenez-nous les ténacités de l'espérance.

Quand il s'est mis à parler à ses frères, ceux-ci ne l'ont pas reçu. Quand il a commencé parmi eux son rôle de thaumaturge, si ses miracles le firent aimer, ils semèrent aussi la jalousie et la haine autour de lui. Était-il vraiment victorieux lors des épuisantes discussions d'où les scribes sortaient plus aigris et plus confirmés dans leur passion de s'opposer à son action par tous les moyens, y compris sa perte s'il le fallait ? Il ne fut pas appuyé, même tacitement, par les autorités spirituelles dont il prêchait à ses disciples le respect. Au contraire, il reçut d'elles, après les réprimandes voilées, la solennelle condamnation de sa doctrine.

Pourtant Marie ne cessa de grandir son cœur à la taille des exigences croissantes de sa maternité divine. Elle continua à croire à son fils qui ressemblait si peu à celui que son imagination nourrie des images populaires avait pu lui faire voir. Elle continua à croire à sa mission, à la réussite de sa mission quand ceux qu'elle respectait et à qui elle obéissait, les docteurs de la loi et les autorités religieuses suprêmes de Jérusalem, tenaient pour suspect son enfant et le jugeaient digne de la mort. Quand Dieu semble lutter contre Dieu, venez, Marie, nous donner une foi semblable à la vôtre pour unir les apparences spirituelles qui s'opposent, comme notre foi sait déjà voir au-delà des apparences sensibles qui nient l'objet de notre amour.

Quand il fut mort, quand tout avait l'air d'être terminé et qu'il n'y avait plus rien à dire, que toute espérance s'avérait vaine, quand tout autour d'elle on désespérait, Marie était là, sans parole mais dans sa mystérieuse attente de l'impossible qui demain jaillira en résurrection.

Seigneur, cette foi que nous n'avons pas eue à connaître devant le drame de votre courte vie, vous nous la demandez devant la longue histoire de votre incarnation continuée pendant les siècles. Il nous est relativement aisé de croire en vous. La foi de tous ceux qui nous ont précédé sur ce chemin nous l'a rendue plus facile, depuis vingt siècles qu'ils le parcourent. Mais vous nous demandez aussi de croire à votre actuelle incarnation comme Marie en son temps a cru à celle qui vous enfanta. Comme Marie, il nous faut croire dans la nouveauté de ce que les temps nous manifestent, dans la solitude au milieu de ceux qui restent étrangers à ce mystère. Seigneur, je comprends pourquoi vous nous avez donné Marie pour mère; en nous, elle doit revivre.

## II - *“Seigneur, purifiez et fortifiez votre Église par le continuel effet de votre miséricorde”* (Oraison du 15<sup>ème</sup> dim. après Pent.)

Beaucoup de catholiques ne savent pas croire en l'église comme Marie a cru car ils ne découvrent pas en elle ce qu'ils attendent d'une société toute divine. Elle est très humaine comme les autres sociétés faites d'hommes. S'il est des jours où il est facile de se mettre à genoux devant elle, tellement elle paraît surhumainement grande et profonde, la plupart du temps, elle semble n'être qu'une vaste organisation spirituelle comme tant d'autres. A ses grandes heures, elle porte comme un diadème sur la tête, la majesté des siècles assemblée par son passé, la communion des hommes de toute race et de toute civilisation réunie sous son manteau, l'affirmation stable d'un idéal qui transcende la précarité des plus belles doctrines humaines, toujours dépendantes de celui qui les a conçues. Mais très souvent, le plus souvent, elle semble ne savoir que répéter ce qu'elle a dit jadis et d'une manière si peu adaptée à ceux qui l'écoutent que beaucoup paraissent le faire humainement par amour non désintéressé du traditionalisme, par secret goût de l'hérésie. Elle déçoit ses disciples les plus vivants.

Parce que les catholiques ne savent pas croire en l'église comme Marie croyait en son enfant, ils s'efforcent d'y croire autrement. Marie fermait les yeux pour conserver et retrouver en elle la parole sacrée. Eux, ils ferment les yeux pour ne pas voir l'église telle qu'elle existe et ils se refusent à voir ses déficiences parce qu'ils ne savent pas l'atteindre au-delà des apparences, telle qu'elle est dans sa divine réalité. Leur manque de foi leur fait chercher surtout la sécurité de leurs certitudes. Nul sacrifice de la vérité ne les rebute pour cela. S'il en est qui n'aperçoivent plus l'ivraie poussé dans le champ du Père, d'autres vont jusqu'à l'appeler du bon grain. Ce faisant, ils ne font que se rassurer mais si l'heure des solennelles tentations vient à sonner sur eux, ils y succomberont sans même le savoir et perdront une foi qui, en vérité, était déjà si desséchée que sa disparition ne changera rien de fondamental à leur vie.

**Le respect facile** qui fait tolérer à ces croyants l'ivraie à côté du bon grain n'est que la conséquence de leur lâcheté. Certains silences qui croient se justifier au nom de la charité pour éviter le scandale ne sont en vérité que le trop évident témoignage du pacte de tranquillité qu'on a signé avec les abus dont on ne veut pas parler. Ce n'est pas parce que ces chrétiens croient au laborieux enfantement de la divine incarnation qu'ils peuvent voir tout le legs de leur vie sans être découragés, les lenteurs tâtonnantes des progrès spirituels de l'église. Ce n'est pas dans une patience nourrie par la foi qu'ils portent les chutes et les rechutes de ce grand corps religieux, si plein de bonne volonté pourtant, mais si étonnamment appelé vers le haut que les moindres faiblesses le couvrent de laideur et sont visibles à tous. Au vrai, ces catholiques ont mis leurs âmes à l'abri des difficultés que suscite la vue claire de l'ivraie de crainte qu'en perdant leur sérénité, ils n'aient plus aussi le courage de croire. Leur attitude, fidèle en apparence, est à l'origine des chutes de beaucoup de ces petits dont Notre-Seigneur a dit qu'il valait mieux avoir une meule au cou que de les scandaliser. Parce que ces catholiques ne savent pas croire en l'église comme Marie croyait en son enfant, ils sont impuissants à y faire croire leurs frères.

**L'église est celle qui se souvient.** La foi dans l'église se nourrit de la mémoire qu'elle propose à ses enfants. Ce qui fait qu'elle croit en sa destinée divine saura bien aussi les faire croire en elle. Ces fidèles devraient conserver dans leur cœur ces choses qui sont arrivées à l'église depuis sa mystérieuse origine jusqu'à sa non moins

extraordinaire maternité qui a fait d'elle la mère de tant de saints. C'est ainsi que Marie put croire à son fils. C'est ainsi que les chrétiens pourront croire à l'église malgré toutes les apparences qui voudraient cacher à leurs yeux sa véritable nature. Que leur foi grandisse à la taille de la grandiose mission qui est sienne ! Celle qui, à travers les péchés, salie par eux, connaissant elle aussi les fautes mais sans cesse repentante, entraîne à sa suite vers la lumière un monde né depuis si longtemps dans les ténèbres. L'épouse de celui qui s'est fait péché pour les hommes.

**L'incarnation de Dieu dans l'humanité** est une oeuvre longue qui ne connaîtra la perfection et son achèvement qu'à la fin des temps. L'église participe aux cadences de cette longue genèse. Si elle est la mère des saints, elle est encore plus celle des hommes qu'elle s'efforce de conduire à la sainteté. Si elle est la présence divine qui peu à peu s'étendra sur toute la terre, elle est encore surtout le ferment qui se gorge de pâte, qui est tout appesanti de pâte, pour la faire lever. Elle est le filet chargé à se rompre de bons mais aussi de mauvais poissons. Combien d'hommes parmi les plus croyants et les plus vivants n'ont pas su croire à l'église dans la patience et travailler avec force pour elle et avec elle parce qu'ils la voulaient belle comme celle qui rayonnera éternellement sa parfaite beauté sur tous les siècles. Ils voulaient en faire tout de suite une société de saint et l'arracher à la pauvreté humaine de ceux qu'elle sanctifiait non sans se laisser salir par eux. Ce faisant, ces croyants rompirent l'unité de la charité et divisèrent la chrétienté.

Ce n'est pas que ces chrétiens n'aient souvent vu clairement l'ivraie qui poussait dans le champ. Ils en souffraient particulièrement parce qu'ils étaient très vivants. Bienheureuse souffrance ! Elle aurait été en vérité efficace pour le rétablissement intime du corps entier si, sur elle, ne s'étaient pas greffées la violence et la révolte.

Ce n'est pas qu'ils aient tort de **souffrir des abus qu'ils voyaient dans l'église** et qu'ils auraient mieux fait d'en prendre philosophiquement leur parti comme tant d'autres. Dieu jugera ces derniers avec une sévérité inconnue des jugements de l'histoire. Ces croyants n'eurent pas assez de foi dans les secrètes voies que Dieu ménage ici-bas pour redresser sans cesse son église sans cesse appesantie du sommeil de la terre. Ces chrétiens ont désespéré de l'église. Dieu jamais ne désespère de l'humanité et c'est parce qu'il en fera son corps.

Peut-être pour ces vivants, l'heure avait sonné des suprêmes renoncements, de ceux qui firent se taire Jésus devant ses accusateurs, de ceux qui le livrèrent sans défense à ses bourreaux. Après avoir beaucoup lutté, il a laissé son corps reposer sur le bois. Le disciple n'est pas au-dessus de son maître. Quel désir plus grand peut naître au coeur du disciple que de finir comme son maître ? Nous ne comprendrons bien votre mort rédemptrice que lorsque, nous aussi, nous ferons ainsi le sacrifice de notre vie pour vous et pour nos frères. En quittant l'église à cette heure solennelle, ces chrétiens refusèrent d'entrer dans le petit troupeau qui fait une couronne sanglante autour de l'agneau immolé.

Du geste même qui les séparait de leurs frères, qui les rendait étrangers à l'église, naissaient dans le monde de nouvelles ténèbres. Elles obscurcissaient la lumière entrevue pour le règne de laquelle ils avaient donné leur vie. Entre leurs mains, les vérités découvertes se corrompirent. Ils aliénèrent la foi qu'ils voulaient rendre pure en la mutilant. En s'opposant à ceux qui se séparaient de sa communion, l'église fut entraînée, par les nécessités et les fatalités de la lutte, à ne pas estimer à sa totale valeur ce que ses enfants révoltés avaient providentiellement compris.

Ainsi furent nombre de réformateurs et de révolutionnaires. Il y eut d'abord une grande espérance. Un point final serait mis aux abus. Une ère nouvelle, plus heureuse, plus vraie, allait commencer. Mais après, de longues suites de siècles souffrent des vérités écartelées, défigurées par l'opposition que la rancune des hommes met entre elles pour en faire des bannières de partisans. A travers le monde, ces demi-vérités cherchent une intelligence et un coeur pour se joindre à nouveau et se compléter. Elles errent à la merci des rencontres du hasard et s'incarnent périodiquement en des divinités dérisoires qui font de leur fidèles des sectaires.

Seigneur, il est difficile de se donner totalement à une oeuvre fatalement imparfaite. Il est difficile de la supporter imparfaite quand on y a voué sa vie. Il faut pour cela une intelligence qui soit déjà plus que l'exercice de la foi et une patience que l'amour change déjà en passion. Plus votre disciple se consacre aux réalisations spirituelles, plus les pauvretés que celles-ci manifestent pèsent lourdement sur son coeur. Les plus grands scandales poussent sur les parvis de la sainteté. Les plus grandes tentations de faire schisme ne visitent pas les âmes que nulle vocation n'a exaltées.

Ayez pitié de ceux qui furent assez généreux pour approcher du lieu de votre calvaire mais que votre agonie terrassa. Depuis, la grâce de Dieu ne cesse de travailler à réunir ce qui a été séparé, à renouer dans la charité cette unité qui a été détruite, à refaire de toutes les brebis le troupeau unique de l'unique pasteur car rien ne peut tenir définitivement en échec l'incarnation de Dieu.

**Les chrétiens séparés de l'église**, sans le savoir souvent, redécouvrent peu à peu la spiritualité catholique. A mesure qu'ils entrent dans les sacrés mystères de l'union avec Dieu, ils voient peu à peu tomber les raisons qu'ils pouvaient jadis se donner pour ne pas correspondre au secret attrait de l'église. Leur séparation de l'église est pour beaucoup une situation de fait qu'ils constatent plus qu'ils ne savent la justifier. Combien parmi ces fervents sortiraient volontairement de l'église s'ils étaient nés catholiques ? Ils acceptent ce schisme et souffrent sans le savoir clairement de ne pas être de l'église quand ils se réunissent entre frères dans leurs communautés religieuses. Ils voudraient donner à leurs petites églises tout ce que la grande a mais, ce faisant, pèse en eux la

gêne de ce qui est spirituellement impossible quoique cela soit éminemment désirable, la gêne du mouvement vers Dieu qui n'a pas encore trouvé son geste.

Seigneur, ce qui a été défait dans la violence ne pourra se reconstruire que dans la douceur des persévérantes charités. Ce qui est né de la révolte ne pourra ressusciter que dans l'extrême obéissance. Le pas dernier que les grands réformateurs ne surent pas faire, il faudra que des âmes le consomment et qu'elles épuisent le scandale de la séparation de ceux qui devraient être unis comme le fils est uni au Père. Donnez à nos âmes la foi dans l'unité, le désir inconcevable de l'unité.

Jadis, les chrétiens méconnaissaient la vraie valeur du don de Dieu qui les avait rendus un. Ils ignoraient ce que c'est que d'être séparés, la malédiction qui semble rendre désormais impossible l'union jadis si spontanément réalisée. Dans la souffrance, Seigneur, vos disciples le savent maintenant. Cette souffrance, plus que beaucoup d'autres témoignages, est le signe porté par ceux que votre esprit visite. Les chrétiens qui sont entrés un peu dans le mystère de votre coeur ne peuvent pas prendre leur parti de ces séparations qui vont si absolument contre votre volonté, celle à qui vous avez donné la suprême place, la dernière. Les voilà désormais dans l'attente, comme les Juifs jadis en exil soupiraient après leur patrie. Comme eux, chaque année, nous célébrons la Pâque en attendant la cène où tous les chrétiens de nouveau réunis dans la foi et la charité consommeront le mystère de l'unité. Alors le monde ne sera pas encore chrétien, les chrétiens ne seront pas encore des saints mais, s'il est une étape nécessaire pour la réussite totale de la divine incarnation, n'est-ce pas cette unité ? Jésus nous a légué sa suprême prière : *"Qu'ils soient un afin que le monde croit que vous, mon Père, vous m'avez envoyé"*.

**L'homme est spontanément du côté du plus fort.** Il aide les puissants à vaincre car il aime mieux la griserie de la victoire que la ténacité du vaincu qui se refuse au désespoir. De nombreux catholiques voudraient bien être du côté des vainqueurs. Si l'église voit ses enfants se multiplier dans son sein aux époques où humainement sa cause semble la plus forte, au contraire, quand le vent souffle en tempête contre elle, il y a, même chez beaucoup des siens vraiment fidèles, l'inquiétude implicite qui fait regarder la côte et énerve les forces, secrète inquiétude qui pèse sur leur foi dans l'église car cette foi ne peut se développer que par un don total impossible quand quelques précautions ou réticences viennent a priori le limiter. Ces catholiques demeurent anonymes dans la foule des chrétiens. Ils n'ont pas assez de foi dans les destinées de l'église pour être capables de sortir du rang et de prendre à leurs risques et périls les initiatives hardies du franc tireur dont elle a besoin pour découvrir son chemin avant de le fouler avec ses lourdes cohortes. Ils ne savent pas donner à l'église les instruments humains qu'elle appelle pour entrer dans une efficace réponse à sa vocation. Ils ne peuvent pas être les pionniers avancés de la progressive mais certaine incarnation dont l'église est par sa nature même l'ouvrière principale.

A mesure que le monde païen s'organise et s'unifie, la relative petitesse de l'église pèse sur le catholique comme une dérélition. Spontanément, il voudrait penser comme l'ensemble, se joindre à tous les autres hommes, se perdre dans leur masse pour être porté par eux et n'être plus ainsi l'héritier responsable d'une tradition et d'un idéal qui, à certaines heures, le rendent si solitaire. Un catholique ne peut pas connaître la facilité de penser comme tout le monde et il en porte secrètement le poids. Si sa foi dans l'église n'est pas assez puissante pour lui donner l'espérance qu'un jour cette unité merveilleuse de tous les hommes sera accomplie dans l'amour de Dieu, elle est lourdement blessée. Elle n'ose plus regarder devant et déjà tourne la tête de côté. Son coeur, même s'il l'ignore, est penché vers tous les syncrétismes. Sa pauvre foi ne peut que lui interdire de faire la théorie intellectuelle d'une telle attitude pratique. Elle est incapable de l'empêcher d'en vivre, n'ayant pas la lumière et la force nécessaires pour découvrir la hiérarchie des doctrines. Comment pourrait-elle lui montrer l'universel et grandiose mouvement qui porte toutes les âmes vers la lumière par des routes innombrables obscurcies encore de mille manières par les ténèbres ?

C'est pourquoi **l'attente sacrée de la parousie** est rare dans les coeurs chrétiens. Leurs aînés jadis se trompaient en la croyant toute proche. Ceux-ci au contraire sont opprimés par les immensités inconcevables d'une telle réussite divine. Elle a au moins la taille de la réussite qui a fait l'univers actuel de la matière et de la vie. Troublés aussi par la puissance croissante, semble-t-il, du monde non chrétien ou hostile à la pensée chrétienne, tirillés par la tentation de mêler leurs croyances mûries sur les collines terrestres, ils n'attendent plus rien réellement. Trop souvent, leur attente n'est plus qu'une attitude rituelle qui est parce qu'elle a été. Ces croyants ne croient plus que d'une foi débile à l'incarnation de Dieu dans la totale humanité ou, s'ils y croient avec ferveur, ils mêlent à cette attente de telles espérances seulement humaines que le Dieu des chrétiens semble s'évanouir derrière la grandeur d'un monde devenu à soi sa propre idole.

Seigneur, il était facile à vos disciples de vous suivre quand vous étiez le thaumaturge qu'on respecte. Mais ils durent aussi vous être fidèles aux heures de solitude et de défaite pour être vos apôtres.

Lorsque la foule déçue dans ses espérances charnelles vous quittait, vos amis connaissaient sans doute une muette hésitation. Faites-nous entrer dans la profondeur de la réponse que Pierre vous dit un jour : *"Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle"*. Donnez-nous la foi dans l'église que les disciples avaient en vous. Vos apôtres ont connu la foi des conquérants à l'heure où ils n'étaient encore qu'une poignée devant la multitude païenne. Ils n'ont pas ménagé leur temps et leur peine. Ils n'ont pas ménagé leur vie car il n'y avait rien en elle qui les retienne parce qu'ils vous l'avaient donnée et ils ont renversé sur leur chemin le règne des idoles. La foi qui faisait d'eux un feu dévorant n'est pas d'une autre nature que celle qui veut brûler au coeur de tout chrétien.

La montagne qu'elle a soulevée, nous aussi, nous pouvons avec elle la porter sur nos épaules. Les luttes qu'ils ont souffertes, nous aussi, nous sommes capables avec eux de les mener. Mais il faudrait que, semblable à la leur, notre foi devienne un grand brasier qui fasse flamme de tout ce que nous sommes. Nous sommes encore trop les propriétaires de nos vies. Nous avons trop de choses à préserver en elles, à conserver, pour avoir la liberté du don qui nourrit la foi. Il faudrait que notre foi nous soit plus chère que notre vie. Il faudrait que l'oeuvre chrétienne passe avant les oeuvres qui nous assurent la possession des biens désirés par notre coeur. Parce que nous n'avons encore rien sacrifié pour servir Dieu et l'église, nous n'avons pas encore reçu la toute puissance de la foi.

Venez, Seigneur, au fond de nos coeurs. allumez-y ce feu que nulle force humaine ne peut éteindre et qu'il brûle pour que tout ce qu'il touche entre dans son incendie. Alors vos disciples se croiront assez forts pour convertir le monde. ils se croiront capables d'entrer vraiment aujourd'hui dans cette grande oeuvre. Leur espérance qui jadis s'étiolait en s'attachant vaguement aux réalisations des siècles futurs, connaîtra déjà les puissantes ambitions du présent et les certitudes réelles qu'elles ouvrent pour l'avenir. Alors vos disciples ne souffriront plus de leur solitude et de leur faiblesse, ils croiront à l'église, totalement, même si elle est pauvre, même si elle est combattue, même si elle est seule. La lumière est faite pour les ténèbres et les plus noires ténèbres donnent à la lumière sa plus efficace clarté.

Oh ! Marie, mère de ceux qui travaillent dans la foi les maturations surnaturelles du monde, apprenez-nous les ténacités intransigeantes et sans peur de l'amour.

### III - *"Tout est de lui, tout est par lui, tout est pour lui"*

L'église n'est pas la seule ouvrière de l'immense incarnation. Dieu ne s'astreint pas à faire mûrir le fruit terrestre par son seul intermédiaire. Si seule l'église consacre les efforts humains de ses mains sacerdotales, tous les hommes, toutes les nations, toutes les civilisations, même celles qui lui sont le plus étrangères et le plus hostiles, concourent à l'Oeuvre des oeuvres en préparant la pâte de la totale hostie.

Le croyant ne doit pas seulement croire à l'église mais aussi à cette continuelle opération qui se fait dans la masse humaine sous l'action éparse et cachée de l'Esprit. L'incarnation de Dieu en Jésus ne le presse pas seulement de croire en l'église mais aussi en cette progressive réalisation dont les ouvriers sont souvent si aveugles qu'ils la méconnaissent ou la refusent à l'heure même où ils y travaillent.

La foi dans cette action providentielle qui se fait peu à peu jour à travers les complexités des tourbillons humains est bien du même ordre que celle qui découvre, sous les pauvretés de l'église, sa divine réalité. Mais elle exige une puissance bien supérieure pour dépasser des apparences plus opaques encore et nourrir des patientes que l'attente d'une vie d'homme sait rarement justifier. Beaucoup de chrétiens n'ont pas su vivre dans cette foi sitôt que le monde, dont ils s'étaient rendus pour un temps les maîtres, a poussé ses croissances au-delà des frontières que spontanément leur piété voulait lui assigner. Ils se sont sentis étrangers sur cette terre. Ils ont vite cru qu'en étant ici-bas des pèlerins, ils seraient plus purement des citoyens du ciel. Ce faisant, sans le savoir, ils couvrirent les défaillances de leur foi des signes de la dévotion et se préparèrent à ne rien comprendre aux voies providentielles d'un monde qui depuis se fait sans eux.

Seigneur, quelques mois avant votre mort, vous saviez voir **mûrir la moisson** et ce spectacle vous exaltait. En pleine lutte contre les scribes et les puissants du peuple juif, vous saviez voir sombrer Satan et vous l'annonciez solennellement à vos disciples novices. A l'heure même de les quitter, quand tout semblait tourner à la déroute, vous leur avez encore assuré que le prince de ce monde était déjà jugé et vaincu et que rien désormais ne pourrait arrêter les conquêtes de l'amour. Pourquoi vos chrétiens regardent-ils peureusement le monde et cherchent-ils un lieu de retraite pour protéger les premières réalisations de votre action divin, sans cesse menacée, leur semble-t-il, d'engloutissement par les tempêtes terrestres ?

Il est sans doute des **oeuvres** que, dans l'état actuel des choses, les hommes ne peuvent faire qu'aveuglés par leurs passions puisqu'ils ne sont pas assez croyants pour les entreprendre dans la lumière, mûs par la foi. Il faut des révolutionnaires qui haïssent dans les ténèbres puisque les chrétiens ne savent pas faire en plein jour des révolutions par amour. Il faut que vos disciples soient forcés d'être pauvres par la pauvreté et justes par l'injustice puisqu'ils ne savent pas être pauvres dans la richesse et justes dans la puissance. Les Juifs trouvèrent dans l'exil le Dieu que jadis, dans leur patrie, ils avaient eux-mêmes exilés.

Il est sans doute des **découvertes** qui ne peuvent être faites que par le tortueux des voies humaines puisque les croyants n'ont pas su donner un caractère sacré à la recherche ni un rôle religieux au défricheur de terres nouvelles. Peut-être même est-il nécessaire que tous les abîmes soient sondés par des chutes, que tout soit publié par les scandales puisque l'angoisse des multiples et dangereux tâtonnements effraie le coeur de ceux dont la foi devrait permettre de nommer les vertiges humains et d'exorciser leurs dépravations. Le monde avance d'une marche aveugle et trébuchante puisque les chrétiens n'ont pas su être à l'heure propice le rayonnement de la lumière qui est venue éclairer ses ténèbres.

L'église aurait-elle pu être efficacement cette lumière qu'il était peut-être nécessaire qu'elle soit comprise dans les ténèbres, absorbée par elles, digérée, pour entrer dans leurs profondeurs et féconder leurs épaisseurs. Il ne suffit pas à l'homme d'être éclairé du dehors. Il faut qu'il devienne lui-même lumière. Telle est sa grandeur si proche de son orgueil. Il faut que la lumière qui le visite devienne tellement sienne qu'il la reconnaisse de lui du

mouvement même qui le lui fait la recevoir de Dieu. C'est la définitive explication de ses longs errements qui, un jour, éclateront en marche triomphale.

Oh ! mon Dieu, j'adore la mystérieuse manducation que l'humanité fait de votre vérité, semblable à une communion dont elle ignore encore le caractère sacré. Elle est étreinte par votre majesté sainte, même quand elle pense la détruire, la renier. Quand elle combat contre vous et veut vous supprimer de son cœur et de son esprit, elle n'en est encore que plus imprégnée de vous. Sa chair et son sang, ses passions et ses enthousiasmes sont tout saturés de vous, même quand elle blasphème, pèche, se débat, vous refuse. Jusqu'au jour où votre vérité sera devenue tellement sienne qu'elle y trouvera son explication et, d'un seul et même geste, s'affirmera dans l'être en vous reconnaissant son Dieu. Chemin de la conversion finale que, chaque jour déjà, mille conversions particulières annoncent. Histoire du monde vagabond qui trouve enfin le Père en se découvrant son Fils, comme mille aventures chaque jour font des fils prodigues les élus de l'amour paternel.

Seigneur, haussez ma foi jusqu'au mystère de la stabilité de votre providence et de la souplesse de ses voies, jusqu'au mystère de la sécurité de votre volonté et de l'insécurité des réalisations qui l'exécutent. Votre disciple comprendra alors en vérité que le prince de ce monde est déjà jugé, que votre action est plus puissante que les puissances qui semblent vouloir écraser vos conquêtes et que votre victoire est plus certaine que vos plus apparentes déroutes.

Le monde n'a qu'un seul ennemi. Il n'est qu'un seul tentateur. Il n'est qu'un seul lieu où il peut fuir son Dieu vraiment, absolument, celui où règne le désespoir, le désespoir dur comme l'enfer, plus dur que l'amour, celui qui arracha Judas aux bras de la miséricorde.

**L'église est celle qui espère parce qu'elle est celle qui se souvient.** Son origine affirme sa fin. Les temps s'approchent où elle sera, plus qu'elle ne l'a jamais été, la source de l'espérance. Elle n'a pas pu être totalement la lumière qui guide le monde. Elle sera un jour celle qui lui redonne espoir, quand l'heure se fera tard, quand tous les chemins auront été parcourus, quand l'homme connaîtra sa condition humaine comme il connaît désormais la terre, quand il y aura un grand oubli répandu sur tout ce qui n'était que gonflements des passions humaines et tourbillonnements des apparences factices, quand il y aura une vraie fatigue et un vrai ennui qui saisiront les dominateurs des puissances cosmiques, trop hommes pour n'être que cela.

Alors l'église sera la "mater dolorosa" qui tient son Fils épuisé, totalement exprimé sur ses genoux, où la jeune vierge heureuse dont les bras lèvent au ciel son enfant nouveau-né.

Seigneur, ne sera-t-elle pas l'une et l'autre ? La divine incarnation portera dans l'éternel l'intégration et la consommation de l'histoire du salut dont nulle page ne sera oubliée parce qu'elles étaient toutes nécessaires.

### 315 - Le professeur de religion

Études, 20 09 1936

Marcel Légaut

*Du 27 au 31 juillet s'est tenu à Luxembourg le Congrès international de l'Enseignement moyen libre. Nous sommes heureux de reproduire ici la communication qui y fut faite par M. Marcel Légaut. Ces pages tiennent du discours plus que du rapport et de l'article : nous leur avons gardé leur allure originale pour ne pas risquer d'affaiblir leur élan ou d'attiédir leur ferveur.*

L'enseignement de la religion est le plus difficile des enseignements, celui qui exige le plus du maître. Il peut y avoir des enseignements médiocres dans les sciences profanes. Souvent, ils sont encore supportables. Parfois, on ne les juge pas avec assez de sévérité parce qu'on ne sait pas quel intérêt pourrait naître d'une exposition pédagogique meilleure et plus fervente. L'enseignement de la religion est toujours rebutant quand il est seulement banal. Il s'affadit infailliblement au contacts des cœurs et des cerveaux médiocres. Et l'espérance secrète des âmes qui s'approchent pour écouter parler de religion est si fortement déçue qu'elle soulève dans les cœurs une aversion irraisonnée qui souvent se reporte malheureusement sur le christianisme lui-même.

C'est un périlleux honneur d'être appelé à enseigner la religion. Plus que tous les autres, cet enseignement juge celui qui en est l'ouvrier. Il épouse toutes les capacités humaines de ce professeur. Un tel enseignement, en effet, ne peut pas se borner, comme à la rigueur les autres, à une exposition seulement exacte de la doctrine. Dans ce domaine, si proche des infinies délicatesses des choses de la vie, il ne suffit pas d'être un technicien moyen car la technique elle-même devient un art. La seule conscience professionnelle ne saurait avoir assez de génie pour rendre compte de tout le réel qui se propose sous les expressions les plus simples. Le professeur ne sera pas seulement celui qui enseigne au nom de l'église, il apportera aussi, avec son autorité personnelle, son propre témoignage. Et l'efficacité de son enseignement sera ainsi mystérieusement grandie par une personnalité religieuse capable, mieux que toute méthode, de mettre en lumière la doctrine qu'il doit professer.

Enseigner la religion n'est pas seulement dans l'église une fonction qu'une organisation s'attache à voir toujours remplie. Ce n'est pas seulement une profession librement choisie qui permet de servir utilement ses frères. C'est avant tout une vocation. Le plus humble serviteur de la Parole croit en la motion de l'Esprit qui le dispose à cette tâche, faisant pour lui, à sa mesure, ce qu'il faisait jadis pour les prophètes. Bienheureux ceux qui sont appelés à cette mission ! Elle ne leur ménagera ni le labeur ni la souffrance. elle épuisera toutes leurs possibilités humaines et spirituelles. Elle exigera d'eux tout ce qu'ils sont. Mais leur vie connaîtra l'efficacité religieuse de ce qui est



vraiment de Dieu. Le charrue entrera à fond dans le sol fertile. Que Dieu leur donne la joie de voir les prémices de la récolte semée par eux afin que leur vie ne soit pas trop inhumaine.

Mais d'abord ce maître, pour être un vrai professeur, doit s'intéresser avec ferveur à la totalité de la connaissance humaine et non pas seulement à celle qui fait l'objet de son enseignement. Il ne suffit pas qu'il aime la seule théologie. Il faut que sa vie chrétienne nourrisse une vraie passion pour tout ce que l'homme progressivement découvre et conquiert. Une telle exigence n'est d'ailleurs pas spéciale à l'enseignement de la religion. Un professeur qui n'a pas la mystique du progrès de la science et de la puissance humaine est absolument incapable de faire comprendre à ses élèves la véritable portée de ce qu'il veut leur apprendre. Entre ses mains, les perspectives les plus évocatrices deviennent des règles formelle où le conventionnel a étouffé la vie. Mais cette exigence est renforcée, dans le cas de la religion, par cette raison que celle-ci ne doit rester étrangère à rien de ce qui est grand dans l'humain. La religion précède et suit l'homme le long des sillons de cette terre. Elle l'encourage. Elle le protège. Elle le relève. En retour, elle reçoit de lui un approfondissement renouvelé de ses perspectives sacrées et une puissance accrue dans ses moyens d'expression. Comment tiendrait-elle son rôle si ceux qui l'enseignent restaient étrangers aux espérances, aux souffrances, aux victoires et aux défaites des hommes ? Comment saurait-elle s'enrichir près du travail terrestre si ceux qui élaborent ses doctrines ignoraient ou méconnaissaient les richesses du créé conquises par l'intelligence et l'effort humain ?

Ce n'est pas qu'un tel maître doive être d'une compétence universelle, désormais impossible. Mais il doit avoir expérimenté pour son compte personnel la différence qu'il y a entre apprendre et découvrir, entre savoir comme un élève et comprendre comme peut seul le faire celui qui est capable de recherches personnelles. Il faut qu'il ait senti la valeur son attitude vis-à-vis des domaines de la science qu'il est fatalement condamné à ignorer sera encore sympathique et intelligente. Il saura se nourrir de leur suc le plus précieux. Désormais, il lui sera très impossible de n'être que le répétiteur d'une leçon apprise par coeur sans une véritable, intime et personnelle compréhension. Et ses élèves le jugeront vite à sa valeur et reconnaîtront en lui un maître qui parle avec autorité et non pas un simple scribe.

Le maître que les âmes attendent pour les faire entrer dans les mystères de la réalité religieuse sera ainsi d'abord un homme digne des grandeurs du monde, digne de ceux qui participèrent à leur découverte et continuent à s'y consacrer. La religion de cet homme, faite d'une exacte correspondance à une volonté divine qui s'est posée sur lui, richement nourrie de la sève humaine, saura se communiquer, dans l'exactitude littérale de la doctrine, mais aussi dans son exactitude et sa plénitude spirituelle. Quand il parlera, il donnera vie à ce qu'il exposera. Les considérations les plus spéculatives apparaîtront dans la riche atmosphère concrète où elles auront été élaborées. Et même si les élèves d'un tel maître ne peuvent pas pousser l'intelligence des choses religieuses au-delà de ce qu'il leur dit, ils pressentiront les prolongements des chemins qu'ils auront parcourus avec lui. Ils connaîtront un premier écho de la joie jaillissante et étonnée qui préside à la découverte du vrai. L'amour du vrai n'est efficace pleinement dans un coeur d'homme que lorsqu'il est auréolé par cette ferveur naissante

Je voudrais seulement aborder avec vous, pendant cette courte communication, deux aspects particuliers de la formation de celui qui doit enseigner la religion : sa formation humaine personnelle et sa formation sociale.

### **1) Formation humaine**

La religion est toute tournée vers Dieu. Cependant, rien de ce qu'elle propose n'est étranger aux besoins profonds et vitaux de l'homme. Ses mystères les plus exclusivement ouverts sur la divinité révèlent à l'homme les parties les plus cachées de sa nature et de sa vocation surnaturelle. Enseigner la religion, c'est en particulier faire approfondir cette merveilleuse correspondance entre le Dieu qui appelle et l'homme qui tente de répondre. C'est montrer comment la réalité surnaturelle est présente chaque jour dans la vie de l'homme, comment elle presse doucement et fortement sur sa nature pour la diviniser. C'est le montrer, non seulement en droit mais en fait, et déjà savoir utiliser les premières expériences humaines et chrétiennes qu'ont connues les jeunes gens pour leur faire atteindre, au-delà de ce qui se voit, de ce qui se touche, l'âme de ce qui est. Le résultat le plus néfaste que l'on puisse attendre d'un enseignement religieux médiocre est précisément de convaincre ceux qui en ont été l'objet que la religion ne sert pas à vivre, qu'elle est seulement un ensemble de doctrines et de pratiques plaquées sur la vie, venant uniquement compliquer encore un peu plus la morale naturelle, individuelle et sociale. Je n'oserai pas dire qu'il n'en est jamais ainsi.

Comment faire ou plutôt comment être pour ne pas connaître un si malheureux échec, car il s'agit ici moins de méthode proprement dite, de programme, que de comportement personnel et de valeur intime ?

Ce qui déçoit une âme qui cherche, c'est de voir ceux qui veulent l'aider ne pas comprendre son inquiétude ou la traiter d'une manière si extérieure, si abstraite, qu'il est trop évident qu'ils n'ont jamais connu de souffrances semblables. Sans doute n'est-il pas nécessaire d'avoir connu toutes les difficultés humaines et religieuses pour pouvoir aider son frère à les résoudre mais il est indispensable que l'ont n'ait pas a priori une attitude d'esprit et un genre de vie tels qu'aucune de ces difficultés ne puisse plus désormais être rencontrée.

Il est une manière de ne pas regarder les choses en face, ou de les considérer dans une atmosphère factice, qui n'est qu'une pauvre fuite devant le réel de la vie. Il est une manière d'éviter spontanément toutes les difficultés de l'existence, en appauvrissant en soi l'humain, en s'en séparant, en ayant seulement une vie de pur intellectuel,

reclus derrière son règlement de vie, qui est encore une trahison. Comment de tels hommes, aussi pieux qu'il est possible de l'être, avec une vie régulière pleine d'habitudes dévotes, très étrangère à toutes inquiétudes et à toutes secousses un peu violentes, comment pourraient-ils dire à leur frère : "Là où tu dois passer, moi j'ai déjà dû me traîner. Prends ma main, n'aie pas peur et suis-moi" ? Ils ne le diront pas et les paroles avec lesquelles ils s'efforceront d'aider celui qui veut leur demander conseil seront très étrangères à celles, inconnues, que cette âme attendait.

L'enseignement de la religion, s'il est efficacement donné, doit faire naître dans l'esprit des élèves de très nombreuses questions, et non seulement des questions purement intellectuelles qui ne sont que de l'ordre spéculatif, mais des questions proches de la vie, de leur vie actuelle ou de leur vie future, bref, des questions qui ne se posent pas sans faire souffrir, sans faire naître des inquiétudes. N'est-ce pas précisément quand l'âme réagit que se trouvent proposées les plus efficaces grâces d'illumination et de transformation ? Le professeur doit être capable d'y répondre victorieusement ou, du moins, d'aider chaque âme à correspondre avec fidélité à ces paroles divines, plus particulièrement dites pour elle. Comment pourrait-il le faire si sa vie personnelle est rongée par la lâcheté de celui qui a préféré sa propre sécurité à la ferveur de la vie et qui a plus cherché à fuir les dangers qu'à trouver les sources d'une vie plus épanouie dans ses puissances humaines ?

Un maître digne de ce nom devra donc avoir déjà fortement vécu de la vie humaine. Il ne devra ignorer aucune des réalités de la nature, il devra les connaître, non pas seulement à travers les livres, mais par une expérience qui, sans être nécessairement directe, lui donnera cependant le sens affiné de toute la réalité humaine. Il n'aura pas vis-à-vis de l'humain cette attitude spontanée de défiance, le considérant comme le gêneur ou l'ennemi, qui constitue, bien plus que les doctrines, le fond essentiel et éternel du jansénisme. Au contraire, il partagera un réel optimisme sur les possibilités humaines en plein accord avec l'optimisme réaliste du christianisme le plus authentique. Après tout, il est homme comme les autres. Il aura déjà résolu pour son compte personnel certains grands problèmes de l'existence. Il y sera arrivé douloureusement peut-être, avec patience et persévérance, non pas en évitant les complexités et les violences de l'humain, mais en ayant su trouver dans sa foi l'intelligence et la force de juger et d'orienter vers Dieu ses puissances intimes.

L'enseignement de ce maître portera l'empreinte secrète de sa vie. Ses luttes et ses souffrances, même restées inconnues, donneront à ses paroles une valeur directe, réelle, qui en assurera l'efficacité. L'orientation de ses exposés, les développements plus personnels qu'il pourra donner à certaines parties de son cours, les réponses surtout qu'il saura apporter aux questions que ses élèves oseront lui poser parce qu'ils le pressentiront capable d'y répondre, enfin tout ce qui fait l'apport personnel irremplaçable du professeur sera enrichi par la vie, parfois durement conquise, de ce maître, et portera des fruits de grâce.

L'expérience personnelle de ce maître qui a beaucoup et fortement vécu lui sera précieuse dans tous les domaines de son cours, même dans ceux qui exposent les dogmes et les doctrines les plus tournés vers la divinité. Mais je voudrais seulement, pour clore cette première partie de ma communication, faire une application rapide de ce que je viens d'exposer à l'enseignement de la morale, la matière la plus aisée du cours de religion parce qu'elle est la moins surhumaine et la plus immédiatement utile car elle est la base de l'édifice spirituel et chrétien.

Il n'est pas suffisant d'enseigner les règles de la morale en se bornant à définir leur portée et les modalités de leurs exigences. Il faut en montrer les convenances profondes. La loi naturelle est inscrite dans notre chair. La loi surnaturelle est proposée à des coeurs que la vocation d'enfants de Dieu a préordonnés aux croissances dans l'amour divin. L'une et l'autre peuvent être fortement justifiées par la condition humaine et chrétienne. Si Dieu est le législateur, il a ordonné la loi avec une telle connaissance de ceux à qui il l'imposait que la science de l'homme et du chrétien permet de comprendre merveilleusement les raisons de Dieu, les raisons de la loi morale. Ce sont ces raisons que le maître devra s'efforcer de montrer à ses élèves, après les avoir lui-même réellement découvertes et vécues. Ce sont elles qui pratiquement donneront aux jeunes gens la lumière et la force de rester fidèles. La grâce, qui n'est jamais absente de tout effort vers Dieu, coulera sa secrète efficacité dans l'intime compréhension de la morale que le maître aura su ainsi donner à ses enfants. Ce faisant, il leur épargnera le danger, si perpétuellement menaçant, du pharisaïsme, qui souvent, dans une époque bouleversée comme la nôtre, conduit vite le jeune homme à la faillite de ce qu'il avait dû d'abord respecter plutôt que véritablement comprendre et aimer.

Seigneur, ayez pitié de l'homme que vous avez appelé à être un témoin de votre volonté auprès de ces petits qui demain formeront la génération active de l'église. Le bien que vous lui demandez de semer dans ces âmes est à la mesure du mal qu'il peut leur faire s'il est inférieur à sa tâche. Venez en lui avec puissance porter la lourde tâche que vous lui avez confiée. Que son coeur, devant ces âmes qui attendent de lui la parole du salut, se hausse à l'héroïsme de la sainteté.

## **2) Formation sociale**

Le cours de religion ne doit pas seulement préparer les jeunes à leur future vie religieuse personnelle; il doit les introduire dans leur rôle social de chrétiens. Il faut sans doute qu'il leur donne d'abord les premiers éléments de la doctrine sociale élaborée peu à peu par l'église, mais cela encore serait insuffisant s'il n'arrivait pas à leur

communiquer en outre l'esprit avec lequel ils pourront tirer de ces bases intellectuelles les conséquences pratiques qui régleront leur comportement. Je me bornerai, pour faire court, à vous développer cette deuxième perspective.

Là aussi, un réel optimisme, entièrement construit sur l'espérance chrétienne, doit régner dans le cœur du maître. Celui qui, a priori, nierait la valeur de l'effort humain pour construire la cité terrestre, qui ne voudrait voir dans la destinée de l'homme qu'un court pèlerinage vite terminé par des sanctions éternelles, serait radicalement incapable d'enseigner, avec l'esprit qu'il faut, toute la partie sociale de la religion. Mais cette espérance directrice et interprétrice ne doit pas être une attitude purement extérieure. Elle ne doit pas être une méthode pédagogique. Elle ne doit pas être non plus un enthousiasme humain dont le vocabulaire seul serait chrétien. Il faut que cet optimisme latent naisse de l'intime union de la foi avec le cœur de chair de cet homme et qu'il soit capable de le conserver aussi intact et vivant à l'heure des défaites qu'à celle des succès.

Il est des périodes où l'optimisme est facile parce que les circonstances paraissent favoriser l'avènement du royaume de Dieu et que la terre semble se construire suivant l'idéal chrétien que nous avons conçu pour elle. Ces époques ne sont pas toujours les plus riches de vie chrétienne.

Les plans divins se montrent toujours plus grands, plus vastes que les désirs humains, même nés des cœurs chrétiens. Les voies divines ne connaissent pas les structures linéaires des chemins que pratiquent les hommes. Elles ont leur secrète logique. Elles déconcertent ceux qui ont trop de bon sens et pas assez de foi. Elles éclatent en succès là où les yeux humains ne voient qu'échecs. C'est précisément à ces heures-là que la grâce de Dieu se montre souveraine. L'union de la mort et de la résurrection qui fit lever l'aube du christianisme est la cadence éternelle avec laquelle se développe le royaume de Dieu sur la terre.

La providence de Dieu n'est pas seulement présente dans ce qui semble favoriser l'oeuvre divine. Elle est aussi la toute-puissance, sous les espèces de ce qui voudrait peut-être la détruire. Le maître devra savoir donner à ses élèves une conviction profonde, puissante de cette vérité. Il faudra qu'il les habitue à juger tous les événements auxquels ils sont présents et qui plus tard les visiteront, avec cette intime clairvoyance. Puisse-t-il leur donner le sens des actions divines de façon qu'ils ne désespèrent pas à l'endroit où il n'y a pas lieu de désespérer et que leur foi collabore avec efficacité aux douloureux passages qui précèdent dans la nuit le jaillissement nouveau de la lumière.

Cette espérance chrétienne n'est pas le fruit d'un jour de désir et de prière. Elle couronne la vie de celui en qui elle est venue établir d'une manière stable sa demeure. L'homme, pour la posséder, doit connaître le détachement et la liberté intérieure de ceux qui vivent les béatitudes. Il lui est nécessaire de n'avoir rien à ménager de ce qui lui appartient, rien à conserver pour être capable de voir encore une action divine dans ce qui menace ses possessions et semble vouloir ruiner sa vie ou celle de son milieu. Il lui faut être capable de connaître la légèreté apostolique de ceux qui vont sur les routes de la terre, sans demeure fixe, capables d'être partout chez eux, parce qu'ils sont de Dieu, capables de jouir de tout, parce qu'ils n'ont rien qui limite la jouissance de leur héritage.

Le maître qui connaîtra cette totale indépendance à l'égard de la vie - non parce qu'il la fuit mais parce qu'il a en lui une puissance nourrie de foi et d'amour qui la lui fait dominer - saura bien, dans son cours, répandre son espérance et la stabilité vivante et active que lui donne le sens des voies providentielles de Dieu. Quand il enseignera l'histoire, il saura avoir vis-à-vis des faiblesses humaines, et même de leurs violences, cette large et pacifiante compréhension qui exorcise toute amertume et toute révolte. Quand il parlera du temps présent, il n'aura pas facilement à la bouche des mots de condamnation ou de pessimisme. Sans nier le mal, il pourra montrer les sources de bien qui jaillissent à son ombre. A ces jeunes qui vont vivre, qui souvent ont peur de la vie parce qu'elle leur paraît en cette heure peu assurée, il saura dire les raisons de croire et d'avoir confiance. Il correspondra ainsi secrètement à l'espérance profonde de tous ceux qui naissent à la vie, garant naturel de leur fidélité à la puissance créatrice qui monte en eux.

Quand ce maître entretiendra ses élèves des aspirations sociales, des conflits sociaux, il ne se laissera pas fasciner par la contemplation des malheurs qu'ils engendrent, des violences qu'ils déchaînent, des faillites qu'ils provoquent. Non pas qu'il ait peur de regarder le réel en face, avec ses brutalités haineuses et ses tourbillons de colère, mais il saura voir, à travers ces opacités, ces épaisseurs, une action divine qui se fraye le chemin pour un nouveau progrès, encore inconnu mais certain, du royaume de Dieu. Près de lui, ses élèves comprendront ce qu'est un croyant. Ils croiront avec puissance, grâce à sa présence. Ils recevront de lui la stabilité de la foi. Sans savoir comment mais cependant non sans en avoir claire conscience, sur eux viendra se poser la force de ceux pour qui la foi est une réalité plus puissante que les apparences de la nature.

Quand ce maître abordera d'une manière plus directe et plus explicite la doctrine sociale de l'église, il ne s'essayera pas seulement à justifier l'état présent des choses en faisant du reste d'exactes réserves sur les abus qui s'y cachent. Spontanément, son cours manifestera l'extrême variété des formes économiques compatibles avec l'enseignement de l'église et sans donner des directives trop précises que sans doute l'avenir contredirait, il fera comprendre et aimer à ses élèves l'énorme travail de recherche, de tâtonnements, d'expériences vécues et souffertes qu'il faudra aux hommes avant qu'ils sachent s'arranger entre eux pour mettre en oeuvre l'énorme puissance que leur a léguée la terre maternelle.

A la suite de telles leçons, les jeunes gens se sentiront fiers de leur religion. Ils se sentiront grandis, capables de voir le réel et de le porter, capables de lutter et d'être vaincus sans désespérer, capables d'être encore bons et charitables quand le malheur étreint les vies et que la haine vient encore tenter d'empoisonner leur coeur très ému par le spectacle de l'injustice et de la violence. L'évangile de l'amour des hommes n'aura pas été prêché en vain à ces hommes de vingt ans.

Terminons cette communication déjà trop longue. Il faut de nombreuses années à l'homme pour apprendre la doctrine chrétienne. Il lui faudra encore plus de temps pour la comprendre dans la plénitude vivante que j'ai essayé de vous décrire. Le temps même ne suffira pas. Notre-Seigneur ne forma pas seulement ses disciples à les enseigner. Il les fit passer par des circonstances grandioses, douloureuses, tragiques, qui ajoutèrent dans les coeurs un écho nouveau de sa parole. Le Christ le disait bien à ses apôtres : "Il vous est bon que je vous quitte". Sa mort fut le dernier enseignement qu'ils reçurent, celui que les oreilles humaines ne peuvent entendre, celui que l'homme n'arrivera jamais à totalement approfondir. Il en est de même de celui que le Seigneur appelle à être le témoin de la réalité surnaturelle auprès des jeunes âmes qui grandissent sous le soleil de Dieu. Puissent ces hommes être totalement fidèles tout le long du chemin montant et dangereux qu'on leur propose afin que les âmes qui doivent recevoir de leurs mains la nourriture céleste ne soient pas déçues et que le champ du Père céleste soit heureusement et totalement moissonné.

### 316 - Ut unum sint

(décembre 1936)

#### ***I - Ce qui naît dans le multiple sera consommé dans l'unité.***

Les hommes ne seront pas unis comme les membres d'un même corps avant que, dans leur ensemble, ils n'accèdent à la science des principales vérités qui commandent les croissances de l'individu et de la société. La connaissance est la première réalisation d'une communion entre les hommes. La ferveur de la recherche menée ensemble est une première flamme qui brûle les coeurs pour les unir. S'il est une charité qui transcende cette collaboration et cette unanimité en les couronnant, elle a besoin, pour être plénière et surtout universelle, de précurseurs qui lui préparent les voies. Le monde pendant longtemps encore ne connaîtra pas, d'une manière générale et habituelle, le lien divin de l'amour. Avant d'entrer dans ce mystère, il devra cheminer le long des crêtes d'où les hommes peu à peu découvrent le pays immense dans une commune admiration.

La multiplicité des langages par lesquels l'intelligence humaine s'efforce de nommer le réel n'est pas le signe d'une malédiction semblable à celle qui frappa les ouvriers de la tour de Babel. Plus encore que le péché et l'erreur, c'est la richesse même de l'objet à étreindre qui est la cause de cette diversité, de cette disparité. Les nombreuses doctrines, en apparence ou en réalité contradictoires, qui prétendent expliquer le monde, ne sont pas vaines de toute façon. Ensemble, elles façonnent par leur enchevêtrement les mailles irrégulières mais serrées du filet qui ne laissera rien échapper de ce qu'il enveloppe. Elles tissent patiemment de leurs longs fils un voile qui, peu à peu, s'appliquera avec exactitude sur les formes du créé pour en recevoir enfin l'unique et divine empreinte.

Le spectacle des extrêmes complexités d'une telle recherche devrait être l'occasion de mieux mesurer la grandeur du but. Le chaos de pierres amoncelées, même lorsqu'il est encore impossible d'apercevoir l'ordre qui l'organisera, peut déjà faire estimer les dimensions du futur édifice. Ainsi la nature, par ses aspects énormes et violents, aide l'homme à connaître la puissance de Dieu. Mais quand il s'agit du laborieux et extrême enfantement de l'humanité, peu d'esprits atteignent une semblable clairvoyance : l'humanité est encore trop éloignée de son achèvement. Tandis que l'univers matériel semble graviter autour de quelque position d'équilibre stable, première ébauche de la perfection divine, la puissance créatrice paraît désormais concentrer son action sur la société humaine elle-même. Dieu la fait devenir vers une unité encore trop inconcevable pour qu'elle puisse être fréquemment et généralement perçue. Aussi devant l'éclosion d'un grand nombre de philosophies négatrices les unes des autres, parfois si étrangères au bon sens, scandaleuses ou paradoxales, devant l'impuissance à coordonner actuellement des pensées si contradictoires ou si incohérentes, beaucoup sont pris de vertige et ne voient plus que désarroi lamentable là où il y a, en vérité, douloureux et laborieux enfantement. Souvent le croyant lui-même connaît des heures où sa foi dans l'union des coeurs et des esprits est toute appesantie parce qu'il ne trouve plus ici-bas de possibilités qui la rendent vraisemblable.

Il faut pourtant croire activement à la progressive constitution d'une sagesse universelle pour hâter l'achèvement de la plénière unité humaine. Sans doute chacun, parce que sa vie est souvent meilleure que les opinions qu'il professe, peut collaborer utilement à cette grande oeuvre sans y croire. Mais il ne suffit pas d'entasser aveuglément des matériaux pour édifier une maison. Qui saura tailler et assembler ces pierres, donner forme et sens à la matière millénaire ? Ainsi l'homme digne de sa vocation de constructeur doit travailler à préciser et à coordonner les conquêtes de l'intelligence, gagnées par les efforts d'une multitude de chercheurs, pour leur donner une portée plus large et un sens plus pénétrant.

L'humanité a conservé longtemps une structure plus simple que celle d'aujourd'hui. Elle pouvait alors recevoir utilement d'un seul maître ou de quelques-uns les connaissances dont elle avait besoin pour se développer. Ses

enthousiasmes, même les plus exclusivement concentrés sur un idéal particulier ne l'obligeait pas à des choix prématurés qui mutileraient son avenir. Désormais ce stade de son évolution est clos. L'humanité plus évoluée est entrée dans une trop grande complexité pour pouvoir se laisser guider par une seule lumière. Là où quelques conducteurs d'hommes suffisaient jadis pour l'éclairer, il faut maintenant une multitude d'explorateurs qui lui découvrent les régions nouvelles où brillent, éparées, les étoiles conductrices. Aucun d'entre eux, livré à ses seuls moyens, ne pourrait les lui montrer comme elle doit les voir.

Si la société humaine souffre la faim, ce n'est pas que le monde manque de nourritures convenables mais elles lui sont proposées de telle sorte qu'elles semblent s'exclure. Ce qu'il recueille de l'un l'engage presque à refuser aux autres. Aussi, quoiqu'il reçoive chaque jour ce qui lui est nécessaire pour grandir, n'en tire-t-il pas tout le parti possible. L'humanité ne sait pas rassembler seule son héritage que les hommes ont divisé. Souvent ses croissances se font monstrueuses car même les meilleurs aliments, lorsqu'ils sont pris exclusivement et en trop forte quantité, deviennent poison.

Quel groupe fraternel d'hommes venus de tous les horizons saura unir dans une synthèse réussie ce que les efforts violents de la recherche ont d'abord fait apparaître étranger ou ennemi ? Quand mettra-t-on au jour cette synthèse nécessaire, urgente, sans laquelle tant de richesses seraient, pour l'humanité, l'occasion de sa perte en la livrant à la colère dans une multiplicité d'antagonismes irréductibles ?

Seigneur, vous qui êtes le commencement et la fin, faites naître dans les chrétiens le sens du Tout pour qu'ils puissent assembler harmonieusement ses parties. Votre vie, vos enseignements, ne sont-ils pas le chemin qui conduit vers l'état de détachement et de plénitude exigé par une telle mission ? Donnez-leur la liberté qui n'est enchaînée à aucune vérité partielle, même des plus vénérables, et l'intelligence qui les fera cheminer au milieu d'elles toutes avec le ravissement d'une continuelle découverte. Remplissez leur cœur du contact de l'ineffable pour qu'ils ne s'attachent pas aux beautés qui le représentent seulement. Visitez-les de l'allégresse primordiale que donne la vue initiale et simple du réel. Qu'il se manifeste à eux tout entier, sous une harmonie sans cesse rencontrée et reconnue dans l'étonnement. Introduisez-les dans la joyeuse légèreté de l'esprit où la connaissance trouve son acte.

Alors vos disciples seront les bons ouvriers de l'union des esprits qui préparera l'union des cœurs dans votre amour. Ils pourront continuer ce que vous avez vous-même commencé pendant votre vie terrestre. Car près de vous les nombreuses et riches traditions d'Israël se rejoignent, s'éclairent mutuellement. La multitude des perspectives messianiques, laissées dans l'ombre parce qu'elles heurtent trop brutalement les espérances du peuple juif, apparaissent dans la lumière et s'imposent. Quand vous causiez avec vos disciples, tout s'apaisait merveilleusement, les contradictions se levaient. Sur la route d'Emmaüs, même le scandale de votre mort s'explique. Dans votre bouche, tout se purifie, les vérités deviennent neuves, dégagées des gangues composites qu'elles avaient emportées des carrières terrestres. Nul jusqu'à ce jour n'avait parlé comme vous. Vous avez rassemblé les brebis dispersés d'Israël. Pour que vos disciples aident activement votre providence à faire de tous les hommes un seul corps dont vous serez la tête, donnez-leur l'intelligence de savoir engranger avec sagesse les gerbes récoltées par tous les moissonneurs courageux.

## ***II - "C'est dans l'abnégation que chaque affirmation s'achève"***

(Gide, Nouvelles nourritures)

Peu d'hommes savent communier vraiment avec une pensée étrangère à la leur et découvrir le sens providentiel des grands courants doctrinaux dont ils sont témoins. Spontanément ils s'opposent à tout ce qui leur est encore inconnu. Ils regardent avec défiance chaque nouveauté qui les heurte, ou seulement les étonne, de telle sorte que dès le début la possibilité d'accueillir et de comprendre est compromise. On pourrait dire, sans beaucoup exagérer, que seuls les esprits incapables de confronter ce qu'on leur propose avec ce qu'ils pensent manifestent une compréhension sympathique, d'ailleurs sans conséquence.

Cette universelle défiance est, plus encore que la substance des doctrines, la principale cause des conflits vaniteux qui divisent les hommes. Sans doute la lutte des idées ne cesserait pas si les adversaires savaient s'écouter et se comprendre. Il est des combats nécessaires. Les antinomies ne peuvent être levées que par des défaites totales. Mais ces batailles changeraient de caractère et bien souvent se termineraient par une paix honorable pour tous, plus féconde que l'écrasement des uns par le triomphe des autres.

L'humanité aura accompli une importante étape de sa croissance quand les esprits qui ont en commun le culte de la vérité et l'expérience joyeuse de la découverte sauront s'estimer et s'aimer, même s'ils ne sont pas encore d'accord. Alors la collaboration la plus féconde, celle qui jette un pont sur les rives opposées, deviendrait possible. Sans nul doute, elle produirait sur la terre un progrès de la connaissance qui assurerait aux hommes une unanimité dont l'expérience des antagonismes actuels ne peut donner aucune idée vraisemblable.

La raison principale d'une défiance si générale ne peut pas se trouver dans les imperfections particulières des caractères individuels. Elle a ses racines dans la profondeur même du cœur humain. On a souvent voulu expliquer par l'orgueil cette impuissance de l'homme à entrer dans la pensée de son prochain. Sans le nier, il faut sans doute affirmer qu'il l'éprouve beaucoup plus encore sous l'oppression du sentiment de son néant. C'est

quand il sent obscurément son inconsistance personnelle qu'il s'affirme devant les autres ou devant lui-même avec le plus d'énergie. Parfois un accueil d'apparence sympathique à la pensée d'autrui n'est que le signe d'une subtile et prétentieuse assurance de soi.

L'homme assemble autour de lui tout ce qu'il possède pour se protéger contre le vertige de sa pauvreté. Il demande à ses biens de lui donner au moins le sens d'exister, de durer, puisqu'il ne sait pas trouver en lui la source d'être. Il a peur de tout ce qui viendrait ébranler ses remparts fragiles et remettre en question ses assurances précaires. Il fait de ses servantes des maîtresses exigeantes car tout abri aimé comme tel est encore une prison. Certaines prudences échangent des sécurités contre des chaînes dorées.

Il est vraiment impossible de saisir la raison exacte qui explique la genèse d'une doctrine en partie erronée quand on se préoccupe d'abord des conséquences qu'elle pourrait avoir dans la vie, des dangers qu'elle ferait courir à ses adeptes, des ruines qui les menaceraient. Un pareil souci est tout à fait légitime et nécessaire quand il s'agit de prendre des décisions pratiques. Mais lorsqu'il devient invinciblement absorbant au point d'empêcher toujours de penser librement, il engendre une mentalité absolument incompatible avec toute ouverture loyale de l'esprit. Cette attitude semble garder l'avenir en le protégeant. En vérité, dans la mesure où elle ne laisse pas aux hommes la possibilité de vraiment se comprendre, elle l'abîme gravement en ajournant indéfiniment les confrontations nécessaires.

Chacun est sollicité de s'associer au conformisme régnant dans son milieu. La société propose spontanément à ses enfants un genre de vie, un esprit, une gamme de vénération, qui leur ménageront le minimum d'efforts à faire, de risques à courir. Mais l'homme qui n'a pas su se dégager de ces larges et souples liens pour se libérer des servitudes qu'ils impliquent ne pourra pas accueillir avec intelligence les pensées mûries sur d'autres collines lorsqu'elles ignoreront ou refuseront son confort onéreux. Quand l'étrangère proposera parfois avec violence ou perversité humaine l'évasion de la maison familiale ou la destruction des enceintes protectrices trop chéries, le fils pourra-t-il comprendre ce qu'il y a de foncièrement juste dans cet appel vers les dépassements de la liberté ? Comment ne se fermerait-on pas, consciemment ou non, à toute évolution économique ou sociale lorsque, par des développements inconnus, elle semble menacer gravement l'avenir matériel de sa famille, l'existence de ses affections, soutiens habituels de la ferveur de la vie et de la faiblesse de la foi ? A l'heure des solennelles confrontations qui mettent en question les stabilités les mieux acquises et les plus chères, il est des refus de discuter et des anathèmes sans réplique qui sont trop tragiques pour qu'on les juge. Mais ils témoignent, plus que des aveux, de tout ce qui constitue la structure réelle de la vie d'un chrétien, sinon le lieu de son véritable trésor. La possibilité d'accueillir saintement avec sympathie les doctrines dangereuses, de se dégager avec raison des coutumes et des convenances sociales, d'être même détaché de toute forme particulière de vie humaine, pourra paraître à beaucoup du vagabondage, sinon la conséquence d'un scepticisme foncier. Cette liberté est au contraire le fruit longuement mûri de la foi. Elle couronne la vie de celui en qui elle est venue se poser. Qui pourrait reprocher à un homme sincère de ne pas la connaître ?

On peut accuser un homme d'orgueil. Mais certaines impuissances sont au-delà de la région des reproches et des remords. Il vaut mieux être le prisonnier de ses richesses que le misérable tyrannisé par le refoulement de ses désirs non satisfaits. Il vaut mieux être le simple reflet d'une société qui vend à ses membres la facilité de vivre qu'une ombre errante de ténèbres en ténèbres. Il vaut mieux respirer un air casanier que d'être terrassé par le vertige des immensités. Alors il faut être assez humble pour le savoir et sincèrement le regretter.

La liberté d'esprit nécessaire à l'intelligence de tout ce que la providence fait monter d'abord chaotiquement à travers les cerveaux humains exige le dégagement intérieur des Béatitudes. Seul celui qui n'a rien à ménager de ce qu'il possède, rien à conserver, peut pressentir encore une vérité divine sous ce qui menace la paix de son existence et semble vouloir ruiner sa vie ou celle de ses proches. Pour marcher avec une légèreté édénique sur les routes de la terre, sans demeure fixe, partout chez soi, il faut être de Dieu. Le Christ n'avait pas une pierre pour reposer sa tête mais sans cesse il recevait la vie de son Père.

Seigneur, soyez aussi en nous la source de l'éternelle jeunesse, trop riche pour être avare, trop tournée vers l'avenir pour s'attacher à regarder en arrière. Alors en nous sera puissante la charité "qui ne cherche point son intérêt, qui ne s'irrite point et ne tient pas compte du mal, qui ne prend pas plaisir à l'injustice mais se réjouit de la vérité, qui excuse tout, qui croit tout, espère tout, supporte tout et qui jamais ne passera".

Un volume de la collection "La vie chrétienne", in 16 double couronne.....16 fr. 50  
Bernard Grasset, Editeur, 61 rue des Saints Pères, Paris VI ème

L'enseignement que le Christ donna à ses disciples par sa présence au milieu d'eux et par sa doctrine convient à tous les temps et à toutes les civilisations. Mais, même lorsque déjà on le connaît, il doit être encore sans cesse découvert pour ne pas perdre la marque de sa divine origine et son efficacité surnaturelle.

Il incombe souverainement à chaque génération chrétienne de revivre à sa manière l'histoire qui fit de quelques pêcheurs galiléens les apôtres du Christ. Il lui est nécessaire de découvrir à son tour son Seigneur et son Dieu à

travers son espérance humaine et ses craintes, en correspondant avec sa propre sagesse et sa propre science à la grâce intime qui la sollicite. Il ne suffit pas aux chrétiens de répéter avec piété les gestes et les prières passés. Ils doivent les retrouver par un effort nouveau de générosité, d'intelligence et de religion.

“La condition chrétienne” a été d’abord la pensée vivante, personnelle, d’un chrétien à la recherche d’une affirmation plénière de sa foi et de son espérance devant le monde moderne, si complexe avec ses croissances et ses crises. Ce croyant a connu, comme tout le monde vivant avec ferveur dans son siècle, les grandeurs incomparables de la société actuelle et il en a été aussi exalté au point d’être tenté de ne plus mettre au centre vrai de sa vie l’humble prophète de Nazareth. Comme tout homme conscient de son époque, il a été profondément ému par les ruines qu’accumulent ces années inquiètes et bouleversées au point d’être tenté de désespérer de l’avenir du monde. Sa vie chrétienne l’a aidé à aimer les grandeurs de l’humanité d’un amour dont Dieu est le centre, le début et la fin. Elle l’a réconforté et a fait naître en lui une espérance dans l’oeuvre terrestre et divine que nulle défaite ne pourrait atteindre.

Ces pages ne cherchent pas à prouver. Elles disent seulement ce qu’un croyant a vécu, a voulu vivre. Et comme toute parole vraie est un témoignage qui porte en lui le désir de se faire entendre, comme elle a la puissance de se faire reconnaître et écouter, l’auteur espère que d’autres âmes découvriront leur foi et leur espérance dans ce qu’il croit et espère et qu’il trouvera avec elle l’unanimité de la charité du Christ.

### 318 - La communauté des malades

L'homme n'est pas créé pour vivre seul. Son existence individuelle n'est pas à la taille du souffle intérieur qui l'anime. Il a besoin, pour être pleinement, de travailler à l'avènement d'un plus grand que lui. Alors seulement il se déploie dans un ordre de grandeur et d'intensité digne de son humanité.

**La société des hommes est le corps visible** de cet être nouveau dont Jésus-Christ est la tête, et l'esprit divin, son esprit. La communauté humaine, journellement incarnée dans les détails petits et grands de la vie matérielle, est présente et doit être présente avec efficacité dans toutes les joies et toutes les douleurs, même les plus intimes, pour donner à la grâce de Dieu la matière digne de sa forme, la pâte convenant à l'activité de son ferment. Mais les hommes vivent dans l'inconscience à peu près absolue de cette mystérieuse présence dont ils sont pourtant totalement pénétrés. Ainsi ils ignorent la nature qu'ils ont trop souvent vue pour la regarder vraiment, et toute beauté qui leur est trop familière pour qu'ils s'en rendent vraiment proches. Aussi vivent-ils petitement et chichement. Comment aspireraient-ils à grandir en Dieu puisqu'ils ne savent pas déjà aimer leur admirable condition humaine.

Beaucoup de raisons expliquent cet aveuglement sans d'ailleurs le justifier. Livré aux exigences de la lutte pour la vie, on n'a pas le temps ni le goût de se recueillir et d'entrer un moment dans l'attention intérieure. Les hommes ainsi privés de ce bain de jeunesse qui rend toute chose nouvelle, vieillissent vite et se durcissent. D'autre part, les existences individuelles et familiales restent trop étrangères les unes aux autres, trop enfermées dans la clôture des affaires privées pour que la société des hommes s'incarne autrement que dans des réalisations juridiques et extérieures, sans vraie matière vitale. La politesse n'est qu'une charité momifiée. Les relations mondaines ne sont que des échanges d'attitudes strictement vidées de tout ce qui pourrait correspondre à un véritable engagement mutuel. L'amitié même n'est permise qu'aux heures de sortie et a priori n'ignore pas les limites au-delà desquelles elle ne convient pas. C'est presque seulement devant le danger menaçant ou la mort que les âmes s'ouvrent sans réserve et que les hommes se considèrent comme des frères agissant les uns envers les autres comme tels.

**Les malades**, les vrais, ceux qui sont dans cette chambre d'hôpital pour longtemps sans trop savoir quand cela finira ou en sachant même que cela ne finira pas, peuvent au moins vivre cette communauté que les autres hommes méconnaissent pour leur plus grand malheur. Comme s'ils étaient assemblés sur un haut promontoire à l'extrémité de la terre des vivants, acculés au précipice qu'on ne traverse pas, ils sont ensemble, jours et nuits, devant le même tragique vertige du vivant menacé. Leur vue s'étend sur le monde bien au-delà des croisées de leur salle. Ils habitent un lieu où l'héroïsme est nécessaire, où il faut être plus homme qu'un vivant en bonne forme pour ne pas devenir une pauvre chose abattue et désolée, où la foi ne peut être qu'ardente tant elle est incapable de se contenter des pauvres stimulations d'une pratique extérieure.

Là, tout favorise et appelle la découverte collective de la société humaine qui permettra à la grâce divine de se rendre concrète sous les réalisations combien visibles et palpables de la charité quotidienne. La communauté des malades peut constituer un point sensible de l'humanité où tout prend son importance capitale parce que là, on pense plus qu'ailleurs, on aime la vie plus qu'ailleurs. Puissent ces malades entrer dans le silence collectif et concerté de toutes les attentions priantes, dans le sens de la prière unanime, dans la concélébration du même sacrifice, offert et accepté. Alors ils donneront à leur salle une âme surnaturelle.

**Une chambre de malade est un monde** où l'homme bien portant entre presque toujours en étranger, quels que soient ses efforts. Il passe. Il est encore dehors quand il est dedans. Il ne sait pas. Il ne peut pas savoir. Les malades ne peuvent lui apprendre ce qu'est la souffrance physique. Est-ce d'ailleurs utile ? Est-ce qu'un

missionnaire des pays lointains peut dire sa vie ? Est-ce qu'un savant peut faire connaître les ferveurs et les désespérances de sa recherche ? Mais tous, ils sont des hommes et sont naturellement et surnaturellement les membres d'un même corps. Le savant peut dire sa foi en la grande oeuvre collective qui donne au monde la connaissance et la puissance. Le missionnaire peut exprimer l'amour qui voue sa vie à cette portion de l'humanité où se cache là-bas sa paroisse.

Les malades, eux, pourront découvrir aux hommes qui passent chez eux, riches d'une santé qu'ils n'ont pas, ce qu'est la vraie fraternité, ce que c'est être frères dans tous les détails quotidiens de l'existence, dans une prise de conscience approfondie et fortement vécue individuellement de cette indestructible unité humaine que la mort ne peut pas rompre car le Christ a brisé son aiguillon. Ils sont ainsi les précurseurs d'un état social plus conscient de la véritable destinée de l'humanité. Ils seront des cellules très vivantes de cet organisme qui se rassemble si douloureusement, si lentement, à travers tant de tâtonnements et de vicissitudes.

319 - Le disciple  
Conférence à la Fédération

mars 1938

Quelques mois après que Pierre eut quitté les siens pour suivre le Christ, Jésus lui posa cette question : Que dit-on qu'est le fils de l'homme ? Qui est-ce que je suis pour toi, dans ta vie ? Pierre, spontanément, sans préparer une affirmation dont il ait sondé les prolongements intellectuels, répondit : Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant. Dans cette exclamation se faisait jour une telle foi que Jésus lui témoigna sa joie de le voir ainsi croître si puissamment dans la fidélité à sa personne et à son Père. Cette affirmation était le résultat d'un lent et complexe travail intérieur dans l'âme de Pierre, commencé dès la première rencontre avec Jésus, poursuivi à travers toutes les circonstances de la vie que Pierre avait menée depuis. Elle était aussi l'aboutissement d'une secrète maturation intime, une étape aussi de la découverte du Seigneur et de Dieu que Pierre devait poursuivre tout le long de sa vie d'apôtre.

### 1) La place de Jésus dans notre vie

Quand on demande à un chrétien quelle place tient le Christ dans ses jours, quelle est en lui la conséquence vitale de sa rencontre avec le Christ, on l'invite à confesser son passé car l'histoire qu'il a vécue à la suite de Jésus est inséparable de la vie que le Christ a en lui et la connaissance de l'une exige la connaissance de l'autre; C'est dire que le Christ vit de mille manières dans les coeurs chrétiens et que, si toutes ces manières convergent vers le même amour, essentiellement un, les modes de cet amour, les réalisations de cet amour, tout informés par le tempérament de chacun, par son milieu social, tout marqués aussi par les événements subis, sont multiples comme les visages des hommes. Depuis 20 siècles, chaque génération voit se lever du milieu de ses rangs des hommes qui ont rencontré le Christ sur leur chemin, qui ont croisé leur regard avec le sien et qui ont compris ce muet appel, si bien que tous les autres appels, montés autour d'eux des personnes et des choses, se sont trouvés impuissants à lutter contre cette magnétique attirance. Chacune de ces âmes a trouvé sa voie propre.

A notre époque, il en est encore de même. Au 20<sup>ème</sup> siècle comme dans tous les siècles précédents, des chrétiens se levèrent pour lesquels le Christ n'est pas seulement une image hiératique, un symbole, une belle histoire, mais un maître et plus qu'un maître, une présence, une vie, une action divine en eux. Les temps que nous vivons ne sont d'ailleurs pas si différents de ceux où le Christ vécut pour que l'odyssée spirituelle qui a conduit des Juifs à la vie apostolique ne puisse se reproduire de nos jours avec des étapes presque semblables. Nous vivons dans une époque évangélique et le 20<sup>ème</sup> siècle, mieux que beaucoup d'autres peut-être, saura comprendre le sens réaliste de l'évangile et trouver dans le Christ tous les caractères du maître et du Seigneur qu'il cherche, même lorsqu'il ne veut pas en convenir.

### 2) Nos questions actuelles

A l'époque où vivait Jésus, il y avait une grande fermentation populaire, faite d'attente, d'inquiétude aussi, d'instabilité politique. Ce climat spirituel ne fut certainement pas étranger au succès de la prédication de Jésus. Notre temps présente, lui aussi, le même visage avec l'effondrement menaçant d'une civilisation, sans doute pétrie de christianisme, mais encore plus pétrifiée spirituellement par les infidélités qui lui ont fait renier l'esprit vivant de l'évangile.

Aux dimensions près, devant un avenir inconnu, individuel et collectif, l'inquiétude nous étroit, nous aussi. Elle nous fait vivre dans une aptitude renouvelée de détachement, d'énergique insouciance, de sportivité. L'attente est le pain quotidien de notre vie beaucoup plus que la jouissance de nos possessions. Inquiétudes et attente bienheureuses si elles n'écrasent pas l'homme ni ne l'énervent et le démoralisent mais, au contraire, l'exaltent au-dessus de lui-même, dans l'oubli de son propre moi et dans sa véritable découverte, si elles le rendent digne de se grandir à la taille de ce qui vient pour en être l'ouvrier intelligent et efficace.

L'heure n'est plus des certitudes rationalistes confortables, des systèmes définitifs du monde que construisaient, avec tant de conscience et non moins d'inconscience, les scientifiques du siècle passé. L'heure n'est plus du dédain unanime qui faisait du croyant un réactionnaire obscurantiste ou un esprit faible. Maintenant, un homme peut



être chrétien sans que nul ne sourie de pitié sur les pauvres moyens de son intelligence. Il peut l'être dans le respect et l'estime de ceux qui ne croient pas. Il peut même l'être entouré d'une sympathie qui cherche à comprendre parce que, autour de lui, on est secrètement poussé par le désir de partager cette foi inconnue. Je voudrais tracer avec vous aujourd'hui un itinéraire spirituel qui s'adapte le plus fidèlement possible aux conditions individuelles et collectives de l'âme moderne. Ainsi, nous découvrirons ensemble quelle place le Christ peut tenir dans la vie d'un chrétien du 20<sup>ème</sup> siècle, quelle vie le Christ a dans l'intime d'un de ses modernes disciples. Loin de moi d'ailleurs la pensée que cet itinéraire est unique ni même qu'il est le meilleur. Je conviendrai cependant qu'il est désirable que ce chemin soit fréquemment suivi car c'est lorsqu'on découvre le Christ en utilisant au maximum ses puissances humaines que la vie de Jésus en nous peut se servir de celles-ci avec le plus d'intensité et apporter aux hommes le message le plus intelligible et le plus entraînant.

### 3) Nos refus spontanés

A l'origine de toute vie un peu forte, il y a d'abord un refus. L'homme sait mieux et plus spontanément ce qu'il ne veut pas être que ce qu'il doit être. A notre époque, caractérisée principalement par l'éveil de l'humanité à la conscience de soi, par sa prise en considération en tant que société des hommes, l'urgence du devoir social vient accentuer et orienter la puissance jaillissante de ce refus.

Le jeune homme généreux et vigoureux se refuse spontanément à un idéal personnel égoïste et orgueilleux qui consacre les institutions acquises, les doctrines établies, tout ce qui fonde des hiérarchies artificielles et qui ruine les possibilités de fraternité universelle. Il se refuse à favoriser le statu quo que, même si on le lui propose sous prétexte que ce qui est, est toujours préférable à ce qui ne sera peut-être jamais demain. Qu'un tel homme ouvre l'évangile et qu'il sache le lire avec réalisme, il trouvera dans beaucoup de pages cette même attitude de refus à ce qui était, d'où est né le christianisme. Le Christ se montrera à lui d'abord comme un libérateur. Il entendra de sa bouche la spiritualité interne à toute vraie et puissante libération.

*Les scribes et les Pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse. Faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent mais n'imites pas leurs oeuvres car ils disent et ne font pas. Ils lient des fardeaux pesants et difficiles à porter et les mettent sur les épaules des hommes mais ils ne veulent pas les remuer du doigt. Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes, portant de plus larges phylactères et des houppes plus longues. Ils aiment la première place dans les festins, les premiers sièges dans les synagogues, les salutations dans les places publiques et à s'entendre appeler par les hommes : Rabbi. Pour vous, ne vous faites pas appeler "Rabbi" car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères. Ne donnez à personne sur la terre le nom de père car vous n'avez qu'un seul Père qui est dans les cieux. Qu'on ne vous appelle pas non plus maître car vous n'avez qu'un maître, le Christ. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Mais quiconque s'élèvera sera abaissé et quiconque s'abaissera sera élevé (Mt 23,1-12). Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous courez les mers et les terres pour faire un prosélyte et, quand il l'est devenu, vous faites de lui un fils de la géhenne, deux fois plus que vous (Mt 23, 15). Malheur à vous, Scribes et Pharisiens, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin et qui négligez les points les plus graves de la loi, la miséricorde et la bonne foi. Ce sont ces choses qu'il fallait pratiquer, sans omettre les autres. Guides aveugles qui filtrez le moucheron et avalez le chameau. Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat tandis que le dedans est rempli de rapines et d'intempérance. Pharisien aveugle, nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat afin que le dehors aussi soit pur. Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui, au dehors, paraissent beaux mais, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture (Mt 23, 23-27). Jérusalem, Jérusalem qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes et vous ne l'avez pas voulu. Voici que votre maison vous est laissée solitaire (Mt 23, 37-38).*

Ces paroles qui font intégralement partie de l'évangile, un chrétien doit les faire siennes, d'une manière actuelle et non seulement en les replaçant dans un contexte historique qui lui permettrait de les ensevelir sous l'épaisseur de 2000 ans. En lisant ces lignes, ce jeune homme, même s'il n'est pas catholique, ne pourra qu'y reconnaître des aspirations profondes de son cœur. Sans doute serait-il exagéré de dire que le Christ a déjà trouvé en lui un disciple au sens strict. La foule qui suivait Jésus sur les routes de Galilée le faisait souvent pour des raisons moins noblement humaines. Ne restreignons pas la puissance de rayonnement du Christ, elle dépasse de beaucoup la zone de ce jeune. A un frère révolutionnaire qui admire ainsi le Christ, un croyant peut dire : Ton admiration n'est pas ma foi mais elle est sur le chemin de ma foi et, dans ma foi, il y a toute ton admiration pour le Christ libérateur.

### 4) Adhésion à un idéal

Le refus est à la base de beaucoup de vies généreuses et données mais il demeure cependant un agent instable et précaire de la croissance spirituelle s'il n'est pas complété par une adhésion à un idéal plus positif, très concrètement incarné dans l'existence quotidienne. Autrement, le refus dégénère vite en verbalisme dont la violence est le seul piment, en révolte dont la stérilité destructrice et l'impuissance à construire sont l'évidente

condamnation. Je suppose que cet homme aille au-delà de ce refus et qu'il continue à lire l'évangile. le Christ saura lui dire au coeur ces paroles qu'il annonçait sur la montagne.

*Heureux les pauvres en esprit car le royaume des cieux est à eux (Mt 5,3-10).*

*Heureux ceux qui sont doux car ils posséderont la terre.*

*Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés.*

*Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice car ils seront rassasiés.*

*Heureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde.*

*Heureux ceux qui ont le coeur pur car ils verront Dieu.*

*Heureux les pacifiques car ils seront appelés enfants de Dieu.*

*Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice car le royaume des cieux est à eux.*

*Vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur ? Il n'est plus bon à rien, qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumière du monde. Une ville située au sommet d'une montagne ne peut être cachée et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau mais sur le chandelier et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison (Mt 5,13-15). C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de ce que vous mangerez ou boirez, ni pour votre corps, de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel. Ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers et vos père céleste les nourrit. Ne valez-vous beaucoup plus qu'eux ? (Mt 6, 25-26). Pourquoi vous inquiétez-vous pour le vêtement ? Considérez les lis des champs, comment ils croissent. Ils ne travaillent ni le filent et cependant je vous dis que Salomon, même dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux (Mt 6,28-29). Ne vous mettez donc point en peine, disant : Que mangerons-nous ou que boirons-nous ou de quoi nous vêtirons-nous ? Ce sont les Gentils qui recherchent toutes ces choses et votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, tout cela vous sera donné par-dessus. N'avez donc point de souci du lendemain. Le lendemain aura souci de lui-même. A chaque jour suffit sa peine (Mt 6,31-34).*

En ces heures où la vie doit se frayer passage au milieu de toutes les instabilités, où elle doit se trouver prête à toutes les éventualités, où elle doit s'attacher à ses plus fortes pensées pour ne pas sombrer dans le découragement et céder aux entraînements de la turpitude, cet homme sera prêt à bien comprendre les Béatitudes. Ce ne seront pas pour lui moyens esthétiques perfectionnés ni chemins rapides pour gagner le ciel mais la charte de l'homme créateur pour qu'il sache délier les entraves qui l'empêchent d'avancer et marcher avec légèreté là où d'autres s'embourbent.

Bienheureux les pauvres en esprit car seuls ils seront assez libres pour comprendre les signes de ce temps et avoir la joie aérienne qui fait descendre le ciel sur la terre. Bienheureux les doux car seuls ils seront capables de dénouer le noeud, à l'extrême complication, des désirs et des intérêts humains pour en faire une seule tresse capable de lier toutes les richesses de la terre.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, à pleurer devant toute injustice et toute violence, car seuls ils seront capables de rester invinciblement debout dans la lutte contre le mal qui écarte la société terrestre de son progrès.

N'y a-t-il pas là de quoi saisir un coeur jeune de ce siècle ? Quand le Christ a été ainsi entendu, peut-on oublier sa parole ? Désormais il sera présent dans la vie de cet homme, présent par sa présence ou par son absence. Désormais cette âme doit suivre le Christ plus loin, toujours plus loin, et où s'arrêterait-elle ? Sinon, il faudra qu'elle s'arrache à cette influence trop exigeante. Déjà, elle ne peut plus le faire sans une irrémédiable brisure qui la laissera mutilée pour toute sa vie. Ainsi jadis s'éloigna le jeune homme riche de l'évangile. L'amour de Dieu est entré dans la vie de cet homme et ce sera pour sa béatitude ou pour son enfer.

## **5) L'heure de l'engagement**

L'heure est venue d'un engagement plus conscient à la suite de Jésus mais non de son entrée dans l'église car il faut bien l'affirmer, dans ce chemin montant que je décris, la foi dans l'église est un aboutissement et non un commencement. Cet homme est invité à se mettre à l'école de Jésus. Apprenti-disciple, hésite un peu avant de faire ce pas, regarde ton passé pour t'affermir dans ta décision, sonde du regard l'avenir pour que sorte de ta bouche une parole pleinement consciente, pour que tu fasses un choix véritable et sans ignorance.

*Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix, même s'il me suit, n'est pas digne de moi. Celui qui sauvera sa vie la perdra et celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera (Mt 10, 37-39). Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi (Mt 19,21). Ne prenez ni or ni argent ni aucune monnaie dans vos ceintures, ni sac pour la route ni deux tuniques ni chaussures ni bâton car l'ouvrier mérite sa nourriture (Mt 10,9-10). Ne saluez personne en chemin. Dans quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Paix à cette maison (Lc 10,5). Laisse les gens du village enterrer leurs morts. Pour toi, va annoncer le royaume de Dieu (Lc 9, 60). Si on refuse de vous recevoir et d'écouter votre parole, sortez de cette maison ou de cette ville en secouant la poussière de vos pieds (Mt 10,14). Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids mais le fils de l'homme n'a pas où reposer la tête (Lc*

9,56). *Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu* (Lc 9,62).

Mais écoute encore, pour ne pas perdre cœur, ces paroles que le Christ t'adresse aussi à toi personnellement. *Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi et elle ne pourra vous nuire en rien. Seulement, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous soient soumis mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux* (Lc 10,19-20). *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vue, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu* (Lc 10,23-24). *Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée parce que vous m'avez aimé avant la création du monde* (Jn 17,24).

Quand un homme a fait consciemment ce premier pas à la suite du Christ et que sa vie s'en trouve nécessairement transformée, comment ne grandirait-il pas dans la compréhension et l'amour de son maître ? Le Christ devient pour lui la lumière qui l'éclaire chaque jour, la force qui le soutient dans cette dure existence où il faut sans cesse être debout, sans cesse aller devant, sans jamais s'arrêter ni même regarder en arrière ou de côté. Quelques mois après un tel départ, Pierre disait au Christ : Tu es la fils du Dieu vivant. La foi envahira le disciple parce qu'elle procède de l'intelligence de l'amour et que l'amour se nourrit principalement de fidélité, de cette fidélité qui sait dire toujours et jamais, qui sait partir sur les chemins sans retour. La vie de ce disciple ne sera pas trop longue pour le grandir dans la foi en le Christ. Toutes les circonstances de son existence itinérante, même si elle est par ailleurs sédentaire, participeront à l'engendrement de cette âme en son Seigneur. Je ne puis vous dire que les principales de ces étapes spirituelles qui sont chacune la conclusion des nombreuses sollicitations que la grâce de Dieu amorce près de cet homme sous le sacrement de tous les événements subjectifs et contingents qui le visitent.

## **6) L'heure des doutes**

L'homme qui vit toujours au niveau de sa propre nature, qui s'efforce de n'être qu'un homme, qui conduit hygiéniquement sa vie dans les chemins tracés pour la vigueur de ses jambes et l'amplitude de son souffle, cet homme ignore le mal qui est en lui. Ses vices comme ses vertus sont à la taille de son existence qu'il a préférée médiocre. Il n'y a pas en lui de place pour les graves passions, pour les vertiges qui montent des abîmes lorsqu'on les côtoie. Cela fera de lui un moraliste quand il aura atteint l'âge mûr, maigre récolte d'une sagesse qui a été trop sage.

Le disciple apprendra vite, à la suite de son maître, dans cette course qu'il pousse avec lui, quel homme se cache dans sa chair, sous la fidélité de sa générosité et de son amour. Il découvrira vite l'intime contradiction qui divise son être, lui qui sans cesse veut totalement se donner et qui sans cesse encore est tenté de se reprendre. Il saura quel égoïsme, violent comme le désir de vivre, est continuellement présent au fond de lui pour le faire hésiter aux heures des décisions cardinales, pour lui faire mesurer chichement l'élan de son saut dans l'avenir, pour glacer en lui la ferveur de l'espérance qu'il projette devant lui afin de mieux éteindre ce que tout son être tend obscurément à créer. Il saura quel désespoir est toujours en veilleuse dans le cœur d'un homme décidé, quelle révolte aussi reste toujours possible, démesurément violente parce que proportionnée exactement à la grandeur de l'amour et de la foi qui construisent sa vie fidèle.

Son chemin lui semblera semblable à la corde raide que doit franchir l'équilibriste, un paradoxe vivant, une improbabilité essentielle. Sa persévérance sans cesse réalisée de justesse lui paraîtra un miracle permanent dont il reconnaîtra l'auteur dans ce Christ qu'il suit pas à pas mais par lequel encore chacun de ces pas est rendu possible. "Seigneur, sauvez-moi", crie Pierre le jour où il sortit de la barque pour aller vers Jésus en marchant sur les flots mouvants. C'est en connaissant ainsi l'inertie et la corruption du vieil homme au prise avec l'héroïsme chrétien que le disciple verra en Jésus son sauveur et qu'il entrera dans le mystère du Christ rédempteur. Parce qu'il est homme, ce disciple tombera.

Maudites fautes mais encore bienheureuses, elles lui apprendront ce que nulle vie régulière n'aurait su lui faire découvrir, ce que les professeurs et les livres n'enseignent pas. Bienheureuses fautes dont la lente et douloureuse digestion grandira l'âme dans une foi toujours plus compréhensive en l'amour miséricordieux de Dieu. Quand Pierre eut sottement renié son maître auprès d'une servante, le Christ le regarda. Pierre sortit en pleurant. Ce soir-là, les ténèbres étaient suspendues sur la terre et dans beaucoup de cœurs. Dans l'âme de Pierre, il se fit une lumière que les paroles de Jésus n'avaient pas pu jadis faire jaillir aussi plénière. Ce disciple ne croîtra pas seulement dans l'intelligence de ce qu'est l'homme, de ce que le Christ est pour sa propre vie personnelle. Il découvrira aussi le mal qui est dans le monde à force de servir ses frères et de combattre en eux l'inertie et la pauvreté, ce mal qui semble si invincible, si sûr de triompher, tellement ses fils sont entremêlés et tenaces. Ce vivant ne sera pas tenté de croire à la bonté naturelle des hommes, chère aux poètes bucoliques. Il pressentira la vertigineuse gageure qu'est l'espérance en une amélioration réelle des conditions morales de la société humaine. Là aussi, la grâce jaillira des abîmes enfin sondés par le regard, des vertiges éprouvés et dominés. Voilà que la foi de ce disciple en les destinées du monde dépasse le simple jaillissement d'une ardeur juvénile, elle en vient à faire du Christ sa raison d'être. Jésus devient vraiment pour elle la pierre d'angle sur laquelle tout se construit,

hors de laquelle il n'est que réalisations précaires et ruines prochaines. Le Christ rédempteur grandit à la taille du monde le bienfait de sa mystérieuse opération salvifique. Désormais son disciple saura encore reconnaître la présence du Seigneur et son action lorsque l'épaisse matière les ensevelira sous les troubles remous, les cachant à ses yeux de chair comme un nouveau tombeau.

### **7) L'heure de l'accomplissement**

Voilà notre disciple adulte dans la liberté ! La peur n'a plus de part en lui, cette peur qui s'appelle égoïsme et orgueil vital. La peur aussi qui s'appelle lassitude épuisée et désespérée devant l'effort qui sollicite, devant le sacrifice qui consomme l'existence de l'ouvrier. Il est temps que passe, avec puissance, par ce chrétien, les flots de la divine et universelle charité. Nulle digue ne la retient plus. Elle est si parfaitement appelée par l'harmonie qui règne désormais dans cet homme que rien ne vient partager, que tout chose semble vouloir épouser pour prolonger au-delà de sa présence corporelle la présence de son âme et de son action. *Je ne prie pas seulement pour eux mais aussi pour ceux qui, par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes un en moi et moi en vous, pour que, eux aussi, ils soient un en nous afin que le monde croie que vous m'avez envoyé* (Jn 17, 20-21).

Peut-il méconnaître, en disant ce "je", que ce qui est vrai du Christ est encore vrai de lui grâce à la vie du Seigneur en lui. Il est entré sans le savoir, peu à peu, dans la vie sacerdotale de Jésus. S'il n'est pas encore de l'église, il n'est pas loin de pouvoir la comprendre totalement dans l'extrême complexité de sa réalisation terrestre, dans la parfaite simplicité du vouloir divin qui sans cesse la fait. L'église, cette société pour laquelle le Christ prie, cette grande société faite d'hommes, incarnée dans la lourde chair des hommes où règnent cependant la foi et l'amour, où règne en même temps le péché car ses membres sont des pécheurs. Cette société pour laquelle le Christ prie à sa dernière heure, pour laquelle lui aussi ne peut pas ne pas prier, dont il ne faut jamais désespérer, même lorsqu'elle déçoit ses meilleurs enfants, dont il ne faut jamais se séparer car c'est à travers sa longue genèse, confuse et tortueuse, que son unité sauvegardée saura être la forme spirituelle d'une humanité régénérée, cette société à laquelle il faut toujours se soumettre pour mieux la servir, pour laquelle on peut encore souffrir quand tout autre mode d'agir est devenu impossible.

Ce disciple du Christ entrera dans la foi et l'amour de l'église, poussé par l'élan spirituel qui l'a porté jusque là, pour être fidèle à tout ce passé par lequel il est devenu ce qu'il est maintenant. Il saura voir en elle le germe de l'humanité future, celle où la fraternité ne sera plus arrêtée par les frontières des pays et des classes sociales, celle qui trouvera sa transcendante unité dans une fidélité universelle envers le Dieu vivant. Le Christ a conduit son disciple vers la vie pleine, universelle, fraternelle avec les choses et les hommes, filiale avec le Père. Une seule chose manque encore à cet homme que Jésus a comparé à la bonne graine qui rend cent pour un. Il ne sait pas encore réconcilier dans l'harmonie d'une même action sa vie et sa mort de façon à entrer dès ici-bas dans l'éternité. Ce sera la dernière leçon de son maître, celle que Jésus proféra plus en vivant et en mourant qu'en enseignant par des paroles d'homme. Au soir de sa vie si pleinement vécue, à la veille de la crucifixion, après l'immense succès de sa prédication, avant l'échec de l'oeuvre et la dispersion des siens, à l'heure où jamais ses apôtres ne lui avaient montré tant d'amour, avant la trahison de Judas, Jésus prit le pain et le vin. Avec la même ardeur qu'il mettait dans son action, Jésus porta la trahison, sa défaite, sa mort. Pendant que ses mains saintes et vénérables bénissaient le pain, le rompaient, le donnaient à ses disciples, il élevait vers son Père cette vie qu'il offrait, cette mort qu'il appelait, cette vie et cette mort inséparables l'une de l'autre, recevant l'une de l'autre leur signification pleine et leur surnaturelle efficacité. Puis il ajouta : Faites ceci en mémoire de moi.

Depuis, les chrétiens font ceci en mémoire de lui. Chaque jour, ceux qui ont compris s'efforcent d'élever aussi vers le Père leur vie qu'ils offrent entière, leur mort dont ils ignorent encore l'heure, leur vie et leur mort qui, si elles sont bien toutes deux selon Dieu, vont inséparables l'une de l'autre, recevant l'une de l'autre leur signification pleine et leur surnaturelle efficacité. Qu'il en soit ainsi pour votre serviteur, Seigneur. Donnez-lui cette intelligence surhumaine de façon que, dans son dernier souffle, il prononce à son tour ces paroles où s'exhala jadis toute l'âme de Marie-Madeleine devant le Christ ressuscité : Mon Seigneur et mon Dieu.

### **320 - Prière d'insérer de "la communauté humaine"**

L'espérance est la forme la plus parfaite de la fidélité consciente à la vie. Elle est la force paradoxale par laquelle la vie triomphe des obstacles accumulés sur son chemin. Aussi l'espérance se manifeste-t-elle toujours avec puissance quand l'humanité est menacée par les oeuvres de mort. A l'heure où les divisions sociales et internationales entrent dans une phase aiguë, croire à la communauté humaine de demain n'est pas une manière de s'évader dans un monde de chimère où l'on oublie ce qui est en s'absorbant dans la stérile contemplation de ce qui devrait être. C'est affirmer l'idéal pour être capable d'aider à son avènement.

L'homme est naturellement fasciné par le présent quand il a peur. Les émotions collectives l'entraînent dans leur vertige et le réduisent à n'être qu'un centre affectif inconscient. Pour rester homme, il lui faut rentrer en lui-même, se dégager de la crainte superstitieuse de l'inconnu, dépasser son égoïsme vital pour être plus vivant, voir

au-delà de son temps pour être de son temps, grandir à la taille de l'oeuvre totale pour donner à ses jours la certitude et la sérénité de l'éternel.

En s'affirmant ainsi dans sa propre humanité pour mieux faire partie de la société des hommes, on cultive en soi l'espérance et l'on conserve la jeunesse de la vie créatrice. L'espérance, comme la vie, se propage par des êtres vivants et croyants. Puissent ces pages communiquer aux lecteurs la mystérieuse allégresse qui rayonne sur la terre à l'aube de chaque journée comme devant une perpétuelle naissance.

### 321 - Circulaires pour le village

#### I - Circulaire d'octobre 1938

Tout vivant doit pouvoir se donner en temps convenable les organes qui lui sont nécessaires pour continuer sa croissance. Sinon il entre dans la vieillesse. La vitalité d'un être se manifeste par les transformations intérieures qui le rendent capable d'une jeunesse nouvelle en prenant les initiatives que son développement original appelle. Le groupe, d'abord simple réunion de jeunes gens célibataires, a déjà réalisé une telle étape décisive quand il a trouvé en lui-même l'inspiration et les moyens de s'orienter consciemment vers la famille, quand il s'est rendu apte à correspondre aux besoins et aux possibilités des jeunes foyers. Depuis, le nombre des familles de notre fraternité a heureusement augmenté. La plupart d'entre elles se sont agrandies. Dans les réunions de vacances, les tout petits se multiplient. Il faut prévoir l'avenir très proche où ces enfants exigeront de la communauté une organisation nouvelle sous peine d'échec irrésistible. Le groupe, grâce à sa propre évolution interne, doit pouvoir correspondre à ces nouveaux besoins et augmenter ainsi sa puissance de vie. Cette initiative le jugera.

**La famille**, quand elle grandit, a besoin d'une autonomie matérielle plus large que lorsqu'elle est proche de son origine. Ce n'est pas la conséquence d'une faiblesse spirituelle propre à sa condition qui l'écarterait plus ou moins fatalement de l'idéal des béatitudes. Son rôle près des enfants l'exige. Une certaine propriété familiale est nécessaire pour donner aux membres du foyer le sens concret de son essentielle communauté. Les enfants trouvent ordinairement dans ce bien commun la base, sinon nécessaire; du moins très utile, de leur piété filiale. Pour une large part, non seulement les possibilités pratiques d'éducation mais aussi la qualité de cette éducation, dépendent du coin de terre et du toit qui constituent l'essentiel du patrimoine familial, le sacrement naturel de l'autonomie et de la stabilité originelle du foyer. Le rayonnement spirituel de la communauté familiale dépend aussi de cette indépendance. L'action chrétienne auprès des familles paternelle ou maternelle, auprès d'amis personnels, est grandement facilitée quand ils peuvent être reçus au foyer dans des conditions convenables de confort et d'indépendance. Cette influence peut être beaucoup plus profonde que lorsque la famille se déplace. Dans nos maisons en Auvergne, il est actuellement impossible que chaque famille ait son appartement, quelques pièces qui lui soient réservées, qu'elle ait meublées suivant le goût et les besoins de ses membres. La place manque. Elle manquera de plus en plus à cause de la croissance numérique du groupe, à cause aussi de l'heureuse tendance à prolonger les séjours. C'est temps que notre organisation se complète en élargissant sa base naturelle. Il semble nécessaire que prochainement les familles du groupe, les plus nombreuses du moins et les plus anciennes, habitent, pendant les vacances, des maisons qui leur soient propres, où elles sont chez elles, tout en continuant à participer sans restriction aucune à toutes les actions de la vie communautaire de l'ensemble. Voilà l'étape qu'il faut désormais franchir, sous peine de rendre assez rapidement le groupe incapable de correspondre à ce que les familles adultes attendent de lui pour mieux vivre et mieux remplir leur mission. A cette condition seulement, notre fraternité grandira jusqu'à la taille d'une vraie communauté humaine et chrétienne pouvant porter toutes les cadences de la vie humaine. **Ce projet exige la construction d'un village** qui s'adjoindra peu à peu aux maisons actuelles. L'évolution intérieure du groupe n'est pas sans le préparer à réaliser pratiquement ce projet. Partie d'une base essentiellement et strictement religieuse, la spiritualité de notre communauté a peu à peu élargi les horizons qu'elle avait d'abord assignée au domaine chrétien. Les croissances dans la vie humaine nous y appelant, nous y forçant, avec la grâce de Dieu, à ses risques et périls, et non sans parfois trébucher, mais aussi pour notre réussite et pour notre joie. Pas à pas, nous avons été conduits à quitter l'abstrait pour le concret, les idées toutes faites pour des ferveurs vécues, les attitudes systématiques pour des fidélités moins sentimentales et plus attentives. Nous ne sommes encore que des écoliers épelant l'alphabet du réel mais en nous efforçant dans cette voie, nous apprendrons à vivre pleinement l'existence de l'homme et du chrétien.

Pour nous autres, la plupart chargés d'un métier intellectuel, l'heure approche où le **travail manuel** aura ainsi repris réellement son importance et sa dignité initiale sans laquelle toute autre activité devient vite vaine et inhumaine. Le christianisme vécu ensemble dans nos réunions de vacances nous découvre peu à peu la puissance spirituelle de l'être collectif qui s'engendre dans la communauté. Cette ferveur religieuse à laquelle déjà nous communions nous donne en conséquence la force et l'intelligence de vivre sans cesse plus réellement dans l'allégresse de la nature. Nous apprenons ainsi à aimer non seulement de bouche mais vraiment, avec des sentiments nouveaux, la terre maternelle. Inversement, parce que ensemble nous avons cherché et déjà découvert un peu les sources fraîches de la vie naturelle, réunis en une seule assemblée, nous puisons mieux à la source

d'eau vive jaillissant en vie éternelle. Déjà nous avons timidement amorcé, maladroitement aussi parfois, le travail manuel exécuté ensemble par tous pour tous. Depuis plusieurs années, des progrès réels ont été faits dans ce sens que ne peuvent masquer quelques échecs locaux. Le temps est venu où ce travail prendra sa juste place dans notre vie communautaire des vacances parce que l'occasion et la nécessité désormais l'appellent d'une façon nouvelle. Ensemble nous apprendrons à penser avec nos mains pour aimer plus concrètement les biens invisibles auxquels nous construirons des tabernacles de prière.

Le projet de construction d'un village se heurterait à **une difficulté insurmontable** si nous voulions le réaliser sans tenir compte des conditions matérielles et spirituelles du groupe qui le suscite et l'exige. Presqu'aucune de nos familles n'a et n'aura d'ici longtemps les moyens de faire construire. Grâce à son sens communautaire, grâce aussi à son idéal sans cesse réaffirmé de simplicité et de pauvreté, le groupe peut assurer une collaboration matérielle, en travail et en argent, suffisante pour donner sa maison à chacun de nos foyers. Collaboration dans le travail car, convenablement dirigés, nous pourrions construire nous-mêmes des maisons simples et légères, capables de remplir les conditions d'un séjour de vacances. Collaboration dans le financement des matériaux par un système d'avances qui permettra à chaque famille d'engager les travaux de sa propre maison sans surcharger exagérément le présent, sans engager trop l'avenir. Dans de telles conditions, en quelques années, chaque famille aura vraiment acquis sa maison grâce au travail fraternellement offert des membres du groupe. Ainsi se trouvera réalisé par la rencontre de deux besoins, de deux expansions vitales, le patrimoine de chaque famille et l'affirmation concrète de l'extension sans aucune restriction de notre fraternité. Ces maisons, nous les aimerons parce que nous les aurons construites de nos mains et elles seront pour nous et pour beaucoup d'autres le témoignage efficace de ce que peuvent des chrétiens quand ils sont assez sages pour ne pas méconnaître leurs conditions terrestres et assez unis pour trouver ensemble le moyen de les satisfaire et de découvrir ainsi d'un seul mouvement la vie et la joie.

Je propose de préciser **les diverses modalités** possibles d'une telle réalisation.

A première vue, la réalisation la plus facile paraît de construire ce village dans la proximité immédiate de Chadeaud ou de Scourdois de façon à profiter pleinement de l'organisation déjà existante.

Après avoir étudié ce projet, **trois emplacements** ont été reconnus possibles. Des considérations d'adduction d'eau font que pratiquement, à moins de nouvelles données, seule la lande de l'Etsau du Loup, où se trouve le Dolmen, doit être retenue. Ce terrain contigu à Scourdois présente en outre de très belles possibilités d'aménagement grâce à sa topographie. Des négociations avec le propriétaire sont en cours, tant pour l'achat du terrain, près de 2 ha., que pour le droit d'utiliser une partie de l'eau de Scourdois. On peut espérer que l'entente se fera, sinon il faudrait résolument envisager une solution plus radicale et chercher ailleurs des conditions plus favorables à l'expansion du groupe. Nous en reparlerons à l'occasion.

On se proposerait de construire, l'an prochain, deux maisons d'environ 4 pièces, en rez-de-chaussée, l'adduction d'eau et un petit bâtiment où seraient aménagés les W.C., une salle de douche et un lavoir. Ces deux maisons sont déjà acquises aux familles Briquet et Masson. La famille Rousseau possédera une troisième maison que nous construirons pendant les vacances 1940.

On travaillerait sur le chantier trois heures le matin. L'après-midi sera consacrée comme les années passées à l'activité intellectuelle. On pense qu'il n'est pas impossible d'assurer chaque jour pendant les deux mois de vacances une équipe d'au moins 10 travailleurs. Cela semble suffisant pour assurer au moins la clôture du dur des deux maisons. Dans ces conditions, le travail de la maison, épiluchage, vaisselle, serait réservé le matin aux jeunes filles.

Tout cela demande précision et on ne pourra les donner que lorsqu'on aura une documentation suffisante sur ce qui peut être fait dans ce genre. Nous demandons à chaque camarade de **nous aider dès maintenant** :

- 1- en envoyant des documents sur les maisons en bois, en briques, en parpaings
- 2- en nous signalant, parmi ses parents ou amis, des techniciens, maçons, charpentiers, architectes, susceptibles de s'intéresser concrètement à notre effort et de nous seconder, soit par leur travail sur le chantier, soit par des facilités pour l'achat des matériaux, soit par des plans convenant au genre de construction que nous désirons;
- 3- en nous précisant la part de travail manuel qu'il pense apporter lui-même à l'oeuvre commune, le temps qu'il peut y consacrer pendant les vacances prochaines.

### **Financement de la construction**

D'après les nombreuses conversations que nous avons eues sur ce projet pendant les dernières vacances, voici, en première approximation, les lignes directrices du projet. Pour être concret, nous prendrons l'exemple d'une maison coûtant 20 000 frs dans les conditions supposées, c'est-à-dire sans rémunération de main d'oeuvre. Pratiquement, cela correspond à un devis ordinaire du double, soit 40 000 frs. C'est une estimation sensiblement majorée sur le prix estimé d'une maison en parpaing présentant 8 m. sur 9 m. avec 4 pièces de 16 m<sup>2</sup> et un couloir de 1 m.

1) La famille verse au comptant la moitié, soit 10 000 frs et continue à verser une cotisation mensuelle à l'association "Familles Unies" de 100 frs jusqu'à concurrence au moins du tiers du prix total, c'est-à-dire pendant 5 ans et demi. Dans ces conditions, elle possède la maison en viager et s'engage à la conserver en bon état.

2) L'association achète le terrain, finance les aménagements généraux, adduction d'eau, W.C., douche, lavoir et plus tard, salle commune... Elle verse au comptant la moitié du prix de la maison, soit 10 000 frs. En retour, elle possède les maisons en propriété nue, ce qui élimine toute difficulté possible lors des héritages.

Elle a comme moyen particulier à cet effet les cotisations volontaires de ses membres. Nous avons pensé pouvoir trouver dans ce but un nombre suffisant de cotisations mensuelles de 100 frs, tant parmi les familles qui feront plus tard construire, cotisations qui entreront en déduction de ce qu'elles devront alors à l'association, que parmi les camarades s'intéressant particulièrement à l'oeuvre commune. D'après les premières estimations, il faudrait un minimum de 20 cotisations, formant chaque année un total de 24 000 frs.

Ce projet a été réalisé dès octobre, malgré l'incertitude des négociations relatives au terrain, précisément afin de susciter le plus rapidement possible des engagements fermes de cotisation.

Pour donner un aperçu des comptes de l'association, reprenons l'exemple précédent.

En 1939, l'association aurait à verser

1- le prix des deux maisons	20 000 frs
2- l'achat du terrain estimé à	20 000 frs
3- la construction des premiers aménagements généraux	6 000 frs.
Total	46 000 frs

Elle devra emprunter 22 000 frs.

A supposer que, les années suivantes, on construise régulièrement deux maisons, il faudrait 5 ans et demi avant que l'ensemble soit couvert.

### Remarquons pour conclure

a) que ce projet semble être conçu sur une estimation nettement majorée des dépenses et ne présente pas d'impossibilité pratique, même si les prévisions des dépenses sont réalisées.

b) Il n'est absolument pas nécessaire que chaque maison soit possédée par une seule famille. On peut concevoir, surtout au début, que deux familles particulièrement amies se succèdent dans la même maison.

c) Nous avons mis les cotisations à 100 frs. Il semble que beaucoup le peuvent. Ce n'est d'ailleurs qu'une indication.

Ces feuilles sont envoyées à tous les camarades qui ont fait un séjour à Chadefaud et Scourdois pendant l'été 1938. Ils trouveront ainsi précisées les données du projet dont ils ont entendu parler. Nous l'envoyons bien volontiers à tous les camarades absents cette année et que cela peut intéresser.

**Répondre** très prochainement à Légaut, 8 rue Léo Delibes, Paris 16<sup>ème</sup>

1- ce projet vous intéresse-t-il réellement ?

2- quelle aide pouvez-vous apporter à la communauté :

a) renseignements techniques

b) parents ou amis spécialistes pouvant s'intéresser à notre initiative, nous diriger dans le travail, voire même sur le chantier, faciliter les achats de matériaux

c) la part de travail que vous pensez pouvoir apporter l'an prochain

3- Le cas échéant, la cotisation mensuelle que vous consacrerez à cette réalisation, engagement ferme commençant si possible au mois d'octobre 1938 inclus.

Rousseau accepte d'être le trésorier de cette caisse spéciale de l'association "Familles Unies", Chitenay (Loir et Cher), CCP 178 / 09 Orléans.

D'autres feuilles seront envoyées ultérieurement aux camarades qui auront répondu pour les tenir au courant des progrès de notre réalisation.

En outre, régulièrement et sans doute mensuellement, une feuille rédigée spécialement par l'abbé Gaudet et Simone Bacon rendra compte de l'activité des dimanches 8 rue Léo Delibes (conférences, livres étudiés ou recommandés).

## II - Circulaire de Novembre 1938

De nombreux camarades ont répondu à la première circulaire. Beaucoup aussi ne l'ont pas encore fait. Nous envoyons cependant encore à tous ces nouvelles feuilles qui nous aideront à continuer le travail préliminaire de réflexion, indispensable aux décisions qui s'imposeront prochainement. Nous vous demandons instamment d'y

répondre pour que nous sentions la cohésion de l'action en commun et que nous y trouvions les encouragements nécessaires à l'esprit d'initiative.

Le projet de la circulaire n° 1 présente un inconvénient grave.

D'après ce projet, l'association "Familles Unies" serait simultanément propriétaire et locataire. La possession de la Lande de l'Etsau du Loup nous fixe au pays, nous rend dépendants des propriétaires de Scourdois et Chadefaud. On peut craindre qu'ils abusent de cette situation lorsque les baux viendront à échéance. Cette appréhension est certainement fondée pour Chadefaud. Pour Scourdois, des arrangements, difficiles d'ailleurs à préciser, pourraient à la rigueur être conclus car le propriétaire de Scourdois possède aussi actuellement la lande de l'Etsau du Loup, mais il faudrait envisager la disparition possible de Chadefaud en 1946 et, d'autre part, le bail de Scourdois n'engagera jamais autant l'avenir que la possession effective du domaine.

Les réponses à la première circulaire ont d'autre part mis en évidence la réelle puissance financière de notre fraternité. Il est bon de le constater expérimentalement. La force de ceux qui sont unis, non seulement sur le plan abstrait de l'idéal, mais aussi sur celui des réalisations plus concrètes, est toujours plus grande qu'ils ne l'imaginent. Il faut qu'elle se révèle à leurs yeux pour qu'ils y croient.

### 1) L'idéal

serait de supprimer la dualité du mode d'occupation (location, possession) qui rend délicates les locations ultérieures et mine l'esprit d'entreprise avec lequel on organise la possession. Il semble que le seul moyen serait d'acheter une vaste propriété dont la capacité de logement, compte tenu de l'aménagement des communs, se rapproche de celle de Chadefaud-Scourdois. Sur ce domaine, on construirait peu à peu, à mesure de nos besoins et de nos possibilités des maisons particulières pour les familles.

### 2) La réalisation d'un tel projet n'est pas impossible

Nombreux sont les camarades pour qui le groupe est désormais une réalité irremplaçable. Leur propre réussite personnelle est liée réellement à la réussite de son idéal communautaire. La plupart d'entre eux ont une situation relativement stable. Notre nombre en outre nous permet de nous appuyer sans témérité aucune sur l'avenir et de faire des projets à échéance relativement longues. Lorsque nous avons loué Chadefaud et Scourdois, nous avons tenu à pouvoir nous libérer chaque année de ces baux car l'expérience n'était qu'à ses débuts et elle pouvait échouer. Voici huit ans qu'elle dure, qu'elle s'approfondit, qu'elle manifeste une vitalité réelle. Il ne semble pas chimérique de penser que cette communauté peut durer encore très longtemps, aussi longtemps que nous. Il est d'ailleurs nécessaire de le croire pour que notre communauté ait une vraie existence sinon, devenue simple conséquence de rencontres précaires et occasionnelles, elle aurait rapidement l'inconsistance des groupes organisés du dehors et sans vie organique propre.

Les amis qui se retrouvent fidèlement chaque année à Chadefaud-Scourdois forment, autour de ces camarades, un ensemble dont il est difficile de préciser les frontières intérieures et extérieures. Chaque année, quelques-uns d'entre eux s'engagent plus à fond dans la fraternité, prennent leurs responsabilités dans la direction, soit qu'ils aient découvert dans ce sens leur vocation, soit que des circonstances nouvelles le leur permettent désormais. Beaucoup d'autres, parce qu'ils ont un autre centre à leur vie, ne s'engageront jamais aussi pleinement. Ils viennent cependant régulièrement participer à l'effort spirituel de notre communauté et sont prêts à aider sa réalisation dans la mesure de tous leurs moyens, spirituels, intellectuels et matériels.

Ce faisceau de possibilités financières, prêtes à servir, est très important, comme l'ont révélé les réponses à la première circulaire. Nous l'avons envoyée à tous les camarades qui sont venus à Chadefaud-Scourdois cette année, à quelques autres aussi, et sans doute avons-nous omis, sans le vouloir, quelques amis qui auraient désiré la recevoir, soit environ 150 adresses. Nous avons reçu à ce jour une quarantaine de réponses qui contenaient 26 engagements fermes faisant un total annuel de 26 000 frs. Si l'on tient compte du fait que beaucoup de ces destinataires sont jeunes, sans situation personnelle, que d'autre part des réponses arrivent encore chaque semaine, apportant adhésion et, quand elle se peut, financière, nous pouvons conclure qu'en tenant compte des difficultés imprévues qui empêcheront peut-être certains de nos amis de cotiser, nous sommes en droit d'escompter, les années prochaines, une annuité ferme de 30 000 frs. C'est sur ce minimum que nous proposons d'élaborer le projet suivant.

### 3) Achat d'une propriété

en échelonnant les versements sur un certain nombre d'années, soit en fournissant une rente viagère à l'ancien propriétaire, soit en assurant une annuité minimum, le reste du capital non versé portant intérêt.

Pour préciser les idées. L'achat aurait lieu en 1939 et la première occupation en 1940, de sorte que nous resterions à Chadefaud-Scourdois en 1939. A partir de 1941, nous commencerions la construction des maisons à la cadence d'une par an.

#### a) Les dispositions relatives aux familles

restent les mêmes que dans la première circulaire. Si le prix des matériaux d'une maison est X, la famille versera au comptant, lors de la bénédiction de la première pierre, X:2 et s'engage à verser encore X/3 par cotisation annuelle de 1 200 frs. Il est entendu que les cotisations versées avant la mise en chantier entreront dans le comptant X/2.



**Exemple** : la famille Z construit sa maison en 1941. Elle coûtera 20 000 frs. Cette famille a versé 3 cotisations annuelles de 1200 frs en 38-39, 39-40 et 40-41. Elle n'aura donc à verser au comptant que  $10\,000 - 3600 = 6\,400$  frs. Les années suivantes, elle versera des annuités de 1200 frs jusqu'à concurrence de 6600 frs, soit pendant 6 ans.

La famille possédera l'usufruit de la maison, pourra la léguer à ses enfants, si ceux-ci le désirent et s'ils obtiennent l'accord unanime de l'ensemble des autres propriétaires. Une famille que les circonstances forceraient à ne plus pouvoir utiliser la maison pourrait, soit la vendre à une autre famille du groupe, agréée à l'unanimité par l'ensemble des propriétaires, soit demander son remboursement au groupe en retranchant de la somme versée réellement par la famille, 2000 frs par année de jouissance.

b) Certains camarades viennent chaque année et très longtemps en Auvergne. Ils n'ont pas une famille qui justifie la construction d'une maison. Dans ce nouveau projet, ils pourront posséder, pendant leur vie, **une pièce personnelle** dans la maison, où ils seront chez eux, exactement comme les familles le seront dans leur maison particulière. Cette propriété à vie demanderait un versement entièrement accompli de 14 000 frs, soit par 12 annuités de 1200 frs, soit (et ce serait préférable) par des versements plus rapides. Ces camarades devront en outre obtenir l'accord unanime de l'ensemble des propriétaires.

c) **Le régime des cotisations** cessera avec les annuités due à l'ancien propriétaire, dans la mesure où la construction des maisons nouvelles ne l'exigera pas. A partir de ce moment, la participation au local (5 frs par jour et par personne) servira à dédommager les camarades faisant un séjour dans la maison qui, sans avoir acheté une maison ou une chambre, ont voulu que leurs économies servent à l'entreprise. En outre, dans la mesure des possibilités, les bénéfiques permettront désormais de rembourser ceux qui auraient besoin de l'argent de leurs anciennes cotisations.

#### **Achat d'une propriété de 350 000 frs**

Pour concrétiser ce projet, précisons l'achat d'une propriété de 350 000 frs, prix qui semble raisonnable puisque Scourdois a été vendu 150 000 frs.

1- **Capital** mobilisable au 1<sup>er</sup> septembre 1939

- association Fernand Portal		45 000	
- titres Légaut		25 000	
- bénéfiques Ch-Sc	1938		7 000
- " "	1939		9 000
- cotisations 1938-39		30 000	
- cotisation Légaut			9 000

**Total = 125 000**

#### **Remarques**

a) Nous avons estimé les bénéfiques de Chadefaud-Scourdois 1939 à 9 000 frs car, en réalité, ceux de l'année 1938 auraient atteint cette somme si nous n'avions pas dû rembourser 2 000 frs à un de nos amis qui avait généreusement cotisé lors de la formation de l'association d'achat pour l'équipement de Chadefaud-Scourdois.

b) La somme de 125 000 frs serait utilement majorée si des camarades pouvaient verser, dès le début, une part importante ou la totalité des 14 000 frs qui donnent la propriété en viager d'une chambre. Cette majoration, en hâtant la libération totale des engagements pris vis-à-vis du propriétaire, réduirait les intérêts du capital non versé.

#### **2- Construction des maisons**

L'année 1940 est consacrée à l'aménagement de la nouvelle maison.

Les années suivantes, on construira une maison par an.

Fin septembre 1940	- cotisations 39-40	30 000	
	- location Ch-Sc	8 000	
	- cotisation Légaut		6 500

**Total = 45 000 frs**

La location de Chadefaud-Scourdois monte actuellement à 11 000 frs. Dès 1940, elle n'aura plus à être versée. On en a retranché 2 500 frs qui correspondent à l'intérêt des valeurs qu'aura vendues l'association F. Portal pour prêter 45 000 frs.

Les années suivantes, le versement sera seulement de 35 000 frs car 10 000 frs seront consacrés à la construction d'une maison. Les bénéfiques, soit 9 000 frs, seront consacrés aux frais d'aménagement divers.

#### **3- Extinction de la dette**

a) en septembre 1939	- versement des impôts de mutation (1/5 <sup>o</sup> )	75 000	
	- et de		55 000

b) le reste du capital porte intérêt à 5 %. On s'engage à verser, jusqu'à extinction de la dette, une annuité minimum de 35 000 frs.

1940	295 000 + 14 750	309 750 - 45 000 reste	264 750
1941	264 750 + 13 235	278 000 - 35 000	243 000
1942	243 000 + 12 150	255 150 - 35 000	220 000

1943	220 000 + 11 000	231 000 - 35 000	196 000
1944	196 000 + 9 800	205 800 - 35 000	170 800
1945	170 800 + 8 540	179 000 - 35 000	134 000
1946	134 000 + 6 700	140 700 - 35 000	105 700
1947	105 700 + 5 285	111 000 - 35 000	76 000
1948	76 000 + 3 800	79 800 - 35 000	44 800
1949	44 800 + 2 240	47 000 - 35 000	12 000

1950 : solde

Le solde serait ainsi acquis en 12 ans. On peut penser que ce temps sera moindre car, en réalité, les annuités pourront sans doute être plus fortes. On a fait l'hypothèse d'une cotisation de 30 000 frs. Le taux de l'intérêt du capital non encore versé pourrait être aussi réduit dans le contrat de vente.

#### 4- Autres ressources

A ce projet vient s'ajouter la possibilité d'avoir une ferme dans le domaine, tenu par des camarades paysans qui trouveraient ainsi un débouché à leurs produits et des travailleurs pendant les mois des récoltes. Nous en avons parlé à Arnaud de Gap, à Primard de Seine et Oise. D'autres personnes peuvent encore s'intéresser à cet élargissement du projet.

Cette extension semble très intéressante. Elle donnerait un intérêt supplémentaire à notre initiative si elle peut se réaliser dans des conditions convenables.. Elle implique cependant une certaine restriction dans le choix des régions possibles pour notre futur domaine. Pour travailler avec le groupe de Verney, il faut aller dans les Hautes Alpes; avec Primard, il faut rester dans l'Île-de-France. Peut-être pourrions-nous trouver aussi des collaborateurs dans la Creuse, la Haute Vienne, la Corrèze ? Une troisième circulaire essaiera de préciser plus complètement les possibilités de ce plus large établissement.

#### Réactions

Dès maintenant, nous demandons instamment aux camarades de nous dire

- 1- si l'ensemble de ce projet n° 2 les intéresse
- 2- s'ils confirment l'aide financière apportée au projet n° 1 dans notre perspective
- 3- s'ils connaissent des personnes pouvant donner des renseignements sur les propriétés à vendre dans leur région (notaires, syndicats d'initiative).

Indiquer aussi, avec leur adresse, les journaux locaux où l'on pourrait faire paraître des annonces.

Ils doivent comprendre que nous avons besoin de les sentir avec nous pour prendre l'initiative de chercher et avoir le courage de trouver;

qu'une lettre, même lorsqu'on ne peut actuellement aider financièrement, est une aide très puissante pour ceux qui travaillent aux prochaines réalisations du groupe.

Envoyer les réponses à Légaut, 8 rue Léo Delibes, Paris 10 °

Rappelons aussi que Rousseau est trésorier, qu'il a un CCP, dont voici l'adresse :

Maurice Rousseau, Chitenay (Loir et Cher) CCP 178 - 09 Orléans

Le mode de paiement par virement ou mandat sur CCP étant très sûr, il n'enverra pas de reçu. Aux grandes vacances, les comptes seront à la disposition des camarades.

### III - Circulaire de janvier 1939

La seconde circulaire a provoqué un plus grand nombre de réponses que la première. Dans l'ensemble, les camarades marquent leur préférence pour le nouveau projet. Aussi désormais nous orientons-nous vers ce dernier. Au mois de décembre, nous avons tenté de maintenir notre installation nouvelle à Chadefaud-Scourdois en proposant au propriétaire de Chadefaud d'acheter la maison avec quelques hectares formant un ensemble convenable. Monsieur Pouget accepterait de faire cette session, en réduisant d'ailleurs la superficie du terrain demandé, pour une somme de 350 000 frs, une offre dérisoire qui empêche même de penser à des négociations ultérieures. Il faut donc que nous nous mettions résolument à la recherche d'un domaine nouveau. Des camarades se chargent actuellement de prospecter le centre de la France et le sud-est.

Cette circulaire a pour objet d'exposer les quelques progrès réalisés depuis deux mois dans la conception de notre projet et dans les moyens matériels dont nous disposons pour le réaliser. Les points suivants semblent être acquis.

1) Nous ne pourrions quitter Chadefaud-Scourdois que pour une propriété présentant au moins les mêmes possibilités touristiques, les mêmes avantages climatiques, le même isolement et, autant que possible, les mêmes facilités d'accès.

Il en résulte qu'il faut chercher en pays montagneux, dans des altitudes semblables à celle de Chadefaud (500 à 800 mètre), dans une région boisée, avec de l'eau vive. L'isolement nécessaire exige que la propriété ne soit pas

trop proche d'une ville, ni encastrée dans un village. Enfin la région de l'Auvergne paraît indiquée plus que toute autre par sa situation centrale. Sans dispenser de chercher ailleurs la perle rare, en particulier dans les Hautes-Alpes, nous pouvons légitimement espérer rester dans la zone formée par les départements du Puy de Dôme, Haute-Loire, Cantal, Corrèze, Creuse, Haute-Vienne.

2) L'organisation que nous allons réaliser doit être considérée comme définitive. Il faudra donc veiller à ne pas gêner les extensions ultérieures du groupe par l'insuffisance des possibilités matérielles de cette installation. L'avenir reste inconnu. Cependant, le groupe a suffisamment vécu, a conscience assez clairement de son évolution intérieure, pour pressentir la direction générale de sa future marche en avant. La construction des maisons familiales reste l'objectif le plus prochain. L'extension des séjours aux vacances de Noël et de Pâques, déjà commencée, prendra probablement plus d'importance. Plusieurs d'entre nous conçoivent déjà d'une façon réaliste la possibilité de se retrouver plus tard dans cette maison pour y vivre fraternellement et religieusement la solitude et le recueillement de leur retraite. Enfin le projet d'adjoindre à la maison une petite exploitation agricole menée par des camarades pouvant collaborer spirituellement avec nous et que nous pourrions inversement aider dans la mesure de nos moyens reste à l'ordre du jour quoique les modalités de sa réalisation demeurent encore obscures.

Il semble que l'importance numérique de la communauté demande beaucoup d'espace de façon à rendre moins fatigante et plus aisée la vie en commun. La solution Chadeaud-Scourdois, répartissant l'ensemble en deux fractions distinctes, présente à ce point de vue des avantages certains. Mais compensent-ils les inconvénients nets eux aussi de cette disposition ? Nous n'avons jamais réussi à faire vivre complètement, d'un même esprit et d'une même allégresse jeune, Chadeaud et Scourdois et, sauf l'an dernier, il fallait sacrifier l'un à l'autre aux époques où les camarades, capables de créer l'atmosphère humaine et chrétienne nécessaire, n'étaient pas en nombre suffisant pour tenir à la fois utilement les deux maisons.

Nous pensons que l'utilisation des communs et une répartition en ordre convenablement dispersé des maisons familiales remédiera efficacement à la difficulté du nombre. Les séjours multipliés pendant l'année, la possibilité, peut-être assez prochaine pour quelques-uns d'entre nous, de se retirer dans cette propriété au moment de la retraite inclinent d'autre part à ne pas mesurer le terrain. Il nous faut quelques hectares de bois, de prairies et la possibilité de vastes jardins.

Il va sans dire que l'espoir, réalisable prochainement ou non, d'adjoindre à notre propriété une ferme confirme les mêmes desiderata. En résumé, un domaine d'une trentaine d'hectares correspondrait assez bien à l'importance moyenne qui permettrait, sans les gêner, toutes les extensions ultérieures de la maison.

Nous avons aussi approfondi la manière de procéder à l'achat de cette propriété. La solution la plus favorable, qui assure l'acquisition d'un domaine important sans cependant engager l'avenir d'une façon totale, semble la suivante : acheter dès maintenant le château et quelques hectares pour faire un premier ensemble qui permette la construction des maisons familiales. Acquérir, en même temps, une option pour l'achat ultérieur (par exemple, cinq ans) de tel territoire qui viendrait ainsi compléter la propriété et rendre possible le jardinage et la petite culture. Cette façon de procéder permet de répartir le paiement total sur un plus grand nombre d'années sans que les intérêts du capital non versé s'accumulent. En outre, si contrairement à notre attente, les réalisations du groupe n'exigeaient pas cette extension, nous serions libres d'abandonner l'option et de nous contenter de la première acquisition.

Voici maintenant les moyens financiers dont nous disposons actuellement.

Le nombre des camarades qui se sont engagés d'une façon ferme a augmenté. Ils sont actuellement 38 compter Marguerite Rossignol qui versera 14 000 frs au moment de l'acquisition du domaine, ni Légaut. Ces 38 cotisants apporteront ainsi 36 000 frs par an pour achever le paiement de notre future thébaïde. Ces résultats sont significatifs. Il faut ajouter que la liste n'est pas close et que, certainement dès cette année et a fortiori les années suivantes, d'autres camarades joindront leurs efforts aux nôtres pour hâter notre définitive libération. C'est pourquoi, en tenant compte des impossibilités que certains rencontreront accidentellement pour payer leur mensualité, il est raisonnable de compter ferme sur une cotisation annuelle minimum de 35 000 frs et d'espérer qu'elle montera en fait à 40 000 frs.

Quelques aménagements nouveaux ont été ainsi apportés au projet financier de la circulaire n° 2. Il semble que nous arrivions ainsi à un inventaire très proche de nos possibilités réelles. En voici les principales caractéristiques !

1) Capital mobilisable le 1<sup>er</sup> septembre 1939

- association F. Portal		50 000
- titres Légaut		30 000
- bénéfices Ch-Sc	38	8 000
- " " " "	39	9 000
- cotisations 38-39		35 000
- cotisation unique Marg. Rossignol		14 000
- cotisation Légaut		19 000

Total = 165 000

2) L'année 1940 est consacrée à l'aménagement de la nouvelle maison.

Les années suivantes, on construira une maison familiale par an.

- fin septembre 1840	cotisations 39-40	35 000
	location Ch-Sc	8 000
	cotisation Légaut 11	500

Total = 55 000

- les années suivantes, le versement serait seulement de 45 000 frs  
car 10 000 frs seront employés à la construction d'une maison.

Les bénéfices des séjours, estimés à 9 000 frs, total en réalité nettement inférieur aux bénéfices de l'année 38, seront consacrés aux frais d'aménagement.

Dans ces conditions, le calcul montre qu'une propriété de 300 000 frs serait complètement payée en septembre 1944 (6 cotisations et 4 maisons construites), une propriété de 350 000 le serait en 1946 (8 cotisations et 6 maisons), une de 400 000, en 1948 (10 cotisations et 8 maisons).

Si l'affaire est conclue avec une option comme nous l'indiquons plus haut, pour la même somme totale, les charges seraient plus légères. On peut aussi concevoir que nous rencontrions une propriété pour un prix nettement inférieur à celui de nos hypothèses, parce que l'habitation nécessite de grosses réparations. Parmi ces travaux, ceux qui ne pourront pas être faits par nous devront compter dans le prix d'achat et exigeront une libération rapide, dans l'année courante. Les autres : réfection des planchers, installation de cloisons, adduction d'eau, établissement de sanitaires, mise de l'électricité... peuvent être réalisés par nous et, à l'occasion, répartis sur plusieurs années par ordre d'urgence.

Tout en tenant compte, dans l'estimation du prix d'achat, de l'importance de ces dépenses d'aménagement, nous pourrions les échelonner sur une période plus longue, facilitant ainsi le financement général de l'affaire. Dès que des propositions concrètes se présenteront, je mettrai sur pied un plan rationnel de paiement.

En résumé, avec des données nouvelles, il semble vraisemblable que 6 ou 8 cotisations seront suffisantes pour la complète acquisition de notre domaine.

Voici enfin quelques remarques qui compléteront, corrigeront aussi, les premiers essais du règlement intérieur amorcé dans les circulaires précédentes.

a) Les dispositions qui ne donnent que l'usufruit de leur maison aux familles sont légitimes car le groupe prend à sa charge une part importante dans la construction, par le financement et le travail de ses membres. Il faut vivement espérer que les enfants prolongeront, dans leur vie, la fidélité de leurs parents vis-à-vis du groupe et qu'ils aimeront leur succéder aussi dans la place que ceux-ci occupaient avant eux dans notre fraternité. Il va de soi que, dans ces conditions, la maison de leurs parents leur resteront acquise sous la forme d'usufruit sans aucun versement nouveau. Dans le cas contraire, la vente à une autre famille du groupe est la meilleure mesure. De toute façon, il est important de maintenir que nul ne pourra loger dans une telle maison sans l'autorisation unanime des autres résidents.

b) La disposition relative aux camarades célibataires pouvant posséder une chambre n'a pas toujours été bien accueillie. Les uns l'ont trouvée peu intéressante financièrement pour le camarade célibataire et c'est fort exact. Les autres craignent qu'elle ne soit source de complications, voire même d'un changement d'atmosphère. C'est la sagesse même. Pratiquement, elle est seulement une occasion officielle, pour quelques camarades qui le peuvent, de collaborer, d'une manière particulièrement efficace par sa rapidité et l'importance du don, au financement général. Cette disposition consacre d'ailleurs une situation de fait. Certains camarades, parmi les plus engagés dans le groupe, ayant déjà depuis longtemps leur chambre à Chadefaud-Scourdois.

c) Dans le prolongement de cette idée, j'ai pensé que certaines familles, surtout parmi celles qui s'approchent déjà du temps de la retraite, préféreraient posséder un appartement dans la maison même, plutôt qu'un petit pavillon, en matériaux légers, confortable seulement l'été. Une telle éventualité doit être envisagée, quitte à construire, pour remplacer les pièces ainsi occupées, un bâtiment léger où se trouveront des chambres pour les séjours de vacances.

Rappelons enfin que l'argent doit être envoyé sur le compte de Rousseau :

Rousseau, Chitenay, Loir et Cher, CCP 178 - 09 Orléans.

Prière aux camarades de verser régulièrement leurs cotisations (mensuellement ou trimestriellement) de façon à ne pas être surpris, à la fin de l'année, par l'importance d'un seul paiement.

#### IV - Circulaire N° 4

Les efforts accomplis par plusieurs camarades pour trouver un domaine qui puisse dignement succéder à Chadefaud-Scourdois commencent à porter leurs fruits. Nous avons visité déjà sept propriétés. D'autres s'annoncent. Actuellement, trois semblent intéressantes. Le château de Serey en Haute-Loire dans la région de

Sembadel, le château de Peyrerol près d'Ardes et celui du Col de Faye en Hautes-Alpes. Le prix de chacune de ces propriétés gravite autour de 300 000 frs sans qu'on puisse préciser plus complètement à cause de l'importance des marchandages que comporte cette sorte d'affaires.

**Voici une courte description** de chacune de ces trois propriétés.

### **1) Le château de Serey** (commune de Chomelix)

Il est à 850 m. d'altitude, en pleine solitude, bien exposé vers le sud et sud-est. Le domaine est limité par deux torrents et s'avance entre eux en promontoire. Il comporte une petite centaine d'hectares dont une bonne moitié est inculte : rochers, broussailles, dont le reste se partage en bois de hêtres et de pins, en champs et prairies. Le paysage est nettement moins étendu que celui de Chadefaud sans donner l'impression d'être resserré. Il fait beaucoup plus "montagne" et rappelle certains coins des Vosges, lorsqu'on a dépassé l'altitude des grandes forêts.

Le château proprement dit fait plus vieux que Chadefaud mais semble en bon état. L'intérieur exigerait une réfection totale (nettoyage, peinture, tapisserie), d'ailleurs à notre portée. La présence d'immenses communs rendrait faciles les aménagements nécessaires pour dépasser la contenance de Chadefaud-Scourdois. En particulier, dans un bâtiment isolé de 35 m. de long sur 2 m. 80 de large, où sont déjà ouvertes 8 belles fenêtres, il serait aisé de faire rapidement et sans grands frais 8 chambres. Un autre corps de bâtiment de 34 m. de long, à un étage, qui fait grange, semblable à celui de Chadefaud, permettrait de faire, en bas, chapelle et salle à manger, et au-dessus 18 chambres. Neuf fenêtres sont déjà percées comme celles correspondantes de Chadefaud. Une ferme est attachée à la propriété.

Communications : 18 km de Sembadel (Vichy-Sembadel et St Etienne-Sembadel)

16 km de Vorey (ligne St Etienne-Le Puy)

### **2) Le château de Peyrerol**

à 3 km d'Ardes, 2 km de la ruine Mercoeur, 800 m. d'altitude.

Le domaine s'étend surtout sur le plateau, beaucoup moins pauvre que celui qui domine Chadefaud. Il comporte 66 hectares dont une dizaine de bois, le reste en champs et pâturages; il touche à 40 hectares de communaux. Le paysage est plus immense que celui de Chadefaud. Les environs sont aussi plus touristiques : on est à 10 km à vol d'oiseau de St Alyre, à 20 km du Signal de Luguët, point culminant de 1555 m.

Le château n'a pas le caractère fruste du précédent. Maison plus moderne que Scourdois. Très bon état. Aucune réfection pour y emménager. Les communs sont en revanche d'importance modeste : un grand bâtiment quasi neuf de 11 m. sur 22. Il serait facile d'y aménager, sans grands travaux, 11 chambres sans compter celles qu'on pourrait construire au 1<sup>er</sup> étage. L'ensemble atteindrait à peu près la contenance de Chadefaud-Scourdois, avec peut-être un léger déficit. Une pièce voûtée, genre Chadefaud mais beaucoup plus petite (11 m. sur 4) pourrait être agrandie pour faire une chapelle très intime. Nous étudions la possibilité d'acheter en même temps une maison ou deux du très petit hameau de Peyrerol (genre Scourdois) situé à 250 m. de la propriété pour augmenter la contenance totale. Une ferme fait partie de la propriété et exploite le domaine. Elle présenterait pour nous un revenu de 4 000 frs. Communications : 17 km de Breuil sur Couze.

### **3) Le château du Col de Faye**

dans le bas du département des Hautes-Alpes, région de Veynes, à 950 m. d'altitude, domaine de plus de 500 hectares qu'on morcellerait.

C'est déjà le ciel de Provence. On plonge sur l'immense vallée de la Durance. Paysage grandiose, situation plus saine que les précédentes.

La maison est trop petite, il faudrait construire. Les possibilités de ravitaillement sur place sont nulles si nos amis de Gap ne tiennent pas la ferme.

Solution donc plus désirable que possible, que nous avons tenu à mentionner parce que, si elle ne se réalise pas dans le proche avenir, elle pourra être envisagée dans quelques années.

Communications : 17 km de Serres, ligne Grenoble-Veynes-Marseille.

Nous commençons les négociations pour Serey et Peyrerol, tout en continuant de chercher d'autres propriétés susceptibles de mieux nous convenir. A Pâques, nous ferons de nouveau la visite des propriétés possibles avec quelques camarades disponibles de façon à décider avec le maximum d'intelligence des lieux.

### **Société civile immobilière**

Depuis la rédaction de la troisième circulaire, nous avons continué l'étude du dispositif légal qui nous permettra de posséder notre futur domaine et de l'utiliser dans un service communautaire. Nous sommes arrivés aux conclusions suivantes : le domaine sera possédé par une société civile immobilière du type de celle qui fonctionne à Gap et qui a fait construire l'Hostellerie du Relais; elle louera cette propriété à l'association Familles Unies qui en usera selon ses buts et statuts propres.

Cette société va être fondée incessamment à Paris sous le nom de "Société civile immobilière Chadefaud-Scourdois". Tous les camarades qui envoient, chaque mois, leurs cotisations grâce auxquelles l'entreprise va pouvoir être lancée, posséderont auprès de la société un compte courant. Leurs cotisations seront inscrites à l'actif de ce compte courant. Sitôt que le domaine sera payé et que le régime normal de l'entreprise assurera

l'existence et la construction des maisons familiales, le régime des cotisations sera clos et les camarades qui auront cotisé participeront aux fruits de l'entreprise en proportion de l'importance de leurs cotisations particulières.

Pour préciser les idées, supposons qu'en 1945 commence ce nouveau régime et qu'à cette époque, on estime à 15 frs par jour l'entretien quotidien (nourriture, éclairage, blanchissage) et à 25 frs le prix total. Un camarade ayant versé normalement sa cotisation depuis l'origine aura à l'actif de son compte courant  $1200 \text{ frs} \times 6 = 7200 \text{ frs}$ . Désormais, pour lui, sa femme et ses enfants, il ne paiera plus que l'entretien quotidien.

S'il avait versé seulement la moitié, soit 3600 frs, il ne paierait que l'entretien quotidien majoré de  $25 - 15$  divisé par 2 = 5 frs par personne. Sans être légalement propriétaire, il usera de la maison comme s'il l'était et si, un jour, les circonstances l'obligeaient à ne plus venir dans cette maison, il pourrait demander le remboursement de l'actif de son c/c, compte tenu des séjours qu'il aurait fait sous ce régime.

### Remarques

a) Nous avons fait l'hypothèse de 6 cotisations car c'est la plus vraisemblable, le prix de notre future propriété gravitant autour de 300 000 frs.

b) Le revenu de la ferme, les bénéfices résultant du prix de 25 frs demandé aux camarades qui n'ont pas cotisé assurera assez aisément l'entretien et la construction des maisons familiales. On pourrait aussi concevoir quelques cotisants nouveaux qui deviendraient ainsi obligataires comme les premiers et auraient part comme eux aux fruits de l'entreprise.

c) Ces dispositions annulent ce qui avait été proposé dans les circulaires précédentes au sujet de la possession de chambres particulières.

d) Celles relatives aux maisons familiales demeurent en principe. Lorsque la société civile immobilière sera fondée, nous préciserons la forme légale du contrat qui liera cette société et les familles.

En étudiant les propositions Serey et Peyrerol, nous avons compris que **le paiement comptant** est une condition parfois nécessaire pour faire marché, et toujours favorable. Ainsi le château de Serey est à vendre à la suite d'un héritage et le comptant est exigé. D'ailleurs les propriétaires ont une vive répulsion pour les engagements à moyen terme par peur d'une dévaluation future. Cette constatation nous a conduits aux réflexions suivantes. Dans les circulaires précédentes, nous avons supposé que l'ancien propriétaire serait notre créancier et les prévisions avaient été calculées en supposant un intérêt de 5 % sur les sommes non encore versées. Peu importe à qui nous devons cet argent. D'où cette idée d'emprunt qui permettrait, vis-à-vis du propriétaire, un versement au comptant et, vis-à-vis du ou des créanciers, une libération à une cadence semblable à celle prévue précédemment. L'objectif est de réduire au maximum les charges dues à l'intérêt des sommes empruntées. Voici ce que nous vous proposons, ayant été conseillés à cette occasion par Marcel Arnaud de Gap qui a réussi, de cette façon, à échapper presque complètement à l'emprise capitaliste pour financer l'Hostellerie du Relais.

1- Les camarades du groupe, qui cotisent ou non, peuvent avoir ou faire peu à peu quelques économies. Ils les conservent en numéraires ou les placent à la caisse d'épargne car, prochainement, ils auront peut-être à en disposer. La société Chadeaud-Scourdois leur propose l'ouverture d'un compte courant où ils pourront placer ces sommes et elle s'engage à leur rembourser dans les plus brefs délais (par exemple un mois) s'ils le demandent.

2- Parmi nos connaissances, certaines personnes s'intéressent à notre effort communautaire, matériel et spirituel. La société leur propose aussi l'ouverture d'un c/c sans intérêt ou, si elles le désirent, avec un intérêt inférieur ou égal à celui de la caisse d'épargne, le même engagement étant pris de rembourser dans un délai d'un mois si on en fait la demande.

3- Le cas échéant, la société ferait volontiers un emprunt sous seing privé, d'intérêt inférieur à 5 %, pour une période de 5 ans maximum. La propriété achetée et dont nous pouvons payer presque la moitié au comptant étant une couverture réelle.

4- Enfin si ces emprunts se montraient irréalisables et dans la mesure où les c/c se videraient, nous aurions recours à un emprunt au Crédit Foncier sur la propriété pour assurer le remboursement demandé des c/c et les échéances.

### Remarques

a) Les camarades qui cotisent auraient ainsi sur leur c/c à la fois leur cotisation et leurs économies. Ces dernières seules pourraient être remboursées dans le délai d'un mois.

b) Nous ne donnerons pas d'intérêt aux camarades du groupe car il semble naturel qu'entre nous un régime non capitaliste puisse être institué. L'argent qu'ils placent ainsi ne court aucun risque et n'étant pas placé pour assurer l'entretien de leur vie matérielle. Ce dispositif donne à l'argent sa véritable mission, celle de service social.

c) Dans la mesure où les sommes ainsi obtenues ne seront pas suffisantes (il nous faudrait environ 200 000 frs si nous voulons payer comptant), nous devons emprunter et, s'il le faut, avec intérêt, en essayant de rendre cette

mesure la moins onéreuse possible. C'est pourquoi nous préférons des emprunts sous seing privé avec des personnes que nous connaissons plutôt qu'un recours au Crédit Foncier.

d) Ce dernier emprunt, toujours possible, assure la complète sécurité des camarades et permet de leur assurer le remboursement dans le délai d'un mois de leur c/c. Ils comprendront cependant qu'il serait préférable que nous n'ayons pas besoin d'utiliser cette couverture onéreuse.

Pour toute précision complémentaire, adressez-vous à Légaut,  
8 rue Léo Delibes, Paris 16°.

Il vous demande instamment de lui envoyer vos réflexions au sujet de cette circulaire comme vous l'avez fait à l'occasion de la circulaire n° 2.

Nous terminerons cette circulaire en précisant l'effort fait par les camarades pour réaliser ensemble cette oeuvre, témoignage important de la possibilité et de l'intérêt d'une entreprise communautaire. Actuellement, sans compter M. Rossignol et Légaut, 42 camarades se sont engagés ferme à verser annuellement 40 500 frs. La liste reste ouverte. Nous savons que d'autres amis viendront prochainement s'unir à nous.

Rappelons enfin que l'argent doit être envoyé sur le c.c. de Rousseau, Chitenay, L. et Ch.,  
C./C. 178 - 09, Orléans.

Prière aux camarades de verser régulièrement leurs cotisations (mensuellement ou trimestriellement) de façon à ne pas être surpris à la fin de l'année par l'importance d'un seul montant.

## V - Circulaire de mai 1939

Les vacances approchent, Chadefaud et Scourdois vont rouvrir de nouveau les portes et sans doute pour la dernière fois. Que ce séjour soit la préparation réfléchie et voulue de l'entreprise que nous allons mener ensemble les années prochaines. C'est religieusement qu'il nous faut entrer dans cette voie, avec un esprit de jeunesse créatrice, un esprit de plénitude aussi qui rassemble dans un même mouvement le présent et le futur.

Dès que vous le pourrez, envoyez à Pierre Voirin, 8 rue Léo Delibes, Paris 16<sup>ème</sup>, les précisions sur votre séjour en Auvergne. De préférence, si cela est possible, en indiquant la durée du séjour, laissez-lui la liberté maximum pour le choix des dates. Il semble intéressant que nos deux maisons soient bien occupées dès le début des vacances. C'est la période la plus belle. Faites effort pour organiser vos voyages en conséquence, vous en serez récompensés.

Nous aurions voulu annoncer dans cette circulaire le succès définitif de nos efforts en vue de donner à notre fraternité la part vitale de terre qui lui est nécessaire. Il n'en est encore rien. Le réel résiste pour qu'on l'étreigne mieux et plus fortement. L'homme le conquiert par sa patience et sa ténacité. Pendant les vacances de Pâques, quelques-uns d'entre nous ont étudié dans le détail les propriétés de Serey et de Peyrerol. L'excellent état de Peyrerol, sa proximité de Chadefaud, l'ont emporté, au moins actuellement, sur le décor de Serey et l'atmosphère qui s'en dégage naturellement. La considération des prix donnaient aussi la même préférence à Peyrerol. Serey restait cher si l'on tient compte de l'état des bâtiments. Aussi pensions-nous traiter l'affaire Peyrerol rapidement lorsque la propriétaire, inquiétée par le développement des événements, a changé subitement d'avis et ne voulait vendre sa propriété qu'à la fin de la saison, en octobre.

Cette décision inattendue bouleverse quelque peu nos plans. Nous devons renoncer à utiliser les vacances 1939 pour les aménagements nécessaires à la mise en état de cette propriété. D'autre part, l'année est trop avancée pour que nous puissions finalement espérer trouver à temps un autre domaine, de telle sorte que l'action la plus sage consiste à essayer d'obtenir une promesse ferme de vente pour octobre. C'est en ce sens que nous allons reprendre les négociations. Nous continuerons cependant les recherches ailleurs jusqu'au moment où des engagements précis auront été pris de part et d'autre.

Depuis la publication de la dernière circulaire, la société civile immobilière Chadefaud-Scourdois a été fondée. Elle peut, dès maintenant, nous permettre l'achat de la propriété. Elle donne désormais une forme légale à notre collaboration financière. Nous vous communiquons ci-joint un projet de statuts intérieurs de notre société civile immobilière. Est-ce trop demander aux camarades de le lire afin de le comprendre ? Il y a là un essai de codification qui dépasse les cadres limités de notre petite initiative. Il peut donner naissance à des réflexions, à des résolutions aussi. Nos réflexes spontanés sont rarement d'accord avec les doctrines que nous professons, surtout quand nous ne critiquons ni les uns ni les autres. Il ne faut pas plus confondre le désir de possession avec la rapacité, qu'une vraie pauvreté avec prodigalité de ceux qui ne savent ni compter ni économiser. Il ne faut pas prétendre s'intéresser à l'organisation du monde si on est incapable d'organiser ensemble le petit domaine où on doit travailler en équipe.

### **Projet pour les statuts intérieurs**

de la société civile immobilière Chadefaud-Scourdois

#### **1) Les associés**

a) Ils doivent s'intéresser d'une manière active à la marche matérielle et spirituelle de la société et de ses entreprises,

b) ils participent aux délibérations de l'assemblée générale de la société,

c) ils en portent personnellement la responsabilité légale.

Si les circonstances empêchaient un associé de travailler réellement dans le cadre de la société, il redeviendrait cotisant sans voir dans cette mutation une réprobation ou une déchéance.

L'associé qui possède N parts de la société doit verser :

1-  $1000 \times N$  - taux légal de sa participation,

2- sur son compte courant :  $2000 \times N$  qu'il s'engage à ne pas retirer tant qu'il reste associé.

3- sur son compte courant, la cotisation annuelle de 1200 de cotisant tant que durera l'amortissement de la propriété que va acheter la société.

Lorsque la société voudra faire entrer parmi ses membres associés un camarade particulièrement dévoué à l'entreprise, elle pourra le dispenser de tout ou partie des versements 2 et 3.

Lorsqu'un associé cédera une part en se conformant aux prescriptions du statut légal de la société, il pourra retirer de son c/c les 2000 francs afférent à cette part d'associé.

## 2) Les cotisants

Ce sont des camarades du groupe venant ordinairement passer quelques semaines pendant les grandes vacances dans notre communauté fraternelle.

a) Ils versent une cotisation annuelle de 1200 ou 600 francs ou une somme moindre dans le but de rendre possible l'achat d'une propriété par la société. Cette cotisation est déposée à un compte courant que la société leur ouvre. Les cotisants s'engagent à verser leur cotisation tant que ne seront pas amortis par les versements des associés et des cotisants le prix de cette propriété, les frais des premiers aménagements et ceux éventuels de constructions légères nécessaires pour atteindre une contenance collective équivalente à celle de Chadefaud-Scourdois. Dès la fin de cette période d'amortissement, les cotisants qui auront versé annuellement 1200 ou 600 frs seront propriétaires de fait et n'auront plus rien à payer pour user du fruit de la propriété comme les associés, propriétaires légaux.

b) Les uns et les autres useront du fruit de la propriété proportionnellement à leur apport suivant les dispositions suivantes :

- soit, à partir de cette époque E, en l'année A -  $a + b$ , le prix de la participation quotidienne pour un séjour dans la communauté fraternelle où "a" représente l'entretien journalier (nourriture...) et "b" la part dû au logement proprement dit.

- l'associé ou le cotisant qui aura versé 1200 francs annuellement ne paiera plus pour chacun des siens que "a", par jour. Le cotisant qui aura versé 600 francs annuellement ne paiera plus que  $a + b/2$ .

c) Les cotisants ne participent pas aux délibérations de l'assemblée générale de la société et sont sans responsabilité légale au sujet de la société mais, dans la mesure où un cotisant se consacre à la bonne marche de l'entreprise commune, les associés seront tenus moralement à lui proposer une part d'associé.

## Remarques

1- Les cotisants qui n'ont versé annuellement que 600 francs pourront compléter leur cotisation à 1200 après l'époque E.

2- De nouveaux camarades du groupe agréés par les associés et cotisants fondateurs pourront devenir cotisants à leur tour en versant au compte courant que leur ouvrira la société  $1200 \times N$  ou  $600 \times N$  si la période d'amortissement a duré N années.

Dès l'époque E, le cotisant peut demander le remboursement de la moitié ( $600 \times N$ ) ou de la totalité de sa cotisation. Cependant la société se réserve le droit de ne rembourser que trois cotisants par an, suivant l'ordre de leur demande de retrait, dans le cas où un plus grand nombre de remboursements serait de nature à gêner le bon fonctionnement de sa trésorerie.

Dans le cas de succession, le compte courant du cotisant est remboursé dans sa totalité aux ayants-droits, à moins que l'un de ceux-ci sollicite le droit d'être cotisant et que la société le lui accorde.

3- Les titulaires de compte courant

Pour faciliter le financement rapide de la propriété et de ses aménagements, afin d'éviter les emprunts avec les charges d'intérêts qu'ils comportent, la société ouvrira un compte courant à toute personne associée, cotisant ou non, qui le lui demande. Ces titulaires de compte courant ont la facilité de retirer, après préavis d'un mois, les sommes qu'ils ont déposées à leur compte. Les camarades peuvent ainsi faire servir les économies au bien commun sans les engager d'une façon définitive. Cette aide peut être très importante et donnera toute signification humaine à l'argent qu'ils possèdent. D'autres personnes, sans faire partie directement du groupe mais qui conçoivent aussi de cette façon humaine le service social de l'argent, pourront grandement aider la société et ses entreprises en prenant, elles aussi, un compte courant.

A partir de l'époque E qui clôturera la période d'amortissement, la société se réserve le droit de rembourser intégralement les c/c des non associés et des non cotisants qui n'auront plus alors d'objet. Dans la mesure où ses



entreprises ultérieures le permettront, elle pourra aussi clore les c/c de cotisants et d'associés ou les absorber, avec le consentement de leurs titulaires, par une augmentation du capital légal de la société.

#### 4- Construction de maisons familiales

Les associés et cotisants (1200 frs) peuvent conclure personnellement un contrat avec la société pour la construction de maisons familiales sur le domaine de la société. La société possédera la nue propriété de ces maisons. L'associé ou le cotisant en aura l'usufruit. La société se réserve le droit, à titre gratuit, de prolonger l'usufruit sur la tête d'un ou de plusieurs successeurs lorsque celui-ci ou ceux-ci sont agréés par l'unanimité des associés et cotisants. La société se réserve le droit, dans le cas où elle serait dissoute, de rompre le contrat qui donne l'usufruit de la maison familiale en remboursant à la famille l'excédent de la somme que celle-ci aura versé à la société pour construire sa maison sur sa cotisation (1200 x N) sans aucune autre indemnité.

L'usufruit acquis à la famille implique des charges, à savoir l'entretien soigné de la maison familiale, les aménagements particuliers que la famille jugera bien d'y faire, les consommations de lumière, chauffage, le paiement des assurances immobilières et impôts afférents.

Suivant un tel contrat, si le devis accepté par la famille et la société donne "X" pour le prix des matériaux, la famille versera au comptant à la société X/2 et s'engagera à verser ultérieurement X/3 par annuité de 1200. Les cotisations déjà versées avant la mise en chantier entreront dans le comptant X/2 ainsi que les sommes déposées alors au compte courant sans que le père de famille perde sa qualité de cotisant. Si les estimations se sont montrées inférieures de "Y" aux dépenses réelles, la famille s'engage à verser à la société, dès la fin de la construction, Y/2 et ultérieurement X + Y / 3.

A partir de 1941, il est prévu la possibilité de construire une maison familiale par an. L'ordre sera celui de l'inscription, si un autre accord n'intervient pas. Une famille que les circonstances forceraient à ne plus pouvoir utiliser sa maison pourra la vendre à une autre famille associée ou cotisante, ou demander son remboursement à la société en retranchant de la somme versée à la société par la famille pour la construction de cette maison une somme de 500 frs par année de jouissance.

#### 5- La société loue les immeubles à usage commun à "l'Association Familles Unies".

Le produit de cette location, les autres revenus éventuels du domaine, assureront, dès l'époque E, la constitution d'un fond de réserve qui permettra le remboursement des cotisants qui le demandent et toute augmentation du capital-matière de la société. L'Association Familles Unies a un compte courant à la société où elle constituera un fond de réserve pour l'entretien de la propriété qu'elle loue.

6- Lorsque la société sera dissoute, le produit de la liquidation des biens de la société sera affecté, après le remboursement des créanciers, dans l'ordre de priorité suivant :

- 1- c/c des titulaires non associés ni cotisants,
- 2- c/c des cotisants à l'exclusion des sommes afférentes à leur condition
- 3- c/c des associés à l'exclusion des sommes afférentes à leur condition
- 4- cotisations des cotisants au prorata de l'actif restant
- 5- partage de l'actif restant entre les associés  
proportionnellement au nombre de parts.

N'oubliez pas d'envoyer vos cotisations. Elles rentrent lentement. Il faudrait qu'en octobre prochain, chacun ait satisfait à son engagement d'une façon ferme car ce sera l'époque délicate où une grosse somme d'argent devra être versée, où, même si nous faisons tout ce que nous pouvons, il nous sera peut-être nécessaire d'emprunter une cinquantaine de mille francs pour un an.

Rousseau se charge de recevoir les cotisations, les adresser sur son c/c 178-09 Orléans, Rousseau, Chitenay. Légaut, de son côté, reçoit les sommes que l'on désire déposer au titre de compte courant immédiatement remboursable, les adresser à son c/c 1146-15 Paris, Légaut, 8 rue Léo Delibes, Paris XVI.

Note : Légaut nous a raconté que, le jour où il devait rencontrer la propriétaire de Peyrerol, il n'est pas allé au rendez-vous, il avait mal à la tête. Sinon, ajoutait-il, je serais devenu châtelain de Peyrerol et me serais fait muter à Clermont.

(rapporté par Xavier Huot).

322 - **Huit jours à Chadefaud**

Le Montcelet, 23 avril 1939

#### **Mardi saint**

Nous arrivons assez tard de Paris à trois : Jacqueline B., Rose H(onkine), C(hristophe) G(audefroy) sous la pluie. Le gîte est préparé par deux providences joyeuses, Y(vonne) G(aston) et M(arguerite) M(iolane) qui nous versent du chaud, entretiennent un bon poêle, nous réservent un bon lit à deux matelas et cinq (!) couvertures de bonne laine. Chadefaud est ouvert depuis ce matin;

#### **Mercredi**

Dès 5 h., il fait jour. Je suis réveillé par le merle. J'ouvre la fenêtre, face au soleil levant, et j'entends qu'il n'est pas seul. Deux de ses copains, à l'autre bout de la pelouse, lui répondent sans interruption. Le ruisseau bavarde

plus fort qu'à l'ordinaire; des paquets d'eau, tombant un peu brutalement, entretiennent sa conversation mouillée. Le Montcelet est en face, dans l'isolement comme toujours et sa tour veille sans défaillance sur l'horizon. C'est le point de convergence, le rendez-vous des coeurs. Du haut de ces ruines, votre affection nous contemple, chers exilés. Des centaines de regards affectueux et confiants, aimés un à un, quel bonheur ! Quel bonheur de vivre ! Je suis aimé, nous nous aimons. J'ai envie de crier : j'y suis, à nous deux, amis, je porte votre amour. Beaucoup plus loin, la ligne violette des Monts du Forez prolonge les ondulations capricieuses du Lembron. L'air est pur, tout se voit mieux qu'en été. Les pierrailles catastrophiques, le dédale de rochers, les colonnes pour stylites qui dominent le nid de fées, sont là, comme à portée de la main. La pelouse est verte mais les rideaux d'arbres sont transparents. Les boules de gui sont encore leur seule parure verte. On voit Scourdois presque à nu. A Unsac, une fumée lumineuse et bleutée s'étire lentement.

De nombreux oiseaux font entendre leur musique. Je me recouche pour les écouter paresseusement. A deux pas, c'est le pinson, "petit, petit, joli, joli, ririri, mon piot, chéri, chéri, viens vite visiter Batisse Maillon". Plus loin, c'est le coup d'archet du coucou, avec quelle pureté ! Tout près, c'est l'aczimpe (la mésange), sa voix pipe un peu aigrelette. Trop souvent, c'est le croaaaa des corbeaux. Vous les avez assez entendus mais vous avez pu remarquer qu'il y en a plusieurs sortes là-bas. Certaine variété a une voix plus agréable. Il faut une partition à plusieurs portées pour la traduire. On entend un grelottement singulier et, en même temps, une note musicale en "In" quelque chose comme klrrin, klirrin. Cette corneille fait tout cela rapidement, sans doute un claquement du bec comme une crécelle. La queue rouge d'un rossignol de murailles monte devant ma fenêtre. J'y vais voir : il y en a deux sur le contrevent d'à côté. Sûrement, je les déränge dans leurs projets de nid.

Il est l'heure de descendre à la chapelle. Oui, mais il n'y a pas de vin ni d'hostie. On lit pieusement la messe en français.

Dans la matinée, on s'ingénie. Je cherche des pissenlits blancs dans les taupinières pour la salade. Les enfants Febvre, qui arrivent de Clermont, viennent m'aider. Puis nous allons chercher du cresson à Unsac. En chemin, on voit déjà des insectes, des coccinelles et une alouette commence sa longue antienne en altitude. De loin, on aperçoit la silhouette familière du bon berger d'Unsac. Au retour, on remarque les violettes qui embaument. En plein vent, on respire une atmosphère parfumée. Pourquoi les cueillir ? Mais allez empêcher les femmes ! C'est leur manie de cueillir les fleurs, comme aux gamins de dénicher des nids. Les feuilles mortes ont à peu près disparu, sauf à la chapelle dont l'entrée est envahie par leurs coquillettes de chocolat, qu'il faut balayer.

L'après-midi, expédition à Peyrerol. Nous sommes une dizaine en trois voitures. En chemin, à Barège, on retrouve, dans un cadre familial et pacifique, une Couze grondeuse, disputeuse, gonflée de méchancetés, écumante et précipitée. Je ne voudrais pas être poisson dans la Couze à cette heure. Ce qu'ils doivent être ballottés, les pauvres. Où se logent-ils donc en ce moment ?

On laisse les autos à Ardes et on grimpe une côte rude, non loin de celle qui monte au château de Mercoeur (le doigt de Dieu). Nous y retournerons plusieurs fois, par la pluie et le beau temps. Au-delà de Mercoeur, pas très loin, à droite, on voit de la neige par grands lambeaux, dans les plis abrités des monts. Face au Montcelet qui est en partie caché, on aperçoit, très loin, beaucoup de neige dans les monts du Forez. Ici des eaux, des eaux, un murmure perpétuel et universel d'eaux courantes. Les prés sont humides et verts, avec des colchiques blancs (des crocus) en abondance.

La maison est luxueuse. Ma première impression est un sentiment de pitié pour le beau luxe. Voilà ce que nous allons gâcher ! Serons-nous assez vandales pour dévaliser un pareil joyau tout neuf ? C'est une responsabilité.

On ne peut pas construire n'importe quoi, n'importe où. Le frère d'Yvonne est là. On mesure tout, on jauge, on compte. Soit en assises plénières ou en sous-groupes, on estime, on suppute, on évalue. Le poids de la responsabilité chez plusieurs ira jusqu'à les empêcher de dormir. D'autres en rêveront la nuit. En comptant l'annexe, 72 personnes seront au large ici. Après un coup d'oeil sur la ferme, très belle, on entreprend le tour de la propriété. C'est une entreprise d'envergure, dans les pentes raides, pierreuses, à travers des bois magnifiques de hêtres, de charmes, de bouleaux, de sapins et d'épicéas. On traverse des ruisseaux, on entend le torrent dans le bas. Retour songeur !

Pendant notre absence, sont arrivés A(ndré) G(lossinde) et Tante Zette. Ils racontent comme ils ont été accueillis par "Château", le bon chien, qui les a conduits dans la salle à manger et la cuisine, flairant respectueusement partout où se trouvaient des choses à manger, comme pour les indiquer aux nouveaux venus : ici, le pain; là, les lentilles et le fromage... Finalement, il conduit ses hôtes du côté de l'évier où gisent les assiettes et les plats abandonnés dans notre départ précipité, comme pour dire : maintenant, puisque vous avez bien mangé, faites la vaisselle !

#### **Jeudi matin**

Tante Zette ne vante plus les mérites du "bon chien Château". Il lui a emporté une chaussure que l'on n'a pas pu retrouver; puis une socquette qu'on ne retrouvera pas non plus. Où porte-t-il tout cela ? Chez sa patronne, la jardinière ? Commentaire d'André, pince-sans-rire : "C'est ce qu'on appelle un chien qui rapporte". Il a dû manger les beignets. Commentaire du même : "Il s'y entend pour nettoyer la vaisselle".

Il n'est question que des chaussettes de L(égaut) qui se transforment en mitaines de dentelle. A propos de bas, l'abbé raconte que, lorsqu'il était au régiment, il y avait un capitaine, pas très astucieux, qui s'appelait "De Tombas". De plus, il était comte, ce qui faisait dire à un loustic : "Le comte nu de Tombas, c'est un pied". Ma voisine J. se tient pour ne pas éclater. Qu'est-ce qu'elle fait donc avec le nez si bas ? Je m'aperçois qu'elle glousse dans sa tasse. C'en est trop, elle s'enfuit et revient bientôt, rafraîchie. Il est question de mites et de canards, je ne sais plus pourquoi. "Tenons-nous bien, dit Yvonne, ce que nous disons est répété, tout cela sera répété dans le Montcelet". "C'est le cas de dire que les canards se nourrissent d'insectes" ajoute Légaut. Enfin, on ne s'ennuie pas quand il pleut. Toute la journée, il pleut "à dagues". A la fin de l'après-midi, la pluie diminue. Tant pis, je sors. Les prés sont noyés, les rigoles coulent à grands flots, débordent en nappes galopantes. Le ruisseau devient tumultueux. Le pont de Chadefaud prend un sens. De chaque côté de la route de Barège, une eau trouble se précipite bruyamment. La couleur des eaux varie avec le quartier, jaune ici, noire là, rouge-orange comme un beau potage au potiron près des terres rouges. Les obstacles à la circulation des eaux se couronnent d'une mousse persistante, qui durera plusieurs jours. La pluie légère n'empêche pas l'alouette de monter.

### **Propos de table**

On parle d'un portrait. On demande à Légaut : "Où le mettez-vous ?" - "Il paraît qu'il a un oeil qui est bien", dit le pince-sans-rire. Marcel Légaut : "L'un fume trop, l'autre boit trop de café. De grâce, si vous désirez avoir un défaut, choisissez-en un dont vous ayez honte : chiquez ou, si vous ne pouvez pas, prenez...avec un mouchoir rouge".

On entend du tumulte dans la cuisine, un bruit de seau renversé. "Encore le chien. Vous savez qu'il a emporté une autre chaussure". Vérification faite, ce n'est pas lui qui a renversé le seau mais il paraît digne de toutes les suspensions.

"C'est bizarre, suivant les cartes, Peyrerol s'écrit : Pérérol, Peyrérrolles, Péreyrol... Comment faut-il écrire, que veut dire ce mot ?

Peyre signifie "pierre"; en somme, Peyrerol signifie "pierre qui roule". Comme ça tombe bien : on abandonne Chadefaud, on roule".

### **Vendredi saint**

Après l'adoration de la croix, malgré la pluie qui menace, on part pour Sereys en deux voitures. Il y a les partisans de la B. 2, qui méprisent les "pauvres bourgeois" de la conduite intérieure. On s'emmitoufle, le voyage est long, une cinquantaine de kilomètres vers l'est. De temps en temps et de plus en plus souvent, une pluie glacée vous cingle la figure. On dirait une volée de grésil destinée à vous recoudre la peau. Dans les paliers, elle est ardente, la B2 et, dans les pentes, elle est vaillante. On monte. Voilà la Chaise-Dieu que nous visiterons au retour. L'attention est attirée par des écriteaux qu'on croirait écrits par quelque facétieux : "Boulodrome Casadénais", les étymologistes risquent la méningite. Quelqu'un se détourne. C'est Yvonne qui nous fait la tête, les tournants lui allongent la figure et lui retournent les sentiments. C'est le tangage qui lui donne le mal de mer. Elle se penche au bord du bateau et, par une erreur excusable, jette du coeur sur le carreau. Nonobstant, on traverse de belles forêts, malheureusement envahies par des lichens; ils sont magnifiques mais c'est une plaie. On traverse du brouillard ou des nuages; on en voit descendre les gorges par grands panneaux, bien au-dessous de nous.

En pleine pluie, on arrive à Sereys. C'est une retraite forestière. Nous sommes reçus très aimablement par le fermier. La ferme est pauvre et marécageuse, du véritable Augnat. Nous prenons un repas froid dans une grande salle du château, assez basse mais grande. Puis on fait la visite : mesure-remesure, plan-replan, évaluation-réévaluation... On est enthousiaste. "C'est un peu miteux, dis-je, mais plus dans notre genre". Les bâtiments sont vieux. Il y aura des réparations. C'est un peu l'inconnu. Malgré la pluie, on ne résiste pas à faire un tour dans la propriété. Le paysage est une merveille... pour des solitaires. Peyrerol en est une pour des touristes. Sereys est infiniment calme; Peyrerol est plutôt excitant, exaltant. Légaut penche pour Peyrerol; nous tous, pour Sereys malgré la pluie qui le montre sous un jour défavorable. On discute sur les facilités d'accès, la proximité des villes, sur les marchés et le ravitaillement.

Rentrés le soir, trempés à coeur, on se sèche. Les vêtements fument autour du poêle. Tout sent le chien mouillé. On étale les couvertures sur les balustrades du grand escalier.

### **Samedi saint**

Nous faisons, avant la messe, la lecture des oraisons et des préfaces relatives à la bénédiction du feu nouveau, de la lumière, de la cire, de l'encens, de l'eau, des fonts baptismaux. C'est une occasion unique dans l'année pour certaines méditations. Sans doute, ces splendides cérémonies ne sont plus que des reliques, depuis que l'on ne fait plus que des baptêmes d'enfants car ces cérémonies sont surtout des initiations au baptême. Malgré tout, en relisant le texte, quelques lueurs du sens mystique et de la véritable liturgie s'allument devant nos yeux. La méditation que nous avons faite serait à sa place ici si le programme de ce numéro n'était pas trop chargé. Nous

pourrons y revenir. L'abbé se met en tête de ne pas laisser passer l'occasion de chanter l'alleluia liturgique de la messe du samedi saint mais il le chante sur l'air "veux-tu te taire", ce qui ne réussit pas à mal-édifier les assistants

L'après-midi, Légaut fait une méditation sur Marie-Madeleine et le vase de parfum brisé sur les pieds de Jésus. On la trouvera plus loin. Les jours suivants, Peyrerol qui est tout près occupe toute l'attention. La faveur publique augmente et deviendra dominante, sans décision du reste.

### **Mardi matin**

Quel joli soleil ! Pas possible, quelles sont ces voitures de déménagement qui passent sur la rue ? Combien doit-il y en avoir pour faire un pareil train ? Nous étions habitués à plus de silence depuis que la pluie a cessé. Le ruisseau lui-même est redevenu plus discret avec le beau temps. Quel tapage ! Mais ce ne sont pas des tanks, c'est monsieur le vent qui joue un concerto grosso avec accompagnement de Niagara éolien. Tous les arbres donnent de la voix, surtout le bouquet de pins au milieu de la pelouse. Chose remarquable et rare, il n'y a pas de coups de vent, de rafales ni d'accalmies momentanées, mais un souffle puissant et continu comme le souffle de Dieu, l'Esprit de Dieu que chante le psalmiste : "Envoie ton souffle et ils seront créés et tu renouvelleras la face de la terre" (Ps 103). C'est le vent poussant, l'ouvrier du printemps. Aussi toute la nature est en émoi. Dans les buissons, les bourgeons turgescents font un bond de cinq centimètres de longueur, les arbres alourdissent leurs digitations ou bien prennent ces teintes légères nuancées, variées et mouvantes. Les mélèzes prennent plaisir à se balancer. Ils s'abandonnent et prêtent successivement leurs rameaux aux emportements de cette véhémence passion, comme bercés par la puissance germinatrice. Quelques flocons d'ouate jalonnent l'immensité du firmament. Le socle du Montcelet aligne ses pièces de terre jaunes, brunes ou vertes. Il ressemble à un habit d'Arlequin. Tout de même, quel étrange manteau artificiel l'homme industriel réussit à jeter sur la nature ! Le calme revient et les fourmilières millionnent. La saison de leurs pérégrinations commence. Les oiseaux se trouvent multipliés par enchantement. Les alouettes fifrent par dizaines. Déjeuner sur la terrasse. Une fauvette à tête noire vient nous zouiller son refrain avec insistance.

L'après-midi, on monte sur le plateau de Chadefaud pour voir Peyrerol. Le soleil baisse juste de ce côté. Peyrerol est dans l'ombre et nous le voyons à contre-jour, on se crève les yeux. Au retour, on rencontre le sympathique berger d'Unsac et on fait une petite causette avec lui. Après l'avoir quitté, on parle encore de lui. Marguerite raconte une histoire à son sujet. Un jour, elle lui demandait s'il connaissait ses brebis une à une. Alors il lui dit : "Vous voyez celle qui est là-bas, je vais l'appeler". En effet, il l'appela par son nom et elle vint manger un morceau de pain.

Une inquiétude plane sur nous. R. n'est pas rentrée avec nous, elle doit être perdue. Il va faire nuit. On laisse allumée la lampe de l'escalier près de la chapelle, comme signal. On ne peut rien de plus. On se met à table avec retard. On ne parle que de ça. Cependant à la fin du dîner, elle entre rayonnante. Elle s'était trompée de chemin, était descendue sur l'autre pente, vers Ardes, et avait rencontré des gens qui l'avaient accompagnée jusque sur le chemin de Chadefaud. Puis quelqu'un de la Marge l'avait ramenée jusqu'à Chadefaud. Elle était rayonnante, enchantée de son aventure grâce à laquelle elle avait pu voir qu'il y a de braves gens sur la terre. Tout est bien qui finit bien.